ISSN 1727-2009

ʾAshtaroût

• Bulletin apériodique de déliaison & d'intervention trans-culturelles intempestives •

édité avec le concours du « Unauffindbar Kollegium für allgemein Kulturverwaltung » (GmbH) de Berlin,
publié avec la collaboration de l' « Association de Psycho-Analyse Intercontinentale » (Saint-Cirq-la-Popie du Lot), de la « Joint Venture for the advancement of Psy⁴ learning (Psychology, Psychopathology, Psychoanalysis & Psychiatry), Inc.» (Providence, USA), du « Regroupement Lacanien des Trois-Pouvoirs du monde entier à Brasília », du « Rassemblement des quartels MelanieKleiniens contre-instituants du ᶜAkkār », de la « Confédération Générale off-shore des Psycho-Cliniciens du Levant & d'Outre-Mer », de l' « École Freudienne du Pinacle » de Paris, Nice et Beyrouth, & de plusieurs Sociétés Savantes

Cahier Hors-Série

Numéro 7 • Février 2006

%

FIGURES DE LA DÉHISCENCE

Déhiscence de la femme au foyer – Déhiscence climatérique en faveur du dernier-né – À la recherche du Bon Parti
Folklore du terroir Libanais : Quand l'enfant paraît – Oum Nakhoul & Oum Lattouf – Leçon d'éducation civique

CLIMACTERIUM & SENIUM

Point de vue Psychanalytique – Somatisation du retour d'âge – La Mélancolie d'involution – Montaigne à l'écritoire

Clinique : du Symptôme, de la Toxicomanie, de la Fibromyalgie, du Choix des Chaussures, du Cogito de l'Obsessionnel & des Circuits de l'Analité – Varia : Patrimoine Immatériel - Autoérotisme Novecento - Le Bonheur

HOMMAGE À JACQUES LACAN & JEAN LAPLANCHE

Le Pinacle de Beyrouth

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

• **e-mail : ashtaroutte@yahoo.com** •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence, 252 p., in-4°
ISSN 1727-2009

SOMMAIRE

I. – Déhiscence (pp. 1-42)

- Randa Nabbout : *La déhiscence de la femme au foyer* (1-15)
- Claudia Ajaimi : *La déhiscence climatérique en faveur du dernier-né* (16-21)
- Randa Nabbout : *Folklore du terroir libanais* (22-46)
  – *Anis Freiha : Quand l'enfant paraît*
  – *Maroûn ʿAbboûd : La Sœur des hommes*
  – *Maroûn ʿAbboûd : Le Trio infernal : mère, fils, bru*
  – *Manuel d'éducation civique, mode d'emploi* (36-37)
- Randa Nabbout : *Trois jeunes filles à la recherche du bon parti* (38-43)

II. – Climacterium & Senium (pp. 44-106)

- Randa Nabbout : *Somatisation du retour d'âge dans un couple ordinaire* (44-46)
- Arnold M. Rose : (1962) *Une théorie socio-psychologique de la mélancolie d'involution*, trad. de Laurence Klein (47-54)
- Aaron T. Beck : (1967) *La réaction psychotique d'involution*, trad. franç. de Paola Samaha (55-59)
- Jean-Luc Vannier : *Le désir & la mort* (60-63)
- Amine Azar : *Défense & illustration des cycles de la vie du point de vue psychanalytique* (64-73)
- Amine Azar : *Liminaire pour une approche psychanalytique des climatères masculins & féminins* (74-101)
- Samuel de Sacy : (1952) *Montaigne à l'écritoire* (102-106)

III. – Hommage à Jacques Lacan (pp. 107-119)

- Amine Azar : *La soirée des proverbes de Jacques Lacan* (107-113)
- Amine Azar : *En translacanie, faut-il vraiment traiter les réveils-matins de tous les noms ?* (114-116)
- Amine Azar : *Pour une esthétique différentielle des sexes d'un point de vue psychanalytique (Kant avec Lacan)* (117-119)

IV. – Hommage à Jean Laplanche (pp. 120-188)

- Paola Samaha : *Résumé de la conférence du Pr Laplanche sur « Le Crime Sexuel »* (120)
- Amine Azar : *L'inceste est-il concevable ?* (121-145)
- Jean-Luc Vannier : *Violence adulte & sexualité infantile* (146-147)
- Sandra Azar : *Pour une nouvelle révision de la théorie de la séduction à partir de la séance de maquillage* (148-159)
- Amine Azar : *Sexe, Symbole & Inconscient : l'hominisation au point de vue psychanalytique* (160-188)

V. – Clinique (pp. 189-245)

- Amine Azar : *Le symptôme dans l'acception psychanalytique du terme* (189-207)
- Michel Tani : *Évaluation des mécanismes de défense des toxico-manes en réhabilitation* (208-219)
- Rima Bejjani : *Clinique de la fibromyalgie* (220-223)
- Paola Samaha : *Le choix des chaussures ne se fait pas au pied levé* (224-227)
- Eddy Chouéri : *Je pense, donc je suis... un obsessionnel !* (228-231)
- Roula Hachem : *La donation entre vifs & les circuits de l'analité dans « La Terre » de Zola* (232-245)

VI. – Varia (pp. 246-252)

- Élias Abi-Aad : *L'autre·jouisseur en tant qu'agent civilisateur numéro un* (246-248)
- Maria Toubia : *Faut-il laisser la musique nous mener en bâteau ?* (249-251)
- Amine Azar : *Sur le bonheur ~ poésie & prose* (252)

Justification du Tirage

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence ~ 252 p., in-4°

Achevé d'imprimer le mardi 14 février 2006 sur les presses de MULTIGRAV ☽ *(01) 900.697 à Beyrouth*
pour le compte du Pinacle de Beyrouth

Concept & Coordination : Amine Azar
Comité de rédaction : Laurence Klein, Randa Nabbout, Jean-Luc Vannier & Élias Abi-Aad
Logo de Michel Samaha inséré dans la main fertile de Gibran Kahlil Gibran

Tirage limité à 500 exemplaires ~ ISSN n° 1727-2009

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence, pp. 1-15
ISSN 1727-2009

Randa Nabbout

La Déhiscence féminine au foyer

Présentation

I. – *Vignettes*

1. Mme A
2. Mme B
3. Mme D

II. – *Réflexions*

1. Remarque introductive à propos de Symonds & Stoller
2. Reconnaissance & ingratitude
3. Maternité amoureuse
4. De la réparation à la déhiscence
5. La transmission du matrimoine
6. « Happy family »
7. La maternité monoparentale
8. Sexualité & Romance
9. Aveuglement, scotomisation & clivage du Moi
10. Précepte technique
11. La répétition
12. Approche métapsychologique du symptôme
13. Un dernier mot à propos de l'angoisse

⊙ *Références*

La *déhiscence* est un terme de botanique. Il désigne l'action par laquelle l'organe clos s'ouvre le long d'une suture préexistante et livre tout son pollen comme une anthère. Nous convenons de reprendre ce terme pour désigner un mouvement d'oblativité par lequel un sujet s'abîme dans une totale démission de soi au service de l'autre **[5]**.

Les trois cas qui font l'objet de cette communication intéressent trois femmes qui se sont mariées avec l'idée de fonder une famille avec trois *« gentils garçons »*. Ces derniers semblaient à leurs yeux avoir un grand besoin de protection familiale qu'elles allaient dans un élan louable pouvoir leur offrir.

L'affaire, rondement menée, veut que Madame porte secours à Monsieur qui reçoit cette aide sous forme de sacrifices et de dons. Tout se passe plutôt bien, jusqu'au jour où ces « gentils garçons » commencent à voler de leurs propres ailes et à manifester leur indépendance, dédaignant ainsi les bontés de leurs bienfaitrices. On assiste alors à une rupture du contrat tacite qui liait les deux parties, avec un sentiment de trahison du côté de Madame. Alors, en dépit du fait qu'elles seraient en mesure d'assumer matériellement une rupture, ces femmes restent et s'entêtent, elles s'accrochent à leur position de femmes secourables tout en entrant dans une logique de haine et de revendication.

Ces femmes semblent totalement perdues et désorientées face à l'image brisée de la « famille idéale » qui leur avait servi de modèle comme le montre la contradiction où elles se débattent. En effet, elles manifestent une volonté farouche à sauver leur mariage, tout en comprenant que le mari ne fait plus l'affaire et qu'elles n'en veulent plus. Et c'est justement cette impasse qui les pousse à consulter.

Au cours de l'analyse cette demande initiale qui était de « sauver leur mariage » se reformule généralement en d'autres termes à savoir comment « en finir avec ».

I.

Vignettes

1er cas : Mme A

Mme A, 40 ans, est mariée depuis une dizaine d'années, quand elle se présente pour la première fois pour « essayer d'analyser son mariage », comme elle dit. Mme A est P.-D.G. d'une société qu'elle a fondée à peu prêt à la même époque que son mariage.

Elle dit avoir épousé son mari « par sympathie » mais surtout parce qu'elle se sentait portée à « aider ce gentil garçon qui sortait d'une double épreuve ». Une épreuve familiale, – il avait passé son enfance et son adolescence dans des pensionnats, et une épreuve sentimentale, – il sortait d'un divorce douloureux qui faisait suite à un grand mariage d'amour soldé par trois enfants et une trahison.

Malgré l'opposition catégorique de ses parents, Mme A vole au secours de cet homme, l'épouse et lui donne trois autres enfants, un peu malgré lui.

Elle évoque un jour cet épisode sur le divan : « Mon mari n'a jamais souhaité faire des enfants avec moi. Au début, j'ai bien pris la chose. J'ai pensé qu'il me consolait parce que mes premières tentatives de faire des enfants avaient échoué. Ce n'est que longtemps après que j'ai compris qu'il ne souhaitait réellement pas avoir d'autres enfants. »

Pendant toute la durée de leur mariage, c'est Mme A qui a assuré tous les besoins de la famille, tout en échafaudant laborieusement des plans de carrières possibles pour son mari qui était sans emploi. Elle lui a même confié la direction de l'une de ses salles d'exposition et de vente, et l'a mis en contact avec des personnes capables de l'aider à se lancer dans les affaires, n'épargnant aucun effort, tendue toute entière au service de l'édification de son foyer. Mais rien n'y fit. Toutes ses tentatives se soldèrent par des échecs. Elle disait que son mari trouvait toujours le moyen de saboter ses efforts.

Au cours d'une séance, toujours dans cet esprit, elle dit un jour : « Ça y est ! Je crois avoir trouvé la bonne solution. Je vais lui faire imprimer des cartes de visite, lui trouver un bureau dans une région où il a quelques amis, et le lui décorer sommairement. » Elle poursuivit : « Je ferai ça pour mes enfants. Maintenant ils sont petits, mais quand ils grandiront un peu, leurs camarades de classe leur demanderont sûrement quel est le métier de leur père. » Cette idée la tranquillisa pour un moment.

Quelques mois plus tard, Mme A revint à une séance le visage défait, désespérée de ne pas avoir réussi à mettre son dernier plan à exécution. C'est alors qu'elle commença à penser au divorce sans toutefois encore oser prononcer le mot.

Enfin, un jour l'irréparable survint. Deux grands événements se produisirent concomitamment. Elle apprit, par son mari, que sa belle-

mère venait de lui léguer une très grosse somme d'argent. Cette nouvelle l'a poussée à lui demander de participer dorénavant aux frais du ménage. Il s'en est suivi une dispute au cours de laquelle son mari la bouscula et même la gifla. Mme A s'est alors réfugiée avec ses enfants chez ses parents qui tentèrent, mais en vain, de banaliser l'incident. Elle prit donc ses enfants et se trouva un autre logement : « Je me suis dite qu'il valait mieux être à égale distance des deux (parents et mari) puisque ce sont les deux faces de la même monnaie. »

Peu de temps après, dans un mouvement de colère et d'indignation, le mari de Mme A, l'accusant d'être orgueilleuse, demanda le divorce et l'obtint. Mme A, qui souhaitait ardemment que « la chose » (le divorce) arrivât, décrivit ainsi la séance du tribunal (religieux) : « Je voulais en finir avec. Mais quand mon mari a prononcé les mots : *"Je te destitue"* [1]

Mme A qui d'habitude dans les séances arrangeait, planifiait et retouchait ses relations avec son environnement proche, changea alors nettement et elle commença à évoquer des souvenirs à propos de son mari. Elle s'étonnait à chaque séance de son aveuglement au court de ce mariage qui n'avait été fait que de « sacrifices, de plans d'urgence, de sueur, de malheur, assortis d'une sexualité relativement pauvre. »

Elle rapporta également un souvenir d'adolescence relatif à une demande en mariage où elle avait dû défiler dans le salon familial devant le prétendant (un diamantaire) « comme si on devait me vendre » dit-elle. Puis elle décrivit dans une autre séance la manière dont son père la traitait, en tous points comme si elle était un garçon : « Il a toujours regretté le fait que je ne sois pas un garçon. Tout marchait avec lui sur le mode du *"challenge"*. Quoi que je fasse, il me disait toujours : *"Tu aurais pu aller plus loin"*. Moi, j'aurais tellement souhaité qu'il me dise un jour tout simplement : *"Tu es belle"* ! »

Cette déconstruction toucha aussi ses frères. En effet, Mme A qui se félicitait tout au début de l'analyse d'avoir des frères qui la soutenaient, dit un jour : « Je ne crois pas que ce que j'ai dit au sujet de mes frères soit exact. J'aurais voulu qu'ils soient comme je les ai présentés. En vérité, ils sont à l'intérieur de la famille avec leurs enfants et leurs femmes. Alors que nous, les filles, nous partons et nous prenons un autre nom. Eux restent, et ils portent le nom du père. »

2e cas : Mme B

Mme B, 45 ans, mariée depuis dix-neuf ans, se présente pour la première fois pour « essayer de sauver son mariage » qui, selon ses dires, lui filait comme du « sable fin entre les doigts ». Mme B, qui exerce une profession paramédicale, dit avoir épousé « ce garçon sympa et gentil qui avait longtemps souffert des discordes de ses

[1] En arabe : خلعتك , signifiant qu'il la destituait de son nom.

propres parents » pour « fonder une famille avec lui ». De plus il avait fait des études supérieures et avait un avenir prometteur. Un jour, dans un moment de grande colère, elle compléta le tableau : « Je l'ai épousé en faisant même abstraction de ses origines ». En effet, son mari n'était pas un Libanais de souche.

Mme B se plaignait du désintéressement total que lui manifestait son mari, elle « qui l'avait soutenu, qui avait été la bonne à tout faire au cours des débuts difficiles » de leur mariage. Tout en parlant, elle exhibait ses mains pour montrer les dégâts occasionnés.

Mme B dit avoir changé ses goûts en tout : en musique, en sorties… afin de « tout partager » avec son mari et de vivre avec lui « comme il le souhaitait ».

C'est à l'occasion de la demande de divorce formulée par son mari que Mme B fit sauter toutes les constructions qu'elle avait mises en place pour ne pas avoir à se remettre en question. Elle prit conscience de la nature de leur relation, de son rôle dans celle-ci et de la part de responsabilité qu'elle y avait prise. Elle se rendit compte qu'elle avait fait un déni de réalité et qu'elle avait refusé de voir ce qui était pourtant évident. Elle se rendit compte

Mme B accuse également son mari de jouer au fanfaron, parce qu'il a « maintenant beaucoup d'argent ». « Et c'est bien ça qui a tout gâché », concluait-elle.

3e cas : Mme D

La troisième femme sera désignée Mme D par égard pour l'extraordinaire héroïne des *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* que Stefan Zweig **[18]** a désignée par « Mme C », et qui est l'emblème de la déhiscence féminine.

Mme D, 45 ans, mariée depuis une douzaine d'années, se présente à l'analyse afin « de se cultiver sur elle-même », comme elle le dit, et pour essayer de comprendre son « attachement illogique » à son mari au moment où celui-ci lui a demandé le divorce. Mme D est cadre supérieur. Elle dit qu'au moment où elle rencontra ce garçon qui devint son mari, elle le trouva « gentil, doux, incapable de lui faire du mal, et un futur bon père de famille ». Dès la première séance, elle s'est montrée désolée, mais surtout déçue et vexée que son mari soit aussi « ingrat » après tout ce qu'elle avait fait pour lui. « Il est venu sans rien. Il avait tout juste un diplôme. J'ai tout fait pour bien démarrer à deux. »

Dans les premières années de son mariage, et malgré le sentiment qu'elle avait que ce mariage « n'allait pas bien », elle fit tout pour mettre au monde trois enfants, toujours dans le dessein de « fonder une famille » avec son mari. Et cela tout en sachant pertinemment que ce dernier avait une absence totale de fibre paternelle. Il l'en avait prévenue dès le début de leur mariage, et le lui avait reconfirmé à chaque naissance.

Elle rapporta un jour le souvenir suivant : « C'est drôle, je n'arrive pas à comprendre pourquoi je suis restée avec cet homme. Chaque fois que quelqu'un me demandait en sa présence combien d'enfants nous avons, et que je répondais : *Trois*, il riait en rectifiant : *Non, quatre !* Cela ne me gênait pas, au contraire. »

Mme D a du mal à comprendre comment « cet homme » (son mari), d'habitude « si affectueux et généreux, pouvait se transformer en un homme hargneux et plein de dédain ».

Elle rapporte les mêmes démêlés conjugaux que Mme B concernant le budget du ménage, lors même que son mari jetait l'argent par les fenêtres, en compagnie de ses amis, hors de la maison. « Comment pouvait-il me faire ça au moment où il aurait dû me rendre un peu de tout ce que je lui avais donné ? Et dire qu'il veut s'en aller après tous mes sacrifices. »

Depuis longtemps déjà Mme D n'avait plus rien à partager avec son mari. Néanmoins elle vécut la demande de divorce qu'il lui fit verbalement comme une « atteinte personnelle ». Ça l'avait « secouée de fond en comble ». Elle répétait à longueur de séances qu'elle n'avait plus rien à faire avec cet homme, sans trouver la force de partir. Sa vocation de « femme secourable » la poussa à dire une fois au cours d'une séance : « Si mon mari allait se remarier, il fera d'autres enfants encore. Mais il n'a déjà pas le temps de s'occuper des nôtres ! » Puis elle ajouta : « D'ailleurs, sa santé ne le lui permettrait pas ».

Il a fallu du temps à Mme D pour commencer à démêler « ces fils entremêlés comme dans une pelote de laine » dans lesquels elle se sentait retenue prisonnière, et pour pouvoir comprendre cette victimisation volontaire qu'elle réclamait becs et ongles.

Tout comme Mme B, Mme D s'accrochait à son aveuglement. Face au dédain grandissant de son mari qui ne partageait plus rien avec elle, que ce soit sur le plan relationnel, sentimental, ou sexuel, elle se plaisait quand même à caresser l'idée d'un « retour » de son mari, alors que celui-ci avait commencé par faire chambre à part, et avait fini par prendre un autre appartement. Elle

conservait quant à elle les bonnes manières. Par exemple, avant d'aller se coucher, elle lui préparait un plateau bien garni pour le dîner, placé en évidence dans le living, lors des rares nuits où son mari revenait coucher à la maison.

Mme D répétait souvent dans les séances cette phrase très chère de sa mère : « Tous les hommes se ressemblent. Celui-ci ou un autre, qu'importe ! C'est du pareil au même ! ». Elle le redisait comme pour se dissuader de toute velléité de refaire sa vie avec un autre.

Selon Mme D tous leurs problèmes ont débuté quand son mari s'est mis à gagner beaucoup d'argent. Elle n'arrivait plus à le supporter surtout, disait-elle, quand il jetait les clefs de sa voiture de par-dessus sa tête au *valet-parking* en lui filant, le sourire aux lèvres, vingt dollars. C'est comme s'il lui disait : « Tu vois, je suis fort et riche maintenant. Je n'ai plus besoin de toi. »

II.

Réflexions

Ces trois cas, esquissés rapidement, m'inspirent une série de remarques. Au fur et à mesure, j'ajouterai ici et là d'autres traits, d'autres touches et d'autres couleurs à ces trois portraits.

À propos de Symonds

1 J'introduirai ces remarques par une réflexion à propos de l'étude de Symonds (1971) **[17]** sur les phobies post-maritales. Cette étude m'avait interpellée. Ses cas présentent des similarités étonnantes avec certains des miens. J'aurais seulement souhaité qu'elle nous eût mieux éclairés sur le type de conjoints que ces femmes se sont choisis. Et cela afin de mieux cerner d'une part leurs fantasmes sous-jacents, et d'autre part les mécanismes de défense auxquels elles ont eu recours, et qui aboutissent à ces formations de compromis que sont les phobies post-maritales décrites d'une manière si vivante. Ce qui manque à l'étude de Symonds et qui nous laisse sur notre faim, est compensé par l'étude passionnante et magistrale de Stoller (1967) **[16]** sur les épouses de travestis.

La dialectique de la reconnaissance & de l'ingratitude

2 Ma deuxième remarque concerne la dialectique de la reconnaissance et de l'ingratitude. C'est-à-dire la reconnaissance que demandent ces femmes à leurs maris pour « tout ce qu'elles ont fait pour eux », et l'inaptitude de ces derniers à la leur fournir à un moment donné, puisqu'ils décident de partir.

Au fur et à mesure que l'analyse avance, il apparaît évident que cette dialectique n'est qu'un paravent qui cache la rupture d'un contrat tacite entre une personne secourable et une personne secourue. Car, aussi longtemps que ces maris acceptent d'être secourus, tout se passe bien. Tout ce qui leur est demandé, pour ainsi dire, est d'accepter de recevoir les dons de leurs femmes charitables. Ces dernières paraissent prêtes à tout renoncement, y compris à une vie sexuelle « normale », pour se contenter d'une sexualité tronquée et appauvrie. Ce qui le confirme dans ces trois cas, c'est que ces femmes ne se sont décidées à consulter qu'après qu'un vent de divorce ait soufflé, de la part de leurs maris.

Maternité amoureuse

3 Comme on l'a vu, les maris de ces femmes se plaisent à se comporter comme s'ils étaient leurs enfants. Et ces femmes en retirent une satisfaction certaine.

De quoi se plaignent-elles ?

Ces enfants-là grandissent un jour, apprennent à marcher, et s'éloignent de leur « épouse-mère » comme tous les enfants. Est-ce ingratitude, ou la conséquence logique de leur stratégie amoureuse ?

On convient de dénommer ce type de stratégie : la folie de la maternité amoureuse **[4]**, qui comporte dans sa logique propre une fin tragique. Car non seulement ces *maris-enfants* s'éloignent de leur *épouse-mère*, mais ils le font avec ire et colère. Ils se retournent contre la personne qui les a secourus et lui mordent la main. Ils cherchent même à lui faire mordre la poussière.

Pour ne pas compliquer le tableau j'ai laissé de côté tout ce qui est relatif aux maris, et surtout l'aspect érotico-sexuel de la relation de ces maris à leurs propres mères. Il faudra en faire l'objet d'une étude particulière.

De la réparation à la déhiscence

4 Le quatrième point à retenir, c'est l'acharnement de ces femmes à consacrer tout leur temps et leurs efforts à « réparer », « arranger ». Ces termes reviennent dans le matériel clinique avec une fréquence très significative.

Ce comportement de réparation suit une logique aberrante. Ces femmes sont submergées par cet esprit de réparation qui survient, curieusement, juste au moment où le navire a déjà coulé. Leur plan de sauvetage frise le comique, mais il est touchant. Il se résume *grosso modo* en deux points :

1/ Recours à un plan de séduction d'urgence qui se manifeste dans l'achat de vêtements, de dessous affriolants, et l'acquisition d'ouvrages populaires sur le thème : « Comment retenir votre mari ? » Elles qui ont toujours été des filles modèles, pas putes pour deux sous, elles se mettent à l'école des putes. L'empressement qu'elles y mettent nous fait soupçonner que la fille modèle et la pute ne sont que l'avers et le revers de la même médaille.

2/ Avec une surprenante docilité, elles se mettent à l'écoute des conseils que ne leur ménage pas leur entourage, même les personnes les moins expérimentées et les moins autorisées, principalement la mère. Chez cette dernière, elles retrouvaient à chaque fois le même axiome : « Tous les hommes sont pareils. Celui-là, ou un autre, il n'y a pas de différence ». Et cela pour les dissuader de prendre l'initiative d'une rupture, ou simplement de sortir de l'aveuglement.

Ce n'est que plus tard, au cours d'une étape avancée de leur analyse, que ces femmes qualifient ces stratégies de *vaines* et d'*humiliantes*.

La transmission du matrimoine

5 Le cinquième point à retenir se rapporte à la transmission du matrimoine.

À la suite de Amine Azar **[2]** : « Nous convenons de désigner par *matrimoine* un certain nombre d'organisateurs de rôles féminins, tant anciens que modernes. Ce sont des manières de dire et des manières de faire transmises de génération en génération en lignée féminine et qui servent à la modulation du secteur préconscient de l'appareil psychique. »

Si l'on se remet en mémoire la nouvelle de Māroūn ᶜAbboūd intitulée *« Oum Nahoul »* **[1]**, la ressemblance entre la transmission du matrimoine à la manière de Oum Nakhoul et la transmission d'un style de vie de ces mères à leurs filles (c'est-à-dire mes patientes) saute aux yeux.

Il en est ainsi du sacrifice de Mme A qui a « tout fait pour cet homme », son mari, jusqu'à lui inventer un nom et un titre sur une carte de visite. Ce sacrifice n'est pas étranger à une Oum Nakhoul surnommée « la sœur des hommes ».

Il en est ainsi quand M^me^ B exhibe ses mains abîmées, car c'est pour dire qu'elle s'est mise en quatre au service de son mari, mais aussi au service de la bonne cause de sa mère : « Ma mère m'a dit... »

Il en est ainsi de Mme D qui se plaint elle aussi d'avoir « tout fait pour son mari », lui qui était « venu sans rien ». Derrière elle, sa mère lui soufflait constamment à l'oreille le mode d'emploi d'un homme, – tout juste propre à nous faire des enfants.

L'image de la happy family

6 Le sixième point à retenir c'est le combat acharné de ces femmes, jour après jour, et pendant de longues années, pour sauver l'image de la famille idéale leur servant de modèle, et qui n'est autre que ce qu'on appelle à la façon américaine la « happy family ».

La version locale (libanaise) en est simple : papa, maman, un ou deux enfants, une grosse bagnole, une employée de maison ou deux, un chien, un chalet en bord de mer, et un autre sur les hautes cimes, en sus de l'appartement de ville.

Ce modèle de la « happy family » n'apparaît naturellement que par bribes alliées à des fragments de rêveries diurnes fortement thématisées. Par exemple : l'homme est un héros qui défie tous les dangers pour ramener de quoi manger. La femme, véritable fée du logis, astique, reprise, décore, cuisine, lave, repasse, – à la fois Cendrillon et Blanche-Neige. Dans le passé, les travaux des femmes étaient une occasion pour élaborer les thèmes de ce type de rêveries. Actuellement, c'est principalement à travers la publicité télévisée, ainsi que chez nous en Orient, à travers les *clips* à la mode que ces thèmes nourrissent l'imaginaire féminin.

Ainsi ces femmes épousent des « garçons gentils, inoffensifs » mais qui manquent (ou souffrent) de quelque chose, qui sera le vide à combler par leurs soins. Elles lui fournissent une famille, la leur propre, de sorte qu'elles en viennent parfois à être jalouses de la relation *symbiotique* entre leurs parents et leurs maris.

Conformément au modèle, ces femmes créent à leurs maris une famille avec enfants, et cela malgré des difficultés relatives à concevoir. Chez deux d'entre elles, plusieurs essais de fécondation *in vitro* furent tentés avant de parvenir à faire démarrer une conception. La troisième vécut une grossesse jugée avec un œil critique par le corps médical. Ces trois femmes évoquèrent le chapitre de la conception avec beaucoup d'amertume en insistant sur leurs « sacrifices », et cela malgré l'absence de fibre paternelle chez leurs partenaires.

Tous leurs espoirs vont se transformer en souffrances dès lors que se lézarde pour elles l'image de la « happy family ». Cette image idéale fissurée est vécue sur un mode persécutif.

Ainsi, la rupture du « contrat » entre ces femmes secourables et leurs maris, ajoutée à la fissuration de l'image de la « happy family », faisaient obstacle à leur libération.

La maternité monoparentale

7 Au moment où se fissure pour ces femmes l'image de la *happy family* et où elles se montrent très vulnérables et au bord de la dépression pour l'œil d'un profane, ces femmes rebondissent tout simplement comme une maman kangourou qui regarde sa poche de ventre en riant.

Mme A rapporte dans une séance après la demande de divorce de son mari que, dès le début de son mariage, elle savait qu'elle devait travailler pour élever ses enfants. À l'analyste qui lui rappela que ses enfants avaient pourtant un père, Mme A s'empressa de préciser que celui qui quitte sa femme et ses enfants une première fois

peut le faire une seconde fois. Mme A s'était plainte auparavant et pendant longtemps du fait que son mari avait été trop généreux avec son épouse précédente.

Au moment où elle savait que son divorce allait être prononcé, elle finit par bien exprimer le fond de sa pensée : « Qu'il parte ! de toute manière c'est moi qui a fait ces enfants toute seule. C'est en tout cas le sentiment que j'ai toujours eu. Ce sont *mes* enfants, et je m'occuperai d'eux comme il se doit. »

C'est à peu près le même discours que tint Mme D. Pendant une séance : « De toute manière, des enfants, il [son mari] n'en a jamais voulu. C'est moi qui les désirait, et je les ai faits toute seule ». Elle faisait ainsi allusion, tout comme Mme A d'ailleurs, à la fécondation médicalement assistée, et où, grâce à l'entremise (ou à la complicité) du corps médical, le mari était mis élégamment entre parenthèses.

En ce qui concerne Mme B, l'analyste n'a jamais cessé de lui rappeler, à elle qui maniait pourtant très bien la langue française, qu'on dit « mes fils » et non « mes enfants », à propos de personnes ayant 18 et 17 ans accomplis. Peine perdue, elle n'a jamais pu s'y faire.

Ajoutons encore un détail de plus à ce tableau, la conviction de ces femmes que leurs enfants n'ont qu'elles :

– « Ils n'ont que Moi », dit Mme A.

– « Je n'arrive pas à comprendre comment mes fils peuvent accepter d'être heureux sans Moi », disait Mme B, « quand ils sont avec leur père et sa compagne ».

– « De toute manière, c'est Moi qui les a faits », dit Mme D, faisant ainsi allusion à la procréation assistée.

Ces femmes n'envisagent aucune alternative possible pour leurs enfants en dehors d'elles. Quand les enfants sont avec leur père, il suffit parfois qu'un petit incident survienne – un petit désagrément, l'oubli d'un détail ou d'un rituel auquel ces femmes ont habitué leurs enfants – pour qu'elles se remémorent de cette conviction bien ancrée. Mme A, par exemple, raconte indignée qu'en revenant de chez leur père ses enfants lui ont dit qu'il avait oublié d'acheter une bouteille de *Ketchup*, et elle conclut : « Ils peuvent mourir quand je ne suis pas là » !

Tout est mis en œuvre par ces femmes pour qu'elles n'oublient pas un seul instant leurs enfants. Le taux de leur culpabilité augmente ou diminue en fonction de la nature des occupations qui les retiennent éloignées de leurs enfants en dehors de leur foyer. Cela prend parfois des dimensions ridicules. Par exemple, si cette occupation est de nature professionnelle (travail, voyage d'affaires, réunion professionnelle, emplettes pour la maison), le taux de culpabilité demeure à peu près gérable. En revanche, si elles s'absentent pour une occupation de nature plaisante, pour un loisir, une promenade ou une affaire galante, le taux de culpabilité monte en flèche et il s'y mêle même de l'angoisse. Mme B parvenait à contourner sa culpabilité en s'infligeant une migraine deux heures avant chaque rendez-vous galant. Ce fut un beau tollé quand l'analyste lui signala un jour cette corrélation.

De ces quelques aperçus fragmentaires, qu'il est possible de multiplier à loisir, il se révèle que la *maternité amoureuse* est une maternité *monoparentale*.

Sexualité & romance

8 Le huitième point touche la sexualité de ces femmes que l'analyste a souvent du mal à cerner. Ces femmes parlent de leurs problèmes conjugaux en en retraçant tout l'historique sans prononcer le mot de sexualité. Tout se passe pour elles en termes d'affection, de tendresse, de vie commune, d'échanges conjugaux, dans un

milieu comme aseptisé de sexualité. C'est la « romance » qui domine et envahit tout.

Mme A ne trouvait pas d'inconvénient à ce que son mari passe le plus clair de ses journées et de ses soirées avec un copain, pourvu qu'il soit « un bon père » et « un bon mari ».

Mme B, malgré ses études médicales, n'a réalisé que son mari souffrait d'éjaculation précoce qu'à un moment avancé de son analyse, au moment où elle a évoqué l'histoire du bidet supprimé (voir plus haut). Celui-ci, dès le début de leur mariage, lui avait déclaré, chiffres à l'appui, que : « Orgasmer n'est pas un problème car 85% des femmes n'arrivent pas à l'orgasme ». Elle avait gobé cela jusqu'à ce qu'elle soit détrompée par une autre expérience après le divorce.

Quant à Mme D, sa mère s'était chargée de lui fournir très tôt quelques règles de vie avec les hommes. « Ils servent tout juste à nous faire des enfants », ne cessait-elle de lui répéter.

La conclusion à en tirer est que c'est l'entourage, et plus particulièrement la mère, qui impose à la fille cette scotomisation de la sexualité en faveur de la romance. Naturellement, il faut garder à l'esprit que le discours courant ne parle que d'esprit de sacrifice. Il faut que ce discours, comme une bonne graine, tombe dans un terrain approprié pour que de la déhiscence s'ensuive. Beaucoup de femmes savent faire la part des choses et vivre dans la duplicité comme en se jouant. Un petit nombre seulement prend ce discours au pied de la lettre, fait du zèle ou en fait un alibi, pour s'engager dans la déhiscence.

Aveuglement, scotomisation &clivage du Moi

9 Le terme de « scotomisation » a été lancé par Pichon et Laforgue en 1926 **[13]**, et aussitôt saisi au vol par Freud **[8]**.

À cette époque, Laforgue travaillait avec son maître Henri Claude sur le problème de la psychose, et il avait avancé ce terme pour décrire un mécanisme de refus de la réalité de type psychotique. À deux reprises, Freud critiqua cette proposition. Dans un premier temps, il ramena la scotomisation à un mécanisme de défense relevant de l'hystérie **[8]**. Mais l'année suivante, reprenant cette question dans son étude célèbre sur le « Fétichisme » **[9]**, il ramena la scotomisation à un mécanisme de défense relevant cette fois des perversions sexuelles, et proposa le terme plus adéquat de *Verleugnung (déni ou désaveu).*

Plusieurs années plus tard, il revint sur ce problème pour lequel il lui semblait avoir avancé une solution inadéquate. Dans une étude ultime, et restée inachevée, il proposa de décrire le phénomène clinique dont il s'agit comme une déchirure dans le Moi, et il l'a dénommé : clivage du Moi dans le processus de défense **[10]**.

Je pense que c'est exactement ce dont il s'agit dans les cas que j'ai rapportés.

Mme B, par exemple, a souvent utilisé spontanément le terme d'œillères. Évoquant son éducation, elle disait : « Ma mère m'a mis des œillères », et elle joignait le geste à la parole, portant ses mains grandes ouvertes de part et d'autre de son visage. De même, évoquant à une autre occasion ses démêlés conjugaux, elle disait : « J'avais comme des œillères qui ne me laissaient voir que droit devant ».

Mme A résume cet état mental dont souffrent ces trois femmes jouissant d'une brillante intelligence : « J'ai bien compris avec ma raison ce qui m'est arrivé, mais il faut que vous m'aidiez à le comprendre avec mes sentiments. »

On ne saurait mieux décrire deux états de conscience cheminant côte à côte, sans communication latérale ni influence réciproque. On dirait que le Moi – *cet incorrigible caméléon* – imite ainsi le Ça où les différentes pulsions sont indifférentes les unes aux autres et poursuivent chacune leur but propre sans égard pour l'autre **[7]**.

Précepte technique

10 Je voudrais maintenant faire une remarque d'ordre technique.

Il arrive souvent qu'avec ce type de patientes les résistances à la cure deviennent à un moment donné insurmontables. Je décide alors de suspendre le traitement. Ces patientes ont en effet besoin d'une bonne claque, que la vie leur sert généralement sans tarder sur un plateau d'argent. Elles reviennent alors sur le divan enfin prêtes à poursuivre la cure.

Tuché & Automaton

11 Nous aurions pu nous arrêter là en estimant que ces trois femmes ont vécu ce qu'on peut appeler un mauvais concours de circonstances, ou un pur hasard, surtout que deux d'entre elles prirent la décision d'interrompre l'analyse, se sentant quelque peu détendues et relaxées. Mais il se trouve que ces femmes ont traversé des difficultés similaires pour établir une autre relation avec d'autres partenaires, de sorte que le même mode de fonctionnement a très vite repris le dessus.

Mme A qui, elle, était restée en analyse, rencontra un homme qui, tout comme elle, fait partie du monde des affaires. Il lui fit la cour de façon très traditionnelle, avec coups de fils à partir de l'étranger, s'inquiétant même de la santé de ses enfants et de ses petits problèmes personnels. Mme A se laissa faire et se lança à cent à l'heure dans cette nouvelle romance qui dura encore pendant quelques mois, se déroulant strictement sur un plan purement sentimental. Pendant cette période ils se rencontrèrent dans plusieurs capitales du monde sans qu'aucun « passage à l'acte » n'ait eu lieu.

Mme A, qui est de nature très réservée avec la gente masculine, encouragea cependant cet homme à aller plus loin. L'occasion ne tarda pas à se présenter lors d'un voyage d'affaires. La nuit, passée à l'hôtel, se réduisit à tous les honneurs dont peut rêver une femme, mais sans rien de concret sur le plan sexuel. Malgré sa grande déception concernant cet aspect, Mme A continua sur sa lancée de femme amoureuse. Monsieur, quant à lui, ne changea rien à ses manières chevaleresques, et ils continuèrent à ignorer *(scotomiser)* cet incident de l'hôtel.

Cet épisode ne fut rapporté à l'analyste que quelque temps après, comme un simple incident de parcours, entouré naturellement de toutes les banalisations et minimisations possibles.

Au cours d'une autre séance, l'analysante éclata en sanglots, répétant sur tous les tons qu'elle se sentait embarrassée et humiliée. Très peu de temps après, alors que s'annonçait à l'horizon une autre romance avec un scénario analogue, c'est-à-dire un monsieur courtois, gentil et ayant un penchant naturel à accepter toute sorte de cadeaux, la séance se plaça sous le signe de la répétition. Pendant les séances suivantes où elle s'est mise à se remémorer d'autres épisodes similaires, Mme A se souvint qu'elle avait buté contre le mur de la *happy family*. À cette occasion sa mémoire fut rafraîchie, et plusieurs relations ou ébauches de relations amoureuses pré-maritales furent déterrées, toujours suivant le même schéma de la femme secourable.

Mme B quant à elle, qui se remettait à peine de l'histoire de son divorce, fit la connaissance d'un homme qui semblait un honnête homme ayant les idées claires. Dès le début de leurs relations, il prit la peine d'expliciter à Mme B la nature exacte de leurs relations, sa situation d'homme marié, et la différence entre leurs positions professionnelles et sociales réciproques (Mme B ayant une situation beaucoup plus avan-

tageuse). Malgré cela, Mme B se lança dans une romance à sens unique, faite d'attentes douloureuses de coups de fils et de déchirements sentimentaux. Elle, qui se plaignait d'avoir gâté ses mains au début de son mariage « dans le but de se sacrifier à son foyer », commença à répéter le même scénario à vingt ans d'intervalle, et, chose plus curieuse, pour un homme qui ne lui demandait absolument rien de tout ça, – ce qui la poussa à revenir sur le divan.

Mme D continua elle aussi sur sa lancée de femme secourable tant bien que mal. Après son divorce, elle revint sur le divan et demanda de l'aide à l'occasion d'une histoire qui l'a secouée de fond en comble, comme elle le dit. Elle fit donc la connaissance d'un sexagénaire atteint dans sa vie sentimentale, professionnelle et sexuelle. Avant de prendre le temps de compter jusqu'à trois, comme nous disons au Liban, elle entreprit de le « secourir ».

Elle se laissa aller, à cet effet, à une déhiscence totale et douloureuse pour ce *« gentil… homme »* qui se laissait faire gentiment, acceptant sans aucune réserve ni retenue tout ce que Mme D lui offrait, et cela sans qu'il eût à bouger le petit doigt. Elle finit par rêver de lui faire un enfant (la *happy family*) alors qu'aucune relation d'ordre sexuel n'avait vraiment eu lieu entre eux. Cet homme prit peur. Il lui annonça son départ à l'étranger, et elle ne chercha plus à le revoir.

Plus grave qu'un pur hasard, la répétition du même scénario de femmes secourables et déhiscentes chez ces trois femmes nous pousse à poser la question des limites du modèle à l'intérieur duquel elles ne cessent de tourner en rond. Ainsi, le hasard comme indéterminisme externe correspond à un déterminisme inconscient, comme Lacan l'a démontré savamment, Aristote à l'appui **[12]**. À l'occasion de la répétition adventice du même scénario, et grâce à l'aide de l'analyste, ces femmes prenaient enfin conscience d'être prises dans un étau qui se resserre sur elles et sur lequel elles n'ont pas de prise. Ce choix d'objet amoureux répétitif pose le problème du désir inconscient de ces femmes qui risque de rester longtemps sans réponse à part quelques soubresauts sous forme de constructions défensives du moi pouvant les protéger pour un moment.

Approche métapsychologique du symptôme

12 Une approche métapsychologique pertinente **[6]** devrait prendre le départ avec la question fondamentale qui anime ces femmes : *« Que faire de ce corps ? »* Le point de départ est bien ceci : ces femmes sont encombrées de leur corps. Leur appareil psychique est ainsi fait que sa tâche principale est de prendre en charge cette grave question.

Procédons par ordre.

1/ *Le Ça.* – Du côté du Ça, ces femmes manifestent une demande de jouissance effrénée qui les terrifie à chaque manifestation. Elles perdent pieds chaque fois qu'il leur vient quelque chose de leur corps qu'elles ne contrôlent pas. Beaucoup de leurs impulsions peuvent se décrire par la formule : *ça leur vient comme une envie de pisser.*

Des exemples. Même actuellement, des séquelles de cette pulsion de base sont présentes. On retrouve chez toutes une avidité *(voracité)*, circonscrite à des domaines particuliers.

Côté alimentaire, c'est soit une boulimie généralisée, soit une faiblesse pour certains aliments. Le petit déjeuner, chez l'une d'elles, prend le caractère d'une grande bouffe. Non pas que la consommation soit élevée, mais nous avons ce phénomène bien connu : avoir les yeux plus gros que le ventre. Ainsi, une grande variété d'aliments garnit plusieurs services, au petit dé-

jeuner, mais tout n'est pas consommé, loin de là. Dans un autre cas, l'impulsion irrépressible a pour objet les graines (maïs, fèves, pois-chiches, amandes) que l'on a pu retracer jusqu'au potager du grand-père. Dans un autre cas encore, cette avidité se manifeste par un contrôle très strict de la nourriture dispensée aux enfants.

Côté vestimentaire, les armoires craquent sous la quantité de choses qu'elles renferment. Jamais on n'achète une seule pièce. Parfois on rationalise : on prend de grandes quantités pour en offrir à telle ou telle personne (sœurs, cousines, amies). Mais ce n'est qu'un alibi. On n'offre rien ; tout s'accumule. D'autres manèges sont mis au point, mais je ne veux pas trop entrer dans le détail. Chacun saura de quoi je parle en observant autour de soi la circulation des vêtements entre sœurs, cousines et amies.

2/ *L'Idéal·du·Moi.* – Je ne reprendrai pas ici une nouvelle fois ce que j'ai dit du thème de la « happy family ».

3/ *Le Moi·Idéal.* – Le Moi·Idéal est animé par un héroïsme formidable, qui se renverse parfois tête-bêche et les convainc de supporter l'insupportable (héroïsme du paillasson).

En arabe, le qualificatif : « Sœur des hommes » (إخت الرجال T *Ikht el-rgēl*), résume parfaitement le fonctionnement du Moi·Idéal de ces femmes [1].

4/ *Le Surmoi.* – Plusieurs strates sont parfaitement distinctes dans la structure du Surmoi de ces femmes. Ce sont essentiellement des énoncés impératifs auxquels elles se conforment, obéissantes et dociles. En voici la liste :

– N'oublie jamais que tu es née *fille* et non pas *garçon*.
– Tu n'es pas belle ; tu dois donc te contenter d'un « gentil garçon ».
– Les hommes sont des êtres faibles sur qui on ne peut pas compter.
– Tu ne dois pas aspirer à une vie sexuelle épanouie ; toi, tu n'es pas une pute.
– Tu donnes, sans rien recevoir en retour. Celui qui reçoit est un être faible.
– C'est à toi de faire le premier pas et les suivants. C'est à toi d'aller vers l'autre, de tout gérer, *afin* de tout contrôler.

[1] *Cf.* le récit de Māroūn ᶜAbboūd : *« Oum Nakhoūl »* **[1]**.

Un dernier mot à propos de l'angoisse

13 Pour clore (provisoirement) cette série de remarques, je dirai un dernier mot à propos de l'angoisse.

Dans son étude célèbre sur *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, Freud (1926*e*) **[8]** a eu à cœur de suivre le plus précisément possible la relation du symptôme à l'angoisse. C'est ainsi qu'il fait souvent la remarque que, dans la phobie ou la névrose obsessionnelle, l'angoisse affleure sous le symptôme. En revanche, dans l'hystérie de conversion, le symptôme masque totalement l'angoisse. Il en déduit que le symptôme hystérique est plus « efficace » que les autres symptômes.

Ce qui est remarquable, justement, dans les cas que j'ai pu suivre, c'est que l'angoisse était totalement absente chez mes patientes. – Autrement dit, elles se défendent très bien !

Grâce à la déhiscence, grâce à la maternité amoureuse, grâce à l'aveuglement, à la scotomisation et au clivage du Moi, ces patientes arrivent à supprimer l'angoisse de leur vie. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?

On se demande donc pourquoi elles viennent consulter. À vrai dire, parmi les femmes déhiscentes, seule une minorité vient consulter. Les autres trouvent de si grandes satisfactions dans leur symptôme qu'elles évitent d'avouer leur secret à quiconque. Elles se plaignent et se

font plaindre, mais elles jouissent *en catimini* en affichant un masochisme de parade.

Nous avons commencé cette série de remarques avec Symonds **[17]**, en lui reprochant de n'avoir pas éclairé un peu plus la psychologie du partenaire des épouses dont elle nous entretient. Nous pouvons ajouter, à ce propos, qu'en général les maris de ces femmes arrivent d'une façon parfaite à éponger l'angoisse de leur partenaire.

En ce qui concerne mes trois cas, les trois maris avaient des traits et des comportements de type obsessionnel très prononcés. Tous les trois vivaient dans une angoisse permanente. Mme D disait que toute la place en matière d'angoisse était accaparée par son mari, de sorte qu'elle n'avait jamais le temps ni le loisir de penser elle-même à sa propre angoisse. On dirait que l'adage « à malin, malin et demi » s'applique ici. La déhiscente a du flair, elle effectue en quelque sorte un choix d'objet selon ce modèle : « à angoissée, angoissé et demi ».

La déhiscente se trouve donc avec son partenaire dans une situation où sa propre angoisse n'a plus de place au sens propre du terme. Un analysant homosexuel en état de déhiscence me décrivit clairement cette situation : « Mon partenaire est tellement angoissé qu'en comparaison ma propre angoisse en est banalisée ». Il précisa encore : « À cet égard ses angoisses à lui sont tellement folles que, le temps d'une rencontre, ça effaçait complètement ma propre angoisse ».

Le facteur agissant est ici la comparaison. On dit souvent qu'il est dommage que le ridicule ne tue pas. En ce domaine nous sommes servis à souhait : oui, le ridicule tue… l'angoisse **[15]** !

Voici, pour conclure, un épisode illustratif qui m'a été rapporté à deux reprises :

« Mon mari me faisait toujours une scène à la veille d'un voyage. Après avoir bouclé les valises, il survenait et les défaisait en se mettant à les refaire avec tout le soin que peut y apporter un maniaque. Il y passait toute la nuit. En me réveillant, il se précipitait sur moi, tenant une liasse de sacs de nylon qu'il me fourrait sous le nez en me réprimandant sur mon incapacité à gagner de la place. En son temps son comportement me rendait presque malade. Comment je n'ai pas pu en rire plus tôt ! »

Et elle partit d'un grand éclat de rire **[11] [14]** qui raisonna à travers toute la pièce.

Tel est l'intérêt de ces maris. Ces femmes se choisissent en effet des hommes de paille et non pas des êtres en chair et en os. Elles leur demandent de faire de la figuration. Dominées elles-mêmes par le Nom-du-Père, leurs maris leur servent d'alibi pour mettre au monde des enfants qui sont leur propriété à elles et non la sienne. On remarque ici la logique phallique qui les inspire : si ces enfants sont à l'un, ils ne sont pas à l'autre ; c'est lui ou moi. Au besoin elles excluent le mari du processus en recourant à la procréation (médicalement) assistée. Mais pourquoi donc s'accrochent-elles à ces fantoches quand ceux-ci ne veulent plus d'elles, ni elles d'eux ?

– Ces femmes s'accrochent à ce type d'hommes parce qu'ils savent éponger toute l'angoisse du monde, et la leur propre. C'est ce que Symonds **[17]** n'a pas vu, ni Azar **[3]** non plus, me semble-t-il.

Comme tous les affects, l'angoisse aussi est transmissible. On peut même l'accrocher sur le dos d'autrui comme un poisson d'avril. Voilà la manière de s'y prendre de ces femmes. Mais comme ce n'est là qu'une solution provisoire et momentanée, il faut bien que la compulsion de répétition s'en mêle pour en faire un destin.

%

Références

[1] ᶜABBOUD, Māroūn : « Oum Nakhoūl, grandeur & décadence », trad. franç. par Randa Nabbout in *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2005·0522, mai 2005, 7 p. (Ici même, pp. 26-32)

[2] AZAR, Amine : (1997) « Le bon usage du *matrimoine* en psychopathologie », in *Adolescence*, printemps 1997, tome 15 (1), n° **29**, pp. 287-298.

[3] AZAR, Amine : (2004*a*) « Pourquoi des femmes de quarante ans craquent-elles pour des homosexuels ? », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2004·0522, mai 2004, 2 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 93-94.

[4] AZAR, Amine : (2004*b*) « La folie de la maternité amoureuse chez Freud, Lacan & Balzac », in *'Ashtaroût*, bulletins volants nᵒˢ 2004·1014 et 2004·1015, octobre 2004. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 15-29 & 30-41.

[5] AZAR, Amine : (2004*c*) « La sexualité féminine réduite à quelques axiomes », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2004·1016, octobre 2004, 17+2 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 42-57.
(→ Voir §8, pp. 55-56.)

[6] AZAR, Amine : (2005) « Le symptôme dans l'acception psychanalytique du terme », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2005·0507, mai 2005, 17 p. (Ici même, pp. 189-207)

[7] FREUD, Sigmund : (1915*e*) « L'inconscient », in *OCF*, **13** : 203-242.
(→ Chap. V)

[8] FREUD, Sigmund : (1926*e*) *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, in *OCF*, **17** : 203-286.
(→ *Suppléments*, pp. 272-273)

[9] FREUD, Sigmund (1927*e*) : « Le Fétichisme », in *OCF*, **18** : 123-131.

[10] FREUD, Sigmund : (1940*e*) « Le clivage du Moi dans le processus de défense », trad. franç. in *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, pp. 283-286.

[11] GERVAIZE, P.A., MAHRER, A.R., MARKOV, R. : (1985) « Therapeutic laughter : what therapists do to promote strong laughter in patients », repris in Herbert S. Strean (dir.), *The Uses of humor in psychotherapy*, Northvale (New Jersy, USA), Jason Aronson Inc., 1994, in-8°, XV+232p., chap. 20, pp. 199-208.

[12] LACAN, Jacques : (1964) *Le Séminaire – Livre XI : Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, rééd. in collection Points-Essais, 1990, 316p.
(→ Chap. IV & V)

[13] LAFORGUE, René : (1926) « Refoulement et scotomisation », version remaniée in *Essais sur la schizonoïa*, Genève, éd. du Mont-Blanc, 1965, pp. 19-38.

[14] MAHRER, A.R., & GERVAIZE, P.A. : (1984) « An integrative review of strong laughter : what it is and how it works », repris in Herbert S. Strean (dir.),*The Uses of humor in psychotherapy*, Northvale (New Jersy, USA), Jason Aronson Inc., 1994, in-8°, XV+232p., chap. 21, pp. 209-224.

[15] SHELLY, Norman : (1994) « Anxiety and the mask of humor », paru in Herbert S. Strean (dir.), *The Uses of humor in psychotherapy*, Northvale (New Jersy, USA), Jason Aronson Inc., 1994, in-8°, XV+232p., chap. 6, pp. 75-78.

[16] STOLLER, Robert J. : (1967) « Transvestites' women » *[Les femmes de travestis],* in *American Journal of Psychiatry*, 1967, **124** : 333-339. Repris in *Sex and Gender*, vol. 1 : *The development of masculinity and femininity*, London, Maresfield Reprints, 1984, chap. 18. (Trad. franc. aux éd. Gallimard.)

[17] SYMONDS, Alexandra : (1971) « Les phobies post-maritales, ou la déclaration de dépendance des femmes », trad. franç. in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, novembre 2000, pp. 122-133.

[18] ZWEIG, Stefan : (1927) *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, trad. franç., Paris, LGF, Livre de Poche, 2004.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence, pp. 16-21
ISSN 1727-2009

Claudia Ajaimi

La déhiscence climatérique en faveur du dernier-né

1. Présentation
2. Vignette clinique : *Shadya* (50 ans)
3. Renoncement sexuel du milieu de la vie
4. Effroi devant la ménopause
5. L'enfant thérapeutique
6. La destitution du père en faveur du fils
7. Intrusion dans la vie intime du fils
8. Un objet sexuel incestueux refoulé
9. Le relais entre les générations

Présentation

1 Dans le cadre de l'enquête que j'ai menée au Liban sur les notions de crise du milieu de la vie et de climatère [1] j'ai été amenée à repérer trois manières de négocier la ménopause chez la femme libanaise : **1/** par la stase libidinale, **2/** par la fantaisie de l'âme sœur [2], et **3/** par la fantaisie du rédempteur. C'est de cette dernière catégorie que je vais traiter.

Un nombre élevé de Libanaises rêvent à ce moment de leur vie – que j'ai désigné de crise du milieu de la vie – de faire un enfant. Elles passent souvent à l'acte en mettant effectivement au monde un enfant que je désigne à cet effet d' « enfant climatérique ». Cet enfant semble remplir plusieurs fonctions. J'en ai décrit trois. Il joue le rôle d'*enfant thérapeutique*, celui de *bâton de vieillesse*, et celui de *dernier enfant* faisant office de relais entre les générations.

L'analyse de plusieurs cas a révélé que l'enfant climatérique rejoue pour la deuxième fois le drame le plus précoce du développement sexuel féminin tel que Freud **[5]** en a établi l'équation symbolique : *Fèces* ↘ *Cadeau* ↗ *Pénis* ↘ *Enfant*.

Je voudrais consacrer la présente contribution au cas d'une quinquagénaire pour qui la fantaisie du rédempteur joue un rôle fondamental dans la reconfiguration de son appareil psychique au moment du retour d'âge.

Vignette clinique

2 Shadya est une femme au foyer. Elle a cinquante ans. Elle est mère de trois garçons. L'aîné a vingt-huit ans, le cadet vingt-sept et le benjamin dix-huit. C'est une femme sympathique, vive, joyeuse et loquace. Je l'ai rencontrée chez une amie, à une réunion matinale regroupant quelques femmes autour d'un café *(Soubhiyyé)*. On discutait des problèmes de la femme contemporaine. Shadya n'était pas maquillée, ce qui contrastait avec les autres femmes présentes. Elle était habillée modestement et elle faisait son âge.

C'est une femme résignée. Elle accepte les signes de la vieillesse qui apparaissent sur son corps. Elle ne pense ni à les réparer ni à les cacher. Elle affirme qu'elle assume les rôles de grand-mère, et celui de la femme mûre et sage, apanage de celles qui sont dans la deuxième

[1] Cette enquête a fait l'objet d'une thèse sous la direction du Pr François Pommier intitulée : *Explorations cliniques du climatère au Liban*, qui sera soutenue en cours d'année devant l'Université Paris V – René Descartes.

[2] *Cf.* CLAUDIA AJAIMI, « La déroute du désir à la ménopause & la fantaisie de l'âme sœur », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004-1020, octobre 2004, 6 p., repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 62-67.

moitié de la vie. Elle dit : « Ma cousine a presque mon âge. Elle refuse d'être nommée mamie par sa petite-fille. Elle n'accepte pas la chose. Elle demande à la petite de l'appeler par son prénom. Je ne suis pas comme elle, moi. J'aimerais bien qu'on m'appelle bientôt *mamie*. » Elle ajoute : « Ma sœur non plus n'est pas comme moi. Elle n'aime pas qu'on la consulte pour les problèmes de la vie courante. Elle ne veut pas avouer ni assumer la sagesse que notre âge nous confère. Quant à moi, beaucoup de gens me consultent, surtout les amies de mes enfants. Elles me parlent de leurs problèmes intimes. Je réussis souvent à les aider. Elles me remercient souvent en me montrant leur affection et leur reconnaissance. »

Shadya est une femme ordonnée. Sa vie et sa maison sont bien rangées. Elle prend ses mesures à l'avance et prévoit certains événements avant leur arrivée. Elle aime toujours être prête. Elle fait beaucoup de calculs. Elle est bien adaptée à son entourage. Elle s'entend avec toutes les générations et traite avec humour tous les problèmes qui lui arrivent. Elle est réputée pour son enjouement, pour son calme et pour sa sagesse.

Shadya s'est mariée à l'âge de vingt ans. Elle a formé avec son mari un couple idéal que tout le monde vantait et admirait. Leur amour était connu dans leur région. Elle accompagnait son mari partout dans ses voyages. Les gens étaient habitués à les voir ensemble dans toutes les circonstances. Ils s'aimaient éperdument. Elle disait : « S'il arrivait qu'on voit mon mari seul on s'inquiétait de moi. On demandait à mon mari si je n'étais pas malade. Nous nous entendions à merveille. Nous avons passé de très beaux moments ensemble. Nous dépensions tout ce que mon mari gagnait. Nous faisions tout ce que nous souhaitions. Notre amour était connu partout à la ronde. »

3 Il semble que cette lune de miel, qui a duré plusieurs dizaines d'années, se soit terminée depuis un certain temps pour Shadya. Faire l'amour avec son mari ne l'intéresse plus vraiment. Elle continue à le satisfaire par courtoisie. Elle disait : « Je ne veux pas lui faire de mal. Lorsque nous faisons l'amour je fais un effort pour lui montrer que je suis complètement heureuse et satisfaite. Je simule la joie parce que, moi, je n'ai plus envie de faire souvent l'amour. Ça me fatigue, mais je ne lui dis rien parce que je l'adore. L'âge et les travaux du ménage m'épuisent abominablement. Je ne suis pas de bonne humeur tout le temps. » Elle affirme qu'elle aime toujours son mari mais que la sexualité ne l'intéresse plus. Elle a perdu son désir sexuel pour son mari, comme pour tout autre homme.

Le caractère joyeux de Shadya, son sens de l'humour, sa famille équilibrée et sa grande histoire d'amour avec son mari ne laissaient guère prévoir un pareil déclin au milieu de la vie. On aurait plutôt imaginé qu'elle traverserait tranquillement la crise du milieu de la vie avec les béquilles qui soutiennent ordinairement la femme dans de pareils moments. Contre toute attente [1] Shadya perd son désir sexuel pour son mari et pour tous les hommes. Apparemment, ça ne la dérange pas. Elle juge cela normal et le relie à l'épuisement dû à l'avancement en l'âge. Outre le désir sexuel, Shadya semble perdre parfois sa bonne humeur et son sens de l'humour. Elle passe parfois par des moments de déprime, de tristesse et d'ennui qu'elle attribue également à l'âge sans en être trop convaincue. Elle semble témoigner d'une fragilité psychique inattendue.

On se demande pourquoi cette femme amoureuse perd son désir sexuel au seuil de cette

[1] On reconnaît dans cette expression un colophon de l'inconscient, tel que Dostoïevski l'a magistralement notifié dans l'incipit de *L'Éternel mari* (1870).

nouvelle étape de la vie tandis que le désir sexuel de son mari ne change pas pour elle ? Qu'est-ce qui a provoqué l'extinction de son désir alors que son mari continue de l'aimer comme autrefois et qu'elle n'éprouve elle-même aucune inclination pour un autre homme ?

Effroi devant la ménopause

4 Shadya parlait joyeusement et tranquillement durant tout l'entretien. Elle ne se renfrogna que lorsque j'ai évoqué avec elle la question de la ménopause. Ses répliques devinrent courtes et froides. Elle ne paraissait pas vouloir en parler. Elle disait qu'elle est très proche de la ménopause et que ses règles avaient parfois des ratées. Son gynécologue l'a prévenue de l'approche de la ménopause. Elle affirma que cela ne la gênait pas trop. Ses yeux larmoyants trahissaient cependant une amertume et un regret qu'elle ne réussissait pas totalement à cacher. Elle disait : « C'est normal d'être ménopausée à mon âge. C'est la loi de la vie. Je le savais depuis toujours. Hier c'était le tour de nos mères, aujourd'hui c'est notre heure, et demain ce sera la vôtre. Personne n'y échappe. C'est un destin prédéterminé qui nous est réservé depuis des millénaires. Nous devons tout simplement l'accepter avec sagesse. »

On se demande pourquoi cette femme résignée souffre autant de l'approche de la ménopause ? Pourquoi les projets qu'elle a déjà échafaudés pour cette étape de la vie n'ont pas contribué à lui épargner cette douleur ? Qu'est-ce qui la dérange dans ce phénomène pourtant attendu comme un événement naturel appartenant à la deuxième moitié de la vie d'une femme?

Shadya ne semble pas regretter la perte de la fonction de reproduction. Elle avait depuis longtemps décidé de ne plus avoir d'enfant parce qu'elle ne voulait pas avoir une famille nombreuse. Dans sa tête comme dans son univers culturel la sexualité n'est pas liée à la reproduction. Pendant plus de vingt ans elle a recouru à la pilule sans états de conscience.

Shadya manifeste une certaine jalousie envers la génération de ses enfants. Elle envie ces derniers parce qu'ils disposent d'une grande liberté sexuelle. Elle évoque avec amertume que de son temps la situation était complètement différente. Elle disait : « Nos parents étaient très sévères à notre égard. Non seulement nous ne disposions pas d'une vie sexuelle avant le mariage, nous n'étions pas même informées sur ce sujet. On ne nous parlait des relations sexuelles qu'avant le mariage. Il y avait même des filles qui se mariaient sans avoir aucune idée de la vie sexuelle. C'était au mari qu'incombait la responsabilité de l'initiation sexuelle complète. Vous êtes très chanceuses, vous. Votre génération a bénéficié d'une très grande liberté affective et sexuelle. Je vois ça à travers les copines de mes fils. »

Shadya maintient une très bonne relation avec ses fils devenus adultes. Elle évoque leur adolescence disant que c'est elle qui les a aidés à s'initier à la vie sexuelle. Elle leur donnait de l'argent pour le dépenser à leur guise et pour le plaisir, tout en les mettant en garde contre les dangers et les risques possibles de la dépravation sexuelle. Elle disait : « À l'époque où ils étaient étudiants et qu'ils ne gagnaient pas encore leur vie, c'est moi qui leur donnait de l'argent. Je leur disais : prenez ça, c'est pour acheter des bonbons. Je ne suis pas idiote, moi. Je savais bien qu'ils allaient dépenser cet argent avec des filles. Il fallait qu'ils sachent que je suis au courant et que ça ne me gêne pas. Je ne veux pas me quereller avec eux. Je fais tout pour ne pas perdre leur affection. Je reçois souvent leurs petites amies chez moi. Je les traite comme si elles étaient mes propres filles. Elles m'adorent. Je me dis toujours que ces jeunes filles pourraient devenir un jour mes belles-filles. Alors pourquoi ne

pas les choyer ? Du coup je conserve comme ça l'amour de mes enfants. »

Shadya semble investir son énergie sur ses enfants. Elle pense toujours à eux et cherche à garder leur amour à tout prix. Ils accaparent ses pensées. Elle dépense temps et énergie à chercher comment se conduire avec eux et avec leurs petites-amies.

Une question se pose : Shadya éprouve-t-elle les mêmes sentiments pour tous ses enfants ? Occupent-ils la même place dans son cœur ? Ne distingue-t-elle pas entre eux ? N'entretient-elle pas une relation plus privilégiée avec l'un d'eux ?

L'enfant thérapeutique

5 Shadya déclare qu'elle préfère son benjamin. Elle raconte joyeusement son histoire avec lui. Son mari ne voulait plus d'enfant. Il se contentait d'avoir eu deux fils et il refusait catégoriquement l'idée d'avoir un troisième enfant. Pourtant, au Liban, il est très courant d'avoir une famille nombreuse. Une famille moyenne dépasse d'habitude les trois ou quatre enfants dans la région où réside Shadya. Est-ce que cet homme craignait d'avoir une fille, comme c'est le cas de pas mal de pères ? Refuse-t-il le troisième enfant à cause de ce risque ? En tout cas cet enfant n'était pas désiré par le père et n'a été conçu que part la seule volonté de la mère. Voyons comment.

Shadya a eu ce troisième enfant pour des raisons assez particulières. Elle avait décidé avec son mari de se contenter de leurs deux enfants lorsqu'elle est tombée malade à un moment donné. Ses symptômes ne se rattachaient pas une maladie connue. Elle souffrait de rhumatisme et de quelque maladie sanguine. Elle m'a décrit très vaguement ses symptômes. Elle ne savait pas vraiment de quoi elle souffrait. Elle fut traitée, dit-elle, par un médecin pour un faux diagnostic. Elle avait pris en vain beaucoup de médicaments qui épuisaient son corps. Après de longues souffrances l'un des nombreux médecins consultés lui a conseillé d'arrêter tous les médicaments et de faire un enfant. Elle n'a pas expliqué comment ce médecin est parvenu à cette suggestion. Elle disait : « Il m'a prescrit de faire un enfant, ce que j'ai beaucoup apprécié. L'enfant nettoie le corps de toutes les saletés. Il régénère le corps, me dit cet excellent médecin. Il m'a conseillé d'arrêter tous les traitements et les médicaments et d'attendre un mois avant de tomber enceinte. J'ai suivi ses recommandations à la lettre parce que j'ai eu confiance en lui. Il était très compréhensif. Il avait raison ! J'ai été régénérée dès le premier jour de ma grossesse. Mon corps et mon âme se sont débarrassés de tous leurs troubles. Vous ne pouvez pas imaginer ma situation à cette époque. J'étais une ruine et presque sans vie. On craignait beaucoup pour ma vie. Cet enfant m'a formidablement guéri. »

Shadya fut guérie de tous ses maux en tombant enceinte. À distance, il y a toute apparence que son problème essentiel à cette époque ait été son envie d'avoir un enfant. C'est cette envie persistante et non approuvée par le mari qui semble avoir provoqué chez elle une floraison de troubles somatiques et psychiques qui l'ont conduite chez les médecins. Elle ne pouvait pas dire à son mari adoré qu'elle voulait avoir un dernier enfant. Elle connaissait bien sa position. Heureusement pour elle, il s'est trouvé un brave médecin dans le nombre de ceux qu'elle a consultés à légitimer pour elle et pour son mari son désir d'avoir un enfant. C'est sur ordonnance médicale qu'elle a obtenu l'acquiescement de son mari et qu'elle est parvenue à ses fins.

L'enfant est né maladif. Elle l'a soigné pendant une longue période. Elle a beaucoup souffert avant de réussir avec son mari à bien lui rendre la santé. La maladie de cet enfant a considérablement renforcé l'intimité entre la mère et lui. Shadya affirma qu'elle avait beaucoup pris

soin de lui et que ça lui procurait un grand plaisir. Elle disait : « Mon enfant est né malade. Je ne me séparais presque pas de lui. J'ai fait de mon mieux pour le guérir. Je suis restée à ses côtés durant toute son enfance. Nous étions très proches l'un de l'autre. » En fait, ils étaient presque collés l'un à l'autre.

La destitution du père en faveur du fils

6 Shadya est restée très attachée à ce fils devenu adulte. Depuis un certain temps déjà elle lui confiait le salaire de son père. Elle l'a complètement chargé de l'entretien de la maison. Elle disait : « Si je veux acheter quelque chose pour la maison je lui demande de l'argent. Je le consulte dans toutes mes affaires. Il est encore étudiant, il ne gagne pas sa vie comme ses frères. Je lui ai légué la maison familiale. Tout cela l'a beaucoup aidé à avoir confiance en lui-même. Il est très attaché à moi. »

Il est clair que Shadya a détrôné le père en faveur de son benjamin. Elle dépouille le chef de famille de son argent et de sa maison. Elle se met avec son mari sous sa tutelle, justifiant sa conduite en disant que cet enfant s'occupera bien d'eux durant leur vieillesse. Elle dit : « Il nous traitera avec amour et il ne sera pas ingrat parce que je lui ai tout donné. » On pourrait décrire la situation en disant que cette femme est entrée en « déhiscence » vis-à-vis de son enfant.

La déhiscence est un terme de botanique. Il désigne l'action par laquelle l'organe clos s'ouvre le long d'une suture préexistante et livre tout son pollen comme une anthère. Je reprends ce terme proposé par Amine Azar dans le cadre de son étude sur « la folie de la maternité amoureuse » chez des quadragénaires **[3]**. Il lui sert à décrire ce mouvement d'oblativité par lequel une personne veut disparaître dans une totale démission de soi au service de l'objet de son amour.

Intrusion dans la vie intime du fils

7 Shadya entretient une relation très intime avec son fils. Elle le mêle à sa propre vie en même temps qu'elle s'immisce elle-même dans la sienne. Elle lui demande le bilan de ses journées. Elle lui donne des conseils et l'aide à échafauder des projets d'avenir. Cet homme entretient depuis quelques mois une relation amoureuse avec une jeune fille. Il en a parlé à sa mère. Celle-ci ne s'est pas opposée à cette relation amoureuse. Elle n'a pas osé le contrarier, dit-elle, par peur de le perdre en perdant son amour. Elle n'a rien dit sur le compte de la jeune fille. Elle se retient d'exprimer devant lui ses sentiments à son égard.

Shadya ne parle pas de l'amie de son benjamin comme elle le fait des copines de ses deux autres fils. Il ne semble pas qu'elle réussisse à la traiter avec la même neutralité et la même hospitalité. En parlant d'elle, ses yeux et sa voix expriment une certaine amertume. D'ailleurs, elle ne l'a évoquée que pour répondre à ma question concernant la vie affective de son fils. Ce sujet semble la déranger à l'égal de celui de la ménopause. Elle en parle très peu et passe rapidement à un autre sujet.

Un objet sexuel incestueux refoulé

8 On peut se demander si l'intérêt sexuel de Shadya pour son mari n'a pas commencé à diminuer à ce moment-là – justement – où son benjamin a débuté sa liaison amoureuse avec cette jeune fille ?

De fait, le désintérêt sexuel de Shadya pour son mari a eu lieu beaucoup plus tôt. Shadya le fait remonter à plusieurs années en arrière, sans préciser davantage. Nous ne saurions donc déterminer avec exactitude l'époque de son renoncement sexuel. Mais ce que nous pouvons avancer c'est qu'il est en relation avec son attachement libidinal à son fils. Qu'il ait débuté à la naissance de l'enfant, ou à son entrée en ado-

lescence nous n'en savons rien, parce que Shadya n'a pas livré d'informations à ce sujet. Nous pouvons tout de même préciser que cette période de renoncement sexuel a été tranquillement vécue par elle. Elle n'a pas souffert de moments de déprime, comme c'est le cas aujourd'hui. Il semble que ses troubles se sont déclenchés quand son fils a contracté cette relation amoureuse. Cela nous amène à dire qu'en renonçant à l'amour de son mari Shadya a déplacé son investissement libidinal sur son fils. Elle n'a pas uniquement détrôné le père en faveur du fils sur le plan matériel mais aussi sur le plan libidinal. Il nous semble que son renoncement sexuel est dû à ce surinvestissement libidinal incestueux du fils. Il n'est pas surprenant qu'elle manifeste une certaine fragilité en parlant de la ménopause dans la mesure où il apparaît que cet événement a malheureusement coïncidé avec l'initiation sexuelle de son benjamin avec cette jeune fille. En conséquence de quoi elle a doublement souffert.

Le relais entre les générations

9 Shadya parle avec admiration de la ressemblance corporelle entre son propre père et son benjamin. Elle dit : « Si vous voyez mon fils maintenant, vous ne diriez pas que cet homme était malingre et chétif dans son enfance. Il est tellement robuste et grand comme mon père ! Vous diriez un *Abaday* [1] du village. » De même, elle a souvent évoqué des traits de personnalité communs entre les deux hommes. Elle dit : « Mon fils a un caractère un peu particulier. Il est très bon mais il est obstiné. Il lui arrive parfois de refuser de discuter certaines idées et de ne se fier qu'à lui-même. Je pense qu'il a hérité ce trait – comme tant d'autres d'ailleurs – de mon défunt père. Il ressemble bien plus à mon père qu'à la famille de mon mari. »

[1] Homme fort et baraqué, une sorte de malabar.

On peut se demander si cet enfant non voulu du père et qui fut ardemment protégé par la mère contre le monde extérieur n'est pas finalement l'héritier de son grand-père maternel. Nous savons bien, d'après ce que Freud nous a enseigné, que la jeune fille surinvestit son fils des qualités de l'idéal dont elle auréolait petite fille son propre père. À écouter Shadya, il semble que cet enfant en tant qu'héritier du grand-père (maternel) accapare les investissements libidinaux de sa mère parvenue à l'âge critique. De sorte que, pour cette femme, on peut considérer que cet enfant climatérique, en sus de vérifier l'équation symbolique de Freud **[5]** évoquée plus haut, en sus d'être un enfant thérapeutique, et en sus d'avoir la fonction de bâton de vieillesse, il fait également office de relais entre les générations. – Quatre bonnes raisons pour une bonne mère d'entrer en déhiscence vis-à-vis de son dernier-né au moment de la ménopause. ▣

⊙

Références

[1] AJAIMI, Claudia : « La déroute du désir à la ménopause & la fantaisie de l'âme sœur », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·1020, octobre 2004, 6 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 62-67.

[2] AJAIMI, Claudia : *Explorations cliniques du climatère au Liban*, Thèse de l'Université de Paris V – René Descartes, soutenance prévue en juin 2006.

[3] AZAR, Amine : « La sexualité féminine réduite à quelques axiomes », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·1016, octobre 2004, 17+2 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 42-57.

[4] DOSTOÏEVSKI, Fiodor M. : (1870) *L'Éternel mari*, trad. de Nina Halpérine-Kaminsky, édition établie et préfacée par Wladimir Troubetzkoy, Paris, GF-Flammarion, in-12, 1992, 247p..

[5] FREUD, Sigmund : (1917*e*) « Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal » in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 106-112 ; *GW*, **10** : 402-410 ; *SE*, **17** : 127-133 ; *OCF*, **15** : 55-62.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence /Folklore libanais, pp. 22-45
ISSN 1727-2009

Randa Nabbout

Folklore du Terroir Libanais

Quand l'enfant paraît – La Sœur des hommes – Le Trio infernal : mère, fils, bru

● **Anis Freiha** (1902-1992) est un écrivain libanais qui a acquis sa formation aux États-Unis, puis il est revenu au Liban rejoindre le corps académique de la très prestigieuse *American University of Beirut*. Il y a enseigné de 1940 à 1967.

« La naissance d'un enfant au village » est un chapitre de son émouvant recueil : *Le Village Libanais – une civilisation en voie de disparition*, Tipoli (Liban), Jarrous Press, 1957.

Par-delà son apport littéraire, ce livre peut être considéré, comme une étude « ethnographique », puisque l'auteur délimite une aire géographique et en décrit les mœurs. C'était une entreprise de sauvetage d'un « monument en péril ». En effet, comme le prévoyait l'auteur, et comme il le craignait, les us et coutumes qu'il a recueillis se sont rapidement délités et ont pratiquement disparu.

J'ai traduit ce texte en pensant qu'il fournissait une toile de fond pour ma propre étude sur « La fabrication du Macho à la façon libanaise », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 203-207.

● **Māroūn ᶜAbboud** (1886-1962) est un autre écrivain libanais du XXᵉ siècle encore plus célèbre.

« Oum Nakhoul » et « Oum Lattouf » sont deux nouvelles extraites du recueil publié en 1945 : *Figures & récits* (وجوه وحكايات), réimprimé à Beyrouth, Dār Māroūn ᶜAbboud, 1992. Ces deux nouvelles traitent sans doute de types universels, mais ce sont d'abord des types de libanaises parfaitement bien caractérisés.

« Oum Nakhoul » est le type de femme qu'on dénomme au Liban : « la sœur des hommes », autrement dit c'est une maîtresse femme. La première partie du texte nous la montre à son apogée, la seconde à son déclin.

« Oum Lattouf » est une autre figure typique de notre terroir. Le déclin de Oum Nakhoul était poignant et dramatique, mais avec Oum Lattouf nous sommes dans le tragique pur. Ici, l'auteur a brossé d'une plume acérée le destin du trio infernal formé d'une mère (narcissique), de son fils et de sa bru.

Un siècle nous sépare des mœurs décrites, et plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la publication de ces deux nouvelles, et pourtant les femmes sur lesquelles je me suis penchée dans mon étude sur « La déhiscence de la femme au foyer », insérée ici même pp.1-15, s'apparentent par plus d'un trait à ces deux figures décrites de main de maître par Māroūn ᶜAbboud. L'essence de ce que nous appelons « une bonne femme » est toujours là quelque part en nous aujourd'hui au Liban, comme si le temps – ni la silicone – ne faisaient rien en l'affaire.

● Lorsque cela m'a paru s'imposer, j'ai éclairé ma traduction par des notes de bas de page, qui ne devraient pas entraver, cependant, le plaisir de la « découverte » dans une première lecture.

Anis Freiha

La naissance d'un garçon & la naissance d'une fille au village

Enfanter
est une bénédiction

La stérilité de la femme est à la fois une malédiction et un sujet de reproche. Selon certaines croyances, un foyer sans enfants subit la colère de Dieu. C'est pourquoi la mariée, sa mère et toute sa famille restent inquiètes jusqu'à ce que la grossesse soit annoncée. À cette occasion on félicitait la mariée, son époux et leurs parents. Il arrivait même que ceux-ci offrent un repas pour marquer l'heureux évènement.

Qu'un homme se préoccupe de la survie de son nom après sa mort est une chose bien connue. On estimait que la fille ne peut pas immortaliser le nom de sa famille, parce qu'il peut se trouver que ses enfants portent un autre nom. Pour toutes ces raisons, un homme devient généralement soucieux

quand il apprend que sa femme est stérile. Chez les non-chrétiens, la stérilité conduit parfois au divorce. La stérilité provoque, d'une manière générale, de nombreuses perturbations familiales chez les chrétiens et les non-chrétiens.

Vœux & pèlerinages

Si la grossesse tardait à survenir, on visitait des chapelles et on faisait des vœux. Les couvents les plus visités sont, en Syrie, *Saydnaya*, *Saint Georges al-Houmayra*, *Saint ʿAbda al-Mouchammar*, et tous ceux qui portent le nom de la Vierge, et, à Beyrouth, *Saint Élie de Bettina*. Il était d'usage que la femme désirant avoir un enfant passe une nuit avec quelques uns de ses proches dans un monastère en consacrant la plus grande partie de la nuit à prier. Il lui était demandé de se frotter le ventre contre la dalle du sépulcre d'un saint ou d'un bienheureux enterré au monastère ou de se coucher face contre terre tout en s'y frottant le ventre.

Il lui était également demandé d'avaler un coton imbibé d'huile pris à la lampe allumée en veilleuse devant la statue de la vierge ou du saint patron de telle église.

En sus des prières et des suppliques, elle devait également offrir des vœux :

– Je ne lui couperai pas les cheveux pendant trois ans (plus ou moins).
– Je lui ferai porter une robe de moine.
– J'offrirai son poids d'huile à la sainte Vierge.
– Ou la moitié de son poids en bougies à l'église.
– Je ferai égorger un mouton et en distribuerai les morceaux aux pauvres, etc.

À propos de la naissance d'un garçon au village

Quand la femme tombait enceinte – et on dit dans le langage courant qu'elle « était d'aplomb » [1] – on la félicitait, ainsi que son mari et ses parents. On appelle les tous premiers mois de grossesse pendant lesquels la femme ressent des perturbations somatiques, les mois de l'*envie*. On disait alors d'elle qu'elle avait les envies de la grossesse.

Durant cette période, qui peut être difficile pour certaines, la femme se fait choyer et dorloter ; ses parents et son entourage considèrent qu'elle est bien dans son droit. On veille à ce qu'elle soit entourée de tout ce qui est beau, pour que son regard ne tombe que sur la beauté et qu'elle ne voit que de beaux bébés. On cherche de même à satisfaire tous ses désirs, de sorte que si elle demandait une chose, on se mettait en quatre pour la lui obtenir, aussi difficile soit-il, de peur que l'envie non satisfaite n'apparaisse sous forme de marque sur le corps du nouveau-né. L'envie qui apparaît sous forme de tache rouge sur le corps est attribuée à un désir non satisfait. Si elle se grattait en réclamant quelque chose qu'on n'a pas pu lui donner, on croyait qu'une tache rouge allait apparaître sur le corps de son nouveau-né à l'endroit même où elle s'était grattée. Pendant les derniers mois de la grossesse, la femme évitait les sorties de peur du mauvais œil et par honte de son apparence. Certaines femmes enceintes cessaient même de prendre le bain de peur d'avorter.

Un garçon ou une fille

Beaucoup de superstitions entouraient la détermination du sexe de l'enfant à naître. Si la femme enceinte avançait le pied droit avant le pied gauche, s'il apparaissait sur son visage des taches de rousseur, si ses joues enflaient, ou si ses lèvres se gonflaient, on pensait qu'elle accouchera d'un garçon. Mais si son visage devenait de plus en plus radieux, on pensait qu'elle aura une fille. Si elle avait envie de manger de la viande et des yaourts, on optait pour un garçon. Mais si elle avait tendance à manger des mets salés, acides, épicés et piquants, on optait pour une fille. Si elle marchait d'un pas lourd avec des gestes lents avec une sensation de

[1] Le terme arabe fait référence à la droiture, à la rectitude. C'est la même expression que pour le « droit chemin » : *al khaṭṭ al mousṭaqîm* الخط المسطقيم. Il faut sans doute comprendre par là que la femme enceinte avance dans le droit chemin...

fatigue extrême, ou si elle se sentait calme, et était sobre dans la parole et le geste, on pensait que ce sera un garçon. Au contraire, si elle était nerveuse et difficile à contenter, on pensait qu'elle mettra au monde une fille. Durant les derniers mois de la grossesse, on prenait de son sein une goutte de lait qu'on mettait dans un verre d'eau. Si le lait décantait au fond du verre, c'était un garçon. Mais si la goutte fondait et se propageait dans l'eau, c'était une fille. Certaines femmes prenaient à cet effet une boule de pâte et la jetaient sur la plaque du four embrasée. Si la boule se fissurait et s'effritait, c'était une fille. Mais si la pâte restait en boule, c'était un garçon. Certaines posaient dans le creux de la main un insecte dénommé la « Jument de Satan » [1], à côté d'un minuscule caillou et d'une toute petite boule de terre. Si la jument de Satan saisissait entre ses pattes le caillou, c'était un garçon ; en revanche, si elle saisissait la boule de terre, c'était une fille.

La préparation du trousseau du bébé

Une fois que les premiers mois de la grossesse, réputés difficiles, étaient écoulés, la femme enceinte préparait le berceau du bébé, son matelas, son trousseau et se mettait à piler des fleurs sèches pour en faire des parfums.

On ne confectionnait pas les habits ni le mardi ni le jeudi de la semaine parce qu'on considérait que ces deux jours étaient de mauvais augure. Certaines femmes veillaient à confectionner un nombre impair de vêtements parce que le nombre impair attire le garçon alors que le nombre pair correspond aux filles.

Il était de bon augure de découper les tissus en présence d'un enfant mâle et non pas d'un enfant femelle. On pensait qu'il était de mauvais augure de commencer la confection en présence d'une jeune fille ou une petite fille. Dans la plupart des villages il est toujours d'usage que les mères « myrrhifient » [2] leurs bébés (ce qui consiste à lui frotter le corps avec de la myrrhe [3]). Piler la myrrhe est une tâche ardue. C'est pour quoi on dit : *il est fatigué d'avoir pilé sa myrrhe*, ou : *il n'est pas fatigué d'avoir pilé sa myrrhe*, voulant dire par là que l'on a été nanti sans se fatiguer, ou qu'il ne faut pas pleurer un bien perdu quand on l'a acquis sans effort. Il était d'usage que sept filles soient relayées par sept garçons pour piler la myrrhe.

La naissance

Quand la femme sent approcher les douleurs de l'accouchement, on fait venir la sage-femme. Il y avait dans chaque gros village libanais une sage-femme. En arabe, le terme qui désigne la sage-femme [*dāyah* – داية] est d'origine persane et veut dire « nourrice ». La sage-femme apprenait son métier sur le tas. Il arrivait donc quelquefois que la naissance ne se passe pas tout à fait normalement quand elle intervenait. Mais j'ai entendu plus d'un médecin s'étonner que les incidents dus aux sages-femmes sont moins nombreux que ce à quoi on se serait attendu.

On demandait aux hommes, aux jeunes et aux enfants de quitter la maison. Et mieux valait que les jeunes filles n'y restassent point. Quand le bébé venait au monde, la sage-femme le lavait à l'eau tiède à laquelle elle avait ajouté un peu de sel de table. Puis elle l'habillait, et le sortait au grand jour en disant : *« Depuis que mes yeux ont vu la lumière »*. Si le nouveau-né était un garçon, les enfants (parfois aussi les femmes) couraient vers la grande place du village, où se trouvait le père attendant la nouvelle, ou chez l'un des voisins, ou aux champs, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Celui qui lui annonçait la nouvelle en premier avait droit à une récom-

[1] En arabe : فرس إبليس (*farass Iblîs)*, une sorte de criquet.

[2] Nous avons créé ce néologisme sur le modèle de l'arabe.

[3] La *myrrhe* est une gomme résine aromatique fournie par un arbuste originaire d'Arabie, le balsamier. On se souvient que les Rois Mages ont offert au *Divin Enfant* de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

pense nommée *hélwānah* ou *hélwaynah* [1]. Le messager disait : « La bonne nouvelle est pour toi, et la *hélwaynah* pour moi », et l'homme comprenait qu'on lui annonçait la naissance d'un garçon. La *hélwaynah* est une vieille tradition orientale. Il est dit dans *Safar Armia* (15,20) : *« Maudit soit-il celui qui est venu annoncer à mon père qu'un fils lui est né... »* Offrir une récompense à celui qui annonce une bonne nouvelle est un devoir et une obligation. Il arrivait qu'on tirât des coups de feu en l'air à la naissance d'un garçon, surtout si le père était riche et bien famé. Mais si le nouveau-né était une fille, on ne se pressait pas de le lui dire. Au contraire, on veillait à lui porter la nouvelle avec des égards, mêlés de regrets et de consolations pour alléger sa peine. On disait à cette occasion : *« Le seuil de la maison restera endeuillé quarante jours à la naissance d'une fille »*.

Parmi une foule de choses, on disait au père de la fille :

– Que Dieu allège ta peine avec un prétendant.

– Celle qui donne naissance à une fille peut aussi donner naissance à un garçon. Remercions Dieu pour avoir gardé la maman en bonne santé.

– Que Dieu te garde au-dessus de sa tête [2], et qu'il te récompense sur sa tête avec un garçon.

– La fille est la créature de Dieu comme le garçon est la créature de Dieu.

– Ce n'est pas grave. Le proverbe dit : *« Bienheureuse est celle qui met au monde les filles avant les garçons »*. Tu verras demain combien tu vas l'aimer...

Quant aux amis les plus proches, dès qu'ils voyaient cet homme pour la première fois après la naissance de sa fille, ils le taquinaient en ces termes : « La fille a fait pipi dans la barbe de son père ! » Parfois aussi, ils l'accueillaient avec un *saybak* (سيبك), et le *saybak* est un conduit pour faire transiter l'urine de la petite fille jusqu'au pot placé dans le lit. Quant au père, il devait rester impassible. C'est là une vieille tradition ayant son écho dans le saint Coran *(Si l'on annonce à quelqu'un d'entre eux la naissance d'une fille, son front se rembrunit et il s'afflige profondément)* [3].

Quant à la mère, on ne lui annonçait même pas la naissance d'une fille. Il suffisait de tarder à lui dire le sexe de son nouveau-né pour qu'elle comprenne d'elle-même qu'elle a mis au monde une fille. On dit que certaines parturientes pleuraient ou faisaient semblant, ce qui portait les autres femmes à les consoler. Celle qui mettait au monde une fille ne recevait pas les mêmes honneurs que celle qui donnait naissance à un garçon, ni en ce qui concerne le cadeau que lui offrait son mari, ni en ce qui concerne les bons mets que l'on avait l'habitude de présenter aux parturientes.

Le Moghli

Au lendemain de la naissance d'un garçon (et non pas d'une fille, sauf dernièrement quand les personnes instruites n'ont plus fait de différence entre garçon et fille) on commençait à préparer du *« Moghli »* et à le servir aux visiteurs ou à l'envoyer dans des assiettes ou des récipients aux proches et aux amis, – ceci dans le cas où les parents du nouveau-né étaient des gens aisés.

Le *Moghli* est une préparation que l'on fait bouillir dans de l'eau, à laquelle on ajoute du sucre et des condiments, et que l'on touille sur le feu jusqu'à ce qu'elle devienne épaisse et dense. Puis on la verse dans de grandes tasses ou dans des assiettes dont on recouvre la surface d'une couche de fruits secs : des pignons de pin, de la noix de coco râpée, des amandes et des pistaches vertes. Le *Moghli* est servi froid [4]. C'est là une coutume que l'on exige même des plus pauvres. C'est pourquoi s'est établi l'usage d'offrir au père pauvre et à la mère pauvre du riz, du sucre et du café, agrémentés d'un poulet ou d'un coq pour la parturiente. ▣

[1] Ce qui veut dire : gâterie.

[2] Expression « imagée » qui souligne que le mari est le chef de famille.

[3] Sourate XVI de l'Abeille, verset 60, dans la traduction de Kasimirski [1840].

[4] Le mot *« Moghli »* veut dire simplement ce qui a été bouilli. Dans la recette ci-dessus manque le carvi.

Māroūn ᶜAbboud

Oum Nakhoul ~ grandeur & décadence

I.

Oum Nakhoul à son apogée

J'ai entendu parler pour la première fois de Oum [1] Nakhoul à l'âge de cinq ans et, plus je grandissais, plus je me familiarisais avec son nom. Lorsqu'une femme entretenait bien sa maisonnée, on faisait son éloge en disant : *« Vive Oum Nakhoul ! »*. S'il arrivait qu'il manquât quelque chose aux gens du village et qu'on le trouvât chez quelqu'un, on disait : *« Voilà une autre Oum Nakhoul »*. Et si une femme passait dans la rue sans prêter attention à ceux qui se prélassent au soleil sur le pas de leur porte, ils toussotaient en échangeant des œillades et lançaient :

– *« Hum…Oum Nakhoul ! »*

C'est ainsi que ce nom se grava dans ma mémoire, tout comme le *« Notre Père »* et le *« Je vous salue Marie »*. Feu mon père, en dépit du peu d'estime qu'il portait aux femmes, surnommait Oum Nakhoul « la sœur des hommes », ce qui irritait ma mère. Mais mon père renchérissait :

– *« Ah ! Si j'avais une femme pareille ! »*.

J'avais sept ans quand j'ai aperçu sa maison pour la première fois. Un jour que j'étais en compagnie de ma mère, en route pour Batroun, elle me montra du doigt une habitation accrochée au flanc de la montagne, et dit : *« C'est là qu'habite Oum Nakhoul »*. J'ai poursuivi mon chemin tout en gardant les yeux fixés sur cette maison, et j'ai demandé : *« Mais où est donc Oum Nakhoul ? »*. Ma mère sourit et me dit : *« Qui sait ? Beaucoup de choses la retiennent »*. Je dis : *« Les pierres de sa maison sont blanches »*. Elle me répondit : *« Presse le pas, fiston, c'est de la chaux »*.

Au fil des années, ni son nom ni l'image de sa maison ne sont sortis de ma mémoire. Tous les récits que j'entendais la concernant me séduisaient et j'ai fini par lui rendre visite. Mais j'étais intimidé. Sans savoir comment, je me suis trouvé à proximité de chez elle, accueilli par Ghoubar [2]

Puis elle appela le chef de la meute par son nom. Celui-ci comprit ce qu'elle voulait, et recourba sa queue par dessus la tête comme une couronne, puis revint sur ses pas avec son régiment. Je me suis alors retrouvé devant une femme d'aspect ordinaire, ni grande ni petite, ni forte ni mince, ni belle ni laide, ni jeune ni vieille. Elle avait sur le front un bandeau noir noué, et la tête couverte d'un mouchoir blanc, tout propre, qui lui donnait l'air d'une infirmière d'aujourd'hui. Elle était vêtue d'une robe bouffante aux épaules qui semblait recouvrir deux grenades. Les fronces de cette robe, qui se multipliaient à partir de la taille, lui donnaient l'ai d'une jarre de Beit Chabab [3].

Avant d'atteindre sa maison aux pierres blanches, j'ai traversé un verger aux arbres lourdement chargés. Certains étaient recouverts de filets protégeant leurs fruits des oiseaux.

Sur les tiges de vigne étaient noués des fanions de tissu multicolore qui ressemblaient à des insignes de décoration qu'Oum Nakhoul aurait attri-

[1] Oum = mère ; Abou = père.

[2] Ghoubar veut dire poussière.

[3] Village libanais du Metn (650m), connu pour la fabrication des jarres en terre cuite et des cloches en fonte.

bués aux plants les plus chargés, ou à des talismans qui les protégeraient du mauvais œil. Quant aux oiseaux, elle les traitait d'une tout autre manière : elle avait planté ici et là des épouvantails ressemblant les uns à des hommes, les autres à des femmes, de formes et de couleurs tellement effrayantes que les humains en avaient la chair de poule, que serait-ce alors les chacals et les oiseaux !

En les croisant, il m'a semblé que je traversais une haie de sentinelles, et Ghoubar me fixa de son œil ensanglanté, me montrant ses crocs blancs comme s'il s'apprêtait à bondir. Sa maîtresse lui dit : « Ghoubar ! boucle-la, c'est un invité ». Ses traits changèrent immédiatement. Il s'approcha de moi et me renifla. Oum Nakhoul me dit : « Ne crains rien, tu es le bienvenu. »

Elle disparut, puis reparut un verre de rafraîchissement à la main. Elle me l'offrit, et, le trouvant délicieux, je lui dis : « Comme c'est bon ! ». Elle répondit : « Ce sont des oranges de notre région, le sucre l'est également, l'eau vient du haut de la source, et tu as soif. » Etonné et perplexe je lui répondis en riant : « On produit du sucre dans notre région ? »

– « Nous l'extrayons nous-mêmes de la canne à sucre. Le sucre est cher, et le concentré dure plus longtemps, et il est meilleur », affirma-t-elle.

Je me dis : « Voilà une de ses merveilles. C'est bien elle ! » Oum Nakhoul prit l'initiative de relancer la conversation. À son inquisition, je répondis : « Je suis des environs, j'ai entendu parler de vous, et je viens faire votre connaissance. »

Surprise, elle s'enquit ingénument : « Entendu parler de moi ? »

– « Oui, parler de vous. »

Elle se tut et sourit, avant de poursuivre : « Ils sont nombreux, les jeunes gens du voisinage. Qui es-tu au juste ? » Je répondis : « Je suis Untel fils de tel. » Elle soupira et devint plus accueillante.

Ne se rendant pas compte de ma présence, une jeune fille entra et, effrayée, elle recula. Sa mère la tranquillisa : « Il est des nôtres ! » Elle s'approcha de moi et me serra à peine la main, comme si elle effleurait le mur d'une église, puis elle quitta la pièce après avoir reçu de sa mère un signal dont je ne compris le sens qu'à l'heure de midi.

Quant à Oum Nakhoul elle me dit : « Nous, [illegible] »

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Je lui dis alors : « Et pour vous ? » Elle dit : « Comme pour tout le monde, ça va. »

– Je dis : « J'ai entendu dire que vous avez neuf enfants. » Elle répondit : « À vrai dire j'en ai dix : quatre filles et six garçons, pour la gloire de Dieu. »

– « Donc vous êtes une douzaine. » Elle ajouta : « Et mon beau-père et ma belle-mère. »

– « C'est donc chez vous toute une congrégation. » Elle remua la tête et me dit : « Et quelle congrégation ! »

– « De quoi vivez-vous ? »

– « De la terre. La terre, celui qui la travaille y puise beaucoup de biens. Regarde ! la maison est vide, le premier de mes fils s'occupe des chèvres, le second s'occupe des vaches, le troisième travaille comme muletier, et les autres sont avec leur père et creusent la terre. Quant aux filles, l'une souffle le feu des fourneaux et cuisine, les autres font le ménage, et moi je tricote, couds et raccommode. »

– « Et l'hiver, prenez-vous du répit ? »

Elle sourit et me dit : « De quel répit me parles-tu ? Les filles et moi, nous filons et nous nous préparons à tricoter pendant l'hiver. Les hommes se préparent à semer et à récolter. Qui ne sème pas, ne se nourrit pas. »

– « Et tout cela d'où vous vient-il ? »

Elle haussa le ton et répondit « D'où cela provient ? De la terre, mon ami. Dieu bénit la terre. »

Je lui dis : « D'où viennent les fils ? »

Elle répondit : « De la laine de moutons et des chenilles. Le coton vient de Batroun. Si les membres de la famille devaient acheter du prêt-à-porter on serait sur la paille et on aurait quitté ces lieux depuis bien longtemps. »

Puis elle me prit par la main et me montra le contenu de ses coffres et me dit : « Voici le trousseau des filles. » Puis elle me montra son métier à tisser en souriant. Partout chez elle, je remarquai des récipients rempli de graisse, de beurre, et de miel ; des urnes pleines d'huile, de vin, de mélasse, et des tonneaux d'arak [1]. Elle me montra enfin l'enclos des chèvres, l'étable des vaches et même le poulailler et le terrier. Je dis : « Vos propriétés sont-elles vastes ? »

Elle répondit : « Plus ou moins. Mais le travail est continu, l'engrais est abondant et quand l'eau est assurée, on est invincible. Nous possédons plus de cent chèvres sans compter les moutons. Nous attendons au cours de cette l'année plus de cinquante chevreaux. Nous possédons également six vaches. Et nous avons, cher monsieur, une ânesse qui vaut une mule, talonnée par un ânon qui vaut les yeux de la tête, beaucoup plus beau que tu ne peux l'imaginer. »

Elle se tourna vers le sol et dit : « Cette terre a été retournée par le vieux Abou Nakhoul qui a vécu plus de cent ans et qui n'a jamais bu ni fumé. La plupart du temps, il travaillait tard la nuit, au clair de lune. On pouvait entendre le coup de son enclume depuis Madfoun. Nous avons continué à travailler la terre et nous avons planté un plus grand nombre d'arbres fruitiers. La saison des fruits est continue. Nous avons de tout. Nous extrayons même des médicaments de nos herbes, la quinine ainsi que la mélasse de caroube. Pour ne pas mentir, nous n'achetons que le riz. Nous réservons le dimanche pour extraire le sel de la mer et pour aller à la pêche.

– « Et la cordonnerie, Oum Nakhoul ? ».

Elle s'affaira et me montra les instruments de cordonnerie et de maroquinerie.

Je lui dis : « Et l'instruction des enfants ? »

Elle haussa les épaules et dit d'un ton moqueur : « Au diable l'instruction ! Notre voisin a envoyé son fils à l'école et nous en avons vu le résultat. Mes enfants ont appris les rudiments de la lecture, de l'écriture, et du calcul gratuitement, à l'école paroissiale, et c'est assez. »

Oum Nakhoul partit répondre à quelqu'un qui l'appelait de derrière le rideau. Au moment où elle revint, la cloche sonna, annonçant midi. Elle s'arrêta net pour prier. Quand elle eut fini, elle me prit par la main et me dit : « Le déjeuner est servi. » Je m'excusai de ne pouvoir accepter, mais elle

[1] *Arak* : boisson alcoolisée à base de raisin et d'anis.

insista et me dit : « Une ancienne amitié nous lie. Pour un peu, tu aurais pu être le fils de ma sœur [1] ».

Le déjeuner était constitué de poulets, de lapins, d'œufs, de yaourts et de légumes de saison. Du miel, du fromage battu et des fruits divers constituaient le dessert. Quant à la boisson, c'était du vieux vin.

J'ai pris congé au crépuscule, et c'est alors que j'ai aperçu Abou Nakhoul se reposer avec ses fils sous le figuier. Chemin faisant, je songeais au proverbe libanais bien connu : « Paysan comblé, roi dissimulé ».

II.

... Après la Guerre
(ou la défaite de Oum Nakhoul)

Le trône de la souveraine cachée chût, et je visitai le village accroché à la montagne une seconde fois. Je fus ébahi de me retrouver devant cette porte sans vie qui fut jadis aussi vibrante que le cœur d'un oiseau apeuré.

Une maison sans habitants est un corps vidé de sang. C'est comme un cimetière.

Les poètes anté-islamiques [2] avait raison de pleurer sur les ruines, car détruire une maison c'est comme tuer un homme. La maison de Oum Nakhoul qui grouillait jadis de vie est devenue aujourd'hui comme un temple abandonné. Nul chien n'aboie pour insuffler de la vie dans cet environnement solitaire. Nul animal domestique dont les yeux innocents nous parlent, nul taureau qui mugisse, nul chevreau qui bêle, nul âne qui braie et nul chat qui miaule. Un silence effrayant comme la nuit d'Omrou'ou el-Qaïs avait envahi le poitrail de cette maison.

Les arbustes jadis verts et pleins de sève ont jauni. Ils se tiennent autour de la maison comme des tuberculeux qui regardent leur sanatorium. De même, les vignes se sont détachées de leurs treilles et se sont éparpillées ici et là comme des lambeaux de chair humaine après une bataille. La terre est en friche depuis des années, les épines ont conquis le royaume de Oum Nakhoul qui apparaît tel une belle femme en haillons.

J'ai frappé désespérément à la porte sans obtenir de réponse. Je l'ai poussée, elle s'est ouverte et je me suis cru devant une tombe.

La maison qui brillait de tous ses feux comme les joues de Oum al-Rabāb [3] est désormais sens dessus dessous comme le terrier de l'hérisson. Elle dégage une odeur de moisissure, ayant rompu avec la propreté du village.

Le sol est couvert de déchets, les murs tapissés de toiles d'araignées, et des tarentules se promènent au plafond semblables à Oum Nakhoul quand elle s'adonnait jadis au raccommodage.

Je n'entendis personne faire du bruit dans les profondeurs de cette sombre maison, désertée de tout si ce n'est de souvenirs silencieux. Je me suis écrié comme pour : « Mais elle est où Oum Nakhoul ? »

Une voix répondit : « Qui est-ce ? »

J'ai regardé en direction de la voix et j'ai vu dans l'angle nord-est de la maison une couverture qui bougeait et une femme qui faisait le signe de la croix, et qui me dit : « Entre ! Sois le bienvenu. »

Après des salutations que je vous abrège, je m'assis en face d'elle sur une chaise qui se mit à caqueter et à piailler. Je m'y assis en m'appuyant plus sur les genoux que sur ses morceaux de bois détachés, et lui dis : « M'as-tu reconnu, Oum Nakhoul ? »

---

[1] Autrement dit, le père du narrateur avait eu le béguin pour la sœur de Oum Nakhoul, et leur mariage avait raté de peu. On comprend du coup l'hostilité de la mère du narrateur envers Oum Nakhoul, manifestée au début du récit.

[2] « Al-jāhiliyyoūn » : les Arabes nomment la période précédant l'islam période de l'ignorance. Omrou'ou el-Qaïs cité plus pas est un célèbre poète anté-islamique.

[3] Proverbialement connue pour sa beauté.

Elle me dévisagea avec des yeux grands ouverts et dit : « Donne-moi un peu de temps. » Le temps s'éternisa. Je lui dis pour secouer ses souvenirs : « Mais où est Ghoubar qui jadis m'effrayait en m'accueillant ? »

Elle sourit et répondit avec amertume accentuée d'un sourire tiède : « Pauvre Ghoubar ! Il est parti avec tous ceux qui sont partis ». Et elle prit ses deux tempes entre le pouce et l'index de la main gauche.

Je voulais lui épargner toute peine et me faire connaître ; de la main elle me fit signe de patienter. Mais je lui dis : « Ne te fatigue pas, il est impossible que tu puisses me reconnaître. Le monde a changé et nous avons changé avec lui, comment pourrais-tu me reconnaître ? »

Elle répondit : « Je t'ai reconnu ! Je t'ai reconnu ! Tu es venu chez nous il y a vingt ans. Oui, oui, tu as grandi et nous avons vieilli. Ne crois pas que nous t'avons oublié. Ta visite a marqué notre village ! Comment va ton père ? »

Je lui répondis : « Que Dieu t'accorde le nombre d'années qu'il lui a accordées. » [1]

Elle dit : « À toi de même. Qui enfante ne meurt pas. » [2]

Je tournai la tête et mon regard accrocha l'autel dressé au-dessus de sa tête. Il s'agit d'une étagère recouverte d'une étoffé tisée par Oum Nakhoul et festonnée au crochet, sur laquelle étaient placées quelques photos et une croix.

J'étais terrifié par l'injustice du sort qui s'est abattu sur cette femme de valeur, au moment où une jeune fille portant une cruche au bras entra.

Après avoir bu, un silence régna, comme celui qu'on observe aux condoléances.

« Que Dieu te confère la santé ! » [3], me dit-elle. Elle poussa un soupir et baissa la tête comme pour se rappeler le passé.

Je répondis : « À toi aussi ! » J'eus beau chercher une parole qui n'évoque point de souvenir, mais rien ne se présenta à mon esprit. Oum Nakhoul s'empara de la conversation et dit : « Contemple ce que nous étions et ce que nous sommes devenus ! »

Des larmes coulèrent de ses yeux et ne tardèrent pas à se perdre dans les sillons de ses joues. Pleine d'amertume, elle ajouta : « *La tambourine s'est percée et les amants se sont dispersés* » [4]. Les habitants de cette maison, que tu as jadis appelé un couvent, l'ont tous quittée, personne n'est resté au nid, hormis le plus jeune des oiseaux. La mort nous a envahis de partout et ne nous a laissé aucune bête de celles qui marchent à quatre pattes. À vrai dire, il nous est resté un mulet que mon fils, fainéant et bavard, utilise. Si je lui demande de laver la bête il se met à rire, à se moquer, et ça lui prend un quart d'heure avant de se mettre à la tâche. »

Je lui dis : « Où est passé le reste de la famille ? ». Elle répondit : « Les grands y sont passés, et les plus jeunes se sont perdus dans la nature ».

Elle se remis à se lamenter et à pleurer, et quelques minutes plus tard, elle dit : « Notre histoire est une longue histoire. Ils sont tous partis et je suis restée toute seule comme un hibou aveugle. Quelle fin horrible. Ne dis pas que Oum Nakhoul radote. Nous avons vécu dans l'abondance toute la période de la guerre. Les gens ont vendu tout ce qu'ils avaient et nous, nous avons acheté. Après la guerre, la roue s'est mise à tourner à l'envers. Certains l'ont attribué à l'effet du regard envieux. D'autres l'ont imputé au mauvais œil. » Puis elle se tut.

Je saisis cette occasion et lui demandai : « Et toi, qu'en dis-tu ? »

Elle répondit : « Patiente, tu le sauras. Nos fils qui obéissaient à leur père au doigt et à l'œil sont devenus arrogants. Ils se sont complus à la vie de la ville. Le fils de notre voisin, qui se tenait devant notre porte pour qu'on lui donne de quoi manger, a quitté le village après la guerre, puis y est revenu

[1] Traduction littérale.

[2] Proverbe bien connu.

[3] Formule utilisée après qu'on a bu de l'eau.

[4] Expression idiomatique signifiant que c'est la fin de la fête.

comme s'il était un Khawaja [1], ne parlant que de chanteuses et de danseuses, ne vous en déplaise. Il a ainsi corrompu un de nos fils et l'a entraîné avec lui. Quant au reste de mes fils, ils passaient leur temps à se plaindre et à faire les dégoûtés. Ils ont pris goût aux automobiles et dédaigné les montures. Ils refusèrent de garder les chèvres et ils ont pris en horreur les vaches. Ils devinrent hautains, ce qui nous a poussé à vendre notre bétail. Ils ont gaspillé tout l'argent que Oum Nakhoul avait épargné, et comme vous le savez bien : *La pauvreté génère des querelles* [2]. Notre foyer devint un enfer. Leur éternel sujet de conversation était : un tel n'a pas de biens mais son niveau de vie est meilleur que le nôtre ; un tel est le plus pauvre du village, mais il porte de la soie et du drap confectionnés en Europe, alors que nous, nous nous habillons de ce que tu tisses toi-même. Que Dieu nous préserve de ces jours. Ils ont préféré le linon et les vêtements courts à la soie que je leur tissais moi-même. Le fils d'un tel vit plus confortablement que nous car il ne lui faut pas plus d'un quart d'heure pour atteindre la rue côtière tandis que nous nous tuons à la marche pour y parvenir. Quand nous vendons cent *raṭl* [3] de bois à un quart de Livre Libanaise, d'autres le vendent à deux Livres Libanaises. Nos poires, pommes et coings pourrissent sous l'arbre. Les autres arrivent à écouler leur fumier alors que nous ne savons pas comment écouler nos récoltes. Les jours sont passés où on savait apprécier le fumier à sa juste valeur. Nous avions un fils qui aimait la terre, Ezréel l'a emporté. Il eût une fin horrible. Que Dieu en préserve tous ceux qu'on aime. Il ramassait du bois pour le festin des Pâques Closes [4]. Il a alors préparé un fagot qu'il a noué avec une corde, mais au lieu de le porter sur le dos, il lui vint à l'esprit une idée qui lui coûta la vie : il a donné un coup de pied au fagot du haut d'un rocher de dix tailles [5] de long. Il s'est pris la corde dans les pieds et il a suivi la charge de bois dans le ravin. Le dimanche des Pâques Closes s'est transformé en un dimanche de lamentations. La jeune fille qui vient de te donner à boire est sa fille. »

Elle se mit alors à gémir et à pleurer pendant près d'un quart d'heure. J'ai tenté de changer de sujet, mais elle s'écria : « Ne m'interromps pas. Je prends plaisir à pleurer comme les autres prennent plaisir à danser et à chanter. Abou Nakhoul, le pauvre, a été mordu par un serpent. Nous l'avons transporté jusqu'au pont al-Madfoun [6] pour aller le le soigner à Beyrouth, mais il est décédé à Bᶜachta [7], et cela neuf mois après le décès de notre fils. Si seulement il était mort avant, il se serait épargné ce malheur supplémentaire [8]. Le dernier fils à quitter le village le fit il y a deux mois. Nous avons eu beau essayé de l'en dissuader, rien n'y fit. On m'a raconté qu'il travaillait comme serveur dans une auberge. Imagine combien on peut être naïf. Il était seigneur chez lui, mais il a préféré travailler au service des autres. Ainsi s'accomplit le sens du proverbe qui dit : *Les biens périssent avec leurs propriétaires* ».

Je dis : « De quoi vivez-vous maintenant, Oum Nakhoul ? » Elle répondit : « Nous louons notre mulet, ne vous en déplaise. Alors que nos récoltes pouvaient nourrir toute la région de Jbeil et de Batroun, nous en sommes réduits maintenant à convoiter le raisin des autres. Ce qui reste à vivre est moindre que ce qui est écoulé, mais le proverbe dit : *Même en mourant, la poule garde l'œil sur ses poussins*. Il m'est très pénible moi aussi de voir ma maison tomber en ruine sous mes yeux. »

---

[1] Veut dire un « Monsieur » ou un gros bonnet. Au village, les gens s'appelaient par leur prénom ou par « Abou » suivit du nom de leur aîné. Appeler quelqu'un « Khawaja » ou « monsieur » c'est lui donner un titre, comme Cheikh ou Bey.

[2] Proverbe courant.

[3] Unité de mesure, utilisée au Liban et en Syrie, équivalant à 2564 grammes, soit à deux kilos et demi environ.

[4] C'est le premier dimanche après Pâques, dénommé également le nouveau dimanche.

[5] Taille : unité de mesure équivalant à la taille d'un homme.

[6] Nom d'une localité entre Batroun et Jbeil (Byblos). *Al-Madfoün* veut dire l'enterré !

[7] C'est une localité entre Batroun et Jbeil (Byblos).

[8] On pourrait aussi penser le contraire : il s'est peut-être laissé mordre par le serpent à cause d'un deuil inassumable.

Elle s'est mise à se lamenter sans savoir à qui s'en prendre. Puis elle se calma subitement et commença à échafauder des théories de développement économique et urbain qui, appliquées, auraient pu transformer tout village en paradis. Puis elle fut prise par les souvenirs des jours passés où sa maison était trop petite pour contenir les récoltes de leurs terres. Elle commença alors à énumérer ses biens immobiliers un à un et à se lamenter sur ses récoltes saisonnières une à une en frappant très fort ses mains sur ses genoux. À ce moment-là je me levai pour m'en aller, elle me dit avec lassitude : « Assieds-toi. »

Je me suis excusé, mais elle me retint par les deux bras et me dit : « Tous mes malheurs ne sont rien à côté de te voir partir sans manger. Ah ! Qu'ils sont mauvais ces jours ! »

Puis elle soupira et me dit : « Tu n'as qu'à partager notre humble repas, excuse nous ! »

J'avais à peine atteint la porte que je l'entendis dire d'une voix larmoyante : « Ferme la porte derrière toi ! ».

En sortant, j'ai revu le figuier sous lequel j'avais aperçu vingt ans plus tôt Abou Nakhoul avec ses fils. Ses bourgeons étaient jaunis alors qu'ils étaient jadis aussi frais que les jeunes filles de Douar [1].

Un mot de Gibran m'est revenu à l'esprit : « Malheur aux nations qui ne plantent pas une graine, qui n'élèvent pas un édifice, ou qui ne tissent aucun vêtement. »

Ce mot a trouvé écho dans mon esprit avec un mot de Oum Nakhoul pendant qu'elle exposait ses propres idées sur le développement. Elle se demandait : « Qu'adviendrait-il d'un pays si les habitants de ses villages les désertent ? De quoi se nourriraient les gouverneurs et les commerçants si les maisons des villages tombaient en ruine comme la nôtre ? »

Le lendemain matin le clocher du village suspendu sonna le deuil de la suzeraine du champ. La Grande Dame du village mourut et rejoignit tous ceux qui l'avaient précédée à l'ombre du cimetière du grand chêne. ▣

◉

Māroūn ᶜAbboud

Oum Lattoūf

Jamila [2] eût ses 40 ans et s'y fixa. Les années passaient et elle demeurait immobile. Chaque fois qu'on lui demandait son âge, elle détournait les yeux et répondait :

– « La quarantaine, à peu près ».

Celui qui ne la connaissait pas la prenait pour la sœur de sa propre bru et non pour sa belle-mère. Les années n'ont marqué d'aucune ride épaisse son visage rayonnant, on pouvait y voir plutôt des lignes aussi fines qu'un éclat d'épée. Oum Lattouf était unique en son genre : beauté attirante, grande taille d'aplomb, ni mince, ni enveloppée, des yeux en amande qui demeuraient comme fascinés par les histoires de *Hāroūt et Mārouūt* [3], ayant gardé jusqu'au bout une lueur de de jeunesse. Celui qui scrutait son visage remarquait son nez proéminent dont les proportions se perdaient néanmoins comme dans une large plaine.

Feue Oum Lattouf était une femme têtue et toute-puissante, autoritaire. Elle avait de l'ascendant sur son mari et sur les parents de ce dernier. Personne ne pouvait lui désobéir, et on la consultait pour tous les problèmes graves. Un seul mot de sa petite bouche mettait le feu à tout le village. Si une dispute éclatait, elle n'hésitait pas à

[1] Localité où le poète anté-islamique Oumrou'ou El-Qaïs, a évoqué de belles vierges portant des robes longues.

[2] « Jamīla » veut dire : la Belle, la Jolie.

[3] Il s'agit d'histoires de Djinns.

lancer des pierres ou à user de sa canne. Dans un autre cadre, moins étroit que celui du village, Oum Lattouf aurait pu jouer un autre rôle.

Tout comme les femmes de son époque, elle nouait autour de la tête un foulard piqué de pièces en or, de sorte qu'on ne pouvait distinguer entre cet or pur et son front large. Elle tressait ses longs cheveux de sorte que les nattes lui arrivaient jusqu'à la taille, et elle ajoutait au bout de chacune trois pièces en or. Elle recouvrait ses cheveux d'un tissu de fine soie qu'elle nouait sous son beau menton.

Elle se balançait [1] en marchant comme une fille de quinze ans. Elle eut ses soixante ans mais elle demeura jeune dans l'âme [2]. Elle disait toujours : « L'âge (réel) n'a aucune importance. C'est l'idée que nous nous en faisons qui compte ». C'était une femme souriante et connue pour être généreuse. Elle ne se mit martel en tête que le jour où elle songea à marier son fils. Elle essaya de faire alliance avec les grandes familles mais elle ne réussit point. Son fils était beau garçon, avec du plomb dans la cervelle, mais les filles de bonne famille craignaient l'orgueil de la mère et son autoritarisme. Elles se retinrent donc d'assaillir leur maison.

Oum Lattouf n'épargnait de sa mauvaise langue aucune jeune fille. Chaque fois que son fils évoquait devant elle l'une d'entre elles, elle se moquait de lui et l'arrêtait net, disant : « J'ai toujours pensé que tu étais intelligent. Tu n'es qu'un garçon de mauvais goût, vil et bas. Le père de celle-ci est *comme si* et la mère de celle-là est *comme si* et *comme ça* ».

Ainsi les jours s'écoulèrent et Lattouf atteignit ses trente-cinq ans toujours célibataire. Sa mère ne put donc pas lui trouver une fille de bonne famille comme elle le souhaitait.

Au fond, Oum Lattouf n'avait aucune envie de marier son fils. Elle refusait de devenir belle-mère. Elle avait même la chair de poule chaque fois qu'elle s'imaginait grand-mère et qu'on l'appelait « mamie ». Elle se fâchait si on l'appelait par son surnom et non par son prénom. Elle souriait à celui qui l'appelait : « Ô Jamila ! », et elle l'accueillait bien, comme si elle avait obtenu un titre de doctorat *es* Lettres et Philosophie...

Finalement, Lattouf en eût marre. Il fût terrorisé à la vue de ses tempes grisonnantes. Notre ami s'enflamma à la veille du Mardi Gras [3] et amena chez sa mère la jeune fille qu'il avait choisie. Oum Lattouf accueillit son fils à coups de savate sur le visage et sur le dos. Le père intervint pour les séparer ; Oum Lattouf le stoppa net en l'invectivant : « Toi, boucle-la et ne t'en mêle pas ! » Pour toute réponse, il hocha la tête et se tut. C'est un homme sans consistance que sa femme gouverne et qui lui était docile comme une bague au doigt. C'est à cause de cette passivité envers sa femme qu'on affiliait Lattouf à sa mère. Oum Lattouf insista pour éconduire la jeune fille, mais son fils lui dit : « Nous nous sommes mariés, Maman. Epargne tes efforts. Les hommes ne peuvent désunir ce que Dieu a uni ».

Elle répondit en criant : « J'aurais préféré assister à tes funérailles. Tu te prends pour un philosophe, espèce de mulet. Puis, elle jaunit, verdit, rougit et trembla comme si elle était prise de frissons. Puis elle perdit connaissance pour un moment et son pouls s'affaiblit. On appela alors le prêtre. Elle se réveilla un peu plus tard et vit le prêtre planté à son chevet. Elle essaya de le tirer par la barbe, mais il s'esquiva tout on écoutant Oum Lattouf lui dire :

---

[1] Le verbe arabe « ghandara » évoque le mouvement nonchalant et langoureux des femmes qui balancent le bassin en marchant.

[2] Littéralement : « elle conserva l'âme verte ».

[3] Le jour du « Marfaᶜ » est le jeudi qui précède le début du Jeûne chez les chrétiens d'Orient, et qui inaugure donc la période du Carême. Pendant la période du Marfaᶜ, laquelle s'étend du jeudi au dimanche suivant, les mariages s'intensifient car l'Église les interdit pendant le Carême. Ainsi, le jour du Marfaᶜ oriental correspond en quelque sorte au Mardi Gras occidental.

– « Si seulement mes yeux croisaient les siens, il aura de mes nouvelles. Il marie mon fils derrière mon dos. Je lui ferai la barbe ».

Avec le temps, Oum Lattouf s'apaisa, mais il manquait toujours quelque chose à son bonheur. Sa bru était aimable avec elle, ce qui l'horripilait et ne faisait qu'augmenter son aversion.

Si sa bru marchait, elle la critiquait, si elle parlait, elle échangeait derrière son dos des regards avec les gens, et rarement elle acceptait de goûter à ses plats. Malgré cela, sa bru se montrait patiente avec elle, la ménageant et lui passant ses caprices, ce qui confirmait Oum Lattouf dans son orgueil et sa tyrannie.

Jusqu'à ce que s'établît un équilibre de forces, les conflits éclatèrent et ils furent féroces. La vieillesse attaqua Oum Lattouf et la vainquit. Sa joie la quitta au moment où son autorité déclina et il y eut moins de presse autour du puits qui où l'on se bousculait auparavant. À ceux qui la sollicitaient encore elle répondait : « Jamila a vieilli, Hanné est jeune ».

La « belle » Jamila se prépara alors à une contre-attaque pour recouvir un peu de sa beauté perdue : elle se teignit les cheveux, se poudra, se mit du rouge à lèvres, et se fit redessiner la ligne des sourcils. Elle était terrorisée chaque fois qu'elle voyait sa beauté s'enfuir devant elle. Elle décida donc subitement de se rendre à Beyrouth. Personne ne sut quelles étaient ses intentions, jusqu'à ce qu'elle revint une semaine plus tard ayant troqué ses fichus herculéens contre de nouveaux vêtements, sans oublier le sac et le parapluie. Elle vendit la boucle en or de son turban ainsi que ses longues nattes, et acheta les tissus les plus beaux et les plus chers. Puis elle revint au village comme une nouvelle mariée. Elle se débarrassa de sa ceinture [1] et mit autour de la tête une écharpe rose, entrant ainsi en compétition ouverte avec sa bru. Cependant elle ne réussit point à attirer l'attention. Les rires jaunes mêlés aux railleries amères l'exaspérèrent.

Ne sachant plus quoi faire, elle s'obstina dans la querelle. Elle ne supportait plus de rester chez elle, et elle s'abstint de faire des visites par esprit d'animosité.

Elle s'asseyait sous un chêne historique où sa propre belle-mère avait eu l'habitude de se mettre, et se parlait à elle-même en se rappelant les jours glorieux et en pleurant. Elle considérait que les gens sont des hypocrites qui préféraient sa bru à elle parce qu'elle était jeune. Elle fût désertée par tous, même par ses amis.

Un beau jour elle me rendit visite accompagnée de son petit-fils et le fit asseoir près d'elle sans même saluer. Elle avait l'air absent comme si elle ne voulait rien dire, ou comme si elle ne savait pas où elle se trouvait. Je ne lui adressais pas la parole pour qu'elle n'ameute pas le quartier.

Après un moment je finis par lui dire en souriant : « Avez-vous avalé votre langue ? Bonjour ! »

Elle répondit froidement et avec animosité : « Ni bonjour, ni au revoir. Vous êtes tous contre moi. Celui qui voit s'en aller sa bonne Étoile n'a plus d'amis. » En disant cela, elle sortit de son sein un bout de galette achetée à Beyrouth qu'elle tendit à l'enfant en me disant : « Tu sais pourquoi j'aime tant ce garçon ? »

Je haussai l'épaule en signe de négation. Elle partit d'un fou rire et me dit : « Parce que c'est lui qui me vengera demain. En échange de l'éducation que j'ai donnée à mon fils, j'ai reçu son ingratitude. »

Je lui dis alors : « Veux-tu que je te dise, Jamila, c'est toi qui as tort. Laisse tomber. Passe la main. »

[1] Il s'agit ici de la grosse ceinture (inélégante) des maîtresses femmes (commerçantes, maraîchères, etc.) servant de bourse.

Elle hocha la tête et dit : « Je suis fatiguée. Ma bru est une ânesse et mon fils un âne. C'est moi qui ait construit cette maison et qui en fit un foyer. Et dire que cette bête, une étrangère, vient y faire la loi sans même me consulter ? Dieu a-t-il fait consigner ceci dans aucun de ses livres ? »

Je lui dis : « Chacun son tour. Le tien est passé. »

Elle répondit : « Elle ne prépare à manger que ce qu'elle aime, tout ce qu'elle dit n'a pas de sens, elle ne fait que papoter, elle est plus lourde que du plomb. Elle ne me consulte en rien comme si j'étais un chien. Il ne lui vient pas à l'esprit, la bâtarde, que c'est moi la maîtresse de maison. »

Je lui dis : « Chacun son tour. Le tien est passé, Jamila. »

Elle fût vexée d'entendre que son tour est passé. Elle se leva d'un bond et s'échauffa en parlant, tantôt brandissant ses doigts tout près de mon visage, tantôt reculant à la façon d'un chat, puis elle me dit : « Mon fils aime sa femme plus que sa mère, c'est un ingrat. Le proverbe dit : *La vie est une mère*. Le proverbe a menti : *La vie est une femme*. »

Je lui dis : « Ne dis pas n'importe quoi. Ton tour est passé, Jamila. »

Elle me répondit en criant comme une folle : « J'espère que prochainement le tien passera aussi. »

Elle tourna les talons, furieuse, claqua la porte derrière elle, et je l'entendis dire : « Le proverbe dit : *Celui qui coupe dans la peau des autres coupe large*. Vous êtes tous pareils. Les gens sont toujours du côté du plus fort. »

L'enfant ne pût ouvrir la porte qu'elle avait claquée derrière elle. Il pleura. Elle revint donc sur ses pas, les lèvres tremblantes comme si elles dansaient le Charleston, elle arracha violemment l'enfant, et lui dit en se pinçant la lèvre inférieure : « Que le diable [1] emporte ta mère ! »

Je l'interrompis en lui disant, ou plutôt en lui jetant à la figure : « Ton fils se meurt, Oum Lattouf. Ne le vois-tu pas fondre ? »

Elle pressa le pas en disant : « Quand on est un mulet, mieux vaut la mort. »

Lattouf en voyait de toutes les couleurs, pris entre sa mère et sa femme. Il était toujours aussi muet qu'une carpe. Il pesait le pour et le contre sans parvenir à trouver des deux maux le moindre. Ce fût pendant une querelle décisive entre la belle-mère et la bru que Lattouf se pointa le revolver sur la tête l'air menaçant. Sa mère hurla et s'accrocha à son bras. Le coup partit et déchira le ventre qui l'avait porté pendant neuf mois.

C'est ainsi que s'acheva le roman : la mère est sous terre, le fils sous les verrous, et la femme sous un autre homme. ▣

%

[1] Littéralement : « les singes ».

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Folklore libanais, pp. 36-37
ISSN 1727-2009

Manuel d'éducation civique ~ mode d'emploi

La soirée s'écoulait calmement, chacun vaquait à ses affaires. Ma fille, une adolescente, s'approcha de moi avec des manières doucereuses. Je fus aussitôt en alerte. C'était contraire à ses nouvelles habitudes, acquises en cette période d'ingratitude gratuite ou, disons, à bon marché. Elle avait sûrement quelque chose à me demander, qui risquait de me contrarier ou de me barber :

– Mum [prononcez : *mââme*] ! viens m'aider s'il te plaît à lire ces trois chapitres d'éducation civique.

Je poussais en moi-même un *« Ouf ! »* de soulagement, et me dis : *« Tant que ça n'est pas les maths... ! »* Je m'installais donc à ses côtés, mais à peine avions-nous attaqué les deux premiers paragraphes du premier chapitre qu'elle m'interpella :

– Pourquoi, diable, devrions-nous étudier ces salades sur l'employé modèle de l'administration. Nous savons tous que c'est du toc.

Je me retins de manifester une quelconque réaction, me contentant de dire :

– Ecoute ma chérie, il est déjà 21 heures et c'est demain ton brevet blanc. Et puis, ce sont des règles de base que tout le monde devrait connaître et suivre.

Elle insista :

– Mais, diable, c'est écrit pour qui ?
– Comment ça pour qui ? Pour toi, pour moi, pour tout le monde !
– C'est ça, arrête ! J'ai accompagné l'autre jour *Jeddo* (grand-père). Il devait faire signer un papier pour ses médicaments, j'sais plus dans quel bureau. J'suis sûre qu'celui qui a écrit ce chapitre sur l'employé modèle et le bon citoyen n'a jamais mis les pieds au Liban. Parce que j't'assure s'il avait vu *Jeddo* chargé de cadeaux comme Papa Noël, il aurait pas écrit ça.
– Tu plaisantes ! Raconte !
– L'autre jour, *Tati*… ta sœur devait amener *Jeddo* pour faire signer les papiers. Il m'a demandé de l'accompagner pendant que *Tati* faisait une autre course. En montant les escaliers – saletés et mégots de cigarettes, je t'épargne les détails – je me suis sentie mal avec le sac de cadeaux de *Jeddo* et je lui ai dit que c'est d'un ridicule ! *Jeddo* m'a expliqué que les employés sont des gens très gentils, et qu'avec de petits gestes d'attention ils devenaient très aimables, et cela nous évitera d'attendre comme tout l'monde. Quand on était arrivé il y avait plein de monde. Si tu voyais comment on a reçu *Jeddo*... Comme un roi !

Le « comme un roi », prononcé par ma fille en détachant les syllabes, a réveillé en moi un souvenir complètement enfoui. Sans

plus me soucier d'avoir à donner à ma fille le bon exemple, je m'élançais à mon tour :

– Tu me rappelles mon propre *Jeddo*. Qu'est ce qu'il était fier celui-là ! Chaque fois qu'il devait se rendre à un bureau administratif ou à l'hôpital, il s'y prenait une semaine à l'avance et préparait les cadeaux. Je me rappelle une fois, alors qu'il allait allègrement sur ses 75 ans, il devait se rendre à l'hôpital pour porter à son médecin des analyses de contrôle. J'avais à peu près ton âge. C'était la première fois qu'il me montrait ses fameux cadeaux. Il y avait toute sorte de choses, y compris des dessous féminins. Imagine combien j'en ai été embarrassée... Mon propre grand-père qui offre des dessous féminins, – la honte quoi ! Estime-toi heureuse que les cadeaux de ton *Jeddo* sont au moins plus « habillés ».

Ma petite se tortillait de rire, réclamait les circonstances et tous les détails. Nous sommes restées longtemps à rigoler, laissant vagabonder notre imagination. Le bon citoyen et l'employé modèle avaient bon dos. On les caricaturait, on salait et on poivrait à gogo. J'ai sursauté quand j'ai enfin regardé ma montre. Il était 22 heures passées. Ma fille avait encore à terminer la Physique-Chimie. Elle est revenue à la charge :

– Oh, s'il te plaît Mum, fais-moi un résumé des chapitres du bon employé de l'administration. Je mettrais mon réveil pour 4 heures du matin. Il faut que je relise au moins une fois les autres matières.

Je lui promis de faire le nécessaire.

Le lendemain, elle m'envoya sur mon portable le message suivant : *« MERCI MUM TE MO KLE MON SOVE »*. Traduisons en clair : « Merci maman, tes mots-clé m'ont sauvée. »

Je lui avais mis cinq ou six mots-clé à retenir, lui recommandant de tisser autour tout ce qu'elle trouverait bon d'imaginer : la probité de l'employé modèle, le respect du citoyen, l'état moderne, l'honnêteté et la politesse, et, naturellement, la démocratie.

⊙

À quoi ça sert un *Manuel d'éducation civique* dans notre pays ? À beaucoup de choses. *Primo*, ça fait rire la mère et la fille. *Secondo*, ça réactive la nostalgie transgénérationnelle. En troisième lieu, ça me donne l'occasion de vous raconter une devinette stupide.

Il y a quelque chose qu'on laisse pendre à la cuisine et avec quoi on se sèche les mains. Qu'est-ce que c'est ? Vous répondez, plein d'assurance : « Mais c'est un torchon ! »

– Non ce n'est pas ça.
– Comment ? Eh bien, c'est donc une serviette !
– Encore raté !... C'est un hareng saur.
– Sans blague ! Et depuis quand se sèche-t-on les mains avec un hareng saur ?
– Qui vous y oblige ! ▣

%

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Folklore libanais, pp. 38-43
ISSN 1727-2009

Randa Nabbout

Trois jeunes filles à la recherche du bon parti

La langue arabe emploie la même expression pour désigner le « bon parti » et la chance de gagner à la loterie. Cela peut expliquer de façon anecdotique le glissement possible entre les deux. De fait, ils sont tous les deux secourables...

Les trois jeunes filles qui font l'objet de cette présentation en ont officiellement terminé avec l'adolescence. Elles ont entre 25 et 35 ans, et ont mené une vie libre et indépendante. Elles sont venues consulter à la suite d'un échec dans leur vie sentimentale, et c'est sur cet aspect seulement qu'on se penchera.

⊙

Mademoiselle F, 33 ans, *free lancer* dans le domaine du marketing, vient consulter pour une histoire d'amour qui commence, me dit-elle, à lui peser. Au cours d'un voyage, elle avait rencontré un homme et avait eu une liaison avec lui. Quelque temps après, cet homme étant de passage au Liban, trouve bon de la re-contacter, car Mlle F lui avait dit avoir une chaîne de connaissances intéressantes. Il descend donc à l'hôtel et accepte de se faire servir comme un roi par Mlle F : tourisme, présentation à des amis, promenades de jour comme de nuit. Mlle F vécut, en son for intérieur, des moments de romance avec cet homme, bien qu'il lui eût bien précisé auparavant que, depuis un certain nombre d'années, il était installé à l'étranger avec une autre femme, laquelle n'a pas de chronomètre à la main pour ses allées et venues, et avec qui il s'entend plutôt bien.

Cette situation triangulaire classique, où Mlle F se trouve en position de « seconde » **[3] [4]**, suscite en elle une angoisse extrême, accompagnée d'insomnies tenaces et d'incapacité à se concentrer, même pour les taches les plus bénignes. Mlle F prit plusieurs fois la décision de quitter le pays « pour fuir sa mère ». Cette résolution, évoquée à plusieurs reprises sur le divan, la projetait dans un espace de nostalgie fantasmée, imitant les héroïnes romantiques. C'est ce sentiment de souffrance inventée qui l'avait poussée à consulter.

Mlle F accuse cet homme de s'être moqué d'elle royalement et d'avoir profité de sa faiblesse. Dans les premières séances, elle commence par brosser le bilan de ce qu'elle appelle « ses malheurs en amour ». À l'issue de quoi elle constate qu'elle est allée d'échec affectif en échec affectif, et cela depuis une bonne dizaine d'années.

En effet, tout se passe pour Mlle F dans l'urgence, de sorte qu'elle s'installe dans une relation amoureuse, s'y accroche, et la vit au cent à l'heure. Puis, un jour, tout à fait malgré elle, poussée par un concours de circonstances indépendant de sa volonté, elle se demande soudain ce qu'elle fait dans cette galère.

Lors d'une autre séance, Mlle F classe ses relations amoureuses selon le schéma suivant : **1e/** Il y a ceux qu'elle fréquente dans le but d'entretenir une activité sexuelle. Ce sont plutôt des relations passagères. **2e/** Il y a ceux qu'elle qualifie d' *« intouchables »*. Ce sont, comme cet homme dont l'amour la fait souffrir, ceux qu'elle connaît bien et qu'elle aime, dit-elle, « dans sa tête », et sur lesquels elle dit n'avoir « aucune prise ». **3e/** Il y a enfin celui-là, le-seul-avec-qui-elle-a-pu-orgasmer. Elle l'appelle *« l'homme providentiel »*. Il s'agit d'un homme qu'elle a rencontré au cours d'un voyage : « C'était comme quelque chose qui m'était tombé du ciel », dit-elle si bien.

L'analyste résuma à haute voix la situation :

– Donc *une seule fois* avec *un homme providentiel* !

– J'ai toujours pensé qu'orgasmer c'est « se laisser aller ». Je n'ai jamais pu me laisser aller avec un homme, hormis avec celui-là. Au début, je pensais qu'il fallait rester vierge et se réserver pour celui qui, comme ma mère n'arrête pas de me le souhaiter, « va me rendre la vie facile et agréable, et prendre soin de moi ». J'ai toujours été dans cet état d'attente de quelque chose qui devait se produire, mais j'avais toujours le sentiment que ça allait se produire avec un homme qui surgirait subitement et qui serait différent de celui avec qui j'entretiendrais alors une relation. C'est ce qui m'a toujours empêchée d'être là, au présent, dans toutes mes relations.

Quelques mois après le début de son analyse, le même scénario répétitif eut lieu dans la vie de Mlle F avec un autre homme avec qui, dit-elle, elle était allée très loin dans sa tête. Elle précise ainsi ses préconditions d'amour : un homme grand de taille, s'affairant sur son portable, jetant de temps en temps un regard vide sur les gens alentour, un étranger, dans le genre « grand reporter ». Le portrait-robot du bon parti, dans sa version moderne revue et corrigée, était ainsi esquissé.

L'analyste fit la constatation suivante :

– En somme, du prêt-à-porter.

Mlle F se défendit :

– J'ai toujours pensé que le mariage, et surtout les enfants, ça encombre la vie. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi mes parents m'ont mise au monde, comme ça, alors qu'ils avaient assuré leur descendance, avec un garçon en premier, puis deux filles après. J'ai toujours pensé que mes parents préféraient avoir des garçons. Il m'a d'ailleurs toujours semblé qu'en faisant bien leur compte, un garçon puis deux filles, ils devaient avoir à un garçon. Mais ils m'ont eue, moi, et j'étais de surcroît toujours malade. C'est bizarre la vie. Quand nous étions toutes petites encore, mes parents nous ont laissées une année entière chez ma grand-mère. Ils n'ont pris en voyage avec eux que mon frère, qui était le plus âgé. Mais je ne leur en veux pas maintenant ; et mon frère vit à l'étranger, loin de ma mère, et c'est tant mieux pour lui.

Puis elle ajouta :

– Zut, zut, pour le mariage ! Finir comme le couple de maman et papa, non merci !

Le couple parental fut longuement décrit par l'analysante : maman, appartenant à une grande famille, ayant « échoué » avec un militaire un peu despote sur les bords. Puis elle termina ainsi :

– Seulement, parfois, je suis prise par la peur de vieillir toute seule. Je ne peux pas envisager ma vie sans un homme. Je vis toujours en fonction d'un homme, même quand il n'est pas là. J'ai peur de vieillir toute seule comme une « vieille fille ». Ça me terrorise de ne pas « tomber sur un homme bien » qui « prenne soin de moi ».

Par ailleurs, Mlle F, qui se montrait assez créative dans son travail principal ainsi que dans d'autres projets qu'elle menait à titre bénévole, souffrit de moments d'apathie qu'elle qualifiait de « moments de paresse incompréhensibles ». Ou, au contraire, elle acceptait beaucoup de travail jusqu'à être complètement débordée, pour faire ensuite le caillou. Ce manège fut longuement travaillé en cours d'analyse et aboutit en partie à cette appréhension qu'une jeune fille risque fort de rester seule si elle réussit à fond, car elle n'aura plus besoin d'un homme. Celui-ci perdra pour ainsi dire sa raison d'être. Elle faisait part ainsi de l'ambivalence de l'émancipation féminine que les sociologues ont longuement décrite **[3] [4]**.

Mlle F cessa un jour d'incriminer son environnement, elle renonça à fuir son pays et demanda à poursuivre son analyse.

⊙

Avec Mademoisellelle G, 29 ans, cadre supérieur dans une société d'export-import, les choses avaient l'air de se passer à l'envers par rapport au schéma familial traditionnel. En effet, en ce qui concerne le *matrimoine* **[1]** ou le savoir-faire transgénérationnel transmis en général de mère en fille, cela se faisait chez Mlle G par l'intermédiaire du père, – la mère de Mlle G étant complètement mise à l'écart, au rencard. Dès la première séance, Mlle G décrivit sa mère une fois pour toute et en ces termes :

– C'est une pauvre femme qui a travaillé toute sa vie pour les autres, c'est-à-dire pour ses enfants. Elle

fait des économies pendant un an ou deux pour s'offrir des fringues, mais la faiblesse de son caractère fait qu'elle finit par nous acheter des choses à nous. Je n'ai jamais eu la moindre conversation avec cette femme qui ne m'a rien appris, rien dit, rien transmis. C'est mon père qui m'enseignait ce que je devais savoir et ce que je devais faire.

Exit la mère. Elle n'en a plus reparlé.

Mlle G se présente pour un symptôme survenu quelques mois auparavant, qu'elle décrit ainsi :

– Je suis fiancée officieusement avec un homme que mes parents ne veulent pas, parce qu'il n'est pas un bon parti selon les critères de mon père. J'aime cet homme que je fréquente depuis presque deux ans. Seulement voilà, depuis quelques mois, je commence à imaginer des scènes avec tel homme de rencontre, et je m'imagine que je trompe mon fiancé avec lui. Quand je retrouve mon fiancé, je lui raconte ce que j'ai imaginé, pour ensuite éprouver une culpabilité qui me fait terriblement souffrir.

– Imaginer ces scènes, ça s'appelle tromper, n'est-ce pas ? Il en est de même vis-à-vis de son père, « celui qui a toujours souhaité le meilleur parti pour moi », et dont je trompe aussi la confiance !

Ce double sentiment de culpabilité est très ambivalent. Il contraste avec la haine affichée de Mlle G contre toutes ses autres conquêtes, qu'elle souhaite humilier en les spoliant de leur argent et en les jetant comme des chiens, – ce sont ses termes.

Sa haine pour son père éclata à plusieurs reprises dans les séances sur un ton de défi :

– C'est lui la cause de tous mes malheurs. C'est lui qui m'a promis le bon parti. Qu'il me l'amène donc son bon parti que je puisse le voir.

Ce sentiment de culpabilité a changé de thème à plusieurs reprises au cours de l'analyse, l'analysante s'en servant comme d'un objet baladeur. Ainsi, après sa culpabilité liée à son fiancé, ce fut sur la mère de celui-ci que l'analysante la reporta, à cause du mépris qu'elle lui portait. Finalement, Mlle G se plaignit de se sentir coupable du fait qu'elle n'arrivait pas soi disant à « bien retenir tout ce qui a été dit pendant la séance ». Elle se mit à insister sur la nécessité de multiplier les séances. Ces demandes furent constamment repoussées en raison du contexte lourdement chargé de haine et de récrimination.

Il est intéressant de noter qu'en ce qui concerne la question de la « rétention », l'analysante manifeste souvent sa peur d'être volée, ou d'être dépossédée de son argent, ce qui la pousse à en parler souvent :

– C'est *mon* argent. Je ne veux le partager avec personne. Ni avec mes parents, ni avec mon mari.

Ce sentiment de terreur lié à une perte d'argent était souvent évoqué. L'analysante en retraçait l'origine au fait que son père, qui « aurait pu se faire des sous », n'en avait pas fait, et cela « non pas parce qu'il était *honnête* mais parce qu'il était *lâche* », de sorte qu'il les a toujours maintenus dans la peur du lendemain.

Tout ce remue ménage de culpabilité avait, me semblait-il, le mérite de maintenir l'analysante à égale distance de son fiancé et de son père, tout en la tranquillisant pour l'avenir sur un point qui lui causait de la peine : ne pas finir en « vieille fille ».

Un jour, Mlle G vint à sa séance en larmes :

– Tout est de la faute de mon père. J'aime beaucoup mon fiancé. C'est le seul homme qui est resté avec moi quand les autres se sont défilés. Mais c'est mon père qui m'a toujours entretenue dans l'idée de son maudit « bon parti ». Depuis que j'avais dix ans, il n'arrêtait pas de me dire que je devais tomber sur un bon parti. Chaque fois que mon père me voyait sortir de la maison, il me rappelait comment je devais faire pour éviter ceux qui ne peuvent pas être de bons partis pour moi. Même avec mon fiancé, quand il m'arrive parfois de penser à l'éventualité de l'épouser, je me dis : qu'est-ce que tu ferais donc si ton père arrivait à te dégoter un bon parti ! J'imagine ça en tremblant.

Mlle G, 29 ans, cadre supérieur, partageant sa vie avec son fiancé comme une vraie jeune femme, est toujours assise comme une petite fille sur les genoux de son père.

Mademoiselle H, 26 ans, se présente *pour mettre un terme à sa souffrance*. Elle n'a cessé d'avoir des déceptions amoureuses depuis sa toute première ex-

périence, une dizaine d'années plus tôt. C'était pour faire plaisir à son *boy friend*, précise-t-elle, qu'elle s'était donnée à lui. Durant l'analyse, Mlle H poussa un peu plus l'impératif (surmoïque) de « devoir faire plaisir à tous les hommes qu'elle rencontrait ». Elle pensait pouvoir laver ainsi l'humiliation que faisait subir sa mère à son père.

La plainte qui la pousse à consulter concerne un jeune homme à qui elle avait tenu à dire dès le début de leurs relations qu'elle ne l'aimait pas, et que leurs relations se situaient sur un plan purement sexuel :

– Je lui ai dit ce que je voulais de lui, et c'était mieux ainsi pour tous les deux.

Mlle H a passé deux années « agréables » où elle ne rencontrait son ami que pour la chose. C'était comme un jeu entouré de beaucoup de suspens.

Mlle H prit en outre d'autres précautions :

– Je partage un studio avec un autre jeune homme. Il a sa vie, et moi la mienne. Mais on se partage tout, y compris nos corps. Nous faisons l'amour ensemble de temps en temps, mais c'est différemment d'avec les autres. Quand je rentre seule le soir, ça me sécurise de le trouver et de me blottir dans ses bras. Je sais que si les autres s'en allaient, celui-là sera toujours là pour moi.

Elle date ses malheurs du jour où son petit-ami l'a quittée pour renouer avec une « ancienne » :

– Et pourtant j'ai tout fait pour qu'il se sente à l'aise dans notre relation, et en même temps libre. J'ai tout fait pour qu'il reste.

Au cours d'une séance ultérieure, Mlle H perdit son calme et dressa la liste de tout ce qui lui manquait, de tout ce qu'elle aurait voulu que ce jeune homme eût fait pour elle :

– Je me suis tue pour le garder et ça me tue maintenant. Mon père m'a toujours confié que ma mère n'a jamais rien fait pour lui, hormis l'humilier, l'accuser de tous nos malheurs, et lui dire qu'il ne sait rien faire. J'ai alors pensé qu'en me taisant avec mon petit-ami et en ne lui demandant rien j'avais toutes les chances du monde de le garder près de moi.

– Le garder près de vous ?

– Oui, qu'est-ce que vous croyez ? Je lui ai menti pour qu'il reste près de moi. Je lui ai dit que je ne voulais rien de lui juste pour le tranquilliser. Je ne veux pas me marier maintenant, mais qui sait après ?... J'ai déjà 26 ans !

J'avais été frappée dès le début de son analyse de ce que cette jeune femme ne faisait aucun effort pour se mettre en valeur. Il me semblait même qu'au contraire elle faisait de son mieux pour cacher toute trace corporelle de féminité. Tenue vestimentaire flottante et négligée, évitant les couleurs vives, choisissant plutôt des couleurs ternes pour ses vêtements. Ses cheveux, son visage et son regard étaient sans éclat. Elle parlait d'elle-même avec un air absent comme si elle parlait d'une autre personne, et même quand elle pleurait, secouée de sanglots, elle demeurait figée et comme étrangère à elle-même.

Comme Mlle H ne parlait que de son père malheureux et incompris, je lui demandais un jour si sa mère travaillait. Elle eut un rire forcé :

– Ma mère ne sait rien faire, à part de le railler. C'est une femme incolore, inodore et sans saveur.

– Il est quand même bizarre qu'elle ne sache rien faire.

– Oh ! Elle ne sait faire qu'une chose, me répéter la même phrase chaque fois qu'elle me voit : « Tu es toujours *mmm*… comme convenu ? »

– *Mmm*… ?

– « *Mmm*… veut dire vierge ». Puis elle ajouta : « C'est bien la seule chose que nous partagions ensemble elle et moi : ma virginité ».

Elle revint à la séance suivante et dit : *« Je me suis regardée dans la glace ! »* Effectivement, Mlle H était méconnaissable, comme transformée. Un sourire malicieux illuminait son visage. Elle était agréablement habillée, un soupçon de rouge à lèvres, et même quelques touches de mascara. La transformation était vraiment si flagrante que je lui dis :

– Vous allez peut-être *au bal* après la séance ?

Avant de s'installer, elle dit :

– J'ai trouvé ! Qu'est-ce que je lui ressemble à ma mère ! L'horreur ! J'ai tellement désiré de ne pas lui ressembler que je finissais par faire du sur place.

– Il semble que vous avez fini par la remplacer.

– La remplacer ? C'est drôle. Ça me renvoie à mon colocataire quand, en rentrant le soir, il me prend tendrement dans ses bras.

Parallèlement, Mlle H qui travaillait dans une galerie d'art, commença à se plaindre de la routine de son travail et du manque de créativité de sa vie professionnelle. Elle entama une période « frénétique » à la recherche d'un autre travail.

Au cours d'une séance, je finis par lui dire en plaisantant :

– Voici une devinette : vous avez votre propre esprit créatif, et vous disposez de vos mains, ainsi que de la main-d'œuvre que représentent votre mère et ses amies désœuvrées. Vous travaillez de surcroît dans une salle d'exposition. N'y a-t-il pas moyen de faire servir tout ça à quelque chose.

– J'ai cette idée que si je réussissais dans ma vie professionnelle, j'aurais la grosse tête et je croirais n'avoir plus besoin de personne. Je resterai alors toute seule pour la vie.

En soulignant, comme Mlle F, les ambivalences de l'émancipation féminine **[3] [4]**, Mlle H venait de me raconter à sa manière l'histoire de *Cendrillon* en habits de souillon attendant son Prince Charmant.

Je lui ai dit qu'il y a eu, depuis, une toute autre version de *Cendrillon*, une version dépoussiérée qui permet à Cendrillon d'attendre son Prince dans une autre posture : plutôt debout, et non pas le nez dans les carreaux ou penchée sur le parquet.

Quelque temps après, Mlle H vint à la séance avec un joli foulard autour du cou. Quelle ne fut ma surprise quand soudain elle le déroula le long de son corps, en en nouant les deux bouts derrière la taille. C'était le tablier de cuisine le plus insolite que j'eusse jamais vu.

Depuis, Mlle H continue à créer. Elle vient de louer un petit espace pour exposer ses créations. Sa mère et les amies de cette dernière semblent ravies. Elles l'appellent « le boss », et ça l'amuse. Elle décrit cette situation en ces termes : « C'est comme si j'avais maintenant plusieurs mères ».

Mlle H poursuit son analyse. Elle a revu son petit-ami. Elle dit à une séance :

– Je n'ai plus envie de lui expliquer quoi que ce soit. Ce sont des choses qu'il devrait sentir et comprendre de lui-même. De toute façon, cet homme ressemble par certains côtés à mon père. Je ne veux plus prendre personne en charge.

Lacan disait que la femme est le symptôme de l'homme **[5]**. Réciproquement, on pourrait dire que le « bon parti » est le symptôme de ces jeunes filles. Comme l'aimant attire la limaille de fer, « le bon parti » est le pôle de cristallisation qui agrège autour de lui tous les espoirs et toutes les déceptions que ces jeunes filles traînent depuis leur enfance et que nous allons grouper autour de ces quelques remarques :

1/ L'attente du « bon parti » les place d'office dans une position de manque. Nous avons vu l'une d'elles fréquenter deux jeunes gens en même temps alors que les deux autres allaient à la hâte d'une relation à une autre à la recherche du « bon parti ». Elles sont ainsi prises dans une situation de pénurie, induite par leur milieu proche, vis à vis de celui qui va les sauver en les prenant à sa charge.

Dans cette situation d'attente et de tension, il leur devient quasiment impossible de profiter de toute autre activité ou de se concentrer sur une tache, ne vivant à proprement parler que pour combler un manque qui est, de surcroît, indéfinissable pour elles. Mlle G disait dans une séance : *« Vous savez, il m'arrive parfois d'oublier que le bon parti correspond à un homme ».*

2/ L'attente du bon parti joue le rôle d'une toile de fond sur laquelle se détachent des thèmes satellites dont le tabou de la virginité, le mythe du Prince Charmant, et la séduction féminine déployée en un mélange de *Cendrillon* et de *Lolita.*

En effet, ces jeunes filles restent soucieuses de leur virginité et cela malgré la vie sexuelle libre qu'elles ont menée pendant des années. Elles ne cessent de vouloir se tranquilliser en

caressant la possibilité de se refaire chirurgicalement une virginité (par hyménoplastie) dès que s'annoncerait pour elles le bon parti. C'est quelquefois sous la forme d'une dénégation qu'elles l'évoquent : *« Ma meilleure amie l'a fait, n'est-ce pas idiot ? »* Longtemps elles tourbillonnent dans un état intermédiaire entre Cendrillon et Lolita. Mlle F qui, à plusieurs reprises, insiste sur le fait de *« n'avoir jamais pu se laisser aller avec un homme dans l'orgasme »*, souligne la nature dévoyée d'une sexualité conditionnelle, comme si « ne pas se laisser aller », revenait à garantir une place à la virginité fantasmée.

Nous avons vu que ce *pattern* se répercute dans la vie professionnelle, les empêchant de s'y investir à fond. Ce faisant, elles croient préserver une bonne place – celle du sauveur – pour le bon parti. Ainsi, tout sera-t-il fait à moitié, de sorte que ces jeunes filles pratiquent une sexualité tronquée, apparentée à celle de l'hystérique pour qui il s'agit plutôt de séduire que de consommer.

3/ L'attente du bon parti empêche par ailleurs ces jeunes filles de sortir de l'Œdipe **[2]**, ce qui les maintiendra longtemps dans une adolescence prolongée. Malgré la haine et la répulsion affichées vis à vis de leurs mères, l'analyse ne tarde pas à révéler que ces jeunes filles cherchent à réparer les dégâts occasionnés dans la vie de leur mère, cette pauvre femme qui n'a rien que ce Papa, un pauvre *looser*. Elles captent le désir de cette mère à travers ses plaintes. Elles cherchent à réussir dans ce que cette mère ne cesse de se lamenter d'avoir raté.

Quant au père, il brille par son absence. Il n'est présent que pour incriminer sa femme d'être la cause de tous ses malheurs. Nous avons vu comment ces jeunes filles cherchent à réparer cet état de choses en s'aplatissant au maximum avec les hommes. Elles se disent qu'il ne faut pas rivaliser avec eux mais les servir, pour qu'ils leur procurent protection et sécurité en contrepartie.

4/ L'adolescence prolongée durera tant que dure cette intrusion dans la vie de papa et de maman. Nous savons que la liberté intérieure ne s'établit qu'en rétablissant la balance entre père et mère, l'un faisant pièce à l'autre.

La recherche du « bon parti » mène ces trois jeunes filles à une impasse parce qu'elles les empêchent de rencontrer un homme. Le « bon parti », tout comme l'attente du Prince Charmant et le complexe de Cendrillon, sont à mon avis des retombées de ce que j'ai décrit comme *« la fabrication du macho à la façon libanaise »* **[6]**.

Les voies du devenir-femme sont parfois bien tortueuses... ▣

Références

[1] AZAR, Amine : (1997) « Le bon usage du *matrimoine* en psychopathologie », in *Adolescence*, printemps 1997, tome 15 (1), n° **29**, pp. 287-298.

[2] FREUD, Sigmund : (1925*j*) « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », *OCF*, **17** : 191-202. (→ p. 200)

[3] HEINICH, Nathalie : (1996) *États de femmes : l'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, in-8°.

[4] HEINICH, Nathalie : (2003) *Les Ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Albin Michel, in-8°, 160p.

[5] LACAN, Jacques : (1975) « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », in *Scilicet*, n°6/7, Paris, Seuil, 1976, pp. 5-63. → *Cf.* p. 60 : « Une femme, c'est un symptôme pour l'homme »

[6] NABBOUT, Randa : (2005) « La fabrication du Macho à la façon libanaise », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 203-207.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 44-46
ISSN 1727-2009

Randa Nabbout

Somatisation du retour d'âge dans un couple ordinaire

Quand on est médecin ou psychologue, méfions-nous des mondanités. Il se trouvera toujours quelqu'un pour en profiter pour une consultation *ad hoc*.

Mme L, 65 ans, m'expose son histoire :

– C'est arrivé quand j'ai eu 52 ans. Au début, j'ai commencé par me gratter les pieds après le bain. C'était insupportable, mais ça passait et tout rentrait dans l'ordre. Un an plus tard, j'ai perdu ma mère. Elle était tout pour moi. Personne n'a jamais pu occuper sa place dans mon cœur. Je ne pourrai jamais traduire ce sentiment avec des mots. Nous avons reçu les condoléances à son domicile. Une fois rentrée chez moi, et juste après avoir pris une douche, tout a éclaté. Ça a éclaté partout dans mon corps et j'ai senti que je ne pouvais plus rien arrêter. Depuis ce jour-là je n'ai plus connu un seul moment de répit. Dès que de l'eau ou de l'air touchent ma peau, c'est fichu, ça reprend. C'est pour ça que vous me voyez si bien couverte.

En effet Mme L avait enrobé son corps, depuis le cou jusqu'aux pieds, de plusieurs couches de tissus en coton. Puis, elle avait mis par-dessus une chemise de nuit et une robe de chambre. Seuls son visage et ses mains restaient à découvert et ne lui posaient pas problème.

Depuis deux ou trois ans, Mme L a un nouveau symptôme :

– Je ne peux plus marcher aussi rapidement qu'avant à la maison, ni à l'intérieur d'une même pièce, de peur d'être en sueur. Car, vous savez bien, la sueur c'est de l'eau. Dès que je suis en sueur, j'ai terriblement peur que ça me reprenne. J'appelle alors mon mari et lui demande de me mettre un tissu en coton entre le dos et les vêtements, sinon c'est l'enfer. Ça me complique la vie. J'aurais souhaité pouvoir marcher un peu à l'extérieur, mais la sueur... ? Mon état ne fait que s'aggraver de jour en jour. Il m'est quasiment impossible de sortir. Je n'ose plus regarder les gens. La seule sortie que mon état me permette, est d'aller jusqu'au domicile de ma mère rendre visite à ma sœur qui s'y est installée après son divorce.

Mme L se plaint depuis un an d'un autre « handicap » qui la terrorise :

– Quand je vais à la selle, ça me reprend et je commence à me gratter le cuir chevelu jusqu'au sang. Ça me fait terriblement mal…

En l'écoutant, j'avais depuis un moment à l'esprit la fameuse pièce de Ionesco : *La Leçon*, en raison des glissements de registres entre la langue, la douleur et le plaisir.

Mme L poursuit :

– Ma vie a toujours été très difficile : autant mon mariage, que mes rapports avec mes beaux-parents et même avec mes en-

fants. Maintenant ils sont tous partis. C'est normal. Moi aussi j'avais quitté ma mère.

Elle s'arrête un moment. Je regarde autour de moi pour constater une propreté et un ordre impeccables. Comme si elle avait deviné ma pensée, elle enchaîna :

– Ma maison doit toujours briller comme de l'or. À propos d'or, j'attendais impatiemment les fins de mois pour toucher mon salaire (elle était institutrice) et m'acheter des bijoux en or. Maintenant, plus rien. J'ai tout donné à mes filles à leur mariage, et c'est mieux ainsi.

Puis elle ajoute :

– Mon fils s'est marié une année après le décès de ma mère. Je me rappelle encore combien ça m'a coûté de m'habiller ce jour-là. J'ai dû faire un effort surhumain pour passer une robe.

À ce moment-là, le mari de Mme L entre. Il se met très vite au diapason pendant qu'elle continue sur sa lancée sans lui prêter attention. Il me salue, s'éclipse et reparaît en tenant le dossier médical de sa femme à la main. Tous les bilans (sanguins, allergologiques et autres) y sont classés. Le corps médical avait rivalisé de zèle pendant de nombreuses années, – sans résultat. Puis, sans crier gare, il me relate l'histoire de la sœur de Mme L qui avait longtemps souffert d'un mari indigne et qui avait attendu que ses enfants soient grands pour quitter le domicile conjugal et retourner... chez sa mère. *« Ça n'a fait que l'embellir davantage »*, conclut-il.

J'avais par hasard appris qu'il n'était pas très différent de son ex-beau-frère. Je commençais à trouver la situation gênante et ridicule comme si j'avais sur cet homme un regard jeté par le trou de la serrure : n'espérait-il pas « très secrètement » qu'elle en fasse autant ? Malgré mes réticences, il me force à parcourir le dossier médical, me prend à témoin sur le fait que sa femme devrait arrêter toutes « ces histoires ».

Je veux prendre congé tellement la situation devient lourde, alors que le mari continue de se plaindre d'avoir trop longtemps souffert de la manie de sa femme de s'acheter des bijoux avec tout son salaire.

Elle le coupe :

– C'était mon seul plaisir. Je vous l'ai dit.

En prenant congé, je remarque au haut d'un meuble les photos de mariage de leurs enfants. Elle me les présente, et me dit qu'elle les a rangées dans l'ordre de leur naissance.

Je lui dis :

– Votre fils ressemble à votre mari.

– Oui ! comme l'avers et le revers d'une livre or. La vie n'est que souffrance.

Décidément, me dis-je en moi-même, tout ce qui est or ne brille pas toujours.

⊙

Le symptôme de Mme L m'a semblé intéressant à exposer. Le fait qu'il soit survenu à 52 ans laisse penser qu'il n'est pas sans relation avec la ménopause. De fait, j'avais d'emblée attiré l'attention de Mme L là-dessus. Elle a répondu qu'elle avait traversé cette période sans heurt. Comme elle considérait que sa vie sentimentale et conjugale avaient été un terrible échec, elle s'était dit au début de sa ménopause : *« Bon débarras ! »*.

Sans écarter tout à fait cette l'hypothèse suivant quoi le symptôme de Mme L est sa manière d'affronter la ménopause, je voudrais m'arrêter aux circuits que décrit son symptôme.

1/ La nature du symptôme. Il est qualifié de « handicapant » par Mme L, qui attend le pire de son évolution, laquelle se déroule par étapes. La répartition des rôles entre mari et femme est frappante. Le mari tient les « archives » de la maladie. Quand une « nouveauté » apparaît, il la classe dans le fameux dossier. Est-ce que ce n'est pas une forme d'aliénation infligée par Mme L à son mari, une manière de lui renvoyer l'ascenseur ?

2/ On note un désinvestissement affectif à l'encontre de ses enfants, dont l'existence est réduite à des photos de mariage encadrées et classées dans l'ordre des naissances. Elles sont presque soustraites à la vue, étant placées à un endroit qui touche presque le plafond. On note également l'absence de photo de ses petits enfants, ce qui traduit bien son désintérêt et contraste avec son surinvestissement (narcissique) qui s'étale sur toute la surface de sa peau.

3/ Le symbolisme de ce symptôme nous renvoie au temps, pas très lointain, où on langeait les nourrissons. On les emmitouflait dans plusieurs couches de tissus de coton entre autres raisons pour les protéger. Dans le cas qui nous intéresse, nous pouvons penser que Mme L effectue, par l'intermédiaire de son symptôme, un retour à l'ancienne sollicitude maternelle, que nous pouvons comprendre comme une manière de s'éloigner de la vieillesse et de conjurer la mort.

Mais le contexte général lié à ce handicap qui s'affirme et s'incruste nous renvoie également au linceul avec lequel on enroule le mort. Le symptôme de Mme L avait commencé par les pieds, et il a fini par gagner la tête, réalisant l'expression bien connue : de pied en cap, ou des pieds à la tête, que l'on utilise aussi pour dire : *du début à la fin*.

À ce propos, il me revient à l'esprit une blague de notre terroir.

Un notable dénommé Hanna Jabre, las de l'Orient, se rendit en Occident en quête d'une vie agréable et facile. Le hasard voulut qu'il s'arrête à Gênes où, pour commencer, il visita le célèbre cimetière. Il fut surpris de remarquer que sur les sépultures figuraient le nom des défunts suivi seulement d'une seule date : cinq minutes pour l'un, 45 secondes pour l'autre, deux heures et dix minutes pour un troisième, etc. M. Jabre héla le gardien et lui en demanda la raison.

– Chez nous, lui dit-il, on n'inscrit pas sur les tombes la durée de la vie des défunts, mais le total de leurs moments heureux.

Hanna Jabre soupira et dit au gardien :

– De grâce, monsieur, s'il m'arrivait de mourir dans cette ville, ayez l'amabilité de graver sur ma tombe : *« Ci-gît Hanna Jabre qui fut malheureux depuis le ventre de sa mère jusqu'à la tombe ».*

Tous ces râleurs savent bien cacher leur jouissance, mais il ne faudrait tout de même pas qu'ils nous prennent... à témoin ! ▣

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 47-54
ISSN 1727-2009

Arnold M. Rose

(1962)

Une théorie socio-psychologique interactionniste des névroses appliquée à la mélancolie d'involution

◈ **ARNOLD M. ROSE** (1962) : « A psycho-social theory of neurosis », paru in Arnold M. Rose (ed.), *Human behavior and social processes : an interactionist approach*, London, Routledge & Kegan Paul, 1962, rééd. 1971, pp. 537-549.

Traduction française établie par **Laurence Klein**, revue & rewritée avec Amine Azar. La segmentation, les titres et les inter-titres sont le fait de la rédaction.

On a ajouté quelques mots entre <crochets coudés> pour servir le sens, et quelques notes bibliographiques entre [crochets droits] signalés par le sigle : NdT.

● Au début de son texte, l'auteur signale ceci :

« Une forme condensée de cet article a été présentée au IV[e] Congrès Mondial de Sociologie (Stresa, Italie ; août 1959), et figure dans les *Actes* de ce congrès (publiés par l'Association Internationale de Sociologie ; Louvain, Belgique, 1960). »

I. – *Exposé doctrinal*
1. Présentation
2. Deux questions de méthode
3. Névroses & dépréciation de l'image de soi
4. Trois remarques sur le processus interactif

II. – *Application à la mélancolie d'involution*
5. Caractères généraux
6. Psychologie différentielle
7. Théorisation interactionnelle
8. Conseils pour la prise en charge thérapeutique

Références

%

I.

Exposé doctrinal

Présentation

1 Par un accident de l'histoire, l'étude des troubles de la personnalité a été attribuée aux médecins, qui sont probablement parmi les chercheurs en sciences humaines ceux qui sont le moins bien équipés pour prendre en charge ces problèmes. Contrairement à d'autres chercheurs en sciences biologiques, les médecins n'ont presque pas de formation en méthodologie scientifique, et – plus important encore – ils sont formés à chercher la cause dans l'organisme plutôt que dans l'organisation. Allant à l'encontre de leur formation et de leur héritage sociologique, et conduits par l'un des plus grands génies de l'histoire humaine (Sigmund Freud), des médecins appartenant au courant psychanalytique ont pu élaborer une intéressante théorie des troubles de la personnalité. Cependant, leur héritage biologique a empêchés, même ces courageux novateurs, de prendre pleinement en considération les facteurs socio-psychologiques. Cette étude propose <justement> une possible contribution socio-psychologique de la compréhension des troubles de la personnalité, – de type interactioniste.

Deux questions de méthode

2 L'analyse des causes de certains types de comportement a été grevée de deux types de difficultés logiques. La première est l'explication moniste dans laquelle la recherche étiologique s'oriente vers un seul type de déterminisme. Dans le cas de comportements pathologiques (psychose et névrose), le monisme a été le plus souvent celui d'un déterminis-

me biologique ou d'explications en termes de perturbations dans le transfert de la libido (comme les ont comprises Freud et ceux qui le suivent). Un seul type de causes est attribué aux formes les plus diverses de troubles mentaux chez les individus les plus divers. Tenter de corriger cette erreur par des étiologies pluralistes entraîne parfois une seconde difficulté logique. Celle-ci consiste à découvrir une liste de causes sans indiquer leur importance relative ou leurs interactions respectives. Il n'est pas particulièrement utile de savoir que des interactions d'origine biologiques, psychologiques, économiques, culturelles et sociales sous-tendent les diverses manifestations de troubles mentaux, bien que cela puisse être vrai. Les logiciens démontrent que des théories causales utiles font des distinctions entre une <seule> cause « suffisante » et plusieurs causes « nécessaires » à l'origine d'un phénomène donné – et de ce fait rejoignent certains avantages des explications monistes – et cette causalité implique généralement une interaction complexe de forces parmi lesquelles chacune est efficace seulement lorsqu'elle interagit d'une certaine manière avec les autres.

Je voudrais proposer une théorie socio-psychologique des névroses qui évite ces deux erreurs. Cependant, cette théorie ne dispose pas encore de fondements empiriques pour me permettre de détailler les relations exactes entre les éléments socio-psychologiques et les autres facteurs de causalité. Nous devons être capables de concevoir qu'un trouble comportemental donné puisse avoir ses racines dans une situation socio-personnelle donnée, mais <aussi> que cette dernière n'entraîne des perturbations mentales qu'au travers de déséquilibres physiologiques, et qu'il est nécessaire de rétablir cet équilibre physiologique, au même titre que celui de la situation socio-personnelle, pour remédier au trouble mental. Prenons un exemple peut-être trop simpliste : un « souci » induit par des conditions sociales objectives relativement insurmontables pourrait causer un manque de sommeil dont les changements physiologiques qui en résulteraient seraient à l'origine de troubles mentaux. Une étape nécessaire dans le traitement serait alors l'administration de médicaments pour induire le sommeil, même si la « cause » du problème est sociale. Il est difficile de se défaire de l'habitude théologique de séparer l'esprit et le corps pour reconnaître que tous les processus mentaux sont aussi des processus physiques, de sorte que rien de social ou de psychologique ne se produit sans concomitants biologiques. Néanmoins, il est nécessaire et approprié de faire une analyse sociale ou psychologique. En d'autres termes, notre théorie ne prétend pas explorer de manière exhaustive tous les éléments étiologiques que l'on pourrait légitimement trouver à l'origine des névroses. Elle vise simplement à mettre en évidence une des variables étiologiques que l'on pourrait contrôler plutôt facilement. Il faut également concevoir qu'une théorie donnée puisse être très appropriée pour expliquer un trouble mental d'un certain genre, mais plutôt inappropriée pour en expliquer un autre. Il n'est pas nécessaire de réclamer que notre hypothèse puisse explique chaque et toute manifestation de névrose ; nous nous contentons d'en attendre qu'elle aide à expliquer la plupart des formes de névroses, laissant à d'autres théoriciens le soin d'expliquer leurs formes marginales.

Névrose & dépréciation de l'image de soi

3 En gardant ces précautions à l'esprit, une théorie des névroses spécifiquement socio-psychologique sera exposée ci-après. Toute prétention à ce que cette théorie couvre toutes les formes variées de troubles mentaux est spécifiquement récusée, bien qu'à cause de la ténuité ou de l'arbitraire de la ligne de démarcation séparant les névroses des psychoses, un phénomène limite tel que la « mélancolie d'involution », dans ses formes légères du moins, puisse être appréhendé dans les termes de cette théorie. Notre définition de la névrose sera simplement « l'inaptitude à agir raisonnablement de manière efficace [1] – dans la limite des moyens matériels et des limitations présentes – en vue de réaliser des objectifs socialement acceptables et personnellement acceptés [2] , <et cela>

[1] Ce qu'est une action raisonnablement efficace n'est pas, bien sûr, précis et <même> quelque peu arbitraire. Le critère en est ce que le sujet et son entourage *(his associates)* considèrent comme étant une action raisonnablement efficace.

[2] Par « socialement acceptables » on entend l'acceptation de la part des associés estimés du sujet – c'est-à-dire, ses groupes de

soit à cause de l'anxiété ou à cause de compulsions camouflant l'anxiété. » La théorie n'exclut pas que d'autres facteurs puissent avoir leur importance dans l'étiologie des névroses – comme, par exemple, une expérience traumatique qui conditionne le sujet à tel comportement hystérique. En outre, la théorie ne prend en compte qu'un seul élément socio-psychologique au sein d'une matrice nécessairement complexe de causalités. La théorie s'applique seulement au comportement compris dans notre définition de la névrose ; si une autre définition était utilisée, la théorie pourrait se retrouver inadéquate.

Notre théorie se fonde sur la psychologie sociale de Charles H. Cooley [1] et de George H. Mead [2] , qui soutient qu'un « self », réfléchissant les réactions d'autrui vis-à-vis de lui, est une importante variable intervenant dans la conduite humaine. Les observations du comportement humain dans une variété de contextes ont étayé cette conception, et Manford Kuhn a récemment effectué des expériences de laboratoire qui démontrent que l'opinion de soi de tout un chacun est influencée de manière significative par une réaction négative aiguë envers lui de la part d'autrui.

L'hypothèse présentée ici prend la relève là où Kuhn s'arrête. Un facteur de la chaîne des événements menant à un comportement névrotique est induit par l'attitude négative de l'individu envers soi, et cela peut se produire d'une multitude de façons, – et non pas uniquement à cause des réactions négatives de l'entourage. Un schéma d'auto-dépréciation significatif et bien établi, qu'il soit ou non conscient, est une variable indépendante. La répression de cette attitude peut résulter en une forme hystérique de névrose, plutôt que dans des symptômes directs d'anxiété. L'attitude négative qu'un individu a par rapport à lui-même est liée à des degrés et de manières diverses aux réactions des autres par rapport à lui. C'est un élément essentiel du concept de *« looking-glass self »* [3] développé par Cooley et du concept de « moi » développé par Mead, qu'une partie du *self* est un reflet – même s'il est parfois distordu – des réactions des autres vis-à-vis du sujet en question. Si la réaction d'autrui est généralement négative, et que le sujet en a une perception correcte, et s'il accepte cette évaluation négative, notre hypothèse est que ce sujet développe alors une névrose. En d'autres termes on admet que l'un des éléments de la chaîne causale conduisant à la névrose est un facteur d'ordre socio-psychologique qui consiste en une automutilation psychologique. Le psychanalyste Carl Jung reconnaissait ceci en parlant du sentiment de « perte de sens » *(loss of significance)* comme d'un facteur majeur dans la névrose de l'adulte **[4]**. Notre hypothèse est qu'un self déprécié ou « mutilé » est un facteur majeur dans le développement de la névrose, parce que la capacité d'un individu à accepter des valeurs fortes, quelles qu'elles soient, et d'agir efficacement à les réaliser, est fonction de la conception qu'il a de soi, – la conception qu'il est une personne adéquate, estimable *(worthwhile)*, efficace et appréciée. Cet état d'esprit est celui que Durkheim décrit sous le terme de « suicide égoïste ». Il en diffère uniquement par le fait que l'individu en a une appréhension ou n'est pas suffisamment organisé pour passer à l'acte. Le psychanalyste Alfred Adler avait une théorie de la névrose comparable, fondée sur une image négative du *self*, bien qu'il eût tendance à la limiter aux sujets présentant une « infériorité d'organe ».

Certains phénomènes temporaires ne devraient pas être confondus avec l'auto-dévaluation permanente dont il s'agit ici. L'expérience quotidienne implique l'intégration de réactions négatives émanant de l'entourage, interprétées, à ajuste titre ou non, comme telles avec des périodes occasionnelles de dépression modérée, rarement invalidantes sauf peut-être pour de courtes périodes. L'acceptation de cette atti-

référence. En utilisant le terme « acceptables » au lieu de « désirés » nous supposons que les groupes acceptent pour le moins de tolérer les objectifs de l'individu, même s'ils ne les évaluent pas toujours hautement. En juxtaposant « socialement acceptables » à « personnellement acceptés » nous supposons non pas une harmonie ou une conformité parfaites, mais un minimum d'harmonie entre les objectifs de l'individu et ceux de sa société.

[1] [CHARLES H. COOLEY (1902) : *Human nature and the social order*, New York, Charles Scribner's Sons.] (NdT)

[2] [GEORGE H. MEAD (1934) : *Mind, self, and society*, Chicago, University of Chicago Press. Trad. franç. *L'Esprit, le soi & la société*, Paris, PUF, 1962.] (NdT)

[3] [Textuellement : « Le *self* du miroir ». On pourrait également proposer : « Le *self* réfléchi », ou encore utiliser la périphrase plus explicite : « Le *self* réfléchi au miroir d'autrui ».] (NdT)

tude négative par rapport à soi-même doit s'inscrire sur une longue période de temps pour produire une névrose. La seule exception est un traumatisme psychologique grave sous la forme d'une dépréciation invalidante aiguë du *self*, qui pourrait avoir comme conséquence une névrose pendant un certain temps, encore que la plupart du temps l'individu s'en remet généralement si une chaîne d'événements négatifs ne s'ensuit pas.

Trois remarques sur le processus interactif

4 Il est clair que le processus interactif est central pour cette théorie de la névrose. Le rejet et la dévaluation par les autres sont probablement les causes les plus importantes de la dévaluation de soi, pour peu que l'individu ne soit pas un psychotique ou un psychopathe et qu'il puisse percevoir les opinions des autres [1]. Bien sûr, une évaluation négative d'autrui correctement perçue peut aussi être rejetée par l'individu concerné, mais lorsque c'est le cas c'est qu'il adhère généralement à une opinion plus haute émanant d'un petit groupe sélectif plus prisé – même si ce groupe n'est pas en contact social immédiat avec lui. Le « looking-glass self » *[le self du miroir]* n'est pas un simple reflet. Il implique sélection et évaluation, et en conséquence l'image de soi qui en résulte est loin d'être l'image partagée par l'entourage immédiat avec lequel le sujet interagit.

Ce processus sélectif et évaluatif peut aussi donner naissance à un second type de <jugement> autodésobligeant, au cours duquel le sujet sélectionnerait au sein d'un large spectre de réactions possibles uniquement les réactions négatives des autres, et leur confèrerait la primauté pour s'en construire une conception de soi. Ceci dénote une personnalité perfectionniste pour qui une attaque même légère faite à son ego prend une importance subjective disproportionnée par rapport à leur importance objective (aux yeux d'un observateur neutre). Une telle attitude perfectionniste ou « hypersensible » procède probablement de certaines expériences brutes vécues pendant l'enfance et peut donc être considérée psychogénique. Quoiqu'il en soit, la tendance à accorder une importance exagérée aux réactions négatives des autres, sert à infliger des attaques régulières à la conception que l'on a de soi. Notre hypothèse maintient qu'au court du temps c'est là un maillon dans la chaîne causale des névroses.

II est à noter d'emblée que ces deux types de névrosés sont capables de communiquer et de recevoir des communications des autres aussi bien que les non névrosés le font. Il n'y a pas d'interruption immédiate de la communication comme il arrive généralement dans les psychoses. La névrose se développe en fait au sein du processus de communication. Cependant, si l'auto-dépréciation persiste et devient très exagérée, la communication s'interrompt et/ou devient distordue. Le sujet perturbé concentre son attention sur lui-même et exclut partiellement tous les stimuli externes. C'est sa préoccupation par le sentiment de ne valoir rien, d'être inutile et sans espoir qui tend à restreindre la communication avec autrui. D'autres n'ont plus à subir de dépréciation de l'extérieur – bien qu'ils puissent tendre à le faire lorsqu'ils échouent à se conformer à la pression sociale – puisque le processus d'autodépréciation finit par se renforcer de lui-même. Le malheur évident de l'individu le rend inattractif pour les autres, et la concentration de sa propre attention sur lui-même, tendent à l'isoler. La conséquence en est une tendance à l'interruption de la communication et un retrait de la réalité qui produisent une psychose à la limite des névroses – généralement dénommée « mélancolie d'involution », du moins dans ses formes mineures. Cependant, à moins que l'individu ne se retire physiquement des relations sociales, les stimuli habituels de la vie de tous les jours investissent son attention et lui permettent de garder un contact avec la réalité.

[1] Il existe d'autres sources pour les perceptions incorrectes des opinions d'autrui – incluant les sources institutionnalisées. Nous nous référons ici <uniquement> aux perceptions grossièrement incorrectes, que nous pensons associées à la psychose et à la psychopathie.

II.

Application à la mélancolie d'involution

Caractères généraux

5 Le névrosé n'a donc perdu que partiellement contact avec la réalité, dans la mesure où il a sélectionné et privilégié les réponses négatives des autres tout en excluant les réponses positives, et dans la mesure où son attention est concentrée sur lui-même à l'exclusion partielle de quelque stimuli externe que ce soit ; mais si le névrosé se retire encore plus de la société et rumine constamment sur son malheur et ses souffrances psychiques, un processus involutif ayant pour manifestation externe la mélancolie en résultera. Karl Menninger décrit <ainsi> la similitude de la mélancolie d'involution avec les névroses :

> « Dans cette condition (la mélancolie), un contact suffisant avec la réalité peu être maintenu de façon à ce que l'individu, malgré toute son autodestruction, ne mettra pas en danger la vie des autres, et peut-être même coopèrera aux efforts pour rediriger ou reconstruire sa vie. Pour cette raison, la mélancolie est parfois décrite comme une névrose plutôt qu'une psychose. Mais quelques victimes de la mélancolie abandonnent toute adhésion à la réalité et peuvent devenir délirants voire homicides. Les mécanismes sont les mêmes que dans la forme dite névrotique, mais l'abandon de tout objet d'attache et de l'épreuve de réalité est ici plus grand. » (**[7]**, p. 213)

Davidoff exprime la distinction ambiguë entre névrose et mélancolie d'involution en soutenant qu'il existe une différence entre « le syndrome d'involution non psychotique » et « la psychose d'involution » (**[2]**, p. 189).

Les symptômes caractéristiques de la mélancolie d'involution sont une anxiété et une dépression extrêmes. Le mélancolique est capable de communiquer avec les autres, mais au cours de cette communication il fait bien comprendre que son attitude est extrêmement négative par rapport à lui-même. Son incapacité, son échec et son sentiment de ne rien valoir sont portés à des proportions exagérées. En général, un homme mélancolique soulignera typiquement qu'il croit que sa vie a été un échec. Une femme mélancolique soulignera typiquement qu'elle est incapable de rien mener à bien. Les symptômes corporels correspondent à ces attitudes : beaucoup de plaintes et de pleurs, trituration des mains, secouements négatifs de la tête, expression « tirée » du visage, haute tension corporelle. La croyance du mélancolique que rien ne vaut le coup (à l'exception peut-être d'une chose évidemment inatteignable) se reflète dans son activité : parfois des gestes futiles sont effectués dans un but constructif, mais la plupart du temps le mélancolique semble se « contenter » de contempler son état misérable de sa façon habituellement agitée. Tout menu incident vaguement désagréable se voit attribuer une grande importance dans les pensées et les conversations du mélancolique ; alors qu'il glisse rapidement sur tout incident agréable et l'oublie vite. Les tentatives de suicide ne sont pas inhabituelles.

Psychologie différentielle

6 Notre examen de l'incidence statistique de la mélancolie d'involution – même si l'on reconnaît le grand manque de précision de la plupart des statistiques relatives aux désordres mentaux – révèle deux faits constants : dans notre société, les femmes sont plus que les hommes exposées à souffrir de mélancolie d'involution, et les femmes ont typiquement leur premier accès entre 45 et 55 ans, alors que chez les hommes la mélancolie n'apparaît qu'entre 55 et 70 ans **[8]**. Ces faits conduisent beaucoup de psychiatres à associer la mélancolie aux modifications glandulaires du corps qui accompagnent la perte de puissance sexuelle, particulièrement avec la ménopause chez les femmes et d'autres changements physiologiques associés au vieillissement (**[2]**, pp. 187-204, spécialement p. 188.) Mais ces faits sont également compatibles avec une théorie socio-psychologique des changements de rôle dans la vie. Les femmes dans notre société perdent d'habitude leur fonction d'éducatrices *(child-rearing)* et beaucoup de leur fonctions ménagères durant la cinquième décennie de leur vie, et les hommes – dont la puissance sexuelle décline graduellement à partir de l'âge de 20 ans – perdent leurs fonctions professionnelles autour de 65 ans et commencent à prévoir cette perte à peu près 10 ans plus tôt. La procédure « normale » à une jonction aussi critique est d'assumer un nouveau rôle de vie, ce qui

est bien sûr facilité par une préparation antérieure à ce nouveau rôle. Ce processus est plus facile pour les hommes, puisque le rôle socialement attendu des hommes de plus de 65 ans est de s'adonner à des loisirs (avoir des hobbies, voyager, golfer autour de la maison.) Notre culture ne spécifie pas de rôle « typique » pour la femme d'âge moyen ayant achevé d'élever ses enfants, et les choix qui se présentent à elle impliquent de nouveaux efforts et de nouvelles compétences *(skills)* de sa part : elle peut trouver un travail en relation avec sa vie sociale et ses capacités, elle peut devenir régulièrement active dans des œuvres sociales et municipales, elle peut jouer un rôle dans la vie de son mari ou celle de ses enfants devenus maintenant adultes (qui, souvent, ne veulent pas de ses ingérences). À cause du manque de compétences acquises auparavant, à cause de la difficulté à s'engager dans de nouvelles activités à 45 ans, à cause de la résistance fréquente du monde extérieur, une femme risque souvent d'échouer dans la transition satisfaisante vers un nouveau rôle. Un homme entre 55 et 60 ans risque aussi d'échouer, s'il se perçoit comme un échec dans sa profession et trouve qu'il ne peut pas rivaliser avec des hommes plus jeunes, et s'il n'a jamais développé des compétences ou des intérêts récréatifs, ou s'il est particulièrement malheureux d'aller à la retraite. Notre culture tient en haute estime le rôle professionnel de l'homme et celui d'élever les enfants de la femme, et quand ceux-ci sont perdus, la valeur de l'individu baisse de façon abrupte, sauf s'il peut se trouver un nouveau rôle. Dans d'autres sociétés, une personne d'âge moyen prend automatiquement un nouveau rôle d'influence et de prestige, et il n'y a pas de déclin dans le sentiment de sa valeur personnelle.

Théorisation interactionnelle

7 La relation entre ces faits et les interprétations de notre théorie de la névrose devrait maintenant être évident. Les gens qui, pour une raison ou une autre, échouent à opérer une transition de rôles satisfaisante (ce que notre culture requiert vers 45-50 ans pour les femmes et 60-65 ans pour les hommes), en particulier s'ils trouvent que leurs réalisations n'ont pas été à la hauteur de leurs espérances et ne peuvent donc pas se reposer sur leurs lauriers, ont de grandes chances de développer des attitudes négatives durables vis-à-vis d'eux-mêmes. L'élément central dans cette attitude négative est que la vie n'a aucun sens *(meaningless)*. Ceci implique le sentiment d'être sans valeur, une perte de motivation, une croyance en son incapacité à accomplir rien qui vaille la chandelle. Un tel complexe tend à perdurer, car notre culture n'offre aucune solution toute prête à ce problème, et aucun heureux événement ne n'est susceptible de changer la situation (comme cela peut arriver pour d'autres problèmes difficiles de la vie). L'individu se sent vieux ou vieillissant, et ce sentiment accentue le sentiment de désespoir. Le résultat est une meurtrissure psychologique durable du soi avec une intensification en boucle du processus. Bientôt, l'individu n'est plus capable de contrôler ses sentiments d'anxiété et de dépression. Tout se passe comme si l'individu commettait un suicide mental, mais oubliait de le faire, ou perdait la force physique de le faire. Après avoir décidé qu'il n'allait plus rien avoir à faire avec la vie, il se retrouve encore en vie, avec les mêmes besoins physiques habituels. Ceux-ci deviennent naturellement très gênants ; ils tendent par conséquent à devenir l'objet majeur de l'attention et la principale source de souci. Beaucoup de ces personnes essayent effectivement de se suicider, mais d'autres ont certaines prévenances contre le suicide ou en ont la crainte.

Cette forme extrême de névrose est généralement connue des psychiatres sous le nom de mélancolie d'involution. L'échec d'une transition de rôle vital subjectivement satisfaisante n'est pas la seule cause d'auto-dépréciation durable, bien sûr, mais pourrait très bien être sa cause la plus fréquente. De plus, certains types de personnalité semblent être particulièrement disposés à la mélancolie, les personnalités qui sont spécialement rigides et par conséquent le moins capables de trouver de nouveaux rôles de vie quand la culture ne le leur offre pas automatiquement. (**[1]**, p. 412 ; **[5]** ; **[6]**, p. 567 ; **[9]**, p. 16).

La théorie s'applique, bien sûr, à des formes plus légères de névrose que la mélancolie d'involution. Dans le cas de névroses d'obsession-compulsion, notre hypothèse est que le sujet cherche une réassurance – pour combattre son attitude négative par rap-

port à lui-même – dans une forme de comportement répétitif. La répétition d'une pensée ou d'un comportement est une manière de « ne pas décrocher », qui rassure quelqu'un que quelque chose est stable même s'il n'a pas confiance en ses propres perceptions, actions, ou processus de pensée parce qu'il se conçoit comme généralement inadapté. La compulsion ou l'obsession spécifique est donc un simple symptôme, même si le choix de celles-ci est sans aucun doute lié à une expérience significative de la vie du névrosé.

Conseils pour la prise en charge thérapeutique

Si la réalité est constamment morose, il serait plus sage que le sujet ne s'y confronte pas complètement, du moins jusqu'à ce qu'au bout d'un certain temps le sentiment de la confiance en soi a pu être restauré. On doit apprendre aux gens à éviter l'autodépréciation constante, autant qu'on doit leur apprendre à se confronter à la réalité. La culture Occidentale moderne est pauvre en béquilles sociales destinées à compenser l'insatisfaction personnelle des individus dans la vie : la croyance en un au-delà juste, la croyance que Dieu soumet les gens à des épreuves pour les tester, une famille forte et un système ecclésiastique qui force les gens à effectuer des activités malgré leur manque personnel d'inclination. Dans le cadre Occidental moderne où ces éléments sont pauvres ou inexistants, le psychiatre sage devrait fonctionner partiellement comme un prêtre, non seulement au sens qu'il peut servir de confesseur pour soulager les sentiments de culpabilité et autres refoulements, mais aussi en ce qu'il peut aider les gens à détourner temporairement leur esprit de la misère de leur sort personnel. Un tel évitement de la réalité est nécessaire au moins pour permettre au corps de rétablir son équilibre physiologique, inévitablement rompu à cause de l'anxiété et de la dépression incessantes.

Faire en sorte qu'un individu névrosé évite la réalité est bien sûr un moyen temporaire, un premier pas, puisque – si notre théorie est correcte – le traitement de la névrose doit comporter une modification de la situation et/ou une redéfinition de la situation. Ces deux éléments demandent un contact avec la réalité au moins la plupart du temps. Si la base d'une névrose est l'incessante auto-dépréciation parce que l'individu est dans une situation objectivement désagréable, comme d'avoir à faire face à des jugements uniformément négatifs de la part des autres ou se trouver sans rôle de vie significatif, une part majeure du traitement devrait consister à aider le sujet à transiter vers une situation plus favorable plutôt qu'être de nature psychothérapeutique. Autrement dit, la personne infortunée devrait être transplantée dans un nouvel environnement social, et l'individu sans rôle devrait être éduqué à un nouveau. Une psychothérapie efficace doit être combinée à ces procédures, et devrait consister à aider le sujet à redéfinir sa relation à son environnement. Si, d'un autre côté, la difficulté n'est pas « objective » mais résulte de la tendance de la personne névrosée à interpréter sa situation sociale en des termes personnellement peu flatteurs, il n'y a aucune utilité à modifier la situation, et la psychothérapie est d'importance majeur. Néanmoins, une partie de la psychothérapie consiste quand même à aider l'individu à redéfinir sa situation – dans ce cas, à amener la définition à mieux coller à la réalité. Le problème de revenir aux sources de la propension d'un individu névrosé à interpréter sa situation sociale comme moins favorable à lui-même qu'elle ne l'est objectivement, ne peut pas être secondée par notre théorie. Les théories familières de la névrose, freudienne ou autres, auraient plus de succès en ce point pour guider la psychothérapie. Un traitement de choc ou médicamenteux réussiraient aussi dans certains cas à amener le mélancolique à reconnaître le monde social autour de lui et sa relation par rapport à lui, et cela aide parfois à la redéfinition et c'est donc au moins une « cure » partielle **[3]**. Notre propre contribution se limite ici à une psychothérapie de redéfinition de la situation, de redéfinition du *self* à travers la redéfinition de la situation, et à un processus plus large de traitement comportant une modification de la situation sociale objective. L'objectif est de développer une attitude positive vis-à-vis de soi, et une reconnaissance réaliste des manières accessibles grâce auxquelles le soi changeant peut continuer à fonctionner dans un environnement social changeant.

Il ne s'agit pas ici de la méthode Coué [1] ou de « penser positif ». L'individu doit faire ces choses qui sont en accord avec ses propres valeurs et qui reflètent les valeurs d'un groupe social qu'il estime hautement. Il doit être capable de se féliciter occasionnellement et de recevoir des félicitations de ceux qu'il estime. Ceci concerne ses actions sociales et pas simplement ses pensées personnelles. La thérapie, par conséquent, doit inclure de placer de l'individu dans une situation où il peut s'engager dans une action auto-satisfaisante avec un degré consistant de succès et où il peut recevoir un certain degré de reconnaissance des autres pour son succès. Si ni le changement de situation ni sa redéfinition n'est possible pour un individu névrosé – à cause de son âge avancé par exemple – il se peut que cet « ajustement » puisse être obtenu seulement en séparant psychologiquement l'individu de la sombre réalité de sa vie. Pour une pareille personne, s'illusionner *(self-delusion)* pourrait être la seule alternative à la complète apathie, à la dépression ou au suicide. Il importe surtout de maintenir l'intégrité et la valeur du *self*, même si cela signifie – en dernière extrémité – une perte de contact avec la réalité.

%

[1] [La célèbre méthode d'Émile Coué (1857-1926) est fondée sur l'autosuggestion. Exemple : on se donne du courage en se répétant : « j'ai du courage » ; on chasse ses soucis en se répétant : « tout va très bien », etc. *Cf.* également la célèbre chanson : « Tout va bien madame la Marquise… »] (NdT)

Références

[1] BREW, M.F., & DAVIDOFF, Eugene : "The involutional psychoses, prepsychotic personality and prognosis", in *Psychiatric Quarterly*, Vol. 14 (1940).

[2] DAVIDOFF, Eugene : "The involutional psychoses", in Oscar J. Kaplan (ed.), *Mental disorders in later life*, California, Stanford University Press, 1945.

[3] FISHBEIN, Isadore Leo : "Involutional melancholia and convulsive therapy", in *American Journal of Psychiatry*, vol. 106, (août 1949), pp. 128-135.

[4] JUNG, Carl G. : *Modern man in search of a soul*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1933.

[5] MALAMUD, William, SANDS, S.L. & MALAMUD, Irene T. : "The involutional psychoses : a socio-psychiatric study", in *Psychosomatic Medicine*, vol. 3 (October 1941), pp. 410-426.

[6] MALAMUD, William, SANDS, S.L., MALAMUD, Irene T. & POWERS, P.J.P. : "The involutional psychoses : a socio-psychiatric follow-up study", in *American Journal of Psychiatry*, vol. 105 (February 1949).

[7] MENNINGER, Karl A. : *Man against himself*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1938.

[8] PALATIN, Philip, & MACDONALD, James F. : "Involutional psychoses", in *Geriatrics*, vol. 6 (1951).

[9] TITLEY, W. : "Prepsychotic personality of patients with involutinal melancholia", in *Archives of Neurology and Psychiatry*, vol. 36 (1936).

%

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 55-59
ISSN 1727-2009

Aaron T. Beck

(1967)

La dépression climatérique est-elle une entité nosographique ?

◈ **AARON T. BECK** (1967) : « Involutional psychotic reaction », chap. 7 in *Depression : causes and treatment*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, in-8°, 1967, XIV+370 p., pp. 100-107 intégralement traduites de l'américain par **Paola Samaha**, révision de **Laurence Klein**.

Argument : L'auteur remet en question la catégorie diagnostique de *psychose d'involution réactionnelle* du DSM (1re éd., 1952) en montrant que la dépression climatérique (ou dépression d'involution, ou encore mélancolie d'involution) n'est pas une entité nosographique spécifique. Cette critique a contribué à retirer la *psychose d'involution réactionnelle* du vocabulaire psychiatrique.

◉

Le concept d'une dépression spécifique de la période d'involution a été désigné par le terme courant de *psychose réactionnelle d'involution* dans la nomenclature de l'Association Américaine de Psychiatrie (1952). Le manuel de diagnostic *[DSM]* la détermine par cinq critères, qui sont tous, comme on le verra, sujets à discussion. L'*étiologie* est clairement indiquée en classant cet état sous la rubrique des « désordres dus aux perturbations du métabolisme de la croissance, des fonctions endocrines et nutritionnelles ». L'*âge de début* est précisé comme étant la « période d'involution ». *La symptomatologie* consiste en « des soucis, des insomnies intraitables, des sentiments de culpabilité et d'anxiété, une agitation et des problèmes somatiques ». Cette catégorie nosologique inclut un type paranoïde primaire ainsi qu'un type dépressif dont il va être question ici. L'*évolution* est décrite comme étant prolongée et la *personnalité morbide* de type « compulsif ». Certaines questions relatives à la validité de la désignation de cette catégorie, aussi bien que les caractéristiques qui la définissent, vont être discutées dans ce chapitre.

Bien que la nomenclature précédente, pour des raisons de codage, en distinguait deux types, (mélancolique & paranoïde), cette distinction n'est plus faite actuellement. Cette omission est peut-être regrettable car il existe bien une réaction d'involution qui correspond effectivement soit à une schizophrénie à déclenchement tardif, soit à une dépression psychotique de survenue tardive.

Historique

1 Dans sa formulation originale des maladies mentales en deux grands types de division, les démences précoces et les psychoses maniaco-dépressives, Kraepelin avait individualisé la dépression agitée du milieu de la vie comme une entité complètement indépendante avec un pronostic variable. D'autres cliniciens, cependant, n'étaient pas convaincus de la validité de cette distinction. Thalbitzer (1905) a soutenu que la soi-disant mélancolie d'involution faisait partie à proprement parler du syndrome maniaco-dépressif, point de vue renforcé par Dreyfus (1907) qui a fait une étude détaillée sur 81 malades diagnostiqués par Kraepelin comme souffrant d'une mélancolie d'involution. En révisant ce matériel clinique, Dreyfus trouva 6 cas pour lesquels le diagnostique était contestable, alors que les 75 autres étaient des maniaco-dépressifs. Il en conclut que la majorité écrasante des cas de dépressions agitées de la période d'involution correspondait à divers stades de psychoses maniaco-dépressives et qu'il n'était pas justifié de considérer la mélancolie d'involution comme une entité distincte. Il a de toute évidence noté le fort taux de guérison chez ces patients (66%), et en leur appliquant les critères de pronostic de Kraepelin, en a conclu qu'ils appartenaient au groupe des autres dépressions à bon pronostic comme celles des sujets plus jeunes. Il a

observé, en outre, que 54% des patients avaient eu des épisodes psychotiques antérieurs.

Kraepelin a accepté les conclusions de Dreyfus et en fin de compte s'est rendu à son point de vue. Dans la huitième édition de son texte, il a inclu la mélancolie d'involution dans la catégorie des psychoses maniaco-dépressives.

Cependant la controverse n'était pas résolue. Aux États-Unis, Kirby (1908), après avoir revu la monographie de Dreyfus, l'a commentée de la manière suivante : « Un certain nombre de cas où les symptômes maniaco-dépressifs étaient très évidents ont été improprement classés parmi les mélancolies. Dans un nombre considérable d'autres cas la constatation par l'auteur de l'existence de symptômes maniaco-dépressifs repose sur des signes frustes ». Il récusa par conséquent les conclusions de Dreyfus.

Une autre polémique contre la position de Dreyfus a été soulevée par Hoch & MacCurdy (1922) qui ont remis en question l'idée selon laquelle les mélancolies d'involution guérissent presque toujours. Ils ont individualisé parmi leurs patients un groupe qui ne s'est pas amélioré. Ils ont alors distingué deux catégories de cas, d'une part ceux qui se rattachent à la psychose maniaco-dépressive lesquels guérissent généralement, et d'autre part ceux qui sont reliés à la schizophrénie lesquels ne s'améliorent pas.

Le résultat de cette controverse est que, malgré le fait que la nomenclature officielle aux Etats-Unis suive le système de Kraepelin dans ses grandes lignes (Cheney, 1934), elle s'en est distinguée en faisant de la mélancolie d'involution une entité diagnostique distincte. C'est également le cas en Angleterre, et, malgré des protestations d'auteurs comme Aubrey Lewis, la mélancolie d'involution est rangée séparément d'avec les psychoses maniaco-dépressives (Henderson & Gillespie, 1963). L'Organisation Mondiale de la Santé *[OMS]* fait également cette distinction dans la classification internationale des maladies, comme le font également les nomenclatures Canadiennes, la classification Allemande *(Schème de Wurzberg)*, la nosologie Danoise, la classification Russe, la classification Japonaise et la classification standard Française (Stengel, 1959). En revanche, la lecture des publications récentes montre que le terme est rarement utilisé dans des études systématisées.

Étiologie

2La survenue de cet état au cours de la ménopause chez les femmes (et probablement à un âge plus avancé chez les hommes) a conduit certains auteurs à attribuer une importance majeure aux changements hormonaux ou biochimiques à cet âge de la vie. Ces thèses ont temporairement été corroborées par quelques études peu contrôlées qui suggéraient que cette pathologie répondait à l'œstrogénothérapie. Elles ont été ultérieurement démenties par Palmer, Hastings & Sherman (1941) qui ont démontré que le traitement par les œstrogènes était moins efficace que les électrochocs. Le dernier espoir pour ce traitement s'est envolé en 1940 avec l'étude sur les dépressions de la période d'involution réalisée par l'association de Ripley, un psychiatre clinicien, Shorr, un médecin interniste et Papanicolaou, un endocrinologue. Ils ont montré que la thérapie par les œstrogènes n'améliore pas la dépression de la patiente, même si elle apporte un certain soulagement des symptômes vasomoteurs typiques liés à la ménopause. Actuellement, les œstrogènes sont rarement utilisés dans les dépressions de la période d'involution.

Il n'y a eu aucune preuve expérimentale solide pour lier les troubles de la croissance, du métabolisme et de la fonction endocrine à l'apparition de dépressions d'involution. Henderson & Gillespie (1963) ont rapporté dans leur série de patients de l'Hôpital psychiatrique royal de Glasgow, 57% des femmes et 70% des hommes ayant décompensé à cause de facteurs psychiques, alors que les facteurs physiques étaient présents seulement chez 21% des femmes et 6% des hommes.

Il est clair que l'étiologie des dépressions d'involution n'a pas encore été démontrée et reste hypothétique. Il est de ce fait difficile de justifier leur classification parmi les « désordres dus aux perturbations du métabolisme, etc. », alors que les états maniaco-dépressifs, pour lesquels une étiologie génétique est reconnue, sont classés parmi les « désordres d'origine psychogène sans cause tangible ou changement structural ».

La base fondamentale sur laquelle on a pu attribuer une étiologie organique aux dépressions d'involution a été leur apparition au cours de la période d'involution. Cette même constatation peut poutant

être utilisée dans le sens d'une origine psychogénique comme l'a constaté Cameron (1944) : « Le déclin de la vigueur physique et de la santé sont graduels. Des maladies chroniques chez soi-même, chez un parent ou un ami deviennent communes et attirent l'attention sur le passage du temps. La réalisation des ambitions devient manifestement moins probable. La capacité d'adaptation et le désir de se faire de nouveaux amis ou de vivre des aventures diminuent. Chez les femmes, la perte de la jeunesse et la fin de l'aspect enfantin, et chez les hommes la perspective d'une diminution de pouvoirs et la retraite agissent sans aucun doute comme des facteurs étiologiques. »

Âge

3 Il n'existe pas de consensus général sur la classe d'âge de la dépression d'involution au-delà des termes vagues tels que « période d'involution » ou « climatère ». En outre, pour des raisons qui ne sont pas très claires, cette période est supposée apparaître à peu près 10 ans plus tard chez les hommes que chez les femmes.

Henderson & Gillespie (1963) affirment que ce syndrome se présente entre 40 et 55 ans chez les femmes et entre 50 et 65 ans chez les hommes. Ailleurs, cependant ils admettent qu' « un syndrome très semblable peut se présenter à un âge plus jeune, à la vingtaine ou la trentaine chez les femmes et à la cinquantaine chez les hommes » (1963, p. 233). D'autres auteurs ont étendu les limites d'âge dans les deux directions comme pour minimiser la spécificité de la dépression à la période d'involution.

Une autre question relative à la spécificité de cet âge est celle de savoir s'il existe une distinction précise entre les dépressions d'involution et les épisodes dépressifs du syndrome maniaco-dépressif.

Les nosographies supposent que les crises du désordre maniaco-dépressif se produisent à un âge plus jeune que celles de la dépression d'involution.

Actuellement, le diagnostic est souvent posé sur la base de l'âge. Quand on examine les tableaux de fréquences des cas diagnostiqués dans les hôpitaux publics à New York, l'influence de la manière dont le diagnostique est posé apparaît clairement. Les tableaux du le *Rapport Annuel* montrent qu'à mesure que le nombre de cas diagnostiqués comme mélancolie d'involution augmente le nombre des troubles maniaco-dépressifs diminue (Département d'hygiène mentale de l'État de New York, 1960).

En ce qui concerne les dépressions du climatère, des études ont indiqué que dans une large majorité de cas, des épisodes dépressifs avaient eu lieu antérieurement dans la vie. Berger (1908), dans une étude de 140 cas de psychoses du climatère, a montré que seulement 14 patients étaient atteints de psychose naissante, et en a conclu qu'il n'existait pas de psychose spécifique à cette période. En 1942, pour le même groupe d'âge, Driess montre que parmi 163 patients dépressifs seuls 17 en sont à leur premier épisode.

Symptomatologie

4 La symptomatologie généralement attribuée à la dépression d'involution est essentiellement celle d'une dépression agitée. Beaucoup d'auteurs ont tenté d'en définir des formes variables en se basant sur la variété des symptômes, mais comme l'ont fait remarquer Henderson & Gillespie, ces distinctions s'avèrent artificielles.

Étant donné que l'agitation est le symptôme principal qui tendrait à différencier les dépressions d'involution des autres dépressions, certaines questions se posent naturellement :

1/ Quelle est la proportion parmi toutes les dépressions agitées de celles qui débutent durant le climatère ? Également, quelle est la proportion de dépressions du climatère qui se caractérise par l'agitation, et quelle proportion survient après un délai ?

2/ Y a-t-il une différence significative de symptomatologie entre les cas diagnostiqués comme dépression d'involution et les cas étiquetés maniaco-dépressifs qui surviennent plus tôt dans la vie et qui se reproduisent dans la période d'involution ? En d'autres termes, y a-t-il entre l'apparition de la dépression retardée et l'agitation une modification dans la symptomatologie ?

Quand la fréquence relative de l'agitation et de la dépression retardée chez les patients déprimés dans la période d'involution est comparée, l'agitation en tant que caractéristique différentielle perd de sa signification. Malamud, Sands & Malamud (1941) rapportent, dans une étude de 47 cas diagnostiqués en tant que psychoses d'involution, que 17 (36%) montrent une

dépression retardée, et que 24 (52%) montrent une agitation, et le reste ni l'un ni l'autre.

Cassidy, Flanagan & Spellman (1957) ont essayé de déterminer si l'on peut distinguer les dépressions d'involution d'avec les dépressions des sujets jeunes à partir de leur symptomatologie. Ils ont comparé la fréquence relative de 66 symptômes médicaux et psychiatriques dans deux groupes : 20 patientes déprimées de sexe féminin âgées de 45 ans et plus (sans épisode antérieur de dépression), et 46 femmes déprimées moins âgées. Ils n'ont pas trouvé de différence significative dans la fréquence des symptômes.

L'étude la plus pertinente – et la plus décisive – dans la littérature a été reportée par Hopkinson en 1964. Il a enquêté sur les caractéristiques de 100 cas consécutifs de troubles de l'humeur chez des patients âgés de 50 ans et plus ayant consulté à la clinique universitaire de l'Université de Glasgow.

Il a pris les 61 cas pour lesquels il s'agissait d'un premier épisode de maladie et qui de ce fait étaient diagnostiqués comme mélancolie d'involution, et les a comparé aux 39 cas qui avaient eu des épisodes antérieurs considérés comme étant des épisodes maniaco-dépressifs. Contrairement à la conception généralement admise, il a mis en évidence que l'agitation apparaît de manière significative plus fréquemment dans le groupe maniaco-dépressif que dans le groupe des dépressions d'involution (61% contre 36% ; $p < .02$). Ces résultats vont à l'encontre de l'existence d'un syndrome spécifique d'involution distinct des autres dépressions par sa symptomatologie.

Au cours de notre recherche systématique sur la dépression, nous avons relevé quelques données relatives à la question de l'agitation dans la dépression d'involution. Nous avons étudié 482 patients dont le degré d'agitation était classé par des psychiatres en bénin, modéré ou sévère. L'incidence de l'agitation dans les différentes catégories nosologiques a été : dépression névrotiques (95 cas) 57% , dépressions psychotiques (27 cas) 70 % , réactions d'involution (21 cas) 52 % , phases dépressives d'un syndrome maniaco-dépressif (6 cas) 17 %, réactions schizophréniques (161 cas) 42 % ; et toutes les autres catégories nosologiques (172 cas) 44 %.

Nous avons constaté que l'agitation était un symptôme commun retrouvé aussi bien chez les patients non déprimés (comme les schizophrènes), que chez les déprimés. En outre, l'agitation est plus fréquemment diagnostiquée chez les patients souffrant de psychose dépressive réactionnelle ou de névrose dépressive réactionnelle, que chez ceux qui souffrent d'une mélancolie d'involution. Cela corrobore le fait que l'agitation n'est pas un symptôme spécifique dans les dépressions d'involution.

Une autre approche des données est de déterminer si l'agitation est liée à l'âge de l'involution, indépendamment d'un diagnostique spécifique. Quand on analyse tous les cas de dépression psychotique réactionnelle on obtient 52 cas de dépression agitée. Parmi ceux-ci 25 patients ont moins de 45 ans, et 27 en ont plus, ce qui indique que l'agitation dans la dépression psychotique ne survient pas plus souvent chez les sujets âgés que chez les jeunes. De même, parmi les 95 cas d'agitation de la catégorie des névroses dépressives, 72 apparaissent avant l'âge de 45 ans.

Personnalité prémorbide

5 Plusieurs études ont tenté de définir des personnalités prémorbides chez les patients souffrant de dépression d'involution. La première étude, celle de Titley (1936), méthodologiquement supérieure à d'autres études ultérieures, mérite d'être décrite plus en détail. En se basant sur les anamnèses obtenues par d'autres psychiatres, Titley a comparé la prévalence relative de traits de caractères variés comme le perfectionnisme, la minutie et l'obstination dans trois groupes d'individus différents : 10 mélancoliques d'involution, 10 maniaco-dépressifs, et 10 normaux. Chaque groupe a été évalué sur une échelle de 5 pour chaque trait, et un score pour chaque trait a été obtenu pour les trois groupes en additionnant les évaluations combinées de tous les membres de chacun. Les résultats de Titley ont montré que les scores du groupe des involutionnels étaient plus élevés que ceux des deux autres groupes pour les traits suivants : moralité, économie, réticence, sensibilité, opiniâtreté, perfectionnisme, méticulosité au travail et sur sa personne. Le score a été moins élevé pour : le concernement, l'adaptabilité, la sociabilité, l'empathie, la tolérance et l'équilibre sexuel.

Les résultats de ces études n'ont pas été acceptés facilement en raison des limitations évidentes qu'elles

présentent. Premièrement, le fait d'additionner les scores au lieu de présenter un score moyen pour chaque groupe déforme en fait les données, en particulier là où il n'y a pas de preuve d'une distribution normale dans la population. Un ou deux cas extrêmes, surtout dans des petits groupes de ce genre, peut radicalement changer le score du groupe. Deuxièmement, les individus normaux ont un score à peine supérieur à celui des maniaco-dépressifs pour des traits qui sont généralement décrits comme indicatifs de la personnalité prémorbide du maniaco-dépressif (concernement, empathie, sociabilité). Cela suggère soit que l'étude infirme l'hypothèse d'un type de personnalité morbide prévalente chez les maniaco-dépressifs soit que l'étude elle-même n'est pas valable. Troisièmement, il existe une disparité marquée dans l'âge moyen des involutions comparé aux deux autres groupes : 56,2 ans pour les involutionnels ; 29,2 ans pour les maniaco-dépressifs ; et 34,0 ans pour les normaux. Ces résultats suggèrent l'idée que les différences dans les personnalités prémorbides pourraient être fonction de l'âge des patients plutôt que du type de maladie.

Quatrièmement, les catégories de diagnostic utilisées ont un degré de fiabilité limité (voir chapitre 11). De plus, la nature des caractéristiques évaluées chez les patients sont notoirement difficiles à estimer et sont généralement sujets à désaccord.

Enfin, le nombre de cas – dix dans chaque groupe – est relativement petit, et en l'absence de test statistique significatif les différences observées ne peuvent être attribuées à autre chose qu'au hasard.

Plusieurs autres études sérieuses ont soutenu les hypothèses de Titley et défendu l'existence d'une personnalité prémorbide typique dans les mélancolies d'involution. Palmer & Sherman (1938) sont parvenus à cette conclusion sur la base de la comparaison des protocoles de 50 involutionnels avec ceux de 50 maniaco-dépressifs. Ils n'ont cependant présenté aucun tableau ni analyse statistique de leurs données, aussi la validité de leurs conclusions n'est pas contrôlable.

Malamud, Sands & Malamud (1941), ont également repris l'idée de Titley d'un profil de traits caractéristiques de l'involution, sur la base d'une étude de 47 patients involutionnels.

Un examen de leurs données indique que les traits typiques (consciencieux, pudibond, opiniâtre) apparaissent dans seulement une minorité de cas, et les caractéristiques extraverties apparaissent aussi souvent que les traits les plus fréquents. Dans l'ordre de fréquence décroissante les traits attribués aux involutionnels étaient : extravertis (15), introvertis (15), sensibles (15), consciencieux (9), pudibonds (7), opiniâtre (5) et économes (3).

Leurs propres résultats paraissent contredire l'idée d'une organisation spécifique de la personnalité chez les mélancoliques.

En résumé, toutes ces études ne règlent pas la question d'une personnalité prémorbide spécifique dans la mélancolie. Les études ont été menées de manière trop peu rigoureuse pour permettre des conclusions définitives et dans au moins un exemple (Malamud, Sands & Malamud) les découvertes, prises telles qu'elles se présentent paraissent invalider la notion d'une personnalité morbide spécifique.

Conclusion

Un inventaire des études systématiques menées à propos des dépressions d'involution soulève de fortes réserves quant à l'utilité de cette catégorie nosologique. L'idée répandue que la dépression d'involution pourrait être distinguée des autres types de dépression psychotiques sur la base des symptômes (tels que agitation) n'a pas été étayée par des études rigoureuses. De plus il n'existe aucune preuve que les modifications hormonales durant la période climatérique soit d'une manière quelconque responsables des dépressions survenant qu cours de cette période.

À la lumière des données actuellement disponibles, il n'existe point de justification pour accorder une étiquette spéciale aux dépressions survenant à la période d'involution, pas plus qu'il n'y en a à établir d'autres catégories spécifiques en fonction de l'âge tels que les dépressions de l'adolescence ou dépressions du milieu de la vie. De plus, classer dans la rubrique des réactions d'involution les réactions dépressives et paranoïdes survenant tardivement dans de la vie associe artificiellement, sur la seule base de l'âge, deux désordres cliniques distincts. ▣

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 60-63
ISSN 1727-2009

Jean-Luc Vannier

Le Désir & la Mort : brève spéculation sur le vieillissement

La paix qu'Éros menace, celui qui vous l'offre, c'est Thanatos.
André Green

C'est Madame du Deffand qui, dans sa correspondance avec Voltaire, exprimait avec une pointe spirituelle le sentiment sur son âge avancé : *« Le fâcheux dans la vie, écrivait-elle à l'illustre philosophe, c'est d'être né et l'on peut pourtant dire de ce malheur là que le remède est pire que le mal. »* [1] La naissance ouvre toujours l'irréversible compte à rebours du cheminement énigmatique vers le néant. Si traditionnellement, le sens commun tend à opposer la notion de la vie à celle de la mort, la philosophie ou la psychologie ont sensiblement modifié cette perception et tenté, non sans un notable succès, d'établir une série de passerelles, d'analogies et de renvois mutuels, à même d'éclairer et de rendre acceptable la seconde par la première. De la conception jusqu'au dernier souffle, les différents « âges de la vie » sont devenus des objets d'étude des sciences humaines, reliant ainsi entre eux les maillons d'une chaîne dont le commencement et la fin ne sont désormais plus exclus.

La psychanalyse a, elle aussi, largement contribué à faire évoluer les questions de la mort en introduisant, à travers l'étude des processus psychiques inconscients une rupture avec une approche qui maintenait « la mort » refoulée et profondément enfouie dans la pensée archaïque. Il s'agit là d'un paradoxe – il n'en manque pas en psychanalyse dès lors qu'on s'intéresse à l'inconscient – dans l'élaboration de la théorie fondée sur l'expérience clinique. En effet, dans la psychopathologie des âges de la vie, la période du vieillissement ne semble pas avoir retenu toute l'attention du fondateur de la psychanalyse et des praticiens qui lui ont succédé. Mis à part l'article de Ferenczi *« Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge »* [2] et celui de Karl Abraham sur *« Le pronostic du traitement psychanalytique chez les sujets d'un certain âge »* [3], Freud lui-même n'a abordé rapidement le sujet qu'en incidente dans « Pour introduire le narcissisme ». Sa correspondance privée fournit, en revanche, un matériel très riche sur les considérations portées par le père de la psychanalyse sur les impressions qui accompagnent le fait de vieillir.

Paradoxe encore puisque la psyché de l'être humain qui entame la dernière période de sa vie met particulièrement en exergue deux symboles clefs de la psychanalyse : le désir et la mort.

Désir & mort : une communauté de destin

Dans ses « considérations sur la guerre et la mort », Sigmund Freud rappelle que l'être humain entretient avec la mort un « rapport qui manque de franchise ». Marquée par l'ambivalence lorsqu'il s'agit de celle de l'autre, « un grand plaisir qui n'est pas à négliger en vieillissant » [4], la mort qui nous attend suggère des tendances à « la mettre de côté, à l'éliminer de la vie ». Déni et refoulement de la notion accompagnent les âges de la vie jusqu'au vieillissement. Or, la vieillesse présente avec la mort une proximité rendue troublante par ses aspects physi-

● Psychanalyste à Nice : 06 16 52 55 20. Email : jlvannier@free.fr

[1] Bénédetta Craveri, *Madame du Deffand et son monde*, coll. Points Essais, Seuil, 1999.

[2] Sandor Ferenczi, *Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge*, O. C., tome III, Payot, 1982.

[3] Karl Abraham, Le pronostic du traitement psychanalytique chez les sujets d'un certain âge, O. C., tome II, Payot, 1966.

[4] « Celui, explique Madame du Deffand, de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vu mourir et la foule de ridicules qui ont passé devant nos yeux », in *Madame du Deffand et son monde*, *op. cit*.

ques. Force est pourtant de constater que les « âges déclinants » entretiennent une étrange « complicité » avec l'annonce de la terminaison. Comment expliquer cette situation ?

La psychanalyse a permis de mettre à jour une singulière relation entre le désir et la mort.

L'apparition, dans la doctrine freudienne en 1920, de la pulsion de mort a éclairé la mécanique du désir en proposant une convergence entre les deux notions, une sorte de communauté de destin. La pulsion de mort, explique Freud, est la tendance de tout être vivant à retourner à l'état inorganique : « Si nous admettons que l'être vivant est venu après le non vivant et a surgi de lui, la pulsion de mort concorde bien avec la formule (...) selon laquelle une pulsion tend à un état antérieur ». [1] La fin de la vie et le désir sont, en quelque sorte, mus par le même ressort aussi étonnante que cette contradiction puisse paraître. Le désir, comme la mort, appartient à la vie. Le vieillissement ne fait que subir l'un comme l'autre comme une étape obligatoire sur un parcours dont il ne serait pas responsable du tracé. C'est là, comme l'énonce le philosophe Schopenhauer, « ce qui explique peut-être cette expression de douce sérénité répandue sur le visage de la plupart des morts ». [2]

Quant au désir, son identification, le fait de « ne pas céder » sur celui-ci alimentent, comme nous le savons, la dynamique de la cure autant qu'ils en esquissent sa finalité. Mais, à l'image de la formule freudienne, « avec la satisfaction, cesse le désir et par conséquent la jouissance aussi » [3], telle est la « petite mort ». En ce sens, la satisfaction ne saurait être qu'une délivrance à l'égard d'une douleur, explique le fondateur de la psychanalyse dans « Malaise dans la civilisation ». Dans le but ultime constitué par la jouissance réside bien l'extinction provisoire du désir, la perte signifiant le retour à la situation antérieure du manque, à l'état déplétif d'un sujet toujours désirant. C'est ce désir, que le philosophe Arthur Schopenhauer rapproche de sa notion de « vouloir-vivre », de cette volonté « qui manque totalement d'une fin dernière, désire toujours, le désir étant tout son être, désir que ne termine aucun objet atteint, incapable d'une satisfaction dernière » . Désir garant de la survie de l'humanité, aussi indestructible que son « être en soi », et qui échappe au temps comme à la mort.

Perspective qui a également guidé Jacques Lacan à s'interroger sur cette « réalité la plus inconsistante ». [4] Identifiée à la volonté, la force vitale cherche, comme celle qui anime le désir, à revenir à un état antérieur ce qui autorise Freud, par sa pulsion de mort, à considérer que *« dans cette perspective, tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes »*.

L'inscription de la perte finale dans l'acte de naissance même est ainsi rarement prise en considération dans la cure qui a souvent tendance à se concentrer sur les souffrances de l'infantile. C'est se risquer à oublier qu'à la première perte de l'enfant, qu'à sa chute dans la vie qui le contraint à quitter le monde bienfaisant intra-utérin, bientôt suivie par la perte de l'enfance à la puberté, correspond probablement le saut final dans le néant, bouclé comme un éternel retour et susceptible d'éclairer le refoulement originaire. *« Naissance et mort appartiennent également à la vie »* et *« ils font équilibre »* [5] écrit à ce sujet Schopenhauer.

Ce philosophe rompt avec une tradition bien établie, en posant la différence entre la volonté, le vouloir-vivre qu'il situe avant toute chose, y compris avant la connaissance, à l'image du nouveau né qui « doit apprendre alors qu'il veut déjà ». [6] Cette volonvolonté explique cet « attachement sans bornes à la vie » [7] alors que la connaissance sur la mort susceptible d'être acquise au cours de l'expérience des ans nous offre le moyen d'en relativiser la douleur, voire de nous la faire accepter. Peine perdue. La fin de la vie de Freud reste, à ce titre, paradigmatique d'une « volonté », d'un « vouloir-vivre » qui n'obéit pas à l'intellect : dans ses toutes dernières heures, il doit encore faire appel à son médecin pour obtenir de lui

[1] Sigmund Freud, *Abrégé de psychanalyse*, PUF.
[2] Arthur Schopenhauer, *Le Vouloir-Vivre, l'art & la sagesse*, textes choisis par André Dez, PUF, 1963.
[3] Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971.
[4] Jacques Lacan, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* 1964, in *Le Séminaire de Jacques Lacan*, *Livre XI*, Seuil, 1973.
[5] Arthur Schopenhauer, *Douleurs du monde, pensées et fragments*, Rivages Poche, Petite Bibliothèque, 1990.
[6] Arthur Schopenhauer, *Aphorisme sur la sagesse & sur la vie*, coll. Quadrige, PUF, 1985.
[7] Arthur Schopenhauer, *Métaphysique de l'amour, métaphysique de la mort*, extraits de *Le Monde comme volonté & comme représentation*, coll. 10/18, avril 2001.

qu'il lui administre l'ultime dose sédative destinée à anéantir les quelques forces encore vives qui font obstacle à sa décision de mourir. Voilà bien l'exemple de « l'organisme en conflit permanent avec les forces naturelles qu'il subordonne pour assurer son unité vitale » [1]. Comment ne pas comprendre, pour rejoindre Bichat, cette vie comme « l'ensemble des forces qui résistent à la mort », lorsque des agonisants, encore conscients, attendent « impatiemment » la fin en répétant avec cette force sublime la terrible exclamation : « Que c'est long ! »

Enfance & vieillesse entre plagiat & recommencement

« Nous avons beau vieillir, explique Schopenhauer, dans notre for intérieur, nous nous sentons toujours le même que nous étions dans notre jeunesse, dans notre enfance même ». Entre l'enfance et la vieillesse, la psychanalyse a su montrer les retours et les emprunts rendus aussi variés que possibles par un inconscient pour lequel « le temps ne compte pas ». En voici quelques exemples :

Parmi ces échanges entre enfance et vieillesse, le plus connu d'entre eux réside dans un retour à la pulsion orale qui se rencontre au dernier terme et que Lacan résume avec son humour habituel : « ce qui va à la bouche retourne à la bouche », rappelant au passage que l'objet pour la libido reste totalement indifférent. [2]

Dans *« Tuche et Automaton »*, Lacan explique encore qu'en dépit de l'attirance de l'enfant pour la nouveauté, le vrai succès d'un conte, c'est sa « répétition » : d'où l'exigence que le conte soit toujours le même et que « sa réalisation soit ritualisée » c'est-à-dire textuellement le même. Inutile d'insister sur l'importance, pour les âges déclinants, de cette répétition des gestes et des récits, source de besoin sécuritaire mais aussi de liaison avec l'entourage. L'histoire racontée, sa récitation maintient « ouvert » l'accès à cette identité narrative [3], la sienne autant que celle de ses ancêtres disparus. Par son récit chronique, l'être en fin de vie marque bien l'enjeu du vieillissement comme un affrontement personnel avec le temps et un combat contre l'effacement de son inscription dans l'espace. Le gardien de la mémoire est aussi un banquier d'une histoire qu'il thésaurise.

S'il est une expérience de la psyché qui fait retour dans le vieillissement, c'est bien celle du miroir. Comment, en effet, ne pas évoquer ce moment fondamental dans la petite enfance où l'enfant fait, à travers l'image spéculaire du « stade du miroir », l'expérience constitutive de l'image inconsciente du corps ? Comment pourrait-il oublier cette *« jubilation »* qui accompagne et sanctionne la découverte de son intégralité corporelle [4] ? Avec l'âge pourtant, le corps subit « l'outrage » des ans, se soumet aux forces de dé-liaison, à même d'entraîner une rupture avec le Moi. La difficulté de se regarder dans le miroir, au risque d'inverser la scène positive de l'image spéculaire, de provoquer morcellement et explosion du corps dans la psyché explique, me semble-t-il, l'apparition, sur les meubles et dans les moindres recoins des pièces, de cadres fixant les photos d'une descendance qui renvoie une image plus bienveillante du regard familial…

Qui a joui jouira

L'homme ne peut renoncer aux plaisirs qu'il a un jour connus car l'appareil psychique conserve la trace des premières satisfactions. Contrairement aux conceptions couramment admises, le désir, comme énergie quantifiable de libido, ne diminue pas, mais « se réorganise sous la contrainte ». [5]

Dans un article de 1895, Freud reprend les termes d'une lettre adressée à son ami Fliess un an plus tôt : Avec l'âge, explique le père de la psychanalyse, « la libido ne diminue pas, mais il se produit une telle augmentation dans la production de l'excitation somatique que le psychisme est dans un état d'insuffisance relative pour maîtriser cette excitation ». [6]

---

[1] Gabriel Péron, *Schopenhauer, la philosophie de la volonté*, coll. Ouverture Philosophique, L'Harmattan, 2000.

[2] Lacan, *Le Séminaire*, *op. cit*.

[3] Muriel Gilbert, *L'Identité narrative, une reprise à partir de Freud de la pensée de Paul Ricœur*, éd. Labor et Fides, Genève, 2001.

[4] Nous n'entrerons pas ici dans les détails de l'opposition entre Lacan et Dolto sur les effets de l'impact que l'image du miroir produit chez l'enfant. Voir à ce sujet : Françoise Dolto, J.-Daniel Nasio, *L'Enfant du miroir*, Petite Bibliothèque Payot, 2002.

[5] Annie Birraux, « Pychopathologie des âges de la vie », in *Psychanalyse*, coll. Fondamental, PUF, 1996.

[6] Bianchi et al., *La Question du vieillissement*, Dunod, 1989.

Fantastique analogie avec la période pubertaire où le corps précède et entraîne la psyché non préparée de l'adolescent. Ces deux moments de la vie mettent ainsi en cause la relation avec l'objet : à la puberté, l'autre est interdit ; en fin de vie, l'autre est silencieux, condamnant l'investissement objectal à l'échec traumatisant. L'adolescent ne comprend pas, le vieillard ne comprend que trop. L'égoïsme de l'âge déclinant vaut alors mesure de sauvegarde dans cette inéluctable impasse.

Dans cette perspective, découvrant un autre rapport étonnant entre l'enfance et le vieil âge, les cliniciens des âges avancés ont mis à jour, comme pour la puberté, un travail psychique destiné à « supporter l'insupportable » qui revêt la forme d'un retour à la pensée magique, marque de la toute puissance infantile. Alors que l'adolescence s'accompagne des fatasmes masturbatoires pubertaires, à même de l'aider à franchir cet « inconnaissance », l'approche de la mort donne lieu à des élaborations mentales sous la forme d'investissements en des croyances ésotériques et transcendantales vécues comme des « modalités de réassurance narcissique ». [1]

Par ailleurs, cette « expansion libidinale » et « l'exaltation de l'appétence relationnelle » représentent chez certains psychanalystes, les « traits essentiels de l'approche de la mort ». [2] Il est intéressant de constater que cette vision du « grand voyage » n'est pas sans rappeler celle du passage de l'enfance à l'adolescence, l'une comme l'autre dûment marquées par des rites initiatiques. La fin de vie signifie l'abandon de l'âge mûr alors que la période pubertaire marque la fin de l'enfance, voire l'entrée dans la vie après la période intra-utérine, autant de pertes et de chutes qu'accompagnent des phénomènes identiques mettant en jeu le désir. Freud n'évoquait-il pas l'angoisse de la mort comme « analogon de l'angoisse de castration » [3] ?

Cette perte donne lieu à un travail sur la nature duquel les psychanalystes ont considérablement évolué : Les conceptions de Eissler selon lequel celui qui va mourir fait un « travail de deuil sur lui-même », ont été remplacées par celles nommées aujourd'hui par d'autres praticiens « travail du trépas ». Le sujet, parfois un malade condamné, témoigne selon eux pour ce qui lui reste à vivre d'un prodigieux appétit relationnel et se lance dans un « considérable surinvestissement des objets d'amour », « indispensable pour assimiler tout ce qui n'a pas pu l'être jusque-là dans sa vie pulsionnelle ». [4]

De manière générale, force est de constater que l'intérêt de la psychanalyse pour la période du vieillissement connaît à peu près la même évolution qui fut celle de la psychanalyse d'enfants : encore marginal il y a peu, cet attrait croissant pour l'étude des âges déclinants répond aux modifications du champ social qui la rend digne d'un objet d'étude. L'émergence d'un quatrième âge dû à l'allongement de la durée de vie, l'inévitable dimension ludique et les offres de loisir qui accompagnent et font de la tranche d'âge précédente, une part de marché économique non négligeable, suscitent dans la pensée collective un « retour en grâce » – le troisième âge heureux – dont la sexualité n'est pas – ou plus – exclue. La psychanalyse peut alors investir la clinique sur la base théorique déjà énoncée par Karl Abraham et selon laquelle « l'âge de la névrose est plus important que l'âge du sujet ». [5]

Une réhabilitation des âges déclinants paraît ainsi programmée. Dans son journal intime, George Sand annonçait déjà cette prise de conscience : « On a tort de croire que la vieillesse est une pente de décroissement : c'est le contraire. On monte, et avec des enjambées surprenantes. Le travail intellectuel se fait aussi rapide que le travail physique chez l'enfant. On ne s'en rapproche pas moins du terme de la vie mais comme d'un but, et non comme d'un écueil ». – Heureuse George Sand de s'en persuader ! ▣

%

[1] Annie Birraux, *op. cit.*
[2] Michel de M'Uzan, *De l'art à la mort*, Coll. Tel, Gallimard, 1977.
[3] Sigmund Freud, *Inhibition, symptômes, angoisse*, PUF, 1990.
[4] Michel de M'Uzan, *op. cit.*
[5] Karl Abraham, *op. cit.*

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 64-73
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Défense & illustration des grands cycles de la vie d'un point de vue psychanalytique

◈ Compte rendu des réunions du séminaire fermé sur *Le Démon de midi & le Démon de minuit*, du 10 & du 17 mars 2004.

I. – *Les termes du problème*

1. L'échelle des âges
2. Le point de vue développemental est-il fécond en psychanalyse ?
3. La conception des lignes de développement

II. – *Éléments de réponse*

4. La conception des grands cycles de la vie
5. Un pari à courir
6. Esquisse d'un tableau des grands cycles de la vie
7. Où en sommes-nous arrivés ?

● *Bibliographie*

I.

Les termes du problème

L'échelle des âges

1 Les cycles de la vie sont de deux sortes : les cycles longs et les cycles courts. Ces derniers consistent essentiellement en alternances rythmiques élémentaires comme l'activité et le repos, crispation et détende, spasme et abattement, veille et sommeil, vigilance et rêverie, exaltation et dépression, donner et recevoir, et divers autres états plus ou moins transitoires comme les rires et les pleurs, le deuil, la pratique des traits d'esprit (le *Witz*), le maniement des injures, les crises de rage, les jours de bonté, etc. Ces cycles courts à deux temps se combinent avec toutes sortes d'effets d'après-coup à des cycles longs, mais ce sont surtout ces derniers qui vont retenir mon attention en tant que « grands cycles de la vie ».

De quoi s'agit-il au juste ? Il existe un domaine d'investigations dénommé la « psychologie du développement » qui vise à décrire les étapes de la vie et qui cherche en général à étalonner la vie humaine suivant une sorte d'échelle, – de là l'expression d'*échelle des âges*, par exemple. Je relisais dernièrement *La Rhétorique* d'Aristote. Au IVe siècle avant J.-C., Aristote distinguait apodictiquement trois âges : la jeunesse, l'âge mûr (ou la force de l'âge, ou l'homme fait), et la vieillesse [1]. Toutefois, à la page 240 de l'édition que j'avais sous les yeux (Paris, Livre de Poche, 1991), se trouve une note qui reprend la substance d'un scolie anonyme sur la *Métaphysique*, livre A, p. 985 de l'éd. Bekker, où l'on distingue les neuf âges de la vie, d'abord en cinq périodes de 7 en 7 années d'intervalle, comme suit :

– Jusqu'à 7 ans on est : παιδιον [paidion]
– Jusqu'à 14 ans on est : παις [pais]
– Jusqu'à 21 ans on est : μειραχιον [meirakion]
– Jusqu'à 28 ans on est : νεανισχος [neaniskos]
– Jusqu'à 35 ans on est : ανερ [aner]

À quoi succèdent quatre âges à des intervalles non spécifiés, à savoir : αχμη [akmé], παραχμη [parakmé], ωμογηρας [homogéras], et enfin γηρας [géras].

Les tentatives visant à proposer une certaine périodicité de la vie humaine sont variées et d'intérêt inégal. Et celle que je viens de citer n'est pas la moins intéressante. Mais là n'est pas encore la question. Il faut en effet en passer par un préalable qui consiste à démontrer la pertinence du point de vue développemental pour notre discipline : la psychanalyse.

[1] ARISTOTE : *Rhétorique*, 1389a. *Idem* Livre II, chap. 12, 13, et 14.

Le point de vue développemental est-il fécond en psychanalyse ?

2 Poser ce préalable est en vérité un peu surprenant au regard de l'histoire du discours psychanalytique. Pour Freud, Ferenczi, Abraham et combien d'autres grands noms de la psychanalyse à leur suite, la pertinence du point de vue développemental allait de soi :

– Freud s'est très tôt occupé du « développement libidinal », il y a consacré ses fameux *Trois traités sur la théorie sexuelle* (1905*d*), ouvrage qu'il n'a cessé de remanier au cours de sa vie pour y reverser le résultat de ses nouvelles investigations.

– Ferenczi (1913) a étendu le point de vue développemental à l'investigation du développement du sens de réalité.

– Abraham a conçu en 1924 un célèbre synopsis pour classer en un ensemble intégré la diversité des recherches menées jusque là sans esprit de système.

– Le trio dit de *l'ego-psychology* (Hartmann, Kris et Loewenstein), n'est pas demeuré en reste. En 1945 il a cru bien faire en intégrant aux points de vue métapsychologiques distingués par Freud le point de vue génétique.

Ce n'est pas qu'aucune voix contestataire ne se soit jamais élevée contre le point de vue développemental. À commencer par Jung, ou par Karen Horney, ou Clara Thompson. Mais Jung s'est trouvé repoussé carrément au dehors de la psychanalyse freudienne, et les autres à ses confins. Et ce n'est que beaucoup plus récemment que des voix contestataires se sont élevées parmi les freudiens eux-mêmes. Sans doute que le structuralisme lacanien n'y est pas pour rien, courant qui s'est distingué dans sa lutte sans merci contre *l'ego-psychology*. Le plus amusant peut-être en l'histoire est de trouver le traducteur français de Clara Thompson, qui est en même temps un contempteur acharné du lacanisme, parmi les psychanalystes les plus systématiquement hostiles au point de vue développemental. Vous avez sans doute reconnu André Green (1967, 1979, etc.). Les arguments avancés par cet auteur m'intéressent médiocrement quand ils se réduisent à des invectives ou à des cris de Cassandre. Néanmoins, je voudrais détacher de l'étude de 1979 deux ou trois passages qui me serviront de points d'appui. Le premier est le suivant (p. 159) :

> De nos jours, la fécondité théorique s'inscrit, à mon avis, à contre-courant de la pensée développementale.

Cette évaluation est un peu à l'emporte-pièce. Or il se trouve qu'on peut la soumettre facilement à une rapide vérification grâce à Tyson & Tyson qui ont pris la peine de publier en 1990 une synthèse critique sur les théories psychanalytiques du développement de l'enfant et de l'adolescent. Dans sa traduction française, cet ouvrage comporte plus de cinq cents pages dont une quarantaine de bibliographie. Je me contente d'y renvoyer. Il se peut que les résultats qu'on y trouve consignés ne soient pas tout à fait à la hauteur de nos espoirs. Mais je pense avec Héraclite que : *« Si tu n'espères pas tu ne rencontreras pas l'inespéré qui est scellé et impénétrable »*.

La conception des lignes de développement

3 L'autre argument que je voudrais relever est moins impressionniste. Le freudisme comporterait suivant Green un noyau dur dont il se fait personnellement le champion et qu'il résume ainsi :

> Nous avons bien conscience de ne rappeler que des données classiques, mais c'est justement pour souligner le noyau dur consistant de la théorie freudienne qui est son modèle de base pour le rêve comme pour le fantasme, le symptôme, le transfert, l'enfant. Car ce modèle continue de fonctionner toute la vie durant. C'est dire que la vue diachronique ne peut que se subordonner à la perspective structurale. Structure ouverte que l'aléatoire modifie dans certaines limites, mais qui demeure inchangée quant à sa constitution. Car l'inconscient est de constitution. (p. 168)

En France et ailleurs on commence à être réceptif à la mise au point de Serge Viderman qui a plaidé avec talent et fougue pour une structure ouverte, pour ne pas dire grande ouverte. En tout cas, les plus conservateurs d'entre les psychanalystes n'osent plus formuler leur thèse réactionnaire – selon quoi *« tout se joue dans les toutes premières années de la vie »* – sans prendre d'infinies précautions. C'est un progrès. Le problème n'en demeure pas moins le même : comment faire place au changement dans une structure qui demeure inchangée quant à sa constitution ? C'est un problème réel qui engage le freudisme à un point

tel qu'il a fait effectivement l'objet d'une thèse académique défendue par Daniel Widlöcher (1970) dans un livre portant justement le titre de : *Freud et le problème du changement*.

Dans les termes légués par Freud et que Widlöcher analyse avec nuance et finesse, il n'y a pas de doute que ce problème ne se trouve dans une impasse comme tant d'autres. Cependant, une sorte de consensus semble actuellement se dégager parmi les psychanalystes autour d'une position mitigée qui revient à adopter le point de vue suivant :

→ *La vie psychique est un travail d'auto-élaboration toujours renouvelé.*

On lit textuellement cette thèse sous la plume de Serge Tisseron (1995, p. 5). Mais il est surtout intéressant d'en suivre la justification dans la précieuse note explicative dont l'auteur a eu la gentillesse de nous gratifier :

> Cette approche rejoint les recherches récentes sur la vie psychique, notamment celles de Daniel Stern (1989). Pour cet auteur, l'évolution psychique n'est pas une succession de « périodes sensibles » pendant lesquelles des fixations spécifiques (orales, anales ou phalliques) pourraient survenir, mais un faisceau de lignes de développement continu. L'origine réelle d'un trouble peut donc se situer à n'importe quel âge. Daniel Stern renonce ainsi à la théorie du noyau traumatique infantile. Les traumatismes ne sont pas une « réédition » d'événements plus précoces de l'enfance. Il peuvent survenir à tout âge. Cet auteur ajoute à juste titre qu'une telle conception, conforme aux observations actuelles, rend le thérapeute « plus libre de vagabonder avec le patient à travers les âges et les domaines des sens de soi, afin de découvrir où l'action reconstructrice sera la plus intense, sans les obstacles d'obligations théoriques trop limitantes ».

Voilà encore le fruit de la lecture de Viderman, lequel n'a donc pas tout à fait perdu son temps à rédiger des livres pour les psychanalystes. Comme vous le savez peut-être la conception des *« lignes de développement »* remonte à Anna Freud (1965). Vous le savez peut-être également, c'est le Pr Widlöcher qui a tenu à traduire en français l'ouvrage d'Anna Freud auquel je viens de me référer. Et ce n'est pas non plus par hasard qu'il compte lui-même parmi les très nombreux psychanalystes – où se retrouvent même des kleiniens comme Jean Bégoin et Didier Houzel – à avoir fait bon accueil à l'ouvrage méritoire de Daniel Stern. La conception des « lignes de développement » est-elle une solution au problème du changement ? ou n'est-elle qu'une diversion toute provisoire ?

Comme disent les anglais, *wait and see* : attendons pour voir. Mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'attendre les bras croisés.

II.

Éléments de réponse

La conception des grands cycles de la vie

4 Il est de fait que notre groupe n'est nullement resté les bras croisés. J'ai mis au point progressivement un plan de recherches qui a inspiré pas mal d'investigations. Et je me rends aujourd'hui à l'amicale pression de certains d'entre vous qui souhaitent que j'en fasse une présentation coordonnée. Je me suis longtemps dérobé à cette pression et ce n'est pas sans hésitation que je me détermine finalement à en parler. Le fait est que les premiers pas effectués dans cette direction en compagnie d'Antoine Sarkis se sont faits à tâtons, et je ne suis pas encore tout à fait sûr de moi. Disons qu'il me paraît du moins opportun de faire le point.

J'introduirais mon propos par la remarque suivante. Au fil des années de pratique clinique je me suis rendu compte obscurément qu'on ne nous consulte pas n'importe comment, un beau jour où l'on s'est levé du pied droit. Freud était obsédé un peu trop par le problème du choix de la névrose. J'avoue pour ma part avoir été plutôt attiré par le problème du *Kairos*, du *timing*, de la nature de ce moment où l'on juge opportun de venir nous consulter. Quand vient-on nous consulter ? Il se peut qu'il y ait autant de réponses à cette question que de cliniciens, les uns faisant valoir la dégradation des bénéfices secondaires de la maladie, les autres la baisse du masochisme du sujet, d'autres encore la pression plus élevée de l'entourage, et que sais-je encore...

Pour ma part, je voudrais tout d'abord y répondre d'une façon imagée. Admettons que la vie est

un circuit où abondent les tournants. Il peut arriver qu'un de ces tournants soit mal négocié, qu'on se plante, qu'on se retrouve dans le décor. On réclame alors notre aide pour se remettre dans le circuit. L'image est bonne à condition d'en expliciter les deux termes principaux : **1/** qu'est-ce qu'un « tournant » ? et **2/** « négocier un tournant » en quoi cela consiste-t-il exactement ? C'est un peu pour répondre à ces deux questions que j'ai progressivement mis au point le plan de recherche dit des *cycles de la vie*.

Pour le dire d'un mot, un « tournant » dans la vie correspond à une tâche psychologique nouvelle, par exemple : avoir ses règles pour la première fois, tomber amoureux pour la première fois, perdre son pucelage, premier orgasme, devenir père ou grand-père, etc. Nous sommes souvent désemparés en face de ces nouvelles tâches. En termes métapsychologiques, on peut proposer deux traductions partiellement divergentes. Celle qui prévaut actuellement consiste à penser qu'un remaniement auto-élaboratif suffirait pour venir à bout de la nouvelle tâche. Dans cette perspective les maîtres-mots sont : *réorganisation*, *réaménagement*, *réélaboration*. Pour ma part je pense que cela ne suffit pas. Je pense qu'il faut procéder de temps en temps à des reformatages ou à l'installation de nouveaux logiciels dans l'appareil psychique. Je pense justement qu'on vient nous consulter quand l'urgence de la vie nécessite l'installation d'un nouveau logiciel, mais que le sujet éprouve les pires difficultés à se débrouiller tout seul pour s'en sortir.

En un certain sens, la différence n'est pas grande entre ces deux traductions métapsychologiques. Au fond, il s'agit dans les deux cas d'un remaniement auto-élaboratif. Néanmoins, dans le premier cas on privilégie la continuité de la vie psychique, tandis que dans le second on privilégie les seuils et les mutations. Souvenez-vous du Premier Congrès International de Psychologie qui eut lieu ici-même au Palais de l'UNESCO (7-9 avril 2000) sur le thème : *« Violence, addiction & adolescence »*. Je vous avais rendus attentifs au différend qui a opposé les Prs Chamoun et Gutton en un échange sans concession où le premier revendiquait la position continuiste et le second la position discontinuiste. Après tout, si ce n'est là qu'une affaire de tempérament, il n'y a pas grand mal à ce que la recherche aille dans toutes sortes de directions. Et si c'est plutôt un pari épistémologique, il semblerait qu'il soit inhérent à ce domaine de recherches puisqu'on le rencontre déjà au cœur du débat qui a naguère opposé Piaget (farouchement continuiste) et Wallon (tout aussi farouchement discontinuiste).

À la rigueur, on pourrait imaginer une gradation du travail psychique où la position minimale réclamerait du sujet un simple *réaménagement*, la position moyenne une *reprogrammation*, et la position maximale un *reformatage* ou l'installation d'un *nouveau logiciel*. En tout cas, l'existence d'un certain nombre de discontinuités n'exclut pas la présence de quelques continuités. Cette manière d'envisager le problème a l'avantage de nous rendre attentifs aux nouveautés, et, en privilégiant la nouveauté, elle préserve l'originalité de chaque cycle de la vie dans ce qu'il a d'irréductible. Du point de vue de la conduite de la cure elle récuse l'hypothèque du passé par rapport à l'avenir.

Un coup d'œil jeté à la terminologie de Freud permet de régler la question du vocabulaire. Le troisième traité des *Trois Traités sur la sexualthéorie* est intitulé : *« Die Umgestaltungen der Pubertät »*. Il a été d'usage de traduire en français *« Umgestaltungen »* par *métamorphoses* ou par *transformations*. C'est là une manière de prendre position pour une certaine continuité lors même que l'exposé de Freud souligne plutôt la discontinuité entre cette phase du développement libidinal par rapport à la précédente, laquelle était consacrée à la sexualité infantile. L'équipe des *OCF* propose de traduire de manière plus appropriée *« Umgestaltungen »* par *RECONFIGURATIONS*. Je propose pour ma part d'adopter ce vocabulaire quitte à mettre « reconfiguration » au singulier. À chacun des grands tournants de la vie intervient à mon sens une reconfiguration de l'appareil psychique qui contraste, en tant que refonte globale et discontinue, avec les processus élaboratifs courants.

Un pari à courir

5 À cet égard, et par exception, je veux bien prêter un instant l'oreille à notre Cassandre. Malgré son ton péremptoire, André Green a peut-être quelque chose de précieux à nous communiquer :

> Tout ce qui, dans la théorie psychanalytique, s'inspire d'une conception développementale de l'appareil psychi-

> que, tout ce qui fait de l'ontogenèse une référence principale, tout ce qui situe l'enfance comme axe fondamental de la théorie, tout ce qui s'appuie sur ce repère théorique pour intensifier, par tous les moyens disponibles, l'étude longitudinale de l'enfant, tout ce qui remplace la démarche indirecte de la psychanalyse par l'étude systématique des manifestations observables – non seulement l'observation directe, mais celle de l'enfant placé dans son contexte familial et, au-delà, dans l'ensemble des structures qui ont à en connaître (pédagogiques, judiciaires, hospitalières, etc.) – tire l'enfant du côté de la psychologie, de la pédagogie, des rapports avec la loi ou la médecine et tend en fin de compte vers l' « orthopédie ». (pp. 155-156)

On aura reconnu dans le dernier mot la griffe de Lacan et sa manière d'utiliser l'invective dans les questions de fond. Car il n'y a pas de doute que ce soit bien une question de fond qui se trouve ici soulevée. Au surplus, ce passage est complexe à souhait en raison de l'inflation verbale qui recouvre pas mal d'amalgames. Néanmoins, on peut considérer qu'à la crête, l'argument de Green oppose l'observation directe à la démarche indirecte et restreint la perspective développementale à l'impact de l'enfance sur les troubles de nos patients, impact qui se réduit aux yeux de certains de nos collègues à la maxime scolastique : *post hoc propter hoc*. J'avoue adhérer en gros à ce que Green dénonce. Mais cela ne dissipe pas mon malaise de fond. C'est qu'il me semble que ce passage joue de l'ambiguïté, dans la mesure où il peut se prêter à la reformulation suivante :

→ *Tout ce qui, dans la théorie psychanalytique, s'inspire d'une conception développementale de l'appareil psychique tire la psychanalyse du côté de la psychologie.*

Cette reformulation est mienne. Il se peut que ce soit la pensée profonde de Green... ou non. Peu importe. De toute manière c'est là une déclaration qui peut se soutenir. Et j'avoue en avoir été tourmenté. Si on la comprend comme un anathème, la conception développementale de l'appareil psychique est une affaire classée. Pour débloquer la situation et préserver la possibilité d'une issue il m'a fallu reformuler une nouvelle fois cette thèse de la manière suivante :

→ *Tout ce qui, dans la théorie psychanalytique, s'inspire d'une conception développementale de l'appareil psychique <u>risque de tirer</u> la psychanalyse du côté de la psychologie.*

Le ton péremptoire a disparu. Nous sommes en présence d'une simple mise en garde. S'il y a risque, c'est que l'entreprise n'est pas insensée, mais si ça se trouve il y aurait quelques précautions à prendre.

Le risque est réel et l'on peut en évaluer l'étendue à consulter justement la synthèse critique de Tyson & Tyson (1990). On croit encore faire de la psychanalyse alors qu'on a glissé vers une exploration des facultés de l'âme de l'ancienne psychologie : la mémoire, le souvenir, l'intelligence, l'émotion, l'attention, la conscience, etc. Cette glissade qu'un petit nombre de psychanalystes (dont je suis) regrette et dénonce, est assumée par le grand nombre d'un cœur léger. En effet, le courant dominant de la psychanalyse (américaine) a choisi de se ranger sous la bannière de la « psychologie psychanalytique » et de s'intéresser à la « sphère du Moi libre de conflit ». Grand bien lui fasse.

De mon côté, comme Green et quelques autres, je partage le point de vue selon lequel il y a une antinomie entre psychanalyse et psychologie qu'il serait bon de sauvegarder dans leur intérêt mutuel. Pour cela quelques précautions seraient de mise.

1/ Tout d'abord, il ne faudrait pas perdre de vue que c'est le *désir* et les *circuits de la libido* qui sont de notre ressort, et non pas les facultés de l'âme, ou la construction de la personnalité. Ce point mériterait un certain développement qui serait ici hors de propos. Tout au plus, je pourrais répéter ici ce que j'ai dit là-dessus au début de mon commentaire sur *Malèna*. J'y renvoie donc (Azar, 2002*c*).

2/ La notion de « stade », dans l'acception de Piaget représente pour nous un repoussoir. Piaget (1955) caractérise ses stades par cinq propriétés solidaires :

(a) L'ordre de leur succession est constant.
(b) Ils ont un caractère intégratif, de sortes que les structures construites à un palier donné deviennent partie intégrante des structures du palier suivant.
(c) Chaque stade présente une structure d'ensemble.
(d) Chacun comporte un niveau de préparation et un niveau d'achèvement.
(e) Et il faut distinguer en chacun les processus de formation des formes d'équilibre finales.

Cette manière de concevoir les stades flirte dangereusement avec les notions de croissance et de ma-

turation, ce qui n'est pas pour déplaire à Piaget mais ne peut pas nous convenir. Les cycles tels que je les envisage ne possèdent pas les deux premières propriétés. Ils ne sont pas dans une relation de succession, et ne présentent pas de caractère intégratif. Les instances de l'appareil psychique sont en conflit, lequel s'étend même régionalement au sein de chacune. En outre, il n'y a pas d'âge pour qu'un sujet soit confronté à l'installation d'un programme donné appartenant à tel ou tel cycle. Les hasards de la vie en décident. Les deux dernières propriétés distinguées par Piaget sont indifférentes. Quant à la troisième – que chaque cycle dût posséder une structure d'ensemble – c'est un vœu... pieux !

3/ La conception des cycles de la vie suppose l'existence de périodes critiques dans le développement humain. Au seuil d'un article bien connu portant justement le titre *« Critical periods in human development »*, Gordon Bronson, (1962), en bon disciple d'Erik H. Erikson (1959), déclare ceci :

> L'un des concepts les plus puissants à avoir émergé à partir de la théorie psychanalytique est le principe des périodes critiques biologiquement déterminées au cours des premières phases du développement humain.

À consulter la littérature psychanalytique subséquente, on remarque que la restriction aux premières phases du développement est obsolète. La plupart de nos collègues appliquent le principe des périodes critiques – biologiquement déterminées en dernière instance – à toute la courbe du développement humain.

Tel n'est pas le point de vue des cycles de la vie que je défends. Les périodes critiques auxquelles je me suis référé sont des moments féconds où peuvent avoir lieu (ou non) des remaniements psychiques de large envergure, que je dénomme à la suite de Freud des *reconfigurations*. À cet égard il me paraît fallacieux de parler de *« déterminisme biologique »*. Au demeurant, la plupart de ces cycles n'ont pas de répondant biologique. Il ne me paraît pas pertinent de conférer, par exemple, à la puberté ou à la ménopause le statut de déterminismes biologiques ; leur pertinence se réduit à leur éventuelle incidence psychologique de constituer une épreuve de réalité qui nous travaille au corps.

4/ Enfin, ce sur quoi nous devrions véritablement concentrer nos efforts c'est à trouver des repères structuraux issus de la clinique psychanalytique. Ces sortes de critères n'ont en général aucun répondant dans la psychologie académique. L'exemple paradigmatique que je vous remets en mémoire est l'amorce de *L'Éternel mari* de Dostoïevski (1870) qui nous avait longuement arrêtés en juin 1997, s'il vous en souvient. Rappelez-vous la première phrase du roman : *« L'été arriva, et contre toute attente Veltchaninov resta à Pétersbourg »*. Nous avions relevé ce *« contre toute attente »* pour en faire le levier du « cas ».

Une série d'autres repères structuraux de même nature sont venus rejoindre celui-ci, comme « vingt ans après », « l'apogée », le « second souffle », etc. Parallèlement nous avions recours à des notions très peu orthodoxes telles que *matrimoine*, *fantasturbaire*, *premier amour*, *démon de midi*, *démon de minuit*, etc.

Esquisse d'un tableau des grands cycles de la vie

6 J'ai retrouvé dans mes papiers l'esquisse d'un tableau des cycles de la vie qui remonte à septembre 1998. Il a été conçu dans la foulée de notre grande réunion de juin consacrée justement à *L'Éternel mari* de Dostoïevski. Dans le dossier où elle est classée, cette esquisse a subi de multiples remaniements. Je viens de la reprendre une fois de plus, et n'en suis pas autrement satisfait. Le principe de cette esquisse est d'envisager chaque cycle selon la tâche psychologique dont il faut triompher. Je me détermine à vous livrer cette méchante esquisse à titre strictement indicatif :

I. Le degré zéro du développement :
Gestation & Naissance
→ Œuf, embryon, fœtus
→ Préformation, épigenèse, organisateurs
→ L'acte de la naissance

II. La période *infans* & la question de l'Origine
[Le 1er Âge – 1re partie]
→ Mécanismes de défense primaires : projection, introjection, identification, refoulement primaire, clivage « bon » « mauvais »
→ Constitution de la psyché *après* la naissance
→ Instauration de la continuité de la vie
→ Implantation de signifiants (sexuels) énigmatiques

→ Fermeture de l'Inconscient
→ Odeurs & saveurs – Apprentissage des échanges émotionnels – La voix, le regard & le sourire
→ Degré zéro de la sexualité infantile

III. Acheminement vers la parole
[Le 1er Âge – 2e partie]
→ Autoérotisme / Autre·jouisseur / Narcissisme
→ Maîtrises sphinctériennes et posturale
→ Première stabilisation de l'image du corps : la Réalité, le Monde, l'Univers
→ Instauration de la fonction symbolique

IV. La première floraison de la sexualité (2 à 5 ans)
[Petite Enfance, l'Âge de la grâce]
→ Premiers choix d'objets (incestueux)
→ Prémisses de l'identité de genre
→ Fantasmes œdipiens & complexe de castration

V. Période de latence (autour de 7 ans)
[Seconde Enfance, l'Âge de Raison]
→ Scolarisation, socialisation
→ Mécanismes de défense & formation du caractère : refoulements, formations réactionnelles, sublimations, etc.
→ Barrière de l'inceste

VI. Adolescence [L'Âge lyrique]
& adolescence prolongée [Jeunesse, Bel âge]
→ Remaniements de l'image du corps & du vécu corporel
→ Identité sexuelle & choix d'objet non-incestueux (matrimoine, fil-à-la-patte, etc.)
→ Fantasturbaire / Premier amour / Fonction orgastique / Conditions d'amour

VII. L'homme fait, la Maturité ou la réalisation du Type
[L'Âge d'homme, la Force de l'âge, l'Âge mûr]
→ Vocation, mission, profession
→ Fonder un foyer
→ Préoccupations généalogiques (Noms-du-père) : ascendants, descendants, filiation, progéniture, paternité, maternité, parentalité

VIII. Crise du milieu de la vie, Acmé, Apogée
[L'Entre-deux-âges, les Années médianes]
→ Vingt ans après, premier bilan : qu'ai-je réalisé en cette vie *(l'Œuvre)*
→ Second souffle, nouveau départ, nouvelle chance
→ Démon de midi (réélaboration du 1er amour)

IX. Acheminement vers le *terminus ad quem*
[Retour d'âge, Âge critique, 3e âge, Âge de la retraite]
→ Vingt ans après : dernier bilan
→ Remaniements de l'image du corps et du vécu corporel / Suis-je encore désirable ?
→ Le démon de minuit (réélaboration des érotismes prégénitaux & de la barrière de l'inceste)
→ À quoi puis-je encore servir ? La retraite, l'art d'être grand-père, grand-mère
→ Préparation à la mort, à l'Immortalité, à l'Au-delà de la mort
→ Dépressions masquées & somatisations

X. La Vieillesse, l'Âge patriarcal, le 4e âge, les Sans âge, les Aïeux
→ Gérontologie & gériatrie : involution, décrépitude, sénescence, démences séniles
→ Handicaps physiques & mentaux
→ Plaisirs d'organes, nostalgies & envies
→ Sagesse : sauvegarde de la mémoire collective, des valeurs & des traditions

Commentaire : Un mot de commentaire ne messiérait pas. Encore une fois, ce n'est là qu'une esquisse. Elle comporte des faiblesses insignes que je ne songe nullement à dissimuler. Ces faiblesses dépendent évidemment du stade auquel où nous sommes parvenus dans nos investigations. Certains cycles ont été activement explorés, avec des résultats tout à fait encourageants (II, III, VI, VIII & IX). D'autres à peine effleurés et d'autres encore laissés pour compte. Patience ! on y pourvoira...

Le Xe cycle, par exemple, est mentionné par acquis de conscience. À quelle tâche psychologique est (parfois) confronté un patriarche ? Il me semble que les aïeux sont, dans le meilleur des cas, les dépositaires de la *sagesse* au sens de la sauvegarde de la mémoire collective, des valeurs et des traditions. Il me plaît d'imaginer mon patriarche sous les traits de Sophocle nonagénaire. Une légende à laquelle j'accorde foi volontiers rapporte qu'un de ses fils avait engagé contre lui une procédure d'interdiction pour sénilité. *Œdipe à Colone*, qui est incontestablement son chef-d'œuvre, fut la réplique de Sophocle. Et le message de sagesse que cette pièce recèle est justement en conformité avec le rôle du patriarche au sein de sa communauté. Plus proche de nous, vous pouvez consulter l'extraordinaire témoignage de Don C. Talayesva (1947[2]) dans *Soleil Hopi*. Plus proche encore, consultez le film admirable d'Arthur Penn *Little Big Man* (*Les Extravagantes aventures d'un visage pâle*, 1970). Par contre, j'avoue hélas ne posséder aucune obser-

vation clinique à l'appui de cette intuition... N'y aurait-il plus de sages aujourd'hui ?

Où en sommes-nous arrivés ?

7 Pour terminer, j'ai pensé faire un rapide survol de l'état de la recherche dans le cadre des cycles de la vie que je viens d'esquisser. Mais je manque vraiment de courage pour m'aventurer dans le maquis des projets réalisés, des projets en plan et des projets en l'air. En en dressant la liste (*cf.* bibliographie) je me suis rendu compte tout de même que nos réalisations touchant aussi bien les cycles courts que les cycles longs sont déjà assez considérables.

Les premières recherches entreprises en collaboration avec Antoine Sarkis remontent à nos années doctorales (1972 *& suiv.*). Nous avions approché à l'époque le regretté Roland Barthes pour effectuer sous sa direction à l'Ecole Pratique des Hautes Études un travail de large envergure sur le conte type 333 intitulé « Le Glouton » dans le catalogue de Paul Delarue (1957), mais qui vous est plus connu sous la dénomination du « Petit chaperon rouge ». Cela nous a menés à l'anorexie et au *Matrimoine*. Par une échappée collatérale l'anorexie a mené au deuil, et le deuil à la nostalgie et à la préparation à la mort. Ce fut un accident de parcours que d'avoir mis le doigt sur le rôle du syndrome du *fil à la patte* dans le développement sexuel de l'adolescente.

Puis ce fut *L'Éternel mari* de Dostoïevski (septembre 1997). C'est alors que le cadre des cycles de la vie a pris forme pour la première fois. J'avais distribué à cette époque un argument d'une dizaine de pages pour servir de fil directeur à nos réunions. Je pensais rédiger assez rapidement quelque chose de consistant à ce sujet. J'y repense encore quelquefois !

À partir de ce moment-là les investigations qui ont été entreprises le furent dans la pleine conscience de leurs tenants et aboutissants. Certaines ont déjà été publiées dans notre bulletin de liaison ou répandues grâce à notre bulletin volant. Le prochain numéro hors-série de *'Ashtaroût* en contiendra un certain nombre.

Ma pensée est déportée vers de vieux projets qui sommeillent dans mes cartons et qui me mordillent et me démangent à l'occasion : une étude sur Auguste Comte disjoncté à son acmé, Platon en deuil de Socrate, la préparation à la mort de Rousseau. Le grand âge n'étant plus très loin, si Dieu me prête vie, cette *trilogie* occupera peut-être mes derniers loisirs...

Avez-vous remarqué qu'au cinéma, en ville, nous avons eu droit ces derniers temps à trois films américains traitant coup sur coup du démon de midi et du démon de minuit :

– (2003) *The Human stain*, , d'après le roman de Philip Roth (trad. fr. Gallimard), staring Nicole Kidman.
– (2004) *Lost in translation*, de S. Coppola, staring Murray et Johansson.
– (2004) *Something's gotta give*, de N. Meyer, staring Nicholson et Keaton.

Ce ne sont pas vraiment de grands films, mais c'est assez agréable. Les deux derniers tiennent encore l'affiche. Allez les voir. ▣

Bibliographie

ABRAHAM, Karl
1924 « Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux », repris in *Œuvres Complètes, tome II, 1913-1925*, Paris, Payot, 1966, pp. 255-313.

AJAIMI, Claudia
2002*a* « Le profil d'un *Don Juan* entre deux âges », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 114-120.
2002*b* « La retraite sentimentale d'un grand fumeur de narguilé », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 121-127.

ANZIEU, Didier
1974 « De la marque laissée sur la psychanalyse par ses origines », in Collectif, *Les Chemins de l'Anti-Œdipe*, Toulouse, Privat, Bibliothèque de Psychologie Clinique, in-8°, pp. 159-169.
[3]1988 *L'Auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, Paris, PUF, in-8°, 555p.

ARISTOTE
1991 *Rhétorique*, traduction de Charles-Émile Ruelle (1882), revue par Patricia Vanhemelryck, commentaires de Benoît Timmermans, introduction de Michel Meyer, Paris Livre de Poche, LGF, Classiques de la Philosophie, in-12, 407p.

AZAR, Amine A.
1986 « Le Cas Victor Cousin, un étrange observateur de la pensée germanique pendant le début du XIX[e] siècle », in *Critique*, n° 473, octobre 1986, pp. 981-998.
1987 « La Ruse nuptiale de Shéhérézade », in *Les Cahiers de l'Orient*, 1[er] trimestre 1987, n° 5, pp. 160-180.
1989*a* « Le Syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine », in *Psychanalyse à l'Université*, tome XIV, n° 53, 1989, Paris, pp. 105-112. (Version revue in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 100-107.)
1989*b* « À partir de l'anamnèse d'un deuil chez une anorexique », in *L'Évolution Psychiatrique*, LIV (1), 1989, pp. 195-202.

1992 « *Speculum vitæ sive mortis* : du deuil et de quelques états connexes, suivi d'un dossier documentaire », in *Annales de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, vol. 7-8, 1991-1992, pp. 17-48.
1993 « Le délire lucide de Descartes moribond », in *L'Évolution Psychiatrique*, LVIII (3), 1993, pp. 563-573.
1994*a* « L'Injure : consonances et dissonances avec Evelyne Larguèche », in *Psychanalyse à l'Université*, tome XIX, n° 74, avril 1994, pp. 149-164.
1994*b* « Le levain de la nostalgie en fin de vie », in *Psychanalyse à l'Université*, tome XIX, n° 75, juillet 1994, , pp. 3-41.
1995 « Requiem pour Monsieur Bob'le », in *Annales de Lettres Françaises*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, vol. 11-12, 1993-1994, pp. 81-104.
1996 « Le sentiment de l'insolite : relation d'une rencontre du 3e type entre Freud et le Chaperon rouge, placée sous le signe du complexe de castration », in *Annales de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, vol. 12-13, 1996-1997, pp. 61-82.
1997*a* « Le bon usage du "matrimoine" en psychopathologie », in *Adolescence*, printemps 1997, tome XV (1), n° 29, pp. 287-298.
1997*b* « *L'Éternel mari* de Dostoïevski (1870) : argument pour une approche critique & clinique de ce roman décrivant la crise du milieu de la vie », 10p. in–4°, (inédit).
1999*a* « Thériaque & nostalgie », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 2, décembre 1999, pp. 72-85.
1999*b* « *"Le développement du Moi-Corps"* de Willie Hoffer [1950], présentation et traduction accompagnée d'un commentaire perpétuel et d'une bibliographie », in *Annales de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*, Université Saint-Joseph de Beyrouth, vol. 15, 1999, pp. 11-32.
2000*a* « Le style d'Emily Brontë », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, septembre 2000, pp. 6-12.
2000*b* « La crise du matrimoine en France au décours du 17e siècle », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, sept. 2000, pp. 60-93.
2000*c* « Le destin exemplaire de Louise Colet, une femme de lettres tout à fait ordinaire », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, septembre 2000, pp. 94-106.
2000*d* « Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, nov. 2000, pp. 8-36.
2000*e* « La récapitulation des thèses de la *Sexualtheorie* de Freud », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 37-48.
2000*f* « La sémiothèque de l'hystérie féminine juvénile », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 66-99.
2002*a* « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, déc. 2002, pp. 4-21.
2002*b* « L'instance de l'autre·jouisseur illustrée par des exemples pris chez Zola, Schreber et le marquis de Sade », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, décembre 2002, pp. 22-40.
2002*c* « Malèna ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, décembre 2002, pp. 46-59.
2002*d* « Le dispositif transactionnel du trait d'esprit », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, décembre 2002, pp. 137-144.

AZAR, Amine A. & SARKIS, Antoine M.
1987*a* « Le Petit Chaperon rouge avait-il bon appétit ? », rapport ronéotypé de 62p. in-4°, 1987, Archives du Collège des Hautes Etudes Psychanalytiques, Paris.
1987*b* « Les Pérégrinations du Petit Chaperon rouge jusqu'aux pays du Levant », in *Les Cahiers de l'Orient*, 3e trimestre 1987, n° 7, pp. 213-237.
1990 « Portrait du Petit chaperon rouge en jeune anorexique, – rêve d'adolescente », in *L'Evolution Psychiatrique*, 1990, **55** (4), pp. 789-797.

AZAR, Amine A. & HACHEM, Roula
2002 « Propositions pour un modèle métapsychologique du don », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, déc. 2002, pp. 129-136.

BELMONT, Nicole
1971 *Les Signes de la naissance, étude des représentations symboliques associées aux naissances singulières*, Paris, Plon, Recherches en Sciences Humaines, in-8°, 225p., illustr. in texte & 4 pl. h.-t.

BIANCHI, Henri (dir.)
1989 *La Question du vieillissement, perspectives psychanalytiques*, Paris, Dunod, Inconscient & Culture, in-8°, 172p.

BRONSON, Gordon
1962 « Critical periods in human development », repris in J. Sants et H.J. Butcher (eds), *Developmental psychology, selected readings*, Harmondsworth, Penguin Books, 1975, pp. 185-194.

BROWN, William
1939 « Psychological problems of middle age », *in* Collectif, *Centenaire de Th. Ribot, jubilée de la psychologie scientifique française (1839 – 1889 – 1939),* Agen, Imprimerie Moderne, grand in-8°, 1939, 601p. illustr., pp.299-307.

CHAMOUN, Mounir
2000 « Une adolescence sans solution de continuité », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, novembre 2000, pp. 155-157.

CHAUVIN, Danièle (dir.)
1996 *L'Imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, in-8°, 322p.

CHOUERI, Eddy
2002*d* « Comment Siddhartha atteignit l'apogée dans la force de l'âge », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, décembre 2002, pp. 98-99.

DELEUZE, Gilles, & PARNET, Claire
1977 *Dialogues*, Paris, Flammarion, « Dialogues », in-8°, 181p. (Sur les lignes de vie, *cf.* pp. 151-161.)

DOSTOIEVKI, Fedor M. (1821-1881)
1870 *L'Éternel mari*, traduction, préface et notes de Bernard Kreise, suivi d'une étude [psychanalytique] de M.-F. Kempf, Lausanne (Suisse), éd. de L'Âge d'Homme, in-8°, 211p.

DUBOIS, Henri, & ZINK, Michel (dir.)
1992 *Les Âges de la vie au Moyen Âge*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, in-8°, 289p.

ERIKSON, Erik H.
1959 *Identity and the life cycle*, New York, Norton, 1980, in-12, 191p.

FERENCZI, Sandor
1913 « Le développement du sens de réalité et ses stades », repris in *Psychanalyse II,* Paris, Payot, 1970, pp. 51-65.
1921 « Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge », in *Psychanalyse III*, Paris, Payot, 1982, pp. 150-155.

FITZGERALD, F. Scott
1936 « La fêlure », trad. française de Dominique Aury *in* recueil éponyme, pp. 473-500. [Sur la "crise" de la quarantaine...]
1963 *La Fêlure*, nouvelles traduites de l'américain par Dominique Aury et Suzanne Mayoux, préf. de R. Grenier, Paris, Gallimard, Folio n°1305, in-12, 1981, 502p.

FREUD, Sigmund
1905*d* *Trois traités sur la théorie sexuelle*, Paris, Folio, 1987.
1915 *Métapsychologie*, Paris, Folio, 1968.

FREUD, Anna
1965 *Le Normal et le pathologique chez l'enfant : estimations du développement*, trad. de l'anglais par Daniel Widlöcher, Paris, Gallimard, in-8°, 1968, VIII+212p.

GREEN, André
1967 « La diachronie dans le freudisme », repris in *La Diachronie dans la psychanalyse*, pp. 11-39.
1979 « L'enfant modèle », repris in *La Diachronie dans la psychanalyse*, pp. 145-169.
2000 *La Diachronie dans la psychanalyse*, Paris, éd. de Minuit, in-8°, 272p.

GUTTON, Philippe
1991 *Le Pubertaire*, Paris, PUF, Le Fil Rouge, in-8°, 323p.
1996 *Adolescens*, Paris, PUF, Le Fil Rouge, in-8°, 379p.
2000 « Les adolescents & l'objet de l'addiction », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, nov. 2000, pp. 145-151.

GUYOTAT, Jean
1980 *Mort / Naissance et filiation, études de psychopathologie sur le lien de filiation*, (avec la collab. de V. Bordarier, G. Burloux, Th. Agossou), Paris, Masson, Médecine & Psychothérapie, in-8°, VI+172p.
1991 *Etudes cliniques d'anthropologie psychiatrique (institution, filiation, référence puerpérale et procréation, événement de vie, maladie, influence, suggestion, pensée magique)*, Paris, Masson, collection Médecine et Psychothérapie, in-8°, VII+176p.
1995 *Filiation et puerpéralité : logiques du lien, (entre psychanalyse et biomédecine),* préface de J. Hochmann, postface de Pierre Fédida, Paris, PUF, collection Psychopathologies, in-8°, XIII+162p.

HELD, René R.
1960 « Psychothérapie des dépressions "existentielles" de la cinquante-soixantaine », repris in *Psychothérapie et psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1977, pp. 277-285.

HARTMANN, Heiz, & KRIS, Ernst
1945 « L'approche génétique en psychanalyse », repris in Hartmann, Kris & Loewenstein (1964), *Éléments de psychanalyse*, Paris, PUF, 1975, pp. 7-34.

JAQUES, Eliott
1965 « Death and the mid-life crisis », in *International Journal of Psycho-Analysis*, 1965, **46**, pp. 502-504. Traduction française sous le titre de : « Mort et crise du milieu de la vie », *in* Collectif, *Psychanalyse du génie créateur*, Paris, Dunod, 1974, pp. 238-260. (Repris également *in* Collectif, *Crise, rupture, dépassement*, Paris, Dunod, 2e éd.)

KUNDERA, Milan
1968 « Le Docteur Havel vingt ans plus tard », nouvelle recueillie in *Risibles amours*, traduction française, Paris, Gallimard, Folio n°1702, 1997, pp. 207-253. (Se rapporte à l'étape de la vie du docteur Havel dite du "démon de midi".)
1973 *La Vie est ailleurs*, traduit du tchèque par François Kérel, postface de François Ricard, nouvelle édition revue par l'auteur, Paris, Gallimard, Folio n°834, in-12, 1998, 477p. (Consacré à "l'âge lyrique", *i.e.* l'adolescence, avec des références à Rimbaud, Lermontov, Lautréamont, Maïakovski et Rilke.)
1990 *L'Immortalité*, traduit du tchèque par Eva Bloch, postface de François Ricard, Paris, Gallimard, Folio n° 2447, in-12, 1998, 539p. (La IIe Partie intitulée "Immortalité" est un essai sur les relations entre Gœthe et Bettina Brentano, replacées dans le cadre de la préparation à la mort de Gœthe.)

MARANON, Gregorio
1958 *Don Juan et le donjuanisme*, Paris, Gallimard, collect. « Idées » n°132, 1967, 187p. [*Cf.* p. 37 et p. 184, sur la paternité ; et pp. 119-144, l'essai sur « Vieillesse et mort de Don Juan ».]

MEAD, Margaret
1928 *Coming of age in Samoa.* (Traduction française in *Mœurs et sexualité en Océanie*, pp. 291-503.)
1935 *Sex and temperament in three primitive societies*. (Traduction française in *Mœurs et sexualité en Océanie*, pp. 1-289.)
1963 *Mœurs et sexualité en Océanie*, traduit de l'américain par Georges Chevassus, avec 17 illustr. et 3 cartes dans le texte et 38 illustr. hors texte, Paris, Plon, Terre Humaine, in-8°, XII+536p.

MILLET, L. (et collab.)
1994 *La Crise du milieu de la vie, aspects psychopathologiques*, Paris, Masson, Médecine & Psychothérapie, in-8°, 224p.

NABBOUT, Randa
2002 « Le partage de midi en quatre quartiers », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 109-113.

PENN, Arthur
1970 *Little Big Man*, d'après le roman de Th. Berger, film de 2h15, staring Dustin Hoffman, Faye Dunaway, etc.

PHILIBERT, Michel
1968 *L'Échelle des âges*, Paris, Seuil, in-8°, 421p.

PIAGET, Jean
1955 « Les stades du développement intellectuel de l'enfant et de l'adolescent », in *Le Problème des stades en psychologie de l'enfant*, symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française (Genève 1955), Paris, PUF, 1956, pp. 33-42.

SOPHOCLE (496-406 av. J.-C.)
-406 *Œdipe à Colone*, expliqué et annoté par M. Benlœw et traduit en français par M. Bellaguet, Paris, Hachette, in-12, 1844, 243p.
-406 *Œdipe à Colone*, in *Théâtre complet*, traduction, préf. et notes de R. Pignarre, Paris, Garnier Flammarion, in-12, 1971.

SOULE, Michel (dir.)
1979 *Les Grands-parents dans la dynamique psychique de l'enfant*, Paris, éd. ESF, in-8°, 167p.

STERN, Daniel N.
1985 *Le Monde interpersonnel du nourrison : une perspective développementale*, traduit de l'américain par A. Lartigues et D. Pérard, Paris, PUF, Le Fil Rouge, 1989, in-8°, 381p.

TALAYESVA, Don Chuka
1947 *Soleil Hopi, l'autobiographie d'un Indien Hopi*, textes rassemblés et présentés par Leo-W. Simmons, trad. de Geneviève Mayoux, préf. de Claude Lévi-Strauss, avec 56 illustr. et 2 cartes dans le texte et 16 illustr. hors texte, Paris, Plon, Terre Humaine, 1959, in-8°, X+460p.

THOMPSON, Clara
1956 *La Psychanalyse, son évolution, ses développement*, avec la collaboration de Patrick Mullahy, traduit de l'américain par André Green, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, in-8°, 254p.

TISSERON, Serge (dir.)
1995 *Le Psychisme à l'épreuve des générations : la clinique du fantôme*, Paris, Dunod, in-8°, 184p.

TYSON, Phyllis, & TYSON, Robert L.
1990 *Les Théories psychanalytiques du développement de l'enfant et de l'adolescent : une synthèse critique*, préf. de R.S. Wallerstein, traduit de l'américain par S. et M. Missonnier, Paris, PUF, Le Fil Rouge, 1996, in-8°, XVI+496.

VIDERMAN, Serge
1970 *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, in-8°.
1977 *Le Céleste et le sublunaire*, Paris, PUF, Le Fil Rouge, in-8°.

WIDLÖCHER, Daniel
1970 *Freud et le problème du changement*, Paris, PUF, in-8°, 216p.
1979 « Le point de vue du développement : mythe, modèle ou réalité ? », in *Nouvelle Revue Française de Psychanalyse*, n°19 (L'Enfant), pp. 65-76.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 74-101
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Liminaire pour une approche psychanalytique des climatères masculin & féminin

◈ Ce compte rendu condense quatre exposés consécutifs donnés aux séances du 14, 21 et 28 avril & du 4 mai 2004 du séminaire fermé consacré aux *Démons de midi & de minuit*. Il fait suite à :
– « Défense & illustration des cycles de la vie d'un point de vue psychanalytique », *'Ashtaroût,* bulletin volant n° 2004·0318, mars 2004, 10 p.

1. Préambule : les deux entraves

I. – *Le climatère masculin*

2. Le coin plaisant de Henry James
3. Les œillères de deux psychanalystes
4. Les années médianes de Henry James
5. De la résignation récalcitrante à la sérénité mitigée
6. Clinique du remords & clinique de la nostalgie
7. Langage de la tendresse & langage de la passion
8. Le degré zéro de la sexualité infantile
9. Complément psychographique sur James
10. Les regrets de Joachim Du Bellay

II. – *Le climatère féminin*

11. Des écailles sur les yeux
12. La cause présumée d'infécondité
13. Le divorce entre pratique & théorie
14. Stoppage narcissique

III. – *Discussion métapsychologique*

15. Le temps de la réflexion
16. Le retour d'attachement
17. La pensée organique de Michael Balint
18. Le système de l'amour primaire
19. Deux amendements & deux applications

20. Conclusion récapitulative

21. *Références*

%

Préambule : les deux entraves

1 Pour prolonger les réflexions que j'ai exposées succinctement le mois dernier autour de la conception des cycles de la vie, j'aimerais présenter aujourd'hui quelques remarques supplémentaires touchant les obstacles qui me paraissent entraver actuellement l'approche psychanalytique du retour d'âge. Sans trop recourir à un vocabulaire grandiloquent, il me semble néanmoins que l'on peut effectivement parler ici d'*obstacles épistémologiques* dans l'acception bachelardienne des termes.

Il est bien vrai toutefois que par le passé les psychanalystes se sont fort peu intéressés au climatère, mais ils avaient leur excuse. Tout d'abord, ils avaient fort à faire sur plus d'un front. Et puis, le préjugé régnant était d'éviter de prendre en analyse des sujets âgés, considérant qu'avec l'âge l'appareil psychique perdait beaucoup de sa flexibilité, retirant à la cure beaucoup de son efficace. Et puis enfin on ne se doutait pas encore que le troisième âge allait devenir une cible de choix pour certains prestataires de biens et de services... dont les psys ! C'est sans doute pourquoi l'on ne trouve chez Freud que quelques rares notations – un peu désobligeantes – sur la psychologie de la femme âgée [1]. Traitée de « vieux dragon », celle-ci est supposée se viriliser et régresser à la phase anale [2]. En revanche, sous la plume de Ferenczi (1921), on trouve une étude pionnière sur le climatère masculin qui n'a rien perdu de son acuité clinique ou de sa pertinence. Et, bien plus tard, Thérèse Benedek

[1] Constat injuste. En réalité, on trouve chez Freud le noyau d'une théorie bien articulée du *climacterium* et du *senium*. → AZAR : (2004*c*) « La folie de la maternité amoureuse : conceptions freudienne & (pseudo) lacanienne », I§1 à I§4.
[2] FREUD : (1913*i*) « La disposition à la névrose obsessionnelle », *GW*, **8** : 449-450 ; *SE*, **12** : 323-324 ; trad. franç., p. 195.

(1948) a rédigé un plaidoyer pour considérer le troisième âge comme une étape du développement plutôt qu'une involution. Dix ans plus tard (1959), elle publiait une autre étude marquante dans le prolongement de cette inspiration visant à promouvoir également la parentalité comme une étape du développement.

Ce n'est pas beaucoup, mais ce n'est pas rien.

Les choses ont bien changé à partir du milieu du siècle, car les deux études de Thérèse Benedek sont restées sans écho. Les rangs des psychanalystes hostiles à une approche développementale se sont beaucoup grossis. Au point qu'actuellement, si Freud revenait d'aventure parmi nous, il se verrait mis au ban par la majorité de ses héritiers pour avoir consacré trop d'efforts et d'investigations à l'aspect développemental. J'exagère à peine.

Deux obstacles principaux me semblent entraver l'émergence d'une conception psychanalytique développementale. En premier lieu, un dédain systématique pour tout ce qui succède à l'adolescence. Le préjugé régnant énonce qu'une fois que l'être humain a atteint l'âge d'homme, il est supposé se maintenir un certain temps en pleine forme, puis une involution plus ou moins progressive est supposée se déclencher, menant à la déchéance et à la mort. En second lieu, et en contre-partie, une majoration est alléguée pour tout ce qui touche à l'enfance, car l'enfant est réputé être le père de l'homme.

Traduire cela en termes psychanalytiques reviendrait à dire que le dédain affiché pour les cycles de la vie constitue la contre-partie de la surévaluation de ce que Freud en est venu à dénommer le « complexe d'Œdipe », dont il a fait le complexe nucléaire des névroses, et qu'il est même allé jusqu'à qualifier de *schibboleth* de la psychanalyse. Et cela sans que l'on trouve chez Freud lui-même un exposé suivi et motivé de ce que c'est que ce prétendu « complexe » [1].

J'illustrerai ces idées en scindant ma démonstration en deux parties, l'une touchant le climatère masculin, l'autre le climatère féminin. Il y aura dans mes exposés un déséquilibre certain en faveur du climatère masculin que j'ai travaillé de près depuis de nombreuses années. Je serai nécessairement beaucoup plus bref au sujet du climatère féminin, et je le regrette d'autant moins qu'il fait actuellement l'objet d'investigations diligentes de la part de Randa Nabbout et de Claudia Ajaimi, dont nous attendons beaucoup.

I.

Le climatère masculin

Le coin plaisant de Henry James

2 Au cours d'une précédente réunion j'ai pris à partie André Green pour essayer de montrer à son encontre que la démarche psychanalytique est parfaitement compatible avec la conception des cycles de la vie que je défends. Il m'est venu l'idée aujourd'hui d'essayer de montrer – en prenant toujours André Green pour fil directeur et pour cible – que la récusation de toute conception des cycles de la vie appauvrit considérablement la démarche psychanalytique. L'occasion m'en est fournie par la relecture que je viens de faire d'une ancienne étude de Green portant sur la nouvelle de James intitulée *« The jolly corner / Le coin plaisant »* (1908).

Par parenthèse, cette même nouvelle de James a inspiré également à Didier Anzieu une étude qui nous fournit le mode d'emploi pour *ne pas lire* une œuvre de fiction. Il suffit dans ce cas de ne s'y intéresser qu'en tant que matériau pour sonder l'esprit créateur du nom propre qui est supposé la soutenir. De fait, André Green ne résiste pas non plus à cette tentation dans la dernière partie de sa propre étude... Il faut sans doute mettre cela sur le compte de la déformation professionnelle propre aux psychanalystes.

Henry James est un écrivain accompli. Je veux dire que sa vocation d'écrivain a envahi sa vie bien au delà de ce qui – pour tant d'autres – n'est que l'exer-

---

1 *Simple rappel.* – Si je récuse le statut de « complexe » à l'Œdipe, et et à plus forte raison le statut de « complexe nucléaire des névroses », cela ne veut nullement dire que des *« fantasmes œdipiens »* n'existent pas. Bien au contraire ! Et, ce faisant, je reste dans le droit fil de la note ajoutée par Freud en 1920 à la 4e éd. allemande des *Trois Traités sur la Sexualtheorie*, – éd. Folio, pp. 169-170. Pour le dire en bref : à mes yeux l'Œdipe est la marque de vaseline dont se sert l'adolescent pour se masturber, et rien de plus. Autrement dit, ce n'est qu'un ingrédient parmi tant d'autres dont le logiciel que j'ai dénommé le *« fantasturbaire »* est la résultante.
→ *Cf.* AMINE AZAR, 2002*a*, 2002*c*, etc.

cice d'une profession. Je l'imagine volontiers avoir recueilli les cendres de Balzac, Stendhal, Flaubert, Maupassant, Nathaniel Hawthorne et quelques autres dans une bouteille, de l'avoir violemment agitée et en avoir ingurgité le contenu tout d'un trait. C'est, je crois, ce qu'oublient trop souvent nos collègues, qui sont devenus si nombreux à s'intéresser à son œuvre et tout aussi souvent à sa vie si peu mouvementée.

En principe, Henry James n'écrit pas pour nous – les psys – du moins nous les psy d'aujourd'hui. Car il n'est pas exclu qu'il eût toujours eu en tête son frère William James, le célèbre psychologue de Yale. Quant à nous, il faudrait garder à l'esprit qu'il envisageait sa vocation d'écrivain comme étant surtout celle d'un conteur original. Il était à l'affût de la prouesse dans la manière de raconter une histoire à partir d'un matériau recueilli dans les faits divers. Pour lui, le métier ainsi défini était tout. Autrement dit, il ne s'embarrassait pas trop de psychologie. La psychologie est chez lui de surcroît.

Le sujet de sa nouvelle *« The jolly corner »* est fort simple. Il s'agit d'un américain ayant bravé la malédiction paternelle pour aller sur le continent. Il y passa toute sa vie d'homme. Au seuil de la vieillesse, il réintégra ses pénates pour réaliser son héritage après que tous les membres de sa famille soient décédés. Son bien est principalement constitué de deux bâtisses, la maison familiale, et un immeuble de rapport. Il pensa garder telle quelle la maison familiale, tandis que l'immeuble de rapport fut l'objet de transformations destinées à en augmenter l'usufruit.

En revenant au bercail, notre héros retrouve une sienne amie qu'il se remet à fréquenter assidûment. Un beau jour, au vu des talents d'entrepreneur de notre héros, jusque là insoupçonnés, elle lança un peu en l'air la remarque suivante :

> *If he had but stayed at home he would have anticipated the inventor of the sky-scraper.* (p. 110)
>
> Si seulement il était resté au bercail, il aurait anticipé sur l'inventeur du gratte-ciel. (p. 111)

Ces mots le frappèrent et firent leur chemin souterrain dans son esprit durant une période évaluée à deux semaines. Au bout de quoi, et au détour d'une phrase, avec cet art dont il a le secret, Henry James fait basculer son récit dans le fantastique le plus échevelé. Il faut citer ce passage-clé :

> *It had begun to be present to him after the first fortnight, it had broken out with the oddest abruptness, this particular wanton wonderment : it met him there – and this was the image under which he himself judged the matter, or at least, not a little, thrilled and flushed with it – very much as he might have been met by some strange figure, some unexpected occupant, at a turn of one of the dim passages of an empty house.*
>
> L'obsession s'était tout d'abord présentée à lui au bout de la première quinzaine, elle avait surgi avec la plus étrange soudaineté – une hantise particulière insensée. Elle l'avait frappé ici même – et telle était l'image sous laquelle il jugeait l'affaire, ou du moins, et non point dans une faible mesure, il frémissait et rougissait en y pensant : il lui semblait avoir rencontré un étrange personnage, un occupant des lieux, imprévu, au détour d'un des corridors de la maison vide, baignée de clair-obscur.

Je fais les plus grandes réserves au sujet de la traduction de ce passage crucial. On lit en français : *« obsession »* et plus loin *« une hantise particulière insensée »*. C'est tirer indûment la prose souple et visqueuse de James vers la psychopathologie, alors que le texte verse tout simplement dans le genre fantastique. Au lieu d'*obsession* on a en anglais quelque chose d'indéterminé : « *it* / cela » ; et au lieu d' *« une hantise particulière insensée »* on a en anglais quelque chose de déroutant : « *this particular wanton wonderment »*, mais qu'on peut rendre à peu près par *« cette surprise extravagante particulière »*. C'est plus une fantaisie, une fantasmagorie ou une lubie, qu'une hantise. Néanmoins, l'adjectif anglais *« wanton »* condense une nébuleuse de significations curieuses : quelque chose d'incontrôlable, de malveillant, qui provoque une excitation sexuelle, quelque chose de dévergondé, de malicieux et d'extravagant. Nul doute que James n'ait compté là-dessus, et qu'il n'eût délibérément cherché à damer le pion à ses éventuels traducteurs. C'est là un exemple de ce qu'il est permis de dénommer le style retors (voire pervers) de James. Lisons donc ceci :

> Ça s'était tout d'abord présenté à lui au bout de la première quinzaine, cela avait surgi avec la plus étrange soudaineté, cette surprise extravagante particulière : elle l'avait frappé ici même – et telle était l'image sous laquelle il jugeait l'affaire, ou du moins, et non dans une faible mesure, il frémissait et rougissait avec – un peu trop comme s'il eut croisé par un étrange personnage, un

> occupant inattendu, au détour d'un des corridors plongé dans le clair-obscur de la maison vide.

La plus grande partie de la nouvelle est consacrée aux démêlés de notre héros avec ce qui est dénommé par la suite le « fantôme » et que les psys, avec la déformation qui les caractérise, baptisent de *« double »*. Cela culmine sur une confrontation qui fait tomber notre héros en syncope. Il se réveille dans le giron de son amie qui lui offre toutes sortes de réconforts. – Plutôt que la maison natale, c'est le giron de son amie qui se révèle être le véritable « coin plaisant ».

Les œillères de deux psychanalystes

3 Que devient cette histoire entre les mains expertes d'André Green ? Il l'énonce de façon concise et ramassée à la page 146 de son étude. Je reprends ses propres mots : la morale de la fable, nous dit-il, exprimée en termes psychanalytiques, est la victoire de l'amour d'objet sur l'amour de soi, – le narcissisme et l'homosexualité.

Bien entendu, un recours au symbolisme le plus vulgaire ne rebute pas notre pénétrant psychanalyste. Ainsi, la maison symbolise-t-elle le corps féminin (p. 140), et l'arrière de la maison est-il le postérieur du héros (p. 143). Avant de publier son étude dans le recueil collectif où nous pouvons toujours la lire, André Green avait fait circuler une version préliminaire où il laissait la bride à son imagination lubrique. Cette version est venue entre les mains de Didier Anzieu qui en a trahi pour nous la lettre. Voici ce qu'il en dit [1] :

> André Green procède à une lecture freudienne classique en pointant un double sens sexuel dans cette description d'un corps à corps brûlant entre l'homme et son alter ego. Celui-ci, un séducteur homosexuel, après une tentative de sodomie dans la pièce la plus reculée (symbole de l'arrière du corps), proposerait à son hôte une fellation (la bouche étant évoquée par le vestibule de la maison), la perte de connaissance finale figurant la petite mort de l'orgasme.

La plupart de ces détails croustillants ont disparu du texte finalement publié. Nous ne disposons ainsi que d'une version expurgée ; entre compères on se laisse aller autrement, et c'est sans doute à celui qui poussera le bouchon plus loin ; on s'amuse comme des garnements en liberté à des *silly games*. En attendant, pas un seul mot n'échappe à Green au sujet de l'âge du héros. Tout ce qui concerne le retour au pays natal, un retour qui coïncide avec le climatère, passe à l'as. Motus et bouche cousue. On comprend mieux pourquoi le commentaire de Green se clôt sur un éloge de la *Discrétion* et sur le constat allègrement assumé et illustré suivant quoi *« la lecture psychanalytique est superflue »* (p. 153). – Dont acte !

La nouvelle de James subit entre les mains de Didier Anzieu une transformation absolument stupéfiante, mais cette fois elle n'a rien de lubrique. On sait que James a consacré aux écrivains, à l'art d'écrire et aux affres de la création de très nombreuses nouvelles, à quoi s'ajoute un nombre considérable d'études critiques sur de nombreux écrivains. Eh bien, Didier Anzieu a l'originalité de choisir dans cette abondante production la nouvelle de James qui ne touche ni de près ni de loin à la création littéraire pour en faire une allégorie du travail de l'écrivain. Comme André Green, Didier Anzieu a l'art de résumer en un tourne-main sa thèse [2] :

> *Le Coin plaisant* est la mise en scène de la crise créatrice d'où Henry James est sorti esthète, artiste, écrivain.

Le moins qu'on en puisse dire est que c'est renversant. Didier Anzieu a de très bons yeux : il ne voit pas la crise encourue par le héros lors de son retour au pays natal au moment de son retour d'âge, dont le récit s'étale sur le papier qu'il a sous le nez. En revanche, il voit très bien la crise créatrice que Henry James n'a *nullement* connue à ce moment-là de son existence, par ailleurs fertile en crises de toutes sortes. – Chapeau !

Que cherchent finalement à faire André Green et Didier Anzieu en prenant *« Le coin plaisant »* de Henry James pour objet de commentaires soi-disant psychanalytiques ? J'ai comme l'impression qu'il s'agit là pour eux d'un prétexte ou d'un faire-valoir pour nous fourguer leurs propres idées, et non pas d'un effort loyal mis au service de l'art de James et des

[1] DIDIER ANZIEU : (1981) *Le Corps de l'œuvre*..., p. 240, note.

[2] DIDIER ANZIEU : (1981) *Le Corps de l'œuvre*..., p. 249.

lecteurs de celui-ci. Je dirais plus : étant donné les œillères qu'ils arborent, il me semble que Green et Anzieu se trouvaient dans l'incapacité de déployer un effort sincère en faveur des motivations enchevêtrées de James rédigeant *« Le coin plaisant »*, motivations qui nous interpellent tout aussi vivement que lui, à savoir : le retour au pays natal, l'identité personnelle et le retour d'âge.

Les années médianes de Henry James

4 Avant d'examiner *« Le coin plaisant »* du point de vue qui est le nôtre, c'est-à-dire à la lumière de notre conception des cycles de la vie, j'aimerais évoquer une autre nouvelle de Henry James remontant à 1893 : *« The middle years / Les années médianes »*. Elle raconte les derniers jours d'un écrivain célèbre. Cela se passe à Bournemouth, une station climatique du nord, où il se reposait et semblait aller un peu mieux, – mieux ?

> Certes, il allait mieux, mais somme toute, mieux que quoi ? Jamais plus, comme en deux ou trois grands moments du passé, il ne serait mieux que lui-même. L'infini de la vie s'était écoulé, il n'en restait que la valeur d'un petit verre gradué comme un thermomètre chez le pharmacien. (p. 183)

Le ton est donné. Assis sur un banc, il a sur les genoux un colis postal contenant un exemplaire de son dernier livre – *Les Années médianes* – qui vient de sortir de presses. Il rêve un peu, puis revient à lui-même et pense à sa « sinistre évolution » :

> Ses yeux se remplirent de larmes. Quelque chose de précieux venait de mourir. C'était le sentiment le plus lancinant qu'il eût ressenti ces dernières années, le sentiment du temps qui fuit, des occasions qui diminuent ; et à présent, il sentait non seulement que sa dernière chance s'en allait, mais qu'elle était, en vérité, partie. Il avait fait tout ce qu'il ferait jamais, et pourtant, n'avait pas accompli ce qu'il se proposait. C'était là le déchirement : en somme, sa carrière était finie. Ce fut aussi violent que de se sentir pris à la gorge.

Il avait oublié le sujet de son livre, il avait oublié le travail et la qualité de ce travail dont son livre avait été l'aboutissement. Il s'y plongea, reconnut son dessein et s'abandonna à son talent. Dans sa surprise ravie il entrevit un sursis possible. C'est qu'il avait trop longtemps tâtonné, et n'avait trouvé sa voie que sur le tard :

> Il avait dû donner trop de vie pour produire trop peu de son art. L'art était venu, mais venu après tout le reste. À cette cadence, une première existence était trop brève, à peine assez longue pour que l'on pût rassembler des matériaux. Pour faire fructifier, pour employer le matériau, il eût fallu une seconde vie, un prolongement. C'était à ce prolongement que le pauvre Dencombe aspirait. En tournant les dernières pages de son livre, il murmura : « Ah, repartir à zéro ! Ah, avoir une meilleure chance ». (p. 187)

Le hasard le met en présence d'un jeune médecin sorti frais émoulu de la faculté. Il accompagnait une dame, logée au même hôtel, pour veiller sur sa santé. Quelle coïncidence, il avait à la main un exemplaire de son livre, et en était lui aussi ravi :

> Le hasard mettait l'homme de lettres découragé en face du plus grand admirateur dont il pût vraisemblablement se targuer dans la génération nouvelle. (p. 191)

Durant l'entretien, le vieil homme de lettres ne dévoile pas son identité. Il laisse le jeune homme exprimer son enthousiasme pendant qu'il réfléchissait :

> Ce qu'il avait cherché à croire par goût du renoncement n'était pas vrai : toutes les combinaisons n'étaient pas épuisées. Seul était épuisé le misérable artiste. (p. 192)

Le jeune médecin ne tarissait pas. Il tournait les pages pour signaler à son interlocuteur tel ou tel beau passage. Dans son ardeur, il lui arriva de se tromper d'exemplaire. Il tournait maintenant les pages de l'exemplaire de Dencombe, que ce dernier avait commencé à crayonner pour améliorer son texte. L'incognito de Dencombe était percé : il perdit connaissance. En retrouvant conscience il comprit qu'il n'était pas encore remis. Le fait d'avoir un lecteur aussi sensible et aussi perspicace lui fit regretter de plus belle d'être au bout du rouleau (p. 196) :

> Il était perdu, il était perdu – il était perdu s'il ne pouvait être sauvé. Il ne craignait pas la souffrance, la mort, il n'était même pas épris de la vie, mais il avait éprouvé une profonde poussée de désir *(he had had a deep demonstration of desire)*. (...) Il eut le sentiment de n'avoir vraiment pris son envol qu'avec *Les Années médianes* (...) Ce qu'il redoutait, c'était que sa réputation reposât sur une œuvre inachevée. Ce n'était pas son passé, mais son

avenir qu'elle devrait, en somme, concerner. Comment soudoyer le destin pour obtenir une seconde chance ?

Le jeune médecin s'occupait de lui et ils échangeaient des idées. À un moment, le jeune homme fit la remarque que :

> ... l'un des charmes de l'âge, tout au moins quand il s'agissait d'un mérite exceptionnel, devait être de sentir que l'on avait travaillé et accompli son œuvre. (p. 197)

Le vieil écrivain saisit la balle au vol. Il se plaignit de ce qu'il avait mûri trop tard, qu'il voulait une autre chance, un sursis. Il se mit à rêver des contes de fées de la science, et à croire que le Dr Hugh allait inventer pour lui un remède. Cela était d'autant plus nécessaire que le vieil écrivain s'était rendu compte que certaines de ses intentions étaient restées incomprises même d'un lecteur aussi perspicace que le Dr Hugh :

> L'avantage de connaître le grand écrivain avait poussé le jeune homme à reprendre la lecture des *Années médianes*, et devait l'aider à découvrir un sens plus riche entre ses couvertures. Dencombe lui avait dit à quoi il « visait » ; malgré toute son intelligence, à une première lecture attentive, le Dr Hugh avait échoué à le deviner. La célébrité déconcertée se demanda alors qui donc, dans tout l'univers, *pourrait* le deviner ; il se divertit une fois de plus du poids diffus et massif qui pouvait être projeté dans la lacune d'une intention. (pp. 199-200) [1]

Cependant, la santé du malade décline doucement. Un jour le Dr Hugh surgit dans sa chambre brandissant un journal littéraire à la main. Il contenait un grand compte rendu qui acclamait les *Années médianes*. Il prit plaisir à lui en relire à plusieurs reprises deux ou trois phrases. Dencombe demeurait réticent :

> – Ah, non, mais c'eût été vrai, appliqué à ce que *j'aurais pu* faire !
> – Ce que les gens "auraient pu faire" est en grande partie ce qu'ils ont fait effectivement, protesta le Dr Hugh.
> – En gros, oui ; mais j'ai été un imbécile, dit Dencombe.
>
> Le Dr Hugh resta ; la fin approchait rapidement. Deux jours plus tard, son patient lui fit observer, comme la plus faible des plaisanteries, qu'il ne serait plus question d'aucune seconde chance. Le jeune homme ouvrit de grands yeux, puis il s'écria :
> – Pourquoi serait-elle passée – serait-elle passée ! La seconde chance a été celle du public – la chance de découvrir la perspective, de ramasser la perle !
> – « Oh, la perle ! » soupira le pauvre Dencombe avec effort. Un sourire aussi froid qu'un soleil couchant d'hiver se joua sur ses lèvres serrées tandis qu'il ajoutait : « La perle est ce qui n'est pas écrit ! La perle, c'est ce qui est sans alliage, le *reste*, ce qui est perdu ! » (pp. 204-205)

Des jours s'écoulèrent tandis que Dencombe, très affaibli, restait étendu, immobile et absent. Mais le travail de la pensée se poursuivait en lui. La ferveur du Dr Hugh envers son œuvre l'avait profondément ébranlé :

> Une adhésion aussi totale de la part du jeune homme, une telle vision d'un résultat défini, un pareil sentiment de ferveur se mêlaient dans l'esprit de Dencombe et faisaient naître en lui une émotion étrange qui modifiait et transfigurait doucement son désespoir *(slowly altered and tranfigured his despair)*. (p. 206)

Maintenant la fin est proche : la fin de Dencombe tout comme la fin de la nouvelle. Je ne saurais omettre aucun mot de cette « conclusion » qui décrit minutieusement le résultat de la douce transfiguration du désespoir qui eut lieu dans l'esprit de Dencombe :

> À la fin, il fit signe au Dr Hugh d'écouter, et lorsque celui-ci fut à genoux près de son oreiller, il l'attira tout près de lui :
> – Vous m'avez fait penser que tout cela n'est qu'illusion *(delusion)*, dit-il.
> – Pas votre gloire, mon cher ami, balbutia le jeune homme.
> – Pas ma gloire... Pour ce qu'elle existe ! C'est une gloire, en effet, d'avoir été mis à l'épreuve, d'avoir possédé telle petite qualité et exercé tel petit envoûtement... ! L'essentiel est d'avoir obtenu que quelqu'un s'y intéresse. Vous vous en êtes engoué, bien sûr, mais cela n'infirme pas la règle.
> – Vous représentez une immense réussite ! dit le Dr Hugh, et dans sa voix juvénile vibra un son de cloches nuptiales.
>
> Dencombe gisant se pénétra de ces mots puis il banda ses forces pour reprendre la parole :
> – Une seconde chance... *voilà* l'illusion. Il ne doit jamais y en avoir q'une seule. Nous travaillons dans les ténèbres... nous faisons ce que nous pouvons. Notre doute est

[1] Il a fallu revoir la traduction de ce passage mal rendu. De façon générale, je ne me suis pas gêné pour modifier sans préavis les traductions disponibles quand elles me paraissaient impropres.

notre passion et notre passion est notre tâche. Le reste est la folie de l'art.
– Si vous avez douté, si vous avez désespéré, vous avez néanmoins « accompli », argua subtilement son visiteur.
– Nous avons accompli une chose ou l'autre, concédé Dencombe.
– Une chose ou l'autre, tout est là. C'est ce qui est faisable. C'est *vous* !
– Consolateur ! soupira ironiquement le pauvre Dencombe.
– Mais c'est vrai, insista son ami.
– C'est vrai. C'est la frustration qui ne compte pas.
– La frustration n'est que la vie, dit le Dr Hugh
– Oui, c'est ce qui passe. » La voix du pauvre Dencombe s'entendit à peine, mais ces paroles avaient marqué la fin virtuelle de sa première et unique chance. (pp. 206-207)

Il ne faut pas s'y tromper, malgré les apparences ce que je viens de fabriquer n'est pas un fidèle résumé de la nouvelle de James. D'ailleurs que peut vouloir dire un « résumé » d'une œuvre ? d'une sculpture par exemple ? L'œuvre est, ou n'est pas ; et si elle est, son existence est liée à son intégralité. On a certes pu avoir l'impression que j'ai collé à la lettre du texte au point d'en citer de larges extraits : est-ce fidélité ? – Non ! Ce que j'ai effectivement accompli c'est la réduction d'une œuvre littéraire à une étude de cas ; inversement, on peut dire aussi que j'ai extrait de cette œuvre littéraire une pathographie. Mon souci étant moins de servir la théorie littéraire que d'apprêter un matériau pour notre usage propre.

De la résignation récalcitrante à la sérénité mitigée

5 En tant que pathographie, *« Les années médianes »* de James ont pour sujet la préparation à la mort d'un écrivain célèbre. L'âge de cet écrivain ne nous est nulle part révélé. Un autre silence non moins curieux est celui qui se rapporte au contenu de la dernière œuvre de cet auteur qui sort justement de presses au moment où le récit commence. Par un procédé plutôt bizarre, c'est aussi le titre de cette œuvre, dont il nous laisse tout ignorer du contenu, que James choisit d'attribuer à sa nouvelle : les années médianes. Et comme James ne suggère à aucun moment que son écrivain mourant est un vieillard, la tentation est grande de considérer qu'il se trouve dans cette tranche d'âge qualifiée d'années médianes. On comprend mieux ainsi le tourment où cet homme se trouve plongé : il aurait pu prétendre à une plus grande espérance de vie si, par malchance, il n'avait pas été affligé d'une maladie mortelle.

Comparons la situation de cet homme au tableau des cycles de la vie que j'ai esquissé. On aperçoit que les cycles VIII et IX se trouvent télescopés chez lui. La tâche psychologique qui lui est assignée est de triompher en même temps de la *« crise du milieu de la vie »* et de l' *« acheminement vers le terme de la vie »*. Il va se trouver renvoyé d'une position à l'autre : réclamer une seconde chance ou se préparer à mourir.

À cet égard, le récit de James pourrait être considéré comme la description méthodique de ce que j'ai qualifié de reconfiguration de l'appareil psychique. Nous en connaissons le résultat. Cette reconfiguration a permis de modifier et de transfigurer doucement le désespoir de Dencombe. Ce résultat est un processus qui a lieu entre un point de départ et un point d'arrivée que nous pourrions désigner par des locutions particulières : grâce à cette reconfiguration, Dencombe évolue d'une « résignation récalcitrante » à une « sérénité mitigée ». Suivons pas à pas les instructions de ce nouveau programme, tels que James nous les a décrites.

1/ On pourrait détailler le point de départ, autrement dit la *« résignation récalcitrante »*, comme suit :

– Le désespoir ayant pris Dencombe à la gorge n'a pas besoin d'être longuement motivé. C'est une réaction à une injustice : pourquoi doit-il mourir si tôt alors que d'autres personnes du même âge peuvent espérer vivre longtemps encore ?
– Il y a même dans son cas quelque chose de plus affreux encore. En tant qu'écrivain, Dencombe avait mis longtemps à mûrir, ce qui fait qu'il n'aura eu que peu de temps pour donner toute sa mesure. Cela aussi est injuste.
– Néanmoins, en bouclant son dernier livre, il avait eu la satisfaction de jouir de la qualité de son travail.
– Il s'était même persuadé qu'il avait épuisé toutes les combinaisons possibles et imaginables.

2/ Mais voilà qu'il rencontre inopinément un lecteur idéal, le plus grand admirateur qu'il eût pu espérer dans la nouvelle génération. Il se trouve de surcroît que cet admirateur est aussi un médecin fraîchement

diplômé. Un mouvement de bascule a lieu alors dans l'esprit de l'écrivain malade :

– Sa résignation récalcitrante s'effrite devant une objection qu'il se fait à mesure que son interlocuteur lui étale son enthousiasme. Il se demande maintenant s'il ne s'était pas persuadé, par simple goût du renoncement, d'avoir épuisé toutes les combinaisons. Ou bien par ce qu'il était lui-même physiquement épuisé.
– L'enthousiasme du jeune médecin provoque alors en lui une profonde poussée de désir *(a deep demonstration of desire)*. Laquelle se traduit par des conséquences simultanées sur deux plans : l'art et la santé.
– Il se met à désirer qu'une seconde chance lui soit impartie pour parfaire son œuvre.
– Il se met à rêver que le jeune médecin mettra la science à son service et inventera pour lui un remède-miracle.
– Et Dencombe se met d'autant plus à souhaiter obtenir un sursis qu'il se rend compte, à la suite d'entretiens répétés, que certaines de ses intentions ont malgré tout échappé à un lecteur aussi perspicace que son jeune admirateur.

3/ Nous sommes parvenus au dernier mouvement qui aboutit à ce que j'ai dénommé la *« sérénité mitigée »* de Dencombe.
– Le rôle principal est ici dévolu au médecin. C'est lui qui va faire de sorte que Dencombe accueille la mort avec sérénité, lui qui s'apprêtait à mourir résigné avant qu'ils ne se connaissent.
– L'action du jeune médecin va tabler sur la survie de l'œuvre de l'écrivain, et se déployer sur deux fronts : celui de la production de l'œuvre et celui de sa réception.
– Le point de départ de ce troisième mouvement est la remarque du Dr Hugh suivant quoi l'un des charmes de l'âge est de sentir qu'on a travaillé et réussi *(laboured and achieved)*. Dencombe a effectivement travaillé, mais il doute de sa réussite. Il se demande s'il ne laisse pas une œuvre inaccomplie.
– Le Dr Hugh n'a pas de peine à faire valoir la réception de l'œuvre : le succès auprès du public n'a d'égal que les louanges de la critique, une critique à la fois sensible et intelligente. C'est dans cette réception, estime le Dr Hugh, que se réalise la seconde chance de Dencombe.
– Le Dr Hugh a plus de peine pour persuader Dencombe qu'il ne laisse pas une œuvre inaccomplie. Son premier argument est que ce qu'on aurait pu faire est en grande partie ce qu'on a fait effectivement. Et puis, ajoute-t-il, si son interlocuteur a parfois douté et parfois désespéré, il a néanmoins constamment accompli son œuvre.
– Dencombe n'en est qu'à moitié convaincu. La réception de son œuvre le fait renoncer à une seconde chance comme à une illusion. Mais ce que lui dit le Dr Hugh au sujet de la réalisation de son œuvre, il le prend comme une consolation.

Je ne sais s'il y a une morale de l'histoire. Mais il y a un fin mot de l'histoire que je ne me ferais pas trop prier pour le prononcer. La nouvelle de James se ramène à la relation du Dr Hugh à l'écrivain mourant, et aux processus psychologiques induits chez ce dernier par cette relation. Il est d'autant plus important de mettre un nom, une étiquette, sur ce type de relation. C'est une relation de « maternage », dont l'horizon est la compréhension empathique, ou mieux encore, la *« communion phatique »*, selon la dénomination forgée naguère par Bronislaw Malinowski (1923). Ce texte n'ayant jamais été traduit en français, j'en extrais le passage concerné. Malinowski a présenté un certain nombre de faits langagiers qu'il commente ainsi :

> Il n'y a pas de doute que nous avons ici un nouveau type d'usage linguistique – une *communion phatique* comme je serais tenté de le dénommé, poussé par le démon de l'invention terminologique – un type de discours où des liens d'union *(ties of union)* sont créés par un simple échange de mots. Jetons y un coup d'œil à partir du point de vue spécial qui nous concerne ici ; demandons-nous quelle lumière cela projette sur la fonction ou la nature du langage. Est-ce que les mots dans la Communion Phatique sont utilisés en premier lieu pour véhiculer une signification ? Non, certainement ! Ils remplissent une fonction sociale et c'est là leur but principal, mais ils ne sont pas le résultat d'une réflexion intellectuelle, ni ne doivent nécessairement susciter de la réflexion chez leur destinataire non plus. Une fois de plus nous pourrions dire que le langage ne fonctionne pas ici comme un moyen de transmission de la pensée. (p. 315)

Dans le cas qui nous occupe, il me semble que la balance est maintenue rigoureusement en équilibre par le Dr Hugh entre les deux fonctions évoquées : la

communion phatique et la transmission de pensées. Et c'est en quoi le Dr Hugh peut être considéré comme un de nos collègues, comme un psychothérapeute à part entière, dont la technique mêle l'or pur de l'analyse au cuivre de la suggestion, le *nursing* à la prise de conscience. La situation l'exigeait.

Clinique du remords & clinique de la nostalgie

6 Revenons à présent au *« Coin plaisant »* afin de lui appliquer le même procédé d'analyse. Nous y retrouvons le télescopage entre le VIII^e^ et le IX^e^ cycles de la vie, mais cette fois d'une manière légèrement différente.

L'âge du héros, 53 ans, indique clairement qu'il se situe au *« retour d'âge »* (IX^e^ cycle). Néanmoins, un certain événement étant survenu, il se remet à rêver à une *« seconde chance »* (VIII^e^ cycle). Comme cette voie est barrée – car son avenir est derrière lui – un autre processus prend effet, un dévergondage de la pensée qui engendre un prodige, qui crée un fantôme. Les divagations du héros trouvent toutefois une résolution favorable grâce à un secours extérieur.

Les trois mouvements qui constituent la crise sont bien caractérisés : l'incubation, la période d'état, la résolution. Suivons ce processus pas à pas.

1/ À l'heure du dernier bilan

– Un homme sur le retour revient « chez lui » après trente ans d'absence.
– Le passé lui saute à la gorge.
– Un concours de circonstances lui fournit l'occasion de faire preuve de compétences qu'il ne se soupçonnait pas.
– Une amie lui met la puce à l'oreille : « Et si tu n'étais pas parti, avec les compétences que tu possèdes, que serais-tu devenu ici ? »
– Il s'ensuit un effritement progressif (car cela prend nous dit-on deux semaines) de l'identité que cet homme se croyait avoir. *« Qui suis-je ? »*, question lancinante qui le plonge dans un tourment profond. Pourquoi ?

2/ La clinique du remords

– Cet homme se penche maintenant sur son passé.
– Comment avait-il quitté sa famille et son pays pour le Continent, à l'âge de vingt-trois ans ? Voici sa réponse : il avait suivi le jeune cours pervers de sa vie et avait bravé presque à la face la malédiction paternelle *(almost in the teeth of my father's curse).* (p. 124-125)
– Et en Europe, pendant trente ans, à quoi s'était-il consacré ? Voici sa réponse directe : « *I was leading, at any time these thirty years, a selfish frivolous scandalous life* / J'ai mené tout au long de ces trente années une vie égoïste, frivole et scandaleuse ». (p. 126-127)
– Et quel était son état d'esprit durant tout ce séjour outremer ? Réponse : il aimait ce mode de vie et n'avait ressenti pas un seul doute ni un seul tiraillement *« without a doubt or a pang »* (p. 124).
– On remarquera le terme utilisé : *« pang »*, qui veut dire un spasme rapide de douleur perçante, ou une attaque aiguë d'angoisse. On dit également : « *pangs of remorse* / les affres du remords ». Mais c'est justement ce qu'il n'avouera pas. Le mot « remords » lui écorcherait les lèvres.
– Nous commençons à soupçonner pourquoi un simple *« Qui suis-je ? »* a pu provoquer l'effritement de sa personnalité. C'est la clinique du remords qui nous éclaire et nous guide.
– De manière régrédiante, derrière le fantôme il y a un remords, et derrière le remords une culpabilité récusée. De manière progrédiante, nous dirons que la culpabilité récusée revient sous forme de remords, personnifié par un fantôme persécuteur, voire par la figure d'un justicier. La statue du Commandeur, à la fin de *Don Juan*, en est l'exemple paradigmatique.
– Apparemment, tout est pour le mieux. Mais ce n'est qu'une apparence, une simple façade. La fin de *Don Juan* surprend justement parce qu'aucune transition ne nous est ménagée. On nous l'avait présenté comme un esprit fort, inentamé. Et nous y avions cru. Or il est miné en profondeur, et à notre surprise il s'effondre brutalement d'une chiquenaude... mais la tête haute ! La statue du Commandeur l'emporte dans l'autre monde corps et biens. Le héros du *« Coin plaisant »* n'offre pas cette façade lisse et unie, malgré les fanfaronnades que j'ai citées. Dès le début de la nouvelle nous savons qu'il avait cru avoir fait la part des choses, mais qu'il avait bientôt vu qu'il n'avait fait la part de rien *(he actually saw that he had allowed for nothing)* (p. 103-104).
– Je ne m'attarde pas sur la clinique du remords, me contentant de renvoyer aux études magistrales de

Bonnet et Gutton (→ *bibliographie*) auxquelles je n'ai pas grand chose à ajouter.

3/ La clinique de la nostalgie

– Comment s'en sortir ? James imagine une issue possible par la nostalgie, laquelle nous est présentée comme une manière de conjurer la perte.
– James est tout à fait sûr de son fait, puisqu'il pose la première pierre de cette « solution » dès le début de la nouvelle. Il vient de nous présenter cette amie du héros restée, elle, au bercail. Et voici ce qu'il nous dit des rapports qui s'installent entre eux au retour du bonhomme volage (p. 108-109) :

> *They had communities of knowledge,"their" know ledge (this discriminating possessive was always on her lips) of presences of the other age, presences all overlaid, in his case, by the experience of a man and the freedom of a wanderer, overlaid by pleasure, by infidelity, by passages of life that were strange and dim to her, just by "Europe" in short, but still unobscured, still exposed and cherished, under that pious visitation of the spirit from which she had never been diverted.*
>
> Ils avaient une communauté de connaissances, "leur" connaissance (ce pronom possessif discriminateur revenait toujours sur ses lèvres à elle) de présences d'un autre âge, présences tout à fait recouvertes, dans son cas à lui, par l'expérience d'un homme et la liberté d'un voyageur errant, recouvertes par le plaisir, par l'infidélité, par des laps de vie qui restaient étranges et vagues pour elle, en bref par l' "Europe", mais toujours inaltérées, toujours exhibées et chéries, sous cette pieuse visitation de l'esprit dont jamais elle ne s'était détournée. (p. 315)

On a ici une description minutieuse des attitudes réciproques des protagonistes. Le levain de la nostalgie peut être identifié dans le pronom possessif discriminateur qui revient avec insistance sur les lèvres de l'amie. Tandis que l'attitude de l'homme volage jouant à l'esprit fort s'exprime ouvertement, sans peur et sans reproche. En cet instant, rien n'indique l'imminence de l'effondrement. Ce n'est qu'après coup que nous saurons que le héros est vermoulu de culpabilité et confit de remords. Sous ces dehors d'homme audacieux et intrépide, ce n'est qu'un téméraire, un présomptueux, un simple crâneur.
– Comme je l'ai dit, la chiquenaude est donnée par cette amie si sage, habitée par un esprit si pieux. C'est elle qui insinue le doute dans l'esprit du bonhomme. C'est avec elle qu'il discute de ce qu'il serait devenu s'il était resté au bercail. Et c'est après cette discussion que débute la deuxième partie de la nouvelle. J'attache beaucoup d'importance à cette phrase par laquelle débute la deuxième partie (p. 130-131) :

> *It was after this that there was most of a virtue for him, most of a cultivated charm, most of a preposterous secret thrill, in the particular form of surrender to his obsession and of address to what he more and more believed to be his privilege.*
>
> Après cela, ce fut pour lui la plus haute des vertu, le charme cultivé le plus élevé, le frisson secret le plus déraisonnable, que cette forme particulière de capituler à son obsession, et d'habileté à ce qu'il considérait de plus en plus comme étant de son privilège.

– Et comme je l'ai encore dit, toute la deuxième partie, la plus longue de la nouvelle, est consacrée aux démêlés de notre bonhomme avec le fantôme qui hante sa maison natale. Elle se termine effectivement par ce qu'il considérait comme son privilège : se confronter, non plus avec la malédiction paternelle, mais avec son « double ». Quand celui-ci lui fit face et marcha sur lui, il sentit qu'il était en train de céder du terrain (p. 172-173) :

> *Then harder pressed still, sick with the force of his shock, and falling back as under the hot breath and the roused passion of a life larger than his own, a rage of personality before which his own collapsed, he felt the whole vision turn to darkness and his very feet give way. His head went round ; he was going ; he had gone.*
>
> Alors, pressé de plus près encore, défaillant sous la force du choc, tombant en arrière comme sous l'effet de l'haleine brûlante et de la passion réveillée d'une vie plus large que la sienne, d'une rage de personnalité devant laquelle la sienne s'écroulait, il sentit toute la vision s'enténébrer et ses pieds même se dérober. La tête lui tourna ; il perdait connaissance ; il avait perdu connaissance.

– La troisième partie de la nouvelle est la plus courte. On peut y suivre l'art de la composition de James porté à son apogée. Tous les mots font mouche. Les thèmes principaux du voyage et du retour sont tressés à nouveau sur plusieurs portées comme le sommeil et le réveil, la perte de conscience et le retour à la conscience. Je n'y insisterai pas.
– En revanche, il est nécessaire pour mon propos de suivre pas à pas la description de la soudaine modification des rapports entre les deux protagonistes. Autrement dit, de scruter attentivement la nature de la nouvelle donne et sa portée.

– Et de même que je ne me suis pas attardé à la clinique du remords, me contentant de renvoyer aux études de Bonnet et de Gutton, je ne m'attarderai pas non plus à la clinique de la nostalgie, me contentant de renvoyer à mes propres études antérieurs (AZAR, 1993, 1994, 1999, etc.).

Langage de la tendresse & langage de la passion

7 Comme mon intention n'est pas de laisser planer aucun suspens, voici où je voudrais en venir. Je souhaite montrer que la pièce maîtresse de la relation d'objet nostalgique appartient au registre de la tendresse : contact & refuge, giron & couffin. Et de même que la nostalgie est une manière de surmonter la perte, la relation tendre est une manière de conjurer la *« sexualité »* dans son acception courante.

Et comme il est ici trop difficile d'extraire des passages particulier de la coulée épaisse et visqueuse de la prose de James, je me vois contraint de le paraphraser en piochant ici et là des termes clés et des expressions significatives qui méritent d'être relevés pour les besoins de la démonstration.

– Le retour à la conscience est progressif. Il a d'abord conscience d'un soutien tendre *(tenderness of support)*. Il a la tête enfoncée dans un oreiller extraordinairement moelleux et dans un parfum rafraîchissant et capiteux *(a head pillowed in extraordinary softness and faintly refreshing fragrance)*. Un visage se courba *(bending)* sur lui, celui de son amie, et il sut finalement qu'elle avait fait de son giron un ample et parfait coussin pour lui *(had made her lap an ample and perfect cushion to him)*.

– Il perdit à nouveau connaissance et se retrouva étendu sur un manteau bien connu, bordé d'une fourrure grise (*lined with grey fur)*, qu'une de ses mains ne cessait de palper avec attachement *(fondness)* comme s'il était un gage de vérité *(as for its pledge of truth)*.

– Il revit le visage de son amie suspendu au-dessus de lui de manière qu'il sut qu'il était toujours soutenu et entouré *(propped and pillowed)*. Et James, pour ne rien laisser à deviner, ajoute malicieusement que son héros jouissait d'une aussi grande paix que s'il avait reçu à manger et à boire *(he was as much in peace as if he had had food and drink)*.

– Des « explications » s'ensuivent. Par quel hasard, se retrouve-t-elle près de lui à le secourir ? Comment l'avait-elle découvert gisant ? Une partie de ces explications s'adressent sans doute à nous par-dessus les épaules des protagonistes. Mais l'interaction reprend lorsque la dame dit à son ami qu'elle l'avait cru mort. Sans doute l'avait-il été, conclut-il, et elle l'avait rappelé littéralement à la vie. Mais comment avait-elle fait ? Il l'adjura emphatiquement, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de le lui dire.

– Au lieu de répondre, ou pour toute réponse, elle se courba *(to bend)* sur lui et l'embrassa. Ses mains saisirent et emprisonnèrent sa tête, etc. Je cite textuellement ce passage significatif dans la traduction de Louise Servicen avec l'anglais en regard :

> *It took her but an instant to bend her face and kiss him, and something in the manner of it, and in the way her hands clasped and locked his head while he felt the cool charity and virtue of her lips, something in all this beatitude somehow answered everything.*
>
> Il ne fallut à Alice qu'un instant pour pencher son visage et l'embrasser, et quelque chose de ce baiser et la manière dont ses mains saisirent et étreignirent la tête de Spencer tandis qu'il sentait la froideur charitable et la vertu de ses lèvres, quelque chose d'indicible dans cette béatitude, lui fut une réponse à tout. (p. 176-177)

Avec James on ne peut pas baisser la garde un seul instant. Il est retors ; je l'ai dit. Louise Servicen a manqué de vigilance un seul instant, par inattention elle a traduit *« cool »* par « froideur », et le sens de ce passage s'est complètement évaporé. *« Cool »* est connoté positivement tandis que « froideur » l'est négativement. – Mais c'est bien de fraîcheur qu'il s'agit ! Or, justement, la charité et la vertu sont souvent froides ; mais avec cette amie incomparable elles se parent de fraîcheur comme les fleurs de rosée. Le baiser donné n'est pas froid mais frais. C'est cette fraîcheur qui a ramené le gisant à la vie. C'est cette fraîcheur chez cette vieille fille qui est la réponse à tout.

La suite aussi nécessite le mot à mot :

> *« And now I keep you », she said.*
>
> *« Oh keep me, keep me ! » he pleaded while her face still hung over him : in response to which it dropped again and stayed close, clingingly close.*
>
> « Et maintenant je te garde », dit-elle.
>
> « Oh garde moi, garde moi ! » implora-t-il tandis que son visage était encore suspendu au-dessus de lui : pour toute réponse son visage s'inclina et resta proche, tendrement proche *(clingingly close)*. (p. 178-179)

Oui, « tendrement proche / *clingingly close* » ! Encore un de ces mots à damer le pion aux traducteurs. *« Clinging »* est une nébuleuse qui enveloppe plusieurs significations : maintenir ensemble ; adhérer comme si c'est maintenu fermement avec de la glue ; serrer étroitement, avec ténacité ; avoir un attachement émotionnel fort ou une forte dépendance ; persister et ne pas se dissiper (pour une odeur). Autant que je puisse en juger, aucun mot de la langue française n'est capable de remplir la tâche de *« clingingly »*, et « tendrement » est assurément le meilleur pis aller, – mais ce n'est assurément qu'un pis aller. Ces questions de traduction n'ont rien de vétilleux ou de pédant. Ce sont souvent les problèmes de traduction qui révèlent les horizons cachés, suivant ce que Antoine Berman (1984) a naguère dénommée l'épreuve de l'étranger. Personnellement, j'apprécie beaucoup qu'un traducteur contrevienne aux usages et nous fasse participer à ses embarras par quelques notes de bas de page. J'y vois de la modestie et de la générosité, en sus de la probité.

De quelle révélation ces questions de traduction sont-elles grosses ? Il me semble que tout l'effort de James a tendu à nous dépeindre en termes allusifs une scène de genre archi-connue. Elle hante notre imaginaire et l'imprègne si bien que toute discussion sur le bonheur y ramène immanquablement. J'en ai touché un mot récemment dans un texte que je vous ai distribué à Noël (Azar, 2003). La Renaissance nous en a donné une débauche de représentations sous le titre : *la Vierge à l'enfant*. Je ne serais nullement surpris d'apprendre que James en avait eu constamment une reproduction sous les yeux pendant qu'il rédigeait *« Le coin plaisant »*.

Quelle évaluation clinique pouvons-nous faire de ce tableau, – celui de James ? Autant que je puisse le présumer à partir de la production psychanalytique courante, on fera d'abord jouer les fixations et les régressions, puis les amateurs se diviseront en deux camps. Ceux qui ne jureront que par saint Œdipe, et ceux qui ne jureront que par l'amour primaire et/ou la théorie de l'attachement. Les uns et les autres feront ce qu'on appelle de la « psychanalyse appliquée » et se comporteront comme des ours dans un magasin de porcelaines. Le procédé est trop bien connu : tout passera à la moulinette et nous serons quittes pour des généralités. J'aurais voulu cependant faire au moins une exception en faveur de quelques idées de Michael Balint. J'y pourvoirai plus tard pour ne pas interrompre le déroulement de mon idée par une digression (*cf.* la III[e] partie de ce texte).

Recourir à saint Œdipe, à l'amour primaire ou à la théorie de l'attachement, ce serait par trop réducteur. Ces explications ne prennent en considération qu'un aspect partiel du « cas », alors qu'il est nécessaire de le prendre dans son ensemble.

En effet, derrière cette scène de genre *(la Vierge à l'enfant)* il y a une autre. N'oublions pas que cet enfant niché dans le giron d'une vierge est en fait un adulte qui gît par terre et qu'on soutient. Ainsi, derrière cette scène de la *Vierge à l'enfant*, il y a donc une *Pietà* [1], [2]. Dans la nouvelle de James, il faut évidemment partir de la situation concrète des partenaires au moment où le héros retrouve ses esprits. Cette situation est une *Pietà*. James nous fait ensuite assister à la progressive transformation de cette scène, par la connivence des deux protagonistes, en un tableau de *Vierge à l'enfant*. Cette transformation mérite d'être qualifiée de *Transfiguration*, puisque c'est le terme choisi par James lui-même vers la fin de sa précédente nouvelle : *« Les années médianes » (cf. supra)*.

Ce n'est pas tout. La surimpression de ces deux scènes de genre (les deux représentations pieuses de l'état de grâce) ne vient pas là comme un cheveu sur la soupe. Au contraire, elle s'insère dans un cadre bien déterminé, qui nous est signalé dès le début de la nouvelle, et que j'ai eu soin de souligner au passage : celui de la relation d'objet nostalgique.

---

[1] Une *Pietà* est une sculpture ou un tableau représentant la Vierge tenant sur ses genoux le corps du Christ mort. La plus célèbre est le marbre de Michel-Ange de la Basilique Saint-Pierre de Rome, qui date de 1498-1499.

[2] À cet égard, on peut se reporter aux illustrations de *Vierges à l'enfant* et de *Pietà* rassemblées par LEO STEINBERG (1983) sur *La Sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*. Refoulement ou pas, mon hypothèse personnelle est que toutes ces représentations qui affichaient ostensiblement à l'origine la virilité du Christ, et qui ont été par la suite voilées par décision des autorités de l'Église post-tridentine, ont alors changé de sens. Et, pour l'imaginaire occidental, elles sont devenues des représentations de ce que je nomme – non sans malice – l'État de Grâce, lequel implique la mise hors jeu de la sexualité génitale.

Enfin, il ne faut pas non plus perdre de vue que cette relation d'objet nostalgique se fait sur le dos de la sexualité génitale, laquelle est mise hors jeu. *Cf.* le baiser « frais / *cool* ». La nature de ce baiser indique fort bien son innocence par absence de flamme passionnelle.

En résumé : le « cas » de climatère masculin que James nous présente est un peu spécial puisqu'il s'agit d'un cas appartenant à la clinique du remords. Et la « solution » que James trouve à nous présenter pour ce cas précis est l'établissement éventuel d'une relation d'objet nostalgique dont l'initiative revient à l'amie incomparable. On remarquera que cette amie joue dans *« Le coin plaisant »* un rôle thérapeutique actif assez analogue au rôle du jeune médecin auprès de l'écrivain mourant dans *« Les années médianes »*. Les modalités de cette relation d'objet nostalgique sont les suivantes :

– Il faut un *« heureux qui comme Ulysse... »* est parti, et qui est ensuite revenu.
– À son retour, il retrouve un témoin demeuré sur place, gardien de la mémoire.
– Il reconstitue avec ce témoin la transfiguration de la scène de la *« Pità »* en *« Vierge à l'enfant »*.

Il reste à comprendre ce que ces représentations, qui font appel à un imaginaire fort bien codé, signifient. L'établissement d'une relation d'objet nostalgique pour être thérapeutique doit avoir une visée. C'est une manœuvre en vue d'un dessein si bien dissimulé qu'il nous faudra emprunter un détour pour le découvrir. James a fait de son mieux pour nous indiquer ce dont il s'agit, et j'ai fait de mon mieux pour extraire et souligner les termes qui dénotent la tendresse. Quel est donc le statut métapsychologique de la tendresse ?

Le degré zéro de la sexualité infantile

8 Pour cerner ce statut, il faut commencer par rappeler nos acquis antérieurs, et leur ajouter éventuellement l'additif qui s'impose.
– Les trois constituants de la sexualité humaine : le choix d'objet, la sexualité infantile, et la fonction de reproduction.
– Les deux nouages : **1er** nouage entre le choix d'objet et la sexualité infantile durant la période néo-natale ; **2e** nouage durant l'adolescence entre les trois composants à la fois, nouage que Freud aimait assimiler à une soudure.
– La manœuvre de l'amie incomparable revient à dénouer l'un après l'autre ces deux nœuds, ce qui a pour conséquence de mettre d'abord hors circuit la sexualité génitale, ensuite la sexualité prégénitale.
– Que reste-t-il ? J'en arrive à l'additif que je souhaite joindre à nos acquis antérieurs : il reste ce que je souhaite dénommer le degré zéro de la sexualité infantile. Ce degré zéro passe facilement inaperçu des psychanalystes tout venant, lesquels ont la fâcheuse propension à le confondre soit avec l'érotisme oral (relation au sein chez Melanie Klein), soit avec le prétendu narcissisme primaire (Freud & consort), soit avec je ne sais quelle symbiose primitive (Margaret Mahler).
– Le degré zéro de la sexualité est à concevoir comme un état de grâce (parfait bien-être) où le dedans et le dehors se compénètrent harmonieusement. Ce n'est donc que pour un usage didactique que je distingue deux colonnes dans le tableau suivant :

Dehors ATMOSPHÈRE	⇆	*Dedans* ÉTATS AFFECTIFS
Pénombre		Quiétude
Rythme		Absence de désirs
Sons monotones		Absence de méfiance
Contact physique		Trêve de l'épreuve de réalité
Cramponnement		Sécurité
Chaleur		Confiance
Confort		Abandon

Bon nombre d'éléments de l'état de grâce sont réunis dans *« Le coin plaisant »* : la pénombre, la voix, le regard, le contact, l'agrippement à la fourrure, l'étreinte, le « se courber sur », la quiétude, le confort, la trêve de l'épreuve de réalité, etc. Au niveau du vocabulaire de James on les retrouve dans la série des termes suivants : *clinging*, *fondness*, *tenderness*. Ainsi, pour en parler, James utilise-t-il le registre de la tendresse.

La manœuvre de l'amie incomparable vise apparemment à (r)établir l'état de grâce en évinçant la sexualité génitale tout comme la sexualité infantile.

Mais ne vous méprenez pas sur ma pensée personnelle. Toute tentative en ce sens n'a de sens que par sa visée *utopique*. S'il est effectivement possible de mettre entre parenthèses la fonction de reproduction au moment du retour d'âge, la sexualité infantile quant à elle est incontournable. Dès le moment où elle a été mise en branle au cours de la période néonatale elle ne nous lâche plus, – il faut faire avec !

Aussi, une manœuvre, telle que celle de l'amie incomparable, n'a de chance de perdurer qu'en faisant alliance avec la sexualité infantile. C'est ce que l'amie incomparable semble avoir tout à fait bien compris, et c'est ce que révèle et prouve la fraîcheur de son baiser... qui n'a d'innocent que l'apparence.

Le registre de la tendresse est l'index d'un problème métapsychologique négligé. Le repérage que je viens d'effectuer mérite d'être prolongé par une discussion sérieuse. Je ne la remets à plus tard que pour éviter de la bâcler en quelques mots (*cf.* la III[e] partie de ce texte).

Complément psychographique

9 Loin de moi aucune intention de faire une *« psychanalyse »* de James. Je laisse à d'autres le plaisir nécrophile de dépecer des cadavres sur leur divan, ou de coucher sur leur divan le cadavre en papier d'un illustre génie et de s'évertuer avec lui à des exercices de réanimation et de ventriloquie parfaitement risibles.

Néanmoins, un coup d'œil jeté sur la personnalité de James est susceptible d'éclairer quelques recoins de ses nouvelles. Henry James avait coutume de recueillir des intrigues possibles pour ses récits de la bouche de quelques informateurs de son entourage, ou au petit bonheur la chance. Il consignait alors sous une forme condensée cette intrigue dans ses carnets en attendant que se déclenche un jour le processus de création. Mais il lui arrivait souvent d'enrichir ces intrigues par un fonds personnel plus ou moins important. Ce fonds est ici assez apparent.

Par rapport aux *« Années médianes »* : *(1)* James travaille comme son héros, il cherche à explorer toutes les combinaisons possibles. *(2)* Comme lui il rêve aussi de publier d'abord ses œuvres de manière confidentielle, puis de les reprendre et de les polir à nouveau pour les présenter au « public ». *(3)* En revanche, en ce qui concerne la question de la seconde chance, à la différence de son héros, Henry James quant à lui en bénéficia effectivement. Il put mettre au point ce qu'on appelle sa « dernière manière », et republier l'œuvre qu'il voulait avouer comme sienne en lui faisant subir un dernier toilettage, et en lui flanquant un l'apparat critique conforme à ses intentions tortueuses.

Par rapport au *« Coin plaisant »*, il y a également beaucoup de choses en commun entre Henry James et son héros. *(1)* Tout d'abord, James aussi a joué à l' « enfant prodigue », il a quitté les États Unis pour l'Europe, et il est revenu aux États Unis après une longue absence. Mais il est reparti, et il mourra en Angleterre en réalisant son tout dernier souhait, celui de devenir citoyen britannique. Les similitudes et les différences entre l'auteur et son héros sont aussi nombreuses les unes que les autres. À cet égard, ce qu'il y aurait peut-être de mieux à dire ce serait de considérer la nouvelle comme un *rêve éveillé (daydream)* de l'auteur. Mais ce sont là des sables mouvants où je répugne à m'engager. *(2)* Un autre point commun éventuel entre l'auteur et son héros est de se plaire à envisager une solution qui écarte la sexualité génitale. Là aussi il y a autant de similitudes que de différences. Car le héros de la nouvelle a fait les quatre cents coups sur le continent européen, et ne semble avoir été tenté par la solution anti-sexuelle qu'après le retour d'âge. Tandis que James semble avoir fuit la sexualité génitale toute sa vie, en attendant que le retour d'âge l'en libère tout à fait.

Il est encore une tout autre manière de lire *« Le coin plaisant »*. Pourquoi cette nouvelle ne serait-elle pas une simple rêverie de vieille fille ? Il n'est pas étranger à l'esprit retors de Henry James de suggérer à la fois plusieurs niveaux de signification. Ici, selon que notre focalisation porte sur l'un ou l'autre des protagonistes de la nouvelles nous obtiendrions deux significations différentes : soit le traitement du retour d'âge chez un homme ; soit la rêverie émoustillante d'une vieille fille, qui passe son temps à astiquer sa vieille argenterie et à asticoter ses vieux souvenirs. Casanière invétérée, elle utilise la rêverie pour assouvir ses velléités de voyages. Ce sont ses rêveries qui semblent être son moyen électif d'évasion. Elles l'émoustillent, lui donnent des frissons, l'excitent, en toute sécurité et en toute impunité.

Et pourquoi le fond même de cette histoire ne serait-il pas l'identification de Henry James à une vieille fille ? À cet égard on peut remarquer que cette même vieille fille était déjà apparue quelques années plus tôt dans une autre nouvelle, peut-être la plus célèbre de James, *« La bête dans la jungle »* (1903). À mon avis, les deux nouvelles *« Le coin plaisant »* et *« La bête dans la jungle »* font la paire, comme le négatif par rapport à la photo développée, ou comme l'avers et le revers de la même médaille. De même, *« Les années médianes »* (1893) et *« L'image dans le tapis »* (1896) font aussi la paire... Il serait, je crois, intéressant d'essayer de repérer systématiquement ces sortes de *« doublets »* dans l'œuvre de James...

En tout cas, James se glisse avec une extraordinaire agilité dans la peau des femmes – jeunes et moins jeunes – et peut-être a-t-il une délectation spéciale à se glisser dans la peau des vieilles filles. Voici une confidence personnelle. Pendant très longtemps je ne me suis pas intéressé à Henry James. Il ne piquait pas assez ma curiosité. Puis un jour j'ai lu dans un livre de *Dialogues* de Gilles Deleuze (que j'ai la faiblesse d'admirer), que Henry James est à ses yeux *« un de ceux qui ont le plus pénétré dans le devenir-femme de l'écriture »* [1]... C'est parti de là !

Conformément à cette optique, on peut considérer que le *« Coin plaisant »* n'est pas uniquement la rêverie émoustillante d'une vieille fille, mais que c'est aussi la délectation de celui qui tient la plume, et qui trouve son compte à se glisser avec une remarquable prestance dans la peau de cette vieille fille qui rêve.

Il est à remarquer néanmoins que les effloraisons fantasmatiques intenses dont témoigne hautement l'œuvre de James ne l'ont pas suffisamment protégé lui-même d'une très grave dépression climatérique qui eut lieu en 1910. Il a failli y laisser la peau, s'il ne s'était seulement contenté de détruire une bonne partie de ses archives et de ses manuscrits, – soit une partie de sa chair et de son âme.

Arrêtons là les conjecture !

[1] GILLES DELEUZE & CLAIRE PARNET, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, p. 60.

Les regrets de Joachim Du Bellay

10 Avant de passer au climatère féminin, je voudrais prolonger les analyses précédentes par une mise à l'épreuve. Il est bien connu qu'en littérature le poème de la nostalgie a été chanté par Joachim Du Bellay (1522-1560) dans un sonnet très célèbre que les écoliers d'antan devaient apprendre à réciter par cœur :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy la qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage & raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !
Quand revoiray-je, helas, de mon petit village
Fumer la cheminee, & en quelle saison ;
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, & beaucoup d'avantage ?
Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :
Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur Angevine.

Né en 1522, parent pauvre dans une famille angevine illustre, Du Bellay consacre sa jeunesse à l'étude et à la poésie. Avec Ronsard et quelques autres, il fait partie du collège réuni autour de Dorat où l'on s'initie aux auteurs latins et italiens. À trente ans, il doit finalement choisir un état. Il suit son oncle, nommé ambassadeur de France à Rome, en tant qu'intendant de sa maison. Après une courte période d'euphorie, il déchante ; et le dégoût, le regret et la nostalgie prennent possession de son âme. Il met ses sentiments en poèmes qui circulent avec et sans son aval. Il les publie à son retour en France, quatre ans après son départ pour Rome, dans un recueil intitulé : *Les Regrets et autres poèmes*. Sa santé n'avait jamais été florissante, elle périclite rapidement, et il meurt deux ans après son retour en France. Il était âgé de 37 ans.

À Rome, Du Bellay est en principe dans la force de l'âge. Sa créativité est à son zénith. Il met à contribution ces quatre années – qu'il a fini par considérer comme un exil, à l'exemple de celui d'Ovide, qu'il s'est choisi comme saint patron – pour préparer les quatre recueils poétiques qu'il publiera presque simultanément à son retour en France. Autrement dit, il vit sa crise du milieu de la vie dans d'excellentes condi-

tions. Regrets et nostalgies alimentent sa production poétique et se déversent en des vers enchanteurs dans l'Œuvre destinée à lui survivre.

En revanche, le retour en France se révèle pour lui catastrophique, avec des conflits familiaux et une santé qui fait rapidement naufrage. L'attente nostalgique vire à l'amertume. De ce virage, il a également su en exprimer l'essentiel dans un poème qui répond au précédent comme une antithèse, et qui se présente comme une confidence faite à son maître Dorat :

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'étoit rien plus doulx que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee, & apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.
Je me resjouissois d'estre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'avoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que l'on acquiert d'un fidele service.
Las mais apres l'ennuy de si longue saison,
Mille souciz mordants je trouve en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegence.
Adieu donques (Dorat) je suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf sœurs te misrent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengence.

La nostalgie tourne à l'aigre, elle tourne à la colère, elle inspire des résolutions violentes. Mieux qu'Ulysse, Du Bellay a su se préserver, durant son séjour à l'étranger, des séductrices, des Circés et des Sirènes d'amour. Il a gardé sa vertu et accru son honneur. Il a éprouvé regrets et nostalgie. À son retour, nulle Pénélope ne l'attend, au contraire ce sont des soucis mordants qu'il trouve dans sa maison. Des idées de vengeance devraient armer son bras, mais c'est lui qui succombe et meurt [1].

Henry James nous dépeint dans *« Le coin plaisant »* une carrière où toutes ces valeurs sont inversées. Son héros part à l'étranger en bravant la malédiction paternelle. Il vit à l'étranger une vie dissolue et y prend grand plaisir. Il n'évite ni Circés ni Sirènes d'amour. Et il n'éprouve ni regrets, ni remords, ni nostalgies. S'il retourne finalement chez lui après trente ans d'absence c'est que tous ses parents sont morts et qu'il doit réaliser son héritage. Il n'a pas préservé sa vertu et il ne revient pas couronné de gloire. Néanmoins, sa chance est de retrouver une ancienne amie restée fidèle à sa mémoire (telle Pénélope). C'est cette amie qui lui concocte une thériaque qui consiste à faire naître en lui une relation d'objet nostalgique. – *Heureux qui comme Ulysse...* ! Mais si James s'est, plus que probablement, souvenu d'Ulysse, je doute fort qu'il ait connu Du Bellay et qu'il ait donc délibérément inversé les valeurs de sa carrière.

[1] Les deux sonnets de Du Bellay que j'ai cités portent respectivement les numéros 31 et 130 des *Regrets*.

II.

Le climatère féminin

Des écailles sur les yeux

11 L'une des meilleures études cliniques sur le climatère féminin ne figure dans aucune bibliographie. Elle a échappé aux soins diligents de Madeleine Gueydan et de Marie-Christine Laznik. Je l'avais lue moi-même il y a de nombreuses années et elle avait retenu mon attention tout en provoquant ma perplexité. Je l'avait lue selon l'intitulé sous quoi elle se présente, autrement dit dans le cadre de la conduite à tenir dans un certain type de psychothérapies brèves.

Récemment, en consultant par hasard le recueil où elle se trouve reproduite, je m'y suis de nouveau intéressé. C'est alors que j'ai pu dissiper ma perplexité en réalisant que cette étude se rapporte au climatère féminin, tout à fait à l'insu de l'auteur : Catherine Parat. Publiée à l'origine en 1968, cette étude s'intitule : *« À propos de quelques psychothérapies de névroses de caractère »*. Elle a été reprise en 1995 dans le recueil de l'auteur, *L'Affect partagé*, avec une courte mise à jour.

Le principal de cette étude consiste en cinq vignettes cliniques, soit dans l'ordre :

– Mlle Z..., 50 ans
– Mme A..., 49 ans
– Mme N..., 55 ans
– Mme V..., 59 ans
– Mme R..., 57 ans

Nul besoin d'aller plus loin, pour se convaincre d'avoir affaire ici à la crise climatérique. Et l'analyse de la demande d'aide le confirme sans l'ombre d'un doute.

La cause présumée d'infécondité

12 Pour connaître les raisons de cet aveuglement, il suffit de lire – même distraitement – les vignettes cliniques qui illustrent cette étude. Avec une lassante monotonie, Catherine Parat reprend à propos de chacune la même antienne roulant autour du complexe d'Œdipe. C'est que l'auteur s'était illustrée au sein de sa société psychanalytique d'appartenance en présentant en 1966 au congrès de Lausanne un rapport sur le complexe d'Œdipe. L'intitulé frappe d'emblée par son ambiguïté concertée : *L'organisation œdipienne du stade génital*. Tout le long du texte un flou artistique enveloppera ce *« stade génital »* dont on ne nous dit finalement que fort peu de chose. Il faut décoder entre les lignes pour deviner que l'auteur adopte le point de vue suivant quoi cette organisation s'instaure en deux temps, vers l'âge de 3-5 ans et au cours de l'adolescence, que sépare la période de latence. Il faut alors conclure, mais l'auteur ne nous le dit jamais, que le stade génital en question embrasse une douzaine d'années.

Que se passe-t-il exactement durant tout ce temps ? Pas un instant on ne songe à nous l'apprendre. Pas un instant on ne songe à problématiser le fait que ce qui se passe vers l'âge de cinq ans appartienne à la sexualité infantile, laquelle est de nature exclusivement psychique, tandis que ce qui se passe à la puberté se rapporte exclusivement à la fonction de reproduction, c'est-à-dire à une fonction biologique. L'hétérogénéité entre ces deux ordres de faits n'est pas même perçue. Que leur articulation fasse problème n'est même pas soupçonné. L'expression de *« stade génital »* est suffisamment floue pour recouvrir ce problème d'un voile équivoque.

À ce qu'il semble, Catherine Parat avait deux bonnes raisons pour ne pas s'intéresser à ce qui se passe durant la douzaine d'années qui sépare la floraison sexuelle de la prime enfance d'avec la puberté. D'une part, le point de vue du développement ne la préoccupe nullement, d'autre part sa pratique de la cure des adultes ne semble pas l'obliger à trop examiner les stratifications éventuelles de l'organisation œdipienne, qu'elle n'envisage par conséquent qu'au point de vue de son achèvement. Je vais essayer de réduire le rapport de Catherine Parat à un petit nombre de thèses en lui empruntant ses propres termes :

1. Elle considère que *« la vie humaine se divise en deux parties, l'une qui va de la naissance à l'Œdipe, l'autre qui va de l'Œdipe à la mort »*. (p. 62)

2. Elle estime que *« la caractéristique de l'Œdipe, dans nos sociétés, est justement de restructurer tout ce qui existait avant, et de créer une nouvelle organisation libidinale »*. (p. 52)

3. Elle affirme qu' *« au-delà de l'organisation libidinale rendue possible par le vécu œdipien, aucun mode de structuration plus évolué n'existe »*. (p. 61)

4. Elle conçoit enfin que cette *« organisation œdipienne ne correspond pas à un état étale et stabilisé, acquis une fois pour toute, mais bien au contraire à une situation d'équilibre mobile et en perpétuel remaniement »* (pp. 54-55). Elle ajoute que ce noyau conflictuel œdipien est *« toujours susceptible de réanimation. Il semble jouer, la vie durant le rôle d'une sorte de point de rappel vers lequel se développe le mouvement régressif, et à partir duquel se feront de nouvelles avancées »* (p. 55).

Le recueil de Catherine Parat comporte une préface d'André Green qui débute par des félicitations : *« Contrairement à une vogue actuelle, son auteur adhère à l'idée de la centralité de l'Œdipe »* (p. VII). Deux pages plus loin Green résume d'une manière synthétique les thèses que je viens de détailler. Voici ce que cela donne :

> Catherine Parat ne s'est pas laissée prendre au mirage d'une reformulation à partir d'un point de vue développemental. Ce n'est pas dire qu'elle le néglige ; ainsi ne manque-t-elle pas de souligner, chaque fois que cela est nécessaire, le rôle de la prégénitalité dans l'organisation œdipienne. Mais elle est sensible comme peu d'auteurs le sont à l'importance – je dirai structurale, car elle n'emploie pas le terme – de cette organisation – en soulignant à la fois combien celle-ci est nouvelle par rapport par rapport à ce qui lui préexiste (il s'agit donc moins d'une intégration des temps précédents que d'une mutation), unique parce qu'elle ne sera suivie d'aucune autre organisation d'importance comparable et enfin précaire tant il faut la considérer non seulement comme un processus dynamique – tarte à la crème des théorisations contemporaines – mais comme une organisation en équilibre (sous-entendu instable), c'est-à-dire en fait en déséquilibre potentiel, car du fait même que la notion d'équilibre

repose sur un rapport de forces composantes, celles-ci peuvent tout aussi bien trouver des solutions, elles aussi précaires, de sa rééquilibration que verser dans le déséquilibre qui ne peut plus trouver le chemin d'un retour à l'équilibre qui ne compromettrait pas l'évolution ultérieure. En outre, Catherine Parat choisit spontanément une méthode d'un grand intérêt, celle qui consiste à envisager les choses du point de vue de leur achèvement.

La parfaite fidélité de ce résumé synthétique reflète sans doute l'étendue de l'adhésion d'André Green aux thèses de Catherine Parat. Ces thèses représentent d'ailleurs actuellement la plate-forme commune à une majorité de psychanalystes. Et c'est là à mon avis l'obstacle majeur à l'émergence d'une conception psychanalytique des cycles de la vie. Avec ce mot d'ordre suivant quoi *« le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses »*, énoncé un jour inconsidérément, Freud a aliéné la recherche psychanalytique durant des décennies. J'estime pour ma part que nous avons simplement ici un slogan publicitaire destiné à promouvoir un fonds de commerce de mauvais aloi. Et j'accorde à cet égard toute ma sympathie à la dénonciation de cet ordre de choses faite naguère par Robert Castel (1973) en le stigmatisant de « psychanalysme ».

Le divorce entre pratique & théorie

13 L'étude de Catherine Parat illustre parfaitement l'adage de Lacan suivant quoi une pratique n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer (*Télévision*, p. 17). On peut résumer en quelques lignes la substance de cette étude autour de trois pôles : le profil des patientes, l'évaluation clinique, et la technique utilisée.

● Profil de ces patientes
– Des femmes âgées de 48 à 60 ans
– Présentant une névrose de caractère assez lourde
– Ont vécu jusque là sans difficultés apparentes malgré des mutilations affectives et sexuelles
– Se sont brusquement décompensées à l'occasion d'un événement relationnel traumatique
– Tableau clinique : dépression avec angoisse, idées de suicide, insomnie, parfois anorexie

● Évaluation clinique
– Il s'agit avant tout d'une perte touchant un objet narcissique
– L'objectif ne devrait pas tant privilégier l'analyse classique des conflits, que d'aider à l'introjection massive d'un objet gratifiant, et cela en vue de permettre la reconstitution d'un objet narcissique interne.

● Modalités du traitement
– Psychothérapie en face à face, au rythme de deux séances par semaine, puis une
– Honoraires élevés
– Permettre le développement d'un transfert intense fortement homosexuel
– Accorder des gratifications narcissiques larges, parfois grossières d'aspect, sous forme de compliments

Tout cela est parfaitement bien vu, bien dit et bien exécuté. Mais si l'on en vient aux vignettes cliniques qui illustrent l'étude, on se rend compte non sans surprise que les interventions de l'analyste roulent chaque fois autour de thèmes œdipiens, mentionnés voire soulignés très expressément. En revanche, aucune référence n'est faite au « tournant » que constitue dans la vie de ces patientes le retour d'âge. Et il ne faut pas croire que cette cécité est occasionnelle ou conjoncturelle ; au contraire, elle est délibérée et parfaitement concertée.

L'étude de Catherine Parat a été publiée en 1968 avec le titre que j'ai signalé : *« À propos de quelques psychothérapies de névroses de caractère »*. Près de trente ans plus tard, quand le projet de recueillir en volume un certain nombre de ses écrits est mis à exécution, l'auteur persiste et signe. Il ne vient pas à l'esprit de Catherine Parat de changer le titre de son étude, ni de la placer dans la section de son recueil dévolue à la sexualité féminine. L'auteur ne soupçonne pas non plus que l'événement traumatique ayant entraîné la décompensation de ces patientes se ramène chaque fois à la forme qu'a prise pour elles le retour d'âge. Et même si l'idée eut pu l'effleurer, Catherine Parat l'eut sans doute fermement écartée, eu égard à la conception qu'elle se fait du développement humain telle que je l'ai détaillée plus haut. Mais l'idée ne l'a même pas effleurée, ou elle n'en a rien voulu savoir. Comme je l'ai signalé plus haut (II§7), l'auteur a fait suivre la reprise en recueil de son texte d'une mise à jour. Or,

aucune allusion n'y est faite de quoi que ce soit de ce genre : aucun regret au sujet du titre antérieurement conféré à cette étude, aucun repentir au sujet de son orientation théorique, aucune hésitation au sujet de son emplacement dans l'organisation du recueil.

Il y a mieux encore. Cette étude faisait partie à l'origine d'un ensemble de contributions présentées dans le cadre du VIII[e] séminaire de perfectionnement de l'Institut de psychanalyse de Paris. Je vous le donne en mille, quel était le thème de ce séminaire ? – La dépression ! Ainsi, il était à l'époque sans doute sous-entendu que la contribution de *C.-J. Luquet-Parat* se rapportait à ce qu'on dénomme : la dépression climatérique de la femme. Et on ne songe pas davantage à nous l'apprendre trente ans plus tard dans la reprise en volume de cette intervention.

En somme, l'étude de Catherine Parat me paraît illustrer jusqu'à la caricature la thèse que j'ai émise suivant quoi le complexe d'Œdipe est un obstacle épistémologique qui entrave l'élaboration d'une conception psychanalytique des cycles de la vie.

Stoppage narcissique

14 Malgré les handicaps que je viens de signaler, il n'en demeure pas moins que l'étude de Catherine Parat présente un très vif intérêt pour l'approche du climatère féminin. Certes, la leçon clinique qu'elle recèle présente une application limitée, elle n'en est pas moins précieuse.

Telle qu'elle se présente, cette leçon prétend se limiter aux névroses de caractère. Mais à partir de cette prémisse on pourrait tirer deux sortes de conclusions : *(a)* soit que l'on considère que le type de réaction décrite est spécifique à ce type de pathologie ; *(b)* ou que l'on considère que la pathologie sous-jacente est le lot de toutes les femmes, même si la réaction décrite n'est spécifique qu'à un sous-groupe, celui des névroses de caractère. Pour ma part, je pencherais plutôt pour la seconde option.

Plus intéressants me paraissent le *setting* et la technique de Catherine Parat orientés vers ce qu'on pourrait dénommer un stoppage narcissique. Suivant une hypothèse que j'ai émise précédemment (Azar, 2002*c*, §5), l'instance d'Idéal est polarisée et se différencie par régions. On convient que le *Moi·Idéal* est la première de ces régions à se différencier. J'ai proposé d'y distinguer deux poches : la première recevrait les investissements narcissiques des parents vis-à-vis du nourrisson. C'est ce qu'on pourrait à la rigueur dénommer le narcissisme primaire. Mais assez rapidement les parents apprennent à l'enfant à se narcissiser lui-même en *libre-service* grâce aux gratifications de sa pulsion d'emprise : marcher, se nourrir, faire ses besoins, se laver, s'habiller... tout seul. On convient de dénommer ce second type d'investissement le narcissisme secondaire, lequel s'accumule à mon avis dans une autre poche.

Or la clinique montre à l'envi que les deux poches du Moi·Idéal ne sont pas des vases communicants. Ainsi, un déficit de narcissisme primaire est très difficilement compensé par des apports de narcissisme secondaire en *self-service*. Seul quelque *Autre* est capable de compenser le déficit en narcissisme primaire, et c'est bien pourquoi la rencontre éventuelle de ce « quelque Autre » – en cet instant de grande fragilité et d'intense avidité – imite le coup de foudre et ressemble à s'y méprendre à de l'amour. Mais c'est un attrape-nigaud. De là ces cruelles déceptions des femmes de quarante à cinquante ans, qui viennent parfois nous consulter à la suite d'une décompensation de cet ordre.

Le *setting* mis en place par Catherine Parat ainsi que la technique utilisée par elle sont parfaitement appropriés à ces cas de décompensation à la suite d'une hémorragie de narcissisme primaire. Le retour d'âge pourrait en être responsable, mais cette causalité ne se limite nullement au retour d'âge. C'est pourquoi je prévois au procédé de Catherine Parat un champ d'application moins restreint.

III.

Discussion métapsychologique

Le temps de la réflexion

15 Penchons-nous à présent sur tous les cas passés en revue et sur les procédés de prise en charge qui leur furent appliqués :

– Dans *« Les années médianes »* de James, l'écrivain moribond pris en charge par un jeune médecin qui est également un grand admirateur de son art.

– Dans *« Le coin plaisant »* de James, l'enfant prodigue, de retour au bercail, pris en charge par sa chère amie demeurée sur place en guise de témoin du passé.
– Le poète Du Bellay, qui échoue à se prendre en charge, et dont la nostalgie trompée se mue en rage.
– Les cinq cas de femmes décompensées sur le retour, traitées par Catherine Parat par le procédé du stoppage narcissique.

Tous ces cas peuvent être ramenés à un déficit de narcissisme primaire, à la condition de conférer à cette notion l'acception particulière définie plus haut. Quant aux prises en charge, elles peuvent toutes – *en un sens* – être ramenées à du « maternage ».

La langue anglaise nous abuse un peu moins dans la mesure où on y trouve un terme qui fait pièce au « maternage » *(mothering)*, et qui est *nursing*. On a proposé « nursage », mais ce néologisme ne s'est pas encore imposé. Par rapport au maternage, le nursage préserve une certaine asepsie conceptuelle. Le nursage ne nous pousse pas *illico presto* dans les bras d'Œdipe. La mère suffisamment bonne, toute dévouée à son nouveau-né, ne peut que le vouer à saint Œdipe, elle en a fait le vœu à sa mère avant même la naissance de l'enfant. En revanche, le nursage déplace le problème du prétendu complexe d'Œdipe, et il permet éventuellement de le reformuler en termes plus adéquats de relations entre adultes et enfant, et de la confusion de langues qui s'ensuit.

Le retour d'attachement

16 La théorie de l'attachement concrétisait cette éventualité. Elle avait été rendue publique en 1958 par un double coup d'éclat par un éthologiste (Harlow) et par un psychanalyste versé en éthologie (Bowlby), et elle promettait de nous délivrer des divagations diluées à la sauce œdipienne. S'appuyant sur des observations multiples et des expériences ingénieuses, faisant la jonction entre les anthropoïdes infra-humains et humains, elle attestait l'existence d'un besoin *primaire* d'attachement, qui n'est le résultat ni du plaisir de manger ni des soins maternels, et qui enveloppe le besoin de chaleur, de douceur, de contact, de proximité, voire même de cramponnement, et la conduite de « suivre » (emboîter le pas, imiter, etc.).

Qu'est devenue cette promesse entre les mains des psychanalystes ? On lui a d'abord opposé une fin de non recevoir catégorique. Les propos du Pr Daniel Widlöcher, énoncés péremptoirement en 1970, sont restés célèbres : la théorie de l'attachement n'a aucune incidence, ou bien peu, sur l'expérience clinique du psychanalyste [1]. Une autre réaction a consisté à l'assimiler en la dénaturant. Cela a consisté à la reformuler dans les termes qui lui sont le plus antinomiques, je veux dire en termes de complexe d'Œdipe. On doit à Henri Bianchi (1989) une contrefaçon qui intéresse directement l'approche du retour d'âge. Cela commence par une définition joliment tournée :

> Je n'entends rien d'autre par attachement que l'idée d'un lien affectif très fort, à des situations, états, signes, et finalement objets, lien par le moyen duquel le sujet accède au sentiment d'une existence propre ; lien qui peut prendre les formes extrêmes de l'amour d'objet et de l'identification et parcourt l'éventail des formes de relation intermédiaires : qui comprend donc la haine aussi bien que l'amour, le narcissisme aussi bien que la différenciation objectale, les expressions les plus directes de la libido ou de l'agression aussi bien que leurs expressions les mieux sublimées. (pp. 33-34)

Vague à souhait, cette définition permet de faire l'impasse totale sur les critères très précis sur lesquels s'appuient les ethologistes. Naturellement, les concepts ont une certaine élasticité, et en les travaillant on cherche souvent à améliorer leur élasticité. Bianchi fait beaucoup plus fort : il transforme un étui à cigarettes en hangar de zone franche ; il transforme l'attachement en un lit de Procuste.

À présent, admirons ses ébats dans ce lit, mais n'en espérons pas trop : il a peu de souffle et il ne fera que trois galipettes. Ce numéro de cirque résume toute la vie humaine et se réduit à trois moments. Le premier moment se nomme comme il se doit « attachement primaire ». L'attachement primaire est impératif, inconditionnel, polymorphe, sans frein et sans limites. Quand il rencontre ses objets naturels *(sic)*, et pour autant que ceux-ci ne se dérobent pas, il se forme autour d'eux des « précipités emblématiques » de la vie affective.

[1] Trente ans après le Pr Widlöcher fit amende honorable. Il lui aura fallu trente ans !

C'est sans surprise que nous apprenons en quoi consiste le deuxième moment. Je cite encore :

> Un second « moment » de l'attachement débute avec le remaniement de l'orientation désirante qui répond à la problématique œdipienne. (p. 37)

Par opposition dialectique au premier moment, le deuxième moment est celui de l'attachement conditionnel à des objets substituables.

La perspective de la fin de la vie initie chez l'individu un troisième moment. Je redonne la parole au bateleur pour nous le décrire exactement :

> En ce troisième « moment », les voies offertes à l'attachement sont peu nombreuses. L'une consisterait à s'éteindre, à cesser de lui-même, à la mesure même de l'anticipation du défaut des objets – il s'agirait alors pour le Moi de réaliser un détachement, c'est-à-dire un deuil, de l'objet « vie » lui-même. Mais ce qui rend cette solution rationnelle difficile est le maintient d'un potentiel d'attachement, d'une « exigence d'attachement » qui n'entend nullement raison. Une autre voie peut être alors la dérivation de l'attachement sur un objet qui, contrairement à la vie et au Moi lui-même, n'aurait pas de fin – c'est ici que prend place le problème de la sublimation et des substitutions idéales. Enfin, et c'est la voie la plus commune, la fin de la vie marque moins un troisième moment typique, qu'un refus des perspectives réalistes que découvre le Moi adulte et un reflux sur des positions plus anciennes : un retour à l'attachement primaire et au monde de terreurs et d'idéalisations auquel il correspond. C'est pourquoi j'appellerai ce troisième moment celui du *« retour d'attachement »*, comme on disait autrefois : du « retour d'âge ». (p. 40)

Pour résumer la conception de Bianchi, une vie humaine consisterait en quelques mois d'attachement primaire, suivis d'un certain nombre de décennies de détachement relatif placés à l'enseigne du complexe d'Œdipe, et puis à la fin (sauf accident prématuré) quelques mois encore de retour d'attachement aux précipités emblématiques placés à l'enseigne de la régression. – Qui voudrait s'y reconnaître ? Je ne disconviens pas que l'un des cas plus haut rapporté, – celui du *« Coin plaisant »* – s'y conforme, encore faut-il remarquer que la conception de Bianchi lui va comme un habit trop large. Certes, Bianchi possède le talent de l'expression et celui de la simplification, mais il en mésuse au point que ç'en est risible : une forêt est réduite à un cure-dent.

Bianchi propose une théorie de l'attachement qui usurpe l'appellation et la dénature. On le constate dès la définition qu'il en avance. Puis, ce qu'il dénomme « attachement primaire » est un simple plagiat de la conception de Balint de l'amour primaire. Il n'y a là, me semble-t-il, qu'une substitution de nom. Ensuite, le deuxième moment de l'attachement est une réduction pure et simple au prétendu complexe d'Œdipe, à son prétendu effet structurant, à sa non moins chimérique liquidation. Je ne vois pas l'intérêt de ce nouveau travestissement langagier. Enfin, le troisième moment recourt à un autre poncif de la scolastique freudienne, aussi commode qu'imprécis : la soi-disant régression.

En un mot, l'article de Bianchi me rappelle cet enfant qui joue avec un morceau de bois, qui fait *vroum-vroum* de la bouche, et qui nous dit qu'il conduit une Ferrari. Ce morceau de bois a autant de rapport avec une Ferrari que l'article de Bianchi avec une théorisation sérieuse. Je ne puis le considérer que comme une facétie. Que Bianchi ait conservé l'esprit juvénile, grand bien lui fasse, même si c'est au détriment de la théorie psychanalytique...

La pensée organique de Michael Balint

17 J'ai promis de parler de Michael Balint (1896-1970), psychanalyste Hongrois émigré en Angleterre en 1939, et je suis embarrassé à devoir me contenter de quelques mots. C'est la première fois que j'évoque Balint à nos réunions. Or, il est inséparable à la fois de ce qu'on peut à juste titre appeler l'École Hongroise de psychanalyse, et de ce qu'on a appelé le *middle group* de la Société Britannique de psychanalyse. Cela veut dire qu'une présentation un tant soit peu compréhensive des conceptions de Balint devrait conduire à évoquer également celles de Ferenczi et d'Imre Hermann, d'une part, de Winnicott et de Bowlby, d'autre part, pour ne citer que ses protagonistes principaux. Il faudra certainement le faire un jour, cela en vaut la peine.

Avec Michael Balint nous avons affaire à une pensée exigeante et de large envergure, qui avait en

son temps forcé le respect de Lacan, lequel était en général peu enclin à admirer ses pairs. C'est une pensée organique – presque monolithique – poursuivie avec détermination, persévérance et rigueur pendant quarante ans. Balint était à la fois un freudien sourcilleux et un élève plein de gratitude envers Ferenczi son maître. Fidèle à celui-ci jusqu'au bout malgré le blâme de Freud, il s'est employé à (ré)éditer son œuvre et à faire connaître sa pensée au défit de l'establishment psychanalytique. J'avais tout d'abord songé à détacher de cette œuvre clinique un petit livre d'une originalité telle qu'elle l'a fait rejeter dans les limbes de la littérature psychanalytique, puisqu'aucun auteur de notre discipline parmi ceux qui tiennent le haut du pavé n'y fait référence. Publié en anglais en 1959, ce livre porte le titre de : *Thrills and regressions (Frissons & régressions)*, ce qu'on a rendu en français plutôt platement par : *Les Voies de la régression*. Mais rien à faire, je ne le puis : l'œuvre de Balint est organique et se refuse à faire l'objet de morceaux choisis.

Et ce n'est pas tout, je ne puis en effet exposer ses idées sans critique. La proche parenté de notre inspiration rend nécessaire de souligner nos divergences au risque de confusions inextricables.

Voici donc brièvement esquissée notre inspiration commune :

– Les trois dialectes pulsionnels (oral, anal, phallique), ne constituent pas des stades et n'ont rien d'originaire. Ce sont des organisations libidinales gouvernées par le narcissisme.
– Il n'existe pas de narcissisme primaire au sens courant de ce que la plupart des psychanalystes entend par là. Balint procède à une démolition systématique de la notion de narcissisme primaire. Suivant lui, le narcissisme est toujours secondaire. Pour ma part, si j'agrée la critique de la conception courante du narcissisme primaire, je m'abstiens de jeter le bébé avec l'eau du bain. Je ne renonce pas à cette notion mais lui confère une tout autre acception, comme on l'a vu plus haut (II§14).
– Une action psychique particulière préside à l'instauration du narcissisme secondaire. Balint suit Freud là-dessus en faisant de la constitution du Moi la condition du narcissisme secondaire. Alors que j'en fait pour ma part une réaction à la formation de l'imago de l'autre·jouisseur (Azar, 2002*b*).
– En corollaire de ces thèses, l'usage régnant de décrire tout ce qui est primitif en termes d'érotisme oral est dénoncé vigoureusement par Balint.
– Enfin, à la différence de Freud et de la plupart des psychanalystes, Balint distingue nettement le développement de la relation d'objet du développement libidinal, malgré leurs intrications. Tandis que je leur ajoute pour ma part encore une troisième composante autonome qui est la fonction de reproduction (Azar, 2002*a*).

Quant à nos divergences, elles se réduisent principalement à deux :

– Balint conçoit trois niveaux d'organisation dans l'appareil psychique, le niveau dit « œdipien » étant le plus élevé, et le prétendu « complexe d'Œdipe » étant considéré par lui comme le complexe nucléaire de toute l'évolution humaine. Alors que si j'admets personnellement l'existence de *fantasmes* œdipiens je rejette catégoriquement l'existence d'un organisateur psychique qui serait le « complexe d'Œdipe ». Quant à ma conception des cycles de la vie, elle est incommensurable avec les trois niveaux de l'appareil psychique suivant Balint. À cet égard, la pensée de Balint demeure à mon avis prisonnière de la double entrave dont j'ai parlé.
– En outre, Balint fait jouer à la « régression » un rôle majeur. Certes, à la différence de la plupart des psychanalystes, il prend la peine d'en épurer le concept et d'en définir l'usage avec une grande précision. Mais le fond de la question reste le même : le concept de régression suppose une hiérarchie de fonctions, ainsi qu'un sens progrédient et un sens régrédient, – toutes idées qui sont étrangères à ma manière d'envisager la constitution de l'appareil psychique. Je n'y vois nulle hiérarchie de fonctions et nul sens progrédient ou régrédient, et pour tout dire nulle « intégration ». Je conçois plutôt l'appareil psychique comme un agrégat. Aussi, la « régression » est à mes yeux une notion inutile, voire nuisible, en psychanalyse. Nuisible, parce qu'en dernière analyse elle se met tout naturellement au service du moralisme.

Le système de l'amour primaire

18 J'en arrive ainsi au point le plus litigieux de mon différend avec Balint. Si l'érotisme oral ne constitue pas la première phase de la sexualité, par quoi faut-il commencer ? Comment Balint envisage-t-il le degré zéro de la sexualité infantile ?

De fait, il s'intéresse peu à la sexualité infantile, se contentant en général de redites. Elle est perverse polymorphe, narcissique, sans plaisir terminal, mais surtout elle est toujours dans une relation d'objet. Quant au problème d'un degré zéro de la sexualité infantile, c'est une idée qui ne l'effleure point. En revanche, il n'a de cesse à répéter que le degré zéro du développement humain est l'amour primaire, régi par l'axiome : *« Ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre »*, où *l'un* est le nouveau-né et *l'autre* l'environnement humain et non-humain. Voici sa description de l'amour primaire [1] :

> Nos expériences cliniques nous ont fait aboutir à une image primitive du monde où *(a)* il existe une harmonie totale entre l'individu et son environnement ; *(b)* l'individu ne se soucie pas et n'est pas en mesure de savoir où il prend fin et où le monde extérieur commence ; et *(c)* même un observateur est incapable de définir des limites précises. À ce stade du développement il n'y a pas encore d'objets, bien qu'il y ait déjà un individu, entouré de substances sans limites précises où il flotte en quelque sorte. Les substances et l'individu se compénètrent : ils vivent dans un état de mélange harmonieux.

Je reviendrai tout à l'heure aux expériences cliniques auxquelles Balint fait allusion. Le concept de « substance » est une originalité que Balint élabore de manière convaincante. Il donne l'exemple de l'air ambiant qui se trouve en continuité avec l'air contenu dans nos poumons. Et il montre l'importance pour l'enfant, mais aussi pour l'adulte, de substances comme les odeurs, les saveurs, le lait, l'eau, le sable, la pâte à modeler, les mots, etc. Pour Balint, la notion de « substance » s'oppose à la notion d'objet, voyons comment :

> La découverte qu'il existe des objets indépendants, solides et séparés, va détruire ce monde. Désormais, en plus des substances, il faut reconnaître l'existence d'objets, avec leurs propriétés de résistance, d'agressivité et d'ambivalence. Malgré la multiplicité des degrés et des nuances, il existe apparemment deux manières essentielles de réagir à cette découverte traumatisante. L'une consiste à créer un monde ocnophile fondé sur le fantasme que les objets solides sont bienveillants et dignes de confiance, qu'ils seront toujours là quand on en aura besoin et qu'ils n »élèveront jamais d'objections ni n'opposeront de résistance à servir de soutien. L'autre réaction est de créer un monde philobatique, un retour à la vie qui précède l'expérience de l'émergence des objets, destructeurs de l'harmonie des espaces sans limites ni contours précis. Les objets représentent des aléas dangereux et imprévisibles ou encore un équipement dont il faut se munir ou se passer. Ce monde, empreint d'un optimisme injustifié dont l'origine se trouve dans le monde précoce de l'amour primaire, permet au philobate de croire que ses capacités et son équipement lui suffiront pour venir à bout des éléments – des substances – tant qu'il pourra éviter les objets dangereux. [2]

« Ocnophile » et « philobate » sont des néologismes créés par l'auteur. Choix barbares qui ne se sont pas imposés et qui ont sans doute entravé la diffusion de sa pensée. Revenons maintenant aux expériences cliniques de Balint. Elles remontent aux dernières expérimentations techniques de son maître Ferenczi avec des patients profondément perturbés, et comportent un arrière-plan de bio-psychanalyse. Balint les a dénommés des phénomènes de « renouveau » par analogie avec la réduction nucléaire qui a lieu au niveau des cellules. L'exposé en est donné dans son tout premier article psychanalytique publié, portant le titre évocateur de *« Parallèles psychosexuels de la loi biogénétique fondamentale »* (1930). On y lit ceci :

> On ne peut pas se défaire de l'impression que l'organisme régresse à un stade évolutif antérieur, retourne à des formes de vie depuis longtemps abandonnées, afin de recommencer son existence à partir de ce point.
>
> Ce *renouveau* joue un rôle très important dans le monde vivant. [3]

Balint n'a pas cherché à se défaire de cette impression. Au contraire, il l'a plutôt érigée en principe : « Le développement doit reprendre là où le trauma-

[1] MICHAEL BALINT : (1959) *Les Voies de la régression*, chap. 7, p. 84.

[2] MICHAEL BALINT : (1959) *Les Voies de la régression*, pp. 85-86.

[3] MICHAEL BALINT : (1930) repris in *Amour primaire & technique psychanalytique*, chap. Ier, p. 38.

tisme l'avait fait dévier de son cours primitif »[1]. Et l'a même transformée en mot d'ordre : « Régresser pour progresser ». Suivant Balint, un phénomène de renouveau a lieu dans la phase finale du traitement psychanalytique. En 1934, il le décrit en ces termes[2] :

> J'ai été régulièrement à même d'observer que, dans la phase finale du traitement, les patients commencent à exprimer des désirs pulsionnels infantiles depuis longtemps oubliés et à demander à leur entourage de les satisfaire. Au début ces désirs sont à peine ébauchés et leur apparition provoque souvent une résistance, voire une très forte angoisse. Bien des difficultés doivent être surmontées avant que, peu à peu, ils ne soient ouvertement admis et c'est encore plus tard seulement que leur satisfaction est éprouvée comme un plaisir. J'ai appelé ce phénomène le « renouveau », et je crois avoir établi qu'il se produit juste avant la fin dans toutes les analyses suffisamment approfondies et qu'il constitue même un mécanisme essentiel du processus de guérison.

Plusieurs exemples de ces régressions à renouveau ont été donnés par Balint au cours de sa carrière, mais je n'en citerai qu'un seul, un des premiers :

> Une patiente, par exemple, désirait que je lui permette de tenir un de mes doigts, qu'elle saisissait alors à pleine main, comme un nourrisson. (*Op. cit.*, p. 181)

Deux amendements & deux applications

19 Telles sont en gros les lignes directrices du système de l'amour primaire. Je dis système pour rendre hommage à la rigueur de l'auteur, mais la pensée de Balint n'est pas figée. Elle a subi un développement avec des inflexions et des germinations diverses. Je voudrais en évoquer deux qui touchent à mon propos et que je considère comme des amendements. L'un se rapporte à la délimitation de l'amour primaire, l'autre au renouveau.

L'éditeur de l'*International Journal of Psycho-Analysis* pensa à publier un numéro spécial à l'occasion du 70e anniversaire de Melanie Klein. Balint fut pressenti et rédigea une étude magistrale où il confrontait ses idées aux siennes. Avant de la publier, il la fit lire à Daniel Lagache, ce qui le porta à ajouter à son texte l'importante note infrapaginale que voici[3] :

> Le professeur Lagache, qui a bien voulu lire le manuscrit, a suggéré de ne pas limiter le concept de renouveau aux événements de la fin du traitement mais de l'étendre à toutes les occasions, au cours d'une analyse, où un malade abandonne, pour la première fois, un mécanisme de défense complexe. Selon son expérience (que je peux entièrement confirmer), chaque fois que le patient développe une forme quelconque du syndrome paranoïde et dépressif décrit dans cet article, la dépasse puis adopte une nouvelle attitude, généralement de nature primitive, la suite de l'analyse prouve dans tous ces cas que les activités et les attitudes nouvelles ne sont en fait que la répétition de formes précoces. Cette extension est probablement justifiée et je pense qu'elle se révélera féconde, de même qu'elle amènera presque certainement une compréhension meilleure du problème primordial de la tolérance au déplaisir et, par suite, du problème général de l'adaptation à la réalité de nos propres objets. Je prévois cependant bon nombre de complications et c'est pourquoi je dois me contenter de cette courte note.

Grâce à cet amendement, le concept de renouveau pourrait être étendu aux cinq cas relatés par Catherine Parat. La jonction entre les cas de Parat, ceux de Balint et les miens propres, permettrait également de les regrouper tous sous le même chapeau. La technique utilisée est en effet dans tous ces cas un appoint de « narcissisme primaire » au sens défini plus haut (II§14).

Passons à l'autre amendement. Il se trouve consigné à la fin du chapitre XI de l'ouvrage curieux que j'ai déjà signalé sur *Thrills and regressions* (1959) :

> Je voudrais terminer ce chapitre sur une remarque personnelle. C'est en 1932, au congrès de Wiesbaden, que j'ai décrit pour la première fois les états de régression dont il vient d'être question et que j'en ai souligné l'extrême importance pour la théorie et la technique psychanalytiques. Dès cette époque j'avais été profondément impressionné par la sincérité et la nature élémentaire de ce que j'appelle aujourd'hui les besoins ocnophiles du patient. Pendant quelque temps j'ai cru que ces besoins constituaient une partie essentielle de la toute première

[1] MICHAEL BALINT : (1932) repris in *Amour primaire & technique psychanalytique*, chap. XI, p. 181.

[2] MICHAEL BALINT : (1934) repris in *Amour primaire & technique psychanalytique*, chap. XIII, pp. 207-208.

[3] MICHAEL BALINT : (1952) « Le renouveau et les syndromes paranoïde et dépressif », repris in *Amour primaire et technique psychanalytique*, chap. XVIII, p. 273, note.

> relation d'objet que j'ai appelée amour primaire. C'est au cours de ces dernières années seulement que je suis parvenu à démêler les différents éléments qui resurgissent dans ces états régressifs et à reconnaître leurs relations mutuelles, chronologiques et dynamiques, sous la forme où je les présente dans cet ouvrage.
>
> La principale différence entre mon ancienne conception et celle d'aujourd'hui est la suivante : je croyais jadis que le besoin d'être près de l'analyste, de le toucher ou de s'accrocher à lui, était un des traits des plus caractéristiques de l'amour primaire. Je me rends compte à présent que le besoin de s'accrocher est réactionnel à un traumatisme, une expression de la peur d'être lâché ou abandonné en même temps qu'une défense contre cette peur. Ce n'est par conséquent qu'un phénomène secondaire qui vise à restaurer, par la proximité et le contact, l'identité primaire sujet-objet. Cette identité qui s'exprime par l'identité des désirs et des intérêts entre le sujet et l'objet, c'est elle que j'appelle relation d'objet primaire ou amour primaire.
>
> Tous les états de régression, et pas seulement ceux que j'ai décrits ici, sont des tentatives d'approcher l'état d'amour primaire. (pp. 126-127)

Cet amendement a des conséquences directes sur l'application que nous pourrions faire du système de Balint aux deux héros du *« Coin plaisant »* de James.

Suivant les termes de Balint, le couple du *« Coin plaisant »* est formé d'un philobate et d'une ocnophile. Et dans les termes du premier système de Balint, on pourrait résumer l'intrigue du *« Coin plaisant »* en disant que c'est le récit des manœuvres employées par l'amie ocnophile pour convertir son partenaire philobate à l'amour primaire en tant que moyen thérapeutique visant à le guérir d'une crise de dépersonnalisation par laquelle il est passé à son retour d'âge.

En revanche, dans les termes du système amendé, on résumera l'intrigue en disant que c'est le récit des manœuvres employées par l'amie ocnophile pour convertir son partenaire philobate non pas à l'amour primaire mais à l'ocnophilisme. Et on dira alors que nous avons deux malades qui s'appuient l'un sur l'autre pour continuer leur vie de malades.

Cette mise à l'épreuve montre que l'amendement apporté par Balint à son système n'est pas une fioriture mais une modification de taille. Dois-je rappeler que nous nous étions longuement arrêtés aux termes utilisés par James : *« clingingly close »* (I§7), comme à une expression significative ? Il y a fort à présumer que Michael Balint l'aurait lui-même volontiers admis, lui qui avait tenu à réimprimer dans son recueil *Amour primaire et technique psychanalytique* un article de son épouse Alice Balint où elle se penche sur ce problème et tombe pile sur la même expression :

> Une maladie qui avait duré plusieurs mois me fournit une excellente occasion d'étudier ce problème. Tous mes patients m'en voulaient, car ils se sentaient lésés par ma maladie, ce qui se justifiait d'ailleurs d'une certaine façon dans la réalité. Leur colère était la plus puissante expression de leur amour et de leur attachement infantiles. Notons les expressions : « attachement », « accrochage », ou les termes anglais *attachment*, *clinging*, de même que le mot allemand *Anhänglichkeit* et le mot hongrois *ragaszkodàs* (adhésivité, tendance à coller) servant à décrire cette sorte d'amour infantile, constituent de merveilleux exemples de savoir inconscient. (*Op. cit.*, p. 116)

Ainsi, avec son amendement, Michael Balint s'est bouché les oreilles au savoir inconscient. Pour un psychanalyste c'est fâcheux. Et en général les amendements visent une amélioration, est-ce ici le cas ? On peut en douter. En effet, contrairement à ce qu'affirme Balint dans cet amendement, les éthologistes ont démontré que le besoin de s'accrocher n'est pas un phénomène secondaire, réactionnel à un traumatisme, mais un phénomène primaire. Balint était plus dans le vrai dans la première version de sa théorie, et il faut croire que l'esprit de système l'a rejoint par la suite pour infléchir sa pensée dans une direction erronée.

L'esprit de système ? j'en vois au moins deux traces chez lui : le primat accordé à la régression, et la croyance qu'on y parcours à rebours, et dans l'ordre inverse, les étapes du développement présupposé.

Comme Balint lui-même, je pense que la première version de l'amour primaire doit être amendée, mais je soutiens contre lui que l'amendement qu'il lui a apporté est catastrophique. J'ai suggéré plus haut ma solution (I§8) : l'amour primaire ne devrait pas être considéré comme une étape – la plus primitive – du développement, mais comme à une *utopie* qui se construit mentalement au cours du développement. Et cela sert quelquefois d'attrape-nigaud. (II§14).

Quand Balint est au meilleur de sa forme, il trouve les mots qu'il faut pour nous décrire son

expérience clinique. Voici une autre description du renouveau qui vaut le détour [1] :

> Pour caractériser l'atmosphère spécifique de la période de renouveau, j'ai utilisé l'adjectif allemand *arglos* qui comme *Lust* [plaisir, désir, jouissance] ou *Besetzung* [investissement], n'a pas d'équivalent en anglais. Le dictionnaire le traduit par le réseau : « candide, naïf, simple, innocent, inoffensif, sans malice, ingénu, confiant », termes dont aucun ne correspond au sens véritable du mot. Pour l'exprimer, nous aurions besoin d'un mot décrivant une constellation où un individu sent que rien de malfaisant n'émane de l'environnement en sa direction et en même temps que rien de malfaisant n'émane de lui-même en direction de son environnement. Notre terminologie analytique pourrait nous venir en aide en nous fournissant des adjectifs tels que : pré-ambivalent, pré-persécutif ou pré-paranoïde. Mais ces termes ont le défaut d'être trop sophistiqués pour décrire l'atmosphère simple, confiante et limpide qui caractérise cette période. Ce que le patient a vécu dans le transfert, c'était qu'enfin il était capable de dépouiller toutes sortes de cuirasses caractérielles et défensives et de sentir que la vie était devenue plus simple et plus vraie – une authentique découverte.

Pas de doute, cette description laborieuse correspond à mes yeux à celle d'une *utopie*. S'il faut y chercher un défaut ce serait dans le présupposé qu'un pareil phénomène doive avoir son répondant – ou son prototype – dans un passé reculé, ravivé par régression. J'ai dit *« présupposé »*, mais je pense que c'est tout simplement un préjugé ou un travers.

Conclusion récapitulative

20 Pour terminer, j'aimerais reprendre les deux ou trois points essentiels de mon argumentation en une conclusion récapitulative.

• Premier point : Il existe actuellement chez une majorité de psychanalystes deux entraves faisant obstacle à une approche psychanalytique des cycles de la vie. J'ai illustré cette thèse en prenant le retour d'âge comme objet d'étude. Et j'ai essayé de montrer que cette double entrave semble se ramener en dernière analyse à la croyance en un complexe d'Œdipe en tant que noyau des névroses, et à la régression en tant que processus psychopathologique.

• Le deuxième point comporte deux volets. Les deux nouvelles de Henry James (1893 & 1908) que j'ai évoquées comportent des leçons très précises au sujet de la reconfiguration de l'appareil psychique requise par le climatère masculin. Tandis que la documentation clinique fournie par Catherine Parat (1968) permet le même type d'inférence pour ce qui concerne le climatère féminin. Naturellement, dans mon esprit ces enseignements ne constituent pas le dernier mot de la question. Bien au contraire ! ce n'est là qu'une première approche qui devrait servir seulement de point de départ pour les investigations que nous nous proposons ensemble de mener à terme sur ce vaste sujet. Il est donc utile de ramasser en deux mots la matière de cette première approche de la question.

– Côté masculin, le climatère comporterait selon Henry James la particularité d'être fondamentalement une remise en question de l'identité, dont l'issue serait l'établissement d'une relation d'objet nostalgique. Et le cas du poète Du Bellay a été brièvement présenté comme une contre-épreuve.

– Côté féminin, le climatère comporterait, selon la documentation clinique rassemblée par Catherine Parat, une blessure narcissique dont l'issue est la reconstitution d'un objet narcissique interne.

– Dans les deux cas, ce qui semble être la demande sous-jacente est un appoint en narcissisme primaire dans le sens particulier conféré ici à cette appellation.

Et maintenant au travail ! ▣

[1] MICHAEL BALINT : (1968) *Le Défaut fondamental*, pp. 183-184.

Références

ANZIEU, Didier

1981*a* « Une allégorie de la création littéraire : "Le coin plaisant" d'Henry James », in *Le Corps de l'œuvre*, pp. 215-255.

1981*b* *Le Corps de l'œuvre, essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, in-8°, 377p.

AZAR, Amine

1993 « Le délire lucide de Descartes moribond », in *L'Évolution Psychiatrique*, LVIII (3), 1993, pp. 563-573.

1994 « Le levain de la nostalgie en fin de vie », in *Psychanalyse à l'Université*, tome XIX, n° 75, juillet 1994, pp. 3-41.

1999 « Thériaque & nostalgie », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 2, décembre 1999, pp. 72-85.

2002*a* « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, déc. 2002, pp. 4-21.

2002*b* « L'instance de l'autre·jouisseur illustrée par des exemples pris chez Zola, Schreber & le marquis de Sade », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, déc. 2002, pp. 22-45.

2002*c* « Malèna... ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 5, déc. 2002, pp. 46-59.

2004*a* « L'approche psychanalytique du bonheur », *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·0304, mars 2004, 4 p.

2004*b* « Défense & illustration des cycles de la vie d'un point de vue psychanalytique », *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·0318, mars 2004, 10 p. (Ici même, pp. 64-73)

2004*c* « La folie de la maternité amoureuse : conceptions freudienne & (pseudo) lacanienne », *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·1014, octobre 2004, 14 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 6, décembre 2005, pp. 15-29.

BACHELARD, Gaston

1938 *La Formation de l'esprit scientifique...*, Paris, Vrin, [7]1970, in-8°, 257p.

BALINT, Michael

1952 *Amour primaire et technique psychanalytique*, 2[e] éd. revue et augmentée, [2]1965, traduit de l'anglais par J. Dupont, R. Gelly et S. Kadar, Paris, Payot, 1972, in-8°, 346p.

1959 *Les Voies de la régression*, avec une étude de Enid Balint : "Distance dans l'espace et dans le temps", traduit de l'anglais par Myriam Viliker & Judith Dupont, Paris, Payot, in-8°, 1972, 186p.

1968 *Le Défaut fondamental : aspects thérapeutiques de la régression*, traduit de l'anglais par Judith Dupont & Myriam Viliker, Paris, Payot, in-8°, 1971, 271p.

BALINT, Alice

1939 « Amour pour la mère et amour de la mère », repris in Michael Balint (1952), *Amour primaire et technique psychanalytique*, pp. 110-128.

BENEDEK, Thérèse

1948 « Climaterium : a developmental phase », repris in *Psychoanalytic investigations*, New York, Quadrangle, 1973, pp. 322-345.

1959 « Parenthood as a developmental phase : a contribution to the libido theory », in *The Journal of the American Psychoanalytic Association*, 1959, **7**, pp. 389-417.

BERMAN, Antoine

1984 *L'Épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, Les Essais, in-8°, 315p.

BIANCHI, Henri

1989 « Vieillir, ou les destins de l'attachement », in Bianchi & al., *La Question du vieillissement*, Dunod, 1989, pp. 33-63.

BONNET, Gérard

1986*a* « En proie aux affres du remords, 1. – psychanalyse d'un meurtrier », in *Psychanalyse à l'Université*, avril 1986, tome 11, n°42, pp. 309-332.

1986*a* « En proie aux affres du remords, 2. – remords et fratricide », in *Psychanalyse à l'Université*, juillet 1986, tome 11, n°43, pp. 479-511.

2000 *Psychanalyse d'un meurtrier*, Paris, PUF, petit in-8°.

2002 « Le remords : de l'auto-analyse de Freud à la clinique des adolescents », in *Adolescence*, automne 2002, **42**, (tome 20, n°4), pp. 697-728.

BOWLBY, John

1958 « The nature of the child's tie to his mother », in *International Journal of Psycho-Analysis*, 1958, vol. 39. Repris en appendice in Bowlby (1969), pp. 475-494.

1969 *Attachement & perte,* tome I : *l'Attachement*, trad. de l'anglais par J. Kalmanovitch, Paris, PUF, 1978, in-8°, 539p.

CASTEL, Robert

1973 *Le Psychanalysme : l'ordre psychanalytique & le pouvoir*, Paris, Flammarion, Champs n°93, in-12, 1981, 313p.

DELEUZE, Gilles, & PARNET, Claire

1977 *Dialogues*, Paris, Flammarion, in-8°, 181p.

DU BELLAY, Joachim

1558 *Les Regrets & autres œuvres poétiques*, texte établi par J. Joliffe, introduit et commenté par M.A. Screech, Genève, Librairie Droz, in-12, 1966, 338p. illustr.

DUPERRAY, Annick

2003 « Préface » à Henry James, *Nouvelles complètes*, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2003, pp. XI-XXV.

FREUD, Sigmund

1913*i* « La disposition à la névrose obsessionnelle, une contribution au problème du choix de la névrose », trad. franç. in *Névrose, Psychose & Perversion*, PUF, 1973, pp. 189-197.

FERENCZI, Sandor

1921 « Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge », in *Psychanalyse III*, Paris, Payot, 1982, pp. 150-155.

GREEN, André

1980 « Le double fantôme : à propos du *Coin plaisant* de Henry James », in Jean Guillaumin (dir.), *Corps création entre lettres et psychanalyse*, Presses Universitaires de Lyon, 1980, pp. 139-154.

1995 « Une écriture sereine », préface à Catherine Parat, *L'Affect partagé*, Paris, PUF, 1995, pp. VII-XXII.

GUTTON, Philippe
2001 « Culpabilité ou remords ? », in *Adolescence*, 2001, **19**, pp. 805-812. (Recension de Bonnet, 2000.)
2002 « Méduse, si belle », in *Adolescence*, automne 2002, **42**, (tome 20, n°4), pp. 691-695.
2003 « Du remords à l'adolescence », *in* Cercle d'Études Psychanalytiques, *Le Paradis Perdu : plaisir & culpabilité*, Université Saint-Joseph de Beyrouth, 2003, pp. 55-65.

HERMANN, Imre
1943 *L'Instinct filial*, traduit du hongrois par Georges Kassai, introd. de Nicolas Abraham, Paris, Denoël, La Psychanalyse dans le Monde Contemporain, 1972, in-8°, 446p.

JAMES, Henry
1893 « The middle years » / « Les années médianes », trad. franc. de Louise Servicen in *La Maison natale et autres nouvelles*, Gallimard, L'Étrangère, 1993, pp. 181-207.
1896 « The figure in the carpet / L'image dans le tapis ».
1903 « The beast in the jungle / La bête dans la jungle ».
1908 « The jolly corner » / « Le coin plaisant », trad. franc. de Louise Servicen in *Histoires de fantômes*, introd. de Tzvetan Todorov, Aubier Flammarion Bilingue, 1970.

LACAN, Jacques
1973 *Télévision*, Paris, Seuil, in-12, 77p.

LAPLANCHE, Jean
2000 « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », in Daniel Widlöcher *& alii*, *Sexualité infantile et attachement*, Paris, PUF, 2000, pp. 57-82.

LAZNIK, Marie-Christine
2003 *L'Impensable désir : féminité & sexualité au prisme de la ménopause*, Paris, Denoël, in-8°, 320p.

LUQUET-PARAT, C.-J.
→ PARAT, Catherine

MALINOWSKI, Bronislaw
1923 « The problem of meaning in primitive languages », in Ogden & Richards (1923), *The Meaning of meaning*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972, pp. 296-336.

PARAT, Catherine
1967 « L'organisation œdipienne du stade génital », rapport présenté au XXVII^e^ Congrès des psychanalystes de langues romanes, Lausanne 29-30-31 octobre 1966, in *Revue Française de Psychanalyse*, sept.-déc. 1967, **31** (n°5-6), pp. 743-812, interventions pp. 813-906, réponse aux interventions pp. 907-911. Le rapport est repris in *L'Affect partagé*, pp. 51-117.
1968 « À propos de quelques psychothérapies de névroses de caractère », intervention du 31 janvier 1966 au VIII^e^ séminaire de perfectionnement de l'Institut de psychanalyse sur « La Dépression », in *Revue Française de Psychanalyse*, mai-juin 1968, **32** (n°3), pp. 610-614, repris in *L'Affect partagé*, avec une mise à jour, pp. 323-329.
1995 *L'Affect partagé*, préface d'André Green, Paris, PUF, Le Fait Psychanalytique, in-8°, XXVI+371p.

SERREAU, Coline
1985 *Trois hommes & un couffin*, France, 1h40, avec Roland Giraud, Michel Boujenah, André Dussolier et Philippine Leroy-Beaulieu. César du Meilleur film 1985.

STEINBERG, Leo
1983 *La Sexualité du Christ dans l'art de la Renaissance et son refoulement moderne*, trad. de l'anglais par Jean-Louis Houdebine, préface de André Chastel, Paris, Gallimard, L'Infini, petit in-4°, 267p. illustr.

TIRSO DE MOLINA
*c*1625 *L'Abuseur de Séville & l'invité de pierre*, Paris, Aubier Flammarion Bilingue, in-12, 1968.

WIDLÖCHER, Daniel
1970 [Intervention] in René Zazzo *& alii*, *L'Attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1970, pp. 87-97.
2000 « Amour primaire et sexualité infantile : un débat de toujours », in Daniel Widlöcher *& alii*, *Sexualité infantile et attachement*, Paris, PUF, 2000, pp. 1-55.

ZAZZO, René (dir.)
1970 *L'Attachement*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1970, in-12, 211p.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Climacterium & Senium, pp. 102-106
ISSN 1727-2009

Samuel Sylvestre de Sacy

(1952)

Quelque obscur travail de la sénescence distille l'angoisse au cœur de l'homme de quarante ans
– Montaigne à l'écritoire –

◈ **Samuel S. de Sacy** : « Diverses remarques concernant les *Essais* », placées en tête de son édition en deux volumes des *Essais* de Montaigne au Club Français du Livre en 1952, 2e éd. remaniée en 1962, pp. III-XIX. Nous en reproduisons les pp. V-XI.

● Samuel de Sacy a travaillé à partir du milieu du siècle dernier pour divers éditeurs comme intercesseur entre les grands textes classiques et le grand public. Les éditions qu'il a procurées demeurent un modèle du genre. Ce n'étaient pas des éditions ni trop savantes ni trop érudites et ne visaient qu'à servir l'honnête homme. Il en est de même de l'édition des *Essais* de Montaigne citée.

● Les *« Diverses remarques... »* qui précèdent cette édition comptent parmi ses meilleures pages. Nulle part il n'a peut-être été mieux inspiré par l'auteur qu'il présente. Aucune coupure n'a été pratiquée sur l'extrait qui suit. La segmentation est celle qui est donnée typographiquement par l'auteur, qui sépare les parties par des blancs. Le titre et les inter-titres ont été choisis par la rédaction, mais reprennent les propres mots de l'auteur. Si l'on songe que l'étude archi-célèbre (et archi-brouillonne) d'Eliott Jaques *« Death and the mid-life crisis »* est de 1965, alors que ces pages remontent à 1952, on comprendra à quel point le mérite de Samuel de Sacy est grand et sa clairvoyance exceptionnelle. Il y a en ces pages à la fois une étude de psychologie générale de la crise de la quarantaine et une application particulièrement pertinente qui illumine le « cas » de Montaigne. C'est une véritable injustice et un dommage certain que ces pages demeurent complètement ignorées aussi bien des spécialistes de la littérature que des spécialistes de la psychologie.

● Après cette étude de Samuel de Sacy, on pourrait conseiller la lecture de la nouvelle de Henry James (1893) : *« The middle years »* (Les années médianes), in *La Maison natale & autres nouvelles*, trad. de l'anglais par Louise Servicien, Paris, Denoël, « L'Étrangère », in-12, 1972, 281 p., pp. 181-207. Elle embraye justement sur la question de « dernière chance » évoquée ci-dessous...

● Année faste pour Montaigne : **1952**. La même année où S. de Sacy publiait son édition des *Essais* précédée de ses *« Diverses remarques... »*, Georges Poulet publiait son premier recueil d'*Études sur le temps humain* (disponible actuellement in Pocket, Agora n°43, 1989). Comme il se doit, ce recueil s'ouvre sur une étude sur Montaigne. Alors que de Sacy s'attache à nous décrire la *décision* de Montaigne de prendre la plume, Poulet s'est attaché à nous décrire Montaigne la plume à la main. Deux attitudes, deux postures : l'acte inaugural de fondation et le travail de l'œuvre. Ces deux études forment un diptyque.

Aa

◉

C'est déjà l'heure
de la dernière chance

1 L'homme qui vers 1572 commence à composer les *Essais*, ou plutôt à coucher par écrit les références, les réflexions, les rêveries qui peu à peu prendront la forme des *Essais* (car il ne saurait être question d'un dessein prémédité), est un homme de quarante ans. Nous sommes pleins de prévenances pour la femme de trente ans ; mais, malgré les avertissements de la médecine moderne (et malgré Françoise Sagan peut-être, puisque c'est la littérature qui nous rend conductibles aux idées), nous ne songeons guère encore à songer à l'homme de quarante ans.

Les derniers chants du printemps achèvent de lui mourir dans la gorge. La saison de la surabondance achève de s'éteindre. Naguère, construit et agencé pour l'intervention, pour la bagarre, pour bricoler les choses et les forces, pour

changer le monde, il s'en est donné à cœur joie. Il a semé ses actions en prodigue. Elles ont germé. Elles ont poussé, il n'y prenait pas garde. Elles ont insinué leurs rameaux, leurs vrilles, leurs griffes, leurs crampons dans le système extérieur. Elles se sont entrelacées au système, entrelacées entre elles. Une pelote inextricable. Et lui-même aujourd'hui se retrouve au mitan de la pelote, galamment garrotté. À chaque pas qu'il veut taire maintenant, quelque liane patiente se révèle, enroulée à sa cheville Où est-elle, la surpuissance de la jeunesse ! Au lieu des folles initiatives lancées aux quatre vents, il n'a pas trop maintenant de toutes ses forces pour se garder et pour répondre. Gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche. Les bourrades tombent en grêle. Assailli de partout. Il fait face : au mieux, il en est réduit à faire face. Mélangé au monde. Asservi à l'existence. Détourné de soi. Hors de soi.

À moins d'un sursaut. À moins d'une de ces dérobades de grande amplitude qui déconcertent l'adversaire : si l'homme sort du jeu, le jeu s'effondre et l'inéluctable s'élude. Stratégie contre tactique. Il y a une crise de la quarantième année (qui correspond étrangement à celle de la trentième année chez les femmes). On s'en sort toujours, bien sûr, – ou presque toujours ; le tout est de savoir comment. Ou bien l'affaissement dans la routine, les prétextes et les alibis ; ou bien, peut-être, l'épanouissement profond d'un nouveau bonheur ?

Peut-être à cet âge survient-il dans la biologie de l'homme une sorte d'avertissement que les humeurs véhiculeraient, d'un seul et même mouvement, à travers les organes et la pensée. Pourquoi non ? Plus jeune, l'homme a bien subi dans son organisme l'âge où l'on brûle de tout reconstruire selon la raison, et l'âge où la race veut se perpétuer, et l'âge de la pariade, et l'âge où l'on n'a de goût que pour le pain qu'on doit à sa propre sueur, et l'âge où l'adolescent mûri se détache de la branche familiale, et l'âge où le petit d'homme refuse le sein pour se faire carnivore. C'est ainsi que quelque obscur travail de la sénescence distille l'angoisse au cœur de l'homme de quarante ans.

Tantôt sonnera l'heure...
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! Il est trop tard !

Alors, tandis qu'il prend conscience des premiers renoncements et qu'il reconnaît que déjà il est trop tard, renaît en l'homme la conscience de l'individu irréductible. Celui-là, il est encore temps peut-être de le sauver, – mais s'il en est temps, il est grand temps. La vie peut avoir encore des apparences charnues et fermes et juteuses : déjà s'y devinent les taches bleues des meurtrissures ; déjà les mouches. Ce n'est pas encore le glas peut-être ; c'est déjà l'heure de la dernière chance. Alors Baudelaire s'interroge devant sa mère : « Est-il *encore temps* pour que *nous* soyons heureux ? » Alors Montaigne tranche ou dénoue ses liens, et prend les dispositions qui vont le conduire aux *Essais*, c'est-à-dire le conduire à soi.

Essayer de libérer ce qui, peut-être, reste à sauver

2 À peine s'est-il dépeint lui-même (« J'ai la taille forte et ramassée », etc.), il se reprend : « J'étais tel car je ne me considère pas à cette heure, que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchi les quarante ans... Ce que je serai dorénavant, ce ne sera plus qu'un demi-être, ce ne sera plus moi. Je m'échappe tous les jours et me dérobe à moi... » Ce mot encore, ailleurs, en passant : « La familiarité que j'ai avec ces personnages-ci » (il parle de Sénèque et de Plutarque) « et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse... » : Il a quarante-six ans tout au plus, peut-être moins.

Il note que les sages « accourcissent bien fort » la durée de la vie « au prix de la commune opinion » : Caton d'Utique, à quarante-huit ans, au moment de se tuer, ne croyait pas qu'il fût

trop tôt pour « abandonner la vie », « il estimait cet âge-là bien mûr et bien avancé, considérant combien peu d'hommes y arrivent ». À trente-neuf ans, Montaigne lui-même, s'il n'a pas tant de hâte, cependant se houspille, « pauvre fol que tu es », et se chapitre : « Regarde plutôt l'effet et l'expérience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumés de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connaissants combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'y en a qui l'aient atteint ;et de ceux même qui ont ennobli leur vie par renommée, fais-en registre, et j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts ayant qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. »

Laissons Jésus-Christ, laissons Alexandre a leur exception. Laissons la statistique et les probabilités. Il s'agit de savoir à quel âge l'homme perd les vertus singulières qui le font vraiment homme, au sens rare hélas du mot « homme », pour s'effacer dans l'état végétatif ou mécanique de la survivance.

Dès vingt ans les âmes ont déclaré «ce quelles ont de vigoureux et de beau ». La saison de l'épreuve, la saison de taire ses preuves, à peine s'ouvre-t-elle que déjà la voilà qui passe. « De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma connaissance, de quelque sorte qu'elles soient, je penserais avoir plus grande part à nombrer celles qui ont été produites, et aux siècles anciens et au nôtre, avant l'âge de trente ans qu'après ; oui en la vie de mêmes hommes souvent. Ne le puis-je pas dire en toute sûreté de celle d'Hannibal, et de Scipion son grand adversaire ? La belle moitié de leur vie, ils la vécurent de la gloire acquise en leur jeunesse : grands hommes depuis au prix de tous autres, mais nullement au prix d'eux-mêmes. Quant à moi, je tiens pour certain que, depuis cet âge, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps la science et l'expérience croissent avec la vie ; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et autres parties bien plus nôtres, plus importantes et essentielles, se fanent et s'alanguissent. »

Ce qu'elles ont de vigoureux et de beau..., *au prix d'eux-mêmes...*, *bien plus nôtres*, *plus importantes et essentielles...* : voilà sur quel niveau de la tension spirituelle porte l'avertissement de la quarantaine. Désormais, si vous vous obstinez, vous ne ferez plus que meubler votre propre apparence dans le siècle ; que mentir à vous-même et manquer à vous-même. Peut-être garderez-vous les dehors d'une certaine excellence (« grands hommes depuis au prix de tous autres ») : cette grandeur-là ne sera plus ni vôtre ni essentielle, mais accessoire, relative, empruntée à celui que vous n'êtes plus, – que déjà et définitivement vous n'êtes plus. Trop tard. Vif, mais mort. Quittez donc tout cela qui déjà n'est plus de vous, et qui donc vous nie. Vous ne menez plus, vous êtes mené. Vous croyez dominer, vous êtes accablé. Abandonner, maintenant, ce n'est plus renoncer : c'est essayer désormais de libérer ce qui, peut-être, reste à sauver. Sans tarder ; exactement : toutes affaires cessantes.

Montaigne met ses affaires en ordre. Né en 1533, le 28 février, il s'allège en juillet 1570 de sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Il court à Paris préparer l'édition d'œuvres diverses de La Boétie, sept ans après la mort de son ami, – en toute hâte, puisqu'il vient de découvrir que le temps presse. Alors seulement, alors enfin il se retire au château de Montaigne. Il aura à ressortir de sa retraite ? Oui, bien sûr, et on le verra encore courir les routes et courir les conciliabules ; mais ce qui compte, c'est que les liens soient dénoués : ils le sont. Et avec solennité,

étrange solennité d'un homme si ennemi de tout apprêt, en des termes graves, dans une inscription sur le mode antique et de langue latine, il date précisément sa retraite du dernier jour de sa trente-huitième année : « L'an du Christ 1571, âgé de trente-huit ans, la veille des calendes de mars, anniversaire de sa naissance... »

La considération de la mort rejoint celle de la quarantaine dans l'irréductible soi

3 Frère, il faut mourir. Faut-il vraiment mourir ?

La mort de La Boétie, en 1563, l'avait alerté. Le coup de semonce – le dernier coup avant le coup au but – fut, en juin 1568, celle du « meilleur père qui fut onques ». Il a déjà l'expérience de la douleur, de l'irrémédiable, de l'affection scandaleusement bafouée ; cette fois il est touché plus profond encore, il est lui-même mis en cause directement.

Brutalisé. De force juché sur le siège d'un chef du nom. On ne te demande pas ton avis. Toi qui t'es toujours dérobé à la responsabilité, toi qui toujours as flairé dans l'idée de responsabilité l'un de ces appeaux dont la société sait si subtilement se servir pour réduire les irréductibles bon gré mal gré, te voilà, en quelque sorte, responsable. Et un sentiment vif de cette accession de fait, de cette place qui soudain lui est assignée en tête de lignée et en flèche, de ce rang où il se voit d'office promu, lui indépendant, lui insouciant, dans une généalogie, dans une série chronologique étalonnée sur l'unité siècle, dans l'histoire, explique les « nous autres gentilshommes » dont naïvement il parsème les *Essais* et dont la critique (vous pensez bien qu'elle ne le manque pas) se complaît à sourire. Non pas si noble, c'est vrai : mais conscient maintenant de ce que c'est qu'un descendant.

Le voilà aussi chef des biens, et, à ce titre aussi, assujetti à la continuité. Ce qu'il confesse, lui si peu « ménager », avec une piété qui touche : « Mon père aimait à bâtir Montaigne, où il était né ; et en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et de ses règles, et y attacherai mes successeurs autant que je pourrai. Si je pouvais mieux pour lui, je le ferais. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encore et agisse par moi. Yà, à Dieu ne plaise que je laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon père. Ce que je me suis mêlé d'achever quelque vieux pan de mur et de ranger quelque pièce de bâtiment mal dolé, ç'a été certes plus regardant à son intention qu'à mon contentement. »

Cela importe beaucoup. Et cela reste accessoire.

La mort du père. Non plus seulement perte et peine, ni seulement cet outrage révoltant qu'inflige l'anéantissement d'un être. Non plus seulement succession et substitution. Le mort, cette fois, a une manière redoutable de saisir le vif. Le fils tout à coup se voit démuni de tous remparts, exposé nu. Toujours il s'était senti protégé ; d'abord en son enfance par tant de force et tant de savoir, et ensuite par cette simple présence qui continuait de se trouver au-devant. Elle s'évanouit. Il demeure désemparé, découvert, seul. C'est pour lui désormais que sont les coups ; pour lui, le prochain coup. À son tour. Dire que son tour viendra, ce n'est plus, maintenant, assez dire : son tour est venu. Il faudra y passer, – non : il faut tout de suite y passer. Car il n'importe plus tellement que ce soit tout de suite ou un peu plus tard, c'est le sentiment de l'obligation qui est immédiat. L'échéance est inscrite, la machine est en marche. Avec sursis ou sans sursis : déjà mort. Que le jour soit, ou non, venu, en tout cas le tour est venu.

« Que philosopher c'est apprendre à mourir. » Plus tard Montaigne sera familiarisé avec l'idée de sa propre mort (dans la mesure douteuse où une telle proposition n'est pas absurde).

Il n'en est encore qu'à la rencontrer face à face. Il l'aperçoit lors d'un accident : l'épisode est rapporté dans les *Essais*, avec toute sa vertu d'étonnement et d'incrédibilité (ce qui est la vraie vérité, car l'idée de mort n'est pas pensable). Accident n'est qu'accident. Maintenant elle le regarde dans les yeux. Maintenant il est concerné personnellement, il est visé, il est couché et tenu en joue.

Ce qui doit disparaître un jour, ce qui va disparaître tout de suite, ce n'est pas l'un quelconque de ces objets dont le premier stoïcien venu sait dire qu'ils sont étrangers à notre être. « Stilpon étant échappé de l'embrasement de sa ville, où il avait perdu femme, enfants et chevance, Démétrius Poliorcète, le voyant en une si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avait pas eu du dommage. Il répondit que non, et qu'il n'y avait, Dieu merci, rien perdu de sien. » Ce qui va disparaître, c'est au contraire la dernière réserve ; le dernier refuge, le dernier recours, l'*ultima ratio* sans quoi rien n'est plus imaginable ni concevable. C'est l'irréductible *soi* lui-même enfin réduit, et réduit à néant : c'est donc *tout*. Et voilà ce *soi*, du coup, révélé ; révélé dans tout son éclat ; dans un éclat absolu. La nécessité de mourir le révèle incommensurable à la mort.

La considération de la mort rejoint la considération de la quarantaine. De la mort et de la quarantaine maintenant ressenties en soi-même (le sursis ne compte pas, ce n'est plus qu'une circonstance). La seconde tue d'une manière moins ostensible, mais, puisqu'elle étouffe la singularité sous la prolifération des rapports extérieurs, elle ne tue pas moins sûrement. Montaigne sait désormais, comme le savait Stilpon, que rien n'est précieux que l'irréductible *soi*, lequel en revanche est précieux – non pas plus que quoi que ce soit, ce serait ne rien dire, mais, et lui seul, absolument.

Tel est le sentiment qui, tantôt voilé, tantôt à découvert, sous-tend les *Essais* d'un bout à l'autre. Même quand on n'y voit pas la mort, elle y est : elle y est partout. Obsessionnellement. Parce que Montaigne veut se préparer, se familiariser, s'apprivoiser ? Oui ; bien sûr. Mais aussi, et inversement, et simultanément, pour nier et annuler la mort. Il s'agit d'accoutumer l'esprit et l'âme à la considération d'une nécessité proprement inconcevable ; et il s'agit de pousser cette considération, par dépassement, jusqu'à la rendre – inoffensive ? non, mais mieux : indifférente. Notez bien que Montaigne croit à la vie éternelle dans la Paix du Seigneur : cela ne fait pas de doute, selon moi, bien qu'il n'en parle guère et peut-être justement parce qu'il estime superflu d'en parler davantage. Mais ce n'est pas de la vie éternelle que je veux parler ; et lui non plus. C'est de ce sentiment immédiat, présent et absolu d'une immortalité intemporelle (oui aujourd'hui, oui maintenant) que donne la conscience de soi.

« C'est assez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à notre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une légère partie que de faire sûrement sa retraite... Dépêtrons-nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et éloignent de nous... La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi. » ▣

%

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jacques Lacan, pp. 107-113
ISSN 1727-2009

Amine Azar

La soirée des proverbes de Jacques Lacan

◈ Causerie donnée par Jacques Lacan à l'Hôtel Carlton de Beyrouth le mardi 7 août 1973 (19h à 21h30), d'après la transcription des notes que j'avais prises sur le moment.

I. – Avertissement

Une douzaine (tout au plus une vingtaine) de personnes, parmi lesquelles : Adel Akl, Amine Azar, Mounir Chamoun, Léna Freiha, Adnan Houbballah, Nazih Khāter, Catherine Millot, Thérèse Parisot...

Attente.

Préparatifs pour aller en excursion en Syrie sur le site de Palmyre. Il faut téléphoner en France à Diane Chauvelot pour la consulter et prendre conseil...

Ci-dessous la transcription telle quelle des notes griffonnées par moi sur la page de garde de la fin du livre qui m'accompagnait : Karl Menninger (1958), *Theory of psychoanalytic technique*, New York, Harper Torchbooks, in-8°, 1964, XV+216p. Recension par Serge Viderman in *Revue Française de Psychanalyse*, XXIII (3), mai-juin 1959. J'avais espéré que Lacan aurait la curiosité de me prendre le livre des mains et de faire quelque commentaire. Il n'a fait ni l'un ni l'autre, mais il s'est occupé de ma femme tandis que je discutais avec Catherine Millot.

Tout ce qui est mis entre deux crochets droits est ajouté par moi aujourd'hui. En revanche, la numérotation est d'origine, d'où le titre donné à cette transcription.

Cette transcription a été faite le 4 août 2005 à l'intention du Dr Adnan Houbballah qui me l'a réclamée pour rédiger un ouvrage sur le voyage de Lacan au Liban et en Syrie. J'avais à l'époque 24 ans. Durant l'année universitaire j'avais suivi pour la première fois un séminaire de Lacan – *Encore* – un des premiers à être publié. J'avais vu Lacan assez mal en point au cours de l'année – il poussait continuellement des soupirs à fendre le cœur – mais il était à l'heure présente visiblement ragaillardi.

Si je rappelle à moi l'impression du moment, c'est celle de mon émerveillement devant la maîtrise de Lacan, parvenant à présenter en quelques mots une vue cavalière mais parfaitement articulée de son « système » avec une aisance nonchalante. La causerie avait tourné en un exposé synthétique improvisé. Dommage qu'il n'y eut pas d'appareil enregistreur dans la salle. Mes notes, hélas trop succinctes, et ne préservant qu'un écho amorti de sa parole, ne le feront que trop regretter.

Après la transcription de mes notes j'ai ajouté en guise de commentaire quelques radotages.

II. – Transcription

1. [Il va parler de ses *Écrits*. Il va en parler] à côté. Une manière de serrer le texte.

2. Quand ce n'est pas lu par les psychanalystes, ça peut prêter à malentendu.

3. Il n'y a qu'eux qui peuvent l'entendre.

4. Aujourd'hui, je ne suis pas très inspiré. Je le serai plus si j'avais un verre à la main.

[On s'affaire, et on lui présente un verre de son whisky préféré, le whiskey américain : « Jack Daniel's », *sour mash* du Tennessee. Il le boit sec.]

5. Le rêve, chez Freud, c'est un <u>récit</u>, formé de ce que j'appelle des éléments : des mots, des phrases, qui

se recoupent ; des énoncés qui ont entre eux des liens qui sont, n'est-ce pas, de nature logique.

Le patient c'est un agent, c'est lui qui fait le travail.

6. Ce n'est pas facile aux linguistes de donner une définition de ce que c'est un NOM ; et un NOM PROPRE, alors là !...

7. Il regarde continuellement le Pr Mounir Chamoun. [Sans effet, puisque le Pr Chamoun, actuellement vice-recteur à la recherche de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, ne sera jamais tenté par le lacanisme. – Ni moi non plus.]

8. Il regarde l'envoyé du [quotidien libanais de langue arabe] « An-Nahār », [M. Nazih Khāter] : ce n'est pas une interview, etc.

[Effectivement Nazih Khāter n'aura pris aucune note, et il n'y a pas trace de cette entrevue avec Lacan ni dans ses archives personnelles ni dans les archives du journal, m'a-t-il dit il y a quelques années, quand je l'ai sollicité là-dessus.]

9. Une structure, c'est ce en quoi le langage se différencie d'une forme, d'une *Gestalt*.

10. [Distinguons] ce que c'est, de ce que ce n'est pas. Exemple, la théorie des ensembles. Soit : *(a)* table, *(b)* carotte, *(c)* vous-mêmes sauf votre respect, *(d)* la lumière de la lampe. Avec ces quatre éléments vous pouvez faire beaucoup de chose.

Ça c'est une structure, et c'est appelé comme ça en russe.

11. Dans le langage, c'est fait de petites lettres.

En mathématiques, le choix des petites lettres est arbitraire.

Dans le langage c'est amphibologique, et [même] doublement amphibologique. C'est une question de langue : désigner la lumière du soleil → *« lumière de lune »*.

12. [Du] Signifiant : avec les mêmes mots, strictement les mêmes, décrire un tremblement de terre et une soirée mondaine.

13. Quand vous dites quelque chose, dans l'inconscient ça veut dire tout autre chose. C'est avec ça que se fait l'analyse.

14. Sauf à s'orienter vers un pur formalisme, l'effet de signifiant est ambigu. Freud oriente tout vers un noyau qui est ceci, – c'est moi qui le dégage. On s'est trompé par l'usage qu'il fait du symbolique. Il ne nous oriente pas vers un effet de signification, vers un effet de sens.

15. La femme est un être manifestement irracrochable.

16. Nous avons un appareil à rater le rapport sexuel et voilà pourquoi nous avons un monde langagier.

(Nous sommes sexuellement affolés
→ nous parlons)

17. L'outil est déjà un effet de langage.

18. L'existence humaine n'existe que par le dire.

Ce qui existe [ou plutôt *ek-siste*] c'est ce qui est capable de dire.

19. [Que penser du] Freudo-marxisme ? – Il ne suffit pas de mettre un tiret pour que ça dise quelque chose.

20. L'inconscient c'est du dit qui pour chacun le dépasse.

21. L'effet majeur de l'inconscient c'est la répétition.

22. C'est le <u>je l'aime</u> qui est l'étoffe. [Ce sont] les [formes] grammaticales qui font névrose, psychose, etc.

23. L'analyse : la ritournelle.

[Référence probable à la psychanalyse comme technique de bavardage ?]

24. Le langage : l'étoffe de ce que l'on appelle bien « cette damnée existence ». C'est ce qui fait que c'est damné : le langage. Existence des issues [ou « existen-

ce sans issue » ?] parce que l'homme est un être parlant.

25. La médecine : tonner contre.
Les meilleurs médecins ce sont encore les féticheurs.

26. La médecine ? la psychologie ?...
Toute spécialisation éloigne de la psychanalyse.

27. Le signifiant = le différent.

28. Passer d'un signifiant au signifiant UN.
Le signifiant c'est un nombre.

29. [Que pense-t-il de l'] *Anti-Œdipe* [de Deleuze & Guattari, paru l'année précédente aux éd. de Minuit]. – Ça ne rate jamais, le patient ne parle que de son Œdipe. (Référence à Thérèse Parisot). [A-t-elle rédigé *et/ou* publié une recension ?]

30. [Que pense-t-il du rapport d'André Green sur] *l'Affect* [récemment paru aux PUF sous le titre : *Le Discours vivant*]. – Il est tout à fait net que ce sont des formules qui nous affectent.

31. Serrer (ou « servir » ?) une vérité, rien de plus scabreux.

32. Je cours actuellement un grand danger.

33. [Il lui est arrivé de dire : *« Nous psychiatres »*, pourquoi ?] « Nous psychiatres » → fin XVIII^e^ siècle et fin XIX^e^ siècle. Le dernier : Clérambault. Ça tient très bien.

III. – Commentaire

J'ai d'abord songé à donner un commentaire continu de mes notes, mais j'y ai renoncé pour qu'il ne fasse pas double emploi avec ce que le D^r^ Houbballah m'a dit qu'il se proposait de faire. On ne trouvera donc ci-dessous que des impressions ponctuelles dans le genre de la « notice de fil en aiguille » appendue par J.-A. Miller au Livre XXIII du *Séminaire*. Je voudrais cependant relever que le développement en arabesque de cette causerie suit tout de même un plan qu'il est facile de dégager, et que ce plan est sous-tendu par un certain nombre de thèmes qui font système.

Lacan commence par évoquer ses *Écrits* (§§ 1, 2, 3), mais ce n'est là qu'un faux départ. Lorsqu'il aura eu un verre à la main (§4), il prendra un autre départ dans le rêve caractérisé par son récit (§5). La suite de la causerie présente trois thèmes imbriqués. Ils sont développés à la fois de manière autonome, et dans leurs compénétrations réciproques :
– Le *Langage* est le thème dominant (§§ 6, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 20, 22, 24, 27, 28, 30)
– La *Sexualité* (§§ 15, 16, 22)
– L'*Inconscient* (§§ 13, 20, 21)

Chemin faisant, plusieurs indications sont fournies à propos de la psychanalyse en tant que doctrine et en tant que pratique (§§ 5, 13, 23, 31), à propos de la nosographie (§22), et à propos des relations de la psychanalyse à la médecine, à la psychologie et à la psychiatrie (§§ 25, 26, 33). Une confidence inattendue et surprenante est glissée à la fin de la causerie comme un point d'orgue (§32).

Enfin, trois interventions de l'assistance, présentées sous forme d'objections sont reconduites par des boutades : le *freudo-marxisme* (§19), l'*Anti-Œdipe* de Deleuze & Guattari (§29), et l'*Affect* (§30). Une quatrième fournit à Lacan une nouvelle occasion de revendiquer son appartenance et son attachement à une tradition psychiatrique bien précise (§33).

Dans ce qui suit je m'arrêterai à certains énoncés afin de présenter au fil de la plume quelques remarques impressionnistes.

§4. *Aujourd'hui, je ne suis pas très inspiré. Je le serai plus si j'avais un verre à la main.*

Il est clair que Lacan aimait deviser en *« pantagruélisant, c'est-à-dire en buvant à gré »*, comme nous l'indique le bon Rabelais (*Gargantua*, chap. 1^er^). *« Da mihi potum ! »*, telle est la formule usuelle des clercs qu'il nous a transmise (*Gargantua*, chap. 27). À cet égard le vin n'avait pas pour Lacan l'exclusive. À la

différence de Rabelais, il était curieux de toute sorte d'alcools.

C'est à dessein que j'ai voulu évoquer Rabelais, et pas seulement pour la Dive Bouteille. Il me semble qu'on a négligé jusqu'à présent de tirer parti des références insistantes et très précises de Lacan à son œuvre : la dette généralisée au cosmos (*Tiers Livre*, chap. 3), le bon morceau dont les femmes sont friandes (*Tiers Livre*, chap. 8), les paroles gelées (*Tiers Livre*, chap. 55-56), les règles de la parenté suivant le couplage des mots (*Quart Livre*, chap. 9). Sans parler du style, du gay savoir et de la substantifique moelle...

→ Consultez l'index des *Écrits*, des *Autres écrits*, et des traductions américaines des *Séminaires* à l'entrée « Rabelais ».

§6. *Ce n'est pas facile aux linguistes de donner une définition de ce que c'est un* NOM *; et un* NOM PROPRE, *alors là !...*

En se référant à la linguistique, j'estime que Lacan nous lance sur une fausse piste. L'arrière-plan de sa réflexion au sujet du nom commun et du nom propre est constitué par la lecture attentive du corpus aristotélicien et de ses commentateurs. Il n'ignorait rien de la philosophie médiévale, des joutes entre réalistes et nominalistes, ou de la querelle des universaux.

On ne peut vraiment pas dire que les successeurs de Freud soient très doués. Celui-ci leur a offert le complexe d'Œdipe sur un plateau d'argent, et ils n'ont pas su quoi en faire. Alors ils l'ont mis à toutes les sauces. Lacan a découvert le pot aux roses en 1963, et, à la suite d'un concours de circonstances qu'il a lui-même provoqué, il s'est juré de ne jamais vendre la mèche. Le complexe d'Œdipe c'est la querelle des universaux : *qu'est-ce qu'un nom propre ? qu'est-ce qu'une généalogie ?* Lacan y est allé de son concept du *Nom-du-Père* en guise de réponse.

Il est difficile d'être lacanien. Preuve en est que ses sectateurs pataugent avec les autres dans la semoule. En témoigne l'indifférence générale des psychanalystes, toutes obédiences confondues, avec laquelle ils ont accueilli le livre d'Antoine Compagnon : *Nous, Michel de Montaigne* (Seuil, 1980). Il ne semble pas qu'ils se soient aperçus de l'existence de ce livre publié tout de même il y a vingt-cinq ans déjà.

§11. *Dans le langage c'est amphibologique, et [même] doublement amphibologique...*

Suivant la célèbre caractérisation d'André Martinet, le langage est doublement articulé : en monèmes (unités de première articulation) et en phonèmes (unités de deuxième articulation).

→ MARTINET (1960) : *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, U², rééd. 1971, pp. 5 et 13-15.

Il est probable que Lacan ait cherché à tourner en dérision Martinet en caractérisant le langage par une double ambiguïté. De cette manière il semble renouer avec la conception du langage la plus communément répandue parmi les philosophes du XVIIIe siècle, que Locke rappelle à l'avant dernier paragraphe de son *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (Livre IV, chap. XXI, §4), conception suivant quoi la parole est le signe d'un signe, puisque l'idée est déjà le signe de la chose.

Notons encore que le terme d'amphibologie figure dans le « prière d'insérer » des *Écrits*.

§12. *[Du] Signifiant : avec les mêmes mots, strictement les mêmes, décrire un tremblement de terre et une soirée mondaine.*

Dans son *Anthologie de l'humour noir*, André Breton (1939, éd. définitive 1966) a inclus un texte d'Alfred Jarry où le Chemin de Croix est décrit par un *reporter* comme une course cycliste. Le texte de Jarry porte le titre : *« La Passion considérée comme course de côte »*. Il avait paru dans *Le Canard Sauvage* du 11-17 avril 1903. On le trouve dans le recueil (posthume) intitulé *La Chandelle Verte*. Actuellement, in *Œuvres Complètes* d'Alfred Jarry, (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade), tome II, 1987, pp. 420-422.

Voir également les nombreux textes surréalistes au sujet de la métaphore, en particulier le texte d'André Breton daté du 30 décembre 1947 et intitulé : « Signe ascendant ». Il est repris dans son recueil *La Clé des Champs* (1re éd. 1953, rééd., Pauvert, 1967, pp. 133-137). Actuellement, in *Œuvres Complètes* d'André Breton, (Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade), tome III, 1999, pp. 765-769.

Un jeu surréaliste pratiqué en 1954 doit être également mentionné en cette connexion : « L'un dans l'autre ». Breton en a rendu compte dans la

revue *Médium, communication surréaliste* (nos 2 et 3). Ces textes ont été repris dans le recueil posthume *Perspective cavalière* (Gallimard, 1970, pp. 50-79).

En ce qui concerne la métaphore, Lacan nous a lancé là aussi sur une fausse piste en se référant à la rhétorique classique, et nommément à Chaïm Perelman pour le critiquer (*Écrits*, pp. 889-892). L'arrière-plan de son approche de la métaphore est constitué par la réflexion des surréalistes. Il le reconnaît d'ailleurs dans son texte de 1957 sur « L'instance de la lettre dans l'inconscient » (*Écrits*, pp. 506-507).

§15. *La femme est un être manifestement irracrochable.*

Cela me remet en mémoire une blague. Je la donne pour ce qu'elle est, et elle vaut ce qu'elle vaut.

Un homme rend visite à sa maîtresse. Ils se mettent en condition et celle-ci remarque qu'il a fait un effort spécial en ce qui concerne ses poils pubiens. Elle en est jalouse, et n'a de cesse qu'il lui indique le coiffeur et le coût.

Dès le lendemain elle se rend chez le coiffeur et lui demande de se surpasser pour ne pas être en reste. Le résultat la satisfait pleinement et elle passe à la caisse. À sa surprise l'ardoise est salée, et elle réclame des explications.

– Je ne supporte pas d'être bernée. Pour qui me prenez-vous ? Mon amant a payé moins cher.

– Mais, Madame, lui dit le coiffeur, convenez qu'avec vous le travail a été plus difficile. Il n'y a pas de poignée.

§16. *Nous avons un appareil à rater le rapport sexuel et voilà pourquoi nous avons un monde langagier.*

(Nous sommes sexuellement affolés → nous parlons)

En 1975, Lacan redira en Amérique des choses semblables. Exemple : *« ... l'humain est affligé, si je puis dire, du langage. Par ce langage dont il est affligé, il supplée à ce qui est absolument incontournable : pas de rapport sexuel chez l'humain. »* Et encore ceci : *« L'acte manqué par excellence est précisément l'acte sexuel. »*

→ LACAN : « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines en nov.-déc. 1975 », in *Scilicet*, n° 6/7, 1976, pp. 18-19.

§17. *L'outil est déjà un effet de langage.*

Il me semble que c'est là l'un des rares énoncés du corpus de Lacan au sujet de l'outil, et qu'il faut le mettre en rapport avec la manière dont Lacan conçoit le langage au §11 comme doublement amphibologique.

Il est possible, cependant, d'ajouter quelque chose de plus. Il me semble que Lacan s'attaque ici à deux auteurs qu'il a longuement et passionnément pratiqués : Jean-Jacques Rousseau et Jacob von Uexküll. Tous les deux concevaient une sorte de langage premier véridique, une sorte de *body language*, grâce auquel tous les êtres de la création communiquent de manière harmonieuse. Langage premier, langage du corps, que nous autres êtres humains avons perverti avec notre langage articulé et notre rhétorique, et dont Rousseau ou Uexküll conservent la nostalgie. C'est à propos de l'*outil* que l'un et l'autre ont explicité ces idées :

– ROUSSEAU écrit ceci dans *L'Émile* (Livre IIIe) : « Que de réflexions importantes notre Émile ne tirera-t-il point là-dessus de son *Robinson* ! Que pensera-t-il en voyant que les arts ne se perfectionnent qu'en se subdivisant, en multipliant à l'infini les instruments des uns et des autres ? Il se dira : tous ces gens-là sont sottement ingénieux. On croirait qu'ils ont peur que leurs bras et leurs doigts ne leur servent à quelque chose [1], tant ils inventent d'instruments pour s'en s'en passer. Pour exercer un seul art ils sont asservis à mille autres, il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade et moi nous mettons notre génie dans notre adresse ; nous nous faisons des outils que nous puissions porter partout avec nous. » (*Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome IV, 1969, p. 460.)

– UEXKÜLL (1940) dans sa *Théorie de la signification* écrit ceci : « … Tous nos objets usuels jettent des ponts entre nous et la nature, dont nous ne nous sommes pas rapprochés mais toujours plus éloignés. Puis, à un rythme sans cesse accéléré, nous nous sommes mis à jeter de nouveaux ponts entre nous et les anciens ponts, alors que le primitif ne comprend

[1] Rousseau omet naturellement la main qui, comme on le sait, procure un « dangereux supplément »… → DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, éd. de Minuit, 1967.

déjà plus ceux-ci lorsqu'il est mis en présence de machines simples. » (→ *Mondes animaux & monde humain*…, Paris, Gonthier, 1965, p. 139.)

§18. *L'existence humaine n'existe que par le dire.*
Ce qui existe [ou plutôt ek-siste] c'est ce qui est capable de dire.

Lacan forgera à cet effet un néologisme – le « parlêtre » – voulant dire par là que nous sommes non seulement des êtres parlants, mais aussi que nous n'existons que par le langage. Citons à cet égard encore un autre extrait des conférences et entretiens américains de 1975 : *« Nous sommes des "parlêtres", mot qu'il y a avantage à substituer à l'inconscient, d'équivoquer sur la parlotte, d'une part, et sur le fait que c'est du langage que nous tenons cette folie qu'il y a de l'être... »*

→ LACAN : « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines en nov.-déc. 1975 », in *Scilicet*, n° 6/7, 1976, p. 49.

§21. *L'effet majeur de l'inconscient c'est la répétition.*

La « répétition » est l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, les trois autres étant : l'inconscient, la pulsion et le transfert.

→ *Cf. LE SEMINAIRE*, Livre XI, 1964.

§22. *C'est le <u>je l'aime</u> qui est l'étoffe. [Ce sont] les [formes] grammaticales qui font névrose, psychose, etc.*

Le « je l'aime » est une référence probable à l'analyse du cas Schreber par Freud, où celui-ci a cherché à montrer la généalogie du délire suivant les formes grammaticales. Suivant Freud : *« ... les formes connues de paranoïa peuvent toutes être présentées comme étant des contradictions opposées à cette seule et unique proposition : "Moi [un homme], je l'aime [lui, un homme]", et même qu'elles épuisent toutes les manières possibles de formuler cette contradiction. »*

→ FREUD (1911*c*), « Remarque psychanalytiques sur un cas de paranoïa *(dementia paranoides)* décrit sous forme autobiographique », chap. III. *GW*, **8** : 299-302 ; *SE*, **12** : 63-65 ; *OCF*, **10** : 285-287.

Lacan (1932) dans sa thèse de médecine paraphrase le passage cité comme suit : *« Freud, dans une analyse célèbre, a fait cette remarque que les différents thèmes du délire dans la paranoïa peuvent se déduire, d'une façon en quelque sorte grammaticale, des différentes dénégations opposables à l'aveu libidineux inconscient suivant :* Je l'aime, lui *(l'objet d'amour homosexuel). »*

→ LACAN (1932) : *De la Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, rééd., Paris, Seuil, 1975, pp. 261-262.

À l'arrière-plan de cette généalogie du délire se trouve l'analyse « grammaticale » que Freud (1915*c*) a présentée de la pulsion dans son étude de métapsychologie intitulée : « Pulsions et destins de pulsions ».

En ce qui concerne Lacan plus particulièrement, on peut également penser à sa thèse suivant quoi toute demande est d'abord et toujours une demande d'amour.

§25. *La médecine : tonner contre.*
Les meilleurs médecins ce sont encore les féticheurs.

« Tonner contre » ne sont certainement pas les mots de Lacan mais les miens, empruntés sans doute au *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert. Lacan a probablement fait part de critiques et de réserves, tendant à dire qu'il n'y a pas lieu de trop vanter les progrès de la médecine.

La référence aux féticheurs est peut-être une allusion aux deux célèbres études de Claude Lévi-Strauss sur « Le sorcier et sa magie », et sur « L'efficacité symbolique ». Publiées toutes deux en 1949, elles sont reprises à la suite l'une de l'autre dans *Anthropologie structurale* (Paris, Plon, 1958), pp. 183-203 et 205-226.

§29. *[Que pense-t-il de l'] Anti-Œdipe...*

La question a été posée par moi. C'est le seul échange vivant que j'eusse jamais eu avec Lacan. La fréquentation de l'*École freudienne de Paris* ne m'a pas tenté à cause de l'atmosphère de chapelle et d'intolérance qui y régnait rue Claude-Bernard. Quant à Lacan lui-même, gâté par la célébrité, il était apparu à mes yeux comme une coquette despotique et insupportable. Au surplus, je jugeais (à tort) que le jeu ne

valait pas la chandelle. De toute façon je trouvais inacceptables les conditions qu'il avait mises à la transmission de son enseignement ésotérique. Je suis donc resté à distance respectueuse. Finalement, malgré ma vive sympathie et pour l'homme et pour la doctrine j'ai marchandé mon adhésion aux deux.

Aujourd'hui, malgré la réticence et même l'obstruction de ses ayant droit, il est heureux que les conditions à mes yeux dirimantes que Lacan avait mises à la transmission de son enseignement se soient progressivement délitées. Encore quelques années et plus aucun obstacle ne subsistera.

§29. *... Ça ne rate jamais, le patient ne parle que de son Œdipe ...*

Comme réplique à l'*Anti-Œdipe* l'objection est un peu courte et plutôt spécieuse, d'autant plus que Deleuze & Guattari ne nient nullement le fait en soi. Pourtant Lacan semble se satisfaire de ce fait brut puisqu'il reprend le même argument en 1975 dans des causeries avec des Nord-Américains. Exemple : *« Nous voyons, comme Freud nous le dit, les gens irrésistiblement nous parler de leur de leur maman et de leur papa. Alors que la seule consigne que nous leur donnons est de dire simplement ce qu'ils... je ne dirais pas ce qu'ils pensent, mais ce qu'ils croient penser... »* Et il ajoute plus loin : *« Ce qui est là fantastique est que, lorsque les gens prennent ce chemin [celui de l'analyse], ils sont toujours ramenés à quelque chose qu'ils associent essentiellement à la manière dont ils ont été élevés par leur famille. »* Il dit encore ceci : *« L'analysant (si l'analyse, ça fonctionne, ça avance) en vient à parler d'une façon de plus en plus centrée, centrée sur quelque chose qui depuis toujours s'oppose à la* polis *(au sens de cité), c'est à savoir sur sa famille particulière. L'inertie qui fait qu'un sujet ne parle que de papa ou de maman est quand même une curieuse affaire. À dire n'importe quoi, il est curieux que cette pente se suive... »*

→ LACAN : « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines en nov.-déc. 1975 », in *Scilicet*, n° 6/7, 1976, pp. 12 et 44.

Voir toutefois mon commentaire du §6.

§32. *Je cours actuellement un grand danger.*

De quel danger s'agit-il ? J'ai dit que Lacan m'avait paru assez mal en point côté santé durant l'année universitaire écoulée ; mais il paraissait maintenant avoir retrouvé la forme. Écartons donc les ennuis de santé, il reste soit un danger menaçant son *École*, ou un danger l'atteignant encore plus personnellement en tant que chef d'école.

Que l'*École freudienne de Paris* fut menacée d'implosion, c'est ce dont je ne saurais témoigner personnellement puisque je n'en faisais pas partie. Je me suis cependant laissé dire que Lacan aurait eu tout intérêt à dissoudre son école à cette époque plutôt que d'attendre que la gangrène s'étende encore quelques années de plus. Là-dessus le Dr Houbballah aura sans doute à dire beaucoup plus de choses que moi.

Sur le plan plus personnel de chef d'école, il est tout à fait certain que Lacan se trouvait en 1973 à un point crucial. Son enseignement avait suivi jusque là une ligne, sans doute sinueuse, en se frayant un passage insolite à travers le maquis du corpus freudien. Mais pour lors bien des choses étaient changées. À présent, la « couverture » freudienne manquait, il s'aventurait dans ce que Freud avait lui-même dénommé la *terra incognita*, autrement dit le domaine de la sexualité féminine, et cette aventure il la menait pour son propre compte et avec ses propres moyens. Sa méthode de travail avait radicalement changé. Jusque-là, tant que Freud avait pu lui servir de couverture, il avait marché d'un pas assuré, il avait claironné l'adage de Picasso : *« Je ne cherche pas, je trouve »*. Mais à présent c'était différent. Il était devenu un simple « chercheur », – qualificatif qu'il avait abhorré. Il disait avoir maintenant plus de peine à se frayer son chemin, et il avouait même tourner parfois en rond.

→ LACAN : *LE SEMINAIRE – LIVRE XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Seuil, 1973, p. 12.

→ LACAN : *LE SEMINAIRE – LIVRE XXIII : Le sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2005, p. 91, et commentaire de J.-A. Miller pp. 239-240. ▣

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jacques Lacan, pp. 114-116
ISSN 1727-2009

Amine Azar

En Translacanie, faut-il vraiment traiter les réveils-matins de tous les noms ?

Benjamin-Joseph Logre était un psychiatre à l'ancienne, excellent clinicien et parfait humaniste. Élève et collaborateur d'Ernest Dupré, c'est à lui qu'il dédia son livre sur *L'Anxiété de Lucrèce* **[10]** où, encore aujourd'hui, il y a beaucoup à glaner. À la fin de sa vie il recueillit en un petit volume intitulé *Psychiatrie clinique* trente-cinq courts textes qui fourmillent d'idées. L'un de ces textes est intitulé *« Le syndrome d'Elpénor »* **[11*a*]**, dont il est l'inventeur.

Le nom vient d'un compagnon d'Ulysse qui s'endormit aviné sur une terrasse, et qui, réveillé en sursaut par un tumulte, se dressa d'un bond, alla droit devant lui, tomba dans le vide et se rompit le cou **[7*a*] [11*b*]**. Une mésaventure similaire arriva au président Paul Deschanel, sauf la fin tragique. Dans la nuit du 22 au 23 mai 1920, se trouvant dans le train présidentiel, il se réveilla, et, croyant se diriger vers le cabinet de toilettes, il se retrouva sur la voie ferrée. L'accident se solda par quelques contusions **[11*c*]**.

De nombreux médecins se sont occupés des inconvénients de la vie sédentaire des gens de lettres, à l'exemple de Marsile Ficin **[3]**, du célèbre Tissot **[14]**, ou de Réveillé-Parise **[13]**. Ils se sont parfois inquiétés du sommeil des intéressés, mais je n'ai point vu qu'ils se soient intéressés à leur réveil. Montaigne aussi a consacré au « dormir » un chapitre de ses *Essais*, un peu court en vérité **[12*a*]**. Mais, plus avisé, il s'est également intéressé au réveil, nous apprenant que, dès son plus jeune âge, son père avait veillé à ce qu'il se produise en douceur, et à cet effet il le faisait réveiller en musique. Attentif à l'éducation de son enfant, il avait adopté le principe qu'il fallait l'élever dans la douceur et la liberté, sans rigueur ni contrainte **[12*b*]** :

> Car, entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte. Je dis jusques à telle superstition que, parce que aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les réveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous sommes) tout à coup et par violence, il me faisait éveiller par le son de quelque instrument ; et avait un joueur d'épinette pour cet effet.

Descartes avait été élevé au collège les pères jésuites de La Flèche. En ce temps-là c'était une institution moderne, et les bons pères avaient le souci du bien-être de leurs ouailles. L'estime était réciproque. Et Descartes avait obtenu quelques prérogatives dont l'abbé Baillet, son biographe attitré, nous a conservé la mémoire **[2*a*]** :

> Le Pere Charlet Recteur de la Maison qui étoit son Directeur perpetuel luy avoit pratiqué entre autres priviléges celuy de demeurer long-têms au lit les matins, tant à cause de sa santé infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes qui à son réveil trouvoit toutes les forces de son esprit recueïllies, & tous ses sens rassis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniére d'étudier pour toute sa vie ; & l'on peut dire que c'est aux matinées de son lit, que nous sommes redevables de ce que son esprit a produit de plus

important dans la Philosophie, & dans les Mathématiques.

En bon médecin, le Dr Logre est soucieux de nous donner quelques préceptes élémentaires propres à nous éviter les accidents du réveil :

– Lorsqu'on reçoit un ami à dîner, il est imprudent, après un bon repas, de lui offrir une chambre dans un étage supérieur : le rez-de-chaussée vaut mieux.

– Il est imprudent d'administrer un hypnotique à une personne qui découche et qui, surtout, voyage la nuit dans un train ou en bateau.

– À une personne qui se réveille il ne faut pas demander une manœuvre délicate et qui peut aisément tourner à la catastrophe.

Ces conseils pratiques procèdent de l'analyse que nous propose le Dr Logre du syndrome d'Elpénor. Il nous dit que **[11*d*]** :

En thèse générale, *les causes les plus diverses d'intoxication, de fatigue et de dépression* peuvent intervenir à l'origine du syndrome : excès alimentaire ou de boisson, surmenage, préoccupations et soucis, début d'état mélancolique, etc.

À ces causes diverses, le Dr Logre ajoute une circonstance auxiliaire : le fait d'avoir couché en un lieu non familier.

Cependant le *psychiste* que nous sommes ne peut pas entièrement se satisfaire de cette explication. Le pourquoi de ce syndrome, si courant en ses formes bénignes, nous impose un complément de recherche. La règle d'hygiène est claire : les réveils brusques ne valent rien pour la santé. Or, s'arracher au sommeil c'est aussi s'arracher au rêve, qui, comme on le sait, est le gardien du sommeil **[4*a*]**. Les études psychanalytiques sur les fluctuations diverses des frontières du Moi **[7]**, le fait que le rêveur se trouve incarné en tous les personnages de la scène intérieure **[4*b*]**, voire même en tout ce qui y figure, et jusqu'aux particules grammaticales incrustées dans le récit du rêve, nous poussent vers l'hypothèse suivante :

1/ *Si les réveils brusques ne valent rien, c'est qu'il faut se donner le temps de recollecter les morceaux du Moi à partir des objets du rêve, et de les recoller.*

Revenons encore au texte du Dr Logre qui abonde en anecdotes. On y remarque qu'à mainte reprise le réveil complet du sujet encore embrumé semble s'obtenir par un procédé simple : l'appeler par son nom.

D'un autre côté, on sait que, suivant Lacan, il faut envisager des points de capiton par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification **[8*a*]**. De plus, à l'écoute de certaines de ses boutades **[9*a*]**, ces points de capiton pourraient être considérés comme étant des Noms-du-Père.

Grâce à ces remarques complémentaires, nous pouvons fixer une première rallonge à notre hypothèse, comportant deux volets :

2/ *Au réveil, la collecte des morceaux du Moi à partir des objets du rêve se rapporte aux Noms-du-Père.*

3/ *Le Nom Propre – grâce à quoi s'obtient le réveil complet – ne serait alors rien d'autre que le lieu géométrique des Noms-du-Père.*

Il est possible d'apporter un supplément à cette enquête en prenant en considération certains rituels du réveil, fort significatifs de notre point de vue. Il se peut que l'usage dont je parle commence à se perdre, mais on le retrouve du moins comme un désir inassouvi symbolisant une certaine qualité de vie. Je veux dire qu'on vous apporte le matin le plateau au lit.

Le contenu de ce plateau n'est pas indifférent. Chaque objet y a sa fonction propre et sa place au sein d'une structure, celle-là même que je viens de définir comme étant le lieu géométrique des points de capiton, ou des Noms-du-Père. Par quoi il se révèle que le Nom Propre, grâce à quoi nous sommes tirés plus complètement du sommeil, peut prendre des formes différentes, dominées par une idiosyncrasie. J'irai

même plus loin pour dire que ce plateau, qui se réduit souvent à son épure essentielle de contenir, par exemple, une cafetière et une tasse, une cafetière tout à fait particulière et une tasse non moins particulière, représente ce qu'on peut traduire en langage freudien par *einzigen Zug* **[5***a***]**, et en langage lacanien par *trait unaire* **[8***b***]** :

> ... le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'Idéal du moi.

D'où notre quatrième thèse, qui ne fait qu'énoncer sous une autre forme la précédente :

4/ *C'est grâce à quelque trait unaire, lieu géométrique de nos points de capiton, que s'obtient notre réveil complet.*

%

Pour finir en beauté, citons l'anecdote qui termine le texte du Dr Logre, digne de ce *« Drame bien parisien »* d'Alphonse Allais **[1***a***]** que prisait Lacan :

> La scène se passe au lit, entre époux.
>
> À son réveil, la femme, inquiétée par un bruit survenu dans le couloir, s'écrie tout à coup : « Ciel, mon mari ! »
>
> Réveillé <en sursaut> par sa femme, le mari, se rendant un compte inexact de la situation, se lève aussitôt, prend ses habits posés sur un fauteuil... et va se réfugier dans l'armoire.
>
> – Double elpénorisme, dénonçant une double infidélité conjugale.

[1] ALLAIS, Alphonse (1854-1905) : « Un drame bien parisien », reproduit in *Ornicar ?*, 1984, n°28, pp. 151-155.
→ ***(a)*** page 154

[2] BAILLET, Adrien : (1691) *La Vie de Monsieur Des-Cartes*, Paris, Daniel Horthemels, in-8°, 2 vol., [VI]+LXII+417 & [XVI]+602p.
→ ***(a)*** Tome Ier, page 28

[3] FICIN, Marsile : (1489) *De Vita libri tres / Les Trois livres de la vie*, traduit du latin par Guy Le Fèvre de la Boderie (1582), rééd., Paris, Fayard, Corpus des Œuvres de Philosophie de Langue Française, 2000, in-8°, 275p.
→ ***(a)*** Le Livre Ier est consacré à la conservation et à l'entretien de la santé des studieux

[4] FREUD, Sigmund : (1900*A*) *L'Interprétation du rêve*, Paris, PUF, 2003, *OCF*, tome 4.
→ ***(a)*** pp. 272, 460, 618, et 633-635 ; ***(b)*** pp. 308, 367, etc.

[5] FREUD, Sigmund : (1921*c*) « Psychologie des masses et analyse du moi », Paris, PUF, 1991, *OCF*, tome 16.
→ ***(a)*** chapitre VII, pp. 44-45

[6] FEDERN, Paul : (1952) *La Psychologie du Moi & les psychoses*, introd. d'Edoardo Weiss, traduit de l'américain par Anne Lewis-Loubignac, Paris, PUF, 1979, in-8°, 391p.

[7] HOMERE (IXe s. av. J.-C.) : *L'Odyssée*, trad., intro., notes & index par Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Garnier-Flammarion, collection GF n°64, in-12, 1965, 380p.
→ ***(a)*** Chant Xe, vers 552-560, page 156

[8] LACAN, Jacques : (1966) *Écrits*, Paris, Seuil, in-8°, 925p.
→ ***(a)*** page 805 de : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », 1960 ; ***(b)*** *idem*, page 808

[9] LACAN, Jacques : (2005) *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, in-12, 109p. (Reprend la conférence du 8 juillet 1953 intitulée : *« Le symbolique, l'imaginaire et le réel »*, et l'unique séance du 20 novembre 1963 du séminaire interrompu sur *Les Noms-du-Père*.)
→ ***(a)*** page 8

[10] LOGRE, Benjamin-Joseph : (1946) *L'Anxiété de Lucrèce*, Paris, Janin, petit in-8°, 359p.

[11] LOGRE, Benjamin-Joseph : (1961) *Psychiatrie clinique*, préface du Pr Georges Heuyer, Paris, PUF, in-8°, XI+236p.
→ ***(a)*** IIe partie, chap. 4, pp. 90-96 ; ***(b)*** page 90 et note ; ***(c)*** pp. 93-94 ; ***(d)*** page 91

[12] MONTAIGNE, Michel de : (1580-1588) *Les Essais*, édition présentée, établie & annotée par Pierre Michel, Paris, Le Livre de Poche, nos 1393-1394, 1395-1396, 1397-1398, 3 vol., in-12, 1965.
→ ***(a)*** Livre Ier, chap. 44 : *du dormir*, pp. 333-335
(b) Livre Ier, chap. 26 : *De l'institution des enfants*, pp. 215-216

[13] REVEILLE-PARISE, J.H. : *Physiologie & hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, éd. entièrement refondue et mise au courant des progrès de la science par le Dr Ed. Carrière, Paris, Baillière, in-12, 1881, VIII+435p.

[14] TISSOT, Samuel : (1768) *De la Santé des gens de lettres*, Lausanne, Grasset, in-12, [XVI]+246p. ▣

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jacques Lacan, pp. 117-119
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Pour une esthétique différentielle des sexes d'un point de vue psychanalytique – Kant avec Lacan –

1. La psychologie différentielle de Kant
2. L'esthétique au masculin singulier
3. L'esthétique au féminin pluriel

S'il ne peut exister en psychanalyse une esthétique transcendantale, en revanche il serait aisé de présenter une esthétique différentielle des sexes d'un point de vue psychanalytique. J'en ai posé quelques jalons dans une étude antérieure [1], laissant pour celle-ci la présentation d'une vue d'ensemble.

La psychologie différentielle de Kant

1 Il faut partir de l'écrit de Kant (1764) : *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, et plus particulièrement de sa III[e] section intitulée : « De la différence du sublime et du beau dans le rapport des sexes ». Kant débute par la dénomination des deux sexes (éd. GF, p. 119, c'est moi qui souligne) :

> Le premier qui a appelé la femme le <u>beau sexe</u> a peut-être voulu faire une plaisanterie, mais il est tombé plus juste qu'il n'a cru le faire lui-même. (...) D'un autre côté, nous pourrions prétendre à la dénomination de <u>sexe noble</u>, s'il n'était requis d'un caractère noble qu'il évitât les titres et qu'il les partageât plutôt que de les recevoir.

Quant à la thèse avancée par Kant, elle est résumée dans le passage suivant (*ibid.*, pp. 144-145) :

> Les femmes ont avant tout le sentiment du beau, dans la mesure où il les concerne elles-mêmes, et elles ont le sentiment de ce qui est noble, en le rencontrant chez les hommes. L'homme, au contraire, éprouve un sentiment bien arrêté pour ce qui est noble, qui appartient à ses dispositions propres, et s'il se tourne vers le beau, c'est dans la mesure où il trouve la beauté chez la femme. Il s'ensuit que les intentions de la nature, par le biais du penchant sexuel, vont dans le sens d'un ennoblissement de l'homme et d'un embellissement de la femme.

Deux pages plus loin, Kant reformule sa thèse de manière fort spirituelle, en mettant les choses au pire (*ibid.*, p. 147) :

> Lorsque les choses tournent très mal entre eux, l'homme, sûr de ses mérites, pourra dire : « Quoique vous ne m'aimiez pas, je vous contraindrai à m'estimer. » Et la femme assurée de ses charmes, répondra : « Bien qu'en votre for intérieur vous ne nous estimiez pas, nous vous contraindrons à nous aimer. »

Or, pour Kant, le beau est objet d'intuition tandis que le noble (ou le sublime) est objet de principes. L'un tombe sous la juridiction des sens, l'autre sous celle de l'entendement, de sorte qu'on pourra légiférer sur l'un (le sublime) et non pas sur l'autre (le beau). En conséquence de quoi, si Kant estime qu'une femme a un sentiment fort et inné de ce qui est beau, gracieux et orné (p. 120), en revanche il a peine à croire que le beau sexe soit capable de principes (p. 127).

Par la suite, Kant (1790) intégrera la faculté de juger esthétique dans son projet critique. Il affinera alors la distinction qu'il traçait vingt-cinq ans plus tôt entre le beau et le sublime, mais il oubliera de la rattacher à la psychologie différentielle des sexes que je viens d'exposer. Et c'est dommage. Il avait parfai-

[1] AZAR : (2004*b*) « Leçons de choses sur l'éternel féminin & les transports amoureux... », III§13 et III§15. Le texte présent est un simple appendice à cette étude, il en suppose la lecture préalable.

tement raison de le faire en 1764 car l'investigation clinique le confirme à l'envi. Voyons cela de près.

L'esthétique au masculin singulier

2 Que les perversions sexuelles soient l'apanage des hommes, la médecine légale n'a cessé de le confirmer. Or, selon une thèse freudienne périmée, la névrose est pour ainsi dire le négatif de la perversion [1]. On en avait déduit que les pervers n'avaient pas de fantasmes. Il a fallu une remontrance de Lacan [2], appuyé à Hanns Sachs (1923), pour dissiper cette erreur et établir que les pervers ont eux aussi des fantasmes. Lacan fit plus, à l'encontre de l'opinion commune, il soutint que le fantasme et le désir sont au service du principe de plaisir et nous préservent de son au-delà. Autrement dit, le fantasme et le désir sont des barrières à la jouissance. En revanche, si par malheur l'objet du désir se propose nu, nous aurions un cas de nécrophilie [3].

Jean-Claude Maleval (1997) a relevé la gageure d'expliciter ces thèses en les illustrant richement de cas ayant défrayé la chronique judiciaire et envahi parfois la une des journaux. Il a nommé cela la *clinique du pire*. Sa thèse, qui épouse étroitement les conceptions de Lacan, est établie dès la première page de son étude. La voici :

> Quand le beau se retire, quand l'objet cesse d'être érotisé, il arrive que se dévoile une chose immonde, indiquant que l'objet réel de la pulsion n'est pas celui de l'amour. L'intuition en vient au poète dans ces quelques vers tirés des « Fleurs du mal » :
>
> *« Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle*
> *Et que languissamment je me tournai vers elle*
> *pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus*
> *Q'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus. »*
>
> Pour convenir au fantasme, l'image corporelle, valorisée par le narcissisme, doit constituer un obstacle esthétique à l'appréhension du déchet causal.

À partir de ces prémisses, il me semble que nous sommes autorisés à conclure que l'esthétique au masculin singulier est une barrière opposée à la violence fondamentale.

En revanche, le beau au féminin pluriel a une toute autre fonction.

L'esthétique au féminin pluriel

3 Alors que le beau agit chez l'homme comme un frein, la féminité ordinaire, qui est consubstantiellement tributaire du beau, est un pousse au crime. C'est la thèse que j'ai avancée dans ma précédente étude (Azar, 2004*b*) en prenant appui sur le roman de Pierre Louÿs (1896), *Aphrodite*. Il s'agissait du rapport tragique entre une courtisane exaltée, Chrysis, avec un sculpteur en vue, Démétrios. J'avais fait remarquer que le destin tragique de Chrysis est parti d'une œuvre d'art (une statue de la déesse Aphrodite par Démétrios) pour aboutir à une autre œuvre d'art (une statue de Chrysis, identifiée à Aphrodite et exécutée par le même Démétrios). J'ajoutais que c'est là un cycle qui ne peut que se répéter pour d'autres femmes. Inspiratrices quelquefois, victimes toujours : tel est le rapport de la féminité ordinaire à l'art, disais-je. Je souhaite maintenant tirer les conséquences de ce phénomène courant en recourant à l'algèbre lacanienne.

On sais que, pour Lacan, dans la logique de l'inconscient un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Mais il faut prendre la chaîne signifiante dans le sens rétrograde, puisque le sens ne se boucle qu'après coup. Ainsi, c'est bien la seconde statue (S2) qui représente Chrysis (le sujet) pour la première statue (S1).

Il me semble qu'il y a tout lieu de citer un passage du texte de Lacan (1964, p. 835) intitulé *« Position de l'inconscient »*, car il clarifie magistralement le processus qui nous intéresse ici :

> L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant : à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute.

---

[1] FREUD : (1905*d*) *Trois traités sur la théorie sexuelle*, éd. Folio, p. 80 ; *SE*, **7** : 165.
[2] LACAN : (1957-1958) *Le Séminaire, livre V : les formations de l'inconscient*, chap. 13, p. 233 et suiv.
[3] LACAN : (1963) « Kant avec Sade », in *Écrits*, p. 780.

> Le sujet, donc on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant.
>
> Effet de langage en ce qu'il naît de cette refente originelle, le sujet traduit une synchronie signifiante en cette primordiale pulsation temporelle qui est le fading constituant de son identification. C'est le premier mouvement.
>
> Mais au second, le désir faisant son lit de la coupure signifiante où s'effectue la métonymie, la diachronie (dite « histoire ») qui s'est inscrite dans le fading, fait retour à la sorte de fixité que Freud décerne au vœu inconscient (dernière phrase de la *Traumdeutung*).

Dans ce passage exceptionnellement cristallin j'ai souligné le phénomène que j'ai repéré par trois fois dans mon étude précédente. Car en sus du cas de Chrysis manifestant le fading constituant de son identification à la déesse *Aphrodite*, j'ai souligné le même phénomène chez la marquise de Rochefide par rapport à la *Zambinella* (la prima donna de *Sarrasine*, la nouvelle de Balzac), et derechef chez la jeune mère de la vignette clinique par rapport à deux autres représentations de la femme, celle de *La Dormeuse* de Toyen et celle de *la Princesse de Clèves* de Madame de LaFayette.

%

En guise de conclusion je rappelle la thèse que je défends : le beau n'a pas la même fonction chez les femmes et chez les hommes. Pour ceux-ci, le beau tient en respect la jouissance ; pour celles-là, il manifeste le fading constituant de leur identité de genre en les assujettissant à l'art [1]. ▣

[1] Ma thèse n'a de lacanien que l'apparence. On peut s'en convaincre en consultant les excellents ouvrages de Joël Dor (1985, 1992) et de Monique David-Ménard (1997), qui centrent le débat sur les formules orthodoxes de la sexuation promues par Lacan. J'ai choisi d'emprunter à travers le lacanisme une autre voie qui n'est ni celle de Lacan ni celle de ses affidés !

Références

AZAR, Amine

2004*a* « Pourquoi des femmes de quarante ans craquent-elles pour des homosexuels ? », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004·0522, mai 2004, 2 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 93-94.

2004*b* « Leçons de choses sur l'éternel féminin & les transports amoureux à partir de *Sarrasine* de Balzac », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004 0615, mai 2004, 17 p. Repris in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°6, déc. 2005, pp. 95-111.

BALZAC, Honoré de

1830 « Sarrasine », in *OdB*, tome 12, pp. 791-831.

OdB *L'Œuvre de Balzac*, publiée dans un ordre nouveau sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau, Paris, Club Français du Livre, in-8°, 16 vol.

DAVID-MENARD, Monique

1990 → Kant, 1764.

1997 *Les Constructions de l'universel (psychanalyse, philosophie)*, Paris, PUF, Pratiques Théoriques, in-8°, V+127p.

DOR, Joël

1985 *Introduction à la lecture de Lacan, 1 : l'inconscient structuré comme un langage*, Paris, Denoël, L'Espace Analytique, in-8°.

1992 *Introduction à la lecture de Lacan, 2 : la structure du sujet*, Paris, Denoël, L'Espace Analytique, in-8°.

FREUD, Sigmund

1905*d* *Trois Traités sur la théorie sexuelle*, traduit de l'allemand par Philippe Koeppel, Paris, Gallimard, rééd. Folio, 1989.

KANT, Emmanuel

1764 *Essai sur les maladies de la tête*, [suivi de] *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, trad. et présen. de M. David-Ménard, Paris, GF-Flammarion, in-12, 1990, 181p.

1790 *Critique de la faculté de juger*, traduction et présentation par Alain Renaut [1995], Paris, GF-Flammarion, 2000, in-12, 541p.

LACAN, Jacques

1963 « Kant avec Sade », repris in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 765-790.

1964 « Position de l'inconscient au congrès de Bonneval reprise de 1960 en 1964 », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 829-850.

1998 *Le Séminaire, livre V : les formations de l'inconscient 1957-1958*, Paris, Seuil, in-8°, 1998, 523p.

LOUŸS, Pierre

1896 *Aphrodite, mœurs antiques*, édition présentée, établie et annotée par Jean-Paul Goujon, Paris, Gallimard, Folio, in-12, 1992, 407p.

MALEVAL, Jean-Claude

1998 « Nécrophilie, psychose et perversion », in Thierry Albernhe (dir.), *Criminologie et psychiatrie*, Paris, Ellipses, 1998, pp. 207-227.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jean Laplanche, p. 120
ISSN 1727-2009

Paola Samaha

Résumé & segmentation de la conférence du Pr Jean Laplanche sur « Le crime sexuel »

– publiée in *Adolescence*, 2003, (tome 21, n°1), **43** : 163-178 –

L'auteur débute en rappelant la thèse qu'il soutient depuis un certain temps et qui est : que *la sexualité infantile surgit après la naissance par le biais d'un échange entre adulte et enfant, et où l'initiative sexuelle vient de l'adulte* (163).

Pour lui, si cette thèse est exacte, elle conduit à un renversement dans la manière d'aborder le *crime sexuel*. Car un défi lui est signifié qui est celui de différencier entre le message de l'adulte imprégné de sexualité infantile (autrement dit la séduction) et le crime sexuel. Dans son argumentation, il s'appuie aussi bien sur Freud que sur Ferenczi.

On conçoit généralement que le crime sexuel est un terme générique, incluant les abus sexuels et l'inceste. L'inceste lui-même serait un abus sexuel.

Au bout d'une longue argumentation, l'auteur en arrive à définir la violence sexuelle en tant qu'*elle est exercée dans la dissymétrie par quelqu'un en proie lui-même à sa propre sexualité infantile* (176). Autrement dit, la « séduction » est commise dans une différence d'âges – et non pas comme on a tendance à le croire dans la différence des générations – où ce qui est en cause c'est la sexualité infantile (notamment sadique) de l'abuseur.

1. Freud avait admis en 1912, à propos de sa théorie de la séduction, que le père est innocent du surgissement de la sexualité chez sa fille. Ailleurs, au sujet du complexe d'Œdipe, il dit que le père est innocent, bien que ce soit lui qui transmet le sentiment de culpabilité à l'enfant.

2. Ailleurs encore, en 1911, Freud réfléchissant sur la question de la relation *mère/nourrisson* trouve que la *sexualité infantile de la mère* est éveillée, puis refoulée, dans les tout premiers échanges avec son enfant.

3. En outre, Laplanche précise que la sexualité infantile dont parle Freud, est ce que celui-ci dénomme la sexualité au sens « élargi », et Laplanche en énumère les quatre caractéristiques principales (165).

4. Les anthropologues et les juristes ne prennent pas en compte l'inceste comme pratique sexuelle, mais considèrent le problème sous le seul angle de la prohibition de certaines alliances. Or, le premier adolescent venu vous dira qu'il y a une grande différence entre sexualité et mariage. En outre, nombre de chercheurs désexualisent l'inceste, en parlant de sadisme, de narcissisme ou de pulsion de mort. Et Laplanche prend soin de nous rappeler que tous les trois sont sexuels chez Freud (166-167).

5. L'intérêt des recherches de Lévi-Strauss (et leur limite) réside dans le fait qu'elles ne prennent en considération que l'inceste *sororal*, lequel sert à fonder la loi de l'échange. Mais cela laisse malheureusement de côté ce qui intéresse le psychanalyste (168).

6. Laplanche ajoute que la « séduction » peut être exercée entre deux individus d'une même génération, dont la relation est sous la forme *adultes/enfant*. En outre, aucune code pénal ne réprime (ou punit) l'inceste entre deux adultes consentants (169).

7. Un point essentiel pour comprendre la violence sexuelle est la « trouvaille géniale » de Ferenczi qui consiste à insister sur la nature de la relation *adultes/enfant*, ce qui ne pouvait qu'avoir choqué Freud du fait que Ferenczi contredit ce que celui-ci avait édifié de la relation *parents/enfant* au titre du complexe d'Œdipe. Or, le véritable problème ne consiste pas dans la différence de générations, mais précisément dans la différence d'âges (174-175). ▣

PaS

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jean Laplanche, pp. 121-145
ISSN 1727-2009

Amine Azar

L'Inceste est-il concevable ?

◈ Compte rendu remanié du séminaire du samedi 26 juillet 2003. La III[e] partie (§§18-20) est une addition ultérieure, – un « remords » !

I. – *Défrichage*
1. Préambule
2. Les circonstances
3. Détour
4. Première & seconde approches
5. La sexualité infantile des adultes
6. Les fondements de l'amour maternel
7. Le régime économique de la sexualité infantile
8. La sexualité infantile des enfants
9. Multiples façons de désexualiser le crime sexuel
10. Les exemples

II. – *Nouveaux semis*
11. Porosité de l'inceste
12. Glissade en cascade
13. Le modèle traductif
14. La passion de l'inceste
15. Ferenczi *versus* Freud
16. Bonjour les dégâts

III. – *Ronces & orties*
17. Le crime, sexuel
18. Le meurtre immotivé
19. La clinique du pire
20. Les temps modernes

IV. – *Nouvelles pousses*
21. L'inceste est-il réalisable ?
22. Et le choix d'objet incestueux ?
23. Le point de vue des cycles de la vie
24. Organisateurs & Équilibration
25. Les psychogiciels
26. Les digues psychiques
27. L'impuissance sexuelle
28. Quelques exemples de *wishful thinking*
29. La moisson

30. *Références*

I.

Défrichage

Préambule

1 La première partie de notre réunion d'aujourd'hui sera consacrée à l'inceste. Elle comportera elle-même deux parties. Dans la première nous relirons ensemble la conférence du Pr Laplanche sur *« Le crime sexuel »* en cherchant à dégager la notion de l'inceste qui s'y trouve enclose. Ce ne sera pas un travail de tout repos dans la mesure où le Pr Laplanche ne s'est pas donné pour tâche d'exposer explicitement une conception de l'inceste. Dans la deuxième partie, je me servirai du travail de défrichage et des nouveaux semis du Pr Laplanche pour aller au-delà de la limite où il s'est cantonné, et déboucher sur une conceptualisation de l'inceste qui soit applicable aux cycles de la vie.

Les circonstances

2 Le texte du Pr Laplanche reprend une conférence qui m'a tout l'air d'avoir été improvisée à partir de quelques notes. Elle constituait l'introduction à un colloque organisé à Aix-en-Provence le 27 avril 2002 par la revue *Adolescence*. Les discutants étaient les Prs Cyrulnik, Gutton, Jacobi et Lesourd. Dans l'après-midi, le débat était repris à propos de cas cliniques par une demi-douzaine d'intervenants.

Certains d'entre vous se rappellent sans doute qu'en mai les Prs Gutton et Jacobi étaient à Beyrouth nos invités et qu'ils demeuraient sous l'effet de la commotion que cette conférence du Pr Laplanche avait provoquée. Nous pouvons prendre connaissance maintenant de la teneur de cette conférence, publiée malheureusement sans les échanges qui l'ont suivie, et où le Pr Laplanche avait sans doute dû préciser et développer les points trop allusifs de sa conférence. C'est dire qu'il ne faut pas chercher dans le texte

que nous avons entre les mains un exposé solidement charpenté et des déductions en règle, du moins la parole vive y circule-t-elle librement, et nous pouvons nous abandonner au charme d'une improvisation inspirée.

Il vous est peut-être paru un peu surprenant que le Pr Laplanche se soit laissé tenté par ce sujet : *le crime sexuel*. Mais il ne faudrait pas trop vous en étonner, car il faut se souvenir qu'en 1977 il était intervenu dans le débat sur la peine de mort, et en 1982 dans un débat sur la sanction pénale. Il ne faut pas non plus se montrer trop surpris du choix de ce thème par les organisateurs du colloque. Une triste actualité, que le Pr Laplanche évoquera d'ailleurs au passage, nous interpelle. De plus, Gérard Bonnet, un membre éminent de notre courant, avait récemment publié *Psychanalyse d'un meurtrier*, auquel également le Pr Laplanche fait une discrète allusion dans les derniers mots de sa conférence.

À ces raisons qui ont sans doute eu chacune sa part, s'en ajoute ce qu'on nomme la *cause prochaine* et que le Pr Laplanche nous avoue d'emblée en prenant la parole. Il nous dit en substance (c'est ma traduction) qu'il ne pouvait pas éviter d'être confronté à un moment ou un autre de son parcours au crime sexuel, lui qui a redonné droit de cité en psychanalyse à la théorie de la séduction. C'est à ce *défi* (p. 163) ou plutôt à cette *apostrophe* (p. 164) que répond sa conférence.

Détour

3 Certains d'entre vous m'ont fait part de leur désappointement à la lecture de ce dernier texte du Pr Laplanche, selon quoi il est difficile de suivre les « méandres » de son propos. Je sens qu'il y a comme un reproche là-dessous, et je le crois profondément injuste. C'est comme si le Pr Laplanche avait improvisé autour d'un sujet de dernière minute, et qu'il a dû tourner quelque temps autour du pot avant de trouver son chemin. Rien de plus injuste ! Il n'est pas dans les habitudes du Pr Laplanche de s'exprimer doctoralement au hasard des rencontres. À l'arrière-plan de cette conférence improvisée il y a une longue préparation qu'il évoque quand dit qu'elle procède d'une réflexion qu'il a *« tenté de mener depuis quelques mois en séminaire »* (p. 168). L'aspect « bric-à-brac » de cette conférence est dû à une grande abondance de matériel, voilà tout.

Lorsque je vous ai donné comme devoir de vacances d'en extraire sa conception de l'inceste, je ne me faisais guère trop d'illusion. C'est que malgré la simplicité apparente de son propos, il me semble que le Pr Laplanche s'est plu à faire de la provocation ; il s'est plu à jouer au chat et à la souris avec son auditoire, et, par conséquent, il a relevé d'un cran ou deux la difficulté de l'entendre. Il est souvent allusif lorsqu'on voudrait qu'il soit explicite. Notez qu'il avait ce qu'on appelle un auditoire *prévenu*. Vous aussi vous n'êtes pas non plus les premiers venus puisque j'ai veillé à ce que vous ayez reçu depuis belle lurette une initiation à sa doctrine avec mode d'emploi (AZAR, 1991, 1999*a*, 1999*b*). Quoiqu'il en soit, les choses étant hélas ce qu'elles sont, je renonce à ma première idée (qui était d'aller directement à la conception de l'inceste), pour vous proposer une lecture cursive de toute la conférence. Après quoi nous reviendrons à l'aspect auquel je veux m'intéresser, – *id est* l'inceste.

Dans cette nouvelle tâche nous avons deux guides. D'une part, selon les normes de la revue *Adolescence*, conformes d'ailleurs aux normes internationales, les articles qui y sont publiés comportent un résumé trilingue et une série de *mots clés*, destinés à en faciliter l'indexation et la consultation. Si je n'ai pas jugé bon, pour ma part, jusqu'à présent de suivre cet usage pour *'Ashtaroût* c'est que notre organe n'est pas un périodique au sens propre du terme, et que sa diffusion – très limitée – est également sans prétentions. Et puis – vous l'avouerai-je ? – je n'ai que méfiance pour l'efficacité des normes américaines de la communication scientifique qui se ramènent à de la mass-médiatisation. À mon avis, le téléphone arabe, autrement dit le « bouche à oreille », est le seul fondement de la communication scientifique. Il en a été ainsi dans l'antiquité (au Lycée, à l'Académie, au Portique) et à l'âge classique (autour du père Mersenne), et il en est toujours ainsi aujourd'hui (autour de Kojève, au Collège de Sociologie, etc.).

Dans notre tâche, disais-je, nous bénéficions de deux guides. Il y a d'abord le résumé de l'auteur lui-même, ainsi que les *mots clés* qu'il a sélectionnés ; et puis, il y a le travail de Paola Samaha, dans la version

revue et corrigée à laquelle nous sommes parvenus non sans peine.

Première & seconde approches

4 Voyons comment le Pr Laplanche résume son propos, et quels *mots clés* il a sélectionnés :

> La désintégration progressive, dans nos sociétés modernes, des systèmes de parenté, et de la prohibition de l'inceste, nous permet une avancée théorique. Si ce double effacement a fait surgir, en dehors de tout système de parenté, le crime sexuel en tant que tel, c'est-à-dire l'abus sexuel « entre les adultes et l'enfant » (Ferenczi), cela pourrait être le signe de ce que l'interdit de l'inceste a de tout temps essayé de contenir, sans y parvenir complètement, la sexualité polymorphe et déliée, présente non seulement dans l'enfant mais dans l'inconscient infantile de l'adulte.
>
> *Mots clés* : Inceste, Crime sexuel, Abus sexuel, Sexualité infantile, Liaison-déliaison. (p. 197)

Vous, qui avez lu le texte de la conférence du Pr Laplanche, je ne crois pas que vous soyez satisfaits d'un pareil résumé. Résumer un texte n'est pas une mince affaire. Dès longtemps je vous en ai touché quelques mots à partir du témoignage que nous a fourni Raymond Barre à propos de ses apprentissages auprès d'Alexandre Kojève [1]. Si le texte que je viens de citer ne convient pas tout à fait comme résumé, en revanche il convient parfaitement comme annonce, programme, ou déclaration d'intention, – ce qui est bien autre chose. Et, à ce titre, il fait mieux comprendre les enjeux de cette conférence.

Une autre remarque encore. Dans ce texte la notion d'inceste est placée en proue, de même qu'elle arrive en première position dans la liste des *mots clés*. Cela me dédouane un peu de vous avoir imposé de dégager l'acception de l'inceste selon le Pr Laplanche : il s'agit bien pour lui d'une notion centrale et non pas adventice.

Notre second guide est le travail de Paola Samaha que je vous ai distribué. J'ai dû négocier avec elle pied à pied les changements qu'il me paraissait nécessaires d'y apporter. Et je ne sais trop si elle s'est finalement rendue à mes raisons par conviction, par déférence, ou de guerre lasse.

Naturellement, à part les scories, rien n'a été modifié ni à l'esprit ni à la lettre de son texte. Tel quel, il me paraît maintenant un excellent guide de lecture de la conférence du Pr Laplanche. Je veux dire qu'il représente une position moyenne représentative de la vôtre, telle que je l'imagine après les échanges que nous avons déjà eus ensemble, c'est-à-dire aussi bien en ce qui concerne la pertinence des points relevés qu'en ce qui concerne les points à tort négligés. J'utiliserai donc ce travail avec vous comme outil didactique.

On m'a présenté l'objection suivante : si l'on complétait le résumé de Paola Samaha par les omissions, on l'allongerait outre mesure alors qu'il n'est déjà que trop long. Et puis après ? Où est le mal ? Il se peut que les bons textes ne puissent pas se résumer, mais doivent être paraphrasés, commentés, recevoir des développements...

Il suffit. Entrons en lice.

La sexualité infantile de l'adulte

5 Le Pr Laplanche amorce son propos en rappelant sa thèse selon quoi la sexualité infantile n'est pas innée, mais qu'elle surgit au sein d'un échange *adulte / enfant* où l'initiative vient de l'adulte. Cette amorce sera reprise plus loin avec une précision que j'avais réclamée moi-même [2] et à propos de laquelle j'ai eu la satisfaction de constater qu'il agrée avant même qu'il l'eût connue. Je l'avais cité dans un texte récent [3] en proposant d'y insérer un mot de plus, qui figure ci-dessous entre deux parenthèses coudées :

> La « créativité » de l'enfant est suscitée par la « pulsion à traduire », qui lui vient du message « à traduire » en provenance de l'autre, message énigmatique parce qu'il est compromis par la sexualité **< infantile >** de l'adulte.

Il me semble que ce point avait été jusqu'à présent présupposé, mais que c'est dans cette conférence qu'il est exprimé explicitement, et motivé à partir

[1] *Cf.* DOMINIQUE AUFFRET : (1990) *Alexandre Kojève : la philosophie, l'État, la fin de l'Histoire*, pp. 417-418. Pourquoi ce livre n'est pas devenu un best-seller, c'est pour moi un mystère...

[2] AMINE AZAR : (2002*a*) « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », IV§14, pp. 15-16.

[3] JEAN LAPLANCHE : (2000) « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », p. 78.

d'un texte de Freud également tout à fait explicite. Il s'agit d'une intervention de Freud à une séance de la Société psychanalytique de Vienne rapportée dans les *Minutes* qui en ont été publiées. Je me suis reporté à ces minutes et je n'ai pas regretté ma peine. Jugez en.

Les fondements de l'amour maternel

6 Il s'agit de la séance n°126, du 11 janvier 1911. À l'ordre du jour M^me^ le D^r^ Margarete Hilferding devait prendre la parole pour traiter des fondements de l'amour maternel. C'était la première fois que je rencontrais ce nom-là que je n'avais jamais vu citer nulle part dans la littérature psychanalytique. Heureusement que les éditeurs des *Minutes* lui ont consacré la petite rubrique de présentation que voici (pp. 10-11) :

> MARGARETE HILFERDING, médecin, née en 1871, fut la première femme à être admise à la Société viennoise de psychanalyse. Après la Première Guerre mondiale, elle fut quelque temps présidente de la Société viennoise de psychologie individuelle *[fondée par Adler]* ; son mari, Rudolph Hilferding, était un éminent théoricien socialiste et fut ministre des finances sous la République de Weimar. Le D^r^ Hilferding mourut après 1942 dans le camp de concentration de Theresienstadt.

Tout s'explique. M^me^ Hilferding a quitté Freud pour Adler lors de la scission qui eut lieu quelques mois après cette séance (fin mai). Mais sa conférence sur l'amour maternel – qui ne fut pas publiée à cause de ces circonstances je le suppose – mérite le détour, c'est pourquoi j'en fait circuler le compte rendu parmi vous. Margarete Hilferding n'a pas attendu Elisabeth Badinter (1980) pour médire de l'amour maternel et lancer en rafale des thèses déstabilisantes. En voici un échantillon :

– Il n'existe pas d'amour maternel inné
– L'infanticide *[avortement ?]* se produit d'ordinaire avec le premier enfant
– Les sévices sont plutôt exercés contre les enfants illégitimes ou adultérins
– Le premier et le dernier enfant occupent une position spéciale : le premier comme souffre-douleur, le dernier comme enfant gâté
– L'enfant représente un objet sexuel naturel pour la mère durant la période qui suit l'accouchement
– La montée de lait dans les seins s'accompagne d'une certaine sensation de plaisir

Ce dernier point est digne d'attention. Durant la discussion, Sadger fera chorus en citant Havelock Ellis : *« Ce dernier,* dit-il*, signale le caractère érogène spécifique du mamelon, la sensation directement sexuelle durant l'allaitement, qui est probablement le fondement le plus profond de l'amour maternel. »* (p. 126). Pour humer à loisir l'odeur de souffre que dégagent ces paroles il faut avoir lu l'ouvrage de Jacqueline Lanouzière (1991) sur *l'Histoire secrète de la séduction sous le règne de Freud*. Au bout d'une enquête minutieuse à travers les œuvres de Melanie Klein, de Marie Bonaparte et de Helene Deutsch, l'auteur nous révèle entre autres choses que ces trois grandes spécialistes de la sexualité féminine ont travaillé de concert pour occulter l'érogénéité voire l'érotisme du sein !

Il y a mieux. Dans le passage suivant de la conférence de M^me^ Hilferding on a l'une des premières utilisations de l'expression de *« complexe d'Œdipe »*, puisque, suivant la *Standard Edition*, elle a été forgée par Freud en été 1910 et mise en circulation à la fin de l'année [1]. Et maintenant goûtez un peu le parfum sauvage de cet extrait [2] :

> Et si nous supposons l'existence d'un complexe d'Œdipe chez l'enfant, il a son origine dans l'excitation sexuelle provoquée par la mère ; cette excitation présuppose une sensation également érotique de la part de la mère. Il s'ensuit qu'à une certaine période l'enfant représente un objet sexuel naturel pour la mère ; cette période coïncide avec le besoin de soins de l'enfant. Après cette période, l'enfant doit laisser la place au mari ou éventuellement à l'enfant suivant.

Margarete Hilferding avait compris bien des choses dès 1911. Elle savait déjà utiliser à cette date et avec dextérité des outils théoriques qu'il nous a fallu bien des décennies pour les redécouvrir. Ainsi de la théorie de la séduction généralisée (Laplanche), de la préoccupation maternelle primaire (Winnicott), et du mouvement par lequel la mère retire à l'enfant son investissement pour « s'en farder » et redevenir amante (Braunschweig & Fain).

---

[1] *Standard Edition*, **11**, pp. 164 et 171*n.*
[2] NUNBERG & FEDERN (dir.) : *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, trad. franç., tome III, p. 122.

Comment se fait-il que le Pr Laplanche n'ait prêté attention qu'à l'intervention de Freud, sans vouloir remarquer que c'est grâce à l'exposé très audacieux de Hilferding que Freud s'est lui-même enhardi pour s'exprimer comme il le fit. Comment se fait-il que l'exposé de Margarete Hilferding soit passé à l'as par celui qui a dirigé la thèse de Jacqueline Lanouzière ? C'est là un curieux mystère.

Le régime économique de la sexualité infantile

7 Passons au point suivant, la caractérisation de la sexualité infantile par le Pr Laplanche. On ne saurait surestimer l'importance de ce point. Avec l'inconscient et la fonction symbolique, la sexualité est bien notre grande affaire en psychanalyse. La position du Pr Laplanche est ici doublement originale. Freud disait qu'il avait dû procéder à un élargissement de la conception de la sexualité pour y inclure la sexualité des pervers et celle des enfants [1]. Et dans l'acception couramment admise, c'est la sexualité mature qui aurait ainsi reçu un élargissement, et c'est cette sexualité-là qui va inclure la sexualité infantile au titre de plaisirs préliminaires. Or, le Pr Laplanche semble avoir voulu recentrer les choses moyennant un paradoxe. À ses yeux, c'est la sexualité infantile qui est la sexualité au sens *élargi* du terme (p. 165). La pointe acérée de la découverte freudienne retrouve ainsi sa vraie place.

L'autre originalité de la position du Pr Laplanche dans ce passage est dans sa caractérisation de cette sexualité infantile. Dans aucun manuel d'initiation à la psychanalyse vous ne trouverez ce qu'il en dit. Il place en tête de liste les caractères suivants :

– Cette sexualité déborde absolument le génital, voire même la différence sexuelle.
– Elle est liée au fantasme. [Je commente : autrement dit, elle n'est pas de l'ordre de la physiologie ou de la biochimie, – *Aa*].
– C'est une sexualité extrêmement mobile quant au but et à l'objet, et le Pr Laplanche insiste sur ce dernier point.
– Et cette sexualité a un régime de fonctionnement « économique » propre. Elle ne tend pas systématiquement à la décharge, mais bel et bien à l'augmentation de la tension, à la recherche de l'excitation.

Comment ne pas nous arrêter à cette liste. Nous qui avons joué naguère à dresser une liste compréhensive – quoique non limitative – des caractères de la sexualité infantile [2] au cours de notre *Cycle de perfectionnement* du 1er trimestre de 2002, comment ne pas nous arrêter pour confronter nos listes ? Il faudra le faire une autre fois, parce que je souhaite me concentrer quant à présent sur le quatrième caractère (le régime économique de la sexualité infantile) signalé par le Pr Laplanche, et auquel nous avions insuffisamment pris garde.

Le problème général ici en jeu est celui dont nous nous sommes longuement occupés au cours de notre *Cycle de perfectionnement* sur l'orgasme, ses précurseurs et ses substituts (2e trimestre 2003). L'orgasme existe-t-il durant l'enfance ? À cette question, Paul Wiener (1976) avait tendance à répondre positivement. Au cours de la discussion, ses collègues Gutton et Lang décidèrent de rédiger un texte sur ce sujet. Leur texte fut ce qu'on appelle une réponse de Normands : ni oui, ni non. En mai dernier nous avons reposé la question au Pr Gutton qui a dit se rappeler qu'à cette époque Jean-Louis Lang était d'avis que la réponse devait être positive, et que ce fut sur ses instances que Lang n'en fit pas état.

Quant à nous, nous avions abouti à la conception suivante : il n'y a *rien* dans le rapport sexuel qui soit absent de la sexualité de l'enfance. Tous ses ingrédients sont déjà là au cours de l'enfance, mais en désordre. Le travail psychique qui a lieu à l'adolescence et dont le fantasturbaire constitue une part essentielle, est une intégration de ces ingrédients en une forme séquentielle. C'est au sein de cette configuration que le rapport sexuel, du côté de l'homme, en vient à se définir selon une courbe en cloche, où le segment ascendant est caractérisé par un accroissement progressif de l'excitation au titre de plaisirs préliminaires, au sommet duquel une réaction globale (dénommée plaisir terminal ou orgasme) annonce une détente plus ou moins rapide, et du côté de la femme une enfilade de houles et de grosses vagues

[1] FREUD : (1916-1917) *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, XXe leçon, dernières lignes, (*SE*, **16** : 319).

[2] *Cf.* AMINE AZAR : (2002*a*) « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », IV§16, p. 18.

avec une détente moins abrupte. Il est entendu que l'orgasme, en tant que réaction globale, n'appartient pas à l'enfance ; néanmoins les spasmes de toute sorte, cultivés assidûment durant l'enfance, en sont des ingrédients en attente d'intégration.

Revenons à ce qu'avance le Pr Laplanche. Il dit que la sexualité infantile a un régime « économique » propre, elle ne tend pas systématiquement à la décharge, mais bel et bien à l'augmentation de tension, à la recherche de l'excitation. Un myope n'y verrait que du feu car, à première vue, cela concorde avec nos thèses sur l'orgasme. D'autant plus que la tournure *« elle ne tend pas systématiquement à la décharge »*, semble réserver une place aux spasmes cultivés durant l'enfance.

La sexualité infantile des enfants

8 Il faut néanmoins y regarder de plus près. C'est alors qu'une fissure s'aperçoit qui remet en question cette belle harmonie. Le Pr Laplanche se place au point de vue *métapsychologique*, alors que nous nous étions placés du point de vue *phénoménologique*. En conséquence, nous avons eu parfois tendance à confondre la « sexualité des enfants » avec la « sexualité infantile ». Que cette confusion soit couramment commise (y compris par Freud tout le premier) ne la rend pas plus excusable. La sexualité des enfants est visible à l'œil nu, pourvu qu'on veuille ouvrir les yeux pour la voir. En revanche, la sexualité infantile n'est pas accessible à l'observation directe, elle ne peut être repérée qu'avec la méthode d'investigation psychanalytique, parce que ce n'est ni un *fait* ni un *phénomène*, mais un *événement* du cours de la vie psychique. La sexualité infantile de l'enfant n'y échappe pas. Ainsi, du fait que *les enfants* cultivent toutes sortes de spasmes, il n'en découle nullement que la *sexualité infantile* soit au service de la décharge.

À cette occasion, il se pourrait qu'un passage de la page 171 à propos de la sexualité perverse polymorphe vous ait opposé une certaine difficulté de compréhension. Dans une tournure de phrase elle-même alambiquée, le Pr Laplanche dit en substance qu'on a tort d'envisager la sexualité perverse polymorphe comme un stade ontogénétique, parce qu' « il n'est pas évident qu'il soit effectif dans l'histoire de l'enfant ». – Il faut prendre garde que ce n'est pas là dénier l'existence de la sexualité perverse polymorphe. Nier son existence en tant que stade ontogénétique c'est seulement contester qu'elle puisse ressortir de l'observation directe. Quelques pages plus loin le Pr Laplanche s'en explique un peu plus :

> Même s'il est illusoire intellectuellement de déplacer en un « début » mythique de l'histoire, individuelle ou collective, une sexualité « polymorphe perverse », c'est bien cette dernière que tentent de lier les systèmes dits « symboliques » de parenté et de prohibition de l'inceste, Œdipe etc. Je dis : « etc. » pour insister sur leur diversité et le fait qu'ils ne sont pas de droit divin. (p. 177)

En laissant de côté la question des systèmes symboliques – quitte à y revenir tout à l'heure (II§13) – il est tout à fait clair que l'existence de la sexualité perverse polymorphe ne souffre pas de doute. Nous savions déjà qu'elle n'est pas un stade ontogénétique, et nous apprenons maintenant qu'il est fallacieux de la concevoir comme un début mythique. D'ailleurs, le Pr Laplanche a toujours été hostile à cette solution de facilité à laquelle beaucoup recourent. Il a toujours considéré quant à lui que le mythe n'est pas recevable comme explication ; un mythe, dit-il, doit être lui-même interprété [1]. Ainsi, nous sommes en présence d'une double négation : la sexualité perverse polymorphe n'est ni un stade ontogénétique ni un début mythique. – Fort bien, mais encore ? Qu'est-ce au juste ?

Nous détenions la réponse depuis le début : la sexualité perverse polymorphe c'est la sexualité infantile ; elle se fabrique après la naissance au cours des échanges entre adultes et enfant par implantations de messages énigmatiques à traduire ; et la méthode psychanalytique d'investigation la détecte dans les formations et les rejetons de l'inconscient en tant qu'événement du cours de la vie psychique.

[1] JEAN LAPLANCHE : (1983) « Réparation et rétribution pénales... », p. 172.

Multiples façons de désexualiser le crime sexuel

9 Le point suivant est consacré à dénoncer les manières courantes de désexualiser le crime sexuel. Suivant le Pr Laplanche, les contrefacteurs auraient leurs prédilections selon leurs qualifications. Ainsi, les anthropologues et les juristes substituent aux crimes sexuels les prohibitions matrimoniales. Dans les grands médias, on met le crime sexuel au compte du *sadisme*, du *narcissisme*, ou de l'instinct de mort, après avoir décapé ces termes de toute connexion avec la sexualité. Les lacaniens quant à eux, désexualisent le parricide en l'érigeant en acte mythique, en absolu et en référence fondatrice. Je suppose que sur ce point le Pr Laplanche avait voulu ménager son auditoire. Pour ma part, qui n'ait personne à ménager, je placerais au premier rang des contrefacteurs : les psychanalystes eux-mêmes sans distinction d'écoles, puis toute la cohorte des psys, des instits, des travailleurs sociaux, et des âmes généreuses de toutes espèces ; autrement dit, tout à fait l'auditoire auquel le Pr Laplanche s'adressait.

En revanche, je n'aurais que des égards pour les anthropologues, les législateurs et les juristes. Qu'ont-ils à voir avec Freud et avec la sexualité infantile ? Cela n'est absolument pas de leur ressort. J'estime qu'en général ils font bien mieux leur boulot que nous le nôtre. Et leur boulot c'est justement de s'occuper des prohibitions matrimoniales, et des règles de l'échange et de la transmission des biens.

En ce qui concerne Lévi-Strauss, il y a quelque chose de bizarre – en anglais *odd*... odieux – à l'enrôler malgré lui sur notre galère, puis à lui reprocher de ne pas être des nôtres. Les manigances de Lacan sont connues. Il a toujours son Lévi-Strauss à la bouche, mais il le lit et l'utilise à sa manière ; cela aussi est bien connu. Quant à Lévi-Strauss, lorsqu'il s'est agit de s'exprimer clairement là-dessus – c'est-à-dire dans le « finale » de ses *Mythologiques*, ce qui constitue le couronnement de l'œuvre de toute sa vie – il a rejeté en bloc la psychanalyse et s'est rallié à Jean Piaget nommément [1]. Pourquoi devons-nous nous montrer déçus de Lévi-Strauss ? – il ne nous avait rien promis ! Que l'inceste *sororal* ne nous convienne pas, ce n'est pas son affaire mais la nôtre [2]. C'est à nous de nous débrouiller avec le brûlot que nous a lancé John Ford (1633) en écrivant sa pièce : *'Tis pity she's a whore (Dommage que ce soit une pute)*...

En revanche, en ce qui concerne Françoise Héritier, c'est autre chose. Tant pis pour elle d'avoir à essuyer des plâtres (p. 172), elle n'avait qu'à ne pas piétiner nos plates-bandes et se mêler de nos oignons.

Après les anthropologues, c'est le tour des législateurs et des juristes. Le passage que leur consacre le Pr Laplanche est particulièrement ambigu. On ne sait si c'est du lard ou du cochon ; s'il les loue ou les blâme. À les avoir inclus parmi les contrefacteurs de la désexualisation, il semblerait qu'il les blâme, mais ce qu'il en dit est tout à leur avantage. Lisons ce passage :

> Il est amusant de voir certains auteurs s'insurger contre les esprits anarchistes qui soi-disant prôneraient la « dépénalisation de l'inceste ». Pas besoin d'une telle « dépénalisation ». L'inceste, entre adultes, n'est ni un délit ni un crime. (p. 169)

Nul n'est censé ignorer la loi ! Mais les gens qui ne connaissent pas la loi sont légion. Le Pr Laplanche évoque « certains auteurs » et des « esprits anarchistes » qui ignorent la loi faute d'avoir la moindre teinture juridique. Il s'amuse, parce qu'il ne nous donne pas leur qualification. Bien évidemment, il ne s'agit ni des législateurs ni des juristes ! Bien évidemment, ces ignorantins appartiennent plutôt à la nébuleuse psi ! C'est chez nous qu'on déblatère à propos des questions juridiques sans avoir eu la moindre curiosité de jamais feuilleter le Code. C'est chez nous qu'on affiche son admiration pour Stendhal sans prendre garde qu'il conservait, lui, le *Code Napoléon* à son chevet.

Le Pr Laplanche joue de modestie, mais il connaît un bout sur ces questions juridiques. Un juriste de métier n'aurait pas su mieux s'exprimer qu'il ne l'a fait lui-même en ces lignes :

> Le seul aspect où l'inceste est invoqué par la loi, c'est comme un facteur aggravant de la pédophilie, ou de l'abus sexuel d'une façon générale. Il est inclus dans les

[1] LÉVI-STRAUSS : (1971) *Mythologiques, tome IV : L'Homme nu*, pp. 560-561. On me dit que la potière jalouse a fait pleurer Mme Marie Moscovici ; je réponds qu'elle est tout à fait dans son rôle de *Mater Dolorosa* de la psychanalyse, – *cf.* AZAR (1991), p. 184.

[2] [*Cf.* là-dessus Claudia Ajaimi (2005), p. 67.]

> actes de ceux qui ont un ascendant ou une autorité sur la victime. Le père est à peine traité autrement que l'instituteur ou le tuteur dans cette position. (p. 169-170)

J'ai vérifié : cela est conforme au *Code Pénal*, loi de février 1810, Livre III, titre II, section VI, §1er *Crimes et délits envers l'enfant*, art. 350 et 351.

Les exemples

10 Le plus grand agrément de la conférence du Pr Laplanche est de regorger d'exemples, et aucun n'est banal. C'est l'aspect dionysiaque de cette conférence. Le mythe d'Œdipe est retourné dans tous les sens, et ses aspects juridiques mis en relief de manière plutôt comique. Si du matériel ethnographique est cité en référence, il s'agit d'une société sans nom du père ni de maris : les *Na* de la Chine. Aberrations sexuelles de toutes sortes, naissances sous X, cas monstrueux ayant défrayé la chronique, tout y passe. L'hégélien se révèle ici aussi : sa prière du matin consiste à lire le journal... Ces exemples servent un travail de sape qui ne laisse debout aucun de nos préjugés courants.

L'entrepreneur de démolitions a une idée derrière la tête qu'on va bientôt connaître.

II.

Nouveaux semis

Porosité de l'inceste

11 Après ces préliminaires, il est temps de nous concentrer plus particulièrement sur la question de l'inceste pour examiner les nouveaux semis du Pr Laplanche comme il convient.

L'idée de derrière la tête de l'entrepreneur de démolitions est de montrer avec force exemples que le recours à l'ethnologie et le recours aux diverses législations anciennes et modernes ne permet pas de cerner ni le crime sexuel ni l'inceste. Autrement dit, que l'inceste est une cote mal taillée (p. 170). Comme il convient de s'exprimer lorsqu'on a suffisamment malmené son public, on introduit l'idée de derrière la tête par une dénégation (p. 172) :

> Je ne puis m'étendre, mais je ne veux pas laisser l'impression de vouloir jouer sur la variabilité ou la difficulté à cerner l'inceste. Variabilité, voire difficulté de le définir dans les sciences sociales. Variabilité des théories ethnologiques de l'inceste chez les anthropologues.

Or, dans les pages qui suivent, la critique corrosive du Pr Laplanche va s'étendre à ce que Freud et beaucoup de ses sectateurs (IPAiens et lacaniens) considèrent comme le dogme intouchable de notre discipline, et qui reçut de Freud la qualification de « schibboleth de la psychanalyse », je veux parler du complexe d'Œdipe [1] :

> ... la reconnaissance de son existence est devenue le schibboleth qui distingue les partisans de la psychanalyse de leurs adversaires.

Il est peut-être utile de rappeler les réactions – hystériques ou épileptiques – provoquées par la publication de *L'Anti-Œdipe* dans le landerneau psychanalytique français occupé à célébrer la grande messe au nom de saint Œdipe à chaque séance [2], afin d'apprécier le goût fort de café et la force tranquille avec lesquels le Pr Laplanche balance de la tribune ces mots (176) :

> ... la loi du complexe d'Œdipe n'est pas universelle, quoi qu'en pense Freud. Elle n'est pas la loi de Dieu ni du Père tout-puissant. Elle est contingente et d'autre part, et malheureusement, elle est poreuse.

Où allons-nous ? Exactement là où nous attend le Pr Laplanche pour nous enseigner les rudiments de la psychanalyse. Il est vrai que ce morceau doctrinal ne fait pas l'objet d'un rappel au cours de cette conférence [3]. J'ai dit qu'il faut supposer un public prévenu, c'est dire qu'un minimum de préparation est requis. En particulier, il faut avoir présentes à l'esprit les quatre thèses suivantes :

---

[1] FREUD : (1905*d*) addition de 1920 aux *Trois Traités sur la Sexualthéorie*, *SE*, **7** : 226*n*., (éd. Folio, p. 170*n*.).

[2] Comme échantillon, *cf.* les deux recueils naguère publiés par Chasseguet-Smirgel (1974) et par Sztulman (1978), aujourd'hui bien oubliés...

[3] *Cf.* JEAN LAPLANCHE (1995), (1997), et (1998) ; textes repris dans le recueil *Entre Séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, 1999. Dans ce qui suit je reprendrai textuellement les énoncés du Pr Laplanche sans m'astreindre à les guillemeter.

1/ Aux yeux du Pr Laplanche la découverte originale de Freud est celle d'une méthode, et cette méthode est analytique au sens propre du terme, c'est-à-dire associative-dissociative, déliante. Autrement dit, c'est une *anti*-herméneutique. Cela, c'est du côté du psychanalyste.

2/ De l'autre côté, le seul herméneute fondamental est l'être humain, et l'herméneute originaire est le petit être humain.

3/ Il en découle une conception traductive de l'appareil psychique.

4/ Il en découle encore la nécessité de distinguer deux niveaux théoriques en psychanalyse. Le premier niveau est celui des théories découvertes en l'être humain par la psychanalyse, comme les théories sexuelles infantiles, le roman familial, l'Œdipe, les fantasmes originaires, etc. Elles sont l'œuvre de l'être humain en prise avec les messages énigmatiques provenant des adultes. À ce premier niveau s'oppose un second qui est celui de la théorie proprement psychanalytique, qu'on nomme aussi *métapsychologie*.

Le complexe d'Œdipe ne fait pas partie de la métapsychologie. Il fait partie du travail herméneutique de l'être humain.

Glissade en cascade

12 Ces thèses – supposées connues – vont trouver une illustration cocasse.

Un auteur américain a publié un texte intitulé : *« Incest, see under Œdipus Complex [Inceste, se reporter à Complexe d'Œdipe] »*. Or, ce titre est une citation ironique du traité de Fenichel sur les névroses où, en effet, dans l'index, à la rubrique « Inceste » on trouve un simple renvoi au complexe d'Œdipe : « Incest, *see* Œdipus complex » [1]. Ce *« aller voir à »* figure aux yeux du Pr Laplanche la réduction de l'inceste dans toutes ses variantes au complexe d'Œdipe, réduction à laquelle les psychanalystes procèdent systématiquement à la fois en théorie et en pratique.

[1] FENICHEL : (1946) *The Psychoanalytic theory of neurosis*, p. 683.

Et le Pr Laplanche va prolonger l'ironie en amont, et en renverser complètement le sens suivant sa théorie traductive (175-176) :

> Je propose, pour moi, de prolonger l'ironie d'un cran en amont, en proposant quelque chose comme ceci : « Abus sexuel, voir à : inceste ; inceste, voir à : complexe d'Œdipe ». Mais ce « voir à » n'est pas simplement le signe d'une paresse intellectuelle. Ce n'est pas simplement une façon d'échapper au problème en le réduisant aux rails mieux connus du complexe d'Œdipe. C'est aussi un mouvement *réel* de maîtrise et de symbolisation.

Il est amusant de représenter typographiquement cette glissade en cascade, ou ce mouvement de dégradation, par une sorte d'escalier :

Abus sexuel
↳ *Inceste*
↳ *Complexe d'Œdipe*

On croirait à première vue qu'il s'agit d'une sorte d'esquive. C'est alors qu'intervient le renversement. Au début, il s'agissait du psychanlyste en tant que théoricien ; brutalement, le Pr Laplanche nous fait passer du côté de l'analysant, du côté de tout être humain en tant qu'auto-théorisant et auto-symbolisant. Car c'est la tâche de tout un chacun, en tant qu'être humain, de se lancer dans un mouvement de maîtrise de la sexualité polymorphe perverse qui nous attaque de l'intérieur, maîtrise obtenue au moyen des symbolisations.

Le modèle traductif

13 C'est le moment de revenir à une citation commentée en partie plus haut (I§8) :

> Même s'il est illusoire intellectuellement de déplacer en un « début » mythique de l'histoire, individuelle ou collective, une sexualité « polymorphe perverse », c'est bien cette dernière que tentent de lier les systèmes dits « symboliques » de parenté et de prohibition de l'inceste, Œdipe etc. Je dis : « etc. » pour insister sur leur diversité et le fait qu'ils ne sont pas de droit divin.

Le modèle traductif de l'appareil est à l'œuvre dans la seconde partie de cette citation. D'ailleurs, à plusieurs reprises dans cette conférence le Pr Laplanche aura pris soin d'insister sur la diversité des symbolisations au gré de l'impulsion à traduire qui em-

porte les sujets herméneutes dans un mouvement sans fin. De là, d'ailleurs, la contingence du complexe d'Œdipe notée plus haut (I§11). Songeons à ce que nous lisons sur les boîtes de cigarettes : le tabac est mélangé à des agents de saveur et de texture, et il en est de même des systèmes de symbolisation.

« Pulsion à traduire ! », nous avons constamment ces mots à la bouche, et je crois qu'Eddy Chouéri en est particulièrement féru. Mais il arrive qu'au bout d'un certain temps les mots qu'on répète s'usent et perdent progressivement de leur sens. On doit alors les ressourcer à une pensée vivante.

C'est ainsi qu'on se rend compte qu'un autre rappel doctrinal manque à la conférence pour que le modèle traductif puisse fonctionner convenablement, et rendre compte de la propulsion sans fin de la symbolisation. C'est la constitution de l'inconscient comme déchet de la traduction [1]. Car toute traduction est imparfaite ; et ce qui est laissé pour compte – autrement dit le refoulé – va exercer une poussée constante pour être pris en charge par de nouvelles symbolisations.

La passion de l'inceste

14 Nous sommes maintenant en mesure de répondre à cette question : qu'est-ce que l'inceste suivant le Pr Laplanche ? L'inceste est un de ces systèmes symboliques qui servent au sujet herméneute à traduire, à lier, la sexualité perverse polymorphe qui nous taraude sans répit. Autrement dit, le Pr Laplanche range l'inceste non pas dans la partie *métapsychologique*, mais dans le travail herméneutique de l'être humain, et d'abord celui de l'enfant, avec les autres productions du même niveau : théories sexuelles infantiles, roman familial, Œdipe, fantasmes originaires, etc. Une phrase lapidaire résume sa conception :

> L'inceste réside dans le choix d'objet incestueux, qui, rappelons-le, est l'initiative de l'enfant. (p. 171)

L'initiative de l'enfant est la symbolisation d'une situation où il se trouve passif, car l'inceste est subi, c'est une passion. Sous couvert de prolonger l'idée du Pr Laplanche, il se peut que je sois en train de solliciter les mots et de filer sur une voie propre, mais j'irai jusqu'au bout de ma pensée. L'inceste est du côté de la victime. Et lorsque des adultes, discutent de l'inceste – par exemp des travailleurs sociaux, des éducateurs, des instits, des psi de tout poil, etc. – ils s'identifient avec la victime et tiennent le discours qu'elle tient. En somme, le discours tenu sur l'inceste appartient lui aussi à la théorie de premier niveau, et non à la métapsychologie.

Ferenczi *versus* **Freud**

15 Lorsque le Pr Laplanche dit que la loi du complexe d'Œdipe est poreuse, ou que l'inceste est une cote mal taillée, on comprend tout d'abord que, comme pour toute traduction, il se forme forcément un déchet. Mais le Pr Laplanche est allé au-delà ; il s'est donné pour tâche de pousser son analyse jusqu'au deuxième niveau de la théorie, le niveau métapsychologique. Et lorsqu'il dit que : *« c'est d'emblée que la régulation par l'interdit de l'inceste laisse échapper quelque chose »* (176), il n'a plus à l'esprit le déchet de traduction. C'est le premier pas vers le deuxième niveau de la théorie. Le pas suivant consiste à nous faire remarquer qu'on réduit ainsi la différence des âges à l'ordre des générations.

Un invité de marque – Sándor Ferenczi – nous est présenté et reçoit une ovation. Je cite : *« C'est ici que je voudrais insister sur la génialité de Ferenczi »* (p. 174), nous dit le Pr Laplanche. Je me souviens d'un temps où une allusion à Ferenczi en rapport avec la théorie de la séduction généralisée nous attirait une réprimande du Maître agacé. C'était le temps où, pour s'affirmer dans sa propre originalité, il fallait s'en démarquer. Depuis, que de chemin parcouru. La théorie de la séduction généralisée s'est développée, étoffée, approfondie, sophistiquée et réaménagée. Elle ne craint plus aucune rivalité. Il est maintenant possible d'évaluer l'apport de Ferenczi avec sérénité. En quelques lignes, les griefs sont récapitulés, et la génialité célébrée. Le plus curieux de l'histoire est qu'avant le Pr Laplanche on était bien en peine de formuler en quoi consiste exactement la génialité de la célèbre étude de Ferenczi (1933) intitulée : *« Confusion de lan-*

[1] *Cf.* JEAN LAPLANCHE : (1993) « Court traité de l'inconscient », pp. 80-88.

gue entre les adultes et l'enfant, – le langage de la tendresse et de la passion ». C'est le mérite de la théorie de la séduction généralisée (et étendue) de nous faire toucher du doigt le point novateur. Et du coup la théorie de la séduction généralisée elle-même en recueille aussitôt les dividendes en permettant au Pr Laplanche d'aboutir à une reformulation améliorée.

Avant le Pr Laplanche nous n'avions même pas aperçu ce qui, dans le titre même de l'étude de Ferenczi, aurait dû faire hurler d'indignation un freudien d'étroite obédience. Je veux parler de l'un de ces partisans qui ne jurent que par saint Œdipe. Avoir osé la formulation *« entre les adultes et l'enfant »*, c'est avoir écarté la formulation *« entre les parents et l'enfant »*, autrement dit c'est, ni plus ni moins, le complexe d'Œdipe lui-même qui est mis en question (174-175). Mais il ne faut point s'arrêter en si bon chemin, il faut s'engouffrer dans la brèche ouverte. L'essentiel n'étant plus l'ordre générationnel, une simple différence d'âge (entre deux enfants) est maintenant l'exigence minimale requise pour faire fonctionner la théorie de la séduction généralisée dans sa version étendue. À la rigueur de la démarche de pensée, s'ajoute indéniablement ici la beauté esthétique de la démonstration.

Bonjour les dégâts

16 Néanmoins, l'élégance de cette démonstration ne devrait pas nous dérober les dégâts occasionnés au fonds de commerce des très nombreux psi qui vivent sur le dos du complexe d'Œdipe. Ne conserver du complexe d'Œdipe que la différence d'âge comme trait significatif ce n'est pas seulement récuser la différence de génération, mais tout aussi bien la différence sexuelle. C'est encore récuser l'importance du maternel singulier, ce domaine des mères qui faisait trembler si fort Faust. Et c'est encore récuser l'imago du père et ses vicissitudes, qui se confondent pour Freud et consorts avec l'histoire de la civilisation tout bonnement. Autrement dit, c'est envoyer impitoyablement au pilon les deux tiers de la production psychanalytique. Ce qui veut dire qu'on a déboisé pour rien des forêts entières. Je ne sais si le Pr Laplanche a mesuré exactement l'étendue de tous ces dégâts... Mais si, il l'a mesurée ! – écoutez-le [1] :

> On croit bien sûr rêver lorsqu'on pèse, d'une part, tout ce qui peut s'écrire de psychanalyse dans le monde (combien de mots-minutes représente le débit du discours analytique dans le monde) et, d'autre part, lorsqu'on soulève cette problématique de la simple possibilité d'énoncés psychanalytiques.

J'aurais encore une observation à ajouter. La nouvelle formulation de la théorie de la séduction généralisée néglige une constatation clinique qui n'est pas à dédaigner. Les séductions ouvertement sexuelles entre adulte et enfant ont souvent sur ces derniers des effets plutôt fâcheux et leur sont en général préjudiciables, contrairement aux jeux sexuels entre enfants. Pour autant que le crime sexuel l'interroge, la théorie de la séduction généralisée devrait, me semble-t-il, se soucier d'en rendre compte.

III.

Ronces & orties

Le crime, sexuel

17 Quoiqu'il en soit, on est arrivé au bout de cette conférence. Au début, le Pr Laplanche avait annoncé que sa théorie de la séduction généralisée devait mener à inverser complètement la perspective du crime sexuel. Or, il faut attendre la fin de la conférence pour comprendre en quoi ça consiste. Un simple artifice d'écriture, une simple virgule en sera l'opérateur :

Le crime sexuel ? ⟶ *Non !* ⟶ *Le crime, sexuel*

Au début, le « crime » était le terme générique, et le crime sexuel en était une espèce. À la fin de la conférence nous aboutissons au « crime sexuel » comme terme générique, dont les autres espèces de crimes procèderaient. Elles en procèdent comment ? Je vous demande de vous reporter au « résumé » de la conférence que j'ai donné ci-dessus (I§4). Il lui répond vers

[1] Ouverture du cours de l'année 1971-1972, séance du 14 décembre 1971. *Cf.* JEAN LAPLANCHE, *Problématiques I*, p. 156.

la fin de la conférence le passage que voici, que j'aimerai donner tel quel (p. 174) :

> De nos jours, dans nos sociétés modernes, que voyons-nous ? Un effritement des systèmes de parenté, et à sa mesure un effritement de la notion et de l'interdit de l'inceste. Il ne s'agit ici ni de s'en féliciter ni de s'en lamenter, mais d'abord de constater quelque chose qui se passe sans doute lentement, inégalement, mais qui peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain, croîtra de façon exponentielle. Cet effritement qu'on peut tenter de combattre, mais il est douteux qu'on y réussisse, n'est pas une voie vers la « liberté sexuelle ». Il dénude au contraire un crime sexuel beaucoup plus radical, celui que le système parenté/inceste était en charge de contrôler.

Ici, je rends les armes. Je suis embarrassé d'ajouter quoi que ce soit à ces mots. Je me déclare parfaitement incompétent comme psychologue à intervenir à ce niveau-là. Je ne crois pas qu'il est dans notre rôle de jouer les Cassandres, et je me dis en mon fors intérieur : il est heureux que les législateurs et les magistrats écoutent les psi d'une oreille distraite ; il vaudrait même mieux qu'ils ne les écoutent point du tout. Je me dis également que je suis resté attaché à l'esprit et à la lettre de ce que déclarait le Pr Laplanche le 2 février 1982, à savoir [1] :

> *Des conclusions* ? J'ai été un peu long et je ne veux pas m'appesantir. Je dirai simplement ceci : le psychanalyste ne peut et ne prétend pas apporter des solutions sociales ou juridiques, puisque *même* des solutions thérapeutiques à la délinquance, il se récuse à les proposer.

Le meurtre immotivé

18 Cela dit, et si le rôle de Cassandre ne me convient pas, cela ne veut pas dire que je sois indifférent aux investigations dont le crime est l'objet de la part des psychiatres, des psychologues ou des psychanalystes. Bien au contraire. Mais il faut choisir les bons auteurs. Il me semble que le Pr Laplanche s'est facilité la tâche en prenant pour cible Pierre Legendre parmi les lacaniens. Je sais que la réputation de cet auteur est faite. J'ai été naguère personnellement témoin de la manière dont Lacan s'en est entiché, et de la manière dont il l'a « lancé ». Bon !... mais Lacan était sardonique et ses intentions n'étaient pas pures. C'est qu'il aimait à maltraiter ses élèves en suscitant entre eux des rivalités et en attisant leurs jalousies...

Pour se mesurer au lacanisme *vivant*, le Pr Laplanche aurait pu se choisir un adversaire qui fasse le poids. Il aurait mieux fait, par exemple, de briser des lances avec le Pr Jean-Claude Maleval,. À plusieurs reprises j'ai eu l'occasion de vous signaler ses publications passionnantes – *Logique du délire* en 1997 et *La Forclusion du Nom-du-Père* en 2000 – comme des événements de première grandeur. Aujourd'hui j'ai l'occasion de vous signaler une de ses anciennes études, puisqu'elle remonte à 1990, consacrée au *meurtre immotivé*. C'est une étude épatante. En la relisant ces jours-ci je me suis rendu compte que j'y ai piqué (à mon insu) la notion de l'autre·jouisseur.

L'approche du Pr Maleval a ceci de particulier qu'elle conjoint l'abord historique et l'abord clinique. Les psychanalystes ont une propension à partir de Freud et à se cantonner à la littérature psychanalytique de ces dernières années. Le Pr Maleval est lacanien de bonne souche, cela veut dire qu'il n'ignore pas Freud, mais il ne néglige pas pour autant la grande tradition psychiatrique allemande, française ou italienne, qui a accumulé de si belles études cliniques, et qu'il a l'art de nous rendre à nouveau disponibles.

Le meurtre immotivé appartient depuis longtemps au domaine de la psychiatrie, et c'est assurément un crime sexuel. Dans son étude, le Pr Maleval analyse entre autres le cas de Hans Eppendorfer qui, à l'âge de 16 ans, tua un jour sans raison précise une femme relativement âgée qui ne lui voulait, semble-t-il, que du bien. Il fut condamné à dix ans de réclusion. Sa confrontation à la Loi, et le fait de purger sa peine, le sauvèrent. Il devint par la suite rédacteur en chef d'une revue destinée aux homosexuels. Suivant le Pr Maleval, *« tout indique qu'il a trouvé dans la père-version une stabilisation de sa structure psychotique »*. L'analyse de ce cas par le Pr Maleval utilise les termes mêmes dont se gausse le Pr Laplanche dans sa conférence. Je cite d'abord ce dernier :

> Je dis « symbolisation » pour le pas aller au « S » ou au « L » des lacaniens, majusculisés sous la forme du « Symbolique » et de la « Loi ». (p. 176)

[1] JEAN LAPLANCHE : (1983) « Réparation et rétribution pénales... », p. 183.

Vient ensuite le passage plus haut cité (II§11) sur la porosité de la loi du complexe d'Œdipe. Or, le recours du Pr Maleval aux catégories lacaniennes dans l'analyse du crime de Hans Eppendorfer me paraît tout à fait convainquant. En voici un extrait (p. 51) :

> Lors du meurtre, il hallucina le visage de sa mère, tandis que, plus tard, à l'occasion de fantasmes masturbatoires, il évoqua les caresses de la femme assassinée en association avec le visage de sa mère. Dès lors pour le psychanalyste une hypothèse s'impose : les avances de la victime furent génératrices pour le meurtrier d'angoisses d'inceste et de scène primitive. Or qu'est-ce que l'inceste sinon la jouissance d'un objet interdit [1] ? L'objet cause du désir, selon la loi, est un objet perdu. La loi ne consiste même en rien d'autre qu'en cette perte fondatrice de la castration symbolique. Caractériser la psychose par la forclusion du Nom-du-Père implique en cette pathologie une carence radicale de la loi. Une perte structurante n'y a pas eu lieu.

Vous aurez tout loisir de lire cette magistrale étude. Mais je voudrais encore vous fournir un autre extrait où la thèse du Pr Maleval est explicitée. Un repérage clinique la prépare, bien relevé par Lacan et Henri Grivois, celui du moment de mutisme initial et de l'incapacité subséquente de raconter les faits. Y préside le miracle du hurlement chez le président Schreber, ou chez tel autre sujet examiné par l'auteur. Voici maintenant ce morceau qui enchaîne, à dix pages de distance, sur la dernière phrase du morceau précédent (pp. 61-62) :

> Le cri innommable surgit quand la jouissance vocale fait appel aux signifiants de l'Autre qui se retirent. Il témoigne d'une déréliction du sujet qui se sent « laissé-en-plan » par Dieu, comme s'exprime Schreber, traduisant ainsi le retrait des signifiants de l'Autre. C'est dans de telles circonstances, quand le symbolique défaille, que le sujet s'avère parfois tenté de se précipiter vers la production réelle d'une perte, la sienne propre ou celle d'un autre, parce qu'il sait confusément que l'aliénation dans le langage passe par un nécessaire sacrifice.
>
> La logique du meurtre immotivé apparaît inséparable de celle des débuts de la psychose. Cet acte constitue une tentative de guérison, non pas recherchée par l'élaboration signifiante du délire, mais empruntant en court-circuit le truchement de l'objet réel. Une dépossession plus ou moins accentuée de la fonction symbolique en constitue une condition préalable, tandis que la confrontation à la jouissance de l'Autre s'avère la situation élective de déclenchement du phénomène.

Cette approche de la logique du meurtre immotivé par le Pr Maleval me paraît autrement plus intéressante que le recours au *trans-générationnel* qui sévit depuis quelques années dans nos rangs, et sur quoi bute et trébuche l'analyse de Gérard Bonnet, par exemple. Je considère pour ma part que le trans-générationnel est une bonne blague, à quoi on doit répondre sur le même ton. Puisque nous sommes tous des enfants de Caïn, pourquoi ne sommes-nous pas tous des meurtriers faisant le pied de grue place de Grève au pied de la guillotine ?

Plaisanterie à part, ce qu'il m'intéresse de retenir pour mon propos est que Hans Eppendorfer a tué pour rendre l'inceste irréalisable avec sa victime, laquelle semble l'avoir « tenté » par quelque avance.

La clinique du pire

19 En termes lacaniens, la clinique du pire est celle de la nécrophilie. L'objet du désir s'y propose nu alors que le signifiant défaille à éponger le réel.

Quelques années après son étude magistrale sur le meurtre immotivé le Pr Maleval a prolongé sa réflexion par un long essai sur la nécrophilie et les aberrations voisines : nécrosadisme, assassinats par lubricité et suicides autoérotiques. La lecture de ce grand texte n'est pas une partie de plaisir. C'est du tord-boyaux, et il faut garder une bassine à portée. Nos stars se nomment : Gilles de Rais, Erzebeth Bathory, Jack l'éventreur, le sergent Bertrand, Jean Grenier, Andréas Bichel, Yukio Mishima [2], Gérard J. Schaefer, Ted Bundy, Peter Kürten, Jeffrey Dahmer,

[1] Pardon d'intervenir pour rephraser à ma manière cet énoncé : *« Or qu'est-ce que l'inceste sinon la jouissance d'un objet qu'on s'interdit ? »* Je m'explique plus bas sur cette nuance.

[2] Il serait du plus haut intérêt de confronter l'approche du Pr MALEVAL avec celle du Pr GUTTON (2002) à propos de Mishima. L'un soutient que l'adolescence n'est pas un concept psychanalytique, et qu'elle n'existe pas en tant que moment spécifique et incontournable de la construction du sujet (Maleval, 2000, p. 279), alors que l'autre est le promoteur le plus actif de l'adolescence en tant que concept psychanalytique.

Issei Sagawa. De véritables enfants de Saturne parmi lesquels de nombreux *serial killers*.

Avec les meurtres immotivés, nous en étions encore à la psychose naissante ; ici nous sommes de plain-pied dans la psychose « ordinaire ». Dans les deux cas, on quitte l'érotisme pour la boucherie. Mais à suivre les démonstrations du Pr Maleval, ce qui résiste dans le premier cas c'est la barrière à l'inceste ; en revanche, ce qui cède dans le second cas ce sont toutes les autres « digues » à la fois : le dégoût, l'idée du beau et la morale. Le nécrophile doit être impassible et sa victime évidée de toute subjectivité, *« under control »*. Le mieux est qu'il ait affaire à des cadavres. Mais les nécrophiles ne sont pas toujours des violeurs de tombes, ils suivent l'injonction bien connue du *« do it yourself »*, et ils se fabriquent des cadavres. Cette opération, ils l'exécutent le plus rapidement possible pour éviter tout pathos. Le nécrophile a horreur de causer de la souffrance, ce n'est pas un sadique ! Un accident peut toutefois se produire, quand par exemple la digue du beau insiste ou résiste. C'est ce qui est arrivé à Gérard J. Schaefer :

> Quand par exception la beauté d'une femme l'émeut, ce qui n'apparaît dans son ouvrage que dans une seule occurrence, il nous permet de mieux appréhender la logique à l'œuvre dans son fantasme. *« Jamais, écrit-il, je n'avais été séduit à ce point par une pute. J'étais furieux. Elle me charmait et me laissait sans défense, tant j'étais intimidé par sa sexualité. Elle méritait de souffrir pour cela [...] J'allais la mettre au fouet avant de la pendre. Elle allait payer pour l'attirance qu'elle exerçait sur moi »*. La beauté de cette femme lui est insupportable parce qu'elle éveille en lui un sentiment de division. En présence de ce qu'elle incarne du manque, Schaefer s'éprouve ébranlé. Elle suscite quelque chose de la haine originelle que le sujet éprouve à l'égard de l'objet perdu. Il ne s'agit pas de satisfaire le désir sexuel : il indique clairement qu'il n'atteint l'apaisement que dans un dépassement de celui-ci. (p. 221)

Le sadisme est un accident de parcours. La pulsion qui déporte le nécrophile est celle de prélever des objets partiels sur les cadavres : pour les consommer ou les conserver et les collectionner. À la dernière page de son étude le Pr Maleval résume sa pensée ainsi :

> Quand défaille la fonction phallique, quand surgit une jouissance Autre, non sublimée, trouvant un accès direct au corps de l'Autre, la pulsion sexuelle se retire, l'objet cause dévoile ses affinités avec la nécrophilie ; alors ne subsiste qu'une épure de la pulsion, réduite au plus fondamental de celle-ci, c'est-à-dire à la pulsion de mort. Ses manifestations les plus évidentes se discernent par l'entremise de conduites diverses : du meurtre lubrique au suicide autoérotique en passant par la nécrophilie au sens strict. Sans doute certaines pratiques toxicomaniaques et certaines formes d'alcoolisme pourraient prendre place en cette série, quand elles allient une volonté de dépassement de la jouissance phallique à une quête de la déchéance de l'être parfois poursuivie jusqu'à une mort rapide.

Les temps modernes

20 Il est curieux que l'essai du Pr Maleval se termine par une mise en garde contre les Cassandres et contre les réformateurs. Au sujet des premiers, le Pr Maleval a beau jeu de rappeler certaines stars de triste mémoire comme Gilles de Rais ou Erzebeth Bathory la comtesse sanglante, et il ajoute (p. 227) :

> En présence de faits qui répugnent à la conception que l'être humain se forme de lui-même, chaque époque est prête à considérer qu'ils sont inouïs et générés par quelque décadence moderne. Il faut sans cesse rappeler que la pulsion de mort est inhérente au parlêtre.

Quant aux seconds, il les disqualifie ainsi :

> En chaque période de bouleversement social, il s'élève des voix prophétiques pour dénoncer l'émergence de crimes nouveaux ; non seulement elles sont oublieuses du passé, mais elles s'avèrent parfois orienter vers le pire, quand elles se révèlent le prélude à l'annonce des moyens définitifs pour remédier au malaise social.

Il serait trop injuste de penser que les passages qui m'ont le plus embarrassés dans la conférence du Pr Laplanche tombent sous l'une ou l'autre de ces rubriques. Mais je me demande s'ils ne s'apparentent pas à une troisième, dont le champion avait été dès 1922 Karl Jaspers dans son opuscule sur *Strindberg & Van Gogh*, dont le dernier chap. est intitulé : *« La schizophrénie et la civilisation »*. Ce chapitre semble avoir inspiré la thèse centrale de *L'Anti-Œdipe*. Jaspers y fait part d'une intuition personnelle suivant quoi il y aurait une affinité particulière entre l'hystérie et l'es-

prit régnant avant le XVIIIe siècle, de même qu'entre la schizophrénie et l'esprit de notre temps (p. 272).

Il est vrai que nulle part dans sa conférence sur le crime sexuel le Pr Laplanche ne fait la moindre allusion à la psychose ou à la schizophrénie. Mais c'est justement ce que je serais tenté de lui reprocher. Comme le note Tarelho (1999, p. 122), la discussion des psychoses a toujours été une question quelque peu marginale – et sporadique, ajouterais-je – dans l'œuvre du Pr Laplanche, et quelques pages lui suffisent pour en faire le tour (pp. 122-129). Je l'ai moi-même déploré (AZAR, 1999*b*, pp. 98-99). Que les questions de nosographie ne soient pas prioritaires, cela se comprend ; mais la théorie de la séduction généralisée a accédé à la majorité, elle a maintenant plus de vingt ans !

IV.

Nouvelles pousses

L'inceste est-il réalisable ?

21 Je voudrais à présent faire le lien entre les nouveaux semis du Pr Laplanche à propos de l'inceste et nos recherches antérieures. Ces recherches ont comporté deux volets distincts dont la réunion est apparemment problématique. Leur appareillage est justement le défi qu'il faut tenter de relever à moins de déclarer forfait.

Le premier volet de nos recherches avait consisté à avancer avec une certaine lourdeur la thèse selon quoi l'inceste est tout simplement impossible. Le premier témoignage que j'avais fourni à l'appui de cette thèse avait été celui des libertins du marquis de Sade, orfèvres en la matière [1]. Je ne me suis d'ailleurs pas contenté de ce témoignage. Aussi éclatant soit-il, il fallait le fonder en raisons, et c'est ce que j'ai également essayé de faire au cours de notre cycle consacré à l'orgasme (2e trimestre 2003). J'ai dit qu'à un moment donné – tôt ou tard – le rapport sexuel comporte une *dépersonnalisation* des partenaires qui ne savent plus ni qui ils sont, ni où ils sont, ni ce qu'ils font, et dont le langage se réduit alors à des soupirs et des sons inarticulés. En revanche, l'inceste réclame que les noms soient conservés, les relations de parenté et les degrés de parenté maintenus. Et c'est ce qui arrive au cours de ce qu'on est convenu de dénommer les « plaisirs préliminaires », mais le malheur veut que, lorsqu'on passe à la « signature », tout cela vole en éclats, et l'inceste devient insaisissable au milieu des corps désarticulés et des objets partiels jonchant la couche. Une chatte n'y reconnaîtrait pas ses petits, voyez-vous le drame ! Si l'on se place (dans l'esprit) du côté du libertin ou de l'agresseur, l'inceste est un acte qui ne peut s'accomplir, quelle que soit la bonne volonté qu'on voudrait y mettre. Et comme on vient de le voir, Hans Eppendorfer a tué pour ça (III§19).

Et le choix d'objet incestueux ?

22 L'autre volet de nos recherches se rapporte au travail psychique qui s'accomplit à l'adolescence et que j'ai essayé de décrire avec une certaine minutie en m'appuyant sur le film *Malèna* de Tornatore. Ma thèse (Azar, 2002*c*) avait été que ce travail psychique – résumé en l'expression de fantasturbaire – a pour fonction de fournir au sujet une *anticipation* de son choix d'objet définitif. Autrement dit, le fantasturbaire constitue un pont permettant au sujet de passer du choix d'objet incestueux de l'enfance au choix d'objet non-incestueux de l'âge d'homme. Fantasturbaire à part, c'est d'ailleurs la position de tous les psychanalystes, y compris celle du Pr Laplanche quand il dit, comme on l'a vu (II§14) : *« L'inceste réside dans le choix d'objet incestueux, qui, rappelons-le, est l'initiative de l'enfant »* (171).

De là le problème et le défi qui en découle : je dis d'un côté que l'inceste est irréalisable, et je dis de l'autre qu'il existe un choix d'objet incestueux et un choix d'objet non-incestueux. Comment s'entendre ?

Le point de vue des cycles de la vie

23 Pour s'entendre, il suffit d'épouser le point de vue des cycles de la vie. Se placer à ce point de vue-là c'est être attentif au pas à pas de la

[1] AMINE AZAR : (2002*b*) « L'instance de l'autre·jouisseur illustrée... », II§12, pp. 30-32.

construction de l'appareil psychique *(topique)*, de ses transformations structurales à la fois transitoires et permanentes *(dynamique)*, et aux répartitions énergétiques à la fois qualitatives et quantitatives sur les différentes instances *(économique)*. Cette approche n'est pas nouvelle. Elle est partiellement celle de Freud (1905*d*), et Ferenczi (1921) a probablement été le premier à l'utiliser plus ou moins systématiquement.

Le Pr Laplanche n'est pas hostile à ce type d'approche [1], même s'il n'y a pas recours. Il se pourrait qu'une question de tempérament soit ici en jeu. En 1979 il a exprimé son agacement par rapport au *« French Freud »* où on l'enrôlait sous la bannière du structuralisme lacanien, et il a tenu à s'en démarquer de manière argumentée. Il n'empêche que par tempérament il ne soit porté à adopter un point de vue synchronique, même s'il est plus ou moins tempéré, – car on n'est pas hégélien pour rien. En tout cas, en privilégiant la réflexion sur notre *« situation anthropologique fondamentale »*, le Pr Laplanche s'est détourné jusqu'à présent des questions se rapportant aux cycles de la vie. À cet égard, je ne puis que regretter que l'équipe de la revue *Adolescence* n'ait point songé à l'interroger à propos des reconfigurations de la puberté du point de vue de la théorie de la séduction généralisée qui est le sien [2].

Quant à moi, je ne pense pas que cette question de tempérament soit dirimante. Et c'est sans états d'âmes que je vais m'occuper du point de vue diachronique en psychanalyse. Et cela, non pas au sens où l'entend un auteur verbeux et songe-creux, mais au sens où le cours d'une vie est scandé de cycles courts et de cycles longs dont les transformations structurales n'ont pas grand chose à voir avec la « réverbération » [3]. Cycles courts : rêves, rêveries, états hypnoïdes, maladies, humour, deuil, etc. ; cycles longs : période des langes, petite enfance, période de latence, adolescence, apogée & crise du milieu de la vie, retour d'âge & démon de midi, et enfin la préparation à la mort.

Organisateurs & Équilibration

24 Il ne faut pas s'en laisser imposer par les mots. Au marché commun des accessoires pour *psychanalyste-comme-il-faut*, les expressions de *structuration de la personnalité* et de *réverbération des structures* ne sont que des bouchons. Ils servent à empêcher de penser. Mais si l'on fait sauter ces bouchons des surprises nous assaillent.

Lorsque le point de vue diachronique en psychanalyse fait appel à la notion de structure, il y a toujours la main de René Arpad Spitz là-derrière qui tire les ficelles et fait mouvoir la marionnette. Ces psychanalystes qui font usage du terme de structure et de ses dérivés, repêchés dans l'égout collecteur des déchets culturels, entendent exactement la même chose que Spitz lorsqu'il a recours à la notion d'*organisateur*. Il a introduit cette notion en 1954 dans un long rapport publié en langue française qu'il a republié quatre ans plus tard en brochure (toujours en langue française) sous une forme remaniée et augmentée. Puis il a refondu le tout dans un grand travail publié comme il se doit en anglais, en 1965. Ce dernier ouvrage est traduit dans toutes les langues, y compris en français, et se trouve entre toutes les mains. On voudra bien se reporter aux pp. 88-90 de la traduction française. Mais, faute de place, je ne vais citer que la version antérieure, plus ramassée, du passage dont il s'agit. L'idée défendue par Spitz y est déjà exprimée tout à fait clairement [4] :

> J'ai souligné plus haut que le nourrisson se trouve dans un état de transition constante, ou pour mieux dire, les premières années de la vie doivent être comprises comme une période d'évolution.
>
> Mais dans le cadre de cette évolution, il y a des époques spécifiques, pendant lesquelles un changement de direction, une réorganisation complète de la structure

[1] Cours de l'année 1970-1971, repris in JEAN LAPLANCHE, *Problématiques I : L'Angoisse*, pp. 59-60. Retenons par ex. cette phrase : *« La théorie freudienne des stades n'est ni franchement génétique, ni dialectique »*. C'est le point de vue je défendrai moi-même ci-après.

[2] Reproche injuste, puisque qu'en 2000 le Pr Laplanche a publié dans la revue *Adolescence*, n°36, tome 18 (2) : « Pulsion et instinct », suivi d'une discussion introduite par le Pr PGutton.

[3] *Cf.* ANDRÉ GREEN (2000), en particulier p. 159.

[4] RENÉ A. SPITZ : (1958) *La Première année de la vie de l'enfant*..., pp. 32-33. J'ai souligné quelques mots intéressants.

psychique [1], une éclosion, a lieu. Ce sont des périodes particulièrement vulnérables, pendant lesquelles un traumatisme a des conséquences spécifiques et graves.

La signification de pareil paliers au cours de l'évolution de la première année m'a amené à parler de ce que j'ai appelé des facteurs « organisateurs », par analogie à l'embryologie, avec un termes emprunté aux embryologistes [2]. En embryologie on appelle « organisateurs » des structures qui se développent à un certain point où plusieurs lignes de développement se joignent. Avant le développement de ces organisateurs un tissu peut être transplanté d'un endroit à l'autre et se développera de même que les tissus qui l'entourent, c'est-à-dire il n'en deviendra pas différent. Mais si on transplante le même tissu après que l'organisteur se soit développé, le tissu transplanté de développera dans la direction où son emplacement original l'aurait mené.

Il y a à peu près vingt-cinq ans [*id est circa* 1938] que j'ai commencé à développer ce concept en ce qui concerne le psychisme du nourrisson. Depuis, j'ai suivi pendant un nombre d'années des séries d'enfants, et, tout en me rendant compte de la justification du concept, j'ai réussi à le préciser et à l'élargir. D'ailleurs, l'existence de périodes critiques au cours du développement a été confirmée indépendamment de mes propres recherches par celles de Scott (1950), dans ses expériences sur les animaux [3]. Il ressort de mes observations que pendant ces périodes critiques les courants du développement qui opèrent dans les secteurs différents de la personnalité seront intégrés les uns avec les autres d'une part, avec les processus de la maturation de l'autre. Cette intégration a pour résultat la formation d'une structure psychique nouvelle sur un niveau de complexité plus élevé. Évidemment, cette intégration représente un processus délicat et vulnérable ; ce que j'ai appelé « organisateur » est le résultat de l'intégration achevée.

Lorsque la perspective du développement est abordée par les psychanalystes, l'usage établi est de chercher à noyer le poisson. Il est rare de trouver dans cette littérature pléthorique une prise de position aussi claire que celle que Spitz a entrepris de nous exposer. Mais l'honnêteté intellectuelle de Spitz ne s'est pas bornée à cet exposé aussi explicite soit-il. Il a demandé à son collaborateur W. Godfrey Cobliner de rédiger un essai destiné à élucider l'arrière-plan épistémologique de leur programme de recherche, et l'a placé en appendice à son livre. Cet essai s'intitule : *« L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse : analogies et dissemblances »*.

Cet essai qui occupe 45 pages in-octavo de la traduction française est passé inaperçu. Il se peut que l'on se soit mépris sur sa teneur en supposant que c'est un écrit diplomatique du genre *At-tawfiq bayna al-hakīmayn (Comment raccommoder les deux Maîtres, Platon & Aristote)* d'al-Fārābī. Il fut une époque, il est vrai, où des freudiens américains avaient décidé de flirter avec Piaget, après que celui-ci eût amendé sa « méthode clinique » et l'eût lestée de quelques tableaux statistiques, confectionnés par ses collaboratrices, et cela pour complaire à l'*American Psychological Association*. Qu'on se rassure, Spitz et Cobliner ne mangent pas de ce pain-là. À la rigueur du texte de Spitz que j'ai cité – texte remanié dans l'éd. de 1965 – correspond la non moins grande rigueur de Cobliner [4] dans l'essai placé en appendice à cette même édition. Je vous recommande cet essai, et vous incite à lire attentivement la section dévolue au *« concept des stades dans l'ontogenèse »*.

Or, il y a parmi nous (les psychologues) un malentendu tenace à propos de Piaget : nous le tirons vers nous alors qu'il se situe ailleurs. Nous l'enrôlons dans la *psychologie du développement*, alors qu'il ne se reconnaît lui-même que dans l'*épistémologie génétique*, sa véritable création. Après avoir rédigé pour la collection *Que sais-je ?* un volume sur *La Psychologie de l'enfant* (1966) et un autre sur *Le Structuralisme* (1968), rien ne lui a fait autant plaisir que de recevoir de Paul Angoulvent la commande d'un volume sur *L'Épistémologie génétique* (1970). Piaget était un homme heureux, tous les honneurs lui ont croulé sur la tête. Il reçut même de l'*American Psychological Association* la recon-

[1] L'auteur a recours à l'expression de « structure psychique » au lieu d' « appareil psychique », car il a en vue le développement de la « personnalité », comme on le verra vers la fin de cet extrait.

[2] Dans son texte de 1959 (pp. 21-26), SPITZ précise que c'est Speman qui a introduit ce terme en 1938. Les autres embryologistes auxquels il se réfère sont : Waddington, Weiss et Needham.

[3] Dans la version refondue de 1965 (p. 89), SPITZ a ajouté Glover et Bowlby.

[4] W. GODFREY COBLINER : (1965) « L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse : analogies et dissemblances », traduction française pp. 244-247.

naissance qu'il avait briguée. Écoutez-le faire part de sa satisfaction [1] :

> Le propre de l'épistémologie génétique est de chercher à dégager les racines des diverses variétés de connaissance dès leurs formes les plus élémentaires et de suivre leur développement aux niveaux ultérieurs jusqu'à la pensée scientifique inclusivement [2]. Mais si ce genre d'analyse comporte une part essentielle d'expérimentation psychologique, il ne se confond nullement pour autant avec un effort de pure psychologie. Les psychologues eux-mêmes ne s'y sont pas trompés et dans une citation que l'*American Psychological Association* a bien voulu adresser à l'auteur de ces lignes on trouve ce passage significatif : « Il a abordé des questions jusque-là exclusivement philosophiques d'une manière résolument empirique et a constitué l'épistémologie comme une science séparée de la philosophie mais reliée à toutes les sciences humaines », sans oublier naturellement la biologie. Autrement dit, la grande société américaine a bien voulu admettre que nos travaux comportaient une dimension psychologique, mais à titre de *byproduct* comme le précise encore la citation, et en reconnaissant que l'intention en était essentiellement épistémologique.

On voit bien ce qu'il en est : **1/** naturellement, il ne faut pas oublier la biologie, **2/** quant à la dimension psychologique des travaux de Piaget, c'est un *byproduct*, autrement dit un produit marginal.

Où veux-je en arriver ? Le programme de recherche de Piaget appartient à la branche la plus frénétique de la *Naturwissenschaft* romantique. Toutefois ce n'est pas du côté de Schelling qu'il faudrait le placer, mais du côté de Hegel. Hegel est un point crucial dans l'histoire de la pensée occidentale, et ses disciples ont tiré sa pensée dans des directions opposées et inconciliables. Il en est ainsi d'Alexandre Kojève qui opte pour la *Phénoménologie de l'esprit* et nie absolument la possibilité d'appliquer la dialectique à la nature ; et de Piaget qui a adopté pour programme de recherche la dialectique de la nature et pour qui la *Phénoménologie de l'esprit* est lettre morte. À témoin, sa conception de l'affectivité comme moteur de l'action (ce qui est une simple reprise de l'idée de Pierre Janet), et dont il prévoit que dans cinquante ans les physiologistes nous donneront des explications endocriniennes précises, et de susurrer à son interlocuteur : *« ... j'ai honte de le dire, mais je m'intéresse peu aux individus, à l'individuel... »* [3].

C'est ainsi que la conception des stades de Piaget appartient à la dialectique de la nature et relève d'un structuralisme constructiviste où les structures succèdent aux structures par paliers et équilibrations dans un ordre séquentiel. Pour un tel programme, la psychologie en tant que discipline n'a pas d'existence, elle s'intègre à la biologie sans reste. Piaget se passe du concept de sujet, et n'a que faire de celui d'appareil psychique.

Voilà où mène, à mon avis, l'option de Spitz si on poursuit son idée jusque dans ses dernières conséquences. Mais Spitz n'est pas conséquent avec lui-même. Il admet des périodes critiques, il admet un processus de maturation, il admet des réorganisations globales et des intégrations complètes par paliers séquentiels, le tout constituant le développement de la personnalité. Et à côté de cela il continue à utiliser la notion d'appareil psychique. Or, la notion d'appareil psychique appartient à un tout autre programme de recherche que celui qui se propose d'étudier le développement de la personnalité.

Les psychogiciels

25 Le programme de recherche qui utilise la notion d'appareil psychique suppose que cet appareil est un agrégat de pièces ayant chacune une certaine autonomie exercée dans la discorde. Pas d'harmonie. L'appareil lui-même est en modifications perpétuelles et discontinues, des modifications régionales et non pas globales, et sans que ces modifications se conforment à un plan préconçu. Il est par conséquent chimérique de songer à les appréhender séquentiellement. Tout ce qu'on peut en dire c'est qu'à des moments critiques un travail psychique s'effectue. Et alors, ou bien ce travail est perdu et doit être recommencé à nouveaux frais en une autre occasion ; ou bien, et dans le meilleur des cas, il aboutit soit à un remaniement régional, soit à l'adjonction d'une pièce nouvelle.

[1] JEAN PIAGET : (1970) *L'Épistémologie génétique*, pp. 6-7.
[2] Suivant PIAGET, une ligne continue relie l'amibe au savant.
[3] JEAN-CLAUDE BRINGUIER : (1978) *Conversations libres avec Jean Piaget*, pp. 79 et 131.

Il est certainement légitime de se poser la question suivante : quelle est la nature et la fonction de l'appareil psychique ? La réponse n'est pas difficile à donner : l'appareil psychique est une représentation qui gère des représentations par paquets. Cette formule lapidaire surprend un peu, mais je ne crois pas qu'elle soit au fond très originale. Lacan ou le Pr Laplanche disent, je crois, la même chose en mille endroits [1]. Chaque pièce de l'appareil psychique est un groupe de représentations ou un assemblage de plusieurs paquets de représentations. Le Ça, le Moi, les Idéaux, le Surmoi, les fantasmes, les rêves, les symptômes, les théories sexuelles infantiles, le roman familial, le complexe d'Œdipe, les délires, les hallucinations, – tout cela ce sont des représentations et des paquets de représentations *agrégés* et non pas *intégrés*.

Certains auteurs ont cherché à se rendre intéressants en allant en guerre contre les représentations. Je songe à Gilles Deleuze dont *L'Anti-Œdipe* co-signé avec Félix Guattari est un bon exemple. La génération à laquelle j'appartiens est capable de réciter par cœur une bonne partie du 1er chap. de *L'Anti-Œdipe* : les machines désirantes, la promenade du schizophrène, le corps sans organes, etc. Tenez, ça commence comme ceci :

> Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise. Quelle erreur d'avoir dit *le* ça. Partout ce sont des machines, pas du tout métaphoriquement : des machines de machines, avec leurs couplages, leurs connexions. Une machine-organe est branchée sur une machine source : l'une émet des flux, que l'autre coupe. Le sein est une machine qui produit du lait, et la bouche, une machine couplée sur celle-là.

C'est beau, n'est-ce pas ? Enfin, cela nous exaltait : ah, jeunesse ! Eh bien, qu'est-ce, s'il vous plaît, une machine *pas du tout métaphoriquement*, sinon une série de formules, des chiffres et des lettres, autrement dit un paquet de représentations ! Deleuze & Guattari n'ont pas fait autre chose que ce que nous faisons nous-mêmes : donner des appellations distinctives à certains paquets et groupes de représentations.

Je reprends mon idée. Les grands cycles de la vie sont des moments critiques où un travail psychique s'effectue. Dans le meilleur des cas, ce travail n'est pas perdu et il aboutit à l'adjonction d'une pièce nouvelle à notre appareil psychique. J'aimerais nommer « psychogiciels » ces sortes de pièces. C'est un néologisme construit par contraction comme un mot-valise, puisque ce sont des sortes de logiciels psychiques... Ainsi, les trois dialectes pulsionnels construits durant la petite enfance sont des psychogiciels, de même que le fantasturbaire et la séquence orgastique à l'adolescence. Notons encore que certains psychogiciels sont *optionnels*, d'autres pas.

Les digues psychiques

26 Faisons le point.

Notre problème est le suivant (III§22) : j'ai dit d'un côté que l'inceste est irréalisable, et affirmé de l'autre qu'il existe un choix d'objet incestueux. Comment s'entendre ? Pour s'entendre, il fallait d'abord épouser le point de vue des cycles de la vie, c'est pourquoi je me suis lancé dans cette longue digression épistémologique pour exposer ma conception de l'appareil psychique et des psychogiciels (III§23-25). J'ajoute maintenant qu'il nous faut rouvrir les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* de Freud (1905*d*) pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule sur la période de latence considérée à notre manière comme un cycle de la vie.

Les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* est un ouvrage qui souffre d'un grand nombre d'imperfections au premier rang desquels son orientation biologistique. De plus, le grand nombre de remaniements et surtout d'adjonctions disparates que Freud lui fit subir au cours de vingt ans sans se résoudre à le refondre en rend la lecture des plus malaisées. Les éditeurs d'aujourd'hui devraient songer à nous procurer, en sus d'une édition critique, l'édition originale de 1905. En outre, Freud n'a pas cherché à formuler les modifications de la période de latence et celles de la puberté par rapport à l'appareil psychique et à ses instances qui faisaient l'objet de recherches actives durant les

[1] Par exemple, il me semble que c'est la conception avancée en 1982 par le Pr LAPLANCHE in « Réparation et rétribution pénales... ».

vingt années en question. Et pour finir, je me permets d'ajouter que la notion de psychogiciels lui a manqué.

La période de latence est conçue par lui comme une période où, après une première floraison (de l'âge de deux ou trois ans à cinq ans), le développement bio-sexuel faisait halte pour ne reprendre qu'à la puberté. C'est là une erreur. Le développement bio-sexuel – autrement dit la fonction de reproduction – s'arrête peu après la naissance pour ne reprendre qu'à la puberté. De sorte que tout ce que nous dénommons sexualité infantile ainsi que la sexualité de l'enfant n'a aucune relation avec quoi que ce soit de biologique. Ce que Freud dénomme première floraison de la sexualité n'est rien d'autre dans notre vocabulaire que l'élaboration et l'installation dans l'appareil psychique d'un nouveau psychogiciel. Il en est de même de la période de latence où rien de tel qu'une latence n'a lieu, mais tout simplement l'élaboration et l'installation d'un autre psychogiciel.

Dans le vocabulaire de Freud, le psychogiciel de la période de latence se nomme « digues psychiques » *(psychischen Dämme)*, et consiste en le dégoût, la pudeur, la honte, et les aspirations idéales (esthétiques et morales) [1]. Telle est l'énumération qu'il en fait dans son deuxième traité car il laisse la « barrière à l'inceste » *(Inzestschranke)* de côté pour ne la mentionner qu'au troisième traité.

Nous tenons maintenant notre réponse : ce n'est que lorsque ce psychogiciel a été élaboré et installé dans l'appareil psychique que la notion de choix d'objet incestueux émerge. Et elle s'élabore de la plus curieuse des façons puisque tous les choix d'objet de l'enfance, quels qu'ils soient, tombent sous sa gouverne. Ni les rapports de parenté ni les liens du sang n'ont ici une quelconque importance. C'est la raison pour laquelle on devient chèvre à courir ces lièvres-là. Quel lien de parenté ou de sang un enfant tel que le petit Chateaubriand a-t-il avec sa nounou ? Aucun. C'est pourtant par rapport à cette nounou que s'est élaborée sa « théorie infantile » de l'inceste...

Notez bien que nous ne résolvons des problèmes que pour en susciter d'autres. Par quelle nécessité la période de latence est-elle dévolue à l'élaboration et à l'installation de ce psychogiciel dénommé globalement « digues psychiques » ? Par quelle nécessité la barrière à l'inceste en est-elle un élément ? Car ces actions psychiques ne sont pas pré-programmées par je ne sais quel gène chromosomique ; on n'y a recours que « contraint et forcé ». Voilà de bonnes questions pour l'avenir. De même que nous avons justifié le psychogiciel des trois dialectes pulsionnels de la petite enfance par l'apparition de la figure de l'autre·jouisseur (Azar, 2002*b*), il nous faut découvrir l'opérateur du psychogiciel des digues psychiques de la période de latence. Simple hypothèse provisoire : il se peut que cet opérateur soit l'angoisse de castration.

L'impuissance sexuelle

27 C'est bien évidemment la présence de la barrière à l'inceste parmi les éléments du psychogiciel de la période de latence qui va imposer des tâches particulières au fantasturbaire élaboré au cours du cycle de vie suivant. Que parmi ces tâches se trouve celle de passer d'un choix d'objet incestueux à un choix d'objet non-incestueux, – la clinique de l'impuissance sexuelle masculine en témoigne abondamment.

On peut consulter avec confiance Ferenczi (1908 & 1924) là-dessus. Trois facteurs semblent responsables de cette défaillance : **1/** quand l'érotisme anal est mal intégré à la génitalité (échec de l'amphimixie) ; **2/** quand la composante homosexuelle est trop forte ; et **3/** quand le partenaire est trop proche du choix d'objet incestueux.

On constate ainsi une nouvelle fois que l'inceste, quand il pourrait avoir lieu, se révèle irréalisable. Il est encore une autre manière de le démontrer, et c'est ce à quoi s'est employé Freud. Dans un texte bien connu, il montre que dans ces cas-là un clivage se produit ; en conséquence de quoi : *« là où l'on aime on ne désire pas, et là où l'on désire on ne peut pas aimer »* [2].

[1] FREUD : (1905*d*) *Trois Traité sur la sexualthéorie*, éd. Folio, pp. 98-101 et 168-172 ; *SE*, **7** : 176-178 et 225-228.

[2] FREUD : (1912*d*) « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », *SE*, **11** : 183 ; *OCF*, **11** : 133.

Quelques exemples de *wishful thinking*

28 Le rôle des poètes et des romanciers est quelquefois de nous bercer d'illusions. C'est ainsi qu'il me vient à l'esprit trois exemples littéraires de *wishful thinking* où l'on nous propose des rêveries qui vont à l'encontre de la dure nécessité psychique qui nous impose de passer d'un choix d'objet incestueux à un choix d'objet non-incestueux. Selon son tempérament, chacun des auteurs a traité ce vœu pieux à sa manière :

– George Sand (1848) : *François le Champi*.
– George Du Maurier (1891) : *Peter Ibbetson*.
– Wilhelm Jensen (1903) : *Gradiva, fantaisie pompéienne*.

Sans m'y attarder, je vous signale qu'au moins pour l'un de ces romans une investigation d'ordre clinique semble praticable. Il ne s'agit pas de la *Gradiva* de Jensen qui a suscité chez Freud des espoirs qui n'ont pas tenu leurs promesses. Je pense à George Sand et à *François le Champi*. L'ancienne édition du Livre de Poche que j'ai sous la main comporte une préface de Maurice Toesca où il nous signale comment la rêverie autour du motif qui constitue l'intrigue de ce petit roman s'est prolongée par une sorte de « passage à l'acte » entre George Sand et l'un des amis de son fils, – Victor Borie. D'autre part, ce même roman semble avoir joué un rôle central dans la constitution du fantasturbaire de Marcel Proust, dont vous trouverez quelques éléments rassemblés dans les études récentes de Karine Brutin (2002) et François Richard (2002).

La moisson

29 Nous n'avons plus le temps de passer à l'ordre du jour. Je terminerai donc en rappelant brièvement notre parcours. J'avais pensé consacrer une première partie à la conception de l'inceste du Pr Laplanche, puis y prendre mes marques pour exposer dans une deuxième partie une conception psychanalytique générale, le tout ne dépassant pas trois quarts d'heure. Vous m'avez imposé un élargissement de mon propos de sorte à couvrir un commentaire de toute la conférence du Pr Laplanche, suivi d'une petite discussion. Puis, pour articuler une conception psychanalytique globale de l'inceste, il a fallu également en passer par un long détour épistémologique, et introduire la notion de psychogiciel. La moisson n'est pas négligeable. Et l'inceste nous est apparu une invention en deux temps pour tout un chacun. Le premier temps étant intégré au psychogiciel de la période de latence ; le second, au psychogiciel de l'adolescence. ▣

◉

30

Références

AJAIMI, Claudia
2005 « La déroute du désir à la ménopause & le mythème de l'âme sœur » in *'Ashtaroût,* cahier hors-série n°6, déc. 2005, pp. 62-67.

AUFFRET, Dominique
1990 *Alexandre Kojève : la philosophie, l'État, la fin de l'Histoire*, Paris, Grasset, « Figures », gd in-8°, 458p.

AZAR, Amine
1991 « La malédiction du Pharaon pèse-t-elle sur les psychanalystes ? – À propos de quelques ouvrages récents sur et autour de la psychanalyse », in *L'Évolution Psychiatrique*, 1991, **56** (1), pp. 177-187.
1999*a* « Séminaire sur le fantasme [lecture méthodique de Laplanche & Pontalis, *Fantasme originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme*, 1964], 2e & 3e trimestres 1999 (inédit).
1999*b* « Réaménagement du nouveau paradigme psychanalytique de Jean Laplanche » in *'Ashtaroût,* cahier hors-série n°2, décembre 1999, pp. 94-102.
2002*a* « Les Trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », in *'Ashtaroût,* cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 4-21.
2002*b* « L'instance de l'autre·jouisseur illustrée... », in *'Ashtaroût,* cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 22-40.
2002*c* « Malèna... ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe », in *'Ashtaroût,* cahier hors-série n°5, déc. 2002, pp. 46-59.
2003 « Séminaire sur l'orgasme », 2e trimestre 2003, (inédit).

BADINTER, Elisabeth
1980 *L'Amour en plus : histoire de l'amour maternel (XIIe siècle - XXe siècle)*, Paris, Flammarion ; rééd. Le Livre de Poche, 1986.

BONNET, Gérard
1986*a* « En proie aux affres du remords, – psychanalyse d'un meurtrier », in *Psychanalyse à l'Université*, avril 1986, tome 11, n°42, pp. 309-332.
1986*a* « En proie aux affres du remords, 2. remords et fratricide », in *Psychanalyse à l'Université*, juillet 1986, tome 11, n°43, pp. 479-511.

2000 *Psychanalyse d'un meurtrier*, Paris, PUF.

BRAUSCHWEIG, D., & FAIN, M.
1971 *Éros & Antéros : réflexions psychanalytiques sur la sexualité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot n°170, in-12, 281p.

BRINGUIER, Jean-Claude
1978 *Conversations libres avec Jean Piaget*, Paris, Laffont, collection « Réponses », in-8°, 223p. et 4 pl.

BRUTIN, Karine
2002 « Les liens du sang », in *Adolescence*, été 2002, (tome 20, n°2), **40** : 385-389.

CHASSEGUET-SMIRGEL, Janine (dir.)
1974 *Les Chemins de l'Anti-Œdipe*, Toulouse, Bibliothèque de Psychologie Clinique, in-8°, 172p.

COBLINER, W. Godfrey
1965 « L'école genevoise de psychologie génétique et la psychanalyse : analogies et dissemblances », appendice à R.A. Spitz, *De la Naissance à la parole*, pp. 233-278.

DELEUZE, Gilles, & GUATTARI, Félix
1972 *Capitalisme et schizophrénie : L'Anti-Œdipe*, Paris, éd. de Minuit, collection « Critique », in-8°, 472p. et 1 pl.

FAIN, Michel
1971 « Prélude à la vie fantasmatique», in *Revue Française de Psychanalyse*, mars-juin 1971, tome XXXV (2-3), pp. 291-364.

FENICHEL, Otto
1946 *The Psychoanalytic theory of neurosis*, London, Routledge & Kegan Paul, gd in-8°, 1982, x+703p. (Trad. franc., Paris, PUF, Bibliothèque de Psychanalyse et de Psychologie Clinique, 2 vol. in-8°).

FERENCZI, Sándor (1873-1933)
1908 « Interprétation et traitement psychanalytiques de l'impuissance psychosexuelle », in *Œuvres Complètes, Psychanalyse I (1908-1912)*, Paris, Payot, 1968, pp. 38-50.
1921 « Pour comprendre les psychonévroses du retour d'âge », in *Œuvres Complètes, Psychanalyse III (1919-1926)*, Paris, Payot, 1974, pp. 150-155.
1924 « Thalassa, essai sur la théorie de la génitalité », in *Œuvres Complètes, Psychanalyse III (1919-1926)*, *idem*, pp. 250-323.
1933 « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, – le langage de la tendresse et de la passion », in *Œuvres Complètes, Psychanalyse IV (1927-1933)*, Paris, Payot, 1982, pp. 125-135.

FORD, John (1586-1639?)
1925 *Dommage qu'elle soit une prostituée (1633)*, suivi de *Le Sacrifice d'amour (1625)* traduit de l'anglais par Georges Pillement, Paris, La Renaissance du Livre, petit in-8°, 231p.

GREEN, André
2000 *La Diachronie en psychanalyse*, Paris, Éditions de Minuit, « Critique », in-8°, 272p.

GRESSOT, Michel
1967 « L'interdit de l'inceste précurseur et noyau du surmoi œdipien organise la différenciation individuo-sociale en garantissant la dualité des sexes », in *Revue Française de Psychanalyse*, sept.-déc. 1967, **31** (5-6), pp. 1061-1068.

GRUNBERGER, Béla
1967 « L'Œdipe et le narcissisme », repris in *La Narcissisme*, Paris, Payot, 1971, pp. 331-348.

GUTTON, Philippe
2002 « Violences pubertaires chez Mishima », in *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence*, 2002, **50** : 442-445.

GUTTON, Philippe, & LANG, Jean-Louis
1976 « Notes cliniques sur l'orgasme infantile », in *Psychanalyse à l'Université*, sept. 1976, tome I, n°4, pp. 767-772.

HILFERDING, Margarete (1871-1942)
1911 « Sur les fondements de l'amour maternel », in Nunberg & Federn (dir.), *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, tome III, séance du 11 janvier 1911, pp. 119-131.

JASPERS, Karl (1883-1969)
1922 *Strindberg & Van Gogh, Swedenborg, Hœlderling*, traduit par Hélène Naef et précédé de « La folie par excellence » par Maurice Blanchot, Paris, éd. de Minuit, 1953, in-12, 287p.

LANNOY, J.-D., & FEYEREISEN, P.
1992 *L'Inceste*, Paris, PUF, *Que sais-je ?* n°2645, in-12, 128p.

LANOUZIERE, Jacqueline
1991 *Histoire secrète de la séduction sous le règne de Freud*, Paris, PUF, Voix Nouvelles en Psychanalyse, in-8°, 176p.

LAPLANCHE, Jean
1977 « Les voies de la déshumanité (à propos de la peine de mort) », repris in *La Révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 159-166.
1979 « Le structuralisme devant la psychanalyse », repris in *La Révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 137-142.
1980 *Problématiques I : L'Angoisse* [reprise des cours de 1970 à 1973], Paris, PUF, Biblio. de Psychanalyse, in-8°, 371p.
1983 « Réparation et rétribution pénales : une perspective psychanalytique », repris in *La Révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 167-183.
1993 « Court traité de l'inconscient », repris in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, Quadrige n°287, 1999, pp. 67-114.
1995 « La psychanalyse comme anti-herméneutique », repris in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, Quadrige n°287, 1999, pp. 243-261.
1997 « La psychanalyse mythe et théorie », repris in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, Quadrige n°287, 1999, pp. 263-292.
1998 « Narrativité et herméneutique : quelques propositions », repris in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, Quadrige n°287, 1999, pp. 293-300.

2000*a* « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », in D. Widlöcher et al., *Sexualité infantile et attachement*, Paris, PUF, Petite Biblio. de Psychanalyse, 2000, pp. 57-82.
2000*b* « Pulsion et instinct », in *Adolescence*, automne 2000, n°36, tome 18 (2), pp. 649-668, discussion introduite par Ph. Gutton, pp. 669-677.
2003 « Le crime sexuel », in *Adolescence*, 2003, (tome 21, n°1), **43** : 163-178.

LE MOIGNE, Jean-Louis
1995 *Les Épistémologies constructivistes*, Paris, PUF, *Qsj* n°2969, in-12, 128p.

LEVI-STRAUSS, Claude
1971 *Mythologiques, tome IV : L'Homme nu*, Paris, Plon, gd in-8°.

LEVY, Alexandre
2002 « Psychose et clinique du sujet de la jouissance : *Journal d'un tueur*, le cas de G.J. Schaefer », in *L'Évolution Psychiatrique*, juillet-septembre 2002, **67** (3), pp. 545-557.

MALEVAL, Jean-Claude
1990 « Logique du meurtre immotivé », in Henri Grivois (dir.), *Psychose naissante, psychose unique ?* , Masson, pp. 43-67.
1997*a* « Nécrophilie, psychose et perversion », in Th. Albernhe (dir.), *Criminologie et psychiatrie*, Paris, Ellipses, 1997, 752p., gd in-8°, pp. 207-227.
1997*b* *Logique du délire*, Paris, Masson.
2000 *La Forclusion du Nom-du-Père, le concept & sa clinique*, Paris, Seuil.

NUNBERG, Herman, & FEDERN, Ernst (dir.)
1967 *Les Premiers psychanalystes : Minutes de la Société psychanalytique de Vienne, Tome III (1910-1911)*, traduit de l'allemand par Nina Schwab-Bakman, Paris, Gallimard, Connaissance de l'Inconscient, in-8°, 1979, 361p.

PIAGET, Jean (1896-1980)
1968 *Le Structuralisme*, Paris, PUF, *Qsj* n°1311, in-12, 128p.
1970 *L'Épistémologie génétique*, Paris, PUF, *Qsj* n°1399, 128p.

RACAMIER, Paul-Claude
1995 *L'Inceste & l'incestuel*, Paris, Éd. du Collège, in-12, 256p.

RICHARD, François
2002 « Le remords de Proust », in *Adolescence*, hiver 2002, (tome 20, n°4), **42** : 793-812.

ROYER-COLLARD, P. (dir.)
1855 *Les Codes français conformes aux textes officiels avec la conférence des articles entre eux...*, Paris, Marescq et Dujardin, petit in-12, paginations multiples.

SAMAHA, Paola
2003 « Résumé & segmentation de la conférence du Pr Jean Laplanche sur "Le crime sexuel" », in *'Ashtaroût,* bulletin volant n° 2003·0719, juillet 2003, 1 p. (Ici même, p. 120)

SAND, George (1804-1876)
1848 *François le Champi*, préface de Maurice Toesca, Paris, LGF, Le Livre de Poche n°4771, 1979, in-12, 224p.

SPITZ, René Arpad (1887-1974)
1954 « Denèse des premières relations objectales, observations directes sur le nourrisson pendant sa première année », in *Revue Française de Psychanalyse*, oct.-déc. 1954, tome XVIII, n°4, pp. 477-575.
1958 *La Première année de la vie de l'enfant (genèse des premières relations objectales)*, préface de Anna Freud, Paris, PUF, L'Actualité Psychanalytique, in-16, VIII+151p., illustr. in-texte. [Reprise du texte de 1954, remanié, avec des additions, notamment tout le chap. 9.]
1959 *L'Embryogenèse du moi : une théorie du champ pour la psychanalyse*, trad. de l'américain par Victor Chmara, Bruxelles, éd. Complexe, gd in-8°, 1979, 92p.
1965 *De la Naissance à la parole, la première année de la vie*, avec la collab. de W.G. Cobliner, préface de Anna Freud, traduit de l'américain par Liliane Flournoy, Paris, PUF, Bibliothèque de Psychanalyse, in-8°, XIII+311p. et 8 pl.. [Refonde du texte de 1958.]

SZTULMAN, Henri (dir.)
1978 *Œdipe & psychanalyse aujourd'hui*, Toulouse, Sciences de l'Homme, gd in-8°, 233p.

TARELHO, Luiz Carlos
1999 *Paranoïa et théorie de la séduction généralisée*, Paris, PUF, Voix Nouvelles en Psychanalyse, in-8°, [VII]+251p.

WIENER, Paul
1976 « Orgasme & moments forts », in *Psychanalyse à l'Université*, sept. 1976, tome I, n°4, pp. 773-789.

WINNICOTT, Donald W. (1896-1971)
1956 « La préoccupation maternelle primaire », in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1971, pp. 168-174.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jean Laplanche, pp. 146-147
ISSN 1727-2009

Jean-Luc Vannier

Violence adulte & sexualité infantile

Le monde bascule lorsque la petite Véronique parle. Un jour, à l'école, elle se met à pleurer sans raison. Depuis quelque temps déjà, elle avait changé. Une infinie tristesse avait remplacé sa joie de vivre. Aujourd'hui, elle confie son « secret » à son institutrice. La lourde gravité de l'accusation portée contre l'un des parents fait peur. Elle rend aussi l'entourage incrédule : impossible car impensable. « Et si elle mentait », dit-on pour se rassurer ?

Dès que la violence rencontre la sexualité, la révélation brutale provoque une rupture de l'équilibre psychologique. Victimes et témoins sont projetés dans des logiques de pensées radicalement modifiées. L'insoutenable du réel, jusqu'alors inaudible ou bloqué, fait irruption. Pour la victime, transmettre à un autre sa version de l'acte traumatique va lui renvoyer toute la démesure de ce qui lui est arrivé. Avant d'être vécu comme une libération, son récit constitue un terrible désastre à traverser.

Des chiffres inquiétants

Le dernier rapport de l'Observatoire National de la Délinquance indique deux tendances : les violences physiques revêtent davantage un caractère sexuel. Elles impliquent aussi un nombre croissant de mineurs. Alors que la proportion des majeurs mis en cause pour viols de mineurs baisse, le nombre de mineurs mis en cause pour viols sur mineurs a connu une hausse importante de 67% entre 1996 et 2003. Le phénomène est encore plus accentué pour les mineurs accusés de harcèlements et autres agressions sexuelles sur mineurs : en sept ans, leur nombre a augmenté de 117 %. 90 % des mis en cause mineurs le sont pour violence sexuelle sur un autre mineur.

Une double explication

Une approche à la fois sociologique et psychanalytique permet d'appréhender une large partie du phénomène. En premier lieu, la désintégration progressive des systèmes de parenté, les nouvelles formes de sexualité - peu importe que la société les reconnaisse, la multiplication des familles recomposées ont contribué à un processus de « désafiliation », une rupture du lien avec les ancêtres. Celle-ci consacre la

séparation entre reproduction et sexualité, notions si souvent confondues dans l'esprit du public. La première, un instinct génétiquement programmé et adaptatif, vise à l'auto-conservation de l'espèce. Cette sexualité instinctuelle reste liée à la maturation hormonale de l'organisme, notamment à la puberté. La seconde, la pulsion sexuelle, polymorphe dès la plus petite enfance déborde la seule zone génitale et demeure liée au fantasme. Son but et son objet demeurent extrêmement mobiles. Elle va devenir la sexualité infantile.

La séduction généralisée

Cette sexualité infantile qui fait, notons le, toujours scandale, se fabrique dès la naissance au cours des échanges inconscients entre adultes et enfants. Ne lui en déplaise, dans la séduction primaire, la mère imprime une part de libido au nouveau-né. Il ne s'agit certes pas d'attentats sexuels mais d'un événement inéluctable du cours de la vie psychique, inhérent au développement psycho-sexuel. Cette énigme est séduction par elle-même, écrit le psychanalyste Laplanche. Or, ce message de l'adulte se trouve souvent compromis par son propre inconscient, sa propre sexualité infantile, plus ou moins bien digérée ou refoulée. 90 % des cas de maltraitance sexuelle des enfants interviennent ainsi dans des familles au climat incestuel, où l'un des parents a été lui-même une victime dans sa petite enfance.

La violence punie par la Loi

Les séductions ouvertement sexuelles entre l'adulte et l'enfant ont souvent sur ces derniers des effets préjudiciables contrairement aux jeux sexuels entre enfants, preuve que c'est bien l'adulte qui y introduit une dimension inconnue même lorsqu'il en interdit la pratique. Si les relations sexuelles entraînent une dépersonnalisation des corps, l'inceste réclame en revanche que les noms et les places des protagonistes soient maintenus. Or, dans la violence sexuelle, le « verrou » de l'inceste saute. La séduction est commise dans une différence d'âge et non dans une différence de générations. La loi l'a d'ailleurs bien compris. C'est la violence qui est fondamentalement punie par le code pénal, indépendamment du lien de parenté ou d'autorité avec la victime. La loi montre ainsi que la pulsion de mort, inhérente au « parlêtre », à l'être humain communicant par essence, ne saurait se réduire à l'acte, fut-il physiquement sexuel [•]. ▣

%

[•] Jean-Luc Vannier, psychanalyste à Nice : 06 16 52 55 20. Email : jlvannier@free.fr

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jean Laplanche, pp. 148-159
ISSN 1727-2009

Sandra Azar

Pour une nouvelle révision de la théorie de la séduction à partir de la séance de maquillage

I. – *L'Approche classique de la séduction*

1. Qu'est-ce que la séduction ?
2. Première théorie de la séduction de Freud : la séduction infantile
3. Deuxième théorie de la séduction de Freud : la séduction maternelle précoce
4. Théorie de la séduction généralisée de Laplanche : la séduction originaire

II. **–** *Le Miroir de la séduction*

5. L'enfant au miroir
6. La petite fille au miroir
7. Lolita au miroir
8. La femme au miroir

III. – *Retombées*

9. Le diagramme de la séduction
10. Dynamique de la séance de maquillage
11. Récapitulation

● *Références*

%

Nota Bene : La version finale de cette étude – qui s'appuie partiellement sur un mémoire de DEA **[4]** présenté à l'Université Saint-Esprit de Kaslik en 2004 – a bénéficié de la lecture critique du D[r] Amine Azar pour la I[re] partie, et de son concours actif pour la II[e] et la III[e] parties. Je l'en remercie sincèrement.

I.

L'approche classique de la séduction

Qu'est-ce que la séduction ?

1 Avec un maquillage soigné, une coiffure originale, des jupes courtes, des talons aiguilles, les femmes veulent toutes séduire. Comment analyser et comment interpréter ce phénomène ?

Tout d'abord que signifie « séduire » ? Séduire du latin *seducere*, signifie corrompre, attirer, fasciner, détourner (du droit chemin), charmer, tenter, amener à des relations sexuelles... Tous ces sens comportent une signification commune : il s'agit d'une action ou d'un phénomène qui vise à prendre au piège autrui. Dans ce qui suit nous ne nous occuperons que de l'aspect sexuel du problème, le seul qui soit du ressort de la psychanalyse.

Toute femme cherche à paraître belle et à plaire. Elles le font suivant deux stratégies ou deux registres sexuels complémentaires.

1/ Soit on cherche à séduire en exerçant sur autrui une douce violence, en s'insinuant auprès de lui plus ou moins subrepticement. Dans ce cas, il s'agit essentiellement de charmer. Cette « manière douce » de séduire se manifeste par un sourire engageant, un geste élégant, une attitude attentionnée, une toilette gracieuse, des paroles enjouées, etc.

2/ Soit on cherche à séduire en exerçant sur autrui une action brutale, voire une violence traumatique. C'est la manière forte. Il s'agit de provoquer, de terrasser, de « couper le souffle », d'affoler. Cela peut aller du décolleté osé, aux propos grivois, aux gestes licencieux, et jusqu'à de véritables voies de fait.

Deux termes d'usage courant connotent ces deux stratégies. Dans le premier cas on parle d'érotisme, et dans le second de pornographie. Néanmoins, ces deux types de séduction ont un point commun entre eux. Que ce soit la manière douce ou la manière forte, elles supposent toutes les deux une relation objectale. Elles sont toutes deux *transitives*, comme on le dit de certains verbes en grammaire.

En filant cette métaphore, on pourra dénommer la manière forte : une *séduction transitive directe*, car le but sexuel est indiqué et recherché délibérément. Inversement, la manière douce pourra être dénommée une *séduction transitive indirecte*, puisqu'elle se meut dans une atmosphère de clair-obscur.

Ces deux registres sont-ils opposés ou complémentaires ? Existe-t-il des voies de passage de l'un à l'autre ?

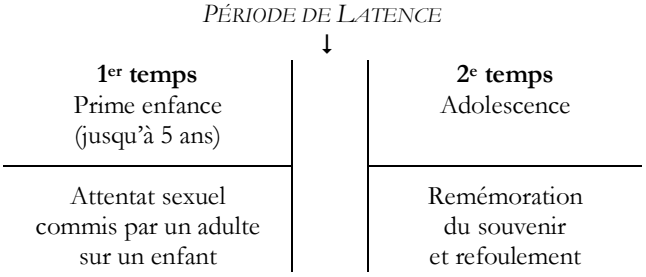
Première théorie de la séduction de Freud

2 Dans le cadre de ses premières investigations autour de la causalité des névroses **[7]** – aux alentours de 1895 et dans les années suivantes – Freud s'est beaucoup intéressé aux expériences de séduction sexuelle infantile. Ce sont des scènes vécues, où l'initiative revient à un autre (généralement un adulte), pouvant aller de simples avances (en paroles ou en gestes), en passant par des attouchements inconvenants, pour en arriver à des attentats sexuels plus ou moins caractérisés, que le sujet le plus jeune subit plus ou moins passivement.

Par la suite, sous le terme général de « séduction » *(Verführung)*, Freud englobe des expériences sexuelles « disparates et d'inégale valeur », comme le dit avec raison le Pr Laplanche. Il peut s'agir de « scènes de séduction » *(Verführungszene)* dont le sujet a été le témoin auditif ou visuel involontaire (relations sexuelles entre les parents, entre des adultes) ou d'expériences sexuelles dont il a été la victime. Le traumatisme ne réside pas, cependant, dans la nature même de l'événement plus ou moins grave ou brutal. Il provient des traces mnésiques inconscientes qu'en a conservées le sujet, ainsi que de son immaturité, de son incapacité à réagir adéquatement à ce qui lui arrive de façon inattendue. Ce type de séduction est une « violence sexuelle », et cette séduction est orientée de l'adulte vers l'enfant.

Schématiquement, la théorie de Freud suppose que le traumatisme se produit en deux temps, séparés par une période de latence. Le premier temps, celui de l'acte de séduction proprement dit, est caractérisé par lui comme étant un événement sexuel « présexuel », du fait de l'âge la victime au moment des faits : la prime enfance. L'événement sexuel est apporté de l'extérieur à un sujet qui, lui, est encore incapable de le *« comprendre »* intellectuellement et de le *« maîtriser »* émotionnellement.

La scène, au moment où elle se produit, n'est pas l'objet d'un refoulement. C'est seulement dans un second temps qu'à l'occasion d'un nouvel événement, lequel ne comporte pas nécessairement de signification sexuelle en lui-même, quelques traits associatifs viennent réveiller le souvenir du premier. C'est en raison de la tempête émotionnelle déclenchée alors, que le souvenir de celui-ci est refoulé [1]. La représentation schématique de la première théorie de la séduction de Freud serait donc la suivante :



On peut envisager trois types de séduction selon les protagonistes :

1/ Séduction entre enfants
2/ Séduction entre adulte et enfant
3/ Séduction entre adultes

Freud s'est surtout intéressé au deuxième type (la séduction entre adulte et enfant), et occasionnelle-

[1] Le meilleur exposé de cette théorie est celui du cas *Emma* rapporté dans l'*Entwurf*, ou *Projet de psychologie scientifique*, conçu et rédigé en 1895, entre avril et octobre **[6]**. → *SE*, **1** : 353-356.

ment au premier, cherchant d'ailleurs à le ramener à l'autre. Il estimait en effet que l'enfant qui en séduisait un autre avait été lui-même victime d'une séduction préalable de la part d'un adulte, qu'il répercutait pour ainsi dire sur l'autre enfant. Quant au troisième type de séduction – la séduction entre adultes – son intérêt lui a échappé. Même quand Freud a été insatisfait de sa première théorie de la séduction et qu'il a cherché à la suppléer, il n'a jamais songé à prendre en compte ou à rendre compte du troisième type de séduction. Mais il nous possible de concevoir que, dans ce cadre théorique, toute scène de séduction ultérieure – entre adultes – comporte en arrière-plan un traumatisme en deux temps.

Deuxième théorie de la séduction de Freud : la séduction maternelle précoce

3 Pourquoi Freud a-t-il été insatisfait de sa première théorie de la séduction ? L'a-t-il jamais vraiment abandonnée, et pourquoi ? Ces questions et bien d'autres, de type biographique ou épistémologique, ont suscité des polémiques violentes et, semble-t-il, interminables. Pour notre part, nous nous plaçons au point de vue de la clinique, et de ce point de vue-là force nous est de constater que, concurremment à sa première théorie de la séduction, Freud s'est mis à recourir à une seconde théorie de la séduction.

Elle est exposée dès la première édition des *Trois Essais sur la Théorie Sexuelle*, publiée en 1905. Elle se trouve dans le troisième *Essai*, à la section qui traite de la découverte de l'objet, et elle se rattache à l'objet sexuel de la période de l'allaitement [1].

Freud avait déjà émis la thèse suivant quoi la séduction du premier type (entre enfants) est précédée d'une autre séduction, celle d'un enfant par un adulte. Il va maintenant plus loin en arrière, et émet la thèse suivant quoi toute séduction d'un enfant par un adulte est elle-même précédée d'une séduction encore plus précoce. Les protagonistes de cette séduction précoce sont d'une part un nouveau-né en état de *désaide* [en allemand : *Hilflosigkeit*, en anglais : *helpfulless*] ; et d'autre part un adulte – mère ou nourrice – qui lui apporte les soins indispensables à sa survie : allaitement, soins corporels, bercements, etc.

Selon Freud, l'ensemble de ces soins de *maternage* ou de *nursage*, éveillent la sexualité de l'enfant parce qu'ils stimulent ses zones érogènes par leur excitation, d'une part, et parce que, d'autre part, à travers ces soins s'expriment les sentiments de la mère ou de la nurse qui dérivent de sa propre sexualité : sa tendresse, ses caresses, ses bercements s'adressent – à son insu – à un « objet sexuel complet ».

On ne peut être plus clair : la mère se conduit inconsciemment de façon « perverse » avec son enfant. Il s'agit d'une « perversion » à laquelle, pas plus que l'enfant, la mère ne peut échapper, car elle est inhérente à la condition humaine. Freud prévoit l'objection qu'on pourrait lui faire et y répond ainsi [2] :

> La mère serait probablement effrayée si on lui expliquait qu'avec toutes ses marques de tendresse elle éveille la pulsion sexuelle de son enfant et prépare son intensité future. Elle considère ses actes comme « pur » amour asexuel, puisqu'elle évite soigneusement d'apporter aux parties génitales de l'enfant plus d'excitations qu'il n'est indispensable pour les soins corporels. Mais, comme nous le savons, la pulsion sexuelle n'est pas seulement éveillée par excitation de la zone génitale, et ce que nous appelons tendresse ne manquera pas non plus de faire sentir un jour son action sur la zone génitale.

Au surplus, qu'elle le veuille ou non, des significations sexuelles implicites imprègnent forcément les gestes de la mère, déjà séductrice, sexualisant d'emblée les relations intersubjectives primitives qui s'établissent avec son nourrisson.

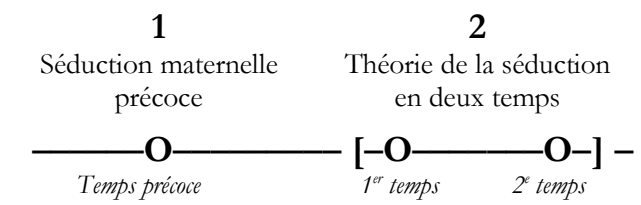
L'existence de cette séduction maternelle engendre des traces précoces. Cette séduction est plus intense que les scènes de séduction soi-disant remémorées. Parce que ces traces sont plus précoces et plus intenses, elles sont aussi ineffaçables, inoubliables et inégalables. Elles restent obscurément actives, et inaccessible à l'analyse, telle une civilisation archaïque enfouie sous la civilisation moderne. Freud

[1] FREUD : (1905*d*) *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, *GW*, **5** : 124-125 ; *SE*, **7** : 222-224 ; nouv. trad. franç., éd. Folio, pp. 165-166.

[2] *GW*, **5** : 124 ; *SE*, **7** : 223 ; éd. Folio, p. 166.

reconnaît un langage séducteur propre à la mère, dont la syntaxe a pour nom *baisers*, *caresses*, *soins corporels* ; langage qui nourrira les fantasmes de séduction retravaillés après coup.

La représentation schématique de la théorie de la séduction chez Freud, après l'entrée en scène de la mère séductrice, serait la suivante :



Ainsi, à l'arrière-plan de la théorie de la séduction en deux temps se trouverait un temps originaire constitué par la séduction maternelle. Mais cette inférence, Freud ne l'a faite nulle part.

Pour résumer la construction freudienne, il faudrait envisager trois étages :

– Séduction primaire maternelle
– Séduction proprement dite en deux temps
– Scènes de séduction ultérieures entre adultes

Théorie de la séduction généralisée de Laplanche : la séduction originaire

4 Cependant Laplanche (1987) **[19]**, dans ses *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, a révisé cette théorie en vue de la compléter. Il a proposé de distinguer trois niveaux de séduction :

– La séduction infantile
– La séduction (maternelle) précoce
– La séduction originaire.

Si aucun de ces trois niveaux n'est totalement étranger à Freud – qui en a eu plus ou moins l'intuition sans toutefois les différencier nettement – ce sont néanmoins les niveaux de la séduction infantile et de la séduction précoce qui ont retenu son attention avant tout.

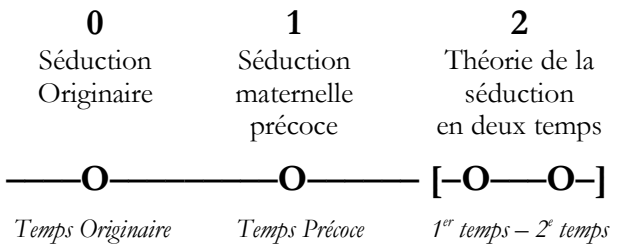
Par *séduction infantile*, Laplanche désigne l'événement dit « d'expérience sexuelle prématurée » où un jeune enfant est confronté passivement à une irruption de la sexualité adulte. L'enfant en question, dans cette séduction définie comme « infantile », est toujours dans un état d'immaturité, d'incapacité et d'insuffisance par rapport à ce qui lui arrive. C'est ce décalage qui est le terrain même du traumatisme.

Dans la *séduction précoce* le père pervers, personnage majeur de la séduction infantile, fait place à la mère, essentiellement dans la relation pré-œdipienne. La séduction est ici véhiculée par les soins corporels prodigués à l'enfant.

Par *séduction originaire* Laplanche qualifie cette situation anthropologique fondamentale où un adulte propose à l'enfant des messages non verbaux aussi bien que verbaux, voire comportementaux, imprégnés ou « compromis » par la sexualité inconsciente. La scène dite « originaire », dénommée aussi parfois « scène primitive », où un tout petit enfant est témoin de l'acte de copulation de ses géniteurs, est elle-même séduction pour l'enfant au sens de la séduction originaire. De même, les gestes quotidiens grâce auxquels la mère assure le bien-être de l'enfant sont porteurs de significations sexuelles inconscientes qui font intrusion dans l'univers de l'enfant.

Ainsi Laplanche dépasse le « familialisme » de Freud. Il étend la séduction originaire, dont le sourire énigmatique de la Joconde est l'expression, à toute rencontre de l'enfant avec des adultes. Ces derniers occupent auprès de lui les mêmes fonctions que les parents, et possèdent comme tout être humain une sexualité et un inconscient qui s'expriment sous forme de communications verbales et non verbales les plus diverses.

La représentation schématique de la théorie de la séduction de Laplanche serait la suivante :



Pour Laplanche, l'enfant est plongé d'emblée dans un bain de signifiants, imprégné de significations sexuelles inconscientes et énigmatiques. La séduction par la mère dépasse même le concept de « mère » pour devenir tout être qui remplit les fonctions d'un être qui séduit.

Suivant Laplanche, pour parler de séduction au sens de sa théorie il est nécessaire que des conditions particulières soient remplies :

– Il faut considérer que la sexualité humaine est traumatique en soi, qu'elle survient par effraction.

– Il faut également envisager deux pôles : un faible et passif (l'enfant), l'autre fort et actif (l'adulte).

– La genèse de la sexualité se fait par implantation de messages énigmatiques.

– Le sujet passe sa vie à « traduire » ces messages.

On notera cependant que, tout comme les théories de Freud lui-même, la révision théorique de Laplanche ne prend pas en compte elle non plus le troisième type de séduction, la séduction entre adultes. Sans doute l'un comme l'autre n'y ont pas vu d'intérêt théorique notable. Essentiellement préoccupés tous deux par l'articulation entre *séduction & autoérotisme*, et entre *autoérotisme & narcissisme*, ils ont négligé de pousser plus avant leur investigation pour l'étendre à l'articulation entre *séduction & narcissisme*, que la séduction de troisième type manifeste justement de manière éclatante.

Qu'en est-il de cette séduction du troisième type ? Et, plus particulièrement, qu'en est-il des stratégies de séduction déployées par les femmes ? Prenons une situation de psychologie concrète : une femme à sa coiffeuse en train de se maquiller. Quel est l'arrière-plan de cet acte banal de la vie quotidienne ? A-t-il un rapport spécifique à l'inconscient ?

II.

Le miroir de la séduction

L'enfant au miroir

5 Cette femme ne découvre pas le miroir pour la première fois de sa vie. La rencontre a eu lieu bien plus tôt, et remonte loin en arrière, à l'époque de sa petite enfance. C'est par là qu'il faut commencer.

L'aspect « réfléchi » est le premier constituant de l'expérience du miroir.

Le premier miroir est – bien sûr – le visage de la mère. Spitz (1965) **[25]**et Winnicott (1967) **[29]** l'ont bien décrit. Dès le début de la vie, dès la scène de l'allaitement et des soins du corps, le bébé fixe le visage de sa mère, s'y mire, s'y absorbe, et suit sur ses traits le cours de ses propres émotions.

Puis vient le célèbre « stade du miroir » de Lacan (1949) **[15]** où, avant même d'avoir acquis la maîtrise posturale, l'enfant anticipe l'image unifiée de son corps que lui renvoie le miroir et s'y identifie.

Par la suite, l'importance du visage propre ne cessera de s'accentuer. C'est la seule partie de soi et d'autrui qui restera à nu, et à laquelle l'enfant ne cessera jamais d'être exposé, alors que le restant du corps est caché par les vêtements.

Le paraître est essentiellement une mise en scène du visage et des vêtements. C'est une représentation. En tant que telle elle a besoin de spectateurs, – de témoins. La mère remplit également là un rôle primordial, à la fois par son regard et par sa voix.

Que ce soit dans un ascenseur, dans la salle de bains, ou en d'autres occasions, les enfants regardent leur visage dans le miroir. Ils font des sourires et des grimaces, et en rient. Ils s'observent et expérimentent leurs modalités expressives. Leurs jeux de physionomie ne les satisfont pas à vide ; il leur faut

des témoins. S'ils en cherchent, ils en trouvent, car l'offre excède la demande. Il est rare que les enfants soient laissés longtemps à eux-mêmes. Toute sorte d'adultes et toute sorte de compagnons s'offrent spontanément avec complaisance, la mère étant elle-même la première à se manifester. Son regard et sa voix accompagnent constamment l'enfant à toute heure de la journée voire de la nuit.

Le regard et la voix de la mère engagent avec l'enfant ce que Malinowski (1923) **[21]** dénomme une « communion phatique ». Il s'agit d'un type particulier de discours où des liens d'union sont créés par un simple échange de mots *(A type of speech in which ties of union are created by a mere exchange of words)*. Cela se résume à dire : *« Je suis là ! Tu es là ! »*, comme lorsqu'on entrecoupe une communication téléphonique par des : *« Allo ! Allo ! »* On peut dire que nous sommes là en présence du degré zéro de l'échange humain où la mère reconnaît l'enfant dans son existence.

La mère réagit aux mimiques de son enfant de façon positive ou négative, sourit ou fait la moue, applaudit ou sanctionne. En sus de l'aspect réfléchi, l'expérience du miroir comporte un aspect objectal, – et ce n'est pas tout. Un dernier aspect mérite toute notre attention.

Le premier regard de la mère à son nouveau-né n'est pas neutre, ni innocent. Il comporte déjà des évaluations de type esthétique : « Il est beau mon bébé », « Il est laid », « Il est crépu comme un bouc », « Il est rouge comme une écrevisse ». Nous entendons également des phrases dans le genre de celles-ci : « Il a le nez de son père », « Il a mon propre front », « Je n'arrive pas à savoir quel est la couleur de ses yeux », etc.

Dès que le bébé s'est éveillé au monde, on se met à lui parler à la troisième personne. On lui dit devant le miroir : « Regarde ! Bébé a les yeux de maman ! », ou « Comme il est beau mon bébé ! ». Le jugement esthétique ne cesse d'accompagner bébé au cours de sa vie, exclamations à l'appui. Dès que possible, le jugement esthétique est formulé devant le miroir pour être parfaitement démonstratif.

Cet aspect esthétique est le troisième caractère de l'expérience du miroir. Ces trois aspects forment un ensemble structuré que nous souhaiterions dénommer la *séduction pronominale*, par opposition aux deux séductions transitives que nous avons distinguées au départ.

En grammaire, on appelle *voix pronominale* les verbes précédés d'un pronom réfléchi de même personne que le sujet du verbe et qui, aux formes composées, utilisent l'auxiliaire être. Les verbes pronominaux correspondent en français aux verbes moyens de l'indo-européen.

On admet que les verbes pronominaux proprement dits correspondent à des verbes intransitifs, autrement dit sans objet. À cet égard, la *séduction pronominale* dont nous parlons comporte une certaine ambiguïté dans la mesure où l'objet se confond ici avec le sujet. Freud a énoncé ce problème en des termes lumineux [1] :

> Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement. Mais les pulsions autoérotiques sont là dès le tout début ; il faut donc que quelque chose, une nouvelle action psychique, vienne s'ajouter à l'autoérotisme pour donner forme au narcissisme.

Les trois aspects de l'expérience du miroir que nous avons décrits visent justement à remplir – au moins en partie – le cadre laissé vacant par Freud. Ils sont une partie intégrante de cette « action psychique » postulée par Freud qui vient s'ajouter à l'autoérotisme pour donner naissance au narcissisme nécessaire au développement du moi en tant qu'instance psychique différenciée.

La petite fille au miroir

6 Considérons plus particulièrement ce qui se passe chez les filles. Une dyade se forme de manière précoce avec la mère comme partenaire. Un système de vases communicants se met en place

[1] FREUD : (1914*c*) « Pour introduire le narcissisme », *GW*, **10** : 114 ; *SE*, **14** : 77 ; *OCF*, **12** : 221.

entre mère et fille qui a rarement son pendant entre mère et fils, si ce n'est dans les cas de transsexualisme **[27]**. L'une se mire en l'autre, et l'autre le lui rend bien.

Dès leur plus jeune âge, les petites filles font et reçoivent des remarques de type esthétique dans leur relation intime à leur mère. Elles donnent leur avis, se mêlent des questions de beauté, et cherchent à faire comme maman. Elles veulent être belles comme maman, s'habiller comme elle, se coiffer comme elle. Elles vont jusqu'à briguer sa place et à vouloir la remplacer purement et simplement dans tous ses rôles...

« Comme maman ! », – les petites filles n'ont que ces mots-là à la bouche.

Cependant, la petite fille a déjà réalisé à un moment ou à un autre qu'elle n'a pas été dotée d'un pénis. Elle reconnaît cette réalité et en fait reproche à sa mère. Elle lui impute la responsabilité de son manque, et nourrit contre elle une très vive hostilité, partiellement sourde et partiellement ouverte. L'ambivalence de ce lien procède du fait que l'hostilité dont la mère est l'objet est aussi forte que l'amour qui lui est adressé.

La fille passe une partie de son enfance en marge de la vraie vie, elle est constamment perdante et constamment envieuse. Elle est perdante vis à vis des garçons parce qu'elle n'a pas de pénis. Elle est perdante vis à vis de sa mère qui est à l'apogée de sa beauté, et qui le lui fait sentir. Les mères ne se privent pas de rappeler à leur fille qu'elle n'est encore qu'une petite fille. Elle est dépourvue de caractères sexuels secondaires tels que de gros seins, de belles cuisses. Elle n'a pas droit à la « mascarade » féminine, tels les hauts talons, le soutien-gorge, le rouge à lèvre, le vernis à ongles. Elle est perdante sur les deux tableaux, et finit par les confondre en se déconsidérant : « Je ne vaux rien et je suis laide parce que je n'ai pas de pénis ».

Lolita

au miroir

7 C'est en victime gravement lésée dans son estime de soi, qu'elle aborde le plus souvent le tournant de la puberté. À ses humiliations, ravivées par la poussée pubertaire, répond dans le meilleur des cas un « développement vers la beauté » [1], qui survient de manière inopinée et inespérée. Adolescente, elle cherche à séduire non pas à partir de ce qu'elle est, mais à partir de ce qu'elle a, ou de ce qui lui reste. Son manque, considéré comme laideur, est compensé à l'adolescence par un type de beauté particulier dénommé la beauté des nymphettes, et dont *Lolita* est le nom générique usuel. Suivant Nabokov, les nymphettes sont *« des pucelles, âgées au minimum de neuf et au maximum de quatorze ans »* [2].

Par l'éclat particulier de sa beauté naissante, le corps de la nymphette dans son entier équivaudra à la partie manquante, de sorte que se trouvera vérifiée l'équation symbolique qui aura dorénavant cours : *« Girl = Phallus »* **[4]**. C'est par le « développement vers la beauté » que ce qu'elle *a* devient ce qu'elle *est*.

À l'adolescence la perspective bascule donc. Après cette longue période de l'enfance à domination maternelle sans partage, c'est son tour à elle – nouvelle Lolita – de prendre une très cruelle revanche. L'adolescente use de sa beauté, de sa jeunesse, de la nouvelle mode pour en imposer à sa mère. Cette jeune fille devient maintenant experte dans l'art de s'habiller et de s'arranger. Rapidement la mère ne va plus être dans le vent, elle décline. L'aube d'un nouveau règne se lève pour sa fille.

Cette revanche est néanmoins vécue dans une grande ambivalence à cause des sentiments

[1] FREUD : (1914*c*) « Pour introduire le narcissisme », *GW*, **10** : 155 *(Entwicklung zur Schönheit)* ; *SE*, **14** : 88 *(they grow up with good looks)* ; *OCF*, **12** : 232.

[2] NABOKOV : (1955) *Lolita* (I, 5), nouv. trad. franç., p. 43.

de culpabilité qui s'y mêlent. Acceptera-t-elle de « tuer » sa mère ? Aura-t-elle recours à l'amour ou à l'hostilité ? Pendant longtemps la nymphette est ballottée d'un sentiment à l'autre.

Essayons de cerner la question. Nous avons vu que l'ère des nymphettes s'étend entre deux dates butoir : à peu près entre neuf et quatorze ans. Et l'ambivalence, de part et d'autre, évolue généralement selon une courbe de Gauss. Au début elle est loin d'être nulle, mais elle s'accroît considérablement durant la période médiane [1], après quoi elle se résorbe partiellement et devient plus ou moins gérable. Le contentieux entre mère et fille (et inversement) n'est jamais liquidé.

Nabokov, par la voix de son personnage, a décrit de manière humoristique la butée en aval de l'ère des nymphettes, représentée par l'accès au statut d'étudiante [2] :

> ... il y a peu de physiques que je déteste autant que le pelvis lourd et affaissé, les mollets épais et le teint déplorable de l'étudiante ordinaire (en qui je vois, peut-être, le cercueil de la chair féminine grossière dans lequel mes nymphettes sont enterrées vivantes) ...

Mais il faudrait jeter un coup d'œil en amont, sur la période de début, où une certaine connivence règne entre mère et fille. Elle a été décrite avec son acuité habituelle par Maupassant dans un roman très cruel et trop peu lu – *Fort comme la mort* – publié en 1889. C'était l'époque où les jeunes filles faisaient encore leur « entrée dans le monde » à une date convenue. Ce moment était arrivé pour la fille de la comtesse de Guilleroy. La comtesse rappela sa fille de la campagne et organisa une soirée pour la présenter d'abord à ses amis intimes. Elles font leur apparition ensemble pour *jouer* à accuser leur ressemblance [3].

Quand une maman vient d'arranger la toilette de sa fille et qu'elle s'exclame : *« Quelle est belle ma fille ! »*, cela sous-entend inconsciemment : « Il ne lui/me manque rien ». Et quand la fille s'est occupée de sa toilette et qu'elle se présente à sa mère pour lui demander : *« Suis-je belle ? »*, cela sous-entend inconsciemment : « Il ne me manque rien, si ce n'est que tu me le confirmes ». Il y a ainsi une sorte d'état de grâce qui s'installe, où l'on s'imite et se copie « par amusement ». Mais il est éphémère. Ce n'est qu'une trêve.

Les hostilités reprennent bientôt et se résument en deux mots. La mère refuse que sa fille la surpasse en beauté, tandis que l'adolescente veut lui prouver qu'elle est belle et capable de séduire. La dispute tourne souvent autour de la décence qui n'est qu'un alibi, tandis que le maquillage est un objet de litige lourd de signification. Quel que soit l'âge de leur fille, la plupart des mères trouvent qu'il est toujours trop tôt pour qu'elle se mette du rouge à lèvres, et qu'elle se gâte la peau avec des produits cosmétiques.

La situation inverse est encore plus instructive. Il existe en effet des jeunes filles qui – délibérément – ne se maquillent pas ! Quelquefois c'est parce que leur mère se maquille trop, et elles veulent s'en démarquer. Ce refus est souvent sous-tendu par des motivations inconscientes. Pour certaines jeunes filles, ne pas se maquiller revient à conjurer magiquement le vieillissement du visage de leur mère. Inversement, pour d'autres, se maquiller signifie réparer les outrages du visage de la mère, comme l'a noté A. Azar **[2]**.

[1] L'action du roman de Nabokov se situe justement au moment où l'ambivalence entre mère et fille est à son apogée d'intensité et conduit à des disputes explosives.

[2] NABOKOV : (1955) *Lolita* (II, 3), nouv. trad. franç., p. 310.

[3] MAUPASSANT : (1889) *Fort comme la mort* (I, 2), pp. 102-103. Voir également (I, 4), p. 162.

La femme au miroir

8 La plupart des femmes profitent de toutes les occasions pour se mirer, et ne manquent pas d'apporter à cette occasion un semblant d'ordre à leur apparence. Elles possèdent toujours dans une case de leur réticule un petit miroir. Devant leur miroir, une idée leur trotte dans la tête. Elles se demandent :

– *« Suis-je belle ? Suis-je assez belle ? »*

Et cela de manière intransitive. Cette question s'épuise dans une réflexion sur soi. On pourrait appeler cette séduction intransitive une séduction « narcissique ».

Néanmoins, l'un des contes les plus célèbres du monde, le conte de *Blanche Neige & les sept nains* (conte type n°709), nous présente un autre cas de figure. À son miroir magique, la belle-mère de Blanche Neige demande :

– *« Suis-je la plus belle ? »*

Pour comprendre cette question il faut la compléter. La clinique psychanalytique nous permet de la reformuler en la complétant ainsi :

– *« Suis-je [encore] la plus belle [des deux] ? »*

Cela veut dire que ce conte célèbre nous présente la relation Mère / Fille à un moment critique. À suivre l'adaptation des frères Grimm **[14]**, c'est lorsque Blanche Neige eût célébré son septième anniversaire que le point d'inflexion se produisit. Jusque-là le miroir magique avait constamment conforté la « Belle Mère » avec le superlatif absolu.

Placer le point d'inflexion à l'âge de sept ans est peu crédible. L'âge de quinze ans que l'on trouve dans *La Belle au Bois Dormant* (conte type n°410), est plus satisfaisant. Le motif en commun de ces deux contes est le réveil de l'héroïne de son état de léthargie. Ce dernier, du point de vue psychanalytique correspond à la période de latence. Les deux contes ont simplement échangé les dates butoir. L'héroïne, en tant que Belle au Bois Dormant, s'endort à l'âge sept ans, et se réveille en tant que Blanche Neige à quinze ans. C'est à ce moment critique que le monde bascule entre mère et fille, alors que la fille s'engage dans l'adolescence et sa mère atteint le retour d'âge.

Lacan a placé la relation *Mère / Fille* à l'enseigne du « ravage » **[16][17]**. Le ravage entre mère et fille n'est pas un duel, ni le partage d'un bien, c'est une expérience qui consiste à donner corps à la haine torturante ou sourde, présente dans leur amour exclusif, par l'expression d'une agressivité directe. Le « ravage » se joue entre deux femmes, l'une à son aurore, l'autre à son déclin, touchées toutes deux par l'image de splendeur d'un corps de femme désiré par un homme **[1][20]**. C'est encore Maupassant dans le roman déjà cité qui nous en offre une représentation éloquente grâce à un judicieux subterfuge [1].

Amour ? Hostilité ? Le passage d'un registre à l'autre sera constant : le ravage est là entre mère et fille, et inversement.

III.

Retombées

Le diagramme de la séduction

9 Pour nous résumer, présentons le cheminement de notre travail sous la forme d'un diagramme. La séduction est un processus qui s'échelonne depuis la naissance jusqu'à la maturité. Il est jalonné par des étapes essentielles que nous avons cherché à

[1] MAUPASSANT : (1889) *Fort comme la mort* (II, 3), p. 209.

identifier, à individualiser et à classer. Cinq étapes sont distinguées allant de T_0 à T_5 :

- $T_0 \rightarrow$ Situation anthropologique fondamentale (ou séduction originaire de Laplanche)
- $T_1 \rightarrow$ La séduction du nursage (deuxième théorie de la séduction de Freud)
- $T_2 \rightarrow$ Articulation entre séduction & narcissisme (ou séduction pronominale qui conclut l'expérience du stade du miroir)
- T_3-$T_4 \rightarrow$ Trauma en deux temps séparés par une période de latence (première théorie de la séduction de Freud)
- $T_5 \rightarrow$ La séduction entre adultes où se télescopent les étapes précédentes

Dynamique de la séance de maquillage

10 Décrivons à présent la dynamique de la séance de maquillage. Une jeune fille est à son miroir. Que se passe-t-il dans son esprit, en dessous du seuil de la conscience ? À vrai dire, elle arpente à grands pas le diagramme précédent.

De manière générale, la séance de maquillage, comme tout soin de beauté, et comme la chirurgie esthétique, est une affaire de femmes entre elles **[3]**. Plaire aux hommes ou à l'élu de son cœur est secondaire et vient de surcroît et par ricochet, ou indirectement. En tant qu'affaire entre femmes, la séance de maquillage se ramène de proche en proche – si ce n'est directement – à la relation avec la mère.

Laissons de côté l'étape T_0 – la situation anthropologique fondamentale sur laquelle nous n'avons rien eu à ajouter à ce qu'en dit Laplanche. L'étape suivante (T_1) constitue la matrice dont les soins de beauté tireront pour une grande part leur investissement libidinal. En T_1 a lieu la séduction maternelle précoce. L'enfant est passif et la mère est active. À travers les soins de nursage la mère, sans le savoir ni le vouloir, éveille la sexualité de son enfant et lui implante dans l'écorce encore tendre de son moi des messages énigmatiques compromis par sa propre sexualité.

Ce type de séduction est, en nos termes, *transitif* ; mais il est tout à la fois transitif direct et transitif indirect, car l'échange a lieu dans un climat de tendresse et de douceur, tandis qu'en même temps il éveille la sexualité de l'enfant en stimulant ses zones érogènes. Dans la séance de maquillage la jeune fille renverse les rôles. Elle est active et elle cherche à rendre à sa mère la monnaie de sa pièce dans une relation ambivalente et labile. D'une part elle cherche à la terrasser avec sa beauté naissante, d'autre part elle cherche à réparer fantasmatiquement les outrages du temps sur le visage de sa mère, et dont elle se sent responsable non sans raison. Tant de mères ne se plaignent-elles pas d'avoir été déformées par leurs grossesses, défraîchies et vieillies avant l'âge ?

De plus, les deux stratégies de séduction des femmes, la manière douce et la manière forte, procèdent également de la séduction maternelle précoce, ce qui apporte une réponse claire à notre question de départ. Les deux registres de la séduction transitive directe et de la séduction transitive indirecte s'appellent et s'attirent, coexistent et se compénètrent. Ils ne sont pas antinomiques mais solidaires, puisqu'ils procèdent d'une source commune.

L'étape suivante (T_2), que nous avons dénommée la séduction pronominale, est un autre facteur constamment présent dans la séance de maquillage. La femme au miroir cherche à se voir, à se plaire, à se complaire. Son miroir de

poche est une sorte de *joker*, utilisé en toute circonstance : pour lutter contre le stress, pour se rassurer, ou encore pour vérifier la puissance de ses charmes.

Pour ce qui est de la phase T_3-T_4, qui correspond au trauma en deux temps séparés d'une période de latence, elle trouve son pendant dans les jeux de l'amour et du hasard si la femme sait s'y prendre. Le phénomène de la « cristallisation » décrit par Stendhal **[26]** montre que la naissance de l'amour est tributaire d'une période de latence au cours de laquelle une femme avisée sait séduire autant par son absence que par ses attraits. C'est ainsi que les « ravages » qu'une femme commet parmi les hommes sont des messages de victoire adressés en dernière instance à sa mère, – à une mère qui fait en général la sourde oreille... et alors tout est à recommencer.

Récapitulation

11 Freud, dans ses deux théories de la séduction, s'est concentré sur quelques aspects essentiels du problème. Laplanche, après une évaluation critique minutieuse des conceptions freudiennes, est parvenu à présenter une théorie qui assoit la psychanalyse sur des fondements consolidés. Malgré leurs efforts conjugués, la théorie de la séduction reste néanmoins inachevée.

En effet, ils se sont intéressés au premier et au deuxième type de séduction (respectivement entre enfants, et entre adulte et enfant), mais ont tous deux négligé le troisième type, la séduction qui a lieu entre deux adultes. Ils se sont focalisés sur l'articulation entre séduction et autoérotisme, et entre autoérotisme et narcissisme, mais ils ont négligé l'articulation entre séduction et narcissisme, que l'observation des adultes nous offre de manière privilégiée.

Aborder la séduction à partir de la pratique du maquillage – ce qui peut paraître anodin – nous a ouvert des perspectives nouvelles sur la théorie de la séduction. La séduction n'est pas monolithique. Nous avons proposé d'y distinguer des étapes que nous avons représentées sous forme de diagramme. La femme au miroir arpente ce diagramme dont les différentes stations se répondent. C'est à une nouvelle avancée de la théorie de la séduction, et même de la psychologie de l'amour, à quoi nous croyons être parvenue. ▣

Références

[1] AUFFRET, Séverine : (1984) *Nous, Clytemnestre*, Paris, éd. Des Femmes.

[2] AZAR, Amine : (2002) « *Malèna*... ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 46-59. (→ p. 58 pour le maquillage.)

[3] AZAR, Amine : (2004) « La sexualité féminine réduite à quelques axiomes », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2004 1016, oct. 2004, 18 p. Repris in 'Ashtaroût, cahier hors-série n°6, décembre 2005, pp. 42-57. (→ §3 pour la chirurgie esthétique.)

[4] AZAR, Sandra : (2004) *Les Soins de beauté en tant que transaction entre mères & filles, étude psycho-sociologique appuyée sur un questionnaire et des techniques projectives*, Mémoire de D.E.A. en psychologie, Université Saint-Esprit de Kaslik, 2004, in4°, VII+127 p.

[5] FENICHEL, Otto : (1936) « The symbolic equation : Girl = Phallus », repris in *Collected Papers, second series*, New York, Norton, 1954, pp. 3-18.

[6] FREUD, Sigmund : (1895 [1950*a*]) *Entwurf* – Projet de psychologie scientifique, trad. franç. in *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, [1]1956, [2]1969, in-8°, VII+424 p. (Cas *Emma*, pp. 364-366.)

[7] FREUD, Sigmund : (1894-1899) *La Première théorie des névroses*, préface de Jacques André, Paris, PUF, collection Quadrige n°195, petit in-8°, XVIII+186 p. (Ce volume reproduit le tome III des *OCF*.)

[8] FREUD, Sigmund : (1905*d*) *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, nouvelle trad. franç. de Philippe Koeppel Paris, Gallimard, Folio-Essais n°6, in-12, 1985, 215p.

[9] FREUD, Sigmund : (1914*c*) « Pour introduire le narcissisme », trad. franç. in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 81-105.

[10] FREUD, Sigmund : (1923*e*) « L'organisation génitale infantile (à intercaler dans la théorie de la sexualité) », trad. franç. in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 113-116.

[11] FREUD, Sigmund : (1925*j*) « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes », trad. franç. in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 133-132.

[12] FREUD, Sigmund : (1931*b*) « Sur la sexualité féminine », trad. franç. in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 139-155.

[13] FREUD, Sigmund : (1933*a*) « La féminité », 33e conférence des *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, nouv. trad. franç., Paris, Gallimard, Folio-Essais n°126, 1989, pp. 150-181.

[14] GRIMM, Jacob & Wilhelm : (1812) « Dornröchen / La Belle au Bois Dormant », et « Sneewittchen / Blancheneige », in *Kinder- und Hausmärchen*, tome Ier ; trad. franç. in *Contes*, Paris, Gallimard, Folio n°840, 1976, pp. 138-157.

[15] LACAN, Jacques : (1949) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 93-100.

[16] LACAN, Jacques : (1973) « L'étourdit », in *Scilicet*, n°4, Paris, Seuil, 1973, pp. 5-52, [*cf.* p. 21], repris in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 449-495, [*cf.* p. 465).

[17] LACAN, Jacques : (1975) « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », in *Scilicet*, n°6/7, Paris, Seuil, 1976, pp. 5-63. – Cf. p. 14 :

→ « J'ai assez d'expérience analytique pour savoir combien la relation mère/fille peut être ravageante. »

[18] LAPLANCHE, Jean : (1970) *Vie & mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Champs n°25, 1977, in-12, 219p.

[19] LAPLANCHE, Jean : (1987) *Nouveaux Fondements pour la psychanalyse – la séduction originaire*, Paris, PUF, Quadrige n°174, in-8°, 1994, 207p.

[20] LESSANA, Marie-Magdeleine : (2000) *Entre mère et fille : un ravage*, Paris, Pauvert ; rééd. Hachette / Pluriel.

[21] MALINOWSKI, Bronislaw : (1923) « The problem of meaning in primitive languages », in C.K. Ogden & I.A. Richards (1923), *The Meaning of meaning*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972, XXIV+363 p., pp. 397-336. (Sur la *communion phatique*, → p. 315.)

[22] MAUPASSANT, Guy de : (1889) *Fort comme la mort*, introduction et notes de Marie-Claire Banquart, Paris, LGF, Livre de Poche n°1084, 1989, in-12, 320 p.

[23] NOBOKOV, Vladimir : (1955) *Lolita*, nouvelle trad. franç. de Maurice Couturier [2001], réédition, Paris, Gallimard, Folio n°3532, 2004, in-12, 553 p.

[24] PERRAULT, Charles : (1696) « La Belle au Bois Dormant », *Contes*, textes établis et présentés par Marc Soriano, Paris, GF-Flammarion n°666, 1991, pp. 247-257.

[25] SPITZ, René A. : (1965) *De la Naissance à la parole – la première année de la vie*, trad. franç. Paris, PUF, in-8°, 1968, XII+311 p. & VIII planches.

[26] STENDHAL : (1822) *De l'Amour*, éd. présentée, établie et annotée par V. Del Litto, Paris, Gallimard, Folio n°1189, 1989, in-12, 565 p. (→ Sur la cristallisation, voir le chap. 6 de la Ire partie, ainsi que le fragment complémentaire, pp. 355-367.)

[27] STOLLER, Robert : (1968) *Recherches sur l'identité sexuelle*, trad. franç. de Monique Novodorsqui, Paris, Gallimard, 1978, 407 p. (→ chap. 8 & 9)

[28] THOMPSON, Stith : (1946) *The Folktale*, Berkeley, University of California Press, in-8°, 1977, X+510 p.

[29] WINNICOTT, D.W. : (1967) « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », trad. franç. in *Jeu & Réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 153-162.

◉

Additif

[30] GARY, Romain : (1960) « Qu'advient-il du visage humain ? », trad. franç. in *L'Affaire homme*, Paris, Gallimard, Folio n°4296, 2005, pp. 69-78. (Article remarquable et plus que jamais d'actualité, mais repéré trop tard pour en tirer parti.)

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Hommage à Jean Laplanche, pp. 160-188
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Sexe, Symbole & Inconscient
– L'Hominisation au point de vue psychanalytique –

◈ *Causeries du vendredi 18 mars & du vendredi 1er avril 2005, données au Pinacle de Beyrouth.*

Version écrite amplifiée.

La discussion intitulée : « Lacan & Freud, Lévi-Strauss & nous », n'est pas reprise ici faute de place.

1. Durée & simultanéité
2. La 1ère Instauration & sa répétition
3. La scolastique freudienne
4. Anachronisme & impersonnalité
5. La pulsion sexuelle est la pulsion par excellence
6. La chose freudienne
7. Le fil directeur : Instinct *versus* Pulsion
8. Les deux temps de l'étayage : Succion & suçotement
9. La naissance du symbole au « temps auto- »
10. Une parenthèse : l'objet petit *a*
11. La double articulation référentielle
12. Les langages de la pulsion sexuelle
13. Le *clinamen* freudien
14. Un faux problème : Pourquoi le refoulement porte-t-il seulement sur des représentations à contenu sexuel ?
15. Le chaînon manquant : la sexualité infantile
16. L'écharde dans la chair
17. Les messages énigmatiques
18. En résumé

%

Durée & simultanéité

1 Du point de vue de la paléontologie, les processus de l'hominisation, ou *anthropogenèse* (en allemand *Menschwerdung*), sont apparus *peu à peu* et sont tributaires de trois types de transformations **[74][89]** :

1/ Les transformations morphologiques découlant de la station debout (forme du crâne, taille du cerveau, élargissement du thorax et du bassin, libération des mains, etc.).

2/ Les transformations psychiques découlant de l'apparition de la pensée conceptuelle (acquisition du langage articulé, fabrication d'outils, production du feu, enterrement des morts, œuvres plastiques, etc.).

3/ Les transformations de la vie communautaire, où la période de l'enfance est considérablement allongée (éducation), où l'effort devient collectif (coopération), où un nouveau type de relations sexuelles se substitue à la période de rut (parenté), et où des institutions sociales se substituent progressivement aux processus de satisfaction instinctuelle **[10]** (législation et systèmes de valeurs esthétiques, morales et religieuses).

Un spécialiste de la préhistoire estime que :

> Il est patent aujourd'hui que les différentes composantes du complexe humain ont évolué chacune à son rythme propre, certaines plus rapidement que les autres. **[9*a*]**

Le même ajoute que les faits – qui sont têtus – ne cessent d'apporter la contradiction aux plus belles théories, de sorte que **[9*b*]** :

> En préhistoire, les structures d'encadrement trop bien assujetties craquent de toutes parts, certes l'ossature principale subsiste mais la façade, l'aménagement intérieur, le décor ne cessent d'être bouleversés par la multiplication des découvertes et la moisson des contradictions.

L'ossature principale, ce sont les trois types de transformations que j'ai énoncées. Du point de vue des préhistoriens, les processus de l'hominisation

sont multiples, et ils ont évolué pendant deux ou trois millions d'années selon des rythmes différents, voire contradictoires.

À cette conception, très largement partagée, s'oppose celle de Claude Lévi-Strauss qui a estimé, à un moment donné de sa réflexion, que le monde s'est mis à signifier tout d'un coup, à l'articulation *Nature/Culture* **[52*a*]**. Autrement dit, que le passage de la nature à la culture s'est produit par un saut brusque avec l'apparition de la pensée symbolique :

> C'est dans ce caractère relationnel de la pensée symbolique que nous pouvons chercher la réponse à notre problème. Quels qu'aient été le moment et les circonstances de son apparition dans l'échelle de la vie animale, le langage n'a pu naître que tout d'un coup. Les choses n'ont pas pu se mettre à signifier progressivement. À la suite d'une transformation dont l'étude ne relève pas des sciences sociales, mais de la biologie et de la psychologie, un passage s'est effectué, d'un stade où rien n'avait un sens, à un autre où tout en possédait.

Pour Lévi-Strauss, c'est la pensée symbolique qui instaure l'échange régulé, en ce qui concerne la parenté, par la prohibition de l'inceste **[51*a*]**. Mais à peine s'est-il exprimé ainsi, que par diverses manœuvres rhétoriques il s'est employé à se rétracter **[51*b*][60*a*]**. Au fond, il est moniste.

Au champ freudien, ceux qui se sont intéressés au problème de l'hominisation ne sont pas très nombreux. S'inspirant de la démarche de Freud, dans la lignée de pensée de *Totem & Tabou* (1912-1913) et de *L'Homme Moïse & la religion monothéiste* (1939*a*), ils ont adopté le point de vue *évolutif*. Citons parmi les plus remarquables : Géza Róheim **[78]**, René Arpad Spitz **[81][84] [85]**, Gérard Mendel **[62][63]**.

À ce courant très largement prévalent s'oppose néanmoins un autre point de vue, de sorte que le clivage de tantôt (entre durée et simultanéité) se retrouve aussi chez les psychanalystes, comme il se trouve d'ailleurs au sein de la pensée de Freud et de Lévi-Strauss eux-mêmes. C'est cet autre point vue (minoritaire) que je voudrais exposer, argumenter et faire prévaloir.

La 1ère Instauration

& sa répétition

2 Il est à présumer qu'il faut concevoir l'hominisation en termes d'instauration **[80]**. Il est sans doute vrai que les conditions de cette instauration nous restent en grande partie inconnues, – ni la paléontologie, ni la génétique, ni les disciplines connexes n'ayant encore dit là-dessus leur dernier mot. Néanmoins, les chercheurs appartenant à ces disciplines variées sont du moins convaincus qu'une partie de cette instauration n'est pas congénitale **[74][81]**.

Et, en effet, même aujourd'hui, le nouveau-né ne devient un être humain à part entière, *mon prochain* (en allemand *Nebenmensch*), qu'après la naissance, et cela à condition que sa croissance ne subisse pas d'aléa dirimant. Pensons, aux enfants « hospitalistes » de Spitz **[85*a*]**, aux enfants sauvages et aux autistes, par exemple. Dans ces cas, quelque chose – l'hominisation justement – n'a pas eu lieu, si ce n'est trop imparfaitement.

C'est dire que l'hominisation se répète en partie sous nos yeux à l'occasion de chaque naissance. L'idée n'a rien d'original, elle est partagée par les profanes aussi bien que par les spécialistes **[74*a*][81]**. En conséquence, il ne s'agit pour nous, en tant que psychocliniciens, que de voir et de décrire, avec toute la précision possible, la part de cette instauration périnatale.

Or, du point de vue où je me place, l'hominisation en son essence se serait faite tout d'un coup, et serait tributaire de l'instauration simultanée et coordonnée de la *sexualité*, du *symbole* et de l'*inconscient*. Ce phénomène de type mutatif se serait sans doute produit à l'aube de l'espèce des *Hominiens*, au moment où elle s'est scindée en deux branches, les *Australopithèques* et les *Hominidés* dont nous descendons.

Dès le début de mon enseignement j'ai introduit un néologisme pour faire référence à ce que je place au fondement de la formation académique du psychoclinicien. J'ai dit qu'en psychoclinique, la *sexualité*, la *fonction symbolique & l'inconscient* sont notre « trirhème » **[3*a*]**. J'avais énoncé ce point de vue de manière dogmatique et sans l'argumenter. Cette fois je veux recourir à un procédé démonstratif. En effet, pour avancer avec une apparence de raison que la

sexualité, la fonction symbolique & l'inconscient sont notre « tri-rhème », il faudrait montrer leur instauration simultanée et coordonnée chez le sujet qui fait l'objet de notre discipline.

Dans ses *Trois Traités sur la Sexualthéorie* **[14],** l'instauration de l'hominisation au point de vue où je me place a déjà été décrite par Freud (1905*d*) avec une approximation à peu près satisfaisante, mais non sans quelques maladresses aussi bien conceptuelles que terminologiques. C'est pourquoi la lecture de Freud demeure pour nous un passage obligé en même temps qu'une tâche ardue et délicate. Un maître de lecture est indispensable. Le meilleur en ce domaine – qui est sans conteste le Pr Laplanche – nous servira de guide. En effet, durant toute sa carrière, Laplanche s'est consacré à la triple tâche : **1/** de dégager de l'œuvre freudienne sa terminologie explicite et implicite, officielle et officieuse, **2/** d'en suivre les arêtes et les ruptures au cours de son évolution intellectuelle, et **3/** de l'éditer en langue française dans une traduction complète, homogène et fiable.

La scolastique freudienne

3 Ce qui suit appartient à la scolastique freudienne. Je ne répugne pas à utiliser cette expression décriée.

Dans l'antiquité, les philosophes embrassaient la Sagesse en pratiquant des exercices spirituels **[18]**. De manière analogue, nous nous formons à la psychoclinique en pratiquant des exercices de lecture freudienne.

Par « scolastique freudienne » j'entends tout à fait la même chose que ce que Lacan dénommait *« la discipline du commentaire »* **[28***a***]**, c'est-à-dire un travail scolaire sur les textes. Un travail sérieux et appliqué, qui a recours à la citation, à la paraphrase, et au commentaire simple et composé. À ceci près que ce n'est pas un travail d'exégèse ou d'herméneutique mis au service d'une prédication. La lecture de Freud n'est pas celle d'un doctrinaire par un affidé ; c'est celle d'un clinicien, par un autre clinicien. L'expérience du divan nous est commune et sert de pierre de touche pour toutes nos spéculations.

Dans un autre texte, contemporain de celui du « tri-rhème » , j'avais témoigné de mon tourment de jeune homme de vingt ans devant les apories freudiennes, au point d'avoir été tenté de changer d'orientation **[4***a***]**. Ce qui m'avait redonné courage, y disé-je, ce fut coup sur coup la publication des quatre ouvrages suivants :

– Gérard Mendel (1968) : *La Révolte contre le père*
– Jean Laplanche (1970) : *Vie & mort en psychanalyse* **[39]**
– Serge Viderman (1970) : *La Construction de l'espace analytique*
– Conrad Stein (1971) : *L'Enfant imaginaire*

À cette époque, Lacan sévissait avec toute-puissance contre une confrérie sclérosée. Il avait sans doute raison de bousculer, de renverser et même de briser quelques meubles, mais les siens avaient une existence virtuelle qui ne me convenait pas, et le style de son enseignement m'était tout à fait antipathique. Les maîtres que je m'étais choisis étaient sans allégeance lacanienne ou s'en étaient dégagés. Néanmoins, aucun ne considérait ses « frayages » comme *nuls & non avenus* ou s'en détournait avec indifférence.

Ce sont donc ces maîtres qui me convainquirent de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. C'est dans leurs livres – qui n'ont pas pris une ride – que j'ai appris à lire Freud, et que cette lecture, pour être profitable, devait être lestée de l'expérience conjointe du divan, du fauteuil et de l'écritoire. Je ne doute pas que ces livres ne puissent vous rendre service à vous aussi. En tout cas, je me propose de le montrer pour celui du Pr Laplanche.

Vie & mort en psychanalyse **[39]** reprend un cycle de six conférences prononcées à l'Université de Montréal au cours du premier trimestre de 1968. Ces conférences étaient consacrées deux à deux aux trois thèmes suivants : la *sexualité*, le *Moi*, et la *pulsion de mort*. Elles sont précédées d'une introduction où Laplanche résume de manière cursive les principes de sa lecture de Freud. Principes exposés de manière étendue en deux articles contemporains **[37] [38]**. Nous allons pratiquer une lecture sélective des deux premières conférences de *Vie & mort en psychanalyse*, celles qui concernent la sexualité.

En tant que lecteurs profanes nous avons une fâcheuse tendance à sauter aux conclusions, et il est bien vrai que la meilleure manière de lire certains livres est de le faire à rebours, en commençant par la

fin. Les bons livres se lisent autrement. Ce sont leurs premières pages qui recèlent la plus grande densité et la moelle la plus substantifique. Puis c'est le cheminement de la pensée, dans tous ses accidents de parcours, qui comporte la plus grande part d'enseignement. Tandis que la conclusion, sans être tout à fait contingente, recèle une sorte de ressort, de tremplin, qui relance le problème en des termes neufs et préside à de nouvelles recherches [1]. À cet égard il n'est pas contestable que *Vie & mort en psychanalyse* ne soit un bon livre, un grand livre.

Dans ce qui suit, les extraits du livre de Laplanche seront imprimés en caractère « Abadi maigre », et les citations de Freud en caractère « **Abadi gras** ». Les *italiques* sont d'origine, alors que ce qui se trouve souligné l'est par moi, et cela pour les besoins de mon propre commentaire. Lequel commentaire est imprimé en caractère « Garamond ». Quand il m'arrivera d'intervenir dans les textes cités, ces interventions seront insérées en Garamond et entre deux <crochets coudés>. Quant aux [crochets droits], le Pr Laplanche les utilise pour insérer lui-même ses propres interventions au cours des citations de Freud qu'il commente.

Anachronisme
& impersonnalité

4 Dans ce qui suit, je ne revendique pas la moindre prétention à l'originalité. Mon objectif – qui est de décrire l'instauration simultanée et coordonnée de l'inconscient, de la sexualité & de la fonction symbolique chez le sujet qui fait l'objet de notre disciple – sera atteint grâce à la lecture assistée **[2*b*]** du commentaire des *Trois Traités sur la Sexualthéorie* de Freud **[14]** par Laplanche **[39]**.

Il faut néanmoins signaler qu'un commentaire de textes est nécessairement entaché d'un certain anachronisme, et qu'il faut l'assumer. Nous sommes en 2005, et nous nous penchons sur des textes qui remontent à 1905 (pour Freud) et 1970 (pour Laplanche) comme si nous étions contemporains. Cependant, que ce soit dans le vocabulaire, dans la manière de formuler les problèmes ou dans l'argumentation, l'évolution de la pensée de Freud et celle de Laplanche, combinée à l'air du temps, sciemment ou non, infiltrera nécessairement mon propos.

À titre d'exemple, il est de fait que Laplanche utilise en 1970 le terme d'instauration **[39*a*]**, mais il l'applique seulement à la sexualité, alors que l'instauration qui m'intéresse ici est celle de la sexualité, du symbole & de l'inconscient conjointement. Le même terme indique donc un changement de problématique, le passage d'une conception restreinte à une conception généralisée du sujet qui fait l'objet de la psychanalyse. Cela ne veut nullement dire que Laplanche ne relie pas la genèse de la sexualité à celle du symbole et à celle de l'inconscient. Au contraire ; mais s'il le fait effectivement au cours de son argumentation, il n'en fait pas l'objet de sa problématique, du moins en 1970. Et cependant, trois pages plus loin il évoque le « processus d'humanisation » **[39*b*]**, ce qui montre assez que cette problématique est bien, dès cette époque, à l'horizon de sa pensée. Par la suite, il utilisera l'expression de *« situation anthropologique fondamentale »* pour souligner cet aspect-là.

Pour ma part, je préfère toutefois parler de l'hominisation comme événement plutôt que comme processus pour insister sur l'aspect de simultanéité que je conçois entre les trois genèses (de la sexualité, du symbole & de l'inconscient). Cela ne veut pas dire que cet événement est ramassé en un instant ponctuel et insécable. Comme le dit Laplanche **[39*c*]**, et comme on le verra amplement tout à l'heure, cette instauration se fait selon un rythme en deux temps, asservi à l'après coup. Cette instauration est scandée en effet par un *« trop tôt »* et un *« trop tard »* n'appartenant pas à la durée, ce qui fait qu'elle n'a absolument plus rien à voir avec le temps chronologique mesuré par les montres suisses.

Les deux remarques que je viens de faire au sujet de la discipline du commentaire – à savoir la modestie du propos et son nécessaire anachronisme – convergent sur une conception particulière du travail intellectuel où la personnalité des artisans se dissout

[1] Comp. avec le schéma que propose Karl Popper **[77]**, qui est, dans le domaine de la philosophie des sciences, l'un des contempteurs de la psychanalyse parmi les plus exaltés.

dans l'élaboration de l'œuvre commune [1]. Il n'y a plus de nom propre qui tienne, mais une appartenance à une « école » de pensée. C'est cela aussi que vise l'expression de *« scolastique freudienne »* que j'ai tout à l'heure utilisée. Autrement dit, c'est le champ freudien et l'école freudienne sans noms propres, ni majuscules, ni italiques, ni guillemets, ni exceptions :

> S'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle. **[32*a*]**

La pulsion sexuelle
est la pulsion par excellence

5 Le point de départ de l'exposé de Laplanche ce sont donc les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* publiés par Freud en 1905 **[14]**, texte fondamental et résolument innovateur, nous dit Laplanche. Il passe rapidement sur les remaniements encourus au fil des multiples rééditions de ce livre montrant l'importance qu'y attache Freud et les strates du texte qui nous signalent l'évolution et l'enrichissement de la *Sexualthéorie*. Il note toutefois que Freud a raté le dernier tournant et qu'il est allé se planter dans le décor.

Le dernier tournant est celui de l'apport d'Éros et de la pulsion de mort à la *Sexualthéorie*. Ce tournant, Freud n'est pas parvenu à l'inscrire dans le texte de son livre, tout au plus a-t-il pu le signaler en note. Il n'est pas non plus parvenu – même dans son écrit ultime intitulé *Abrégé de psychanalyse* (1940*a* [1938]) **[15]** – à proposer une synthèse qui intègre cet apport à sa première conception. Pourquoi donc ?

Laplanche ne se fait pas prier pour répondre. Et il n'a aucun embarras pour rompre d'emblée une lance avec Freud. Dans le domaine de la science, il n'est pas du genre à arrondir les angles quand il s'agit de débattre. La lecture que propose Laplanche de Freud ne consiste pas à le *« secourir »* ou à le *« sauver »*. La pratique de la lecture dont il donne l'exemple est celle d'un combat de gladiateurs. Il faut faire *grincer* un texte et non pas *huiler* ses articulations.

D'emblée Laplanche expose son différend. Il estime que la pulsion sexuelle est la « pulsion *par excellence* », et que **[39*d*]** :

> *C'est la sexualité qui représente le modèle de toute pulsion et probablement la seule pulsion au sens propre du terme*.

Cette thèse a pour conséquence immédiate de pulvériser le dualisme pulsionnel qui constitue le fonds de commerce intellectuel des psychanalystes. Dire qu'il n'y a qu'une seule pulsion au sens propre du terme, c'est retirer le tapis sous les pieds de ceux qui croient au dualisme pulsionnel. Du coup, c'est la banqueroute. – Poursuivons la lecture de l'exposé de Laplanche :

> Et s'il est bien vrai que, après <le tournant de> 1920, Freud propose et soutien une théorie qui englobe *deux types* de pulsions et rattache la sexualité à l'un d'entre eux, à cette force biologique, voire cosmologique, qu'il nomme alors Éros, c'est là que notre thèse semblera être ouvertement en contradiction avec la pensée freudienne, mais c'est là aussi, précisément, que les difficultés surgiront dans l'œuvre même de Freud.

Il ne faut pas en conclure que Laplanche remet en question l'opposition d'*Éros* avec la *pulsion de mort*. Il pense seulement que cette opposition se place ailleurs que sur le plan pulsionnel, et il propose en conséquence de reformuler le problème sur un autre terrain.

Bousculons l'ordonnance du livre, laissons filer ses pages à toute allure, sautons de la page 20 à la page 188. Nous y trouverons le parcours du livre schématisé sous forme de deux colonnes mises en regard où se trouvent rangés les *« termes constituant les couples d'opposition constants »* de la pensée freudienne. La sexualité s'y trouve placée dans la même colonne que la pulsion de mort, et le Moi dans la colonne opposée. Car, nous dit Laplanche, « la pulsion de mort n'a pas d'énergie propre. Son énergie c'est la libido. » Mais si l'on fait passer une ligne généalogique reliant les termes dérivés à partir du même filon, c'est un « étrange chiasma » qui se dessine alors, montrant la

[1] Comp. avec l'impersonnalité du *« troisième royaume »* de Gottlob Frege ou du *« World 3 »* de Karl Popper **[74] [75]**, comme avec l'anonymat (à une exception près) des contributions à la revue *Scilicet*, organe de feu l'École Freudienne de Paris.

continuité de la pulsion de mort à partir du Moi, et celle d'Éros à partir de la sexualité.

La chose freudienne

6 Quelle énigme est-ce là ?
C'est la lecture attentive des *Trois Traités sur la Sexualthéorie* qui doit débrouiller ces pistes. S'il y a trois traités c'est que le livre comporte bien trois parties. La 1re est consacrée aux *aberrations sexuelles*, la 2e à la *sexualité infantile*, et la 3e aux *reconfigurations de la puberté*. Mais si l'on se penche sur chaque partie pour essayer de reconstituer une table détaillée des matières, on est presque tenté de donner sa langue au chat. Sans doute, estime Laplanche, cette complexité est-elle due, pour une part, aux interpolations datant des éditions successives du livre. Une autre raison prédomine cependant :

> ... mais de plus, il existe une sorte de superposition de différents types d'ordonnances : un plan qu'on peut nommer heuristique (suivre la genèse de la découverte psychanalytique elle-même), un plan polémique (détruire la conception commune de la sexualité), un plan génétique (en suivre l'apparition chez l'individu humain).

Laplanche suivra tour à tour ces différents plans selon les besoins de son exposé. Mais il saisit cette occasion au passage pour dire un mot de plus du plan heuristique :

> ... <chez Freud> le mouvement de la pensée, le plan heuristique, suit, comme dans toute pensée véritablement profonde, le mouvement de la « chose même » : vérité qu'il revient à Hegel d'avoir explicitée.

Laplanche révèle dans ce passage l'intérêt qu'il y a à lire Freud et à scruter attentivement le mouvement de sa pensée. Il ne s'agit pas de s'initier à une doctrine. C'est la « chose freudienne » qui nous intéresse. Notre préoccupation majeure en lisant Freud est d'y trouver des lumières susceptibles d'éclairer notre pratique, notre expérience de la clinique.

Le pari est de considérer que Freud est un penseur profond. Beaucoup y répugnaient. Mais nous pensons que ce pari a été tenu par Lacan dès le début des années cinquante **[28]**, et que depuis nous ne cessons d'en recueillir des retombées substantielles. En tant qu'élève de Lacan, Laplanche en a très tôt pris acte. En tant qu'élève d'Hyppolite – qui introduisit la pensée de Hegel à l'Université française – il sut en énoncer le principe dans les termes appropriés, empruntés à Hegel. Sur *« la chose même »* – en allemand *« die Sache selbst »* – on se reportera en effet à *La Phénoménologie de l'esprit* dans la traduction française de Jean Hyppolite **[20*a*]**. C'est là qu'on trouvera le jeu de mots sur *« chose »* et *« cause »* que Lacan a souvent mis à contribution. Rappelons au passage que c'est sous la bannière de la *« chose freudienne »* que Lacan a placé le sens exact de son retour à Freud en une conférence célèbre, amplifiée en un écrit encore plus célèbre **[28]**.

Le fil directeur : Instinct versus Pulsion

7 Lire les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* se révèle donc être une tâche particulièrement ardue. Comme Thésée lorsqu'il s'est aventuré dans le labyrinthe à la recherche du Minotaure, il faut nous munir nous aussi d'un fil d'Ariane. Le fil conducteur que Laplanche nous propose de saisir pour cheminer à travers les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* est un couple de termes opposés auxquels Freud a eu lui-même constamment recours tout au long de son cheminement intellectuel : Instinct *versus* Pulsion, en allemand Instinkt *versus* Trieb.

Tout à l'heure je me suis reporté aux deux colonnes par lesquelles Laplanche a tenté de schématiser à la fin de son livre le parcours de son exposé. Il saute aux yeux qu'il y manque justement ce couple-là. C'est qu'il faut comprendre que ce couple-là ne peut y trouver de place, il y est *inclassable*, et ne pourrait se mettre qu'en travers du tableau.

Entre *Instinct* et *pulsion* il y a un chassé croisé qui représente le grand X de la pensée psychanalytique. Laplanche s'est saisi de ce fil conducteur dès le début de sa carrière d'enseignant et ne l'a plus lâché. À chaque tour de spire que sa pensée ait parcouru depuis, il est constamment revenu en surplomb à ce couple-là, à témoin la causerie qu'il a encore récemment accordée au groupe de psychanalystes agrégé à la revue *Adolescence* **[46]**.

Laplanche débute par une remarque de bon sens qui nous met en garde de traduire le *« Trieb »* alle-

mand par *« instinct »*, sans quoi nous tomberions dans d'inextricables confusions. À titre d'exemple il renvoie à la *Standard Edition* orchestrée par Strachey où cette confusion oblige le traducteur anglais à des contorsions comiques. En revanche, en distinguant soigneusement la pulsion sexuelle de l'instinct animal il devient possible d'instruire une comparaison en règle entre eux. Laplanche expose d'abord les *analogies*, puis les *différences*, et il finira par conclure qu'il existe en psychanalyse une *« dérivation »* de l'un à partir de l'autre, en un sens tout à fait particulier du terme. Commençons par leur analogie.

Dans son étude métapsychologique intitulée « Pulsion & destins de pulsions » **[15]**, Freud (1915*c*) propose de décrire les pulsions sous quatre aspects : la poussée, le but, l'objet, et la source. Mais cet écrit, en se plaçant à un haut niveau d'abstraction, nous enferme en un piège. La pulsion y est décrite dans ce qu'elle a de ressemblance avec l'instinct. Cette erreur est renforcée par les éthologistes modernes (de l'école de Lorenz), lesquels reprennent volontiers le modèle hydraulique utilisé par Freud. Ainsi l'analogie entre pulsion sexuelle et instinct animal tourne-t-elle à la confusion. Or cette confusion se retrouve dans la conception courante (populaire) de la sexualité. C'est donc à juste titre que Freud expose, dès le début des *Trois Traités sur la Sexualthéorie*, la conception populaire de la sexualité et prévient qu'il va entreprendre dans son ouvrage sa démolition systématique. À cet égard, Laplanche propose de réinterpréter le plan général de cet ouvrage de la manière suivante **[39*d*]** :

> Si nous faisons maintenant retour au plan des *Trois essais*, nous comprenons mieux, désormais de quelle façon ce plan se façonne, en son mouvement, sur l'objet même <cf. Hegel> de l'ouvrage : tout ce plan se comprend en fonction d'une certaine « destruction » (peut-être au sens d'une *« Aufhebung »* hégélienne) de cette image « populaire » – mais aussi biologisante – de la sexualité. Trois chapitres, rappelions-nous tout à l'heure : « les aberrations sexuelles », et l'on pourrait donner en sous-titre à ce premier chapitre l'*instinct perdu*. Deuxième chapitre : « la sexualité <infantile> [1] », et nous commentons : *genèse de la sexualité humaine*. Enfin troisième chapitre : « les remaniements de la puberté » ; peut-être, pourrait-on dire, en un certain sens : l'instinct retrouvé ? Sans doute, mais retrouvé à un autre niveau. Plutôt que retrouvé nous préférons proposer provisoirement une formule comme : l'*instinct mimé*.

– Le 1er *Traité* consacré aux aberrations sexuelles sert à remettre en question l'analogie entre instinct & pulsion à propos du *but* et de *l'objet*. Il sert également à montrer que la sexualité dite « normale » de l'adulte est le résultat précaire d'un parcours accidenté. (**[39]**, p.29)

– Passant au 2e *Traité*, Laplanche y choisit un passage central où Freud définit la spécificité de la sexualité infantile par ses trois caractères principaux **[14*a*]** :

> Le suçotement [pris comme modèle de la sexualité orale] nous a fait connaître les trois caractères de la sexualité infantile. Celle-ci se développe *en s'étayant* sur une fonction corporelle essentielle à la vie ; elle ne connaît pas encore d'objet sexuel, elle est *autoérotique*, et son but est déterminé par l'activité d'une *zone érogène*.

Et il se met en devoir de commenter chacun des trois termes utilisés par Freud : *étayage*, *autoérotisme*, et *zone érogène*.

Les deux temps de l'étayage :
succion & suçotement

8 Laplanche aborde l'étayage avec quelques remarques terminologiques. Puis il montre que, dans la pensée de Freud, le rôle fondamental dévolu à cette notion dans la genèse de la sexualité avait partiellement échappé aux lecteurs de Freud. L'idée essentielle est celle-ci **[39*e*]** :

> ... ce qui est décrit comme étayage c'est un *appui, à l'origine*, de la sexualité infantile sur l'instinct.

– Et l'instinct est bien spécifié par Freud comme étant une fonction essentielle à la vie. C'est pourquoi Laplanche fait aussitôt remarquer que :

> Avec *l'étayage de la pulsion <sexuelle> sur la fonction <biologique>* il ne s'agit pas d'une genèse abstraite, d'une déduction quasi métaphysique, mais d'un processus qui est décrit avec la plus grande précision sur

[1] Je restitue ce mot manquant. *(Aa)*

l'exemple qui en demeure l'archétype, celui de l'oralité. Dans l'oralité, nous est-il montré, on peut dégager deux temps : celui de la succion du sein, puis celui qui se caractérise par le « suçotement », bien différent de la succion.

Et Laplanche se met en devoir de décrire en détail ces deux temps, en décomposant chacun selon les quatre coordonnées convenues : la *poussée*, la *source*, l'*objet* et le *but*. Ainsi la différence entre l'instinct (succion) et la pulsion (suçotement) apparaîtra dans un contraste saisissant. Mais avant de citer le commentaire de Laplanche, je voudrais souligner que les deux temps distingués, celui de la succion et celui du suçotement, sont une distinction « logique » **[25]** et non pas « chronologique », ils ne sont pas alignés dans la durée. On le verra bien tout à l'heure puisque, pour passer de l'un à l'autre, Laplanche utilisera justement les expressions : *« en même temps »* et *« parallèlement »*. Écoutons le **[39*f*]** :

Au premier temps, celui de la succion du sein dans l'alimentation, nous sommes en présence d'une fonction <biologique> ou, pour reprendre les distinctions rappelées plus haut, d'un comportement instinctuel complet, si complet, nous l'avons vu, que c'est justement la faim, le comportement alimentaire, que la « conception populaire » se donne comme *le modèle de tout instinct*. Un comportement instinctuel avec sa « poussée », et cette fois-ci nous serions mieux en mesure de préciser ce qui se cache derrière cet « X » énergétique, nous sommes capables à la suite des psychophysiologistes de rapporter à tel déséquilibre humoral ou tissulaire cet état de tension qui correspond subjectivement à l'impression de faim. Donc une « poussée », une accumulation de tension ; une « source » aussi, disons le système digestif, avec, de façon plus localisée et plus spécialisée, des points où est spécialement ressentie l'appétence. Nous avons l'apport d'un « objet » spécifique... Allons-nous dire que c'est le sein ? eh bien, non ce n'est pas le sein qui procure la satisfaction, mais la nourriture, le lait. Enfin un processus tout monté ou « but », le processus de la succion que des observateurs <cf. par exemple Spitz **[85]**> se sont attachés à décrire avec beaucoup de précision : recherche du mamelon, tétée, relâchement de la tension, apaisement.

Or le point crucial, c'est qu'en même temps que ce fonctionnement alimentaire se satisfaisant de la nourriture commence à apparaître un processus sexuel. Parallèlement à l'alimentation, il y a <la poussée qui se traduit par l'> excitation des lèvres et de la langue par le mamelon et le flux de lait chaud. Cette excitation est d'abord modelée sur la fonction au point qu'entre les deux, il est à peine possible au départ de saisir une différence. L'objet ? Il semble être fourni au niveau de la fonction. Sait-on encore si c'est le lait, sait-on si c'est déjà le sein ? La source ? elle est déterminée, elle aussi, par l'alimentation, puisque les lèvres font aussi partie du système digestif. Le but, lui aussi, est bien proche du but alimentaire. Finalement objet, but et source sont étroitement enserrés en une proposition toute simple qui permet de décrire ce qui se passe : « ça entre par la bouche ». « Ça » : c'est l'objet ; « entre » : c'est le but, et qu'il s'agisse du but sexuel ou du but alimentaire, le processus est de toute façon un « entrer » ; « par la bouche » : au niveau de la source se retrouve la même duplicité, la bouche est à la fois organe sexuel et organe de la fonction alimentaire.

Ainsi l'étayage consiste d'abord en cet appui que trouve la sexualité naissante, dans un fonctionnement lié à la conservation de la vie.

Pour conclure ce commentaire, Laplanche cite un autre passage des *Trois Traités sur la Sexualthéorie* consacré à l'activité orale-érotique de l'enfant **[14*b*]**. On y remarquera la manière dont Freud y désigne les deux temps. Le premier s'appellera « au début » *(Anfangs)*, tandis que le second est simplement introduit par un adverbe, « désormais » (*nun)* :

Il est aisé de voir dans quelle circonstance l'enfant a, pour la première fois, éprouvé ce plaisir qu'il cherche maintenant à renouveler. C'est l'activité initiale et essentielle à la vie de l'enfant qui l'a familiarisé avec ce plaisir, la succion du sein maternel (ou ce qui le remplace). Nous dirons que les lèvres de l'enfant ont joué le rôle de *zone érogène* et que l'excitation provoquée par l'afflux du lait chaud a été la cause du plaisir. Au début la satisfaction de la zone érogène fut étroitement liée à la satisfaction du besoin alimentaire. L'activité sexuelle s'est tout d'abord étayée sur une fonction servant à conserver

la vie dont elle ne s'est rendue indépendante que plus tard. Quand on a vu l'enfant rassasié abandonner le sein, retomber dans les bras de sa mère, et les joues rouges, avec un sourire heureux, s'endormir, on ne peut manquer de dire que cette image reste le modèle et l'expression de la satisfaction sexuelle qu'il connaîtra plus tard. Désormais le besoin de répéter la satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition.

Les deux temps dont il s'agit *(Au début... Désormais...)* doivent s'entendre comme un mouvement de dissociation. Laplanche poursuit son commentaire ainsi **[39*g*]** :

Au cours même de l'acte d'allaitement, on peut donc déceler l'étayage dans une satisfaction finale qui prend déjà l'allure de l'orgasme <notation fugitive mais précieuse, qui mériterait sans doute qu'on s'y arrête plus longuement> ; mais surtout, en un temps immédiatement ultérieur, on assiste à une séparation de l'une et de l'autre, puisque la sexualité, tout entière d'abord appuyée sur la fonction, est en même temps tout entière *dans le mouvement qui la dissocie* d'avec la fonction vitale. En effet, le prototype de la sexualité orale n'est pas succion du sein, ce n'est pas, d'une façon générale, la succion mais ce qui est dénommé par Freud, à la suite des travaux de Lindner <disponibles maintenant en français **[53]**>, *das Ludeln oder Lustschen* (en français : *suçotement*). Désormais l'objet est abandonné, le but et aussi la source prennent leur autonomie par rapport à l'alimentation et au système digestif. Avec le suçotement nous arrivons au second « caractère » annoncé plus haut, qui est aussi un « moment », étroitement lié à l'étayage qui le précède : l'autoérotisme.

La naissance du symbole
au « temps auto- »

9 À bon droit Laplanche va chercher alors dans le 3e *Traité* un passage qui résume les thèses du deuxième. C'est d'ailleurs l'un des passages les plus célèbres du livre. Lisons-le attentivement comme il le mérite **[14*d*]** :

À l'époque où la satisfaction sexuelle dans ses tout premiers commencements était liée à l'absorption des aliments [il s'agit là du temps de l'étayage], la pulsion sexuelle avait son objet sexuel au dehors du corps propre, dans le sein de la mère. Cet objet n'a été qu'ultérieurement perdu, peut-être précisément au moment où l'enfant est devenu capable de former une représentation d'ensemble de la personne à laquelle appartenait l'organe qui lui apporte une satisfaction. En règle générale, la pulsion sexuelle devient, dès lors, autoérotique [*l'autoérotisme n'est donc pas le temps primaire*], et ce n'est qu'une fois surmontée la période de latence <période qui sépare la première floraison de la sexualité, vers l'âge de cinq ans, de la puberté> que le rapport originel se rétablit. Ce n'est pas sans raison que l'enfant suçant le sein de sa mère est devenu le prototype de toute relation amoureuse. Trouver l'objet sexuel, c'est, à proprement parler, le retrouver.

Nous voilà parvenus au premier nœud de mon propos. Nous avions « assisté » à la naissance de la sexualité, nous allons maintenant assister à la naissance du symbole, mais à une naissance simultanée. La naissance du symbole est coordonnée à la naissance de la sexualité. C'est ce que le commentaire lumineux de Laplanche va démontrer méthodiquement **[39*h*]** :

Un tel texte sonne bien différemment de toute cette grande fable de l'autoérotisme comme état d'absence primaire et totale d'objet, état à partir duquel il faudrait trouver un objet ; l'autoérotisme est, au contraire, un temps second, un temps de perte de l'objet. Perte de l'objet « partiel », disons-nous, puisqu'il s'agit de perte du sein, et Freud apporte ici cette notation précieuse, que, peut-être, l'objet partiel est perdu au moment où commence à se profiler l'objet total, la mère comme personne. Mais surtout, si un tel texte doit être pris au sérieux, il signifie que *d'une part il y a d'emblée un objet mais que d'autre part la sexualité n'a pas d'emblée un objet réel*. Comprenons bien que l'objet réel, le lait, était l'objet de la fonction, celle-ci étant comme préordonnée au monde de la satisfaction. C'est cet objet réel qui a été perdu, mais l'objet qui est lié au rebroussement autoérotique, le sein – devenu sein fantasmatique – , est, lui, l'objet de la pulsion sexuelle. Ainsi l'objet sexuel n'est

pas identique à l'objet de la fonction, il est déplacé par rapport à lui, il est dans un rapport de *contiguïté* <On verra bientôt dans quelle intention Laplanche met des italiques à ce mot> tout à fait essentiel qui nous fait glisser insensiblement de l'un à l'autre, du lait au sein comme son symbole. « Trouver l'objet » – ainsi Freud conclut-il en une formule devenue célèbre – « trouver l'objet sexuel, c'est, à proprement parler, le retrouver », ce que nous commentons ainsi : l'objet à retrouver n'est pas l'objet perdu mais son substitut par déplacement, l'objet perdu c'est l'objet d'auto-conservation, c'est l'objet de la faim, et l'objet que l'on cherche à retrouver dans la sexualité est un objet déplacé par rapport à ce premier objet. D'où, évidemment, l'impossibilité de finalement jamais retrouver l'objet puisque l'objet qui a été perdu *n'est pas le même* que celui qu'il s'agit de retrouver. C'est là le ressort du « leurre » essentiel qui se situe au départ de la recherche sexuelle.

Les choses sérieuses commencent ici et elles sont d'une complexité telle qu'il faut les prendre une à une dans un ordre qui permette leur compréhension. Concernant l'objet de la pulsion sexuelle, la thèse générale avancée par Freud et reformulée par Laplanche est la suivante : *d'une part*, il y a pour le nouveau-né d'emblée un objet, mais *d'autre part* la sexualité n'a pas d'emblée un objet réel.

Les différents paliers de l'argumentation indiqués par Laplanche sont rangés dans la succession suivante : **1/** Le rebroussement autoérotique, **2/** La naissance du fantasme, **3/** La naissance du symbole, **4/** La trouvaille de l'objet de la pulsion est une retrouvaille. Examinons-les dans cet ordre, en commençant par le rebroussement autoérotique.

Il est vrai que dans le passage cité Laplanche va un peu vite pour couvrir toute l'étendue du champ qu'il s'est assigné. Il va vite parce que ces conférences ont été précédées d'un grand chantier de fouilles qui l'avait occupé avec Pontalis durant près d'une décennie, et dont le résultat, constitué par leur admirable *Vocabulaire de la psychanalyse* **[48]** venait tout juste d'être publié. Il est peut-être vrai également qu'il peut aller vite parce qu'en tant qu'élève de Lacan – certes pour l'heure un élève en sécession – il a tout de même suivi attentivement, je présume, le défrichage que celui-ci a effectué le premier à propos du démontage de la pulsion sexuelle et de son circuit dans l'autoérotisme en deux séances très célèbres de son séminaire de 1964 **[31*a*]**. Mais si Laplanche passe un peu vite sur la notion d'autoérotisme en cette première conférence, c'est aussi qu'il a bien l'intention d'y revenir par la suite, et à de nombreuses reprises **[39*i*]**. J'ai choisi le passage suivant, tiré de la 5e conférence, qui me paraît le plus explicite**[39*j*]** :

... rappelons rapidement deux aspects majeurs de cette théorie <freudienne de l'étayage> : genèse marginale de la sexualité – genèse de la sexualité dans le temps du retournement sur soi. D'une part, en effet, l'étayage implique que la sexualité, la pulsion, apparaît à partir des activités non sexuelles, instinctuelles – le plaisir d'organe à partir du plaisir de fonction. Toute activité, toute modification de l'organisme, tout ébranlement est susceptible d'être la source d'un effet marginal qui est précisément l'excitation sexuelle au point où se produit cet ébranlement. L'étayage est donc cet appui de la sexualité naissante sur des activités non sexuelles, mais le surgissement *effectif* de la sexualité n'est pas encore là. Celle-ci n'apparaît, comme pulsion isolable et repérable, qu'au moment où l'activité non sexuelle, la fonction vitale, se détache de son objet naturel ou le perd. Pour la sexualité, c'est le moment réfléchi (*selbst* ou auto-) qui est constitutif, moment de retournement sur soi, « autoérotisme » où l'objet a été remplacé par un fantasme, par un objet *réfléchi* dans le sujet.

Une parenthèse : l'objet petit a

10 Il n'est peut-être pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse pour jeter un coup d'œil du côté de Lacan.

J'ai dit que Laplanche pouvait s'appuyer sur deux séances de son séminaire de 1964 pour avancer rapidement et fermement dans son propre commentaire de Freud. Voici quelques données en guise d'illustration :

1/ La thèse de Laplanche suivant quoi la pulsion *par excellence* est la pulsion sexuelle, trouve son répondant chez Lacan dans la thèse suivant laquelle toute pulsion est, *« par essence de pulsion, pulsion partielle »* **[31*b*]**. Cette thèse, Lacan l'extrait de la lecture de

l'article de Freud (1915*c*) sur les pulsions et leurs vicissitudes sur lequel Laplanche s'est appuyé, et dont Lacan nous dit **[31*c*]** :

> Tout l'article est là fait pour nous montrer qu'au regard de la finalité biologique de la sexualité, à savoir la reproduction, les pulsions, telles qu'elles se présentent dans le procès de la réalité psychique, sont des pulsions partielles.

2/ La différence entre le montage *instinctuel* et le montage *pulsionnel* tel que Lacan le découvre au cours de sa lecture de Freud lui donne l'occasion d'imaginer un « collage surréaliste » **[31*d*]** :

> Le montage de la pulsion est un montage qui, d'abord, se présente comme n'ayant ni queue ni tête – au sens où l'on parle de montage dans un collage surréaliste. Si nous rapprochons les paradoxes que nous venons de définir au niveau du *Drang* <la poussée>, à celui de l'objet, à celui du but de la pulsion, je crois que l'image qui nous vient montrerait la marche d'une dynamo branchée sur la prise de gaz, une plume de paon en sort, et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme, qui est là à demeure pour la beauté de la chose. La chose commence d'ailleurs à devenir intéressante de ceci, que la pulsion définit selon Freud toutes les formes dont on peut inverser un pareil mécanisme. Ça ne veut pas dire qu'on retourne la dynamo – on déroule ses fils, c'est eux qui deviennent la plume du paon, la prise de gaz passe dans la bouche de la dame, et croupion sort au milieu.

3/ Le temps « auto- » de Laplanche répond au circuit de la pulsion tracé par Lacan avec un schéma à l'appui, représentant une flèche émergeant de la zone érogène, qui contourne l'objet pour se replier sur la zone érogène **[31*e*]** :

> Vous voyez ici, au tableau, dessiné un circuit par la courbe de cette flèche montante et redescendante qui franchit, *Drang* qu'elle est à l'origine, la surface constituée par ce que je vous ai défini la dernière fois comme le bord, qui est considéré dans la théorie comme la source, la *Quelle*, c'est-à-dire la zone dite érogène dans la pulsion. La tension est toujours boucle, et ne peut être désolidarisée de son retour sur la zone érogène.

4/ Enfin, l'objet contourné est justement cet objet irrémédiablement perdu au cours du passage de la fonction vitale à la pulsion sexuelle telle que le décrit la théorie de l'étayage. Lacan bâtit là-dessus une algèbre de fiction en le dénommant « objet petit *a* ». Il l'introduit par le biais d'une critique qui vise à préciser le statut du sein dans l'érotisme oral **[31*f*]** :

> Si Freud nous fait cette remarque, que l'objet dans la pulsion n'a aucune importance, c'est probablement que le sein est tout entier à réviser quant à sa fonction d'objet.
>
> À ce sein dans sa fonction d'objet, d'objet *a* cause du désir, tel que j'en apporte la notion – nous devons donner une fonction telle que nous puissions dire sa place dans la satisfaction de la pulsion. La meilleure formule nous semble être celle-ci – que *la pulsion en fait le tour*. Nous trouverons à l'appliquer à propos d'autres objets. Tour étant à prendre ici avec l'ambiguïté que lui donne la langue française, à la fois *turn*, borne autour de quoi on tourne, et *trick*, tour d'escamotage.

Il s'en explique à nouveau un peu plus loin d'une manière cristalline **[31*g*]** :

> <L'objet petit *a*> c'est cet objet que nous confondons trop souvent avec ce sur quoi la pulsion se referme – cet objet, qui n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable, nous dit Freud, par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit *a*. L'objet petit *a* n'est pas l'origine de la pulsion orale. Il n'est pas introduit au titre de la primitive nourriture, il est introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant.

Les « figures », les « représentants », de l'objet petit *a* sont ce qu'on appelle communément les objets partiels, ou, comme le dit Lacan, les éclats partiels du corps propre. Il en dénombre quatre : le regard, la voix, le sein et les scybales. Il en exclut le phallus qui a une toute autre fonction dans son système **[30*a*]** :

> Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait

dans les mystères <d'Éleusis>. C'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.

5/ Notons encore au passage, et pour clore cette parenthèse, que Lacan a lui aussi noué ensemble l'instauration de la sexualité, du symbole et de l'inconscient. En effet, la manifestation conjointe de la sexualité et du symbole est affirmée dans des énoncés typiques du genre :

– « Du fait de l'accès au langage, l'objet de la pulsion sexuelle est définitivement perdu, en même temps qu'ils est constitué. » **[90***a***]**
– « L'objet petit *a* est une construction qui choit de la représentation dans le temps même de sa constitution, perdue avant même d'exister. » **[90***b***]**

Quant à l'instauration conjointe de la sexualité, du symbole et de l'inconscient, elle se déduit directement du mathème proposé par Lacan pour le fantasme, et qui s'écrit : **$ ◊ *a*** . Cela se lit littéralement de gauche à droite ainsi : sujet barré poinçon de *a*. Mais le sens travaille la chaîne signifiante à rebours. Cela se comprend donc de droite à gauche ainsi : l'objet petit *a* poinçonne la division constitutive du sujet. On pourrait le reformuler plus « poétiquement » ainsi : le sujet clivé arbore son fantasme à la boutonnière.

Il est sans doute vrai que l'élocution sibylline de Lacan ne facilite pas l'accès aux démonstrations que nous visons. C'est pourquoi nous allons retourner à la lecture méthodique de Freud par Laplanche. Il faut ici prendre notre temps, ne pas brûler les étapes, mais avancer pas à pas.

La double articulation référentielle

11 Nous en étions à la l'instauration de la sexualité par étayage de la pulsion sur la fonction vitale, et au rebroussement autoérotique régissant la naissance du fantasme. Passons à présent à la naissance du symbole. Laplanche nous dit que le rapport de l'objet de la fonction à l'objet de la pulsion, du lait au sein, est un rapport tout à fait essentiel qui nous fait glisser de l'un à l'autre, *« du lait au sein <u>comme</u> son symbole »*.

Le « comme » est une croix. Il comporte une ambiguïté qui ne permet pas de décider s'il faut comprendre : *(a)* que le sein est vraiment le symbole du lait, ou bien *(b)* que le sein n'est pas au sens propre le symbole du lait, mais qu'on peut à la rigueur, *latu sensu*, le considérer comme tel. Heureusement, nous n'avons pas à choisir. Que ce soit au sens propre ou au sens large, le symbole en tant que symbole représente forcément *autre chose*. De plus, conformément au principe saussurien de l'arbitraire du signe, le rapport entre le symbole *(ici le sein)* et ce qu'il symbolise *(ici le lait)* est non-motivé **[12***a***]**. C'est une relation contingente, un rapport de simple contiguïté, que les structuralistes dénomment une métonymie. On peut penser qu'il vaut mieux parler de *signe* au lieu de *symbole* afin d'éviter toute confusion. Mais à ce stade cette confusion est dans l'ordre des choses. En effet, on ne peut parler de *signe* au sens strict qu'au pluriel, avec la constitution d'un langage au sein duquel chaque signe s'oppose aux autres. Nous sommes pour l'heure à un temps (logiquement) antérieur à la constitution d'un langage. Nous allons y revenir.

Encore faut-il préciser que cette relation contingente entre le sein et le lait, fondée sur un rapport de simple contiguïté, introduit une bizarrerie remarquable au cœur de l'aspect référentiel du symbole. Dans le suçotement, l'objet de la pulsion (le sein) est le substitut d'un objet à jamais perdu. Et l'objet perdu est un objet irrémédiablement perdu parce que, une fois que le rebroussement autoérotique a eu lieu, l'objet de la fonction vitale (autrement dit l'objet de la succion) ne saurait plus être l'objet sexuel du suçotement. Dorénavant chacun appartiendra à un ordre référentiel différent, et, dans la déchirure qui les sépare irrémédiablement, s'engouffreront toutes sortes d'objets issus de l'industrie humaine, toutes sortes de « tétines » : bonbon, chocolat, chewing-gum, tabac, épices, amuse-gueule...

Ainsi, outre l'instauration conjointe de la sexualité et du symbole, c'est la naissance du symbole à partir de son aspect référentiel qu'il importe en sus de relever. L'expérience paradigmatique décrite par Freud et commentée par Lacan et par Laplanche, nous mène donc à dire que l'aspect référentiel du langage est gouverné par une double articulation : *(a)* le symbole représente une chose absente, *(b)* qui est

elle-même le substitut d'un objet irrémédiablement perdu, l'objet petit *a*.

À cet égard il me paraît instructif d'ajouter deux remarques, l'une au sujet de la description générale des langues, l'autre au sujet de la fonction symbolique. Le meilleur exposé de la fonction symbolique ou sémiotique se trouve dans le petit *Que sais-je ?* consacré naguère par Piaget & Inhelder (1966) à *La Psychologie de l'enfant*. Voici ce dont il s'agit **[71*a*]** :

> Au terme de la période sensori-motrice, vers 1 ½ à 2 ans, apparaît une fonction fondamentale pour l'évolution des conduites ultérieures et qui consiste à pouvoir représenter quelque chose (un « signifié » quelconque : objet, événement, schème conceptuel, etc.) au moyen d'un « signifiant » différencié et ne servant qu'à cette représentation : langage, image mentale, geste symbolique, etc. À la suite de Head et des spécialistes de l'aphasie, on appelle en général « symbolique » cette fonction génératrice de la représentation, mais comme les linguistes distinguent soigneusement les « symboles » et les « signes », il vaut mieux utiliser avec eux le terme de « fonction sémiotique » pour désigner les fonctionnements portant sur l'ensemble des signifiants différenciés.
>
> Les mécanismes sensori-moteurs ignorent la représentation et l'on n'observe pas avant le cours de la seconde année de conduite impliquant l'évocation d'un objet absent.

À la fin de son chapitre, Piaget réitère encore en conclusion ce qui fait l'unité de la fonction sémiotique, par delà la diversité de ses manifestations, et qui est l'évocation d'un objet absent :

> Malgré l'étonnante diversité de ses manifestations, la fonction sémiotique présente une unité remarquable. Qu'il s'agisse d'imitations différées, de jeu symbolique, de dessin, d'images mentales et de souvenirs-images ou de langage, elle consiste toujours à permettre l'évocation représentative d'objets ou d'événements non perçus actuellement. **[71*b*]**

Au regard de notre expérience, cette manière de définir la fonction sémiotique se révèle nettement insuffisante, puisqu'elle ne prend en considération que la première articulation référentielle. La seconde articulation échappe totalement à cette appréhension. Ceux qui partagent le point de vue de Piaget ne soupçonnent pas que l'*objet* de la pulsion sexuelle est irrémédiablement perdu et retrouvé différent de lui-même, selon un conte d'Alphonse Allais que Lacan affectionnait. Un couple va à un bal masqué, mais quand l'homme et la femme se découvrent à la fin l'un à l'autre ils ne se reconnaissent pas **[1*a*]** :

> Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre.
>
> Lui, ce n'était pas Raoul.
>
> Elle, ce n'était pas Marguerite.

On peut présumer que Piaget ne goûtait pas Alphonse Allais, et c'est peut-être pourquoi il en est arrivé à vouloir exclure de la fonction sémiotique la période dite « sensori-motrice ». On a vu que Piaget certifie qu'on n'observe pas avant le cours de la seconde année de conduite impliquant l'évocation d'un objet absent. Et le suçotement donc ? Il regarde et ne veut pas voir. On dirait que son attitude n'est pas celle du psychologue mais celle du pédagogue. Écoutons le moralisateur nous dire : il ne faut pas que votre enfant jouisse autoérotiquement de son premier fantasme avant d'avoir atteint l'âge autorisé, soit 1 ½ à 2 ans. Mais ne soyons pas injustes, Piaget n'est pas aussi permissif : la sexualité infantile tout entière n'a pas droit de cité dans sa psychologie de l'enfant !

Passons à la seconde remarque. Les linguistes **[12*b*][61*a*]** conviennent de définir le langage humain par la double articulation phonématique. Ils analysent le discours en une suite d'unités de première articulation, qu'ils nomment des *« monèmes »*, ayant chacune une forme vocale et un sens. Mais la forme vocale des monèmes est elle-même décomposable en des unités différentielles de deuxième articulation – les *« phonèmes »* – dépourvues de contenu sémantique. Grâce à cette seconde articulation, chaque langue parlée dans le monde peut se contenter seulement de quelques dizaines de productions phoniques distinctes (phonèmes), par la combinaison desquelles on peut obtenir la forme vocale de plusieurs centaines de milliers d'unités de première articulation (monèmes). C'est pourquoi les linguistes estiment que la double articulation phonématique est au service du principe d'économie.

Il me paraît nécessaire, d'une part, de compléter la description des langues par les linguistes en ajoutant à la double articulation du plan phonématique, la double articulation du plan référentiel. D'autre part, en contre-point du principe d'économie régissant le niveau phonématique des langues, il faut envisager un principe de gaspillage et d'exubérance régissant la fonction référentielle, et qui fait de nous des bavards invétérés. Car c'est tout à fait à bon escient que Lacan a défini la psychanalyse comme une pratique de bavardage **[32*b*]**.

Les langages de la pulsion sexuelle

12 Revenons au commentaire de Laplanche afin de poursuivre notre lecture. Après avoir traité de l'*objet* sexuel par rapport à la fonction alimentaire, c'est maintenant le tour du *but* (**[39]**, p.36) :

> Le *but* sexuel ; lui aussi, est dans une position tout à fait spéciale par rapport au but de la fonction alimentaire ; il est à la fois le même et différent. Le but de l'alimentation était l'ingestion ; or, en psychanalyse, nous parlons d'incorporation. Les termes peuvent paraître bien proches, et pourtant ils sont décalés l'un par rapport à l'autre. Avec l'incorporation, le but est devenu scénario d'un fantasme, scénario qui emprunte à la fonction son registre, son langage, mais qui ajoute à l'ingestion toutes les implications qui sont ce qu'on réunit sous le terme de « cannibalisme », avec des significations telles que : conserver en soi, détruire, assimiler. D'autre part, l'incorporation généralise l'ingestion en toute une série de relations possibles ; il ne s'agit plus seulement de l'ingestion alimentaire puisqu'on peut concevoir une incorporation se produisant dans d'autres systèmes corporels que l'appareil digestif : aussi bien parlons-nous, en psychanalyse, d'une incorporation au niveau des autres orifices corporels, au niveau de la peau ou encore, par exemple, au niveau des yeux. Parler d'une incorporation par le regard peut permettre d'interpréter certains symptômes. Ainsi, du but de la fonction au but sexuel, il existe un passage qui peut encore se définir comme un certain déplacement, un déplacement qui cette fois, suit une ligne analogique, métaphorique <autrement dit par similitude>, et non plus une chaîne associative par contiguïté <autrement dit métonymique>.

Ainsi, le but sexuel est-il devenu un scénario fantasmatique qui emprunte à la fonction vitale son registre, ce qui veut dire : son langage. Car le déchirement qui produit le symbole n'est qu'une étape préliminaire. Le symbole en tant que tel reste muet jusqu'à ce qu'il s'intègre dans un langage. À cet égard, Laplanche adhère à la théorie linguistique en vogue à l'époque, le structuralisme de Roman Jakobson. Suivant cette conception, l'acte de parole se définit comme suit :

> Parler implique la *sélection* de certaines entités linguistiques et leur *combinaison* en unités linguistiques d'un plus haut degré de complexité. **[22*a*]**

La sélection définit l'axe des similarités, et la combinaison définit l'axe des contiguïtés. Or Jakobson a proposé de nouvelles appellations qui ont été largement adoptées par tout ce qui se réclame du courant structuraliste :

> Le développement d'un discours peut se faire le long de deux lignes sémantiques différentes : un thème *(topic)* en amène un autre soit par similarité soit par contiguïté. Le mieux serait sans doute de parler de *procès métaphorique* dans le premier cas et de *procès métonymique* dans le second, puisqu'ils trouvent leur expression la plus condensée, l'un dans la métaphore, l'autre dans la métonymie. **[22*b*]**

C'est conformément à cette conception du langage, à ce type d'analyse structuraliste, et à ce vocabulaire promu par Jakobson, que Laplanche a rédigé son commentaire.

Quant aux expressions de « langages », ou « dialectes », ou « idiomes » de la pulsion, elles procèdent des premières spéculations de Freud sur l'appareil psychique, et plus particulièrement de la très célèbre lettre adressée à Wilhelm Fliess le 6 décembre 1896 **[16*a*]**. Lacan en faisait grand cas, et Laplanche lui a emboîté le pas. Cette ligne de pensée a été reprise dans le chapitre VII de la *Traumdeutung* (1900*a*) **[15]**, et Freud y est souvent revenu par la suite en remaniant constamment et profondément ses premiers schémas.

En simplifiant un peu les choses, sans trop trahir l'enseignement de la clinique, on considère que les dialectes de la pulsion sont au nombre de trois : oral, anal et phallique. C'est une erreur très regrettable que, dans les présentations *« populaires »* de la psychanalyse, dues pourtant à des psychanalystes de renom, ces langages de la pulsion soient assimilés à de prétendus stades du développement psycho-sexuel. Michaël Balint fut, semble-t-il, le premier à dénoncer cette grossière bévue, Lacan **[31*b*]**, Laplanche et quelques autres après lui, et moi-même après eux **[5*a*]**.

Néanmoins, lorsque Lacan s'empresse d'en conclure que *« l'inconscient est structuré comme un langage »* cela fait sans doute image, mais il brouille à nouveau les cartes. Il fourvoie la psychanalyse française en des discussions parfaitement oiseuses, comme celle de « la fiction d'un langage à l'état réduit » **[47*a*]**, et celle de décider si l'inconscient est la condition du langage, ou le langage la condition de l'inconscient **[44*a*]**.

Le clinamen freudien

13 Retournons à l'exposé de Laplanche. Après la *poussée*, l'*objet* et le *but*, c'est maintenant le tour de la *source* de la pulsion sexuelle de faire l'objet d'un commentaire. La difficulté est multiple. Car parler de source c'est aussi évoquer l'origine, et alors on se rend compte que dans les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* ce terme de « source » se rencontre en deux acceptions totalement différentes.

En un premier sens, il a une acception concrète et locale, et désigne les « zones érogènes ». Dans l'érotisme oral, la source désigne ainsi la muqueuse labiale en tant que lieu où se fabriquerait la sexualité sur place selon un processus de type purement endogène, physiologique. – Cette conception fait partie de la *vulgate* freudienne qui vulgarise ses découvertes.

Or, progressivement, par une série de déplacements et d'écarts, Freud va passer à une tout autre acception. Le recensement des zones érogènes va d'abord s'étendre à tout le corps, et même à ses organes, et la zone érogène va perdre ainsi son statut de lieu privilégié. Puis, allant plus loin, Freud élargira encore plus le champ d'application de la « source », jusqu'à dire que toute fonction et finalement toute activité humaine peuvent être érogène. Le « bercement » est pris comme exemple typique dans la mesure où on ne peut pas y repérer de processus biochimique localisable, ni quelque organe ou cellule différenciée qui en serait le siège endogène. D'autres exemples s'y ajoutent comme les ébranlement rythmés des voyages à dos d'âne en en chemin de fer, l'activité musculaire, notamment sportive, un travail intellectuel intense, ou même les affects pénibles.

On ne peut toutefois que regretter que Freud démolisse d'une main ce qu'il construit avec l'autre, car il qualifie les zones érogènes de sources *directes* de la pulsion sexuelle, alors que la série de cas qui viennent d'être listés, de sources *indirectes*, annulant ainsi en quelque sorte leur affinité. Mais Laplanche redresse la balance dans le commentaire qu'il donne de la conclusion de Freud. Lisons ce passage (**[39]**, p.38) :

> Voici, sur ce point, la conclusion de Freud :
>
> « ... L'excitation sexuelle se produit comme effet marginal [retenons bien ce terme, effet marginal : *Nebenwirkung* ; c'est en effet lui qui définit l'étayage dans son double mouvement d'appui puis de détachement, de déviation] de toute une série de processus internes [excitations mécaniques, activité musculaire, travail intellectuel, etc.] dès que l'intensité de ces processus a dépassé certaines limites quantitatives. Ce que nous avons nommé pulsions partielles de la sexualité ou bien dérive directement de ces sources internes de l'excitation sexuelle, ou bien représente un effet combiné de ces mêmes sources et de l'action des zones érogènes. » **[14*d*]**
>
> On voit ici la priorité donnée par Freud, non pas à la source au sens étroitement physiologique, mais à la source au sens dit « indirect », au sens d'une « source interne » qui ne fait finalement que traduire le retentissement sexuel de tout ce qui se passe dans l'organisme au-delà d'un certain seuil quantitatif. L'intérêt de cette redéfinition de la source réside en ce que toute fonction, tout processus vital, peuvent « secréter » de la sexualité, en ce que tout ébranlement y participe. La sexualité est tout entière dans la légère déviation, dans le clinamen à partir de la fonction... Elle est dans ce clinamen, mais

dans la mesure où celui-ci aboutit à l'intériorisation auto-érotique.

Tout commentaire qui viendrait se greffer sur ce commentaire serait oiseux. Contentons-nous seulement d'expliciter le *clinamen*. Cette notion appartient à l'atomisme antique d'Épicure et de Lucrèce, et s'oppose à celui de Démocrite. La théorie atomique de ce dernier était tourbillonnaire et impliquait un déterminisme interne ou externe. Grâce à la notion de *déclinaison*, fortuite, gratuite, l'atomisme d'Épicure et de Lucrèce s'oppose non seulement à celui de Démocrite, mais également à la nécessité prônée par tous les physiciens de leur temps. Suivant cette conception les objets du monde sont formés d'atomes, mais pour que ces atomes s'agrègent pour former des corps il ne faudrait pas qu'ils tombent tout à fait parallèlement les uns par rapports aux autres. La moindre déviation par rapport à la perpendiculaire – un rien – suffit pour créer le monde. Écoutons Lucrèce nous l'expliquer :

En ce domaine je brûle de t'apprendre ceci :
dans la chute qui les emporte, en vertu de leur poids,
tout droit à travers le vide, en un temps indécis,
en des lieux indécis, les atomes dévient un peu ;
juste de quoi dire que le mouvement est modifié.
Sans cette déclinaison, tous, comme gouttes de pluie,
tomberaient de haut en bas dans le vide infini.
Entre eux nulle rencontre, nul choc possible.
La nature n'aurait donc jamais rien créé. **[59*a*]**

Avant Laplanche, Lacan (**[31]**, p.74) lui aussi avait songé au *clinamen*, en l'attribuant cependant par erreur à Démocrite, tandis qu'il discutait en fait un passage de la lettre d'Épicure à Ménécée (§§133-134). Comment en arrive-t-il à exprimer le *clinamen* en langue française ? C'est fort judicieux : *« – Rien, peut-être ? non pas – peut-être rien, mais pas rien »* ! Mais si Lacan rapporte le *clinamen* à la sexualité, il n'est pas clair qu'il ait eu en vue l'effet marginal *(Nebenwirkung)* repéré par Laplanche. Ce dernier enchaîne en montrant comment l'étude des analogies, puis des différences entre *Instinct* et *Pulsion* nous mène à concevoir au bout du compte une dérivation de celle-ci à partir de celui-là, – ce dont rend compte l'effet marginal, autrement dit le *clinamen* proprement freudien :

Quelle est finalement la source de la pulsion ? Dans cette perspective, on peut dire que c'est l'*instinct* tout entier. L'instinct tout entier avec lui-même sa « source », sa « poussée », son « but » et son « objet » tels que nous les avons définis, l'instinct, armes et bagages avec ses quatre facteurs, est à son tour source du processus qui le mime, le déplace et le dénature : la pulsion. Dans cette mesure la zone érogène, cette zone somatique privilégiée, n'est pas exactement une source somatique de l'instinct, elle se définit plutôt comme un point particulièrement exposé à cet effet marginal, à cette *Nebenwirkung* que nous venons d'évoquer.

Pas n'est besoin de rien ajouter à ce commentaire. Il faut conclure. Qu'est-ce que la sexualité humaine ? Laplanche nous l'apprend dans le passage suivant (**[39]**, p.40), – les *italiques* sont les siens :

... la sexualité est tout entière, chez le petit être humain, dans *un mouvement qui dévie l'instinct, qui métaphorise son but, qui déplace et intériorise son objet, qui concentre enfin sa source sur une zone éventuellement minime, la zone érogène*.

C'est l'occasion pour Laplanche de revenir à la notion de « zone érogène » pour aller avec Freud au-delà de Freud, en dépassant la lettre pour en cerner l'esprit. Dans le passage suivant, qui conclue la première conférence de *Vie & mort en psychanalyse*, se trouve annoncé un projet de recherche auquel Laplanche consacrera par la suite des efforts suivis. Il faut donc en peser tous les mots, rien ici n'étant avancé à la légère :

Cette zone érogène dont nous n'avons guère eu le loisir de discuter, indiquons pourtant tout l'intérêt qui s'y attache. C'est une sorte de point de rupture ou de rebroussement dans l'enveloppe corporelle, puisqu'il s'agit avant tout des orifices sphinctériens : bouche, anus, etc. C'est en même temps une zone d'échanges puisque les principaux échanges biologiques transitent par elle (nous pensons à nouveau à l'alimentation mais également aux autres échanges). Zone d'échange, c'est également une zone de soins, entendons par là les soins particuliers et attentifs de la mère. Ces zones, donc, attirent les pre-

mières manœuvres érogènes de la part de l'adulte. Fait plus important encore, si l'on fait entrer en jeu la subjectivité du premier « partenaire », ces zones *focalisent les fantasmes parentaux*, et avant tout *les fantasmes maternels*, de sorte qu'on pourrait dire, de façon à peine imagée, qu'elles sont les points par lesquels *s'introduit dans l'enfant ce corps étranger interne* qui est, à proprement parler, l'excitation sexuelle. C'est ce corps étranger interne et son devenir dans l'être humain qui feront l'objet de notre prochaine étude.

La zone érogène est définie par trois caractères : (1) le point de rupture, (2) le rebroussement, et (3) la zone d'échange.

Le rebroussement autoérotique a déjà été longuement commenté ci-dessus, et j'ai signalé la concordance de la lecture de Freud par Laplanche avec celle de Lacan, à propos de ce que ce dernier dénomme le circuit de la pulsion. Le point de rupture se trouve également souligné par Lacan en tant que structure de bord. Lacan en fait même un principe (**[31]**, p.193) :

Dans la tradition analytique, nous nous rapportons toujours à l'image strictement focalisée des zones <érogènes> réduites à leur fonction de bord.

La zone érogène en tant que zone d'échange entre le monde des adultes et celui de l'enfant, à l'occasion des « soins » du corps, appartient à la tradition freudienne la plus pure. Ferenczi a été parmi les premiers à le relever, et Wilfred Bion, plus près de nous, à y loger les fantasmes de la mère.

L'originalité de la lecture de Freud par Laplanche ne se rapporte pas à ces trois premières caractéristiques de la zone érogène. Elle est dans la quatrième caractéristique sur laquelle se clôt cette conférence et qui marque un point de relance pour la suivante. C'est par la zone érogène, nous dit Laplanche, que s'introduit dans l'enfant ce « corps étranger interne » qui est, à proprement parler, l'excitation sexuelle. L'expression est de Breuer *&* Freud. Elle remonte à 1893, à leur « Communication préliminaire » sur les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques **[8*a*]**. Or, la constitution de l'inconscient se fera justement à partir de ce germe : le corps étranger interne.

Un faux problème

14 Passons maintenant au chapitre suivant de *Vie & mort en psychanalyse*. Laplanche y expose le second nœud de notre propre parcours. Nous avons décrit jusqu'à présent l'instauration conjointe de la sexualité et du symbole, il restait à montrer l'instauration conjointe de la sexualité, du symbole et de l'inconscient, et c'est l'objet assigné à ce chapitre. Néanmoins ce chapitre souffre d'une insuffisance qui réclamera presque deux décennies pour être surmontée.

Cette fois, pour tenir compte de l'évolution de la pensée de Laplanche, accordant toujours plus d'importance à la théorie de la séduction au détriment de l'étayage, il faudra renoncer au pas à pas. Progressivement, Laplanche sera amené à remettre en cause la conception freudienne de l'étayage en l'ouvrant au primat de l'autre. À cet effet, il faudra qu'il se donne les moyens de dépasser la première théorie de la séduction de Freud – théorie dite restreinte – pour élaborer une théorie de la séduction généralisée.

Procédons par étapes.

Le chapitre débute par trois remarques préliminaires. La première introduit la notion d'après-coup. La deuxième donne raison du pansexualisme freudien. Et la troisième enchaîne sur l'interrogation de Freud lui-même : pourquoi le refoulement s'applique-t-il seulement à des représentations à contenu sexuel ? Avec cette question, que Laplanche croit bon de reprendre telle quelle, l'investigation démarre sur un mauvaise piste.

De fait, c'était la question qui tourmentait Freud au moment où il corrigeait le dernier jeu d'épreuves des *Études sur l'hystérie*. D'avril à septembre 1895 ce fut sa préoccupation théorético-clinique principale. Les brouillons se succédaient. Début août, en vacances à Bellevue, il croit être enfin parvenu à trouver la réponse. À la mi-août, il se rend compte qu'en courant après les champignons, et en cherchant à expliquer la pathologie du refoulement, il s'est trouvé entraîné à fouiller le fin fond de nature humaine, et à réinventer toute la psychologie. À Reichenau puis à Venise il fignole sa théorie.

Début septembre, il est à Berlin chez Fliess pour lui rendre un compte exact de ses progrès et en discuter minutieusement avec lui. Dans le train qui le ramène à Vienne, il commence à rédiger fébrilement, au crayon, le manuscrit qui nous est heureusement parvenu : *Projet de psychologie pour neurologues (Entwurf)*. Il en poursuivit la rédaction à Vienne, et en expédie début octobre deux cahiers à Fliess, gardant par devers lui un troisième auquel il pense encore travailler, et qui ne nous est pas parvenu. Bientôt sa fièvre créatrice retombe, il commence à douter de tout, et il expédie le dernier bout de son manuscrit au fond d'un tiroir [1]. La réponse de Freud est longuement exposée et illustrée dans la II[e] partie de l'*Entwurf*. Un résumé en est donné dans une publication qui suivit bientôt, « Nouvelles remarques sur les névropsychoses-de-défense » (1896*b*) [2] :

> Une théorie psychologique du refoulement devrait aussi nous renseigner sur la raison pour laquelle seules des représentations à contenu sexuel peuvent être refoulées. Elle peut partir des indications suivantes : l'activité de représentation à contenu sexuel engendre, on le sait, dans les organes génitaux, des processus d'excitation semblables à ceux qu'engendre, on le sait, dans les organes génitaux, des processus d'excitation semblables à ceux qu'engendrent l'expérience vécue sexuelle elle-même. On peut admettre que cette excitation somatique se transpose en excitation psychique. En règle générale, l'action correspondante est, lors de l'expérience vécue, beaucoup plus forte que lors du souvenir de celle-ci. Mais si l'expérience vécue sexuelle tombe à l'époque d'immaturité sexuelle, si son souvenir est éveillé pendant ou après la maturité, alors le souvenir a une action excitante incomparablement plus forte qu'en son temps l'expérience vécue, car, entretemps, la puberté a augmenté dans une mesure incomparable la capacité de réaction de l'appareil sexuel. Or c'est un tel rapport inversé entre expérience vécue réelle et souvenir qui semble comporter la condition psychologique d'un refoulement. La vie sexuelle offre – de par le retardement de la maturité pubertaire par rapport aux fonctions psychiques – la seule possibilité qui se présente pour cette inversion de l'efficacité relative. *Les traumas d'enfant agissent après-coup comme des expériences vécues toutes fraîches, mais alors inconsciemment*. Il me faudrait renvoyer à une autre fois des discussions psychologiques plus poussées. – Je remarque encore que l'époque de la « maturation sexuelle » qui entre ici <c'est-à-dire à propos des cas sur lesquels Freud s'appuie> en ligne de compte ne coïncide pas avec la puberté mais tombe avant celle-ci (huitième à dixième année).

Naturellement ce texte appelle un certain nombre de remarques :

1/ À cette époque Freud ne distingue pas encore la *sexualité* de la *fonction de reproduction*, autrement dit la *pulsion* de *instinct*, – s'il est vrai qu'il ait jamais pu bien maîtriser cette distinction. Jusqu'à la fin de sa vie il s'est bercé de l'espoir que les biologistes découvrent enfin des processus bio-chimiques au niveau des zones érogènes !

2/ À cette époque Freud croit de bonne foi qu'il est en train de faire de la psychologie générale. Il ne sait pas, et il ne saura jamais, que le domaine qu'il a découvert ne recouvre pas la psychologie. L'appareil psychique, tel que la psychanalyse le conçoit, n'est pas l'âme d'Aristote, ni la psyché des psychologues. Le psychanalyste ne s'occupe que de la pulsion sexuelle. Il n'a pas affaire à autre chose, et il ne fait pas de psychologie.

3/ La remarque terminale du texte cité renverse de manière plutôt comique l'argumentation qui la précède. D'une part, Freud réduit l'après-coup au développement différé de la fonction de reproduction (puberté) ; mais il reconnaît, d'autre part, que l'expérience clinique infirme cette assertion, puisque de nombreux cas révèlent que l'après-coup n'attend pas la puberté pour provoquer un refoulement.

4/ En revanche, si on en prend acte, c'est-à-dire si on détache l'*après-coup* du développement différé de la fonction sexuelle, et si on le comprend comme un

[1] On peut suivre pas à pas cette saga à travers les lettres de Freud à Fliess couvrant cette période **[16]**. *Cf.* également la présentation de l'*Entwurf* par Strachey, *SE*, **1**, pp. 283-293.

[2] *GW*, **1** : 385, note ; *SE*, **3** : 166-167, note ; *OCF*, **3** :128, note.

simple fonctionnement en-deux-temps, il est sauvé. Mais alors nous aurions laissé échapper de nos mains la réponse au questionnement de Freud : pourquoi le refoulement s'applique uniquement aux représentations à contenu sexuel.

5/ Or ce questionnement lui-même est inutile en soi. Pour deux raisons : d'une part, le refoulement ne saurait porter que sur les représentations qui sont à sa disposition, et l'on sait d'autre part – *cf.* la théorie de l'étayage – que nos premières représentations ont un contenu sexuel.

Le chaînon manquant

15 L'*Entwurf* est un écrit extraordinaire, – génial. Pour le lire, il faut le décortiquer. Ce travail a été fait en grande partie par Laplanche, justement dans ce chapitre II de *Vie & mort en psychanalyse* auquel nous nous sommes arrêtés. Allons-nous le lire à la fin ? Oui... plus tard ! Après que nous ayons restitué le chaînon manquant.

Le Ier chapitre s'était terminé sur un point d'orgue comprenant trois volets :

– Les zones érogènes fonctionnent comme une interface entre les adultes et l'enfant.

– À travers cette interface s'implante chez l'enfant un corps étranger interne.

– Ce corps étranger interne est une sorte de succédané des fantasmes parentaux.

Et l'auteur terminait son chapitre sur ces mots : *« C'est ce corps étranger interne et son devenir dans l'être humain qui feront l'objet de notre prochaine étude. »* Mais au lieu de tenir parole et de s'attaquer directement au problème de ce corps étranger interne et de son devenir, Laplanche va s'employer à suivre Freud dans le questionnement inutile dénoncé plus haut, – au bout duquel il retrouve cependant le corps étranger interne après tout un détour.

Examinons le pourquoi et le comment.

Pourquoi Laplanche nous propose de relire l'*Entwurf* ? C'est parce que ce texte présente la « théorie de la séduction » en tant que tentative de lier organiquement le refoulement et la sexualité (**[39]**, p.53) :

> Nous venons de citer le *Projet de psychologie scientifique* de1895, texte capital pour cette recherche <visant à expliquer pourquoi seules les représentations sexuelles sont soumises au refoulement >, s'il est bien vrai que c'est à cette époque qu'a été avancée la tentative la plus élaborée pour lier organiquement, de l'intérieur, refoulement et sexualité dans une même théorie. Nous nous référons ainsi à ce que l'on peut étiqueter du nom de *« théorie de la séduction »* ou théorie du *« proton pseudos hystérique »*, théorie qui fait le fonds non seulement de toute la seconde partie du *Projet de psychologie scientifique*, mais de la grande majorité des écrits théoriques dans la période qui s'étend jusqu'en 1900.

Laplanche va alors distinguer, dans la « séduction », les faits et la théorie, et consacrer à chacun un développement consistant, pour retrouver après ce double détour le problème de l'objet étranger interne.

Le rappel des faits pourrait être abrégé, l'axiome prévalant étant celui-ci : *« À père pervers, fille hystérique »*. Mais c'était multiplier inutilement de nombre des pères pervers pour obtenir une seule hystérique : objection statistique. C'était aussi s'acharner à retrouver par l'anamnèse une scène première, toujours fuyante, pour la charger de tout le mal : objection utopique. C'était aussi jouer au policier, s'exposer à des déboires, et risquer d'obtenir des dénonciations controuvées (ou des fantasmes) en lieu et place de faits : objection éthique. À cet égard, la séduction se ramène à l'histoire d'une infortune continue dont il ne ressort que ceci : Freud ne maîtrisait pas suffisamment la catégorie de « réalité psychique ».

Quant aux <u>faits</u> en eux-mêmes, Laplanche conclut que, malgré ses incessantes oscillations, Freud réaffirmera sans cesse une donnée quasi universelle : la « séduction des soins maternels ». Et Laplanche se range sagement à cet avis qui tire parti de la conception des zones érogènes avancée ci-dessus en tant que zones d'échange.

L'examen auquel Laplanche s'adonne ensuite au sujet de la <u>théorie</u> de la séduction suit pas à pas le

texte de l'*Entwurf*, où Freud s'assigne l'objetif de contraster la défense normale de la défense pathologique (ou refoulement). Un premier exemple de symbolisation hystérique est exposé avec comme illustration le cas Katharina des *Études sur l'hystérie* ; une confirmation suit à partir de la symbolisation onirique ; enfin, une vignette clinique se rapportant à une certaine Emma (Eckstein ?) sert à démontrer qu'il faut deux scènes décalées dans le temps pour produire un traumatisme.

Si l'on s'intéressait à la fonction symbolique, il faudrait remarquer que cet exposé est une suite de la genèse du symbole décrite plus haut. Freud s'en doutait un peu, sans que cela fut tout à fait clair dans son esprit. Dans un chapitre précédent de *l'Entwurf* (I§11), justement célèbre, il s'était attaché en effet à décrire l' *« expérience de satisfaction »* (l'enfant au sein), et à l'ériger en tant qu'expérience première, mais ce n'était pas la naissance du symbole qui avait mobilisé son attention [1].

Peu importe ici ce point-là. Les cas de Katharina et d'Emma auront permis de justifier la première thèse suivant quoi la défense pathologique (ou refoulement) porte sur un souvenir d'ordre sexuel. Ils permettent aussi de la compléter par une autre thèse suivant quoi : un souvenir « refoulé » ne se transforme qu'après-coup en traumatisme. Ils permettent encore de la compléter par une troisième suivant quoi : le retard de la puberté rend possible des processus primaires posthumes.

Je vient de mettre le « refoulé » entre guillemets à dessein. C'est que là-dessus il y a un écart significatif entre le texte de Freud et le commentaire de Laplanche. Freud dit textuellement dans l'*Entwurf* (II§4, *in fine*) :

> Nous ne manquons jamais de découvrir ceci : un souvenir est refoulé, qui ne s'est transformé qu'après coup en traumatisme.

Et Laplanche commente (**[39]**, pp. 68-69) :

> On peut légitimement se demander quel est le statut psychologique du souvenir de la première scène <c'est-à-dire ce que Freud nomme « le souvenir refoulé »>, dans l'intervalle de temps qui la sépare de la seconde. Il semble bien que, pour Freud, il ne persiste ni à l'état conscient, ni proprement à l'état refoulé ; il demeure là, en attente, comme dans les limbes, dans un coin du « préconscient » ; l'essentiel est qu'il n'est pas relié au reste de la vie psychique.

Cet écart entre le texte de Freud et le commentaire de Laplanche mérite d'être signalé parce qu'il indique une rectification déchirante. Il se peut que Laplanche n'en ait pas pris aussitôt la mesure, c'est ce qui expliquerait l'intervalle de près de vingt ans qui sépare les *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1987) de *Vie & mort en psychanalyse* (1970). Dire que le souvenir de la première scène est refoulé c'est en effet manquer de reconnaître le primat de l'autre dans la fabrication de la sexualité infantile.

Freud, en 1895, à l'époque de l'*Entwurf*, était mille fois excusable de ce ratage. Il lui fallut en effet près de dix ans pour se faire une idée approximative de la sexualité infantile. C'est le *chaînon manquant* que j'ai plus haut évoqué. Laplanche n'a pas lui-même la présence d'esprit de nous le signaler parce qu'il ne se doutait pas en 1970 du rôle qu'il allait avoir dans la « redécouverte » de la sexualité infantile.

Le questionnement de Freud : pourquoi le refoulement frappe seulement des représentations à contenu sexuel, a conduit Freud à découvrir la sexualité infantile. En ce sens il n'était pas inutile. Mais une fois découverte la sexualité infantile, ce questionnement n'a plus de sens, il devient obsolète : ce n'était qu'un faux problème.

L'écharde dans la chair

16 Il faut donc considérer que cette notion des « limbes » où se trouverait en attente le souvenir de la première scène est elle-même une pierre d'attente pour des développements originaux à venir, appartenant en propre à la réflexion personnelle de Laplanche. Relevons cependant les

[1] C'est avec raison que Laplanche & Pontalis (1967) consacrent une rubrique spéciale à l'expérience de satisfaction dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* **[48]**, pp. 150-151.

quelques indices dispensés dans le texte de *Vie & mort en psychanalyse* présageant ces développements futurs.

1/ Le « corps étranger » *(Fremdkörper)* est une dénomination de Breuer & Freud qui devient sous la plume de Laplanche *« corps étranger interne »*, puis elle reçoit un certain nombre de synonymes. Le premier est *« l'épine dans la chair »*, d'après l'expression imagée de l'apôtre Paul (IICor., 12:7) : *« stimulus carnis »* selon la *Vulgate*, aiguillon ou écharde.

2/ Cette écharde est plantée quelque part, en attente. Où ? Dans les *limbes*, dans un coin du *préconscient*, commence par dire Laplanche. Mais à la page suivante il est plus précis :

> Il s'est formé une espèce d'*externe-interne*, une « épine dans la chair », ou, pourrait-on dire, une véritable épine dans l'*écorce du moi*.

Cette précision a de grandes conséquences. On en déduit que, d'après Laplanche, le Moi se forme avant l'inconscient (le Ça), contre l'avis de Freud qui pense qu'une différenciation graduelle du Moi se fait à partir du Ça, et contre l'avis des « Américains » qui pensent que le Moi et le Ça se différencient graduellement tous les deux à la fois à partir d'un état primitif indifférencié **[19*a*]**.

3/ Différentes expressions sont utilisées par Laplanche de manière interchangeable pour désigner la constitution du « corps étranger interne » : un intérieur isolé et enkysté ; implantation, intrusion ; intromission [1]. Par la suite, quand le vocabulaire sera mieux fixé, Laplanche opposera l'*implantation* à l'*intromission*, comme la manière « douce » à la manière « forte » **[42]**.

Pour Laplanche, la manière douce, métabolisable, donne naissance au Ça à partir des déchets de la traduction, et nous exposera aux névroses ; tandis que la manière forte, non métabolisable, jouera un rôle dans la formation du Surmoi et des psychoses.

4/ Comment se fait l'implantation et en quoi consiste-t-elle exactement ? Comme on l'a déjà vu, l'émetteur ce sont les soins maternels, et le canal les zones érogènes. C'est ainsi que Laplanche traduit certaines remarques occasionnelles de Freud à propos de la séduction (**[39]**, p.72) :

> ... finalement au-delà des scènes de séduction par le père et au-delà de la séduction d'allure ouvertement génitale, c'est à la séduction des soins maternels qu'il <c'est-à-dire Freud> se réfère comme à un *premier modèle*. Ces soins, en se polarisant sur certaines régions corporelles, contribuent à les *définir* comme zones érogènes, zones d'échange qui appellent et provoquent l'excitation pour ensuite la reproduire de façon autonome, par stimulation *interne*.

Un pas de plus est cependant préconisé :

> On doit en effet concevoir qu'au-delà de tel vécu contingent et fugitif, c'est l'intrusion dans l'univers de l'enfant, de certaines significations du monde adulte qui se trouve véhiculée par les gestes apparemment les plus quotidiens et les plus innocents. Toute la relation intersubjective primitive, la relation mère-enfant, est porteuse de ces significations.

Ferenczi et Melanie Klein sont appelés à la rescousse de Freud. Car l'expression de « soins maternels » ou de « maternage » est limitative. En anglais on parlerait de *nursing*, ce qui est plus général que *mothering*, et il faudrait sans doute acclimater le néologisme de *nursage*. Quelques pages plus loin Laplanche est encore plus explicite :

> Ce qui est décrit, de façon schématique et presque caricaturale, comme un *événement* dans la théorie freudienne du *proton pseudos*, comprenons qu'il s'agit d'une sorte d'implantation de la sexualité <infantile et refoulée de l'> adulte dans l'enfant.

J'ai introduis dans cette citation une précision qui ne viendra que plus de trente ans plus tard, tellement la chose est incroyable. La sexualité infantile est implantée chez l'infant par l'adulte, avec sa propre sexualité infantile refoulée.

Avec cette réinterprétation du fait de la séduction nous passons de la théorie restreinte qui embarrassait Freud à la théorie de la séduction généralisée que

[1] JEAN LAPLANCHE (1970), *Vie & mort en psychanalyse*, rééd. de 1977. Comme ce livre ne comporte pas d'index, voici les références : pp. 41, 59, 69, 70, 72, 75, 79, 80, 155, 156.

défendra Laplanche à partir de son ouvrage de 1987 sur les *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* **[41]**.

5/ À quelle fin tout cela ? Laplanche prend soin de nous le dire dans la phrase qui suit. L'implantation est un fait structural qui appartient au processus de l'humanisation (**[39]**, p.75) :

> Nous pensons qu'il y a lieu de le <il s'agit du *proton pseudos*> réinterpréter, non plus comme événement, comme traumatisme vécu et datable, mais comme un fait à la fois plus diffus et plus structural, un fait plus originaire aussi, en ce sens qu'il est tellement lié au processus d'humanisation que c'est seulement par abstraction que nous pouvons supposer l'existence d'un petit homme « avant » cette séduction.

Ce fait plus diffus et plus structural, et plus originaire aussi, et tellement lié au processus d'humanisation, recevra quelques décennies plus tard son appellation canonique exacte. Laplanche le dénommera la situation anthropologique fondamentale.

Avant d'examiner de plus près le processus d'implantation dans sa relation à l'inconscient, ajoutons une remarque en guise de « contrôle ». On trouve dans un texte peu fréquenté de Lacan – l'étude sur Gide & Madeleine **[29*a*]** – une conception plus ou moins semblable à celle qui vient d'être exposée. L'expression de *« l'écharde dans la chair »* y est textuellement employée pour désigner *« l'immixtion » (sic)* de la sexualité de l'adulte dans l'intimité de l'adolescent.

Les messages énigmatiques

17 Une nuit d'insomnie Laplanche écrivit fiévreusement un petit texte intitulé : « Implantation, intromission » **[42]**. Il y rappelle suivant Freud que notre narcissisme aurait reçu, paraît-il, trois vexations majeures infligées par la science. La première est la vexation cosmologique, elle est créditée à Copernic : la terre n'est plus le centre du monde. La deuxième est biologique, elle est créditée à Darwin : notre ascendance remonte aux animaux. Quant à la troisième elle est psychologique, et elle est due à Freud en personne : le Moi n'est pas le maître dans sa propre maison.

Laissons de côté cet aspect de propagande douteuse (et, à mes yeux, ridicule) dans lequel se complaisait parfois Freud en tant que chef d'école. Enrôler Copernic et Darwin qui n'en peuvent mais dans la « révolution » freudienne. D'ailleurs, cet aspect ne retient pas Laplanche une seule seconde. Ce qui lui importait de relever c'est que cette révolution est imparfaite, inachevée, et remise en cause par Freud lui-même. Et pour tout dire, elle est manquée. Ce n'est qu'une révolution de palais. Le Ça a détrôné le Moi ? La belle affaire ! L'individu est toujours « autocentré », et la bonne vieille philosophie du sujet, rénovée à la sauce biologique ou phénoménologique peut s'épanouir de nouveau et prendre toutes ses aises. Le problème est ailleurs **[42*a*]** :

> Qu'est-ce qui a été, comme dans le cas d'Aristarque <qui découvrit l'héliocentrisme au III^e^ siècle avant J.-C.>, scotomisé ? Tout simplement cette découverte <qui fut celle de Freud dans les années 1895-1897> que *le procès vient originellement de l'autre*. Les procès où l'individu manifeste son *activité* sont tous secondaires par rapport au temps originaire, qui est celui d'une passivité : celle-là même de la séduction.

La théorie de l'étayage a ceci contre elle qu'elle postule un développement endogène de la sexualité. La théorie de la séduction la corrige en imposant le primat de l'autre. C'est la théorie de la séduction qui est la vérité de la théorie de l'étayage. L'enfant est dans un état de désaide *(Hilflosigkeit)*, il est passif. Il reçoit de l'autre l'impulsion qui met en branle sa sexualité, par implantation et par intromission **[42*b*]** :

> Nous proposons de donner toute leur place, en métapsychologie, à des procès irréductibles à un autocentrisme ; ceux dont le *sujet* est tout simplement l'autre. Non pas l'Autre métaphysique, ou je ne sais quel « petit autre » <Laplanche se démarque de Lacan>. L'autre de la séduction originaire, en tout premier l'autre adulte. Au centre de ces procès, celui de l'*implantation*. Je désigne par là ce fait que les signifiants apportés par l'adulte se trouvent fixés, comme en surface, dans le derme psychophysiologique d'un sujet chez lequel une instance

inconsciente n'est pas encore différenciée. C'est sur ces signifiants reçus passivement que s'opèrent les premières tentatives actives de traduction, dont les restes sont le refoulé originaire (objets-sources). Je renvoie ici à *Nouveaux fondements pour la psychanalyse* (1).

L'implantation est un procès commun, quotidien, normal ou névrotique. À côté de lui, comme sa variante violente, il faut faire place à l'*intromission*. Alors que l'implantation permet à l'individu une reprise active, avec sa double face traductrice-refoulante, il faut tenter de concevoir un processus qui fait obstacle à cette reprise, court-circuite les différentiations des instances en voie de formation, et met à l'intérieur un élément rebelle à toute métabole.

Je ne doute pas qu'un processus apparenté à l'intromission joue aussi son rôle dans la formation du *surmoi*, corps étranger non métabolisable.

(1) Paris, PUF, 1987, schémas p. 133. Ce qui est décrit dans le *Fort-da* <par Freud (1920*g*) in « Au-delà du principe de plaisir »> pourrait servir ici d'exemple : le signifiant ici implanté, c'est l'absentement du père ou de la mère ; il est repris activement par l'enfant, dans la traduction du *Fort-da*. <Note de Laplanche>

Dans un premier temps, Laplanche a parlé de « *signifiants* énigmatiques » au sujet de l'implantation. L'expression a fait florès, probablement à cause de sa connotation lacanienne. Laplanche s'est assez vite repris pour expurger ce lacanisme rampant, et l'a remplacée par l'expression moins ambiguë de « *messages* énigmatiques ». Ces messages énigmatiques, compromis à leur insu par leur propre sexualité infantile refoulée, sont délivrés et implantés par les adultes chez l'enfant passif et en désaide.

Sur la conception traductive du refoulement comme sur la formation de l'inconscient on se reportera, pour plus ample informé, au court traité rédigé à cet effet par Laplanche. Ce court traité **[44]**, publié en 1993, offre en quelques pages cristallines une brillante synthèse de près de quarante cinq ans de réflexion.

Le parcours a peut-être été un peu long et parfois accidenté pour atteindre notre objectif, à savoir : démontrer l'instauration coordonnée de la sexualité, du symbole et de l'inconscient au sein de ce que Laplanche dénomme la situation anthropologique fondamentale. Mais j'espère que vous pensez comme moi que cela en valait vraiment la peine.

En résumé

18 Mon objectif a été de décrire l'hominisation d'un point de vue psychanalytique. De ce point de vue, l'hominisation est conçue comme l'instauration conjointe de la sexualité, du symbole et de l'inconscient à un moment donné à l'aube de l'espèce des *Hominiens*. Si une partie des conditions de cette instauration peut être attribuée à des facteurs congénitaux mutatifs, une autre partie, toutefois, est postnatale et se répète sous nos yeux à chaque naissance.

Il fallait le démontrer.

À cet effet, j'ai proposé un montage de textes consistant à reprendre les énoncés princeps de Freud, et à les éclairer du commentaire de Laplanche. Ici et là j'ai apporté le liant nécessaire, et, par mesure de *contrôle*, j'ai eu recours à la doctrine lacanienne, qui est, à cet égard du moins, dans le droit fil freudien.

Bien que l'instauration de l'hominisation soit un événement qui coordonne l'essor de la sexualité, du symbole et de l'inconscient conjointement, il a fallu pour les besoin de l'exposé suivre un certain ordre, un ordre didactique. C'est ainsi que la démarche a emprunté les étapes suivantes :

1/ Genèse de la sexualité avec la théorie de l'étayage de la pulsion sexuelle sur les fonctions vitales, du rebroussement autoérotique de la pulsion sexuelle, et de la formation de l'objet petit *a* irrémédiablement perdu.

2/ Avec la formation de l'objet petit *a*, genèse conjointe du symbole, formation du fantasme, et formation conjointe des langages de la pulsion (oral, anal, phallique).

3/ Mais la genèse de la sexualité et celle du symbole est également conjointe au primat de l'autre, autrement dit à l'intervention de l'univers des adultes dans le monde intime de l'enfant. C'est la théorie de la séduction qui en rend compte, et cette théorie est le complément nécessaire de la théorie de l'étayage. C'est en effet l'intervention des adultes au cours du *nursage* qui clive la pulsion sexuelle et la sépare de la

fonction vitale. Au cours du nursage transitent des messages énigmatiques des adultes à l'enfant, et cela à leur insu. Ces messages, compromis par leur propre sexualité infantile refoulée, provoquent chez l'enfant une floraison d'élaborations psychiques (de type traductif) qui échoue forcément à en venir à bout. L'inconscient se forme à partir des déchets (virulents) du processus traductif. ▣

Références

Cette bibliographie correspond non seulement à ce texte, mais à la « discussion », qui n'est pas reprise ici faute de place.
→ « Lacan & Freud, Lévi-Strauss & nous : questions & réponses à la suite de l'exposé sur *L'hominisation au point de vue psychanalytique* », *'Ashataroût*, bulletin volant n°2005·0404, avril 2005, 16 p.

[1] ALLAIS, Alphonse: (1854-1905) : « Un drame bien parisien », reproduit in *Ornicar ?*, printemps 1984, n°28, pp. 151-155.
→ ***(a)*** page 154

[2] AZAR, Amine : (1991) « La malédiction du Pharaon pèse-t-elle sur les psychanalystes ? », in *L'Évolution Psychiatrique*, janvier-mars 1991, tome 56, fascicule 1, pp. 177-187.

[3] AZAR, Amine : (1999*a*) « Les deux objets anamorphotiques de la formation actuelle du psychoclinicien : tabouret & tri-rhème », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°2, décembre 1999, pp. 28-49.
→ ***(a)*** pp. 37-40 ; ***(b)*** page 37

[4] AZAR, Amine : (1999*b*) « Réaménagement du nouveau paradigme psychanalytique de Jean Laplanche », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°2, décembre 1999, pp. 94-102.
→ ***(a)*** page 100

[5] AZAR, Amine : (2000) « Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, novembre 2000, pp. 8-36.
→ ***(a)*** II§12 à II§14, pp. 21-24

[6] AZAR, Amine : (2002) « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 4-21.

[7] BALINT, Michaël : (1935) « Remarques critiques concernant la théorie des organisations prégénitales de la libido », repris in *Amour primaire & technique psychanalytique*, trad. franç., Paris, Payot, 1972, pp. 50-73.

[8] BREUER, Josef, & FREUD, Sigmund : (1893) « Les mécanismes psychologiques des phénomènes hystériques. – Communication préliminaire », repris comme chap. Ier aux *Études sur l'hystérie* (1895), Paris, PUF, 1956, pp. 1-13.
→ ***(a)*** Trad. franç., page 4, et *SE*, **2**, page 6. *Cf.* également trad. franç. page 235, et *SE*, **2**, page 290.

[9] CAMPS, Gabriel : (1982) *Introduction à la préhistoire : le paradis perdu*, Paris, Seuil, Points-Histoire n°182, 1994, 469p.
→ ***(a)*** page 66 ; ***(b)*** page 68

[10] DELEUZE, Gilles (dir.) : (1953) *Instincts & institutions*, Paris, Classiques Hachette, in-12, XII+84p.

[11] DIDIER-WEILL, Alain (dir.) : (2001) *Quartier Lacan*, Paris, Flammarion, coll. Champs n°575, 2004, in-12, 265p.

[12] DUBOIS, Jean & collab. : (1973) *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Librairie Larousse, petit in-8°, XL+518p.
→ ***(a)*** « arbitraire », page 66
(b) « double articulation », pp. 49-50

[13] FERENCZI, Sándor : (1966) *Thalassa : psychanalyse des origines de la vie sexuelle* [1924], suivi de, *Masculin & Féminin* [1929], éd. établie, présent. et annotée par Nicolas Abraham, Paris, Petite Bibliothèque Payot n°28, in-12, 186p.

[14] FREUD, Sigmund : (1905*d*) *Trois Traités sur la Sexualthéorie*, nouvelle trad. franç. de Ph. Koeppel (1987), Paris, Gallimard, Folio-Essais n°6, 1989, in-12, 215p.
→ ***(a)*** pp. 106-107 ; ***(b)*** page 105 ; ***(c)*** pp. 164-165 ; ***(d)*** page 138, à noter qu'en traduisant ici *Nebenwirkung* par « effet secondaire » au lieu d' « effet marginal » le traducteur émousse le tranchant de la pensée de Freud...

[15] FREUD, Sigmund
GW → *Gesammelte Werke*, en 18 vol.
SE → *Standard Edition*, en 24 vol.
OCF → *Œuvres Complètes de Freud*, en 21 vol.
1895*d* : BREUER & FREUD, *Études sur l'hystérie*, *GW*, 1 ; *SE*, 2 ; *OCF*, 3 (à paraître).
1896*a* : *Nouvelles remarques sur les névropsychoses-de-défense*, *GW*, 1 ; *SE*, 3 ; *OCF*, 3.
1900*a* : *Traumdeutung* = *L'Interprétation du rêve*, *GW*, 2-3 ; *SE*, 4-5 ; *OCF*, 4.
1905*d* : *Trois Traités sur la Sexualthéorie*, *GW*, 5 ; *SE*, 7 ; *OCF*, 6.
1910*c* : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, *GW*, 8 ; *SE*, 11 ; *OCF*, 10.
1912-1913 : *Totem & tabou*, *GW*, 10 ; *SE*, 14 ; *OCF*, 13.
1915*c* : *Pulsions & destins de pulsions*, *GW*, 10 ; *SE*, 14 ; *OCF*, 13.
1915*e* : *L'Inconscient*, *GW*, 10 ; *SE*, 14 ; *OCF*, 13.
1939*a* : [1937-1939] *L'Homme Moïse & la religion monothéiste*, *GW*, 16 ; *SE*, 23 ; *OCF*, 20.
1940*a* : [1938] *Abrégé de psychanalyse*, *GW*, 17 ; *SE*, 23 ; *OCF*, 20.
1950*a* : [1895] *Entwurf* = *Projet d'une psychologie scientifique*, *GW*, 18 ; *SE*, 1 ; *OCF*, 3 (à paraître). Trad. française disponible actuellement in *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, pp. 307-396.

[16] FREUD, Sigmund : *Briefe an Wilhelm Fliess (1887-1904), ungekürzte Ausgabe*, édité par J.M. Masson, M. Schröter & G. Ficht-

ner, Frankfurt, Fischer, 1986, in-8°, XXXII+613p. & 28 pl. (Il existe une traduction française de l'ancienne édition partielle de cette correspondance sous le titre *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, VII+424p.)
→ ***(a)*** Lettre n°112, pp. 217-226 ; lettre n°52 de l'ancienne édition, trad. franç. pp. 153-160

[17] GOLSE, Bernard : (1997) « La naissance des représentations : conceptions psychanalytiques », in Lebovici-Diatkine-Soulé (dir.) *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, 1997[3], tome I[er], pp. 173-188.

[18] HADOT, Pierre : (1981) *Exercices spirituels & philosophie antique*, nouvelle éd. revue et augmentée, préf. d'Arnold I. Davidson, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de « L'Évolution de l'Humanité », n°41, 2000, petit in-8°, 414p.

[19] HARTMAN, H., KRIS, E., & LOWENSTEIN, R. : (1946) « Commentaires sur la formation de la structure psychique », repris in (1964) *Éléments de psycholohie psychanalytique*, trad. de l'anglais par Denise Berger, Paris, PUF, 1975, 279p.
→ ***(a)*** pp. 47-49

[20] HEGEL, G.W.F. : (1807) *La Phénoménologie de l'esprit*, trad. franç. de Jean Hyppolite [1939], Paris, Aubier Montaigne, in-8°, 2 vol., VII+358 et 358p.
→ ***(a)*** tome I[er], pp. 335 *sqq*.

[21] HINDE, Robert A. : (1966) *Le Comportement animal : une synthèse d'éthologie & de psychologie comparative*, trad. de l'anglais par Denise Feraud, Paris, PUF, in-8°, X+973p. en 2 vol.
→ ***(a)*** tome I, chap. 8, pp. 232-233

[22] JAKOBSON, Roman : (1956) « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », trad. franç. in *Essais de linguistique générale*, Paris, Seuil, Points-Essais n°17, 1970, pp. 43-67.
→ ***(a)*** page 45 ; ***(b)*** page 61

[23] JARRY, Alfred : (1911) *Gestes & opinions du Docteur Faustroll*, Paris, Fasquelle, 1968, in-12, 159p.
→ ***(a)*** chap. 6 ; ***(b)*** chap. 8

[24] JULIEN, Philippe : (1985) *Le Retour à Freud de Jacques Laca : l'application au miroir*, réédité sous le titre : *Pour lire Jacques Lacan : le retour à Freud*, Paris, Seuil, Points-Essais n°304, in-12, 1995, 239p.
→ ***(a)*** pp. 65-66

[25] LACAN, Jacques : (1945) « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », repris in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 197-213.

[26] LACAN, Jacques : (1946) « Propos sur la causalité psychique », repris in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 151-193.
→ ***(a)*** page 151

[27] LACAN, Jacques : (1956*a*) « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud », repris in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 381-399.
→ ***(a)*** page 395

[28] LACAN, Jacques : (1956*b*) « La chose freudienne, ou sens d'un retour à Freud en psychanalyse », repris in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 401-436.
→ ***(a)*** page 404 ; ***(b)*** page 436

[29] LACAN, Jacques : (1958*a*) « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », repris in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 739-764.
→ ***(a)*** page 757 (écharde), pp. 753 et 757 (immixtion)

[30] LACAN, Jacques : (1958*b*) « La signification du phallus », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 685-695.
→ ***(a)*** page 690 ; ***(b)*** page 686

[31] LACAN, Jacques : (1964) *Le Séminaire – Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Points-Essais n°217, in-12, 1990, 316p.
→ ***(a)*** pages 195-224, séances du 13 et du 29 mai 196 ; ***(b)*** page 228 ; ***(c)*** page 197 ; ***(d)*** page 190 ; ***(e)*** page 200 ; ***(f)*** page 189 ; ***(g)*** pp. 201-202 ; ***(h)*** pp. 74-75 & 202

[32] LACAN, J. : (1966) *Écrits*, Paris, Seuil, in-8°, 925p.
→ ***(a)*** page 395 ; ***(b)*** page 684

[33] LACAN, Jacques : (1969-1970) *Le Séminaire – Livre XVII : L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil,1991, 253p.
→ ***(a)*** page 93

[34] LACAN, Jacques : (1972-1973) *Le Séminaire – Livre XX : Encore*, Paris, Seuil, in-8°, 1975, 139p.
The Seminar of Jacques Lacan edited by Jacques-Alain Miller, Book XX : Encore 1972-1973 – On Feminine sexuality : the limits of love and knowledge, translated with notes by Bruce Fink, 1998, New York, Norton, in-8°, IX+150p.

[35] LACAN, Jacques : (1975-1976) *Le Séminaire – Livre XXIII : Le Sinthome*, Paris, Seuil, in-8°, 2005, 255p.

[36] LACAN, Jacques : (2005) *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, in-12, 109p. (Reprend la conférence du 8 juillet 1953 intitulée : *« Le symbolique, l'imaginaire et le réel »*, et l'unique séance du 20 novembre 1963 du séminaire interrompu sur *Les Noms-du-Père*.)
→ ***(a)*** page 8 ; ***(b)*** pp. 9-50, & discussion pp. 50-63

[37] LAPLANCHE, J. : (1968) « Interpréter [avec] Freud », in *L'Arc*, n°34 (Freud), 1968, pp. 37-46. Repris in *La Révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 21-36. (Recueil réédité dans la collection Champs / Flammarion n°390, 1998, sous le titre : *Le Primat de l'autre en psychanalyse*.)

[38] LAPLANCHE, Jean : (1970*a*) « Dérivation des entités psychanalytiques », in ouvrage collectif *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, PUF, Épimétée, pp. 195-215. Repris dans la réédition en collection Champs de *Vie & mort en psychanalyse* **[39]**, pp. 195-214.

[39] LAPLANCHE, Jean : (1970*b*) *Vie & mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Nouvelle Bibliothèque Scientifique, in-8°, 219p. Réédité in collection Champs n°25, et augmenté du texte **[37]** ci-dessus, 1977, in-12, 219p.
→ ***(a)*** page 72 ; ***(b)*** page 75 ; ***(c)*** pages 71-72 ; ***(d)*** page 28 ; ***(e)*** page 31 ; ***(f)*** pp. 31-32 ; ***(g)*** page 33 ; ***(h)*** pp. 35-36 ; ***(i)*** sur l'autoérotisme et le temps « auto- », *cf.* pp. 33, 113-114, 137, 138, 142, 144, 148, 155, 171, 178, & 185

[40] LAPLANCHE, Jean : *Problématiques IV – L'Inconscient & le Ça (cours de 1977-1978 & 1978-1979)*, Paris, PUF, 1981, in-8°, 328p.

[41] LAPLANCHE, Jean : (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse – la séduction originaire*, Paris, PUF, collection Quadrige n°174, 1994, in-8°, 208p.

[42] LAPLANCHE, Jean : (1990) « Implantation, intromission », repris in *La Révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992, pp. 355-258.
→ ***(a)*** page 357 ; ***(b)*** page 258

[43] LAPLANCHE, Jean : (1993*a*) *Le Fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, collection Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1993, in-12, 122p. Nouvelle édition (augmentée) sous le titre : *La Sexualité humaine*, même éditeur, 1999, 145p.

[44] LAPLANCHE, Jean : (1993*b*) « Court traité de l'inconscient», in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, automne 1993, n°48, pp. 69-96 ; repris in *Entre séduction & inspiration : l'homme*, Paris, PUF, collection Quadrige n°287, 1999, in-8°, 339p.
→ ***(a)*** page 71 ; ***(b)*** page 78, note 19

[45] LAPLANCHE, Jean : (1998) « Entretien avec Patrick Froté », in P. Froté, *Cent ans après*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 169-227.
→ ***(a)*** page 180

[46] LAPLANCHE, Jean : (2000) « Pulsion et instinct », in *Adolescence*, automne 2000, n°36, tome 18 (2), pp. 649-668, discussion introduite par Ph. Gutton, pp. 669-677.

[47] LAPLANCHE, J., & LECLAIRE, S. : (1959) « L'inconscient, une étude psychanalytique », in *Les Temps Modernes*, juillet 1961, n°183, pp. 81-129 ; in H. Ey (dir.), *L'Inconscient*, VIe Colloque de Bonneval, Desclée de Brouwer, 1966, pp. 95-130, suivi de la discussion, pp. 131-177 ; et in J. Laplanche **[39]**, pp. 261-321.
→ ***(a)*** pp. 297-300

[48] LAPLANCHE, J., & PONTALIS, J.-B. : (1967) *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, in-4°, XIX+523p.

[49] LEAKEY, Richard E., & LEWIN, Roger : (1977) *Les Origines de l'homme*, trad. de l'anglais par Pierre Champendal, Paris, Flammarion, coll. Champs n°138, 1985, in-12, 281p.

[50] LE DANTEC, Félix : (1906) « Défense du monisme », paru in *Revue Philosophique*, août-septembre 1906, repris in *L'Athéisme*, Paris, Flammarion, 1906, pp. 157-201.

[51] LEVI-STRAUSS, Claude : (1949) *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris & La Haye, Mouton, 1967, in-8°, XXX+591p.
→ ***(a)*** Chap. I, II & XXIX, et la préface à la réédition de 1967, pp. XVI-XVII.

[52] LEVI-STRAUSS, Claude : (1950) « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » in Marcel Mauss, *Sociologie & Anthropologie*, Paris, puf, 41968, in-8°, pp. IX-LII.
→ ***(a)*** pp. XLVI-XLVIII.

[53] LINDNER, Samuel : (1879) « Le suçotement des doigts, des lèvres, etc., chez les enfants », texte français mis au point par S. Daymas & I. Barande, avec 25 fig., in *Revue Française de Psychanalyse*, juillet 1971, tome XXXV (n°4), pp. 593-608.

[54] LORENZ, Karl : (1937) « Sur la formation du concept d'instinct », in *Essais sur le comportement animal & humain*, Paris, Seuil, 1970, pp. 191-253.

[55] LORENZ, Karl : (1954) « The objectivistic theory of instinct », in Fondation Singer-Polignac, *L'Instinct dans le comportement des animaux & de l'homme*, Paris, Masson, 1956, pp. 51-64, et discussion pp. 64-76.

[56] LORENZ, Karl : (1965) *Évolution & modification du comportement : l'inné & l'acquis*, traduit de l'anglais par L. Jospin, Paris, Payot, 1970, in-12, 152p.

[57] LORENZ, Karl : (1978) *Les Fondements de l'éthologie*, traduit de l'allemand par Jeanne Étoré, réédition, Paris, Flammarion, collection Champs n°370, 1996, in-12, 426p.
→ ***(a)*** De nombreux chapitres de cet ouvrage seraient à consulter, en particulier :
- « Présentation historique », pp. 11-23
- « La méthode comparative dans le domaine de la recherche phylogénétique », pp. 101-133
- « La coordination héréditaire ou mouvement instinctif », pp. 137-188
- « Homogénéité de l'instinct », pp. 257-269
- « Comportement à motivations multiples », pp. 297-310

[58] LORENZ, Karl, & Eibl-Eibesfeldt, Irenaüs : (1974) « Les fondements phylogénétiques du comportement humain », in K. Lorenz, (1978) *L'Homme dans le fleuve du vivant*, Paris, Flammarion, 1981, pp. 215-300.
→ ***(a)*** Section V : « Des conditions préalables à l'hominisation », pp. 276-300

[59] LUCRÈCE (99-55 av. J.-C.) : *De la Nature / De Rerum Natura*, éd. bilingue, trad., introd. & notes de José Kany-Turpin, Paris, GF-Flammarion n°993, 1997, in-12, 555p.
→ ***(a)*** Livre II, vers 216-224, pp 126-127, ainsi que le commentaire de l'éditeur au sujet de la controverse entre Démocrite, Épicure et Aristote, note 17, pp. 486-487.

[60] MARC-LIPIANSKY, Mireille : (1973) *Le Structuralisme de Lévi-Strauss*, Paris, Payot, in-8°, 349p.
→ ***(a)*** IIe partie, chap. 1er, pages 235-238

[61] MARTINET, André : (1960) *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, coll. U_2 n°15, 1971, in-12, 224p.
→ ***(a)*** pp. 5 & 13-20

[62] MENDEL, Gérard : (1972) *Anthropologie différentielle : vers une anthropologie psychanalytique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n°208, in-12, 417p.

[63] MENDEL, Gérard : (1977) *La Chasse structurale*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n°328, in-12, 346p.

[64] MILNER, Jean-Claude : (1995) *L'Œuvre claire : Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Seuil, in-8°, 176p.
→ ***(a)*** page 23

[65] PIAGET, Jean : (1967) *Biologie & connaissance : essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*, Paris, Gallimard, Coll. Idées n°288, 1973, in-12, 511p.

[66] PIAGET, Jean (dir.) : (1967) *Logique & connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, Encyclop. de la Pléiade, 1976, in-12, XV+1347p.

[67] PIAGET, Jean : (1968) *Le Structuralisme*, Paris, PUF, *Que sais-je ?* n°1311, in-12, 128p.
→ ***(a)*** pp. 118-119

[68] PIAGET, Jean : (1970) *Épistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, Coll. Idées n°260, 1972, in-12, 380p.

[69] PIAGET, Jean : (1970) *L'Épistémologie génétique*, Paris, PUF, *Que sais-je ?* n°1399, in-12, 128p.

[70] PIAGET, Jean : (1976) *Le Comportement, moteur de l'évolution*, Paris, Gallimard, Coll. Idées n°354, in-12, 191p.

[71] PIAGET, J., & INHELDER, B. : (1966) « La fonction sémiotique ou symbolique », in *La Psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, *Que sais-je ?* n°369, pp. 41-72.
→ ***(a)*** page 41 ; ***(b)*** page 72

[72] PIERON, Henri : (1958-1959) *De l'Actinie à l'homme, études de psychophysiologie comparée*, PUF, 2 vol., in-8°, VIII+307 & 264p.
→ ***(a)*** Tome II, 4e partie : « De l'enfant à l'homme et de son "humanisation" », pp. 209-262. Cette partie reproduit les textes suivants :
- 1952 : « Le problème du passage du psychisme animal au psychisme humain », pp. 211-234
- 1951 : « Pavlov et le conditionnement dans le mécanisme de l'humanisation », pp. 235-246
- 1954 : « La période critique pour l'humanisation de l'enfant », pp. 247-258

[73] PIÑOL-DOURIEZ, Monique (dir.) : (1997) *Pulsions, représentations, langage*, Lausanne (Suisse) Delachaux et Niestlé, « Textes de Base en Psychanalyse », in-12, 362p.

[74] PFEIFFER, John E. : (1969) *L'Émergence de l'homme*, traduit de l'anglais par Anne Lewis-Loubignac, Paris, Denoël, 1972, in-8°, 433p., avec d'abondantes illustrations.
→ ***(a)*** Le chap. 18 par exemple est intitulé : « Le bébé humain : étude dans la préhistoire vivante » ...

[75] POPPER, Karl : (1968*a*) « Une épistémologie sans sujet connaissant », repris in *La Connaissance objective*, trad. de l'anglais par Jean-Jacques Rosat, rééd., Paris, Flammarion, collection Champs n°405, 1998, en tant que chap. 3, pp. 181-242.

[76] POPPER, Karl : (1968*b*) « Sur la théorie de l'esprit objectif », repris in *La Connaissance objective*, trad. de l'anglais par Jean-Jacques Rosat, rééd., Paris, Flammarion, coll. Champs n°405, 1998, en tant que chap. 4, pp. 245-315.

[77] POPPER, Karl : (1972) « The logic and evolution of scientific theory », repris in *All life is problem solving*, London, Routledge, 1999, pp. 3-22.

[78] RÓHEIM, Géza : (1943) *Origine & fonction de la culture*, trad. de Roger Dadoun, Paris, Gallimard, Idées n°258, in-12, 1972, 182p.

[79] ROUDINESCO, É. : (1993) *Jacques Lacan : esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, gd in-8°, 725p. & 12 pl.
→ ***(a)*** page 337

[80] SOURIAU, Étienne : (1939) *L'Instauration philosophique*, Paris, Alcan, in-8°, 415p.

[81] SPITZ, René A. : (1957) *Le Non & le Oui : la genèse de la communication humaine*, Paris, PUF, in-8°, 1976[3], VII+133p.
→ ***(a)*** page 110

[82] SPITZ, René Arpad : (1949) « Autoerotism, some empirical findings and hypotheses on three of its manifestations in the first years of life », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, 1949, vol. 3/4, pp. 85-120.

[83] SPITZ, René A. : (1962) « Autoerotism », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, 1962, vol. 17, pp. 283-315.

[84] SPITZ, R. A. : (1959) *L'Embryologie du moi, une théorie du champ pour la psychanalyse*, traduit de l'anglais par Victor Chmara, Bruxelles, éd. Complexe, 1979, in-8°, 92p.

[84] SPITZ, René A. : (1965) *De la Naissance à la parole : la 1ère année de la vie*, avec la collab. de W. Godfrey Cobliner, traduit de l'anglais par L. Flournoy, préface d'Anna Freud, Paris, PUF, in-8°, 1968, XII+311p. et 8 pl.
→ ***(a)*** Chap. 14, pp. 206-218 ; ***(b)*** page 118 ; ***(c)*** page 189 ; ***(d)*** pp. 186-187

[86] TINBERGEN, Nikolaas : (1950) *L'Étude de l'instinct*, trad. de l'anglais par B. de Zélicourt et F. Bourlière, rééd., Paris, Petite Bibliothèque Payot n°370, 1980, in-12, 314p.

[87] TINBERGEN, Nikolaas : (1953) *La Vie sociale des animaux : introduction à la sociologie animale*, trad. de l'anglais par L. Jospin, rééd., Paris, Petite Bibliothèque Payot n°103, 1967, in-12, 186p.

[88] VALAS, Patrick : (1998) *Les Di(t)mensions de la jouissance : du mythe de la pulsion à la dérive de la jouissance (le concept de jouissance dans le champ freudien)*, Ramonville Saint-Agne, Érès / Scripta, 168p.
→ ***(a)*** page 9 ; ***(b)*** pp. 25-26

[89] VALLOIS, Henri (dir.) : (1958) *Les Processus de l'hominisation (colloque de Paris, 19-23 mai 1958)*, Paris, Colloques Internationaux du CNRS, éd. du CNRS, in-8°, 216p.

[90] VANDERMERSCH, Bernard : (1993) articles « Objet » & « Objet *a* » in R. Chemama (dir.), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse/Références, 1993, pp. 186-191.
→ ***(a)*** page 188 ; ***(b)*** page 190

[91] VER EECKE, Wilfred : (1984) *Saying « No » : its meaning in child development, psychoanalysis, linguistics, and Hegel,* Pittsburgh (USA), Duquesne University Press, in-8°, XIII+233p.

[92] VICHYN, Bertrand : (1984) « Naissance des concepts : autoérotisme et narcissisme », in *Psychanalyse à l'Université*, 1984, tome 9, n°36, pp. 655-678.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 189-207
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Le Symptôme dans l'acception psychanalytique du terme

◈ *Causerie du samedi 15 avril 2005 donnée au Pinacle de Beyrouth.*

1. Psychanalyse & médecine
2. Symptôme névrotique & symptôme psychotique
3. Conception première du symptôme névrotique
4. Conception classique du symptôme névrotique
5. Le « sens » & l' « intention »
6. Les symptômes typiques
7. Bénéfices primaires & secondaires
8. Révision métapsychologique ultérieure
9. L'exigence de vérité du Ça
10. Quelques développements plus récents
11. En résumé & en conclusion

%

Psychanalyse & médecine

1 Le célèbre *Vocabulaire de la psychanalyse* de, ne comporte pas d'entrée particulière pour le symptôme, et c'est regrettable. Laplanche & Pontalis (1967) se sont contentés d'une rapide évocation du symptôme au cours de l'entrée consacrée au « Bénéfice primaire et secondaire de la maladie ». C'est tout à fait insuffisant dans la mesure où Freud a radicalement modifié l'acception de ce terme médical.

À consulter un dictionnaire de médecine courant, nous pouvons y lire ceci :

> **Symptôme** n. m. Manifestation d'une maladie pouvant être perçue subjectivement par le malade lui-même *(symptôme subjectif)* ou être constatée par l'examen clinique (*symptôme objectif*, appelé couramment « signe »). Les symptômes se groupent en syndromes* [→ voir ce mot].
>
> **Syndrome** n. m. Ensemble de symptômes affectant simultanément ou successivement un organisme, et dont le groupement prend une valeur significative de la localisation, du mécanisme ou de la nature d'un processus pathologique, sans permettre cependant à lui seul d'établir un diagnostic* complet.
>
> **Diagnostic** n. m. Détermination de la nature d'une maladie. – Les temps successifs d'un diagnostic comportent : le diagnostic positif, le diagnostic différentiel, le diagnostic étiologique.

En médecine, la hiérarchie des concepts est claire, allant des *symptômes*, aux *syndromes*, aux *processus morbides*, et au *diagnostic*. Il importe au médecin de parcourir le plus rapidement ces étapes pour parvenir à leur terme, et qui est le diagnostic étiologique. C'est alors qu'une thérapeutique ciblée et d'autant plus efficace pourra être choisie dans l'arsenal infiniment diversifié dont le médecin dispose.

La psychanalyse freudienne est certes issue d'une branche de la médecine (la neurologie), mais il semble que ce fait a plutôt été contingent. En tout cas, le freudisme s'est rapidement et complètement détaché de la médecine. Malgré l'œcuménisme qui règne entre les disciplines, il ne semble pas aujourd'hui que le contentieux entre psychanalyse et médecine (neurologie, psychiatrie, médecine psychosomatique) soit réglé ou en voie de l'être. En ce qui concerne Freud, avec le temps il a nourri une hostilité grandissante et intransigeante contre la médecine [1].

La psychanalyse, suivant Freud (1923*a*), comporte trois aspects :

> **Psychanalyse** est le nom :

[1] *Cf.* leçons 1 & 16 des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917), ainsi que *La Question de l'analyse profane* (1926*e* &1927*a*).

1/ d'un procédé d'investigation des processus psychiques, qui autrement sont à peine accessibles ; **2/** d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; **3/** d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle.

La méthode de traitement est une. Elle consiste d'abord en un cadre *(setting)* à peu près fixe, dont la rigidité peut même rappeler en certains cas le rituel obsessionnel. Elle consiste ensuite et un petit nombre de stratégies d'intervention qui définissent ce qu'on nomme communément la conduite d'une cure. La nature de ces interventions et leur opportunité *(timing, ponctuation)* font l'objet d'un apprentissage. La méthode *standard* de traitement psychanalytique s'applique aux troubles névrotique, mais son champ d'application *(scope)* a pu être étendu, moyennant quelques aménagements, à d'autres troubles comme les « cas limites », les cas anti-sociaux, voire même les psychoses, sans trop changer quant au fond.

Aussi, grâce aux entretiens préliminaires, des précautions d'usage seront éventuellement prises, de sorte qu'un diagnostic complet n'est nullement un préalable à la cure. Certains psychanalystes (les puristes) considèrent même qu'un diagnostic préalable est inopportun et compromet les chances de succès du traitement psychanalytique en intervenant intempestivement dans la conduite de la cure. On voit par là à quel point la pratique psychanalytique va à contre-courant de la pratique médicale.

Symptôme névrotique
& symptôme psychotique

2 S'il ne sert pas à élaborer un diagnostic, à quoi sert donc le symptôme ?

Le psychanalyste décentre d'emblée cette question. En médecine le symptôme sert au médecin pour élaborer un diagnostic ; en revanche le psychanalyste considère d'emblée que le symptôme sert d'abord au patient. Il lui sert à quoi ? Telle fut l'interrogation de Freud à laquelle il fournit en 1905 une réponse tout à fait inattendue, consignée simultanément en deux ouvrages marquants publiés cette année-là.

Dans le *Post-Scriptum* du cas Dora, Freud (1905*e* [1901]) résume ainsi une partie de son dessein [1] :

> J'ai tenu aussi à montrer que la sexualité n'intervient pas d'une façon isolée, comme un *deus ex machina*, dans l'ensemble des phénomènes caractéristiques de l'hystérie, mais qu'elle est la force motrice de chacun des symptômes et de chacune des manifestations d'un symptôme. Les manifestations morbides sont, pour ainsi dire, *l'activité sexuelle des malades* [Die Krankheitserscheinungen sind, geradezu gesagt, *die Sexualbetätigung der Kranken*].

Et c'est en référence à ce passage que Freud (1905*d*) écrivit dans les *Trois Traités sur la Sexualthéorie* [2] :

> Les symptômes sont, ainsi que je l'ai déclaré ailleurs, l'activité sexuelle des malades [Die Symptome sind, wie ich es an anderer Stelle ausgedrückt habe, die Sexualbetätigung der Kranken].

Donc aucune ambiguïté possible sur ce qu'est, suivant Freud, le symptôme. Encore faut-il bien garder à l'esprit que cette définition ne s'applique qu'aux *névroses*.

En effet, quelques années plus tard, Freud (1911*c*) proposera également, en ce qui concerne cette fois les *psychoses*, une acception tout à fait neuve du symptôme. Elle se trouve consignée dans la III[e] partie de ses remarques sur l'autobiographie du président Schreber, au moment où il en vient à traiter du motif délirant courant dit de « fin du monde ». Il prend alors appui sur un passage du *Faust* de Gœthe pour formuler la conception originale que voici [3] :

---

[1] *GW*, **5** : 278 ; *SA*, **6** : 179 ; *SE*, **7** : 114-115 ; trad. franç. in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, [4]1970, pp. 85-86.
[2] *GW*, **5** : 63 ; *SE*, **7** : 163 ; nouvelle trad. franç., Gallimard, Folio-Essais, 1985, p. 77.
[3] *GW*, **8** : 307-308 ; *SA*, **7** : 192-193 ; *SE*, **12** : 70-71 ; *OCF*, **10** : 292-294. Les *italiques* sont de Freud. J'ai inséré mes propres interventions entre deux crochets droits. Les deux notes infrapaginales de Freud ont été supprimées.

Le malade [au stade tempétueux de la paranoïa] a retiré aux personnes de son entourage et au monde extérieur en général l'investissement libidinal qui était jusque-là tourné vers eux ; par là tout est devenu pour lui indifférent et dénué de relation et ne peut être expliqué que par une rationalisation secondaire comme « étant miraculé-là, fait-là en vitesse » [expressions du président Schreber]. La fin du monde est la projection de cette catastrophe intérieure ; son monde subjectif a pris fin depuis qu'il lui a retiré son amour.

Après la malédiction par laquelle Faust répudie toute attache avec le monde, le chœur des esprits chante :

> Malheur ! Malheur !
> Tu l'as détruit,
> Ce monde si beau,
> D'un poing puissant !
> Il s'effondre, il s'écroule !
> Un demi-dieu l'a fracassé !
> .....
> Puissant
> Parmi les fils de la terre,
> Plus splendide
> Reconstruis-le,
> Dans ton sein réédifie-le [1] !

Et le paranoïaque le réédifie, pas plus splendide certes, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il l'édifie par le travail de son délire. *Ce que nous tenons pour la production de maladie, la formation délirante, est en réalité la tentative de guérison, la reconstruction [Was wir für die Krankheitsproduktion halten, die Wahnbildung, ist in Wirklichkeit der Heilungsversuch, die Rekonstruktion]*.

Comme le signale l'éditeur de la *Standard Edition* [2], Freud a par la suite réaffirmé à plusieurs reprises cette thèse en l'élargissant et en la généralisant.

Conception première du symptôme névrotique

3

Telles sont les *thèses princeps* de Freud sur le symptôme névrotique et le symptôme psychotique. Le premier représente l'activité sexuelle du malade, le second représente une tentative de guérison, de reconstruction.

Arrêtons-nous maintenant plus particulièrement au symptôme névrotique. Sa caractérisation en 1905 dans les deux écrits cités est l'aboutissement d'un travail acharné et d'une longue évolution dont les protagonistes ont été Breuer, Charcot et Fliess, d'une part, et de l'autre les hystériques et l'interprétation des rêves. Parallèlement, Freud passait d'une pratique thérapeutique à une autre : de l'hypnose, à la méthode cathartique, et à la psychanalyse.

Essayons de suivre le travail d'élucidation en ses étapes principales :

1/ Le **corps étranger**. – La première définition du symptôme a été présentée en 1893 par Breuer & Freud dans une *« Communication préliminaire »*, qui sera deux années plus tard intégrée à leurs *Études sur l'hystérie* comme chapitre I[er]. C'est la conception du symptôme comme « corps étranger » *(Fremdkörper)*. Freud la reprend dans le dernier chapitre de ce livre en la qualifiant d' *« Infiltrat »* [3].

Trois décennies plus tard, Freud (1926*d*) rappelle cette conception dans *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, en ces termes [4] :

> Une conception qui nous est depuis longtemps familière considère le symptôme comme un corps étranger entretenant continuellement des phénomènes d'excitation et de réaction dans le tissu où il s'est implanté.

Une image apparentée a été utilisée par Freud entre-temps dans le compte-rendu du cas Dora, où nous lisons en effet [5] :

---

[1] GŒTHE : *Faust*, (I. Teil, 4. Szene), v. 1607-1612 et 1617-1621.
[2] *SE*, **12** : 71, note 1.

[3] BREUER & FREUD : *Studien über Hysterie*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1970, pp. 9 et 234 ; *Études sur l'hystérie*, trad. franç., Paris, PUF, 1956, pp. 4 et 235 ; *GW*, **1** : 85 et 295 ; *SE*, **2** : 6 et 290-291.
[4] *GW*, **14** : 125 ; *SA*, **7** : 192-193 ; *SE*, **20** : 98 ; *OCF*, **17** : 215. J'ai repris la traduction de Michel Tort de 1965, effectuée sous la direction du Pr Laplanche, et qui permet de repérer la source d'inspiration de ce que ce dernier dénomme « implantation ».
[5] FREUD : (1905*e*) « Fragment d'une analyse d'hystérie », *GW*, **5** : 203 ; *SA*, **6** : 119 ; *SE*, **7** : 43 ; trad. franç. in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, [4]1970, p. 30.

Das Symptom ist zuerst dem psychischen Leben ein unwillkommener Gast.

Le symptôme est un hôte importun de la vie psychique.

2/ Reminiszenzen u. Erinnerungssymbolen (Réminiscences & symboles commémoratifs). – L'autre manière de définir le symptôme dans la « Communication préliminaire » ainsi que dans les *Études sur l'hystérie* est encore plus célèbre. Elle consiste à dire que *« c'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique [der Hysterische leide größtenteils an Reminiszenzen] »* [1].

Cet aphorisme a fait florès, mais comme il est un peu sibyllin, Freud ne s'est pas fait faute de le commenter à plusieurs reprises. À chaque fois c'est l'expression d'*Erinnerungssymbole* qui lui est spontanément venue sous la plume, comme dans ce passage qui figure vers la fin des *Études sur l'hystérie* [2] :

Es führt aber in der Wirklichkeit eine ununterbrochene Reihe von den unveränderten *Erinnerungsresten* affektvoller Erlenisse und Denkakte bis zu den hysterischen Symptomen, ihren *Erinnerungssymbolen*.

In fact, however, there is an uninterrupted series, extending from the unmodified *mnemic residues* of affective experiences and acts of thoughts to the hysterical symptoms, which are the *mnemic symbols* of those experiences and thoughts.

C'est qu'en réalité une série ininterrompue de *résidus mnémoniques* inchangés, que des incidents générateurs d'émotions et des actes mentaux ont laissés, aboutit aux symptômes hystériques – leurs *symboles mnémoniques*.

L'expression *« Erinnerungssymbole »* est rendue en anglais par *« mnemic symbol »*, et l'équipe des *OCF* suit cet usage en choisissant de la traduire par *« symbole mnésique »*. À mon avis c'est là une maladresse. On sait que Strachey, le responsable de la *Standard Edition*, avait une propension à affubler l'allemand courant de Freud d'oripeaux gréco-romains pour faire plus « savant ». On l'a assez critiqué là-dessus ces derniers temps pour ne pas donner en France dans ce travers à propos d'*Erinnerungssymbole*. D'autres possibilités s'offrent en effet, comme : *symbole mnémonique*, *symbole mémoriel*, *symbole du souvenir*, ou encore *symbole commémoratif*.

« Symbole du souvenir » est le plus littéral, mais « symbole commémoratif » me semble le plus pertinent, car à trois reprises au moins Freud a pris soin d'indiquer qu'il songe expressément à des monuments commémoratifs. La première se trouve au début de l'étude sur l' *« Étiologie de l'hystérie »* (1896*c*). Freud nous demande d'imaginer un voyageur qui arrive dans un champ de ruines antiques et qui fait l'inventaire des restes monumentaux, et il s'écrie : *Saxa loquuntur !* , – les pierres parlent.

Là-dessus il enchaîne ainsi [3] :

Si l'on veut, d'une manière approximativement analogue, faire venir à voix haute les symptômes d'une hystérie comme témoins de la genèse de la maladie, on doit partir de la découverte significative de J. Breuer que les *symptômes de l'hystérie* (les stigmates mis à part) *tirent leur détermination de certaines expériences vécues du malade, traumatiquement efficientes, et sont reproduits dans la vie psychique de celui-ci en tant que* Erinnerungssymbolen *de ces expériences*.

À mon sens aucun doute n'est permis, le symptôme est un véritable mémorial élevé en l'honneur du traumatisme. Pris au pied de la lettre, les symptômes ou les réminiscences des hystériques sont donc des monuments commémoratifs, ou, comme le dit Freud, des *symboles commémoratifs*.

L'autre commentaire se trouve dans la première leçon sur la psychanalyse prononcée en 1909 à Worcester (Mass., USA), où il est encore plus explicite si cela se peut [4]. Le troisième se trouve au chapitre II de *Inhibition, Symptôme & Angoisse* (1926*d*), et ne laisse pas plus de doute sur la dénotation : il s'agit encore une fois d'un mémorial, ou d'un symbole commémoratif [5].

---

[1] BREUER & FREUD: *Studien über Hysterie*, p. 10 ; *Études sur l'hystérie*, p. 5 ; *GW*, **1** : 86 ; *SE*, **2** : 7.

[2] FREUD, in Breuer & Freud : *Studien über Hysterie*, p. 240 ; *Études sur l'hystérie*, p. 241 ; *GW*, **1** : 303 ; *SE*, **2** : 297.

[3] *GW*, **1** : 427 ; *SA*, **6** : 54-55 ; *SE*, **3** : 192-193 ; *OCF*, **3** : 151.

[4] *GW*, **8** : 11-12 ; *SE*, **11** : 16-17 ; *OCF*, **10** : 12-13. Cornelius Heim le traducteur de ces conférences américaines pour l'édition Gallimard (1991) me semble donc avoir fait le meilleur choix, *cf.* p. 42 note *(a)* de son édition.

[5] *GW*, **14** : 120 ; *SE*, **20** : 93 ; *OCF*, **17** : 211.

Le symptôme « pervers » est exactement de même type. Dans son étude sur le « Fétichisme », Freud (1927*e*) commence par rappeler la définition déjà donnée dans son *Leonardo* (1910*c*) [1] :

> ... le fétiche est le substitut du phallus de la femme (de la mère) auquel a cru le petit garçon et auquel – nous savons pourquoi – il ne veut pas renoncer.

À la page suivante il en donne la raison [2] :

> ... la répugnance devant la castration s'est élevé un mémorial en créant ce substitut.

On voit à quel point Freud tient à son mémorial et comme il y insiste lourdement.

Au surplus, on peut observer que sur le plan strictement linguistique *« symbole mnésique »* est un pléonasme, une redondance. Tout symbole est trace, inscription, archive, boîte de conserve mémorielle, souvenir en conserve. Et puis *Erinnerungssymbole* est construit en allemand suivant un modèle courant. *Erinnerungstafel* est une plaque commémorative... ou bien faut-il faire plaisir à ces messieurs de la *Standard Edition* et des *OCF* pour dire dorénavant *« plaque mnésique »* ?

Finalement, je crois que *« symbole mnésique »* est pire qu'un mauvais choix de traduction. C'est carrément une traduction erronée.

3/ Symptôme & Vie intime. – Que les symptômes trouvent leur ancrage dans la vie intime des sujets ne nécessite pas de démonstration en règle. Cela procède directement du caractère précédent, suivant quoi les hystériques souffrent de réminiscences. Au demeurant, il suffira de rappeler ces mots placés par Breuer & Freud au seuil de leurs *Études sur l'hystérie* [3] :

> Cette étude nous a souvent fait pénétrer dans leur intimité et nous a permis de connaître leur existence secrète.

4/ Surdétermination du symptôme. – Un autre caractère du symptôme appartient à la même époque. La relation du symptôme à la vie intime du sujet se révélait souvent complexe. L'exploration des réminiscences des hystériques par la méthode cathartique les conduisait à se remémorer non pas une seule et unique scène traumatique, mais une série de traumas partiels. Breuer et Freud l'avaient tous deux remarqué, et Freud créa le terme pour le désigner.

Il se révélait ainsi que les symptômes hystériques possèdent certes un sens, mais non pas un seul. On est donc forcé de remarquer combien souvent les symptômes sont *pluri-déterminés* ou *sur-déterminés* (wie häufig ein symptom *mehrfach determiniert*, *überbestimmt* ist) [4].

5/ Le **Symptôme** en tant qu'**Ersatz**. – Breuer & Freud avaient également à cette époque une conception dynamique du symptôme en tant que formation substitutive, qui fut au fondement de la méthode cathartique de traitement. Cette « trouvaille », attribuée formellement à Breuer, est exposée par Freud en mots simples dans une conférence ultérieure comme suit [5] :

> La formation de symptômes est le substitut de quelque chose d'autre qui n'a pas eu lieu. Certains processus psychiques auraient dû normalement se développer jusqu'au point où la conscience en aurait pris connaissance. Cela n'est pas arrivé, et en contrepartie, des processus interrompus, en quelque sorte perturbés, qui ont été contraints de rester inconscients, est sorti le symptôme. Il s'est donc produit quelque chose comme une permutation ; si l'on réussit à refaire celle-ci à rebours, la thérapie des symptômes névrotiques a résolu sa tâche.
>
> La trouvaille de Breuer est encore aujourd'hui le fondement de la thérapie psychanalytique.

---

[1] *GW*, **14** : 312 ; *SE*, **21** : 152-153 ; *OCF*, **18** : 126.

[2] *GW*, **14** : 313 ; *SE*, **21** : 154 ; *OCF*, **18** : 127.

[3] BREUER & FREUD : Préface de la 1ère éd. des *Études sur l'hystérie*, p. IX ; *SE*, **2** : p. XXIX. On a trouvé bon chez Fischer Verlag d'éliminer de la réédition allemande les *Préfaces*..

[4] FREUD, in Breuer & Freud : *Studien über Hysterie*, pp. 171 et 232-234 ; *Études sur l'hystérie*, pp. 170 et 232-234 ; *GW*, **1** : 291-294 ; *SE*, **2** : 212 et 287-290.

[5] FREUD : (1916-1917) *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 18e conférence, *GW*, **11** : 289 ; *SE*, **16** : 280 ; *OCF*, **14** : 290 ; trad. franç. nouvelle, Gallimard, 1999, p. 257. [= *G*, dorénavant.]

Les cinq caractères du symptôme que je viens de passer en revue appartiennent soit à Breuer seul, soit au travail en commun de Freud avec lui. Les suivants sont des révisions ou des additions propres à Freud.

6/ Symptôme & refoulement. – Assez tôt un premier différend est intervenu entre Freud et Breuer au sujet de la conception dynamique du symptôme qui vient d'être exposée. Alors que Breuer attribuait la formation du corps étranger et la formation de substitution à un *état hypnoïde* où se serait produit suivant lui le traumatisme, Freud estimait en revanche que c'est le processus du *refoulement* qui en était responsable. De ce fait, Freud ne cessera d'apporter par la suite de riches développements à ses idées sur le mécanisme du refoulement. Mais on peut estimer que la théorie de la séduction généralisée de Laplanche permet d'accepter aujourd'hui la conception de Freud sans rejeter celle Breuer.

7/ Symptôme & vie sexuelle. – Un autre différend s'est également élevé entre Freud et Breuer, et il se ramène aussi à un malentendu.

Il s'agit de l'ancrage du symptôme dans la vie intime du malade. Alors que Breuer reconnaissait très largement le rôle de la sexualité dans l'éclosion des névroses, il était cependant réticent à accepter la suggestion de Freud suivant laquelle la sexualité est la condition *sine qua non* de l'éclosion de la névrose.

Naturellement, les psychanalystes – qui ont une tendance fâcheuse à verser dans l'hagiographie quand il s'agit de leur saint patron – prennent fait et cause pour Freud contre Breuer. Et, pour rendre le cas de celui-ci pendable, ils ne lésinent pas à falsifier les faits. C'est ainsi qu'on lit sous les meilleures plumes que Breuer niait carrément le rôle de la sexualité, mieux encore, qu'il en avait une peur bleue ! Il faut dire que Freud est à cet égard le premier à blâmer pour avoir mis en circulation deux fables complètement ridicules.

La première se rapporte à ce que Charcot, Chrobak (un gynécologue) et Breuer sont censés lui avoir dit comme en passant, et comme en aparté, ou en confidence. Mieux encore, sans même qu'ils ne sachent eux-mêmes la valeur exacte de ce qu'ils disaient, paraît-il, à savoir qu'à l'arrière-plan de l'hystérie on trouve toujours des *secrets d'alcôve*. Secret de polichinelle ! Tout le monde le savait et personne n'en faisait mystère.

Rappelons donc ce passage, explicite à cet égard, appartenant à Breuer et publié noir sur blanc dans *Les Études sur l'hystérie*, les *italiques* étant de Breuer lui-même [1] :

> Ich Glaube nicht zu übertreiben, wenn ich behaupte, *die große Mehrzahl der schweren Neurosen bei Frauen entstamme dem Ehebett* (1).
>
> Je ne pense pas exagérer quand j'affirme que *la plupart des névroses graves chez les femmes proviennent du lit conjugal* (1).
>
> (1) Il est bien dommage que les cliniciens ignorent ce facteur pathogène ou ne le mentionnent qu'en passant alors qu'il est pourtant l'un des plus important. C'est là un fait d'expérience que le praticien se devrait de faire connaître aux jeunes médecins. Ceux-ci passent généralement en aveugles devant la sexualité, tout au moins en ce qui concerne leurs malades. [Note de Breuer]

On le voit : il s'agit d'un fait connu de tous les praticiens, et publié par Breuer en toutes lettres dans un livre co-signé par Freud. C'était seulement les jeunes médecins d'autrefois qui l'ignoraient ; et les psychanalystes d'aujourd'hui, trompés par la fable controuvée des « trois vieilles lunes » de Freud [2], l'ignorent toujours [3].

L'autre fable ridicule se rapporte à la terminaison de la cure de « Anna O... » par Breuer. Je ne m'y attarderai pas, ayant dit l'essentiel dans une précédente publication [4].

Les psychanalystes ayant pris fait et cause pour Freud à propos de ces deux points d'histoire

[1] BREUER, in Breuer & Freud : *Studien über Hysterie*, p. 199 ; *Études sur l'hystérie*, p. 200 ; *SE*, **2** : 246.

[2] Cette fable dite (par moi) des trois vieilles lunes est exposée par Freud en 1914*d* et répétée en 1925*d*. Respectivement : *GW*, **10** : 51-53 ; *SE*, **14** : 13-15 ; et *GW*, **14** : 48 ; *SE*, **20** : 24 ; *OCF*, **17** : 71.

[3] Le plus doctoral de ces ignorants est bien P.-L. Assoun dans une démonstration de « monsieur muscles » qui remonte à 1984.

[4] On trouvera une démolition en règle de cette fable, qui confine à la sottise, et que répètent moutonnièrement tous les psychanalystes (y compris Lacan), in AZAR & SARKIS (1993), *Freud, les femmes, l'amour*, §§8-9, pp. 28-35. Incidemment, on trouvera in Azar (1989) la première réévaluation actualisée du rôle de Breuer dans la naissance de la psychanalyse.

démontrent par là pour le moins un certain aveuglement. Ils se montrent en effet oublieux qu'à cette époque Freud n'avait pas encore découvert la sexualité infantile. Quand il se référait à la sexualité, c'est seulement la sexualité au sens courant du terme qu'il avait en vue. À cet égard Breuer avait parfaitement raison d'émettre des réserves formelles contre la thèse, soutenue par Freud à cette époque, suivant quoi c'est la sexualité génitale qui est la condition *sine qua non* de l'éclosion de la névrose. Pour l'heure, c'est bien Breuer qui avait raison de déclarer [1] :

> Der Sexualtrieb ist gewiß die mächtigste Quelle von lange anhaltenden Erregungszuwächsen (und als solche, von Neurosen) ...
>
> La pulsion sexuelle est certainement la source la plus puissante d'excitations prolongées et ininterrompues (et par là des névroses) ...

Il fallait effectivement s'arrêter là et dire *« la source la plus puissante »*. Ajouter un mot de plus, aller au-delà, dire – à cette époque – que c'est *« la source exclusive »* des névroses, c'était faire erreur tout simplement. C'est bien pourquoi Freud lui-même s'est vu contraint de contresigner avec Breuer cette déclaration répétée au seuil des *Études sur l'hystérie* [2] :

> ... sexuality seems to play a principal part in the pathogenesis of hysteria as a source of psychical traumas and as a motive for 'defense' – that is, for repressing ideas from consciousness.
>
> ... c'est à la sexualité, source de traumatismes psychiques, et facteur du rejet et du refoulement de certaines représentations hors du conscient, qu'incombe, dans la pathogenèse de l'hystérie, un rôle prédominant.

Rôle prédominant, mais non point exclusif. C'est seulement après la découverte de la sexualité infantile qu'il devint légitime d'aller au-delà des déclarations de Breuer.

Il faudra à Freud près de dix ans de travail acharné pour sortir de cette erreur... sans jamais toutefois le reconnaître ! Mais les psychanalystes qui s'improvisent le dimanche matin épistémologues pataugent toujours dans la fange hagiographique.

Il est très instructif de remarquer l'embarras de Strachey à l'égard de ce point d'histoire. En tant qu'éditeur des *Études sur l'hystérie* il était bien placé pour repérer les déclarations de Breuer que j'ai citées. Mais faute de distinguer la sexualité au sens psychanalytique de la sexualité au sens courant du terme – autrement dit, faute d'apprécier le statut exact de la sexualité infantile en cette affaire – il se lance dans une argumentation absconse [3].

8/ Symptôme & rêve. – Le dernier point préparant la formule princeps fut, pour Freud, de considérer que les symptômes *et* les rêves ont un sens, qu'ils sont parlants de la même façon, en tant que monuments commémoratifs.

De cette manière, les découvertes contemporaines de Freud à propos du rêve pouvaient être étendues à d'autres formations de compromis, comme les symptômes, les actes manqués, les lapsus, les souvenirs-de-couverture, les traits d'esprit, etc. Toutes ces formations de l'inconscient étant régies par les mêmes processus primaires : condensation, déplacement, symbolisation, dramatisation, surdétermination, etc.

Il a paru d'autant plus nécessaire de s'attarder à ces aspects « élémentaires » de la pensée de Freud concernant les symptômes névrotiques que des commentateurs modernes avisés ont cru bon de les négliger, voire même de les gommer purement et simplement, pour aller en hâte au-delà, comme s'ils avaient le feu aux trousses [4].

Conception classique du symptôme névrotique

4 À cette première série de propriétés du symptôme névrotique, couronnée par la thèse princeps, et à mesure que sa pratique psychanalytique

[1] BREUER, in Breuer & Freud : *Studien über Hysterie*, p. 161 ; *Études sur l'hystérie*, p. 159 ; *SE*, **2** : 200.

[2] BREUER & FREUD : Préface de la 1re éd. des *Études sur l'hystérie*, p. IX ; *SE*, **2** : p. XXIX. Rappelons que, chez Fischer Verlag, on a trouvé bon d'éliminer de la réédition allemande les *Préfaces*.

[3] *Cf.* son « Editor's introduction », §3, in *SE*, **2** : pp. XXV-XXVI.

[4] Par exemple : Wolf (1971), Forrester (1980), Flem (1982), etc.

se sera enrichie, Freud ajoutera une série de précisions qu'il serait exagéré de considérer comme des propriétés nouvelles.

On en trouve un exposé détaillé dans la IIIe partie des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* de 1916-1917. Cette IIIe partie intitulée : « Doctrine générale des névroses », réserve d'ailleurs au symptôme une place de choix. De telle sorte qu'il est possible de dire que c'est dans ces *Leçons* qu'il faut aller chercher la conception « classique » du symptôme névrotique.

Sur les treize conférences qui constituent cette IIIe partie des *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, deux sont nommément consacrées au symptôme. La 17e est intitulée : « Le sens des symptômes » ; et la 23e : « Les voies de formation des symptômes ».

La 17e conférence est principalement une préparation. Freud y présente en détail deux vignettes cliniques lui permettant de récapituler les propriétés précédemment découvertes du symptôme. Non pas toutes celles qu'on a passées en revue, mais celles qui lui paraissent essentielles, et qu'il réduit à trois. Les symptômes sont « pleins de sens » *(sinnreich)*, surdéterminés, et intriqués à la vie intime du malade.

Un intervalle de cinq conférences sépare les deux conférences consacrées au symptôme. L'approfondissement de cette question impliquait une longue préparation. Freud devait présenter d'abord sa conception de l'appareil psychique (topique, dynamique, économique), ainsi que sa conception de la vie sexuelle et du développement libidinal (avec les possibilités de fixation et de régression).

La première propriété nouvelle du symptôme présentée dans la 23e conférence est de nature économique (énergétique) :

10/ La nouvelle satisfaction *(substitutive)* est soutenue de deux côtés à la fois, du côté de l'instance qui pousse et du côté de l'instance qui résiste. C'est pourquoi elle implique une double dépense énergétique qui appauvrit la personnalité.

Quant aux deux autres propriétés présentées, elles sont des conséquences de la découverte de la sexualité infantile :

11/ Les symptômes reproduisent une satisfaction infantile.

12/ Les symptômes font abstraction de l'objet, ils sont autoérotiques.

Dans la même ligne d'idées, mentionnons qu'au cours de la 20e conférence, Freud nous précise ceci [1] :

13/ Dire que les symptômes névrotiques sont des satisfactions sexuelles substitutives n'est justifié que si nous incluons sous le chef de la « satisfaction sexuelle » celle des besoins sexuels dits pervers.

Le sens & l'intention

5 Revenons à présent à la 17e conférence dont nous n'avons pas épuisé l'intérêt. Un retour sur le contenu de cette conférence laisse soupçonner qu'elle est travaillée en sourdine par un thème non déclaré. On peut le repérer à partir du vocabulaire utilisé.

Au cours de cette conférence on rencontre à plusieurs reprises un terme qui ne fait pas partie du vocabulaire de la psychanalyse, voire même qui semble détonner sous la plume de Freud. L'alerte est donnée en conclusion de la vignette clinique sur un cérémonial du coucher [2] :

> Nous ne pouvons non plus perdre de vue que l'analyse de ce symptôme nous a encore introduits dans la vie sexuelle de la malade. Et nous trouverons ce fait de moins en moins surprenant, à mesure que nous apprendrons à mieux connaître le sens et l'intention des symptômes névrotiques.

Dans ce passage Freud parle expressément du sens et de l'intention des symptômes. Or Freud ne nous a pas habitués à utiliser le terme d'intention. Une fois alertés, nous repérons un autre passage qui explicite ce que Freud entend par là. Il se trouve au cours de l'analyse d'une partie du cérémonial du coucher de la patiente [3] :

---

[1] FREUD : (1916-1917) *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 20e conférence, *GW*, **11** : 318 ; *SE*, **16** : 307 ; *OCF*, **14** : 317 ; *G* : 390.
[2] FREUD : (1916-1917) *Leçons d'introd. à la psycha.*, 17e conférence, *GW*, **11** : 277 ; *SE*, **16** : 269 ; *OCF*, **14** : 278 ; *G* : 344-345.
[3] *Idem*, *GW*, **11** : 275 ; *SE*, **16** : 267 ; *OCF*, **14** : 276 ; *G* : 342-343.

Elle voulait donc tenir écartés – sur un mode magique, pouvons-nous ajouter – l'homme et la femme, c'est-à-dire séparer les parents l'un de l'autre, ne pas les laisser entrer dans un rapport conjugal.

L'expression de Freud n'est pas équivoque : *« sie wollte also » (elle voulait donc)*... Le *Wollen*, la volonté, intervient ici et s'affirme en intentionnalité. Et le terme « intention » *(Absicht)* est utilisé deux fois au cours de la vignette clinique précédente. Qu'est-ce à dire ?

Il me semble que lorsque Freud parle du « sens » des symptômes, il se place dans le cadre d'une théorie de l'expression. Le symptôme est alors compris comme une résultante *(output)* d'un processus interne, endogène. D'une manière générale toute la psychologie de Freud relève de la théorie de l'expression. En revanche, lorsqu'il parle, comme ici, d'intentionnalité, il se place dans un cadre tout à fait différent, celui d'une théorie de la communication.

On peut encore formuler les choses autrement et dire que le sens du symptôme est *pour soi*, tandis que l'intention du symptôme est *pour autrui*. Or, la dimension « pour autrui », bien qu'elle soit présente chez Freud, n'apparaît au grand jour que sporadiquement, étant la plupart du temps écrasée sous le « pour soi ». Freud avait tendance à réduire la clinique à une conception endogène des processus psychiques. Néanmoins, en tant que fin clinicien, on trouve tout de même dans les descriptions phénoménologiques de Freud ce qui est souvent laissé pour compte par la théorie. Ces passages de la 17e conférence sont donc, à cet égard, une exception bienvenue.

Concluons :

14/ Les symptômes ont un *« sens »* qui relève d'une théorie de l'expression, et une *« intention »* qui relève d'une théorie de la communication.

On peut remarquer que vers la fin de cette conférence Freud effectuera une tentative pour gommer l'intentionnalité. Ainsi, dans le passage suivant, au lieu de s'en tenir à l'opposition *sens / intention*, il lui substituera l'opposition *sens / finalité* [1] :

Le sens d'un symptôme gît, comme nous l'avons appris, dans une relation à l'expérience vécue du malade. Plus le symptôme a une conformation individuelle, plus tôt nous sommes en droit de nous attendre à établir cette connexion. Nous sommes alors confrontés précisément à la tâche de trouver, pour une idée dépourvue de sens ou une action sans finalité, la situation passée dans laquelle cette idée était justifiée et l'action ordonnée à une fin.

Freud ira plus loin au cours de la conférence suivante pour gommer l'intentionnalité en proposant une autre opposition encore. Il distinguera, dans le sens du symptôme, deux directions, soit qu'on aille vers l'amont ou vers l'aval. En amont, nous allons vers l'origine du symptôme, vers la circonstance vécue dans un passé plus ou moins reculé, où s'est ancré le symptôme. En aval, nous allons vers un objectif à atteindre. Cette distinction entre *source* et *but (Zweck)* constitue la **15e** propriété du symptôme.

Armé de cette nouvelle distinction – le *« woher »* (d'où) et le *« wohin »* (vers où) – Freud reprendra l'une des vignettes cliniques exposées à la précédente conférence, celle de la nuit de noce ratée [2] :

La connexion avec la scène qui fait suite à la nuit de noces ratée et la tendresse [envers son mari] qui motive la malade donnent, prises ensemble, ce que nous avons appelé le « sens » de l'action compulsionnelle. Mais ce sens lui était resté inconnu dans les deux directions, « d'où » et « vers où », tandis qu'elle exécutait l'action compulsionnelle.

Freud se propose en effet d'affirmer qu'il existe des processus psychiques inconscients. Il ne voulait sans doute pas se rendre la tâche trop difficile en parlant d'intentionnalité inconsciente, ses auditeurs étant accoutumés à lier les intentions à un sujet conscient. Quelques pages plus loin il réaffirmera en substance sa thèse tout en cédant encore plus sur les termes. Au lieu du *« wohin »* (vers où) il proposera *« wozu »* (à quoi ça sert, ou à quoi bon) [3] :

Nous avons résumé sous le chef « sens » d'un symptôme deux sortes de choses, son « d'où » et son

[1] *Idem*, *GW*, **11** : 278 ; *SE*, **16** : 270 ; *OCF*, **14** : 279 ; *G* : 345-346.

[2] *Idem*, *GW*, **11** : 286 ; *SE*, **16** : 277 ; *OCF*, **14** : 287 ; *G* : 354.

[3] *Idem*, *GW*, **11** : 294 ; *SE*, **16** : 284 ; *OCF*, **14** : 294 ; *G* : 362-363.

« vers où » ou son « à quoi bon », c'est-à-dire les impressions et les expériences vécues dont il émane et les intentions qu'il sert.

Les symptômes typiques

6 Revenons encore une fois à la 17e conférence. Vers la fin, Freud aborde un problème supplémentaire. S'il existe effectivement pour chaque névrose des symptômes ayant une conformation individuelle, reliés à des vécus particuliers, il existe aussi des symptômes qui se manifestent à peu pareillement. Dans ce dernier cas les différences individuelles s'estompent, et nous sommes alors en droit de parler de :

16/ Symptômes typiques.

C'est embarrassant ! Car ces symptômes résistent à une réduction historique aisée, tout comme les rêves typiques. Quel statut leur conférer ? Une hypothèse se présente [1] :

Si les symptômes individuels dépendent, d'une manière si évidente, de l'expérience vécue du malade, il reste possible, dans le cas des symptômes typiques, qu'ils remontent à une expérience vécue qui est typique en elle-même, commune à tous les humains.

Une autre hypothèse, avancée à la fin de la 23e conférence à propos des fantasmes originaires, pourrait trouver ici aussi à s'appliquer. Comme les fantasmes originaires, les symptômes typiques pourraient aussi se ramener à des schèmes préformés, transmis phylogénétiquement.

Il y a cependant une autre solution. Reprenons l'exemple auquel s'arrête Freud : le vomissement hystérique. Freud nous dit que les choses se présentent à nous comme si les hystériques *devaient* vomir. Existe-t-il d'aventure une quelconque « expérience universelle » ou un quelconque « schème universel » capable de rendre compte de ce symptôme hystérique courant ? – Si fait ! la théorie sexuelle infantile suivant quoi la conception se fait par voie orale.

[1] *Idem*, *GW*, **11** : 280 ; *SE*, **16** : 271 ; *OCF*, **14** : 280 ; *G* : 348.

Bénéfices primaires & secondaires

7 Un autre complément (c'est le **17e**) est apporté par Freud à la compréhension du symptôme névrotique dans la distinction entre le bénéfice primaire et le bénéfice secondaire de la maladie qu'il a commencé à faire à partir de 1905. On pourra suivre l'approfondissement de cette question à partir de l'index général de la *Standard Edition*, entrée : *« Gain from illness »* (vol. 24, p. 289). Les étapes principales de cet approfondissement sont :
– 1905*e* : le cas Dora
– 1916-1917 : la 24e leçon *d'Introduction à la psychanalyse*
– 1926*d* : *Inhibition, Symptôme & Angoisse* (chapitre III)
– 1926*e* : *La Question de l'analyse profane* (chapitre V)

Le *Vocabulaire de la Psychanalyse* de Laplanche & Pontalis (1967) consacre une entrée spéciale à « Bénéfice primaire et bénéfice secondaire de la maladie ». Conformément à la mise en page adoptée, une définition compréhensive est proposée en tête d'article, et imprimée en caractères italiques et en gras. La voici :

● Bénéfice de la maladie désigne d'une façon générale toute satisfaction directe et indirecte qu'un sujet tire de sa maladie.

Le bénéfice primaire est celui qui entre en considération dans la motivation même d'une névrose : satisfaction <**autoérotique**> trouvée dans le symptôme, fuite dans la maladie, modification avantageuse des relations avec l'entourage.

Le bénéfice secondaire pourrait se distinguer du précédent par :
– sa survenue après coup, comme gain supplémentaire ou utilisation par le sujet d'une maladie déjà constituée ;
– son caractère extrinsèque par rapport au déterminisme initial de la maladie et au sens des symptômes ;
– le fait qu'il s'agit de satisfactions narcissiques ~~ou liées à l'auto-conservation~~ que de satisfactions ~~directement libidinales~~ <**autoérotiques**>.

Dans cette définition, conformément à leur dessein, les auteurs ont cherché à épouser étroitement la pensée freudienne, y compris ses hésitations, voire ses trébuchements. J'ai introduit pour

ma part dans leur texte certaines modifications au moyen de crochets coudés et de biffures pour satisfaire le besoin légitime d'une plus grande rigueur.

Autrement, cette question est restée effectivement en l'état depuis Freud.

Révisions métapsychologiques ultérieures

Après l'élaboration de ce qu'on nomme la deuxième topique (qui distingue dans l'appareil psychique les instances du *Ça*, du *Moi* et du *Surmoi*), Freud en est revenu au symptôme pour reformuler son approche métapsychologique. Il le fit dans l'écrit intitulé : *La Question de l'analyse profane* (1926*e*).

Cette étude que l'on néglige trop souvent de consulter dans les études doctrinales, sous prétexte qu'il s'agit d'un « écrit de circonstance », expose pourtant de nombreux points litigieux en termes définitifs. En ce qui concerne le symptôme, deux thèses sont avancées qui résument tout le problème :

18*a***/** Les symptômes de la névrose sont la conséquence d'un conflit entre le Moi et le Ça [1].

18*b***/** Le Surmoi utilise la maladie pour infliger une autopunition au Moi. Le névrosé est obligé de se comporter comme s'il était en proie à un sentiment de culpabilité qui, pour être apaisé, a besoin de la maladie comme châtiment [2].

Aussi riche soit-il à beaucoup d'égards, *Inhibition, Symptôme & Angoisse* (1926*d*) n'apporte pas un regard neuf sur le symptôme. C'est plutôt le problème de l'angoisse qui intéresse Freud au premier chef, en connexion avec les mécanismes de défense du Moi. Néanmoins, on y trouve la traduction du symptôme de la première topique reformulée dans la seconde, et cela à peu près dans les termes plus haut utilisés, hormis l'auto-punition [3] :

Les traits fondamentaux de la formation de symptôme ont été depuis longtemps étudiés et énoncés d'une manière que nous espérons inattaquable. Le symptôme serait indice et substitut *(Anzeichen und Ersatz)* d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu, un succès du processus de refoulement. Le refoulement procède du Moi qui, éventuellement par mandat du Surmoi, ne veut pas prendre part à un investissement pulsionnel incité dans le Ça.

Le III[e] chapitre apporte toutefois une notation intéressante (la **19[e]**) sur la manière dont le Moi cherche à *s'incorporer* le symptôme, – défini, comme nous l'avons vu plus haut, en tant que corps étranger interne. Freud souligne que ce combat défensif prend deux visages à expression contradictoire. Le Moi cherche d'une part à s'incorporer le symptôme en développant des bénéfices secondaires [4] :

De toutes les relations mentionnées résulte ce qui nous est connu en tant que *bénéfice·de·maladie* (bénéfice secondaire) de la névrose. Celui-ci vient en aide aux efforts du Moi pour s'incorporer le symptôme et renforce la fixation de ce dernier. Dès lors, si nous faisons la tentative de prêter au moi une assistance analytique dans son combat contre le symptôme, nous trouvons ces liaisons de conciliation entre Moi et symptôme à l'œuvre du côté des résistances. La tâche de les dissoudre n'est pas rendue facile.

Le Moi cherche, d'autre part, et de manière contradictoire, à renforcer le refoulement quitte à émettre des signaux d'angoisse :

L'autre procédé a un caractère moins bienveillant, il continue la direction du refoulement. Mais il semble que nous ne puissions pas charger le Moi du reproche d'inconséquence. Le moi est pacifique et voudrait s'incorporer le symptôme, l'accueillir au sein de son ensemble. La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction et oblige ainsi le moi à donner de nouveau le signal de déplaisir et à se mettre sur la défensive.

[1] FREUD : (1926*e*) *La Question de l'analyse profane*, chap. III ; *GW*, **14** : 231 ; *SE*, **20** : 203-204 ; *OCF*, **17** : 26.

[2] FREUD : (1926*e*) *La Question de l'analyse profane*, chap. V ; *GW*, **14** : 254 ; *SE*, **20** : 223 ; *OCF*, **17** : 49.

[3] FREUD : (1926*a*) *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, chap. II ; *GW*, **14** : 118 ; *SA*, **6** : 237 ; *SE*, **20** : 91 ; *OCF*, **17** : 209.

[4] FREUD : (1926*d*) *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, chap. III ; *GW*, **14** : 127 ; *SA*, **6** : 244 ; *SE*, **20** : 99-100 ; *OCF*, **17** : 217.

Nous aurons à revenir plus bas sur ces deux visages contradictoires de la défense du Moi.

Incidemment, notons encore qu'en ce qui concerne la névrose, on observe dans *Inhibition, Symptôme & Angoisse* un retour à la démarche médicale d'échafauder un diagnostic. C'est ainsi que Freud y nourrit l'espoir [1] :

> ... qu'un approfondissement de nos études pourrait dégager une affinité intime entre des formes particulière de la défense et des affections déterminées, par ex. entre refoulement et hystérie.

Ainsi, les symptômes étant le résultat du conflit entre les pulsions du Ça et les mécanismes de défense du Moi, l'affection névrotique qui regroupe les symptômes en syndromes pourrait être finalement individualisée par le mécanisme du processus morbide. De cette manière l'espoir de parvenir à élaborer un diagnostic complet avec ses trois volets (positif, différentiel et étiologique) serait alors à la portée du psychanalyste. On peut estimer que ce programme a été assumé par Lacan et rempli avec succès [2].

Mentionnons en outre, et pour mémoire, qu'on ne trouve rien de nouveau sur le symptôme dans les *Nouvelles conférences* (1933*a*). C'est à peine s'il y est fait allusion en un endroit ou deux. Enfin, dans l'écrit ultime, *l'Abrégé de psychanalyse* (1940*a*), on ne trouve qu'une seule mention, sans originalité aucune.

L'exigence de vérité du Ça

9 Les élèves directs de Freud et leurs successeurs ne se sont pas plus intéressés au symptôme qu'au rêve. Une seule contribution marquante est à citer, celle de Nunberg (1924), dans un article inspiré, justement célèbre [3], et à peine antérieur à *Inhibition, Symptôme & Angoisse* de Freud (1926*a*).

Comme c'est souvent le cas, c'est Lacan qui en a déduit les conséquences le plus reculées, que l'intéressé ne semble pas avoir lui-même vraiment aperçues. Il faut se reporter au *Séminaire XI* sur *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. C'est à la séance du 22 avril 1964 de ce séminaire, au cours de la discussion de l'article de Thomas Szasz sur le transfert, que Lacan observe que, dans le rapport de l'analysant à l'analyste, une dimension est généralement éludée. Il indique que ce rapport est asymétrique, et qu'il faut le situer dans la dimension du *« se tromper »* . Il enchaîne ainsi [4] :

> J'en trouve le repérage chez un autre analyste encore. Il s'agit de Nünberg, qui a écrit, dans l'*International Journal of Psychoanalysis*, en 1926, un article qu'il intitule *The Will of recovery*. *Recovery*, ce n'est pas à proprement parler la guérison, c'est la restauration, le retour. Le mot est fort bien choisi, et pose une question qui mérite attention. Qu'est-ce qui peut, en fin de compte, pousser le patient à recourir à l'analyste, pour lui demander quelque chose qu'il appelle la santé, alors que son symptôme – la théorie nous le dit – est fait pour lui apporter certaines satisfactions ?
>
> Par beaucoup d'exemples, et non des moins humoristiques, Nünberg n'a pas de peine à montrer qu'il ne faut pas faire beaucoup de pas dans l'analyse pour voir éclater que ce qui a motivé chez le patient la recherche de la santé, de l'équilibre, c'est justement sa visée inconsciente, dans sa portée la plus immédiate. Quel abri, par exemple, lui offre le recours à l'analyse, pour rétablir la paix de son ménage, quand quelque boiterie est survenue dans sa fonction sexuelle, ou quelque désir extra-conjugal ! Dès les premiers temps, le patient s'avère désirer, sous la forme d'une suspension provisoire de sa présence à son foyer, le contraire de ce qu'il est venu proposer comme le but premier de son analyse – non pas la restitution de son ménage, mais sa rupture.
>
> Nous nous trouvons là enfin, au maximum – dans l'acte même de l'engagement de l'analyse et donc certainement aussi dans ses premiers pas – mis au contact de la profonde ambiguïté de toute assertion du patient, et du fait qu'elle a, par elle-même,

[1] FREUD : (1926*d*) *Inhibition, Symptôme & Angoisse*, supplément A, § (c) ; *GW*, **14** : 197 ; *SA*, **6** : 301-302 ; *SE*, **20** : 164 ; *OCF*, **17** : 279.

[2] On en trouvera un exposé exhaustif in BRUCE FINK (1997), *A Clinical introduction to lacanian psychoanalysis*, II[e] partie, pp. 73-202. *Cf.* aussi PHILIPPE JULIEN (2000).

[3] Lu devant la Société psychanalytique de Vienne le 26 mars 1924, il a été publié en allemand en 1925 et en anglais en 1926.

[4] LACAN : *Le Séminaire – Livre XI : les quatre concepts de la psychanalyse*, rééd., Paris, Seuil, Points-Essais, 1990, p. 155.

une double face. C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par, un certain mensonge, que nous voyons s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas, à proprement parler, ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de la vérité.

Ce que Lacan fait dire à Nunberg, à savoir que le désir de recouvrer la santé est la visée de l'inconscient, n'est pas ce que Nunberg lui-même trouve à retenir de son texte. En effet, lorsqu'il traitera du « désir de guérison » dans une sous-section de son manuel pratique de psychanalyse, il s'arrêtera à peine à cette idée. On y relève seulement au décours d'une phrase que le patient commence son traitement *« lorsque le désir conscient de guérison est soutenu par le ça inconscient »* [1].

La thèse extraite par Lacan à Nunberg est si importante qu'elle bouscule et renverse tête-bêche la formulation freudienne contemporaine concernant les deux visages contradictoires de la défense du Moi contre le symptôme. On vient de voir que Freud pensait prêter assistance au Moi de son patient dans sa lutte contre le symptôme. La perspective ouverte par Lacan (à partir de Nunberg), renverse les alliances. C'est au Ça qu'il nous faut prêter assistance si nous voulons être du parti de la santé et de la vérité.

Quand Freud nous avait présenté l'autre visage contradictoire de la défense, il avait déploré que le symptôme fut un « trouble-fête », alors qu'il faudrait s'en féliciter. Il suffirait pour cela de reprendre la même citation tout en lui conférant une petite rallonge :

Le moi est pacifique et voudrait s'incorporer le symptôme, l'accueillir au sein de son ensemble. La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction **<et de vérité>** ...

Le Ça ne connaît pas la duplicité. Il ne connaît que l'exigence de vérité. Et ce n'est point là une revendication avec un quelconque point d'appui, une quelconque intentionnalité. C'est une pure et simple exigence, comme la poussée d'Archimède. Nous aboutissons ainsi à une nouvelle formulation du symptôme, plus compréhensive, qui serait quelque chose comme ceci :

20/ C'est avec une pléiade de bénéfices secondaires que le symptôme nous persuade de céder sur notre désir. Le Ça pousse en direction de la vérité, de la santé. Le Moi s'accroche désespérément à la maladie. Et c'est ainsi qu'on se contente finalement pour la plupart de lots de consolation, renonçant à briguer le gros lot dont le Surmoi nous trouve parfaitement indignes. Pour faire bonne mesure, l'Idéal·du·Moi couronne l'œuvre de rabaissement du Surmoi en stimulant notre mégalomanie : quoi de plus héroïque que de contrefaire le paillasson ?

Quelques développements plus récents

10 Comme je l'ai dit, le symptôme fait partie de ces problèmes que les psychanalystes approchent rarement, les considérant définitivement réglés. Aucune rubrique ne lui est consacrée dans les manuels les meilleurs, tant anciens que modernes [2]. Je ne crois pas être injuste ou mal informé en n'évoquant (très brièvement) que trois ou quatre tentatives plus récentes de reconsidérer ce problème.

La première est venue dans le sillage de ce grand mouvement de « retour à Freud » initié par Lacan et dont le fleuron n'est autre que le célèbre *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche & Pontalis (1967). Naturellement, ce n'est pas le lieu de reprendre ici comment la mise à jour d'un vocabulaire freudien *officieux* a permis des avancées cliniques et théoriques décisives. L'un des auteurs de ce *Vocabulaire* – le Pr Jean Laplanche – n'eut de cesse de rouvrir le débat autour de la pulsion sexuelle. À l'aide d'un certain nombre de notions freudiennes officieuses, comme l'étayage *(Anlehnung)*, l'effet marginal *(Nebenwirkung)*, la co-excitation *(Miterregung)*, etc., il est parvenu à redonner à la théorie de la séduction le statut qui doit

[1] NUNBERG : (1932) *Principes de psychanalyse*, chap. XII, p. 361.

[2] À titre d'exemple : Fenichel (1946), Mijolla & Mijolla Mellor (dir.) (1996), Assoun (1997).

être le sien au fondement de la métapsychologie. Allons directement à la conclusion. Laplanche est parvenu à démontrer pas à pas que la genèse de la sexualité est en même temps genèse du fantasme masochiste. Sans revenir à toute la série des étapes de cette démonstration [1], citons seulement leur point d'aboutissement en ce qui concerne le fantasme [2] :

> …Dès lors, nous voilà contraints d'admettre que le fantasme est par essence accompagné de satisfaction autoérotique et, pour pousser les choses plus loin, le fantasme comme introjection de l'objet, comme effraction, est la première douleur psychique, génératrice de la pulsion sexuelle sado-masochique.

La thèse du masochisme primaire est déduite de cette corrélation [3] :

> Elle est étroitement corrélative de la notion de fantasme comme corps étranger interne et de la pulsion [sexuelle] comme attaque interne, de sorte que le paradoxe du masochisme, loin de devoir être circonscrit à une « perversion » particulière, mériterait d'être généralisé, lié qu'il est à la *nature essentiellement traumatique de la sexualité humaine*.

Cela revient finalement à dire que la jouissance sexuelle est fondamentalement un plaisir éprouvé dans la douleur. Cette mise au point a une incidence directe sur la conception psychanalytique du symptôme, même si le Pr Laplanche n'a pas songé à la formuler. Reprenons l'énoncé de la thèse freudienne **18***b*, *supra* :

> **18***b***/** Le Surmoi utilise la maladie pour infliger une autopunition au Moi. Le névrosé est obligé de se comporter comme s'il était en proie à un sentiment de culpabilité qui, pour être apaisé, a besoin de la maladie comme châtiment.

Dans cet énoncé il est bon de s'arrêter à cette expression énigmatique de la pensée de Freud quand il a recouru aux termes *« comme si »*. Ces termes ne peuvent être compris qu'à la lumière de la position originaire du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle. La « raison », qui est chez l'être humain une passion dévorante, trouve une satisfaction retorse dans une culpabilité d'emprunt. Le symptôme est un grand pourvoyeur de culpabilité d'emprunt, faisant du châtiment une œuvre de haute justice. L'autopunition du Moi par le Surmoi pour une culpabilité d'emprunt soulage en nous cette culpabilité d'origine inconnue, émanant de la nature essentiellement masochistique de la sexualité humaine.

Lacan lui-même s'est toujours intéressé au symptôme, mais on peut dire que pendant longtemps il ne s'est préoccupé que de reformuler les thèses freudiennes classiques dans son propre langage. De là cet énoncé bien connu [4] :

> Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse.

Ou il s'est occupé de souligner l'exigence de vérité du symptôme, rattachant d'ailleurs cette conception à une tradition qui a précédé l'avènement de la psychanalyse, comme dans l'énoncé suivant [5] :

> Il est difficile de ne pas voir, dès avant la psychanalyse, introduite une dimension qu'on pourrait dire du symptôme, qui s'articule de ce qu'elle représente le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir.

En revanche, dans la dernière décennie de sa vie, Lacan a repris le problème du symptôme sur une base tout à fait nouvelle par le biais du nœud borroméen. C'est une nouvelle fois le problème de la psychose qui semble l'y avoir incité. Souvenons-nous d'Antée, il reprenait des forces quand ses pieds touchaient terre. Devant chaque difficulté, Freud reprenait des forces à partir du rêve, Lacan à partir de la psychose. Il s'est donc entiché de James Joyce, de son père et de sa fille, et a mené une recherche haletante et superbe sur le « sinthome » qui les a

[1] J'en ai longuement décrit les étapes principales et leurs articulations in AZAR : (2005) « Sexe, Symbole & Inconscient : l'hominisation au point de vue psychanalytique ».
[2] LAPLANCHE : (1968) « La position originaire du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle », p. 46.
[3] LAPLANCHE : (1970) *Vie & Mort en psychanalyse*, p. 162.
[4] LACAN : (1957) « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », repris in *Écrits*, p. 528.
[5] LACAN : (1966) « Du sujet enfin en question », in *Écrits*, p. 234.

réunis, permettant à Joyce l'homme de lettres, de vivre plus ou moins tranquillement une psychose « lacanienne » non-décompensée.

La publication récente du livre XXIII de ce séminaire marquant, donné en 1975-1976, est digne du niveau où Lacan s'y est hissé. On a même l'avantage de disposer en langue française du commentaire méthodique que le psychanalyste Argentin Roberto Harrari, sans ménager sa peine, a consacré à ce séminaire en 1995, nous permettant d'en apprécier les richesses. La difficulté du cheminement de Lacan est due en partie au fait qu'il réinvente la psychose tout en se souciant d'intégrer les données nouvelles à sa métapsychologie portative, non sans embarras. Plus récemment, Colette Soler (2003) s'est repliée sur la « psychose inspirée » dans son rapport à la lettre pour proposer une approche lacanienne unifiée du symptôme. Mais il reste (heureusement) beaucoup à faire !

Une autre tentative de rouvrir le problème est celle de Robert Lévy (2004), et elle est particulièrement bienvenue. Elle consiste à reprendre la question à partir de l'infantile. L'approche elle-même est fort originale, puisque cet auteur se fonde sur le triptyque constitué par l'étude de Freud sur le fétichisme (1927*e*), l'étude de Sandor Lorand (1930) sur le fétichisme à l'état naissant chez un enfant, et le commentaire de ces deux études par Granoff & Lacan (1956). Lévy démontre, à la suite de ces illustres références, qu'il y a intérêt de considérer que la phobie et le fétichisme sont deux manières de réagir contre l'angoisse de castration, et que la cure avec les enfants consiste essentiellement à les aider à ce que le refoulement se mette en place.

Une autre tentative de rouvrir le problème du symptôme est la mienne, elle concerne l'hystérie. Elle peut à la rigueur se rattacher à la problématique des « symptômes typiques » de Freud (§6, *supra*). Pour ma part c'est le domaine littéraire qui me relance. C'est donc à partir de motifs exploités dans les récits de fiction que j'ai essayé de constituer une sémiothèque évolutive de l'hystérie (AZAR, 2000).

Les unités de base de cette sémiothèque sont les symptômes, à condition de les prendre dans leur gangue, avant tout effort d'abstraction. C'est pourquoi il convient peut-être mieux de les nommer des syndromes, et plus exactement des *« syndromes dialogiques »*, car ce sont des formations discursives présentant sous une forme canonique un agencement de motifs narratifs. Et pas n'importe lesquels. Ce sont les motifs narratifs qui procèdent de théories sexuelles infantiles, comme on l'a vu dans l'additif que j'ai plus haut proposé à l'explication freudienne des symptômes typiques.

J'ai exposé et argumenté longuement ce point de vue dans l'étude que j'ai signalée, où j'ai présenté une demi-douzaine de ces syndromes dialogiques. J'ai repris encore plus récemment la même approche dans les deux dernières séances du cycle consacré à la sexualité féminine (AZAR, 2004). – Je me permets d'y renvoyer.

En résumé
& en conclusion

11 Pour conclure, faisons le point sur notre parcours.

C'était un long parcours où l'on a distingué le symptôme névrotique du symptôme psychotique. Il s'est révélé que ce dernier avait une courte histoire chez Freud. Quand il en a formulé en 1911 la définition princeps suivant quoi *« le symptôme psychotique est une tentative de guérison, de reconstruction »*, il s'y est tenu et s'en est en quelque sorte désintéressé sur le plan théorique.

En revanche, le symptôme névrotique a préoccupé Freud pendant plus de trente-cinq ans, et durant ce long parcours nous avons distingué vingt stations. Cela montre à quel point cette question méritait de faire l'objet d'un exposé synthétique.

On peut considérer que le symptôme, au sens psychanalytique, a subi deux points d'inflexion. Le premier se situe aux alentours de 1905 lorsque Freud eut élaboré la notion de *sexualité infantile* et appris à la maîtriser un tant soi peu. L'autre se situe aux alentours de 1925, lorsqu'il eut élaboré la seconde topique et appris à maîtriser un tant soi peu le concept de *Surmoi*.

Les huit étapes qui se situent avant 1905 ont été regroupées sous la dénomination de « conception première », couronnée en 1905 par la formule

princeps suivant quoi *« le symptôme névrotique est la satisfaction sexuelle du malade »*. Entre les deux points d'inflexion se situe ce que j'ai dénommée la « conception classique » du symptôme névrotique, elle couvre les numéros 10 à 17. Et, après 1925, j'ai essayé de décrire les principales révisions métapsychologiques rendues nécessaires par l'élaboration d'une seconde topique. Il s'agit pour partie de reformulations, et pour partie d'apport nouveau.

Toutes ces étapes ont été numérotées dans un ordre sériel au fur et à mesure de mon exposé. Reprenons-en la liste :

1. Le symptôme est un corps étranger *(Fremdkörper)* interne, un infiltrat, ou un hôte importun *(unwillkommener Gast)*.

2. Les symptômes sont des réminiscences *&* des symboles commémoratifs *(Reminiszenzen und Erinnerungssymbolen)*.

3. Le symptôme est ancré dans la vie intime.

4. Le symptôme est surdéterminé.

5. Le symptôme est le substitut *(Ersatz)* d'une action qui n'a pas eu lieu et qu'il remplace.

6. Le symptôme résulte d'un refoulement.

7. Le symptôme est déterminé par la vie sexuelle.

8. Le symptôme est analogue au rêve, en tant que ce sont des formations de compromis régies par le processus primaire.

9. *Le symptôme est l'activité sexuelle du malade.*

10. Le symptôme est une satisfaction substitutive soutenue de deux côtés à la fois, du côté de l'instance qui pousse et du côté de l'instance qui résiste. C'est pourquoi elle implique une double dépense énergétique qui appauvrit la personnalité.

11. Les symptômes reproduisent une satisfaction de type infantile.

12. Les symptômes font abstraction de l'objet, ils sont autoérotiques.

13. Dire que les symptômes névrotiques sont des satisfactions sexuelles substitutives n'est justifié que si nous incluons sous le chef de la « satisfaction sexuelle » celle des besoins sexuels dits pervers.

14. Les symptômes ont un *« sens »* qui relève d'une théorie de l'expression, et une *« intention »* qui relève d'une théorie de la communication.

15. Le sens des symptômes est doublement orienté. Vers l'amont ils s'analysent en « *woher* » (d'où), et vers l'aval en « *wohin* oder *wozu* » (vers où, *ou* à quoi ça sert). Ce sont là la *source* et le *but* du symptôme.

16. Comme il existe des rêves typiques, il existe aussi pour chaque névrose des symptômes typiques.

17. Il faut distinguer le bénéfice primaire et le bénéfice secondaire du symptôme.

18. Les symptômes sont la conséquence d'un conflit entre le Moi et le Ça. Le Surmoi utilise la maladie pour infliger une autopunition au Moi.

19. La défense du Moi contre le symptôme comporte deux visages contradictoires. Le Moi cherche à s'incorporer le symptôme en développant les bénéfices secondaires de la maladie. Et il cherche à renforcer le refoulement quitte à émettre des signaux d'angoisse.

En outre, j'ai relevé que ni les élèves directs de Freud ni les nouvelles générations de psychanalystes ne se sont montrés beaucoup intéressés à pousser plus loin la théorie du symptôme. À l'exception de Nunberg et de Lacan, dont j'ai essayé d'indiquer brièvement l'apport précieux.

On pourrait conclure cette excursion par une formule qui résumerait l'acception actuelle du symptôme névrotique comme suit :

20. C'est avec une pléiade de bénéfices secondaires que le symptôme nous persuade de céder sur notre désir. Le Ça pousse en direction de la vérité, de la santé ; le Moi s'accroche désespérément à la maladie. Et c'est ainsi qu'on se contente finalement pour la plupart de lots de consolation en renonçant à briguer le gros lot, dont le Surmoi nous trouve parfaitement indignes. Pour faire bonne mesure, l'Idéal·du·Moi

prête main forte au Surmoi en stimulant notre mégalomanie.

J'ai enfin signalé plus ou moins brièvement trois ou quatre tentatives plus récentes de rouvrir le débat à propos du symptôme : l'une, celle de Laplanche (1967-1970), permet de retracer le symptôme à son soubassement masochiste ; une autre, est celle de Lacan (1975-1976), qui rouvre la question du symptôme du côté de la psychose ; une autre encore est celle de Lévy (2004) qui rouvre la question du symptôme à partir de l'infantile ; la mienne (2000 & 2004), enfin, qui rouvre la question du côté de l'hystérie et de la sexualité féminine. ▣

Références

ASSOUN, Paul-Laurent
1984 « La chose sexuelle », paru in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, printemps 1984, n°29 ; repris in *Introduction à la métapsychologie freudienne*, Paris, PUF, Quadrige, 1993, pp. 84-113.
1997 *Psychanalyse*, Paris, PUF, collection Premier Cycle, in-8°, X+763p.

AZAR, Amine
1989 « Breuer et Freud : une évaluation réactualisée », in *Les Temps Modernes*, novembre 1989, 45e année, n°520, pp. 104-118.
2000 « La sémiothèque de l'hystérie », in *Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, novembre 2000, pp. 66-99.
2004 « La sexualité féminine réduite à quelques axiomes », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2004·1016, octobre 2004, 15+2 p. Repris in *Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2005, pp. 42-57.
2005 « Sexe, Symbole & Inconscient : l'hominisation au point de vue psychanalytique », *'Ashtaroût*, bulletin volant n°2005 0317, mars-avril 2005, 26 p. Repris ici même, pp. 160-188.

AZAR, Amine, & SARKIS, Antoine
1993 *Freud, les femmes, l'amour*, préface de Gérard Mendel, Nice, Z'Éditions, 1993, in-8°, 213p.

BREUER, Josef, & FREUD, Sigmund
1893 « Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene – Vorläufige Mitteilung », repris in *Études sur l'hystérie* en tant que chap. Ier.
1895 *Studien über Hysterie*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbücher, 1970, in-12, 246p.
Études sur l'hystérie, trad. de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, 1956, in-8°, XI+256p.

DOMART, A., & BOURNEUF, J. (dir.)
1985 *Dictionnaire de médecine*, Paris, Larousse de Poche, LGF, in-12, [VIII]+695p.

FENICHEL, Otto
1946 *The Psychoanalytic theory of neurosis*, London, Routledge & Kegan Paul, 1982, in-8°, X+703p.

FINK, Bruce
1997 *A Clinical introduction to lacanian psychoanalysis : theory and technique*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1999, in-8°, X+297p.

FLEM, Lydia
1982 « L'archéologie chez Freud : destin d'une passion et d'une métaphore », repris in *L'Homme Freud*, Paris, Seuil, 1991, pp. 43-70.

FORRESTER, John
1980 *Le Langage aux origines de la psychanalyse*, trad. de l'anglais par Michelle Tran Van Khai, Paris, Gallimard, 1984, in-8°, 400p.

FREUD, Sigmund
G → éd. Gallimard.
GW → *Gesammelte Werke*, en 18 vol.
OCF → *Œuvres Complètes de Freud*, en 21 vol.
SA → *Studienausgabe*, en 10 vol. + 1 vol. supplém.
SE → *Standard Edition*, en 24 vol.

HARARI, Roberto
1995 *Les Noms de Joyce : sur une lecture [du Séminaire XXIII] de Lacan*, trad. par Gabriella et Lucila Yankelevich, Paris L'Harmattan, 1999, in-8°, 256p.

JULIEN, Philippe
2000 *Psychose, Perversion, Névrose : la lecture de Jacques Lacan* , Ramonville Saint-Agne, Érès, in-8°, 191p.

LACAN, Jacques
1956 « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 493-528.
1966 « Du sujet enfin en question », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 229-236.
1973 *LE SÉMINAIRE – Livre XI : Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Seuil, Points-Essais n°217, 1990, in-12, 316p.
2004 *LE SÉMINAIRE – Livre X : L'Angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, in-8°, 397p.
2005 *LE SÉMINAIRE – Livre XXIII : Le Sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2005, in-8°, 255p.

LAPLANCHE, Jean
1968 « La position originaire du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle », in *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, juin 1968, n°4, pp. 35-53. [Repris in *La Révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 37-58.]
1970 *Vie & Mort en psychanalyse*, rééd. Paris, Flammarion, collection Champs, 1977, in-12, 219p.

LAPLANCHE, Jean, & PONTALIS, J.-B.
1964 « Fantasme originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme », paru initialement dans *les Temps Modernes* en 1964, repris en volume, précédé d'un *Post-scriptum*, Paris, Hachette, « Textes du XX^e Siècle », 1985, in-12, 91p. [Réimpression in collection « Pluriel » n°945, 1998, in-12, 119p.]
1967 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, XIX+523p.

LAURENT, Dominique
2003*a* « Nommer le symptôme », in *Ornicar ? digital*, octobre 2003, 5 p.
2003*b* « Le symptôme au féminin », in *Ornicar ? digital*, octobre 2003, 6 p.

LÉVY, Robert
2004 « Un exemple de constitution du symptôme dans l'infantile », in *L'Évolution Psychiatrique*, octobre-décembre 2004, **69** (4), pp. 617-626.

MIJOLLA, A. de, & MIJOLLA MELLOR, S. de (dir.)
1996 *Psychanalyse*, Paris, PUF, Collection Fondamental, ³1999, in-4°, 872p.

NUNBERG, Herman
1925 « Ueber den Genesungswunsch », trad. anglaise : « The will to recovery » (1926), repris in *Practice and theory of psychoanalysis*, International Universities Press, 1948, pp. 75-88. Repris également in M.S. Bergmann & F.R. Hartman (dir.), *The Evolution of psychoanalytic technique*, New York, Basic Books, 1976, pp. 182-191, avec des commentaires des *editors* parfois cocasses.
1932 *Principes de psychanalyse, leur application aux névroses*, trad. par Anne-Marie Rocheblave, Paris, PUF, 1957, in-8°, VIII+416p.

SOLER, Colette
2003 « The paradoxes of the symptom in [lacanian] psychoanalysis », in J.-M. Rabaté (dir.), *The Cambridge Companion to Lacan*, Cambridge University Press, 2003, pp. 86-101.

WOLF, Ernest S.
1971 « Saxa loquuntur : artistic aspects of Freud's "The etiology of hysteria" », repris in J.E. Gedo & G.H. Pollock (dir.), *Freud : the fusion of science and humanism*, New York, International Universities Press, 1976, pp. 211-228.

%

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 208-219
ISSN 1727-2009

Michel Tani

Évaluation des mécanismes de défense des toxicomanes en réhabilitation

L'expérience de la réhabilitation des toxicomanes donne une idée édifiante de la nature de ce qu'on peut globalement appeler l'*âme humaine*. Celle-ci paraît – à tout clinicien quelle que soit son obédience – comme gestionnaire d'une certaine énergie provenant de différents niveaux psychiques. La gestion de l'*appareil d'âme* tend à instaurer un équilibre entre les différentes instances psychiques. Ces instances étant le siège des divers besoins vitaux de l'être humain. L'appareil psychique sera donc le théâtre sur lequel vont se dérouler tous les conflits possibles entre des pulsions souvent contradictoires et en opposition. En vue de cet équilibre, se mettent en place des formations de compromis comme les fantasmes et les délires, les symptômes et les rêves...

Parmi toutes ces productions, les mécanismes de défense jouent le rôle de garants du système et de la structure psychique régnante. On les trouve actifs à différents moments de la thérapie, et ils remplissent parfois leur rôle avec virulence. On les traite avec vigilance, on essaye de voir l'affection qu'ils cachent sachant très bien qu'ils vont se réorganiser à chaque fois qu'on réussira à les ébranler. De toute évidence, leur action dépendra de la forme de la prise en charge (individuelle, groupe, famille, couple...), de la technique utilisée (thérapie comportementale et cognitive, psychanalyse, psychothérapie d'inspiration analytique...), du cadre de cette prise en charge (clinique, institution, hôpital de jour...), et de l'affection qu'on traite (névrose, psychose, perversion, états limites).

Chez les toxicomanes, la drogue s'introduit, voire s'impose dans toute l'économie psychique. Le toxicomane choisit le produit qui convient à son état, à ses besoins et à ses attentes, et s'y attache. Son addiction se fait sur la substance toxique qui répond le mieux à ces facteurs après l'essai de plusieurs gammes. L'introduction de ce nouvel élément, de cette "instance libératrice", s'insère dans l'économie de son appareil psychique sans totalement l'ébranler, dans le sens d'une remise en ordre de toute la structure psychique profonde. Le système préétabli n'est pas touché dans sa totalité, ce n'est qu'un profil de toxicomane avec tout son cortège affectif et comportemental qui vient s'ajouter à des infrastructures bien déterminées. C'est pour cela qu'on ne parle pas d'une classification nosographique propre à la toxicomanie. En d'autres termes, la toxicomanie n'évince aucune autre organisation psychique. On rencontre des toxicomanes névrosés ou psychotiques, pervers ou borderline.

La nouvelle donne qui s'établit avec l'introduction de la drogue apporte avec elle son contingent de mécanismes de défense. Le toxicomane persévère dans ses comportements et ses cognitions, ses fantasmes et ses élaborations, même s'il sait très bien qu'il se dirige vers son auto-destruction. Cela nous mène à la conviction assez générale et un peu pessimiste que dans la toxicomanie l'*âme humaine* ne cherche pas son salut. Le toxicomane fait tout pour contribuer à sa propre ruine. Il ne veut pas guérir de ses maux, il résiste avec acharnement contre tout ce qui ne contribue pas à le faire sombrer dans ses malheurs et préfère vivre dans sa misère. C'est un jugement un peu sévère, mais les éducateurs

du centre *OUM EL NOUR* [1] pour la réhabilitation des toxicomanes en savent là-dessus un bout.

Les personnes souhaitant une prise en charge dans ce centre arrivent aux bureaux d'accueil avec le souci de se voir libérer de leur cruelle dépendance. Ils ont pris la décision d'arrêter la tyrannie de la drogue. Ils veulent à tout prix en finir avec cette tare qui a détruit une période plus ou moins longue de leur vie. La fermeté de cette décision est à maintes reprises testée par l'équipe du centre d'accueil : se réhabiliter n'est pas gagné d'avance. On se méfie généralement d'une petite hésitation ou d'une possible confusion dans la formulation de la demande. On souligne les difficultés du programme pour être sûr que le candidat est capable de s'y intégrer. On lui expose les exigences de la réhabilitation : une bonne participation aux groupes de parole, aux réunions éducatives, aux ateliers de travail... On lui explique que les conditions de la vie quotidienne au centre sont plutôt difficiles : on se lève très tôt, on se contente de dix cigarettes et de deux tasses de café durant toute la journée, et surtout on ne voit pas ses parents pendant au moins trois mois. L'équipe essaye de répondre à toutes les interrogations du candidat pour diminuer son angoisse. L'une des tâches essentielles du centre d'accueil est de détecter un trouble psychologique grave (état psychotique, débilité mentale, dépression majeure) pouvant compliquer voire entraver la prise en charge.

Malgré toutes ces précautions et toutes les mises en garde contre les difficultés qui attendent les candidats, ceux-ci se montrent très motivés et fermes dans leur décision. Ils veulent à tout prix arriver au centre de préparation où ils vont passer un mois avant d'être transférés au centre de réhabilitation. Ils réclament les soins en déclarant que c'est là leur « dernière cartouche ». Leur demande passée au crible et leur état bien évalué, l'équipe du centre d'accueil donnera un avis favorable pour qu'ils débutent, sous la direction d'un psychiatre, une cure de sevrage dans un hôpital spécialisé, avant d'entamer le programme de réhabilitation. L'assistante sociale de l'équipe d'accueil, ainsi que la psychologue accompagnent l'évolution de la demande du patient durant cette cure pour consolider sa conviction.

Une fois arrivés au centre de préparation, les candidats commencent à faire état de certains malaises et de certaines indécisions qui jalonnent leur demande. Ils déclarent qu'ils se sentent incapables de suivre le programme. Le but de ce centre est d'examiner ces problèmes pour être sûr que le toxicomane est prêt à la réhabilitation, l'exposant au même vécu mais d'une manière plus souple. C'est aussi en quelque sorte une continuation du travail de l'équipe d'accueil. On essaye de parvenir à un diagnostic plus précis après la disparition de l'effet de la drogue qui pouvait fausser les données. Les difficultés que l'équipe du centre de préparation peut rencontrer sont justement les modes de défense des toxicomanes pouvant éventuellement entraver la poursuite de leur réhabilitation. Même si l'on arrive à les traiter, ils peuvent réapparaître durant une phase ultérieure du programme, lorsque le sujet se trouvera au centre de réhabilitation.

On peut regrouper ces modes de défense en deux catégories : individuels et collectifs ; et on peut les diviser en trois formes : inconscients, partiellement inconscients et conscients. Ce qui induit ces modes de défense reste souvent une énigme pour l'équipe soignante puisqu'on sait que pour arriver au centre, les demandes ont été scrupuleusement examinées. Pour la plupart des personnes qui développent des défenses la cause est directement liée au manque. Mais ce n'est pas toujours le cas. Les modes de défense qui jaillissent spontanément peuvent avoir un lien avec le caractère, ou avec une affection névrotique ou psychotique, ou tout simplement avec les difficultés inhérentes au programme. Contrairement à ce qu'on est généralement porté à croire, aucune forme de défense n'est spécifique aux toxicomanes. Même durant les phases difficiles postérieures au sevrage, chaque toxicomane peut vivre différemment le manque. Cela va devenir de plus en plus clair avec les exemples que je vais présenter et qui sont puisés dans mon expérience de la réhabilitation des toxicomanes.

Parmi tous les mécanismes de défense possibles on présentera seulement une première série, celle qui regroupe ceux qui sont en grande partie inconscients, laissant pour une publication ultérieure ceux qui con-

[1] E-mail : oumnour@inco.com.lb / www.oum-el-nour.org

cernent le groupe et ceux qui sont consciemment utilisés par le toxicomane.

Par *mécanismes de défense* on désigne les mécanismes classiques qu'on rencontre dans la cure psychanalytique parmi lesquels on compte : le déni, le refoulement, la répression des affects, les différentes modalités d'identification (l'identification projective, la projection, l'identification à l'agresseur, et l'imitation), le déplacement, l'isolation, la somatisation, la surcompensation, la dénégation, l'annulation rétroactive, la rationalisation, l'intellectualisation, le renversement dans le contraire, le renversement sur la personne propre, la formation réactionnelle et le jugement de condamnation.

Comme je l'ai dit, ces mécanismes de défense ne sont pas spécifiques à la toxicomanie mais à l'organisation psychique du toxicomane qui peut être névrotique, psychotique, perverse ou *borderline*. Ces mécanismes transparaissent surtout à travers le discours des personnes durant les réunions de groupe de paroles sous forme de résistance au changement, mais aussi pour certains dans leur comportement.

La personne dépendante, avec ses mécanismes de défense, résiste inconsciemment, soit contre la guérison (déni, répression des affects, annulation, dénégation...) – et ceci même s'il déclare qu'il veut guérir ; soit contre la rechute (déplacement, formation réactionnelle, renversement dans le contraire, les différentes modalités d'identifications...) – puisqu'on vise à travers la réhabilitation l'abstinence totale qui n'est pas nécessairement ce que le sujet souhaite ou peut atteindre sans de grands efforts qui requièrent la mise en place de pareils mécanismes de défense. D'autre part, avec certains de ces mécanismes, le sujet peut paraître tout à fait cohérent et capable de terminer sa réhabilitation sans trop de problèmes.

Alors qu'il conserve ou même développe des mécanismes de défense semblables durant sa prise en charge, il peut se montrer très bien intégré dans ce qu'on appelle « la communauté thérapeutique ». Une fois qu'il termine sa réhabilitation et se trouve de nouveau intégré au tissu social, la non-élaboration de ces mécanismes (dans leurs deux versants : contre la guérison et contre la rechute) peut, entre autres raisons, contribuer à sa rechute. De fait, au cours du déroulement du programme de réhabilitation, on ne prête pas toujours une attention suffisante à ces mécanismes et on traite plutôt les modes de défense les plus manifestes (ruses, manipulations, malhonnêteté, sabotage, blocage, démotivation, plaintes, reproches, prétextes, accusations...) qui sont souvent le produit et le résultat des mécanismes inconscients. Ces modes sont directement responsables de l'abandon du programme et ils forment donc la cible première des attaques des éducateurs et des autres membres mieux intégrés.

Les mécanismes de défense sont d'ailleurs plutôt difficiles à détecter, car, d'une part, ils font partie de l'organisation psychique profonde, et ce n'est guère le but premier de la réhabilitation de toucher à cette organisation. D'autre part, parce que le sujet peut, malgré ces mécanismes (rationalisation, intellectualisation, identification…), si ce n'est grâce à eux, se montrer tout à fait capable de se donner des objectifs et de réaliser des tâches. Ou d'acquérir, par renforcement, des schèmes de comportement nouveaux qui remplacent ceux qui sont en rapport avec la toxicomanie, et de faire preuve d'une bonne décharge émotionnelle... Or, tous ces objectifs à atteindre ou à perfectionner sont conformes à ceux du programme de réhabilitation.

Voici un premier échantillon de l'utilisation de quelques uns de ces mécanismes de défense chez les toxicomanes en réhabilitation :

⦿ **LE DÉNI** : On rencontre ce mécanisme de défense dès les premiers entretiens. Le sujet prétend qu'il n'est pas toxicomane et qu'il est venu sous la pression des parents ou des autorités. Il n'est pas capable de voir le grand tort que la drogue lui a causé : ruines morale, économique et physique. On rencontre souvent le déni à l'état pur chez les cocaïnomanes ; il est lié au manque chez les autres toxicomanes. Il est très vite décelable et on se trouve devant une impasse car le sujet croit qu'il est capable d'arrêter de se droguer lorsqu'il veut. Il croit dans certains cas qu'il est là pour passer des vacances ou pour faire des rencontres avec des gens nouveaux.

⦿ **LA RÉPRESSION DES AFFECTS** : Le toxicomane réprime souvent tous ses affects. Il a l'habitude de recourir à la drogue soit pour les neutraliser, soit au

contraire pour les vivre intensément. Se trouvant privé de drogue, il aura à affronter des affects déplaisants (remords, culpabilité, sentiment d'échec...), qui surgiront d'un coup et le tourmenteront. Il sera tenté de lâcher prise parce qu'il connaît un moyen beaucoup plus facile que la parole pour vaincre ses affects pénibles. Il donne l'impression qu'il est pour lui trop difficile d'avouer, après la prise de conscience des torts qu'il a causés à sa famille, à ses amis et à lui-même, tous les affects pénibles qui le rongent, maintenant que l'effet de la drogue est neutralisé. Il réprime donc les affects se rapportant au passé, mais aussi ceux qui naissent du fait des interactions avec les autres membres durant son séjour au centre, ou qui proviennent d'un malaise du programme, ou du manque qu'il peut éprouver... Au lieu de s'exprimer là-dessus – sachant que le programme consacre des réunions éducatives à propos du vécu, et prévoit des réunions d'affrontement pour que tout soit dit – il réprime ses affects. Cette répression mène tôt ou tard le sujet à quitter le programme ou à adopter d'autres formations défensives : rationalisation, intellectualisation, renversement dans le contraire, formation réactionnelle, jugement de condamnation.

Les différentes modalités d'**Identification** :

● **L'IDENTIFICATION PROJECTIVE** ou identification centripète : Mécanisme classique dans les thérapies de groupe, il devient avec la réhabilitation des toxicomanes d'une redoutable complication. Ce à quoi on s'identifie projectivement et avec une rapidité stupéfiante ce sont les moments de souffrance d'un membre du groupe causés par le manque. Une personne qui passe par un état pareil est vite repérée par ses compères. Il peut lui-même le déclarer en vue d'être aidé ou pour perturber l'atmosphère à dessein : il parle de la drogue et de ses effets éblouissants, de l'ennui du séjour au centre, ou de l'inutilité de la réhabilitation... On remarque alors dans le groupe une recrudescence du nombre de sujets qui ressentent une gêne ou un malaise. Souvent ils avouent ne pas comprendre pourquoi, mais ils admettent parfois que cette personne les a fait revivre des états d'âme terribles et insupportables qu'ils avaient cru avoir dépassés. Les mêmes réactions, sentiments et idées de la personne affaiblie se répandent très vite, et les plus faibles les adoptent facilement. Ils passent eux-mêmes par le manque. C'est pour cela que dans ces cas on essaye d'intervenir de manière individuelle auprès de la personne qui a été à la source du trouble, soit pour l'aider à surmonter son état, soit pour limiter ou endiguer sa mauvaise influence sur les autres. Voici une autre forme d'identification projective : comme les toxicomanes ont presque tous le même passé, il leur suffit parfois d'entendre quelqu'un d'autre s'exprimer sur leurs vécus abominables pour le revivre instantanément. L'effet de la décharge est telle, qu'ils ne ressentent pas le besoin de s'étendre eux-mêmes sur des événements et des affects quasi identiques. Ils disent brièvement : « J'ai tout à fait le même sentiment que X ; tout ce qu'il a dit est ce que je ressens ; c'est presque le même tableau dépeint par lui... ». Ce genre d'identification concerne surtout le leader. Il exprime non seulement les besoins du groupe, mais il est aussi celui qui permet la décharge de leurs affects du seul fait d'avoir déchargé les siens. Cela a évidemment un effet néfaste sur les autres. On essaye alors de prévenir ceux qui ont tendance à parler au nom des autres de ne plus le faire, et d'encourager ceux qui ne s'expriment pas toujours à donner leur propre version.

● **LA PROJECTION** : Lorsqu'elle se fait sur des personnes, la projection est une forme d'identification centrifuge. Une petite nuance la différencie de l'identification projective. Dans les deux mécanismes l'attention est tournée vers autrui. Mais alors que dans l'identification projective le sujet rapporte à sa per-

sonne les affects des autres, dans la projection il dépose en quelque sorte chez les autres ses propres affects. Dans la première forme d'identification il ressent les affects, alors que dans la seconde il n'y a pas d'affects, le sujet s'en défend justement en les projetant. Il s'agit surtout des affects déplaisants que le sujet refuse de reconnaître comme siens.

En réhabilitation ceci apparaît par exemple sous forme de peur factice sur la conduite d'autrui : « Un tel pense beaucoup à sa famille et à sa copine, et ça risque de lui nuire parce qu'il n'en parle pas ». À propos d'un autre, il dira : « Sa décision d'arrêter de se droguer oscille parce qu'il ne voit pas les torts que lui cause la drogue ». À propos d'un troisième il dira : « Un tel ne fait pas les travaux et n'est pas sérieux parce qu'il n'est pas convaincu qu'avec ça il va guérir... » Ajoutant chaque fois : « J'ai peur pour eux ». Le toxicomane se détourne ainsi de lui-même, il s'oublie. Tout ce qu'il fait c'est observer les autres et émettre des jugements à leur propos. Il peut très vite remplir le rôle de leader dont on attend les observations. Il ne faut pas tout de même confondre cette attitude négative – que les éducateurs réfrènent autant que possible en conseillant de faire attention à sa propre conduite et de laisser les autres tranquilles – avec celle qui est attendue des personnes qui se trouvent à une étape plus avancée du programme et chez qui ce type d'observations est considéré comme positive si elle est bien accomplie. L'intervention dans le but de s'entraider doit être menée avec doigté et savoir faire, faute de quoi on passe facilement à l'identification à l'agresseur.

• **L'IDENTIFICATION À L'AGRESSEUR** : Le programme de réhabilitation est divisé en quatre étapes, chacune de trois mois environ. Le candidat change de titre à chaque étape : de *résident*, il devient *accompagnateur*, puis *chef d'unité*, et enfin *superviseur*. Chaque intitulé lui donne des droits et des privilèges (rencontrer ses parents, sorties, passer quelques nuits à la maison...) ; il lui permet d'approfondir et d'élaborer de nouvelles questions (comprendre les problèmes personnels qui l'ont poussé à consommer de la drogue, apprendre à se défendre des gens qu'il fréquentait auparavant, apprendre à se protéger contre la rechute…) ; enfin, il lui permet de tester sa capacité de guider le groupe : se sentir responsable et capable de transmettre aux autres ce qu'il a lui-même acquis. C'est ce dernier point qui concerne le mécanisme d'identification à l'agresseur.

En fait, le système d'étapes crée une sorte de hiérarchie qui doit être respectée et qui permet à celui qui est dans une phase plus avancée, d'indiquer, d'affronter, de corriger les mauvaises conduites, et d'aider les personnes en difficultés. Le principe de la communauté thérapeutique est basé sur l'entraide par le contrôle. Cela se traduit concrètement dans le fait de bannir tous les comportements répétitifs et socialement désapprouvés qui accompagnent la prise de drogues : mentir, voler, s'humilier ou humilier autrui, réagir d'une manière agressive, transgresser les lois, négliger le côté hygiène, échanger ses propres affaires... La critique et les remarques touchent donc tous ses points. Souvent l'intervention est faite à outrance et avec un grand abus pour différentes raisons : tendance à plaire aux responsables, rigidité caractérielle, nécessité de maîtriser le groupe... Mais c'est surtout pour susciter une identification à l'agresseur que cette forme d'intervention est maintenue. Celui qui fait la remarque peut être considérée comme « agresseur », et la personne à qui cette remarque est adressée va s'identifier facilement à lui : à sa façon de parler et d'intervenir, à ses expressions qui sont parfois violentes, à ses réprimandes perpétuées sans compréhension des spécificités de la personne critiquée et des difficultés qu'elle peut éprouver.

Le souci de contrôle du groupe et l'inquiétude sur l'application exacte de la discipline jouent contre l'intérêt des individus. Ceux-ci vont vite assimiler cette manière d'intervenir parce qu'ils pensent que c'est le seul moyen de survivre dans le groupe et de subsister parmi les autres. Ils vont l'appliquer à chaque fois qu'ils remarquent une faute, omission ou négligence. Ils se centrent sur les actes des autres, oubliant pourquoi ils sont là, et oubliant surtout qu'ils ont eux-mêmes souffert de ces excès. Parfois c'est la rigidité dans l'auto-observation et l'auto-accusation qui se produit à travers ce mécanisme : pour une omission bénigne ils manifestent un grand regret, et exigent d'assumer leur responsabilité par un acte de pénitence ou une punition.

● **L'IMITATION** : C'est l'identification pure par introjection sans que les facteurs décrits dans les autres formes n'entrent en jeu. Le sujet imite pour différentes raisons : sympathie, idéalisation, admiration, surestimation, jalousie ou appréhension. L'identification peut concerner les comportements de la personne à qui l'on s'identifie, mais elle peut également se rapporter à sa manière de penser, de parler, d'entrer en relation avec les autres… Le toxicomane en réhabilitation n'aura plus le temps de rentrer dans sa réalité psychique puisqu'il imite tout ce qui n'est pas lui. Même si l'imitation de certains modèles plutôt encourageants peut être considérée comme positive du fait que l'on s'identifie à des supports qui procurent une aide et un soutien à la personne dans la bonne poursuite du programme, il faut savoir que cela permet en même temps de cacher beaucoup de points faibles du sujet, lesquels seront susceptibles de réapparaître dès que le support identificatoire disparaît. Il vaut mieux chercher pourquoi une telle identification a eu lieu que de laisser certains traits agir sous le masque.

⦿ **LE DEPLACEMENT** : Le toxicomane en réhabilitation a déjà pris la décision d'en finir avec la drogue et tout ce qui s'y rapporte. Le programme rééducatif l'aide à consolider cette décision. Néanmoins, l'effet de la drogue peut toujours pointer le nez. L'addiction est un problème très complexe et très difficile à traiter et à vaincre. N'importe quel petit détail peut réactiver tout le passé du toxicomane. Le retour des représentations en rapport avec la drogue, que le sujet refuse ou a appris à repousser grâce aux nouvelles acquisitions, se fait soit sous forme de rêves dont le récit rapporté par le sujet alarmé – souvent avec angoisse et dégoût – comportent des scènes de prise de drogue réalistes, soit sous forme de représentations plutôt admises par la conscience mais qui ne sont que des transpositions de l'envie *princeps* qui a été réprimée. Il y a donc eu déplacement à d'autres représentations avec la même intensité et le même *quantum* d'affect.

Par exemple, un sujet qui passe par un manque sans pouvoir se l'avouer peut se mettre à pleurer lorsqu'il nous supplie de lui montrer la photo de ses parents ou de lui permettre de les appeler au téléphone, comme s'il suppliait qu'on lui fournisse de la drogue. Un autre parle des grands regrets et de la grande culpabilité qui le déchirent et de sa volonté de quitter le programme pour aller compenser et réparer ses torts. Un troisième, de la grande douleur d'être loin de sa copine, de son frère ou de ses enfants, et de sa très grande nostalgie à leur égard... Il arrive que certains toxicomanes, à l'issue de leur réhabilitation, tombent dans de nouvelles conduites addictives plus tolérables peut-être que la toxicomanie : jeux de cartes, Internet, travail excessif, conduite de voiture avec grande vitesse, petits rituels de la vie quotidienne, masturbation… mais qui peuvent également réintroduire la drogue dans la vie de l'ex-toxicomane. Certains développent même une sorte de dépendance vis-à-vis du centre de réhabilitation et éprouvent une peur de s'en éloigner.

⦿ **L'ISOLATION** : Les toxicomanes en réhabilitation évoquent souvent leur passé très accablant. Comment ils avaient coutume de manipuler les gens qu'ils aiment, comment ils abusaient de la compassion des autres, comment ils exploitaient la tendresse des femmes amoureuses... Ils racontent comment ils ont volé, comment ils ont profité de l'indulgence de leurs parents, comment ils ont torturé leurs petites amies. Ils expliquent en détail toutes leurs méthodes et tous les moyens qu'ils utilisaient. Quand certains exposent leur parcours, il leur arrive rarement d'évoquer l'affect associé au récit de leurs méfaits. On se trouve devant une personne qui ne fait que parler de ses souvenirs en les isolant de tout affect comme s'ils appartenaient à une autre personne, ou en les renversant en leur contraire. Deux autres formes d'isolation sont également mises à contribution par les toxicomanes en réhabilitation : certains d'entre eux n'évoquent absolument rien de leur passé comme s'il

n'avaient pas existé, et ils disent qu'ils voudraient (re)naître ici, qu'ils ont tourné la page ou que c'est maintenant une nouvelle page de leur vie qui commence. Ils parlent souvent d'une sorte de dichotomie entre avant et après, dedans et dehors... Ils utilisent ainsi l'isolation à propos de leur propre passé, en association avec la répression des affects.

Une autre forme d'isolation se rapporte au programme lui-même. Certains candidats à la réhabilitation considèrent qu'il n'y a pas d'unité ni de rapport quelconque entre les différentes séquences ou les différents axes : réunions, activités, règlements... Ils l'expriment soit carrément en émettant des critiques directes, soit indirectement par un comportement répétitif qui reflète leur scepticisme. Au cours des réunions ils parlent d'une fatigue au travail, et lorsqu'ils travaillent ils ne font rien pour épargner leur force. Ils n'expriment pas ce qui les gêne dans la vie quotidienne, par exemple ils se taisent à propos d'un malentendu avec un membre du groupe, à propos d'un rêve pénible ou d'un cauchemar. Enfin, ils ne perçoivent pas de rapport entre leur addiction et certains points ou certaines activités du programme. C'est alors une dénonciation sous forme de critique : « Ce n'est pas en faisant la vaisselle que je vais guérir... Ce n'est pas en faisant mon lit que je vais guérir... Ce n'est pas en exprimant mes tracas à propos de X ou de Y que je vais guérir... » Au cours des réunions, quand il parle de sa nostalgie de liberté, de sa très grande envie d'enfourcher sa moto, ou de voir des gens normaux dans des conditions normales, un toxicomane peut ensuite évoquer les maux qu'il ressent à cause du manque sans qu'il fasse toutefois le lien entre les deux sentiments, et sans qu'il ne l'admette le moins du monde si on le lui fait remarquer.

⦿ **LA SURCOMPENSATION** : Un grand nombre de toxicomanes se droguent pour dominer certains de leurs points faibles. Grâce à la drogue, ils réussissent par exemple à vaincre certaines de leurs phobies (agoraphobie, claustrophobie, phobie de certains animaux…), ou leur timidité de se trouver comme jetés dans le monde, ou leur inhibition pour draguer les filles, ou leur insatisfaction à propos de leurs performances sexuelles, ou leurs difficultés de concentration dans l'exécution d'une tâche professionnelle, dans l'assimilation des leçons, dans la production artistique… Même le fait de prendre du poids ou de maigrir, d'avoir des diarrhées ou des constipations – ce qui est courant après l'arrêt de la prise de drogue – peut mener la personne dépendante à penser que c'est un tracas de plus qu'elle pourrait éviter en se droguant. Toutes ces surcompensations, qui sont une sorte de bénéfices secondaires de la maladie, les empêchent de voir les torts occasionnés par la drogue parce qu'ils y trouvent leur compte. Si, à travers la réhabilitation, ils n'arrivent pas à surmonter ces difficultés par un autre moyen, ils vont être constamment tentés de recourir à la drogue.

⦿ **LA SOMATISATION** : Il est classique de dire que le manque engendre des maux que le toxicomane ne supporte pas. Il aura recours à la drogue pour les calmer. En réhabilitation, après le dépassement des souffrances du manque grâce à la cure de sevrage préliminaire et grâce au temps qui s'écoule sans prise de drogue, c'est l'effet contraire qui va se produire. Le toxicomane a un pouvoir de somatisation qui va faire qu'à chaque fois qu'il va ressentir un malaise psychique, un mal-être ou une gêne de quelque nature que ce soit, il va tout d'abord avoir mal dans tout son corps. Cela va lui donner envie de se droguer. Les souffrances du manque ne se produisent donc pas par hasard, surtout si elles ont lieu après une période appréciable d'éloignement de la drogue. Elles ont un sens et une logique. Elles apparaissent parce que le sujet se trouve en butte avec des problèmes dont la solution dépend de l'action de tous les autres mécanismes de défense. Le pouvoir de somatisation du toxicomane le rend vulnérable chaque fois qu'il s'expose à des tensions psychiques irrésolues. Jadis c'était le manque qui induisait des maux, ce sont maintenant ces maux qui vont l'engendrer. Les gênes corporelles les plus répandues sont : la migraine, les maux de tête, des os, le mal de dos, le mal aux pieds, les bouffées de chaleur, les transpirations, les frissons de froid, les irritations cutanées, le sifflements des oreilles, le tremblement des mains, les « flash »... Souvent sous l'effet de la drogue le toxicomane ne ressentait pas ses maux corporels ou ses indisposi-

tions dues à des maladies diverses : grippes, fièvre, caries, fractures des os, maladies cardiaques... Ces maux qui étaient en quelque sorte anesthésiés vont ressurgir et vont lui donner envie de se droguer de nouveau pour les calmer.

⦿ **LE REFOULEMENT :** Les toxicomanes refoulent les représentations liées à la prise de drogue. Ces représentations peuvent être pénibles ou tout simplement en rapport avec le vécu de tout toxicomane. Ils ont ainsi tendance à oublier les difficultés, les souffrances, les humiliations qu'ils ont subies ou tout le système de pensées dans lequel ils étaient enfermés. C'est surtout dans les interactions avec les autres toxicomanes que le retour du refoulé a lieu. Les toxicomanes ont presque tous le même vécu et les mêmes souffrances. En les exposant devant le groupe, certaines images refoulées vont émerger chez les autres parce qu'elles sont similaires. Il y a retour par exemple des représentations de scènes totalement oubliées de maux physiques occasionnés aux frères ou sœurs, aux parents ; d'humiliations subies par le *dealer* ; de fierté de se sentir quelqu'un d'important et de recherché à la Fac ; de moqueries envers tous ceux qui ont peur de la drogue ; de provoquer la mort par overdose… En de pareils cas, il faut attendre que le sujet expose son cas et que les autres mécanismes de défense soient neutralisés pour arriver à l'aider à ne plus refouler.

⦿ **L'INTELLECTUALISATION :** Avec ce mécanisme de défense il arrive souvent que certains toxicomanes nous présentent leur toxicomanie dans un contexte conflictuel sous un aspect métaphysique, philosophique, culturel… Ils parlent en lettres MAJUSCULES du Mal qui les a contrôlés, de leur bafouage de toutes les Valeurs Humaines, du Poison qui les envenime, de l'irrespect envers leur Âme, de leur Égocentrisme cruel, de leur envie de terrasser l'Ennemi… Certains récits peuvent engourdir les esprits des soignants non avertis. On croit alors que le sujet a tout compris de son problème et en est très conscient. Si on ne retraduit ces récits en une réalité du conflit psychique, le sujet s'y enfermera et saura se défendre en nous ressortant des abstractions semblables à chaque fois qu'on touche aux fantasmes et affects sous jacents, ce qui les mènera très vite à la rechute. Ceux qui se servent de ce procédé sont surtout ceux qui reprennent le programme après une rechute, de même que la plupart des dépressifs. Le programme de réhabilitation peut facilement aider ces personnes à entrer dans de pareils modes de pensées en leur fournissant des expressions et des devises à répétition et qui visent essentiellement la collectivité.

⦿ **LA RATIONALISATION :** Ce mécanisme est utilisé par les toxicomanes soit pour expliquer la conduite addictive, soit pour expliquer certaines conduites condamnables au cours de la réhabilitation. Dans les deux cas, l'explication revient à argumenter à propos des conduites pour les présenter comme excusables. Souvent la rationalisation paraît comme une manipulation du toxicomane parce qu'elle est formulée d'une façon très consciente et parce qu'il a tendance à l'utiliser pour fuir la responsabilisation ; mais certaines rationalisations ne sont pas vraiment l'apanage du système conscient. Les arguments avancés sont néanmoins très logiques et cohérents par rapport avec le déroulement des événements. Il faut toujours aller plus loin dans la logique de la personne pour découvrir ce que la rationalisation cache, tout en ayant un point de vue critique, plutôt que de la condamner brutalement et la refuser, car cela mène à la renforcer au lieu de la supprimer. On reconnaît la plupart des rationalisations grâce à des tournures qui contiennent des « parce que, c'est à cause de, c'est pour cela que... » Par exemple, le toxicomane dira : « Je me suis drogué parce que je souffrais d'un manque d'affection de la part de ma mère ; ou parce que mon père ne présentait pas une autorité pour moi et n'était pas assez dur avec moi ; ou parce qu'au contraire il était trop dur et trop autoritaire ; ou parce que je vivais en insécurité durant la guerre ; ou parce que j'ai eu des échecs auprès des femmes ; ou parce que je n'ai pas accepté ma pauvreté ou mon inéducation ; j'ai fait tout ceci parce que je suis toxicomane… » Il y a toujours une part de vérité dans ces rationalisations qu'il faut traiter sans laisser le toxicomane s'en servir pour manipuler. En ce qui concerne certaines transgressions ou irrégularités de la conduite dans le pro-

gramme, on a des énoncés du genre : « J'ai toujours souffert d'un sentiment d'infériorité et c'est pour cela que je me sens jaloux de X ; je hais Y parce qu'il a le même caractère qu'un ami d'enfance que je détestais ; j'ai oublié la théière, d'éteindre la lumière, de pendre mon linge, de faire mon lit… parce que je pense trop à mes parents, à ma copine, ou à mon oncle malade ; c'est à cause de la drogue qui a sûrement nuit à mon cerveau que je me sens distrait, paresseux, hyperactif, irritable, bipolaire, déprimé... »

⦿ **LE JUGEMENT DE CONDAMNATION :** Ce mécanisme ressemble beaucoup à celui de la rationalisation mais dans le jugement de condamnation c'est avec lui-même que le sujet argumente et non pas avec les autres. C'est lorsque, par exemple, le toxicomane trouve qu'un affect, une représentation, un événement quelconque ne doivent pas être relatés, et cela pour mainte raison. Ainsi, il ne voit pas le rapport que cela comporte avec la toxicomanie ; ou ne le considère pas comme important ou essentiel ; ou trouve que ce serait honteux d'en parler ou qu'il vexerait en en parlant quelqu'un s'il venait à exprimer sa colère envers lui…

⦿ **LE RENVERSEMENT DANS LE CONTRAIRE :** Ce mécanisme concerne tous les affects transformés en leur contraire : haine/amour ; jalousie/ pitié... Les renversements dans ces couples d'opposés ne se font pas seulement dans un seul sens : de la malveillance à la bienveillance. Le cas échéant, c'est la culpabilité qui est en œuvre (colère – remords – nostalgie et envie de réparation). Mais ils peuvent aussi se faire en sens inverse, et dans ce cas c'est l'angoisse qui est opérante (fantasmes d'homosexualité – angoisse – dégoût ; conformisme – angoisse de dépersonnalisation – refus). Par exemple, les toxicomanes parlent souvent de leur grande nostalgie pour leurs parents. Elle est implicitement motivée par la culpabilité de leur avoir fait subir d'innombrables torts. Lors des premières visites des parents au centre on détecte une colère envers eux qui se manifeste par certains reproches mais qui se dissimule très vite sous des signes de tendresse. Dans leurs interactions dans le groupe, les plus jaloux manifestent des conduites altruistes envers les personnes dont elles sont jalouses. Dans le second contexte, on voit par exemple une personne ayant des affects négatifs envers quelqu'un avec qui il se lie d'amitié, mais il agit d'une façon incompréhensible contre lui : médisance, dénonciation, irritabilité.

⦿ **LE RETOURNEMENT SUR LA PERSONNE PROPRE :** Une bonne part de la toxicomanie peut être expliquée par ce mécanisme. Le toxicomane est souvent le réceptacle des conflits des autres et des conflits avec les autres. La conduite addictive est une réponse symptomatique à ces divers conflits. C'est une tentative de survie personnelle, de résolution des discordes familiales, de réponses agies au manque d'élaboration psychique à cause de l'intensité du conflit. On trouve par exemple des toxicomanes qui sont instrumentalisés par leurs parents. Ils jouent en quelque sorte, malgré eux, le rôle de l'avocat de l'un des parents contre l'autre. Leur toxicomanie peut en quelque sorte apporter la bonne entente et l'union entre ces deux partis. D'autres peuvent apporter avec leur toxicomanie la solution de conflits transgénérationels : le statut social de la famille qui s'est abaissé, problèmes d'héritage, problèmes d'intégration… Parfois, le toxicomane s'oppose aux autres et, au lieu de faire entendre son point de vue, il évacue toute sa colère et toute sa confusion dans sa conduite addictive ou dans le « shoot » qu'il s'administre par retournement de son agressivité sur sa propre personne. Il réprime tous les affects déplaisants, lesquels ne trouvent plus d'autre issue que dans la punition infligée à soi. Il faut toutefois se méfier de ceux qui ont tendance à utiliser ces faits déplorables en guise de « couverture » à leur toxicomanie.

⦿ **L'ANNULATION RÉTROACTIVE :** Mécanisme utilisé en grande quantité dans les discours des toxicomanes en réhabilitation, mais aussi dans leurs conduites qui annulent souvent leurs confidences. Cela est fréquent dans ce qu'on appelle « examen de conscience », qui se tient les matins pour être « prêt » à entamer la journée. Le sujet peut annuler par exemple

tout ce qu'il dit de ses progrès et de ses exploits en terminant son discours par une phrase expliquant qu'en fin de compte il n'est pas satisfait et qu'il sent *qu'il perd son temps* ; ou bien il parle de ses difficultés et de ses problèmes en laissant entendre à la fin que *tout va bien*. Il peut avouer qu'il s'est senti mal de s'être moqué de quelqu'un ou d'avoir exploité l'indulgence d'un autre en travaillant. Il prend un engagement devant tout le monde de ne plus se conduire mal, mais persévère dans ces mêmes conduites. Il peut aussi rétorquer à tout ce qu'on lui dit en vue de l'aider que ce qui le frustre n'est pas tellement gênant, ou aussi il peut disqualifier notre interprétation en prétendant qu'on l'a mal compris, qu'il n'a pas dit ceci ou cela ou qu'on ne comprend rien à sa souffrance. La phrase typique de l'annulation est : « Voilà, j'ai fait comme vous m'avez conseillé de faire, et je ne me sens toujours pas bien ». C'est surtout après les réunions d'affrontement qui se font entre tous les membres du groupe pour extérioriser les affects négatifs que les uns ont envers les autres, que ce mécanisme est le plus prévalent. Après avoir tout dit et tout exprimé à la personne concernée, le sujet a recours à des dialogues qui succèdent à ces réunions pour s'expliquer. C'est là qu'auront lieu toutes les formes imaginables d'annulation. Par exemple, après avoir dit avec grande colère : « Je n'aime pas l'autorité que tu as exercée injustement sur moi » ou « Je ne te fais pas confiance parce que tu as rapporté faussement l'incident qui a eu lieu » ou « Je n'aime pas ta façon de parler très sûr de toi et sans compassion pour autrui... » il va ajouter : « Mais je te respecte en tant que personne ; ce sont tes actes que je condamne et non ta personne ; je dis ceci pour toi, pour te montrer tes fautes ; tu n'y es pour rien, j'étais énervé par autre chose et je me suis emporté contre toi... »

⊙ **LA DÉNÉGATION :** Ce mécanisme ressemble beaucoup au précédent et opère souvent de concert avec lui. Avec la dénégation, ce n'est pas un aveu préalable qui va être annulé. Le toxicomane utilise directement des tournures négatives qui doivent être prises comme des affirmations, ou vice versa : « Je ne veux pas quitter le programme ; je veux absolument que les gens ici me montrent mes points faibles pour que je change ; je ne suis pas venu de mon plein gré ; je suis content et tout va bien (alors qu'on voit bien que dans sa vie quotidienne au centre tout va mal)... » La dénégation se fait aussi à travers les réponses aux questions posées au toxicomane ou aux interprétations données à lui : « Non je n'ai pas eu envie de me droguer lorsque j'ai eu ce rêve ; mais je sais tout de ce que vous êtes en train de m'expliquer ; je suis très conscient de tout de mon problème ; je ne peux pas résoudre mon problème de phobie, d'hallucination, d'insomnie, d'oubli ; non je n'avais aucun regret en maltraitant ma famille, ce n'est que maintenant que je le ressens… »

⊙ **LA FORMATION RÉACTIONNELLE :** Le programme de réhabilitation a, entre autres buts, d'apprendre et d'habituer le sujet à être propre, ponctuel, attentif à ce que tout soit rangé à sa place dans l'entourage où il vit. Les membres du groupe observent tous les détails pour que tout soit en ordre et font des remarques à ceux qui n'ont pas suivi les règles. Ceux-ci peuvent encourir des sanctions pour les omissions commises. Le but est d'apprendre à affronter les fautifs, d'augmenter la capacité de concentration et d'implication dans l'ici et le maintenant, d'aider à corriger les mauvaises habitudes acquises durant la toxicomanie : paresse, négligence, compter sur les autres... Certaines personnalités n'arrivent pas à comprendre toute la portée de ces remarques et de cette attitude. Elles développent des états de manie de la propreté, des obsessions pour de petits détails, des craintes d'avoir transgressé les lois ou d'avoir oublié de remettre en ordre telle chose ou telle autre... Bref, elles entrent dans un système de pensée rigide, et on est conduit à chercher des moyens propres à les sortir de cet état.

Résumé

Il n'est pas surprenant qu'on n'ait pas trouvé chez les toxicomanes une spécificité dans l'utilisation des mécanismes de défense. La toxicomanie n'est pas, en effet, une entité nosographique mais un comportement addictif, voire adaptatif – une assuétude. La prise de drogue s'insère dans l'économie psychique sans l'ébranler ni en provoquer la réorganisation. La toxicomanie n'évince aucune organisation psychique. On rencontre des toxicomanes parmi les

névrosés aussi bien que parmi les psychotiques, les pervers ou les borderline.

C'est au cours des programmes de réhabilitation que l'importance des mécanismes de défense des toxicomanes s'impose. La difficulté de la prise en charge et les risques de rechute semblent être en fonction directe de la négligence des rééducateurs à prendre en compte ces mécanismes de défense. Ce n'est pas toujours le manque ou l'envie de se droguer qui doivent être mis en cause, bien que le toxicomane soit sensible à tous les détails qui ont accompagné son parcours et que les sensations que la drogue lui a procuré soient inouïes... On sait que le passage dans le quartier où se trouve un dealer, ou près de l'appartement ou de la pièce ou du coin de la rue où il se droguait ; la vue d'une seringue ou d'un demi citron ; l'écoute d'une musique qui accompagnait la prise de drogue, etc., suffisent pour déclencher tout le processus. Mais ceci n'est souvent que le résultat d'une non-élaboration des mécanismes de défense, étape essentielle pour une bonne prise en charge du sujet dépendant. Il faut savoir que les mécanismes de défense rencontrés chez les toxicomanes en communauté thérapeutique opèrent sur deux versants : contre la guérison et/ou contre la rechute. Il est vrai que leur présence est souvent difficile à détecter et leur évaluation délicate. C'est ce qui a motivé cette première série de remarques où j'ai essayé de décrire à l'œuvre certains de ces mécanismes de défense à partir de mon expérience propre de psychologue et d'éducateur. ▣

Références

La courte bibliographie qui suit fournit la référence des manuels où les mécanismes de défense se trouvent décrits. Quant à l'évaluation des mécanismes de défense des toxicomanes en réhabilitation, malgré l'étendue et la pléthore des publications en rapport avec la toxicomanie, très curieusement ce thème ne semble avoir suscité jusqu'à présent aucune étude. C'est donc vraisemblablement un nouveau champ d'exploration qui se trouve ici inauguré.

FREUD, Anna
1936 *Le Moi & les mécanismes de défense*, trad. de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, in-8°, [1]1949, [5]1969, 167 p.

FREUD, Sigmund
1921*c* « Psychologie des masses & analyse du Moi », *OCF*, **16** : 1-83.
1923*b* « Le Moi & le Ça », *OCF*, **16** : 255-301.
1926*d* *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, *OCF*, **17** : 203-286.

LAPLANCHE, Jean, & PONTALIS, Jean-Bertrand
1967 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, in-4°.

WHITE, Robert B., & GILLIAND, Robert M.
1975 *Elements of psychopathology : the mechanisms of defense*, New York, Grune & Stratton, in-8°, XI+186 p.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 220-223
ISSN 1727-2009

Rima Bejjani

Clinique de la fibromyalgie

L'étude qui suit est consacrée à une maladie relativement nouvelle et qui a fait beaucoup parler d'elle ces dernière années appelée la *fibromyalgie* [1].

◈ Mme X..., âgée de 50 ans, niveau universitaire, mariée, mère de trois enfants, souffre d'une douleur chronique depuis l'âge de 20 ans. Elle a consulté beaucoup de médecins, fait tous les tests, sans résultat. Il y a quatre ans, elle a décidé de consulter un psychiatre qui a diagnostiqué une fibromyalgie, et l'a traitée par antidépresseurs.

Mme X... n'est pas unique. Ils sont nombreux ceux qui souffrent longtemps avant que le diagnostic de fibromyalgie ne soit posé. Cependant, le fait de mettre un nom sur ces douleurs n'est qu'une première étape qui repousse la question plus avant : qu'est-ce au juste la fibromyalgie ?

Voici ce que donne une revue de la littérature.

Définition

1 La fibromyalgie est une maladie chronique caractérisée par une douleur répandue dans tout le corps, un sommeil perturbé, et une altération de l'humeur. Elle se localise au niveau des muscles, et les douleurs sont très proches, sinon identiques à celles du rhumatisme. Cependant, il n'y a pas dans la fibromyalgie de traces au niveau somatique. Le patient fibromyalgique consulte en premier lieu un rhumatologue (jusqu'à 20 % des consultations dans certaines cliniques de rhumatologie seraient en rapport avec cette maladie). Le praticien demande alors un bilan para-clinique incluant radiographies et d'examens de laboratoire, qui reviennent tous négatifs.

Ainsi commence la quête des patients fibromyalgiques pour savoir pourquoi ils ont mal partout et se sentent fatigués au lever du lit. D'où leur lui vient cette méchante humeur qui ne les lâche pas, et pourquoi, vers le milieu de la journée, ils ne peuvent plus continuer leur tache. Et ils se traînent d'un spécialiste à l'autre.

La fibromyalgie n'est pas une maladie bien définie, mais un syndrome. Les symptômes les plus fréquents en sont : des douleurs musculaires généralisées, une raideur, des paresthésies, une fatigabilité rapide et chronique qui court tout au long du corps avec de multiples points sensibles symétriquement distribués, le tout accompagné d'une humeur maussade. Le diagnostic positif repose sur l'interrogatoire, et l'examen clinique révèle des points sensibles à la pression. Des myalgies diffuses et durables associées à au moins onze points de pression douloureux (sur les dix-huit répertoriés), ainsi que des examens paracliniques négatifs sont nécessaires au diagnostic.

Malgré les douleurs erratiques, il ne s'agit ni d'une maladie *grave*, ni d'une maladie *nouvelle*. Elle remonte au moins à 1824, quand Balfour a associé les douleurs des points tendres avec le rhumatisme.

Épidémiologie

2 La fibromyalgie touche n'importe qui, sans différence de pays ou de climats. Elle est observée partout, dans tous les groupes ethniques. Elle touche de 2 à 4 % de la population globale. Elle atteint plus spécifiquement les femmes, ce qui n'exclut pas complètement les hommes (un homme pour 33 femmes, dans notre enquête menée au Liban **[1]**).

Les patients atteints de fibromyalgie situent le début de leurs troubles parfois dans l'enfance, souvent dans l'adolescence. La fréquence augmente avec l'âge pour atteindre 7,5 % des femmes âgées de 70 à 79 ans, selon une étude Canadienne faite en 2002.

[1] Le texte qui suit reprend quelques passages d'un mémoire de DEA en psychologie **[1]**, préparé sous la direction du Pr Gisèle Kazour, et présenté à l'Université Saint-Esprit, Kaslik, en 2004. On pourra s'y reporter pour la bibliographie.

Étiologie

3 On ne trouve pas d'étiologie spécifique pour cette affection. Parfois l'anamnèse découvre une cause déclenchante comme : un accident, un choc émotionnel, une affection virale (telle une grippe), ou un changement hormonal (accouchement, hystérectomie, ménopause).

Ainsi, une perturbation du système immunitaire, une modification de la sécrétion de certains neurotransmetteurs, ou des troubles de la circulation sanguine cérébrale pourraient agir ensemble ou séparément, aggravés par le stress physique ou émotionnel. 30 % des patients fibromyalgiques présentent une coexistence de dépression et d'anxiété.

Manifestations

4 La fibromyalgie est une maladie qui se situe au niveau des muscles et des tendons. Autrement dit ce sont des douleurs musculaires, survenant même après un exercice mineur, qui poussent le patient à consulter. À partir de là, les symptômes sont très variés : fatigue, troubles du sommeil, dépression et anxiété. Ces douleurs sont généralisées :

– Douleur et raideur du tronc, de la hanche, de la gaine de l'épaule, et douleur lombaire avec irradiation vers les fesses et les pieds.

– Douleur et faiblesse musculaire généralisées.

– Douleur et tension au niveau du cou et de la partie supéro-postérieure de l'épaule.

Elles sont décrites comme des sensations de brûlure, ou des points douloureux, ou comme une sorte d'engourdissement. Les symptômes s'aggravent avec l'anxiété et le stress, le froid, l'humidité et le surmenage. En revanche, ils s'améliorent souvent avec le beau temps et durant les vacances.

La douleur et la fatigue sont une constante, les autres symptômes peuvent varier en intensité (augmenter ou diminuer) au cours du temps.

Traitement

5 Ce qui semble convenir le mieux aux fibromyalgiques est un traitement multidisciplinaire, pharmacologique et non pharmacologique. L'équipe de prise en charge inclut physiothérapeute, rhumatologue, psychiatre et psychologue, de préférence dans un centre spécialisé. Il consiste en une prise en charge du stress, un soutien psychothérapeutique, un traitement de l'anxiété et de la dépression, associés à une éducation physique et psycho-émotionnelle du patient.

1/ La médication : les médicaments anti-inflammatoires et analgésiques sont inutiles chez les fibromyalgiques à cause de l'absence d'inflammation des tissus. En revanche, les psychotropes, et surtout les antidépresseurs, ont démontré leur efficacité.

2/ Le traitement non médical : la physiothérapie élève le seuil de la douleur et aboutit à une amélioration significative, diminue la raideur des membres le matin, et le nombre de points affaiblis. L'hypnothérapie a une action positive sur la douleur, la fatigue, le sommeil et l'évaluation globale. La thérapie comportementale cognitive élève également le seuil de la douleur et améliore le rendement. Elle permet au patient de mieux contrôler sa maladie et d'augmenter sa confiance en lui-même.

Pronostic

6 Le pronostic est mitigé. Le patient fibromyalgique guérit rarement. Il arrive parfois que la douleur se réduise jusqu'à 50 %, et, subitement, qu'elle s'accroisse, au gré des situations.

En d'autres termes, le patient fibromyalgique est obligé de vivre avec sa douleur et sa fatigue chroniques. Le but du traitement est de lui permettre de travailler et de mener une vie à peu près normale.

Aspects psychiques

7 D'une revue de la littérature portant sur des études cliniques il ressort les points suivants :

– La dépression et l'anxiété sont des symptômes communs, qui atteignent en général entre 1/3 et 2/3 des patients fibromyalgiques. La prévalence élevée d'un syndrome anxio-dépressif associé a fait classer la fibromyalgie parmi les troubles psychiatriques, qui se manifestent par des symptômes organiques (somatisation).

– Les maladies chroniques sont réputées augmenter en général la souffrance psychique, comme c'est le cas d'ailleurs dans les maladies rhumatismales. La dépression et l'anxiété sont quatre fois plus éle-

vées chez les malades chroniques que chez les autres patients.

– Cependant, en comparant les patients fibromyalgiques à ceux qui souffrent de rhumatisme, on a pu démontrer que les premiers ont un taux sensiblement supérieur d'anxiété et de troubles de l'humeur, et que les accès durent plus longtemps. Ils présentent également un nombre élevé de symptômes psychiques dont l'explication échappe à la physiopathologie.

– 90 % des patients fibromyalgiques ont, d'une manière ou d'une autre, un antécédent psychiatrique.

Nous avons mené pour notre part une enquête au Liban portant sur trente-quatre fibromyalgiques **[1]** dont nous concluons que :

– Le taux de dépressifs est quatre fois plus élevé que dans le groupe témoin

– Qu'il existe une relation étroite entre troubles fibromyalgiques et troubles psychiatriques, à savoir la dépression et l'anxiété

– Ces troubles sont communs à la fibromyalgie et aux maladies chroniques, ce qui pose la question du lien précis entre maladies chroniques et dépression.

Le profil psychologique particulier qui semble ressortir de notre étude serait : une tendance à l'évitement du danger et une personnalité particulièrement persévérante.

Trois cas cliniques

Enfin, notre survol bibliographique nous a menée avec un auteur américain, Edward Walker (1997) **[3] [4]**, à examiner l'hypothèse d'une relation entre la fibromyalgie et un taux élevé de traumatisme durant l'enfance. Selon cet auteur : « Les fibromyalgiques sont des patients qui ont subi des abus surtout durant l'enfance, mais aussi à l'âge adulte... Le traumatisme sexuel, physique et émotionnel est un facteur très important dans le développement et la maintenance de la fibromyalgie... »

Pour étudier plus avant cette hypothèse (inconnue des chercheurs français **[2]),** nous avons orienté notre enquête en ce sens, et nous décrivons trois cas cliniques étayant l'hypothèse de Walker.

Cas n°1 : F.C.

F. C. est une jeune fille de ving ans qui souffre de fibromyalgie depuis l'âge de 13 ans, diagnostiquée à quinze ans.

Elle se plaint de réveils très douloureux, comme si elle n'avait pas dormi de la nuit, de fatigue toute la journée, et au moindre effort. Elle a consulté une dizaine de médecins avant d'être diagnostiquée fibromyalgique. C'est une fille brillante, major de sa promotion. Deux événements majeurs ont marqué son enfance :

– Vers l'âge de six ans, une relation conflictuelle avec son frère aîné, qui était agressif et violent avec elle. Il la frappait parce qu'il était jaloux de sa supériorité intellectuelle et de ses réussites scolaires. Ses sévices comportaient un sadisme manifeste. La patiente réagissait par une nervosité extrême et des crises d'asthme qu'elle a fini par maîtriser.

– À douze ans, elle a été victime d'une séduction de la part d'un professeur âgé qu'elle appréciait beaucoup, ce dont elle a parlé à sa mère, mais l'affaire est demeurée secrète.

Un an plus tard, sa première crise de fibromyalgie éclate. Elle avait réussi à dominer ses crises d'asthme durant son enfance, mais le deuxième traumatisme semble l'avoir laissée désemparée. En tout cas, quels que soient les problèmes psychologiques dont cette patiente a fait état durant nos entretiens à cœur ouvert, il n'en demeure pas moins que les traumatismes subis vérifient parfaitement l'hypothèse de Walker.

Cas n°2 : S.G.

S.G., mariée, cinquantaine ans, souffre de fibromyalgie dès l'âge de vingt ans. Malgré le fait qu'elle décrit son enfance comme ayant été heureuse, elle a dans les faits été marquée par de violentes disputes qui opposaient le couple parental sur le thème de l'argent. Son père, paresseux, s'est rapidement arrêté de travailler, et S.G. a dû dès la classe de seconde, parallèlement à ses études, commencer un travail, alors que son frère aîné a continué tranquillement ses études. Elle a ainsi sacrifié sa vie d'adolescente pour devenir de manière brusque une adulte responsable, avec une famille sur les épaules. À cet état de fait

s'ajoute une détresse affective et l'absence de communication avec ses parents. À l'âge de vingt ans les premières crises de fibromyalgie débutent. Mme S.G. continue son travail dans le culte de la perfection et la peur de l'échec.

Sa solitude est rompue à 33 ans par un mariage qui l'amène jusqu'en Afrique où travaille son mari. Elle a 38 ans quand débutent des crises de *« panic attacks »* lorsque son mari la laisse seule lors de déplacements professionnels. Les crises durent de trois à cinq jours. C'est seulement huit ans plus tard, à la suite d'une attaque de panique, qu'elle consulte un psychiatre et lui parle incidemment de ses douleurs. Ce dernier pose alors le diagnostic de fibromyalgie. Elle souffre également de problèmes gastriques non étiquetés. Un an plus tard, elle subit une ablation du sein pour cancer.

Il s'agit là encore d'une illustration de la thèse de Walker selon laquelle non seulement les traumatismes subis dans l'enfance (dans le cas présent d'ordre physique et émotionnel), mais encore ceux qui surviennent à l'âge adulte (*panic attacks*, cancer, problèmes gastriques) sont des facteurs importants dans le développement et la maintenance de la maladie.

En outre, les *panic attacks* illustrent également l'association souvent relevée entre fibromyalgie et pathologies psychiatriques.

Cas n°3 : R.

R., jeune célibataire de 31 ans, vit seul en compagnie de ses douleurs. Elles ont commencé au niveau du pied vers 26 ans, après un problème d'estomac lié au stress, sous forme de crises d'aggravation nocturne qui surgissent tous les quinze jours. Puis le rythme s'accélère à une fois par semaine pour devenir quotidiennes, et enfin permanentes, 24 heures sur 24, jour et nuit. Depuis quatre ans elles sont constantes et ne s'arrêtent jamais. Cela fait maintenant un an que les hanches sont atteintes. Il a consulté tous les médecins possibles et imaginables, avec toutes sortes de diagnostics, pour en arriver à la fibromyalgie. Depuis longtemps il prend du calcium et de la vitamine B. Cependant il dort mal, d'un sommeil fragile, et se réveille fatigué.

De son enfance on retient : une relation affectueuse avec ses deux parents, mais il ne se sentait pas à l'aise dans sa fratrie. En particulier, il ne s'entendait pas avec son frère aîné, avec lequel la relation fraternelle échoue. De ses sœurs il ne dit rien. À l'âge de 7/8 ans il a une relation incestueuse avec sa tante qui dure trois ans. Il aimait lui toucher la poitrine. À 16 ans il évoque une relation avec la sœur de son ami, qu'il vit dans une atmosphère suspecte, de sorte qu'on est en droit de l'assimiler également à une relation incestueuse. Depuis, ses douleurs et son manque de sommeil l'empêchent d'avoir des relations suivies avec quelqu'un. Sa seule préoccupation actuelle est de connaître la cause de ses douleurs et de les stopper. Il vit dans un état de stress permanent et ne peut même pas prendre d'anti-dépresseurs à cause des effets secondaires qui le gêneraient dans son travail. Lui qui, enfant, était peu matérialiste, se retrouve chef comptable dans une grande société et brasse des millions. Sa maladie le limite dans ses ambitions professionnelles, et l'a amené à refuser un poste à l'étranger.

Ce cas également vérifie à la fois l'hypothèse de Walker ainsi que l'association entre fibromyalgie et troubles psychiatriques. Certaines de ses plaintes ont par ailleurs une résonance hypochondriaque.

Pour conclure, on peut noter une certaine ressemblance entre ces trois personnes : perfectionnistes, studieuses, responsables, elles ont un conflit avec un membre de la famille, et ont subi notoirement un ou plusieurs traumatismes. ▣

Références

[1] BEJJANI, Rima : *Aspects psychopathologiques de la fibromyalgie. Étude comparative de trois groupes de sujets : 34 fibromyalgiques, 30 rhumatismaux, et 66 sujets témoins*, Mémoire de DEA en psychologie, préparé sous la direction du Pr Gisèle Kazour, Université Saint-Esprit de Kaslik, 2004, VI+141 p.

[2] SORDET-GUEPET, Hélène : « L'insaisissable fibromyalgie », in *L'Évolution Psychiatrique*, oct.-déc. 2004, **69** (4), pp. 671-689.

[3] WALKER, Edward : « Psychosocial factors in Fibromyalgia compared with rheumatoid arthritis : Psychiatric diagnoses and functional disability », in *Psychosomatic Medicine*, **59**, 1997, pp. 565-571.

[4] WALKER, Edward : « Psychosocial factors in Fibromyalgia compared with rheumatoid arthrits : Sexual, Physical, and Emotional abuse and Neglect », in *Psychsomatic Medicine*, **59**, 1997, pp. 572-577.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 224-227
ISSN 1727-2009

Paola Samaha

Le choix des chaussures ne se fait pas au pied levé

1. Préambule

I. – *Expression*
2. Représentation de soi : caractère & personnalité
3. Extension de soi & appartenance
4. Esthétisme : du beau à l'idéal
5. Estime de soi : l'élégance

II. – *Communication*
6. Plaire, séduire & faire plaisir
7. Rivalité (fraternelle)
8. Animosité
9. Malveillance

10/ *Résumé*

⦿

1/ *Préambule*

La chaussure est un article vestimentaire qui nous laisse rarement indifférents. Petits et grands choisissent leurs chaussures avec un soin particulier. Qu'est-ce qui les détermine, et quelles sont les significations psychologiques couramment attachées aux chaussures, c'est ce que j'ai essayé de cerner par une petite enquête.

Elle a porté sur de jeunes adultes des deux sexes, auxquels il a été demandé d'enchaîner librement sur leurs représentations personnelles liées à la chaussure.

Mon sujet a été accueilli avec beaucoup d'empressement et de bonne volonté. La plupart des personnes se sont confiées librement, jusqu'à entrer dans des détails intimes. Il s'est avéré que ce thème facilitait la verbalisation de certains fantasmes. Des motifs récurrents et inattendus sont apparus spontanément. Ils font l'originalité de cette modeste étude par rapport aux deux ouvrages classiques en la matière – Flügel (1930) et Rossi (1976) – car nous ne repasserons pas trop par ces chemins battus que sont le symbolisme sexuel ou l'érotisme du pied et de la chaussure, sur quoi ils s'attardent.

Il est rapidement apparu que la chaussure ne se limitait pas à sa fonction utilitaire de protéger le pied et de servir au confort de la marche. Des significations plus subtiles et d'un autre ordre lui sont couramment attribuées. On les retrouve d'ailleurs dans des romans célèbres appartenant à l'école réaliste ou naturaliste. Ces significations, d'ordre psychologique, entrent en deux grandes catégories, celles qui sont *pour soi*, et celles qui sont *pour autrui*. Naturellement, ces significations et ces catégories ne se conçoivent pas indépendamment les unes des autres. Elles sont, au contraire, dans une constante interaction. Comme tout ce qui a trait au paraître, la chaussure sert à la fois à l'expression de soi et à la communication avec autrui.

I.

EXPRESSION

2/ *Représentation de soi : caractère & personnalité*

Si le dicton dit : *« L'habit ne fait pas le moine »*, c'est assurément pour nous mettre en garde, car on s'y trompe souvent. Notre tendance naturelle est de prendre le *paraître* pour *l'être*, ou du moins d'inférer l'être à partir du paraître.

Au même titre que les autres articles vestimentaires, la chaussure est un objet qui reflète le Moi, la personnalité de son possesseur. Certains romanciers, comme Flaubert, utilisent la description d'éléments vestimentaires pour caractériser un

personnage. Dans *Madame Bovary*, Flaubert ramène le drame de son héroïne aux dettes insolvables qu'elle a accumulées pour ses achats intempestifs d'articles vestimentaires, par quoi s'exprime son insatisfaction dans la vie. La description de Charles Bovary écolier commence par sa casquette et se termine par ses « *souliers forts, mal cirés, garnis de clou* », qui évoquent sa lourdeur d'esprit, sa nonchalance, son apathie et sa pauvreté.

Au cours de mon enquête j'ai rencontré une dame qui allait à la messe le dimanche pour regarder les chaussures des gens et s'amuser à les classer à partir de là en différentes catégories : pauvre, élégant, vieillot, stupide, besogneux, etc. De même, l'un des jeunes gens de mon enquête trouve que les *boots* sont portés par des gens bagarreurs, agressifs.

3/ *Extension de soi & appartenance*

La chaussure est un objet qui fait partie indissociable du Moi. L'exemple le plus parlant à cet égard est celui d'une jeune fille qui se réveille angoissée. Elle avait rêvé qu'elle était allée pieds nus à l'école, pensant avoir oublié ses chaussures à la maison, – rêve typique s'il en est.

Les enfants adorent essayer les chaussures des grands en raison des fameuses « bottes de sept lieues » du conte du *Chat Botté*. Ils sont pressés de grandir. La chaussure est un objet qui leur est cher. Ils sont les premiers à en rêver. Une mère m'a rapporté que son fils âgé de deux ans était tellement ravi de sa nouvelle paire de chaussures qu'il a voulu dormir avec. Non pas en les gardant aux pieds, mais en les plaçant sous son oreiller. On ne peut qu'évoquer ici le concept de Winnicott : *« the first not-me possession »*. Pour cet enfant, il apparaît que les chaussures ont pris le relais de l'objet transitionnel. Une femme m'a ainsi confié avoir conservé sa première chaussure de bébé. D'autre part, certaines personnes n'arrivent pas à se débarrasser de leurs vieilles chaussures éculées. C'est que les chaussures ne sont pas seulement des extensions de soi mais des objets d'appartenance, et l'on pense à la relation aux fèces pour un enfant en cours d'apprentissage de la propreté.

Néanmoins, dès avant l'adolescence, on tient à ses propres souliers. Les souliers deviennent alors un objet tellement assimilé à soi qu'on ne peut plus ni les prêter ni les emprunter. Les chaussures usagées épousent si bien le pied qu'on peut dire qu'elles font corps avec leur propriétaire.

Ces « appartenances du moi » ont été saisies par des peintres inspirés. Un bon exemple est la célèbre peinture de Van Gogh intitulée : *« Vieux souliers aux lacets »* qui remonte à 1886. Ce sont les souliers du peintre lui-même, et ils ont une présence humaine telle qu'on pourrait assimiler cette peinture à un autoportrait. Un peintre surréaliste de la grande époque est allé plus loin encore en ce sens. En 1947, Magritte peignit un tableau intitulé judicieusement : *« La philosophie dans le boudoir »*. Ce tableau représente une combinaison de femme accrochée à un cintre, et, placée devant, en évidence sur une table, une paire d'escarpins à hauts talons. La présence humaine y est indiquée avec une pointe sadique acérée puisque des seins sont *incrustés* dans la combinaison, et des pieds dans le bout des escarpins.

4/ *Esthétisme : le beau & l'idéal*

Le choix des chaussures polarise des rêves et des fantasmes. C'est un objet de désir. Ce phénomène se retrouve chez toutes les personnes interrogées. Elles ont une idée claire de la chaussure idéale. Elles sont intarissables au sujet de la forme, de la couleur, et de la consistance au toucher des chaussures. Toute sorte de niaiseries m'ont été dites sur ce thème : depuis le style japonais qui fait viril, en passant par les talons aiguilles qui donnent l'air mince, jusqu'aux souliers plats qui nous feraient paraître plus intellos.

L'essentiel est que le désir du beau nous porte à toujours plus d'idéal, et que c'est un moi idéal que l'on cherche à conforter dans le choix de la chaussure. Être *plus* grand, *plus* mince, *plus* séduisant, parfois même *plus* intelligent...

5/ *Estime de soi : l'élégance*

Le thème de l'élégance revient souvent, mais les critères avancés diffèrent énormément.

Pour les uns, l'élégance est fonction de la hauteur du talon. Pour d'autres, c'est la marque qui la confère. D'autres encore estiment que seules les chaussures noires sont chic, que le cuir fait habillé, et le tissu décontracté.

Tous affirment qu'être élégant c'est être bien dans sa peau. Ce qui ne signifie pas être à l'aise, mais à la mode, même si les vêtements sont étriqués et les chaussures inconfortables... L'adage classique : *« Il faut souffrir pour être belle »* ne sera jamais obsolète.

Inversement, se sent dévalorisé lorsqu'on porte des chaussures usées. Une jeune fille m'a confié sa « honte » à l'idée que ses chaussures abîmées n'attirent le regard des passants. Souvenons-nous également de cette adolescente qui rougissait dans son rêve d'être partie à l'école pieds nus.

II.

COMMUNICATION

6/ *Plaire, séduire & faire plaisir*

L'élégance est un point d'inflexion qui nous fait passer du *pour soi* au *pour autrui*. Le regard d'autrui a sa place inscrite au cœur du concept d'élégance quel que soit la manière dont on le définit. Se plaire à soi-même, plaire à autrui, séduire, faire plaisir, sont placés sur le même continuum. On s'habille pour soi, et on s'habille pour autrui. Et il est courant d'offrir des articles vestimentaires aux personnes qu'on aime, – y compris des chaussures.

7/ *Rivalité fraternelle*

Cependant, il arrive souvent que la chaussure permette l'expression de sentiments hostiles envers ses proches. Presque toutes les personnes interviewées ont évoqué avec spontanéité une haine (inavouée), associée à un sentiment de jalousie, ou de rivalité entre frères et sœurs.

Une jeune femme me raconte qu'elle se distingue de sa sœur parce que « *le style de ma sœur c'est le classique. Si jamais elle mettait des chaussures sexy, ça serait inconvenant.* » Alors qu'elle-même aime les chaussures sexy, parce qu'à ses yeux, ses orteils sont jolis et qu'elle aime les montrer. On constate que le chois de ses chaussures permet à cette femme de se positionner dans sa fratrie.

Il en est de même d'une autre femme qui me dit : « *J'ai une sœur dont je déteste toutes les chaussures. Et mon autre sœur, je trouve que ses chaussures sont trop voyantes… Ma grande sœur, je n'ai pas de très bons rapports avec elle. C'est celle dont je n'aime pas les chaussures…Et ma petite sœur, que j'aime beaucoup, a trop de personnalité, et je trouve que ses chaussures sont trop voyantes. Moi je suis plus dans la demi-mesure. Je suis quelqu'un de très classique.* »

Ces témoignages spontanés ne peuvent que nous remémorer le conte de *Cendrillon*, dans lequel les jolis petits pieds de Cendrillon font crever de jalousie ses deux odieuses demi-sœurs, et lui valent de conquérir son Prince Charmant.

8/ *Animosité*

Dans certaines circonstances, la chaussure est un objet d'agression directe, véhiculée par le langage, la gestuelle, ou la symbolique.

En arabe, les expressions servant à menacer, injurier, ou humilier font souvent appel à la chaussure. En voici quelques exemples :

1/ Je te donnerai un coup de savate	بضربك بلسرماية *Beđrbak bill sermēyē*
2/ Espèce de vieille savate	يا سرماية عتيقة *Yā sermēyē ᶜatī'a*
3/ Tu vaux un soulier	بتسوى سرماية *Bteswā sermēyē*
4/ Par devant, un miroir ; par derrière, une semelle de soulier	بالوجه مرآت وبالقفى سرماية *Bill wejj mrēyē w bill afā sermēyē*

La première est une menace courante dans la bouche des parents et entre enfants. Les deux suivantes sont des injures non moins courantes. La quatrième se dit à propos d'un hypocrite qui est tout miel devant vous, et tout fiel dès que vous avez le dos tourné.

La gestuelle s'en mêle. Quand une personne se déchausse, on se pincer ostensiblement le nez pour signifier qu'elle *« pue des pieds »*. Nous touchons là à la relation étroite des chaussures avec l'analité.

Le fait de se croiser les jambes trop haut, et d'exhiber sa semelle sous le nez de son interlocuteur est un geste impoli (sauf aux USA).

Sur le plan symbolique, certains modèles de chaussures concrétisent une intention agressive. Il en est ainsi de la chaussure à bout pointu. Une jeune fille me confia que dans son fantasme la chaussure à bout pointu lui donne l'impression d'écraser un cafard dans un coin.

Le symbolisme de la chaussure est fantaisiste. Certains pensent que les chaussures de sport sont agressives, alors que d'autres trouvent les boots agressifs. Inversement, certains considèrent que les *boots* et les chaussures de sport sont « cool ».

9/ *Despotisme & malveillance*

En français comme en arabe il existe des expressions où la chaussure signifie domination et malveillance. « *Être à la botte de quelqu'un* » signifie lui être entièrement dévoué et soumis. Être « *sous la botte* » veut dire être opprimé militairement. Une image d'Épinal : quand un chasseur de fauves a tué son gibier, il se fait photographier avec un pied posé sur son échine.

La complaisance ou la lâcheté peuvent aller jusqu'à *« lécher les bottes »* de quelqu'un, ou à lui *« cirer ses chaussures »*.

« *Botter* » quelqu'un, c'est lui donner un coup de pied. « *Saboter* » signifie au sens faible bâcler une tache, et au sens fort détériorer ou détruire volontairement quelque chose.

10/ *Résumé*

Notre enquête a permis d'explorer les significations psychologiques couramment attachées aux chaussures. On y a distingué deux divisions, celles qui sont *pour soi* et celles qui sont *pour autrui* ; celles-ci entrant dans une fonction de communication, celles-là dans une fonction d'expression.

Les significations à fonction expressive comportent un certain type de représentation de soi. Le caractère et la personnalité de chacun se « reflètent » dans le choix de ses chaussures. La chaussure est non seulement une extension de soi mais aussi une appartenance, elle fait corps avec le moi. La chaussure est aussi un objet de désir qui incite à l'esthétisme. Le désir du beau nous porte à toujours plus d'idéal ; et c'est un moi idéal que l'on cherche à conforter par le choix des chaussures. Enfin, le choix des chaussures valorise et élève l'estime de soi à travers le concept d'élégance.

Les significations à fonction de communication sont tout aussi nombreuses. Avec les chaussures on cherche à plaire, à séduire et à faire plaisir. Néanmoins, ce sont des significations à connotation malfaisante qui dominent le tableau. La chaussure est un terrain propice à la rivalité fraternelle. Dans le langage courant, l'animosité, la malveillance et le despotisme trouvent à s'exprimer avec prédilection par des expressions utilisant métaphoriquement les chaussures. Enfin, certains modèles relèvent d'un symbolisme agressif selon la fantaisie de chacun. Ces connotations malfaisantes procèdent du fait que les chaussures se rattachent étroitement à l'érotisme anal.

Chose remarquable : la convergence apparue entre le discours des personnes sondées, certains contes populaires, certains romans célèbres, certains tableaux de maîtres, certaines expressions du

langage courant (tant en français qu'en arabe), certaines gestuelles codées, et certains rêves (d'angoisse) typiques. ▣

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 228-231
ISSN 1727-2009

Eddy Chouéri

Je pense, donc je suis... un obsessionnel !

Je pense où je ne suis pas. Je suis où je ne pense pas.
Jacques Lacan

– *Ah bon* !

J'imagine que ce sera là votre réaction en lisant mon titre. Mais l'utilisation de cette proposition néo-cartésienne n'est que le fruit d'une séance d'analyse. C'est par cette équation que je traduis le matériel qui m'est apparu.

Mon analysant est un artiste talentueux, âgé de près de quarante ans. Sa demande était articulée autour d'attaques de panique – du genre agoraphobie – qui le saisissaient à l'improviste, souvent en voiture. Intelligent et sincère, il voulait tout faire pour s'en débarrasser.

● *Profil tridimentionnel*

Les grands traits du cas peuvent se regrouper en un profil psychique tridimensionnel.

Le symptôme majeur indique d'abord une défense phobique. Mais en cours d'analyse se sont rapidement dévoilés deux autres caractères. Des traits obsessionnels accusés ont occupé de multiples séances, et un fonctionnement mental selon la logique phallique a rapidement envahi le devant de la scène : *c'est toi ou c'est moi* ; *soit il en a, soit il y en a pas*, etc.

Sa phobie se serait déclenchée à la suite d'une bagarre entre son frère et son père, où il a essayé de jouer le rôle de médiateur et de conciliateur. Dès lors il a commencé à sentir un fourmillement généralisé qui s'est accentué et transformé en attaques de panique au cours desquelles il avait l'impression qu'il allait s'évanouir. Son état se dégrada à un tel point qu'il n'osait plus s'éloigner de chez lui, de peur qu'une crise ne survienne.

Il disait vivre dans un état d'urgence permanent, toujours en alerte.

Il attribuait ses tracas à son père, qu'il décrivait dominé par ses instincts, et souffrait d'un problème cardiaque. Il était souvent en lutte avec lui, et leurs querelles dégénéraient en combat de souveraineté : c'est moi ou c'est lui. C'était à qui allait s'imposer à l'autre. Quant à sa mère, c'était une faible femme qui n'avait pas pu protéger son enfant contre son père. Il était l'aîné et avait deux autres frères.

L'écoute flottante me faisait entendre un discours énoncé en position féminine. Il déroulait une litanie caractérisée par les thèmes récurrents de la responsabilité/culpabilité, de l'anxiété, de la protection, de la morale et de l'idéal, qui sont des valeurs qui apparaissent couramment dans le discours des mères libanaises. Au demeurant, nous savons que c'est le rôle du père de protéger l'enfant de la mère, et non pas l'inverse, comme ici.

Malgré l'exposition partiale que le sujet faisait de la situation, et l'imputation de la responsabilité au père, il est apparu nettement que c'était lui qui cherchait toujours querelle à son père. Il était toujours après lui comme un professeur de morale ou un justicier. Il interférait dans ses affaires pour le gêner ou contrecarrer leur déroulement, en brandissant des arguments éthiques. Il prenait aujourd'hui une sorte de revanche par rapport à la relation infantile qu'il avait vécue par rapport à lui. La réaction du père vis à vis de ces interférences était plutôt défensive, mais mon patient cherchait à envenimer les querelles pour les faire dégénérer en pugilat.

Ce qui compte pour mon père, disait-il, et cela depuis notre plus tendre enfance, c'est lui-même. C'était ses plaisirs, ses désirs, sa volonté, d'abord. Dès que l'été arrivait, il nous expédiait le plutôt possible à la montagne pour avoir l'appartement de la ville à sa disposition et pour en jouir tranquillement avec sa maîtresse du moment. Une fois, après m'être querellé avec lui, j'avais décidé de quitter notre domicile pour aller vivre chez mes grands-parents. Quelques jours plus tard il m'envoya mon frère pour me ramener et me réconcilier avec lui. À mon retour, il m'avait jeté un regard triomphal comme pour dire : *« Je t'ai brisé l'échine »*, *« je t'ai écrasé »*, ou *« je t'ai eu »*.

● *Le Cogito de l'obsessionnel*

Il rapporta en séance plusieurs rêves, dont l'un concerne la « VÉRITÉ ». Le rêve dont il s'agit tourne autour du *cogito* de Descartes : *Je pense, donc je suis* ! En voici le récit :

Durant le rêve je commence à faire l'expérience d'arrêter lentement ma pensée. Puis, petit à petit, je sens comme si je commençais à ne plus exister. J'eus un peu peur. Ensuite, le reste de la nuit s'écoula à faire des allers et des retours, à l'endroit et à l'envers, entre « penser » et « exister », « cesser de penser » et « cesser d'exister ». En me réveillant le lendemain j'ai senti la force de ce cogito comme une Vérité « vraie de vrai », que je devais partager avec le monde entier.

Tel est ce *Cogito* d'obsessionnel qui se révèle à travers ce *« Rêve Pur »*, plein d'énergie et de force de conviction pour le sujet. Mais au cours de son analyse cet artiste commença à comprendre que cette formule était à l'origine de ses ennuis.

L'écoute de ce récit de rêve ne peut que pousser le psychoclinicien à réviser sa culture générale. Ce n'est pas pour rien qu'il a un rayon de bibliothèque à portée de main où les œuvres de Freud et de Descartes figurent en bonne place.

Dans sa dix-septième *Leçon d'introduction à la psychanalyse*, intitulée : « Le sens des symptômes », Freud fournit un profil assez détaillé de l'obsessionnel. Je le résume par les points suivants :

– Pensées insensées, impulsions étrangères, et actions compulsionnelles.
– Absence de volonté (aboulie).
– Ces pensées, ces impulsions et ces actions, le sujet ne peut que les déplacer, les permuter.
– Le doute.
– Manque d'énergie et limitation de liberté.

– Un développement éthique remarquable, pointilleux, vétilleux, consciencieux.

On peut repérer directement, à partir du récit de ce rêve, la pensée et l'action compulsives. Au cours d'une séance, il m'a expliqué qu'il ne pouvait pas rester sans réfléchir. Sa pensée ne devait jamais s'arrêter. Il pensait à tout : à son état, celui de sa famille, à son boulot, à son avenir, et même à celui de ses amis. Une collègue m'a confié qu'un analysant de même profil lui disait : *« Ah ! si je pouvais arrêter le moteur »*.

Il n'osait pas se relâcher. Il ne supportait pas même l'idée de se relâcher, de crainte qu'un état de panique ne survienne.

Quand il était énervé, il pouvait compter sur deux atouts : le sommeil et l'obésité. Il avait de fait pris beaucoup de poids, et était devenu lourd et pesant. Après chaque effort, il retombait sans énergie, fatigué et flasque. Il a bien essayé de contrôler son poids, mais au bout de quelques jours la volonté lui manquait, et la culpabilité et la honte surgissaient.

Il était tellement aboulique qu'il eut peur de finir drogué ou toxicomane. Lors d'une soirée entre copains, au cours de laquelle des cigarettes de haschisch circulaient, lorsque son tour arriva, il tira quelques bouffées en prenant bien garde de rester éveillé et conscient. À la fin de la soirée, ses copains étaient dans les vaps, mais lui ne s'était pas laissé aller. Il était fier d'avoir vaillamment résisté aux effets enivrant de la drogue.

● *Pensée & Action*

Pour l'obsessionnel, l'action est une exigence, un essai de mise en ordre et de contrôle du réel. *« Action kills thought »*, l'action tue la pensée, – dit un personnage du dernier roman de Philip Roth, *The Human Stain*. C'est comme si l'obsessionnel cherchait, par l'acte, à trouver une représentation à quoi accrocher son angoisse. Il a recours à une rallonge nietzschéenne, le terme « trop » : *Je pense, donc j'existe trop*. Si le travail, suivant le philosophème hégélien, libère, l'obsessionnel travaille trop, il travaille jusqu'à épuisement. Derrière tout cela se dissimule l'angoisse. Une angoisse qu'il cherche à accrocher à l'Autre (en l'occurrence son père) comme un poisson d'avril.

Dans le cas présent, il y a une suite à ce jeu du poisson d'avril, sur lequel les *Méditations métaphysiques* de Descartes vont nous éclairer.

● *L'autre·jouisseur*

Les *Méditations métaphysiques* de Descartes étaient familières à mon analysant. En les relisant moi-même je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une nourriture de premier choix pour un obsessionnel. En voici l'illustration :

1/ Il y a, bien sûr, d'abord le fameux « doute ».

2/ L'enchevêtrement inextricable des arguments, ne peut que plaire à ceux qui s'adonnent à la rumination intellectuelle.

3/ Le malin génie qu'il est nécessaire de neutraliser est une figure aisément reconnaissable de ce que nous dénommons l'instance de l'autre·jouisseur.

4/ Enfin, le grand souci de Descartes de prouver l'immortalité de l'âme est en fait, pour le psychasthénique, en faveur de l'existence du « jugement dernier ». De sorte qu'il se retrouve en terrain familier

avec les thèmes de responsabilité / culpabilité, et de récompenses / châtiments.

Le doute se manifeste chez cet analysant dans l'incertitude du *timing* de l'attaque de panique. Quant au doute cartésien, il est strictement lié au malin génie. La figure du malin génie est omniprésente chez les psychasthéniques et elle les sollicite vivement. L'analyse montre qu'une grande partie des actions et des ruminations obsessionnelles se ramène en dernière instance à neutraliser ce malin génie.

En tout état de cause, le malin génie peut être considéré comme l'équivalent de l'instance de l'autrejouisseur dans le vocabulaire de Descartes. Cette imago auto-créée suppose un Autre qui prend plaisir à nous tromper, qui nous veut du mal et qui jouit de nos peines.

« Il y a toujours quelqu'un qui se réjouit du malheur ou de la douleur de l'autre », dit le proverbe allemand. Il y a en allemand un terme pour désigner le fait de se réjouir du malheur des autres. On dit alors que quelqu'un est *schadenfroh*, adjectif qui signifie empreint de joie maligne. Ce type de jouissance s'appelle : *Schadenfreude* ! Il est vraiment curieux que Freud n'ait pas songé à en faire un concept, pas plus que ses disciples de langue allemande.

Chez mon analysant j'ai constaté un sentiment prépondérant que quelqu'un veut jouir de ses souffrances. Et, sous prétexte que sa mère est une faible femme, il a fait tout son possible pour faire endosser ce rôle à son père. Et comme cela ne suffisait pas, il s'est fait au cours de sa vie pas mal d'ennemis de par son caractère de justicier. À l'université beaucoup de ses professeurs l'ont tenu à distance, ou n'ont pas voulu de lui.

⊙

Au cours de l'analyse, ses peurs paniques se sont atténuées sans disparaître tout à fait. J'en ai parlé à un collègue qui m'a alors suggéré de vérifier si son père n'était pas cardiaque. Effectivement, c'était bien le cas. La bagarre entre son frère et son père où il avait joué le rôle de médiateur avait eu lieu peu de temps après l'accident cardiaque du père, et donc la bagarre a fait office de « souvenir-écran ». S'il vivait en permanence en état d'urgence, c'était en fait dans l'appréhension d'être loin de leur domicile dans le cas où son père ferait une nouvelle crise. ▣

● AZAR, Amine : (2002) « L'instance de l'autrejouisseur illustrée par des exemples pris chez Zola, Schreber & le marquis de Sade », in *'Aschtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 22-40.

● DESCARTES, René : (1641) *Meditationes de prima philosophia /Méditations de philosophie première*, Paris, collection Garnier-Flammarion, 1979, in-12, 502p.

● FREUD, Sigmund : (1916-1917) *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, nouvelle trad. franç. de Fernand Cambon, Paris, Gallimard, in-12, 1999, XIV+633 p.

● GOLDBERG, Jacques : (1985) *La Culpabilité, axiome de la psychanalyse*, Paris, PUF, in-8°, 208p.

● NIETZSCHE, Friedrich : (1874) *Deuxième Inactuelle : « De l'utilité et des inconvénients des études historiques »*, in *Œuvres*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, t. Ier, 2000, pp. 499-475.

Table analytique des matières de *« La Terre »* de Zola

I. – *La donation entre vifs*

1 La Saillie – Jean Macquart fait la connaissance de Françoise
2 Chez le notaire – Les vieux Fouan font donation de leurs biens à leurs trois enfants
3 Généalogie des Fouan – Le père Fouan visite sa sœur, dite *la Grande* – M. & Mme Charles
4 Le curé – L'arpenteur – Tirage au sort des lots – Buteau se rebiffe
5 La veillée d'hiver

II. – *Le mariage de Lise*

1 Mai : La tonte – Jacqueline couche enfin dans le lit de Mme Hourdequin
2 Mort de Mouche (le père des deux sœurs, Lise & Françoise) – Veillée du mort – La grêle
3 Jean & les deux sœurs – Le colporteur – La Frimat – Ragots – Jean demande Françoise en mariage
4 Jean & les deux sœurs derechef – Les faneuses, les faucheurs, la meule
5 La fontaine – Le député – Le chemin – La fontaine derechef
6 Achat d'une vache & d'un cochon – Buteau épouse Lise
7 La noce

III. – *Le refroidissement entre les deux sœurs*

1 La pluie attendue – Trio Buteau, Lise, Françoise – Les choses se gâtent un peu
2 Les donataires – Buteau, Hyacinthe – La mère Fouan meurt
3 Le magot – La Trouille s'en donne – Bal forain – Fouan vend son toit & s'installe chez sa fille
4 Moisson – Jean dépucelle Françoise – Mort de Palmyre
5 La vache met bas – Lise accouche – Buteau essaie une deuxième fois de culbuter Françoise
6 Baptême – Buteau dispute Françoise à Jean – Jean lui casse le bras

IV. – *Le mariage de Françoise*

1 Le vieux berger – Fouan n'est pas bien chez sa fille – Démarche de Jean auprès de Fouan
2 Fouan chez Buteau – Buteau persécute Françoise – Jean confident de Françoise – Fouan quitte les Buteau
3 Fouan s'installe chez Hyacinthe pétomane – Le 1er lopin sort de la famille – Le magot ce sont des titres
4 Les vendanges – Le viager – Fouan retrouve considération – L'âne saoûl – Fouan sera volé
5 La politique – Françoise s'en va chez la Grande
6 Partage entre les deux sœurs – Françoise se marie avec Jean – Le père Fouan derechef chez les Buteau

V. – *Dénouement catastrophique de toutes les intrigues*

1 Buteau met enfin la main sur le magot du vieux
2 Errance et déchéance du vieux Fouan
3 L'orgasme de Françoise et ce qu'il en coûte
4 Françoise agonise et meurt, léguant tout son bien à son violeur (Buteau) & à sa meurtrière (sa sœur Lise)
5 Jean l'intrus est expulsé – Malheur de Jacqueline – Vocation d'Élodie – Le père Fouan est flambé
6 Enterrement du père Fouan – Tron flambe la Borderie – Jean s'en va t'en guerre

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n°7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Clinique, pp. 232-245
ISSN 1727-2009

Roula Hachem

La donation entre vifs & les circuits de l'analité dans « La Terre » de Zola

I. – *Présentation*
1. Le projet de recherche
2. La réception de *La Terre* de Zola
3. Le décor de *La Terre*
4. L'intrigue de *La Terre*

II. – *Le principe d'irrévocabilité*
5. Règlementation juridique
6. La position du père Fouan
7. Ingratitude & analité
8. L'ingénierie humaine chez Zola

III. – *Les circuits de l'annalité*
9. Le père Fouan : la convoitise & le principe de rendement
10. Le père Fouan & son magot
11. Buteau : tout ou rien
12. Les Delhomme : la rente n'éponge pas la dette
13. Hyacinthe : la dépense éponge mieux la dette
14. Françoise : le mien, le tien, nous autres & les autres
15. La Grande énonce la morale de l'histoire
16. *Conclusion*

◈ L'édition de référence de *La Terre* de Zola est celle que Henri Mitterand a procurée en 1966 pour la Bibliothèque de la Pléiade, au tome IV des *Rougon-Macquart*. Elle comporte un apparat critique d'une grande richesse. C'est à la pagination de cette édition qu'on se réfèrera après avoir indiqué la partie et le chapitre afférents.

Pour se rafraîchir la mémoire sur le déroulement de l'action, le lecteur peut se reporter à la table analytique placée en vis-à-vis sur la page de gauche.

Je remercie avec *gratitude* le Dr Amine Azar de m'avoir soutenue à toutes les étapes de ce travail, et Élias Abi-Aad d'avoir participé à la collecte des matériaux.

I.

Présentations

Un projet de recherche

1 Un mot d'abord de mon cheminement.

La transmission de biens fait l'objet de réglementations de toute sorte, dont aucune ne s'est révélée absolument satisfaisante. Des questions de « psychologie », voire des problèmes de « psychopathologie » s'en mêlent et en pervertissent inéluctablement la pratique. C'est cet aspect qui nous intéresse ici.

Les modalités d'acquisition ou de transmission de biens sont multiples : il y a les contrats et les libéralités ; il y a le don, la dette, l'héritage, le viager, la cagnotte, l'assurance-vie, la loterie, le loto, et tous les jeux de hasard. Toutes ces modalités sont populaires à un titre ou à un autre. La « donation entre vifs », sous une forme ou une autre, ne l'est pas moins. Elle se pratique partout, mais semble être plus particulièrement répandue dans les communautés rurales. J'ai pu le vérifier sur le terrain au cours d'une enquête menée dans la plaine de la Békaa, et dont je présenterai bientôt la teneur [1]. Il m'est apparu après coup que les écrivains nous ont précédé de longue main dans cette carrière, et la qualité de leurs œuvres offre une véridicité suffisante lorsque cette œuvre a traversé le temps. Trois « chef-d'œuvres universels » peuvent nous intéresser à cet égard : (1606) *Le Roi Lear* de Shakespeare, (1835) *Le Père Goriot* de Balzac, et (1887) *La Terre* de Zola. Ces trois œuvres traitent directement de la donation entre vifs et peuvent ressortir de la même catégorie mentale : « la tragédie

[1] Cette enquête est intégrée à un mémoire de DEA en psychologie qui sera présenté à l'Université Saint-Esprit de Kaslik en cours d'année.

de l'ingratitude ». *La Terre* de Zola m'a paru l'œuvre la plus représentative et la plus compréhensive des trois. Zola avait d'ailleurs délibérément choisi son sujet en fonction de ses deux grands prédécesseurs.

Aujourd'hui que nous sommes loin des polémiques suscitées par les questions d'école, le « naturalisme » de Zola ne nous touche plus comme débat littéraire autant qu'il nous touche par son aspect d' « enquête sociologique » à quoi il s'assimile dans le meilleur des cas. C'est justement le cas de *La Terre*. Au demeurant, le travail préliminaire de collecte de matériaux, auquel Zola s'adonnait longuement avant de rejoindre son écritoire, est de si grande qualité qu'il a récemment donné lieu à une publication sous le titre si expressif et si exact de : *Les Carnets d'enquêtes : une ethnographie inédite de la France* [1].

La réception de *« La Terre »* de Zola

2 *La Terre* est le 15e volume de la série des *Rougon-Macquart*, publié en 1887. Plus qu'aucun autre volume, ce roman, l'un des plus controversés du cycle, se suffit à lui-même. Zola avait, pour ce roman, de grandes ambitions. Il voulait tout y mettre de ce qu'il avait recueilli sur le monde des paysans et de leur rapport à la terre : mœurs et mentalité, idées politiques et religieuses, vices et passions. Habitué à faire scandale à la publication de presque chacun de ses romans, il fut royalement servi avec *La Terre*. En sus des arguments habituels de ses détracteurs, il fut accusé de diffamer les paysans dans leur ensemble. On ne manqua pas de lui en faire un grief, et même un historien contemporain, un spécialiste du monde rural comme Emmanuel Le Roy Ladurie, ne décolère pas à ce propos. Dans sa préface à une réimpression de *La Terre*, il en était encore à dénoncer la conception *bestiale* du paysan qui, selon lui, se dégage de cette œuvre. Citant à l'appui un fragment des brouillons du roman, c'est lui qui souligne certains mots et ajoute le point d'exclamation [2] :

> [Peindre] le *paysan* tout entier avec ses appétits au fond, *l'intérêt*, *l'avarice*, *la luxure* [!] et *l'ivrognerie*, mais tout cela pas du premier coup. D'abord bonhomme, puis rusant, *puis terrible quand il se découvre*. Et revenant à sa comédie bonhomme, quand il est vaincu ; *et, en arrière, féroce.*

Certes, Zola a outré son trait et l'a surchargé d'abjections. C'est là son procédé favori pour obtenir un « effet de réel » suivant la doctrine naturaliste. Il ne nous importe guère qu'il eût médit des paysans. En revanche, ce qui nous intéresse chez ce puissant romancier c'est, dans *La Terre*, le dévoilement des mystères psychiques, c'est la manifestation profonde et spectaculaire de l'arrière-plan psychologique à partir des conditions sociologiques et historiques que Le Roy Ladurie est bien embarrassé de mettre en doute.

Le décor de *« La Terre »* de Zola

3 Notre romancier aimait brasser des mythes et cherchait souvent à leur tailler une cotte moderne. Il n'y a pas de doute qu'aux yeux de Zola le personnage principal de *La Terre*, c'est la terre elle-même. Le point de vue où, en tant que narrateur omniscient, et je dirais même en tant qu'*aède*, il a constamment cherché à se hisser est celui-ci :

> *Tout procède de la terre et y retourne. On ne possède pas la terre, c'est elle qui nous possède. En somme, nous en sommes la dupe, paysans tant que nous sommes.*

Cet aspect aux incidences psychologiques notoires est celui qui nous occupera. Regardons vivre la famille Fouan. Suivons l'intrigue, à tiroirs et ficelles, du roman.

Dès le début, dès le deuxième chapitre, l'intrigue qui fera progresser le récit est ourdie dans le décor monochrome et mélancolique de la Beauce. Le vieux Fouan a soixante-dix ans. Après avoir passé plusieurs décennies penché sur la terre il entend se redresser et souffler un peu avant de se coucher tout du long dans la tombe. Que faire ? Il a trois enfants, deux fils et une fille. L'aîné, Hyacinthe, surnommé plaisamment (?) *Jésus-Christ*, est un ivrogne. Le cadet, Buteau, est le paysan-type dont Zola se complaît à nous brosser le portrait au charbon. La fille, Fanny, est également une paysanne dans l'âme mais sans les excès et

[1] ZOLA, Émile : (1991) *Les Carnets d'enquêtes : une ethnographie inédite de la France*, Paris, Pocket, collection Terre Humaine.
[2] ZOLA, Émile : (1887) *La Terre*, Paris, Gallimard, collection Folio n° 1177, 1980, p. 11. La citation provient des études préliminaires de Zola, → *Pléiade*, pp. 1521-1522.

les outrances de Buteau. Elle est mariée à un certain Delhomme, un gentil paysan qui lui est assorti.

Que va faire le père Fouan ? Il a l'idée de partager son bien – essentiellement les terres qu'il ne peut plus cultiver – entre ses enfants. De la manière dont Zola a charpenté son intrigue, un bon nombre des problèmes constitutifs de la donation entre vifs sont couverts. Nous passerons tout à l'heure en revue certains d'entre eux. Quant à présent, essayons de munir le lecteur du fil directeur de l'intrigue.

L'intrigue de *« La Terre »* de Zola

L'intrigue a été tressée entre deux branches : la famille du père Fouan d'un côté, et ses deux nièces (les sœurs Lise et Françoise) de l'autre. Dans les deux cas, la terre circule en famille. C'est le circuit fermé de la terre : tout en provient et tout y retourne. Le père Fouan, malgré ses réticences envers ses enfants, leur transmet ses terres. Françoise de même. Elle lègue sa terre à sa meurtrière (sa sœur) et à son violeur (son cousin Buteau), et non pas à son mari qui, lui, est un étranger. En un certain sens, la terre est bien l'héroïne, le sujet du roman, comme l'indique le titre du livre.

Dans ce roman, Zola nous décrit l'histoire d'une donation qui aboutit à une terrible tragédie. Le père Fouan et sa femme ont voulu partager leur terre entre leurs trois enfants : Hyacinthe, Fanny et Buteau. Devant le notaire, en réglant les conditions de la donation une **première discussion** s'engage sur le montant de la rente à percevoir. Le père Fouan possède neuf hectares et demi, il en demande une rente à 100F l'hectare, soit 950F. Après des marchandages interminables on aboutit à une rente de 600F.

L'arpenteur voulait partager la terre en trois bandes parallèles par rapport au vallon ; tandis que Buteau, le cadet, exigeait que les bandes fussent prises perpendiculairement au vallon, sous prétexte que la couche arable s'amincissait de plus en plus vers la pente. De cette façon chacun aurait sa part du mauvais bout. Il n'eut pas gain de cause, et la terre fut partagée parallèlement au vallon.

Il fallait maintenant que les enfants piochent à l'aveuglette dans un chapeau le **lot** qui leur sera attribué. Hyacinthe tira le deuxième, Fanny le premier. Il ne restait plus à Buteau que le troisième, le lot qu'il considérait comme le plus mauvais. Il se rebiffa et refusa de signer l'acte. Le vieillard confia alors cette part aux Delhomme (Fanny et son mari), contre la rente correspondante.

Par la suite, les Delhomme acquittaient avec exactitude les deux rentes. En revanche, Hyacinthe ne donnait pas un sou à ses parents.

L'ouverture d'une **nouvelle route** changea la donne. Cette route longeait le lot qui revenait à Buteau. Elle longeait aussi le lot que possédaient en commun ses deux cousines, Lise et Françoise. Or Buteau vivait maritalement avec Lise et ils avaient déjà un enfant. C'est alors qu'il accepta sa part valorisée, et songea à **se marier avec sa cousine** Lise, devenue ainsi un bon parti. Quant au partage nécessaire du lot en commun entre Lise et sa sœur Françoise, l'idée ne lui en venait pas à l'esprit. Du moins, en repoussait-il l'idée à une époque lointaine, espérant trouver d'ici là une manière de s'y soustraire.

Avant le mariage de Lise avec Buteau, on rencontrait **les deux sœurs**, Lise et Françoise, les bras à la taille, enveloppées du même châle. Mais depuis qu'un homme était là, cette relation de confiance et d'abandon se brisa. Françoise projeta de se marier elle-même, et elle réclama sa part de leur héritage.

D'un autre côté, elle sentait que son beau-frère Buteau la désirait, depuis qu'elle avait grandi et était devenue une vraie femme. Elle-même le désirait aussi, mais sans le savoir : *« Oserait-il ? et elle l'attendait, le désirant sans le savoir, décidée, s'il la touchait, à l'étrangler. »* (III, 4 : 569) Pour échapper aux poursuites de Buteau, auxquelles elle n'est pas insensible, elle se marie avec Jean Macquart, un journalier travaillant à la ferme voisine.

Zola montre ensuite comment les vieux Fouan enduraient des misères depuis qu'ils avaient eu le « bon cœur » de se dépouiller pour leurs enfants. Leur continuel sujet de plaintes était que leurs enfants leur manquaient d'**égards**. La mère Fouan, avec une mauvaise foi évidente, répétait à qui voulait l'entendre : *« Mon Dieu ! les égards, on finit tout de même par s'en passer. Lorsque les enfants sont cochons, ils sont cochons... S'ils payaient la rente seulement... »* (III, 2 : 540). En ce moment, les Delhomme seuls s'acquittaient régulière-

ment de la rente à l'échéance. Mais les vieux ne les tenaient pas quittes pour autant, car, disaient-ils, ils n'y mettaient pas « les façons ». Buteau, lui, était toujours en retard sur l'échéance. Quant à Hyacinthe, il ne donnait jamais rien mais quémandait.

Buteau considérait que ses vieux parents **cachaient de l'argent**. Ils avaient donc de quoi vivre. Pourquoi alors prendre de l'argent à leurs enfants (III, 2 : 247) ? Un jour, en se disputant avec **sa mère**, Buteau lui donna une secousse tellement rude qu'elle alla heurter le mur. Le lendemain elle ne put se relever du lit. Deux jours après elle était morte.

Après la mort de la vieille, tous voulaient prendre le père Fouan **habiter chez eux**, chacun ayant ses raisons. Les Delhomme, pour ne plus avoir à lui payer de rente. Buteau proposait son toit pour essayer de mettre la main sur le magot qu'il soupçonnait son père de cacher.

Quand le vieillard habitait chez les Delhomme, Buteau ne lui payait plus de rente, pas plus que les Delhomme. Pourtant Fouan ne souffrait pas du manque d'argent de poche mais de la persécution de sa fille Fanny. À la maison, elle le bousculait pour ce qu'il faisait ou ce qu'il ne faisait pas.

Chez Buteau, il regrettait amèrement d'avoir quitté les Delhomme, désespéré d'être tombé de mal en pis. Il se mit à souffrir physiquement quand commencèrent les privations, le pain mesuré, etc.

Hyacinthe aussi le prit chez lui. Tout alla bien, sauf que celui-ci vendait sa terre pièce par pièce. Il ne la cultivait pas. Il était alcoolique et s'adonnait au jeu. Buteau et Delhomme rachetaient les parcelles au fur et à mesure que l'autre vendait, mais ils refusèrent **d'acheter le dernier champ** (IV, 3). Ils étaient furieux contre le père Fouan qui se laissait « manger la peau » chez son aîné. Le champ fut vendu par autorité de justice. C'était la première pièce qui sortait de la famille.

Les deux sœurs, Lise et Françoise, se disputaient leurs parts d'héritage à l'instar des enfants du père Fouan. Les choses s'aggravèrent lorsque Françoise tomba enceinte. Finalement, au terme d'une série d'épisodes tragiques, **Buteau viola Françoise** avec l'aide de Lise. Françoise tomba sur une faux. Grièvement blessée, elle refusa de divulguer ce qui s'était passé, et mourut sans faire de Jean Macquart (son mari) son héritier : car Jean est un étranger au pays, et la terre doit rester à la famille.

Craignant que le vieux Fouan (qui a vu la scène) ne les dénonce, les Buteau l'étouffent et le brûlent.

Ça se passe comme ça chez les paysans de Zola !

II.

Le Principe d'Irrévocabilité

Définition juridique

5 Ouvrons le livre de chevet de Stendhal, – le *Code Civil* dit *Code Napoléon* – au Livre III, Titre II, et lisons à la file les articles 893, 894 et 895. Ils se rapportent à la manière dont le législateur a réglementé la transmission des biens à titre gratuit :

Art. 893. – On ne pourra disposer de ses biens, à titre gratuit, que par donation entre-vifs ou par testament, dans les formes ci-après établies.

Art. 894. – La donation entre-vifs est un acte par lequel le donateur se dépouille actuellement et irrévocablement de la chose donnée, en faveur du donataire qui l'accepte.

Art. 895. – Le testament est un acte par lequel le testateur dispose, pour le temps où il n'existera plus, de tout ou partie de ses biens, et qu'il peut révoquer.

Toutes les données de notre problème y sont laconiquement énoncées :

1/ Il s'agit de disposer de ses biens à titre gratuit.
2/ Cela ne peut se faire que de deux manières, soit par donation entre-vifs, ou par testament.
3/ La donation entre-vifs est irrévocable, tandis qu'un testament est révocable.
4/ La donation entre-vifs ne prend effet qu'avec l'acceptation du donataire. L'art. 932 viendra le confirmer :

Art. 932. – La donation entre-vifs n'engagera le donateur, et ne produira aucun effet, que du jour qu'elle aura été acceptée en termes exprès.

Les exceptions à la règle d'irrévocabilité font l'objet d'une section spéciale – art. 953 à 966 – que nous vous épargnons.

On parle de révocation judiciaire lorsqu'il y a « inexécution des charges » ou bien « ingratitude du donataire », et le tribunal peut en ce cas être saisi afin de révoquer une donation :

Art. 954. – Dans le cas de la révocation pour cause d'inexécution des conditions, les biens rentreront dans les mains du donateur, libres de toutes charges et hypothèques, etc.

Art. 955. – La donation entre-vifs ne pourra être révoquée pour cause d'ingratitude que dans les cas suivants : – 1° Si le donataire a attenté à la vie du donateur ; – 2° S'il s'est rendu coupable envers lui de sévices, délits ou injures graves ; – 3° S'il lui refuse des aliments.

Le commentaire des juristes mérite une mention spéciale. Une discussion de cet art. 955 dans un manuel récent aboutit à la conclusion suivante [1] :

> Mieux vaut considérer que la révocation pour cause d'ingratitude est la sanction du devoir de reconnaissance pesant sur le donataire.

Ce commentaire judicieux complète les données du problème qui forme la trame du roman.

Position du père Fouan

6 Les deux causes de révocation judiciaire, à savoir l'inexécution des charges et l'ingratitude, sont clairement présentes dans *La Terre*. Or, le plus curieux dans le roman de Zola c'est qu'à aucun moment le principe d'irrévocabilité n'est contesté par le père Fouan qui en est la victime, et il faut bien dire qu'il est une victime consentante. Une victime tellement consentante que le terme de victime en finit par devenir inapproprié.

Si la psychologie de ce personnage a quelque consistance, nous devrions être en mesure d'éclaircir ce mystère grâce à ce que Zola nous en révèle.

Ingratitude & analité

7 Dès le début de son roman, Zola joue cartes sur table. Son idée, il la place dans la bouche de son notaire, au risque de déflorer l'intrigue (I, 2 : 384) :

> Beaucoup de bons esprits blâment la démission des biens, qu'ils regardent comme immorale, car ils l'accusent de détruire les liens de famille... On pourrait en effet citer des faits déplorables, les enfants se conduisent des fois très mal, lorsque les parents se sont dépouillés...

Il nous la répète encore de manière plus dramatique au chapitre suivant, où le vieux Fouan, avant de conclure la donation, sollicite un conseil de sa sœur, dite *la Grande*. La réponse de celle-ci est exceptionnellement brutale (I, 3 : 394) :

> – Écoute, retiens ça... Quand tu n'auras plus rien et qu'ils auront tout, tes enfants te pousseront au ruisseau, tu finiras avec une besace, ainsi qu'un va-nu-pieds... Et ne t'avise pas alors de frapper chez moi, car je t'ai assez prévenu, tant pis !... Veux-tu savoir ce que je ferai, hein ! veux-tu ?
>
> Il attendait, sans révolte, avec sa soumission de cadet ; et elle rentra, elle referma violemment la porte derrière elle, en criant :
>
> – Je ferai ça... Crève dehors !

Zola parvient toutefois à nous tenir en haleine, car il nous restera à découvrir au fil de notre lecture les circonstances particulières qui feront de l'ingratitude une réponse nécessaire, car liée à certaines modalités de la donation entre vifs. L'enclenchement de cet engrenage infernal est tributaire d'une confluence regrettable (ou d'une collusion) entre gratitude et analité. Si *La Terre* est bien une tragédie de l'ingratitude, c'est que l'analité est le caractère dominant de l'ouvrage. Les deux aspects sont solidaires. Ce sera l'étude des circuits de l'analité chez chacun des personnages, y compris chez le père Fouan lui-même, qui rendra raison de la transformation inéluctable de la gratitude en ingratitude.

L'ingénierie humaine chez Zola

8 En fait, chez Zola il n'y a pas des personnes, mais des personnages au profil rudimentaire et bien charpenté. Chez Zola il s'agit moins de subtilités psychologiques que d'ingénierie humaine (*human engeneering*, comme disent les amériains). Tout cela est conforme à son idéologie scientiste reprise à son maître Hyppolite Taine : la race, le milieu, le moment. Avec les paysans beaucerons, Zola tenait son sujet avec une poigne exceptionnelle. Il le dit nettement

[1] François TERRE & Yves LEQUETTE : (1998) « Les libéralités », in *Droit Civil*, Paris, Dalloz, 1998, p. 505.

dans un passage qui procède directement des notes prises sur le terrain (I, 3 : 396) :

> Cette Beauce plate, fertile, d'une culture aisée, mais demandant un effort continu, a fait le Beauceron froid et réfléchi, n'ayant d'autre passion que la terre.

Réflexion faite, le vocabulaire qui conviendrait le mieux pour analyser *La Terre* est peut-être celui de *l'Anti-Œdipe* [1]. Ce corps sans organes qu'est la Terre, est parcouru de flux dans tous les sens, par les saisons, par les éléments, par le monde végétal, par le monde animal, par le monde humain et par le monde technique. Des raccordements, des coupures de flux et des prélèvements ont lieu sous l'instigation de ces machines désirantes primaires que sont les personnages... Il semble bien que tout soit agencé selon une série de dichotomies en cascade que l'on peut fort bien dénommer suivant le vocabulaire de *l'Anti-Œdipe* des synthèses connectives et des synthèses disjonctives. En voici quelques unes :

– Partage & Égalité – Bienfait & Ingratitude
– Répartition & Fatalité – Don & Dette

On présentera ci-après quelques points de relance où l'on cherchera à nouer ensemble la psychologie des personnages aux problèmes de la transmission de biens entre vifs. Les personnages de Zola ont-ils une âme ? une vie intérieure ? une « psychologie » ? On peut en douter. Ils ont tout au plus une sorte de psychologie tout à fait rudimentaire. Il sont intéressés et calculateurs et s'en targuent. Une notation entre mille le rend sensible. Après la réunion chez le notaire où tout a été décidé entre parents et enfants, celui-ci a du mal à les congédier (I, 2 : 390) :

> Il avait quitté son fauteuil, pour les congédier. Mais ils ne bougèrent pas encore, hésitants, réfléchissant. Est-ce que c'était bien tout ? n'oubliaient-ils rien ?, n'avaient-ils pas fait une mauvaise affaire, sur laquelle il était peut-être temps de revenir ?

De fait, les personnages de *La Terre* sont plutôt des « axiomes ». Et la meilleure récompense de ce modeste travail sera peut-être d'illustrer une liste d'axiomes tels que la méfiance, la roublardise, le marchandage, la possessivité, l'avidité, liés à ce qui définit l'analité en psychanalyse : le circuit fermé et le principe de rendement [2]. Les personnages de ce roman ont tous un caractère anal fortement accusé, ou présentent une oscillation entre traits oraux et anaux se rapportant à ce que Melanie Klein dénomme « la période où le sadisme prédomine » [3].

III

Les Circuits de l'Analité

Le vieux Fouan : la convoitise & le principe de rendement

9 Une revue du personnel de *La Terre* doit évidemment commencer par le père Fouan, puisque sa décision de faire donation de sa terre à ses enfants est à l'origine de l'intrigue. Il s'est résolu à cette donation parce qu'il est devenu trop vieux et qu'il ne peut plus fournir l'effort nécessaire : *« ...il faut se faire une raison, les jambes ne vont plus, les bras ne sont guère meilleurs et, dame ! la terre en souffre... »* (I, 2 : 383).

Une raison peut cacher un principe, comme c'est le cas ici, et ce principe nous est formulé en toutes lettres vers la fin du livre : *« Un vieux, ça ne sert à rien et ça coûte »* (V, 2 : 734). On nous en dit plus : le père Fouan était *« fait à cette idée du cheval fourbu, qui a servi et qu'on abat, quand il mange inutilement son avoine »*. On peut dénommer cela le principe de rendement.

Ensuite, Zola prend soin de décrire dans le plus grand détail le déroulement de la transaction, étape par étape : **1/** Évaluation des biens, **2/** Évaluation de la rente, **3/** Évaluation des besoins, **4/** Et les économies ?, **5/** Arpentage et constitution des lots, **6/** Tirage au sort des lots, **7/** Acceptation (ou refus) des donataires

[1] DELEUZE & GUATTARI : (1972) *L'Anti-Œdipe*, éd. de Minuit.

[2] *Cf.* AZAR, Amine : (2002) « L'instance de l'autre·jouisseur... », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 22-40.

[3] KLEIN, Melanie : (1930) « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1967, p. 263.

Le climat de part et d'autre est à la suspicion et au marchandage. L'évaluation de la rente est fonction de trois paramètres : la valeur marchande des biens, les besoins du donateur, et s'il possède d'autres ressources. Rien ne nous est épargné des marchandages sordides à propos de ces paramètres. Le donateur ne se trouve pas là de gaîté de cœur. Zola nous donne un aperçu de son état d'esprit, qu'il taisait (I, 2 : 383) :

> Mais ce qu'il ne disait pas, ce qui sortait de l'émotion refoulée *[sic !]* dans sa gorge, c'était la tristesse infinie, la rancune sourde, le déchirement de tout son corps, à se séparer de ces biens si chaudement convoités avant la mort de son père, cultivés plus tard avec un acharnement de rut, augmentés ensuite lopins à lopins, au prix de la plus sordide avarice. Telle parcelle représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques gorgées d'eau. Il avait aimé la terre en femme qui tue et pour qui on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain : la terre ! Et voilà qu'il avait vieilli, qu'il devait céder cette maîtresse à ses fils, comme son père la lui avait cédée à lui-même, enragé de son impuissance.

Aperçu remarquable, où aucun mot ne manque, où chaque mot porte. Au cours des marchandages, le père Fouan ne peut que se sentir bafoué. Ce moment crucial est restitué de manière vivante (I, 2 : 289) :

> Mais, sous l'opiniâtreté froide qu'il montrait, une colère grandissait en lui, devant l'enragement de cette chair, qui était la sienne, à s'engraisser de sa chair, à lui sucer le sang, vivant encore. Il oubliait qu'il avait mangé son père ainsi. Ses mains s'étaient mises à trembler, il gronda :
>
> – Ah ! fichue graine ! dire qu'on a élevé ça et que ça vous retire le pain de la bouche !... J'en suis dégoûté, ma parole ! j'aimerai mieux pourrir déjà dans la terre...

Le circuit de la convoitise est bien décrit dans la manière où il redouble la succession des générations et forme boucle. Par la donation entre vifs on acquitte une dette contractée par rapport à la génération précédente, et qu'on verse à la génération suivante.

Le vieux Fouan est une victime consentante et résignée parce qu'il est convaincu que cela est dans l'ordre des choses. Si, durant cette réunion chez le notaire, il avait « oublié » qu'il avait « mangé » son père ainsi, il ne tardera pas à s'en rappeler plus tard, lorsqu'il s'affaiblira encore davantage. Citons intégralement ce passage que nous avons déjà démembré :

> D'ailleurs, il ne se plaignait point, fait à cette idée du cheval fourbu, qui a servi et qu'on abat, quand il mange inutilement son avoine. Un vieux ça ne sert à rien et ça coûte. Lui-même avait souhaité la fin de son père. Si, à leur tour, ses enfants désiraient la sienne, il n'en ressentait ni étonnement ni chagrin. Ça devait être. (V, 2 : 734)

Le vieux Fouan & son magot

10 Depuis qu'il ne pouvait plus cultiver sa terre, le père Fouan n'avait plus, à ses propres yeux, de raisons de vivre. *« Vivre, c'est travailler ! »*, comme le dit si bien Oum Nakhoul (*supra*, p. 27). Il aurait pu se laisser « gentiment » mourir après avoir acquitté à la génération suivante sa dette envers la génération précédente, – s'il n'avait commis une faute de taille. Il n'a pas joué franc jeu. C'était un roublard, et il a triché.

L'un des paramètres entrant dans le calcul de la rente ce sont les économies. Il déclara n'en pas avoir pour gruger ses enfants et faire une « bonne affaire » avec la rente. À la roublardise du vieux Fouan correspond l'esprit de suspicion de son fils Buteau. Dès la réunion chez le notaire il intervint en ces termes (I, 2 : 389) :

> (...) et l'argent de vos économies ?... Si vous avez de l'argent, n'est-ce pas ? vous n'allez pas bien sûr accepter le nôtre.

Il le redira par la suite à son père bien en face vers le milieu du livre (III, 2 : 547) :

> Eh bien ! je trouve que c'est trop salop, oui ! salop, de tirer des sous à vos enfants, lorsque vous avez pour sûr de quoi vivre...

Or le vieux Fouan, qui continuait à le nier, avait des économies, qu'il avait placées en titres et dont il gardait le secret. L'en déposséder discrètement était à la fois « juste » et de « bonne guerre ». Les circonstances tournèrent au noir et il en mourut assassiné, – tant pis ! La victime consentante a tourné en victime expiatoire.

Buteau : tout ou rien

11 Buteau est une sorte l'*alter ego* du père Fouan. C'est un paysan attaché viscéralement à la terre, comme son père. À deux reprises Zola nous le montre dans l'un de ses gestes caractéristiques. Lors de l'arpentage, il était le premier sur place (I, 3 : 395) :

> Quand les autres arrivèrent, ils le virent qui se baissait, qui prenait dans sa main une poignée de terre, puis qui la laissait couler lentement, comme pour la peser et la flairer.

On le retrouve plus tard en pleine jouissance de la possession de ses parcelles (III, 1 : 531) :

> Lorsque les pièces ne demandaient plus de travail, il y retournait pour les voir, en amoureux. Il en faisait le tour, se baissait et prenait de son geste accoutumé une poignée, une motte grasse qu'il aimait à écraser, à laisser couler entre ses doigts, heureux surtout s'il ne la sentait ni trop sèche ni trop humide, flairant bon le pain qui pousse.

On entrevoit, à travers ce geste, un enfant qui commence à jouer avec ses fèces et plus tard avec de la mie de pain...

Le thème de l'analité s'impose avec force à propos de Buteau, et cela dès la première présentation qui nous en est faite, où la physiognomonie vient au secours de la caractérologie :

> Buteau, le cadet, âgé de vingt-sept ans, devait ce surnom à sa mauvaise tête, continuellement en révolte, s'obstinant dans des idées à lui, qui n'étaient celles de personne. Même gamin, il n'avait pu s'entendre avec ses parents (.....) Il entra, vif et gai. Chez lui, le grand nez des Fouan s'était aplati, tandis que le bas de la figure, les maxillaires s'avançaient en mâchoires puissantes de carnassier. Les tempes fuyaient, tout le haut de la tête se resserrait, et derrière le rire gaillard de ses yeux gris, il y avait déjà de la ruse et de la violence. Il tenait de son père le désir brutal, l'entêtement dans la possession, aggravés par l'avarice étroite de la mère. (I, 2 : 381)

Buteau est celui qui ne veut rien partager. Durant l'arpentage son émotion était à son comble. Il jouissait et enrageait à la fois, car l'arpentage préludait au partage (I, 3 : 397-398) :

> Buteau surtout suivait l'opération pas à pas, comptant les mètres, refaisant les calculs, à sa manière, les lèvres tremblantes. Et, dans ce désir de la possession, dans la joie qu'il éprouvait de mordre enfin à la terre, grandissaient l'amertume, la sourde rage de ne pas tout garder. C'était si beau, cette pièce, ces deux hectares d'un seul tenant ! Il avait exigé la division, pour que personne ne l'eût, puisqu'il ne pouvait l'avoir, lui ; et ce massacre, maintenant, le désespérait.

On se souvient qu'après l'arpentage, la constitution des lots et le tirage au sort, Buteau avait refusé celui qui lui revenait, s'estimant lésé. Le soir même Zola nous raconte une veillée à l'étable. On y lut un livre de propagande qui dramatisait la vie du paysan avant et après la Révolution. Les esprits en avaient été émus et troublés. Quant à Buteau (I, 5 : 437) :

> Buteau s'était levé, et il marchait d'un bout à l'autre de l'étable, la face dure, d'un pas inquiet et songeur. Il n'avait plus parlé depuis la lecture, comme possédé par ce que le livre disait, ces histoires de la terre si durement conquise. Pourquoi ne pas l'avoir toute ? un partage lui de venait insupportable. Et c'étaient d'autres choses encore, des choses confuses, qui se battaient dans son crâne épais, de la colère, de l'orgueil, l'entêtement de ne pas revenir sur ce qu'il avait dit, le désir exaspéré du mâle voulant et ne voulant pas, dans la crainte d'être dupé.

Il fallut à Buteau deux ans et demi avant de revenir sur sa décision, à la suite de la revalorisation de sa parcelle par l'ouverture d'une route qui la longeait, et qui longeait également la parcelle qui revenait en commun à sa femme et sa belle-sœur (III, 1 : 530). Enfin il triomphait, il exultait. Mais la menace que sa belle-sœur ne réclame un jour sa part lui retournait les sangs. À deux reprises Zola lui fait énoncer la même appréhension : *« Autant lui couper un membre ! »* (IV, 2 : 622 ; IV, 6 : 695). En cela encore il ressemble à son père qui réagit pareillement quand Hyacinthe décida de vendre une pièce : *« ...c'est comme si tu prenais un couteau, vois-tu, et que tu m'enlèves un morceau de viande... »*, etc. (IV, 3 : 645).

Pour allier l'utile à l'agréable, Buteau se mit à songer à faire un ménage à trois, et à poursuivre partout sa belle-sœur pour la culbuter, « certain que s'il l'avait une fois, elle serait ensuite à lui tant qu'il voudrait » (IV, 2, 621) ... et qu'elle ne réclamerait plus le partage.

Si l'on réduisait Buteau à un axiome ce serait celui-ci : tout ou rien.

Tant d'éléments ressortissant à l'analité tels que ceux que nous avons passés en revue n'épuisent pas, malgré leur omniprésence, la psychologie de Buteau.

De manière fort curieuse, Zola redouble les circuits de l'analité chez Buteau par le circuit de l'amour. La première fois a lieu chez le notaire, au moment du tirage au sort des lots. Hyacinthe et Fanny avaient déjà tiré. C'était le tour de Buteau de tirer le numéro restant, qui correspondait au lot qu'il voulait éviter. Il refusa, et interpella sa mère ainsi (I, 4 : 419) :

> – Oh ! maman, je sais bien que vous ne m'avez jamais aimé. Vous me décolleriez la peau pour la donner à mon frère... À vous tous, vous me mangeriez...

Le soir même, à la fin de la veillée, au moment où Buteau, en désarroi, se demande s'il n'a pas eu tort de refuser son lot, sa mère essaye de le « raisonner » en lui disant : *« Mais on t'aime autant que les autres, imbécille !... Tu boudes contre ton ventre. Accepte ! »* (I, 5 : 437). Il refuse, parfaitement convaincu d'être le mal-aimé. Plus tard, après avoir finalement accepté son lot revalorisé par l'ouverture d'une route, et qu'il s'est mis à régler à ses parents la rente afférente, un hasard malencontreux provoqua la tragédie. Il venait de régler la rente et de partir. Son frère le bien-aimé qui guettait ce moment, se présenta à ses parents pour leur soutirer cet argent en les attendrissant. Il parvint à ses fins et alla aussitôt le dépenser au bistrot. Buteau le vit, se douta du manège, et revint faire une scène à ses parents. Il exigea de voir ses pièces, qu'il avait sué pour gagner, et que son frère allait boire. Il saisit sa mère aux poignets et lui cria (III, 2 : 548) :

> – Vous, c'est votre faute ! C'est vous qui avez donné l'argent à Hyacinthe... Vous ne m'avez jamais aimé, vous êtes une vieille coquine !

Puis il la repoussa brutalement. Elle alla donner contre le mur. Le choc fut si rude que le lendemain elle ne put se lever du lit, et que le troisième jour elle était morte !

Les Delhomme : la rente n'éponge pas la dette

12 Fanny, la sœur de Buteau, et son mari Delhomme nous sont présentés d'emblée comme des paysans honnêtes et travailleurs (I, 2). Ils seront toujours ponctuels pour acquitter à temps la rente aux vieux Fouan. Quand nous connaîtrons un peu mieux leur ménage, c'est-à-dire quand ils hébergeront le père Fouan, on nous fera remarquer l'ordre et la propreté qui y règnent (IV, 1). Une propreté obsessionnelle qui, de la part de Fanny, est une formation réactionnelle appelée à devenir persécutive.

Leur vaste cour était balayée chaque matin de sorte que les tas de fumier semblaient faits au cordeau (p. 613). Un visiteur du père Fouan est prié de s'essuyer les pieds *« parce que, voyez-vous, ils font un tas d'histoires avec la propreté »*. Ayant franchi le seuil, ce visiteur fut beaucoup surpris :

> Il fut surpris du bon ordre de la cuisine : les cuivres luisaient, pas un grain de poussière ne ternissait les meubles, on avait usé le carreau à force de lavages. Cela était net et froid, comme inhabité. (IV, 1 : 615)

Le vieux Fouan s'épanche avec son visiteur :

> – Si je vous racontais que Fanny ne me parle plus depuis avant-hier, parce que j'ai craché... Hein ? cracher ! est-ce que tout le monde ne crache pas ? (IV, 1 : 615)

Et la narration reprend, plus explicite :

> Elle qui, autrefois, lors du partage, était certainement la meilleure, s'aigrissait, en arrivait à une véritable persécution, toujours derrière le bonhomme, essuyant, balayant, le bousculant pour ce qu'il faisait et pour ce qu'il ne faisait pas. Rien de grave, et tout un supplice dont il finissait par pleurer seul, dans les coins. (IV, 1 : 615)

Quand elle fut rentrée, qu'elle lui fit des reproches parce qu'il trinquait avec son visiteur, et que leurs verres qui dégoulinaient faisaient des ronds sur la table, il éclata :

> Des larmes étaient montées aux yeux du père. Il eut le dernier mot.
>
> – Un peu moins de propreté et un peu plus de cœur, ça vaudrait mieux ma fille. (IV, 1 : 616)

Du cœur ! voilà ce à quoi ose en appeler ce vieux roublard de père Fouan. Quand il avait alloué la part de Buteau aux Delhomme, il avait cherché à faire une bonne affaire sur leur dos. Il leur réclama une rente à quatre-vingts francs l'hectare, au lieu du prix convenu de soixante-trois francs. Pour mieux connaître le fond du cœur du père et de la mère Fouan, écoutons leurs doléances à Lise, la concubine de Buteau :

– Buteau est un jean-foutre ! cria Fouan (...) Est-ce que, s'il ne s'obstinait pas [à refuser sa part], comme un âne rouge, j'aurais eu cette histoire avec Fanny ?

C'était le premier froissement entre lui et ses enfants, qu'il cahait, et dont l'amertume venait de lui échapper. En confiant la part de Buteau à Delhomme, il avait prétendu la louer quatre-vingts francs l'hectare, tandis que Delhomme entendait servir simplement une pension double, deux cents francs pour sa part, et deux cents pour l'autre. Cela était juste, le vieux enrageait d'avoir eu tort.

– Quelle histoire ? demanda Lise. Est-ce que les Delhomme ne vous payent pas ?

– Oh ! si, répondit Rose [la mère Fouan]. Tous les trois mois, à midi sonnant, l'argent est là, sur la table... Seulement, il y a des façons de payer, n'est-ce pas ? et le père, qui est susceptible, voudrait au moins de la politesse... Fanny vient chez nous de l'air dont elle irait chez l'huissier, comme si on la volait.

– Oui, ajouta le vieux, ils payent et c'est tout. Moi, je trouve que ce n'est point assez. Faudrait des égards... Est-ce que ça les acquitte, leur argent ? Nous voilà des créanciers, pas plus... (II, 4 : 480)

Si nous réduisions en axiome les Delhomme, nous dirions que la rente n'éponge pas la dette. Ce méli-mélo ou ce chassé-croisé entre calculs d'intérêts, analité et sentiments, réitère et corrobore ce que nous avons déjà relevé à propos de Buteau.

Hyacinthe : la dépense éponge mieux la dette

13 Hyacinthe est un personnage rabelaisien par excellence, féru de farces, de jeux scatologiques et de dive bouteille, adonné à la devise de l'abbaye de Thélème : *« Fais ce que voudras »*. Cela ne nous le rend pas sympathique pour autant car, comme tous les autres personnages du roman, il est lui aussi gouverné par une oralité et une analité où le sadisme est à son apogée. On en a un curieux exemple, prémonitoire de la *Colonie pénitentiaire* de Kafka. Peu moral lui-même, il prétendait l'inculquer à sa fille à coups de fouet et de zébrures bleues sur le corps (III, 3).

Sa vie est le contre-pied de la trilogie du parfait paysan : travail, profit, épargne. Cela devient chez lui : paresse, dépense, dilapidation. C'est un nomade, mais d'un nomadisme conditionnel, en circuit fermé : de la maison au tripot et retour. S'il lui arrive de battre la campagne, c'est pour braconner. Au demeurant, il est lui aussi d'une avarice sordide.

Etant le fils bien-aimé, il utilise ses tours pour extorquer de l'argent à ses parents, leur sortant le grand jeu, les réduisant à lui faire des « aumônes forcées », qu'il transforme toujours en alcool. De là l'axiome qui paraît le définir le mieux. Si la rente n'éponge pas la dette, comme on vient de le constater à propos des Delhomme, la dépense l'éponge bien mieux. Et à cet égard Hyacinthe est une vraie éponge.

Françoise : le mien, le tien, nous autres & les autres

14 Françoise est de la même trempe que Buteau. C'est une vraie paysanne qui partage avec son cousin les mêmes valeurs. Trop jeune quand débute l'histoire, elle a hélas une sœur aînée (Lise) sur qui Buteau a déjà jeté son dévolu, et qui est grosse de lui depuis six mois. La liaison entre Buteau et Lise a perturbé la relation entre les deux sœurs :

Depuis qu'un homme était là, il semblait à Françoise qu'on lui prenait sa sœur. Elle qui, auparavant, partageait tout avec Lise, ne partageait pas cet homme ; et il était ainsi devenu la chose étrangère, l'obstacle, qui lui barrait le cœur où elle vivait seule. Elle s'en allait sans embrasser son aînée, quand Buteau l'embrassait, blessée, comme si quelqu'un avait bu dans son verre. En matière de propriété, elle gardait ses idées d'enfant, elle apportait une passion extraordinaire : ça, c'est à moi, ça, c'est à toi ; et, puisque sa sœur était désormais à un autre, elle la laissait, mais elle voulait ce qui était à elle, la moitié de la terre et de la maison. (III, 1 : 533)

La perturbation allait plus loin, car à mesure que Françoise grandissait, Buteau commençait à la désirer. Elle n'y était pas insensible. Mais comme elle est d'un caractère entier et qu'elle ne pouvait écarter sa sœur, force était de regarder ailleurs. Elle réclama sa part, épousa un journalier du voisinage, et en tomba enceinte. Avec la naissance de cet enfant, Buteau devait dire définitivement adieu au remembrement des terres.

Un jour, sa sœur Lise lui chercha querelle au sujet d'une borne. Buteau s'en mêla, et Lise l'encouragea et l'aida à violer sa propre sœur, tant elle lui en

voulait. Françoise connut alors un *spasme de bonheur aigu*. Elle eut une révélation (V, 3 : 748) :

> Un moment, elle était demeurée par terre, comme succombant sous la violence de cette joie d'amour, qu'elle ignorait. Brusquement, la vérité s'était faite : elle aimait Buteau, elle n'en avait jamais aimé, elle n'en aimerait jamais un autre. Cette découverte l'emplit de honte, l'enragea contre elle-même, dans la révolte de toutes ses idées de justice. Un homme qui n'était pas à elle, l'homme à cette sœur qu'elle détestait, le seul homme qu'elle ne pouvait avoir sans être une coquine ! Et elle venait de le laisser aller jusqu'au bout, et elle l'avait serré si fort qu'il la savait à lui !

La jouissance de Françoise n'échappa pas à Lise, qui l'en railla. Elles se battirent. Françoise tomba sur sa faux et fut mortellement blessée. Elle refusa de divulguer ce qui s'était passé, et mourut sans faire de son mari son héritier. Car celui-ci est un étranger au pays, et la terre doit rester à la famille. N'ayant pas encore d'enfant, ses biens allèrent à sa sœur et à son beau-frère, – à sa meurtrière et à son violeur.

Le caractère de Françoise est un mélange harmonieux des meilleurs traits de Fanny et de ceux de Buteau. L'analité y domine en sa plus belle forme sublimées : la justice. Il est seulement malheureux pour elle qu'elle n'ait pas été l'aînée des deux sœurs. Zola ne l'a pas permis !

« La Grande » énonce la grande morale de l'histoire

15 Le plus curieux dans ce roman c'est la recherche du héros. Qui est l'héros ? La plupart des commentateurs admettent que c'est la terre la véritable héroïne, de même que dans *Germinal* c'était la mine. C'est un point de vue trompeur où l'on est pris au piège des apparences. Le héros de la terre reste à découvrir, et il est tellement bien caché parce qu'il est exposé à tous les regards, car il n'y a que les choses les plus évidentes que l'on ne songe pas à regarder.

En réalité, dans l'économie du roman, la terre n'est qu'un prétexte. Grâce à la terre et au prétendu amour de la terre, Zola nous décrit en fait la vie d'une grande famille, ce que les sociologues appellent une souche, confinée à un lieu géographique. Ou plutôt à un lieu géométrique où les conflits s'alimentent et se nourrissent les uns des autres en vase clos.

On aura compris que dans ce milieu-là ce sont les conflits et les dissensions intra-familiaux qui font jouir les partenaires aux prises. La personne la plus lucide du roman, la plus sage, est La Grande. C'est aussi la plus âgée. Sa longévité est due incontestablement à la jouissance qu'elle retire à alimenter les dissensions. Elle en vit, et les autres l'envient.

C'est La Grande qui est la véritable héroïne de ce roman. Pour le constater, il suffit de mettre en regard le testament qu'elle a concocté, avec la donation du père Fouan son frère :

> Âgée de quatre-vingt-huit ans, elle ne se préoccupait de sa mort que pour laisser à ses héritiers, avec sa fortune, le tracas de procès sans fin : une complication de testament extraordinaire, embrouillée par plaisir, où, sous le prétexte de ne faire du tort à personne, elle les forçait de se dévorer tous. (IV, 6 : 688)

C'est là-dessus que nous terminons – bien entendu tout à fait provisoirement – cette étude.

Ça se passe comme ça dans *La Terre* de Zola.

Conclusion

16 *La Terre* de Zola pose un grand nombre de problèmes se rapportant à la donation entre vifs. De fait, Zola a choisi un cas très particulier, celui où le donateur décide de se dépouiller de ses biens en les partageant en lots égaux entre ses héritiers directs, – ses enfants. C'est le cas que Shakespeare a traité dans *Le Roi Lear*.

Le premier problème qui se pose est celui de la comparaison entre la donation entre vifs et le testament. Seule la mort est irrévocable. Les héritiers héritent d'un mort, tandis que les donataires reçoivent leur part d'héritage d'un vivant. C'est une situation bizarre, décrite par Toubiana comme suit [1] :

[1] TOUBIANA, Éric : *L'Héritage & sa psychopathologie*, Paris, PUF, 1988, p. 62.

L'acte de faire don de son vivant permet en effet le libre exercice de sa volonté, la certitude que cette volonté soit effectivement respectée et aussi le bénéfice non négligeable d'espérer se rendre spectateur des effets de son geste.

Comme le note également le même auteur, la donation entre vifs émarge sur le contenu latent de la rêverie où le sujet s'imagine dans son propre cercueil, entouré et pleuré par ses proches [1]. Il y a là une mise en scène d'un « voyeurisme » particulier, lié à la dénégation de sa propre mort. Et comme le note encore le même auteur, la donation entre vifs n'est marquée d'ingratitude que si se profile, derrière l'acte de donner, une mise en place d'un scénario de séduction [2]. Tel est justement le cas traité par Shakespeare dans *Le Roi Lear*.

Le propre de *La Terre* de Zola est d'avoir modifié les termes du problème, et de nous présenter une donation entre vifs marquée d'ingratitude sans que le scénario de séduction soit prévalant. Il est intéressant de récapituler les conditions de l'ingratitude indiquées par Zola pour cet autre cas de figure :

1/ L'éducation des enfants est de première importance. Voici comment la mère Fouan a élevé les siens : *« Elle les avait élevés tous les trois, sans tendresse, dans une froideur de ménagère qui reproche aux petits de trop manger sur ce qu'elle épargne »* (I, 2 : 384-385). Comme c'est par le canal de la tendresse que la séduction précoce s'exerce, voici des enfants ayant singulièrement manqué de sollicitude maternelle primaire.

2/ Prévalence de l'analité régie par la convoitise, par le principe du rendement et celui du circuit fermé. Elle prend toutes sortes de formes, y compris le travail, l'économie, le calcul, l'avarice, la méfiance, le marchandage et la roublardise. On n'a déjà que trop insisté sur cet aspect.

3/ L'obsession constante de ne pas rater une bonne affaire, ou, inversement, l'appréhension de faire une mauvaise affaire. À cet égard, les figures de *l'autre·jouisseur* dans *La Terre* de Zola ne se limitent pas à la terre et aux éléments naturels (la sécheresse ou la grêle), à l'État ou à la Justice. Chaque personne est placée vis-à-vis des autres dans cette position, qu'on travaille à renverser, ou du moins à neutraliser. Le cas le plus flagrant est évidemment celui de Hyacinthe vis-à-vis de Buteau.

4/ Quand la donation entre vifs a lieu dans ces conditions, elle n'a pas comme moteur l'amour et la générosité, mais le calcul et l'intention de réaliser une « bonne affaire » sur le dos du donataire. Le marchandage au sujet de la rente en est la preuve explicite. La roublardise qui consiste à se réserver en secret un « magot » en est la confirmation décisive.

5/ Enfin, le mélange entre calculs et sentiments crée une situation de « double bind » pathogène. La rente viagère a pour fonction de neutraliser la dette. Or, le fait de réclamer en sus de la rente des échanges affectifs, des égards, des politesses, des soins, revient à implanter des vers dans le fruit. La dette devient inextinguible et condamne pour ainsi dire le donataire à des travaux forcés à perpétuité.

Telles sont les conditions principales qui font de l'ingratitude sous ses trois formes (le meurtre, les sévices, et le refus d'aliments) la réponse inévitable à la donation entre vifs dans *La Terre* de Zola.

%

Concluons sur un jeu de mots : la donation entre vifs dans *La Terre* de Zola n'est pas un cadeau ! ▣

[1] *Ibid*, p. 75.
[2] *Ibid*, p. 87.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Varia, pp. 246-248
ISSN 1727-2009

Élias Abi-Aad

L'autre·jouisseur en tant qu'agent civilisateur numéro un

La civilisation politique

Civiliser est encore et toujours une question d'actualité. Parce qu'on la croyait révolue avec les derniers Conquistadores, on s'étonne de la voir se trahir insidieusement dans les discours des dirigeants du monde et dans les actions (diplomatiques ou non) que mènent leurs pays. Mais la volonté de civiliser ne s'était en fait jamais estompée. Elle s'est fardée, c'est tout.

Civiliser n'engendre plus une discrimination raciale, comme dans la phrase de la civilisation de la Gaule par Rome. Le maquis des problèmes nous impose d'avancer à la serpe depuis la *pax romana* à la *pax americana*. Disons que la démocratie, pratiquée sur l'*Agora* d'Athènes il y a 2500 ans, est aujourd'hui encore, au seuil du XXIe siècle, une idée neuve. De nos jours, et selon une idée reçue, civiliser un pays c'est en somme lui faire adopter la démocratie, non pas en tant que régime politique meilleur ou supérieur au sien, mais en tant que standard ou « configuration par défaut » déjà adoptée par la majorité des puissances occidentales. L'occident civilise pour faciliter la communication et pour s'entendre avec les autres peuples du monde. En ce sens-là, la civilisation serait dorénavant moins une obligation imposée par une partie à une autre, qu'une possibilité d'échange bienséant et profitable à tous.

La mondialisation

C'est ainsi qu'il faudrait comprendre à mon avis la mondialisation : c'est la civilisation *politique* du monde. Elle ne touche aucunement au patrimoine culturel, – qu'il faudra par ailleurs définir. Et ce n'est pas le marketing florissant d'un quelconque produit alimentaire, vestimentaire ou informatique qui y contredirait. La menace contre la civilisation – définie en tant qu'identité culturelle d'une communauté – est fabriquée de toutes pièces par les régimes totalitaires. Ceux-ci la scandent quand ils manquent d'arguments, et il n'y a que les faibles d'esprit pour y croire [1]. L'exagération est cependant tellement grande et l'obsession tellement infondée que l'UNESCO s'est vue obligée d'intervenir.

Patrimoine culturel immatériel

La Conférence générale de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, a étudié en octobre 2003 l'avant-projet de sauvegarde de ce qui est appelé le *Patrimoine culturel immatériel*. Elle l'a transformé en projet, et l'a adopté tel quel à l'unanimité en tant que Convention internationale.

[1] Cela a été malheureusement le cas après le 11 septembre 2001.

En voici l'idée focale, je cite [1] :

> [Le patrimoine culturel *immatériel*, par opposition au patrimoine culturel *tangible*, (bâtiments historiques, sites archéologiques...)] forme les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoir-faire – ainsi que les instruments, objets, artefacts et espaces culturels qui leur sont associés – que les communautés, les groupes et, le cas échéant, les individus reconnaissent comme faisant partie de leur patrimoine culturel. Ce patrimoine culturel immatériel, transmis de génération en génération, est recréé en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité, contribuant ainsi à promouvoir le respect de la diversité culturelle et la créativité humaine.

Le patrimoine culturel immatériel se manifeste notamment dans les domaines suivants :

1/ Les traditions et expressions orales
2/ Les arts du spectacle
3/ Les pratiques sociales, rituels et événements festifs
4/ Les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers
5/ Les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel

Menace intérieure

Mon idée est que cette convention est fabriquée à la mesure des peuples *« menacés »*, et surtout à leur intention. La menace à leurs civilisations culturelles ne vient pas de l'extérieur. L'envahisseur, l'occupant ou l'ennemi (appelez-le comme vous voudrez) qu'ils dénoncent ne peut porter atteinte à leur patrimoine culturel, – justement immatériel. La menace serait-elle inhérente et intérieure ? L'UNESCO semble l'insinuer.

La civilisation culturelle est une affaire à part. Elle diffère de la civilisation politique en ceci qu'elle ne dépend pas d'un facteur extérieur, encore moins d'un facteur personnifié. Bien que des personnes détenant un certain savoir, et des situations particulières, nous civilisent (les maîtres, les chefs, la mondialisation...), ce sont en fait moins des civilisateurs que des mediums : ils nous donnent le *La*, nous procurent des outils de travail, des issues de secours, mais ne nous obligent pas à travailler. Ils assument la même fonction que le vieux pêcheur dans *Le Vieil homme & la mer* de Hemingway, – que nous considérons comme un roman d'apprentissage.

La leçon du
« Vieil homme & la mer »

Nous avons vu dans ce livre qu'il n'y avait pas que la dialectique hégélienne du Maître et de l'Esclave qui soit à l'origine de la construction de l'Histoire et de la Civilisation [2]. D'abord parce que l'histoire, pour nous autres psychocliniciens, ressemble un peu à l'anamnèse personnelle : elle n'est pas écrite une fois pour toute mais, comme le dit Viderman (1970), elle est fabriquée et re-fabriquée sans cesse. Ensuite parce que nous croyons que la construction de la civilisation est l'apanage des jeunes. Des jeunes qui, à l'instar de l'enfant *Manolin*, apprennent d'un vieux sage (le *Santiago* du roman) les astuces d'un métier et ses traditions, mais notamment aussi la conduite propice à tenir face à telle ou telle situation : garder l'espoir malgré la mauvaise chance ; être rangé et économe

[1] COLLECTIF (2004) : *Le patrimoine culturel immatériel ; les enjeux, les problématiques, les pratiques*, pp. 209-210.

[2] ABI-AAD (2005) : « L'instance de l'autre-jouisseur dans *Le Vieil homme & la mer* de Hemingway ».

de ses forces et de ses moyens pour favoriser la manipulation des petits trucs et l'usage d'un certain nombre de feintes ; relever le défi et tenir ferme vis-à-vis des autres ou contre les éléments naturels.

Cette série de consignes constitue la leçon de vie et l'héritage immatériel que transmet le vieux sage à l'enfant. Chacun de nous devra les perfectionner à son tour, les recréer et les réinventer afin de les transmettre à son tour à la génération suivante.

Conclusion

À l'échelle de l'UNESCO, cette manière de procéder, voire ce style de vie, font partie du patrimoine culturel immatériel, et correspondent aux domaines 4 et 5 où celui-ci se manifeste, à savoir les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers, et les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel. C'est avec cela que nous nous procurons un sentiment d'identité et de continuité, et que nous bâtissons le monde.

À l'échelle de la psychoclinique, ces comportements se rattachent au régime libidinal intermédiaire, dont l'émergence est provoquée par l'instauration de ce que nous appelons l'instance de *l'autre·jouisseur* (AZAR, 2002*a* & 2002*b*). C'est une instance abstraite et non personnifiée qui peut prendre toutes sortes de figures. Par exemple, dans *Le Vieil homme & la mer*, ces figures sont la Providence, le corps propre et les requins. Ça jouit de nous et de nos peines et ça nous oblige à élaborer des moyens de lutte (le régime libidinal intermédiaire, et, par extension, la civilisation matérielle et immatérielle) pour limiter tant bien que mal les dégâts.

C'est en tant qu'incitateur interne au travail et à la créativité que l'instance de l'autre·jouisseur est l'agent civilisateur numéro un. ▣

◉

RÉFÉRENCES

AZAR, Amine

2002*a* « Les trois constituants de la sexualité humaine proprement dite », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 4-21.

2002*b* « L'Instance de l'autre·jouisseur illustrée par des exemples pris chez Zola, Schreber et le marquis de Sade », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 22-40.

COLLECTIF

2004 « Projet de convention pour la sauvegarde du Patrimoine culturel immatériel » in *Le patrimoine culturel immatériel ; les enjeux, les problématiques, les pratiques*, Paris, Babel, Maison des Cultures du Monde, 2004, Internationale de l'Imaginaire, nouvelle série n°17, in-12, 255p.

HEGEL, Georg Wilhem Friedrich

1807 « Indépendance et dépendance de la conscience de soi ; domination et servitude » in *La phénoménologie de l'esprit*, trad. de Jean Hyppolite, Paris, éd. Montaigne, collection Philosophie de l'esprit, in-8°, tome I, 1941, VII+358p., pp. 155-166.

HEMINGWAY, Ernest

1952 *Le Vieil homme & la mer*, trad. de Jean Dutourd, Paris, Gallimard, 1952, Folio-Plus n°11, in-12, 192p.

VIDERMAN, Serge

1970 *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Gallimard, 1982, collection TEL n°69, petit in-8°, 348p.

ꕥ ◉ ꕥ

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Varia, pp. 249-251
ISSN 1727-2009

Maria Toubia

Faut-il laisser la musique nous mener en bateau ?

◈ **Alessandro Baricco** : (1994) *Novecento : pianiste, un monologue*, trad. de l'italien et postface de Françoise Brun, Paris, Gallimard, Folio n°3634, 2002, in-12, 88 p.

◈ *The Legend of 1900, a fable*, by **Giuseppe Tornatore**. Staring Tim Roth. Musique Ennio Morricone. Medusa Film. 1999, 2h05.

◉

Novecento

Malgré la longueur du film et la brièveté du livre, Tonatore a rendu avec une très grande fidélité l'œuvre d'Alessandro Baricco, écrite initialement pour un *one man show* au théâtre. Entre Italiens ils se sont parfaitement compris.

Novecento est un enfant trouvé. Il est né sur un grand paquebot faisant la navette entre l'ancien et le nouveau monde. Il avait été abandonné dans un caisson de citrons, et déposé sur le piano à queue du grand salon. C'est là qu'il a été découvert par un marin noir. Celui-ci, tout vibrant d'instinct paternel, l'adopta sans hésiter et il devint l'enfant de tout l'équipage. Il grandit sur le bateau, à la fois sa maison et son univers, sans jamais descendre à terre. Lors des escales il se cachait dans la cale, et n'en ressortait que lorsque le bateau reprenait la mer. Né en mer, autrement dit nulle part, né de personne puisqu'il était enfant trouvé, il n'existait pas pour l'État civil, n'était rattaché à aucune généalogie, ni à aucun pays. Il n'avait même pas de nom, et son père adoptif s'était contenté de lui accoler son patronyme, suivi de la marque de la caisse de citrons où il l'avait trouvé, et de l'année de sa naissance qui marquait le tournant du siècle. D'où son sobriquet : *Novecento* !

Vers l'âge de huit ans, au lendemain de la mort de son père adoptif, son talent pour le piano se révéla. Il en jouait comme s'il en avait la science infuse. Il commença par jouer pour l'équipage, ensuite pour les voyageurs de seconde catégorie, pour enfin devenir le pilier de l'orchestre du paquebot.

Ses improvisations époustouflantes au piano enthousiasmaient les voyageurs. Sans le savoir il jouait du jazz à la manière de la Nouvelle Orléans. Il était dans l'air du temps.

Le phénomène le plus remarquable chez lui était sa relation au piano. Novecento était en totale harmonie avec l'instrument. Quand ses doigts caressaient les touches noires et blanches, celles-ci en devenaient des prolongements. Novecento et son piano ne formaient qu'un. Tout son être s'investissait dans le piano, dans les touches, dans les notes de musique. Rien n'interférait entre le musicien et son instrument. Ils faisaient corps.

La musique était pour lui un langage d'expression jusqu'au jour où ses yeux rencontrèrent une jeune fille à travers le hublot. Alors, pour la première fois sa musique se mua en un langage de communication. À travers elle il chercha à établir un contact avec cette passagère. Il composa à son intention un morceau émouvant, une prière. Il tendit toutes ses forces créatrices pour établir un lien avec elle, mais en vain. Il retourna alors à son objet de plaisir, à sa passion, au piano en tant que langage d'expression, et s'y tint. Les années passèrent, le bateau devint vétuste, et il fut décidé de le couler à l'explosif. Novecento refusa de quitter le bateau.

Un *Nocture* de Chopin

Il y a quelques années, au cours d'un voyage en Italie, j'ai vécu une expérience musicale inoubliable. C'était dans une chapelle où il y avait un piano. Mon guide, un mélomane, m'y avait entraînée. Il me fit assoire à ses côtés, et se mit à jouer pour moi seule un *Nocturne* de Chopin. L'atmosphère était magnétique. À cet instant un frisson m'a parcourue, j'étais éblouie, émerveillée, mes larmes coulaient. J'ai senti la musique passer par ses doigts jusqu'à moi, et je vibrais à l'unisson du morceau interprété.

Enfant, j'avais appris moi-même à jouer du piano. En présence de cet instrument, j'éprouvais une jouissance visuelle (par sa forme), tactile (au contact de ses touches), et auditive (par les sons que je produisais). Il exerçait une certaine puissance sur moi. Je me sentais toute petite devant lui. Ses touches noires et blanches m'attiraient, et lorsque mes doigts les caressaient, j'éprouvais un plaisir et une sensation inexplicables, comme si mes doigts caressaient les siens. Quelle merveille !

Deux types d'autoérotismes

Ces deux expériences musicales, celle de Novecento et la mienne, diffèrent profondément quant à notre relation au piano. Si l'on veut utiliser le langage de la psychanalyse, je dirais qu'elles procèdent de deux sortes d'autoérotismes que je dénommerais : l'autoérotisme de plénitude et l'autoérotisme d'unisson. Ce qui distingue ces deux sortes est le rapport à l'objet, ici le piano. Chez Novecento, le piano n'est pas un objet, et au sens strict on ne peut donc pas parler de relation d'objet dans son cas : Novecento fait corps avec son piano. En revanche, dans les expériences personnelles que j'ai relatées, le rapport au piano est bien une relation d'objet, même si le type de jouissance qui en est retiré est particulier puisque c'est une jouissance de soi. L'objet-piano dans toutes ses caractéristiques est bien là, et il médiatise la jouissance personnelle, néanmoins cette jouissance est une jouissance de soi. Cette jouissance suis le circuit de la pulsion partielle tel qu'il a été dessiné par Lacan **[2]**. Partant de la zone érogène, elle contourne l'objet, et se rebrousse sur la zone érogène. Ce type d'autoérotisme prend en quelque sorte les objets en écharpe.

Une parabole

Retournons à *Novecento*. Il me semble que son histoire est une Parabole qui raconte le destin de quelqu'un qui a décidé de ne pas naître.

Qu'est-ce que le monde humain ? Le livre et le film en donnent trois postulations : la rivalité, l'amour, les bruits de la ville. Les deux premières s'imposent à Novecento sans qu'il les ait en aucune façon provoquées.

Sa réputation de pianiste, et de pianiste de Jazz, s'étant répandue, le roi du Jazz, un pianiste de la Nouvelle Orléans lui lance un défi musical. Il le provoque en duel. C'est bien malgré lui que Novocento relève le gant et démontre sa supériorité incontestable dans le maniement piano. Il triomphe du musicien de jazz de la Nouvelle Orléans. Cette séquence est l'une des plus amusantes du film. Elle est vraiment traitée superbement.

Par la suite, une maison de disques s'intéresse à Novecento. Et comme il ne descend pas de son bateau, c'est sur le bateau même que l'enregistrement du disque se fera. Novecento était en pleine action quand une fille passa devant le hublot. C'est alors que, comme je l'ai dit, sa musique se mua de langage d'expression en langage de communication. Novecento fit tous les efforts qu'il pouvait faire pour entrer en contact avec cette jeune fille. La tentation fut grande, mais il échoua. Pour la suivre, il fallait en effet descendre à terre. Il ne le put pas. Engagé sur la passerelle du bateau, descendant marche après marche vers le quai, il s'arrêta suspendu dans le vide. Les bruits de New York, la Cité industrieuse, celle qui ne dort jamais, l'agressèrent, et il fit demi-tour. En un certain sens on peut dire que le travail lui fit horreur. Il retourna à son île flottante, refusa de naître, pour continuer à s'adonner à son autoérotisme de plénitude.

L'état de rêverie

Nous autres qui sommes venus au monde, nous sommes *fêlés* ; notre destin est l'incomplétude **[1]**. Nous ne pouvons nous adonner à l'autoérotisme de plénitude que dans l'état de rêverie diurne *(daydream)*. C'est alors que nous accédons à la plénitude de Novecento, comme nous le dit son ami Max (pp. 41-42) :

> Un jour, j'ai demandé à Novecento à quoi diable il pensait quand il jouait, et ce qu'il regardait, les yeux toujours droit devant lui, où il s'en allait, finalement, dans sa tête, pendant que ses mains se promenaient toutes seules sur les touches. Et il m'a répondu : « Aujourd'hui je suis allé dans un pays très beau, les femmes avaient des cheveux parfumés, il y avait de la lumière partout et c'était plein de tigres. »
> Il voyageait, quoi.

Novecento utilise son piano pour le plaisir. Il n'est pas parvenu à allier l'utile à l'agréable. C'était le secret qu'il a gardé par devers lui-même. Son ami Max n'en a rien su, et ce n'est pas faute de l'avoir interrogé :

> Ce qu'il avait vu, du haut de cette maudite troisième marche [de la passerelle], il a pas voulu me le dire. (p. 67)

Selon mon hypothèse, New York, la Cité industrieuse et qui ne dort jamais, le fit reculer, – et il retourna à son cocon.

La nostalgie

Tous les enfants sont solidaires de Novecento. Le film les fascine. Ils vivent l'histoire en direct, sans même se rendre compte qu'elle est racontée en *flash back* successifs par Max, l'ami de Novecento, le trompettiste qui a accepté de renoncer à sa trompette.

Les adolescents font, même, cause commune avec Novecento. Refuser de mettre pied à terre, se faire sauter avec le bateau, cela les enthousiasme. Ils pensent que le suicide est effectivement une solution.

Pour les adultes, ce n'est là qu'une parabole, un conte bleu, qui nous rappelle avec nostalgie que nous sommes venus au monde. Comme le dit si bien Pascal : *Nous sommes embarqués* (Br. 233) **[3]**. Cela est irréversible ; nous n'avons plus le choix...

◉

Giuseppe Tornatore est le poète de la nostalgie. *Cinéma Paradiso* en 1989, *Malèna* en 2000, *Novecento* en 2001, forment une trilogie. ▣

[1] BATAILLE, Georges : (1957) *L'Érotisme*, Paris, collect. 10/18 n°221, 1975, in-12, 311 p. (→ *Introduction*)

[2] LACAN, Jacques : (1957) *Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)*, Paris, Seuil, réédition collection Points-Essais n° 217, 1990, in-12, 316 p. (→ Chap. 14 : sur la pulsion partielle et son circuit, pp. 195-209)

[3] PASCAL, Blaise : (1670) *Pensées*, édition Brunschvicg, Paris, LGF, Livre de Poche n°823, 1972, in-12, XXX+481 p. (Section III : *De la nécessité du Pari*, §233, p. 114)

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 7 (février 2006) ~ Figures de la Déhiscence / Varia, p. 252
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Sur le Bonheur ~ poésie & prose

Le bonheur est un grand mot et une plus grosse affaire encore... Je viens d'annoncer la couleur : c'est bien à partir de l'érotisme anal qu'il me paraît indiqué d'aborder cette question.

Je pense en effet que les images pieuses qu'on colporte, y compris entre nous les psychanalystes, et qui se ramènent toutes à des variantes d'un tableau de genre intitulé *« le Divin Enfant au sein de la Vierge Marie »*, ces images pieuses servent de paravent à une scène d'un tout autre genre, – nommément à la scène réaliste que voici. C'est un enfant qui ne parle pas encore, qui se déplace à quatre pattes. Il est assis par terre et joue avec des babioles, des épluchures, des détritus. De la morve lui pend au nez. Il est super concentré. Vous vous approchez de lui et c'est une véritable infection, – il pue. C'est que dans ses langes il a fait la grosse et la petite commissions. Le petit ange barbotte dans la fange et manipule de la fange. La suite, vous la connaissez bien. Vous voulez le changer, et il rouspète de toutes ses forces parce que vous troublez son bonheur. Donnez-lui la parole et – s'il est hongrois – il menacera de vous transchier de Pest à Buda !

Ce sont là deux représentations, l'une pieuse et sacrée, l'autre sacrément répugnante. L'une a donné l'essor à des stylisations artistiques abondantes, l'autre est d'une trivialité indécrottable. Elles forment toutes deux le support de notre éprouvé de bonheur terrestre, tout en étant constamment en bisbille. Et l'expérience montre hélas que les secours que nous pouvons en recevoir au cours de notre vie sont souvent en contradiction avec les attentes respectives que nous nourrissons à leur égard.

Ainsi, le bonheur est-il comme une médaille avec un avers et un revers, – bien malin qui saura y faire le départ. Essayons pourtant, en scrutant tour à tour chacune de ces deux représentations : l'image idéale et la scène triviale.

Trois traits principaux organisent l'image idéale : **1/** l'enfant divin, **2/** la nourrice toujours vierge, **3/** l'idéalisation. L'enfant divin est une illusion, voire une ironie ; la nourrice toujours vierge est une contradiction *in adjecto* ; l'idéal est le meilleur outil de la persécution.

Quant à la scène triviale, elle est destinée à céder pas à pas au dressage éducatif. Il faudra être propre, sentir bon, s'exprimer poliment, et s'occuper d'affaires sérieuses, – autrement dit travailler pour gagner de l'argent.

Ainsi, ce que l'on nomme la vie active procède en grande partie de l'érotisme anal, tandis que l'image idéale de la vierge à l'enfant en éclairera le chemin, y projetant ses apories. – Et puis, allez donc vous débrouiller avec ça ! ▣

FREUD, Sigmund
1930*a* *Das Unbehagen in der Kultur / Le Malaise dans la culture*, *OCF*, **18.**

GRUNBERGER, Béla
1966 « L'enfant au trésor et l'évitement du complexe d'Œdipe », in *Le Narcissisme*, Paris, Payot, 1971, pp. 307-330.

LAFORGUE, René
1941 « Considérations sur le bonheur », chap. final de *Psychopathologie de l'échec*, [1941], rééd. Paris, Petite Bib. Payot, 1969, pp. 225-237.

LAGACHE, Daniel
1961 « Vues psychanalytiques sur le bonheur », in *Œuvres IV (1956-1962)*, Paris, PUF, 1982, pp. 239-254.

MAUZI, Robert
1960 *L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, gd in-8°, 727p.

OUVRAGES COLLECTIFS
1987 *Aspects du malaise dans la civilisation*, Paris, Navarin, gd in-8°, 192p.
1998 *Autour du « Malaise dans la culture » de Freud*, Paris, PUF, Perspectives Germaniques, in-8°, 154p.

PARAT, Catherine
1974 « Essai sur le bonheur », repris in *L'Affect partagé*, Paris, PUF, Le Fait Psychanalytique, 1995, pp. 245-296.

SCHOPENHAUER, Arthur
1851 *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, trad. de J.-A. Cantacuzène [1943], rev. par R. Roos, Paris, PUF, Quadrige, in-8°, 1983, 177p.